

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



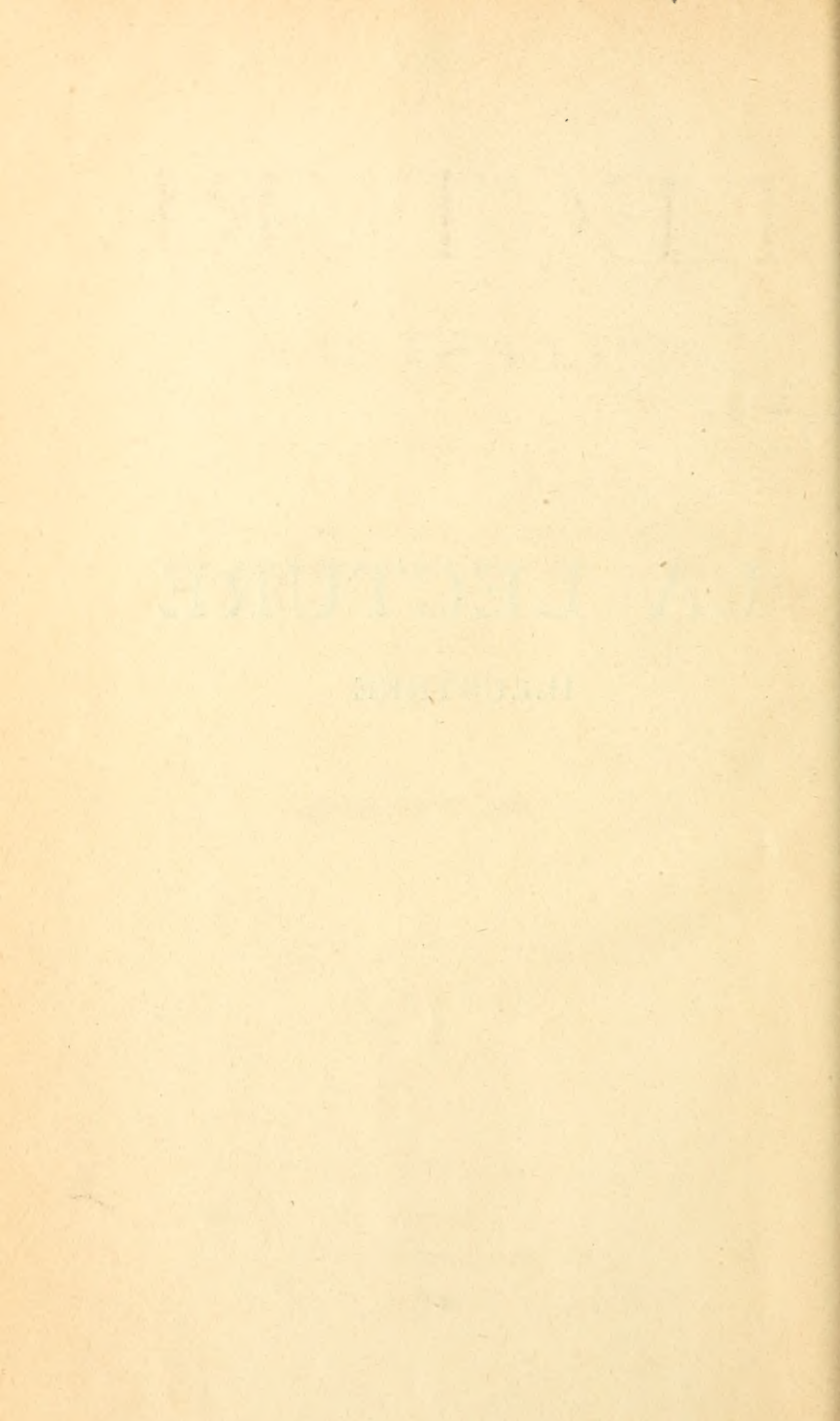


(23)

426^m

LA LECTURE

ILLUSTRÉE



LA
LECTURE
ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

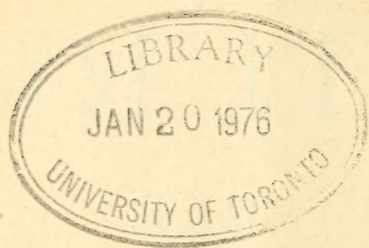
TOME PREMIER

F. JUVEN ET C^{ie}

ÉDITEURS

10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10

PARIS



AP
20
L4
Ser. 3
t. 1

LA SAVELLI

BELLA

Le soir tombait, enveloppant de ses brouées la ville de Londres; un soir d'avril, tiède et pluvieux. Cette année-là — 1854 — de bonne heure, le printemps avait fleuri les vergers de l'humide Angleterre, et presque ensoleillé le pays où, suivant un vieux madrigal, « si verts sont les gazons, si blondes les chevelures, si bleus les yeux, si roses les sourires ».

A la tour dorée de Westminster, la grande horloge venait de sonner sept heures, et le premier apaisement commençait des rumeurs laborieuses de la ville. Autour de Saint-Paul,



L'autre, presque un vieillard. (Page 2.)

la Cité bourdonnante s'assoupissait; le banquier de Fleet Street fermait son office, joyeux de regagner le *sweet home* de son cottage; dans le Strand s'allumaient les réverbères, et déjà du Hay Market à l'Oxford Road, miroitaient sous les feux du gaz les superbes étalages des argentiers et des orfèvres. Encore un peu de temps, et les pelouses du parc de Saint-James allaient deve-

nir le gîte des vagabonds, dormeurs à la belle étoile, la couche d'amour des Irlandaises errantes de la nuit... Le soir tombait; un soir d'avril, tiède et pluvieux.

Dans Regent Street, à gauche vers le Circus, le restaurant Arditi, un cabaret italien de galant renom, se détachait, brillamment éclairé, sur les grisailles du crépuscule. Comme à l'ordinaire, ses cabinets particuliers (*private rooms and beds*) abritaient maints couples amoureux, du *fast people*, des « viveurs à vie rapide », *swells* ou demoiselles de Pimlico, se festoyant et faisant débauche : mais débauche à l'anglaise, pudibonde et pleine de cant : moins de baisers que de bouteilles, — *British respectability!*...

Ce soir-là pourtant, en la maison de bombance, tout n'était pas gros mots d'ivresse ou petits mots d'amour. Au premier étage du restaurant, dans le plus discret des « *private rooms* », deux hommes se tenaient attablés, soucieux et taciturnes.

L'un d'eux pouvait avoir quarante ans environ; c'était un fort gaillard, de haute taille, très brun encore, portant longs cheveux et barbe touffue, — d'ailleurs, quelque pauvre diable, à en juger par l'aspect lamentable de ses nippes : peut-être l'un de ces faméliques, professeurs de littérature ou donneurs de concerts, qui, de partout, s'abattent sur la place de Londres, cette ville où cependant l'escalier d'autrui est bien rude à gravir, et où le pain donné meurtrit si cruellement la bouche.

Pour l'instant, il dévorait, à larges lippées, et l'*ox tail*, le jambon, le *roast beef* — toutes ces friandises du palais anglais — la bière et le vin de Moselle s'engouffraient dans ce ventre d'affamé silencieux.

L'autre, presque un vieillard, le regardait faire sa plantureuse curée : lui-même touchant à peine aux mets étalés devant eux. Un gentleman, celui-ci, avec sa figure soigneusement rasée, son crâne chauve encadré de cheveux gris, et toute l'irréprochable correction de sa toilette. A le voir ainsi, habillé de noir et cravaté de blanc, on l'eût pris volontiers pour quelque doyen-archidiacre célébrant, de compagnie, le Tout-Puissant en l'œuvre de sa vigne. Mais l'éclat de ses yeux fauves, la carnation bronzée de son visage et l'exubérance de ses gestes le dénonçaient aussitôt comme étranger.

— *Per Bacco!* soupira bruyamment le personnage trop chevelu... *Che pranzo!... Oh! veramente stupendo!*...

— Pardon, Marino! fit l'autre en coupant la phrase; le garçon qui nous sert est Italien : causons donc en français, et soyons prudents.

Le loqueteux s'inclina, sans interrompre sa besogne :

— Alors, une conversation sérieuse, Excellence?

— Oui, très sérieuse, mon cher.

— *Ebbene!*... parlons donc français, bien que ce soit un « jargon nasal, semi-barbare et fétide », comme l'a si parfaitement qualifié notre grand Alfieri!... Mon Dieu, qu'ici je me sens le cœur à l'aise! Une cuisine digne d'Apicius, des vins qu'aurait chantés Horace et les bienveillants sourires du plus magnifique des Mécène!... Et puis, ajouta-t-il en baissant le ton, ici, du moins, pas de sbires, de mouchards, aucune des horreurs de la police de M. Bonaparte... Ah! ce M. Bonaparte!

Et, sur cette imprécation, il se mit derechef à piquer dans son assiette; assurément, son estomac faisait provende pour le lendemain.

— Avez-vous reçu quelques nouvelles du monsieur de la « Jeune Italie »? demanda brusquement le vieil homme, celui que Marino appelait « Excellence ».

Il avait accentué ces mots sur une note haineuse et fort méprisante.

— Aucune! répliqua son compagnon... Grand silence, *dunque* grand projet!

— Ou plutôt grande apostasie, naïf!

— Oh! Excellence!

— Lisez-vous parfois, jeunes gens, les Revues de Suisse ou d'Allemagne? Non... Eh bien, votre Mazzini a repris la plume. Il n'emprunte plus l'argent des autres, mais il pille effrontément leurs pensées : une variation dans son banditisme. Maintenant, cet illustre Joseph écrit. Oh! des capucinades! La liberté avec le Christ; l'affranchissement par l'Évangile! Du mauvais Gioberti, monsieur « le Prophète de l'Idée! » Le Vatican, sans doute, va lui dépêcher sa bénédiction : ainsi soit-il!... Je le répète : une lourde apostasie!

Marino redressa l'échine, et toujours très emphatique :

— Renégat, lui, le libérateur de Rome!... Son défenseur glorieux!

— Et moi?... s'écria l'Excellence qui, rejetant sa serviette, se leva de table... Je n'y étais peut-être pas — moi — au siège de

Rome! Membre de votre Constituante et soldat de l'Italie! Mais je ne faisais point de discours — moi; je me battais! L'ennemi, les Français de M. Bonaparte, m'ont ramassé à la barricade Portese, râlant et le corps troué de blessures!

— Oh, certes! dit Marino, s'efforçant à calmer cette colère, l'Excellence a été sublime : une âme antique, un Coclès, un dieu Mars, un paladin digne du Capitole!

— Erreur! mon cher, puisqu'aujourd'hui vos Mazziniens me rejettent. Je suis, paraît-il, un incapable, un lâche et un traître!... Oui, un traître! le mot a été prononcé : je le sais... Ingrate patrie!

— Peuh! Elles sont toutes ingrates, les patries!... Mais, comme chantait Pasta, la divine : *Dolce ingrata patria!* Ingrates, et pourtant si douces!

Un silence profond suivit la citation de cette vénérable cavatine, et le « paladin digne du Capitole » alla s'étendre sur un divan :

— Enfin, oui ou non, demanda-t-il, avez-vous reçu des nouvelles?

— Eh bien, oui, fit Marino qui se rapprocha, mystérieux... Vous rappelez-vous un homme qui servait sous vos ordres dans la légion des Rouges? Un grand brave, un... Pianori?... Mais non, sur l'honneur, je ne sais rien, rien!

A ce moment, traînant et nasillard, le cri d'un marchand de journaux arriva jusqu'à eux :

« *Evening Papers!* Importantes dépêches de France!! »

En même temps, de Regent Street, montaient quelques sourdes rumeurs.

La voix du *boy* continua, débitant sa marchandise :

« Abominable attentat contre l'empereur des Français! »

Les deux Italiens se regardèrent, et l'Excellence courut à la sonnette : un garçon entra.

— Vite!... vite!... qu'on aille m'acheter ce journal!

Le waiter sortit, et, bientôt, il revenait, apportant l'*Evening Star*. Alors, se penchant sur la gazette déposée devant lui, le vieil homme lut à haute voix :

« *Dernières dépêches. Paris, 5 h. p. m.* — Aujourd'hui, dans l'avenue des Champs-Élysées, un nommé Pianori a tiré plusieurs coups de pistolet sur l'empereur des Français. Napoléon n'a pas été atteint. L'assassin, grièvement blessé et presque mis en pièces par la foule, est entre les mains de la justice. »

Aucun autre détail; puis, au-dessous de la dépêche envoyée de France, de nombreux télégrammes venus d'Italie.

L'Excellence lut encore :

« Naples, 10 h. a. m. — Hier soir, au théâtre San-Carlo, première représentation du nouveau ballet *Femmes et Fleurs*. Salle brillante. Accueil enthousiaste du public. Danseuses rappelées jusqu'à sept fois. »

Le journal lui tomba des mains, et l'ancien membre de l'Assemblée romaine s'affaissa lourdement sur une chaise. Il courbait le front, comme sous le faix de quelque honte désespérée; sa parole était sourde et des larmes brillaient dans ses yeux :

— Encore un échafaud! bégaya-t-il... Toujours notre sang, toujours!... Et tandis que nous suons la douleur, cette misérable Italie qui chante, danse et fait l'amour : *putta!*... Eh bien, nation sans vergogne, si telle est ta destinée — qu'elle s'accomplisse!

Il frappa du poing sur la table :

— Quant à moi, j'en ai assez!... assez de mon exil sans fin, de mon vagabondage à travers le monde, de ma vie de bête fauve traquée par toutes les polices?... Ah! vos messieurs de la « Jeune Italie » affectent le dédain de mes cheveux blancs! Soit! désormais ces cheveux blancs ne s'inclineront plus devant eux! *Finita la commedia!* Je reprends ma liberté!

— Quelle liberté? demanda Marino, grimaçant un sourire.

— J'entends redevenir moi-même et n'avoir plus qu'un maître : moi!

Il avait quitté sa chaise et se promenait à grands pas, avec des gestes irrités, s'exaltant au bruit de ses propres paroles :

— Oui, c'est résolu!... demain j'écris au cardinal secrétaire d'État. J'ai connu autrefois M. Antonelli, et...

— Quoi! vous allez écrire à cet homme!

— A lui-même. Je sollicite ma grâce, et mon amnistie est certaine. Pardieu! je veux être semblable aux autres : *O Romagnuoli tornati in bastardi!*

Il alluma un cigare, et, de nouveau, s'allongea sur le divan; alors, fermant les yeux et poussant vers le plafond les spirales de sa fumée :

— Enfin, je vais te revoir, ma Ravenne, ô mon pays! et toi aussi, mon cher palais de la Porta Serrata, abandonné depuis si longtemps!... Ah! ah! la bienheureuse Italie qui se crève de joie! Donc, tout à la joie! Plus de politique, de niaiseries sentimen-

tales : plus de noire misère ! Non, mais un dévergondage de plaisirs, une mascarade sans trêve, un carnaval sans carême !... Au surplus, ma solitude me pèse : j'ai belle envie de tâter du mariage.

— Du mariage ? soupira doucement Marino, qui vint s'asseoir contre le canapé... L'Excellence oublie ses soixante et quelques printemps.

Le vieil homme souleva légèrement la tête :

— Soixante et trois ans, monsieur le musicien : je le sais !... Aussi je veux des épousailles selon mes illusions ; un mariage suivant la morale de ma patrie ! J'irai chercher quelque belle *prima donna* dans les coulisses de San Carlo, une étoile de la danse chez les ballerines de la Scala.

— L'Excellence veut rire.

— Elle ne rit jamais !

— Et les portraits des ancêtres, les grands *condottieri* morts à l'honneur, qui, dans son palais, jour et nuit, regarderont l'Excellence !

D'un sursaut, le vieillard se redressa, tout blême ; il se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit avec violence : la colère l'étouffait. Marino le suivit et vint s'accouder au balcon.

Dans la rue, devant la façade du « *supping house* », des passants étaient arrêtés. Une troupe de ces musiciens ambulants, qui sont l'une des vermines de Londres, donnait un concert de trottoir. Deux violons grindaient, une harpe vibrait à faux, et, dominant ces horreurs discordantes, une femme chantait le *brindisi* de la *Traviata*, ce *Libiamo ne lieti calici*, si populaire, de par sa vulgarité même.

— Joli timbre ! dit Marino, mais peu de méthode... Ah ! si je lui avais donné des leçons !

— Eh, mignonne ! eh, *piccola* ! cria l'Excellence..., un shelling pour toi !... prends !... Maintenant, monte ici et viens nous chanter une canzonnette !

La femme leva la tête, acheva son « air de bravoure », puis s'engagea dans la maison ; quelques instants plus tard, elle entra dans le « *dining room* ».

C'était une créature vraiment superbe, jeune, élancée, à la peau bistrée des Italiennes, aux grands yeux couleur de pervenche, et dont les cheveux noirs s'enroulaient en luxuriantes torsades que fixait une épingle d'or. Les traits de son visage rappelaient, en leur pureté, ces belles filles de Transtévère qu'a su rendre divines



le divin génie du Sanzio. Étrangement nippée, elle portait un costume voyant d'opéra-comique : la jupe écarlate d'une Fenella ; quelque pauvre défroque, sans doute achetée aux rebuts du théâtre de Covent-Garden. A son corsage était piquée une touffe de fleurs artificielles, un bouquet d'églantines des buissons.

Debout, au milieu de la chambre, la diva des carrefours dévisageait effrontément les deux hommes, leur étalant, en un sourire, toutes les blancheurs perlées de ses dents. Son examen, toutefois, fut de courte durée, et promptement le velours de son regard s'en alla caresser le personnage en habit noir.

— Me voici, monsieur. Que faut-il vous chanter?... La *Santa Lucia*?... Mais vous n'avez point ici de piano pour m'accompagner.

L'Excellence avait mis son lorgnon et l'examinait en connaisseur :

— C'est juste... Quoi ! tu parles français, ma mie ?

— Certes ! mon père était professeur à Marseille.

— Tu es née en France ?

— Non pas !... à Rome, au Borgo.

— Fille de professeur?... excusez du peu !... Une jeune savante, alors ?

— Oui, je sais tout... même ignorer ce qu'on ne doit savoir.

Et elle riait, observant les deux hommes qui riaient également. L'Excellence reprit, désignant l'églantine épinglée à la robe :

— Ainsi, beaucoup moins sauvage que l'emblème de ta parure ?

— Et, surtout, beaucoup moins fanée ! dit-elle, enjouée et moqueuse.

— Donne-moi ton bouquet, ma charmante.

— Jamais !... un talisman !

— Contre le mauvais œil ?

— Le vôtre n'est déjà pas si bon !... Non, j'aime ces fleurettes : mon père les aimait.

— Bien jolie phrase ! Vive le sentiment !... Comment t'appelles-tu ?

— Bella.

— Ton nom de guerre !... mais l'autre, le vrai, celui du bon Dieu ?

La chanteuse haussa les épaules :

— Oh! le bon Dieu! murmura-t-elle.

— Diable!... Papaline et libre penseuse? un cas bizarre!

La Bella semblait hésiter; mais soudain, et, devenant sérieuse :

— Vous êtes Italiens, je le vois... Eh bien, je m'appelle Rosina Savelli.

Elle lui avait jeté ce nom avec la même fierté que si elle eût dit : Je suis la Falcon ou je suis la Malibran. Sans doute, elle s'attendait à produire « un effet » ; l'effet se produisit aussitôt :

— Savelli ? dit l'Excellence... J'ai connu, pendant le siège de Rome, un Scipione Savelli ; il combattait sous mes ordres et fut au bastion San Pancrace. Un brave.

— C'était mon père.

— Votre père!... Oh, pardon, mademoiselle!... Savelli?... Vous réveillez en moi de cruels souvenirs... Un nom inscrit au martyrologe de la sainte Liberté!... Savelli! l'une des victimes, je crois, de M. Bonaparte...

La femme devint très pâle, ses yeux étincelèrent : d'une voix rauque, elle répondit :

— Ils l'ont fusillé deux fois!... C'était mon père.

— Fusillé deux fois!... Les misérables!... Mais où donc et comment ce crime?

— En Provence... Après le coup d'État... Pendant la grande insurrection du Midi.

— Je devine, hélas! Plusieurs chefs de la « Jeune Italie » se mêlèrent aux républicains de France et tombèrent en héros... Toujours notre vain rêve... Folie!

— Folie peut-être, mais sublime!... Mon père commandait dans le Var une troupe d'insurgés... Oh! oui, monsieur, c'était un brave, mon père! un amant éperdu de la Liberté; un cœur brûlant pour sa chère Italie, notre lamentable hôtellerie de la douleur! Et de quelle haine il détestait ce M. Bonaparte, le mitrailleur de Rome, l'entrepreneur du pape et du prêtre! Il avait autrefois connu cet homme, carbonaro comme lui, conspirant tous les deux dans la même *légion*, dans la même *vente*. Renégat!... Donc, Savelli voulut combattre. Au premier appel du tocsin, il abandonna Marseille, ses élèves, ses amis, et courut rejoindre les autres. Un vaillant!... Il fut pris sur une barricade et aussitôt passé par les armes! Des brutes, ces soldats!... Mais la mort ne voulait pas de lui : il ne fut pas tué... Troué de balles, mais respirant encore, on le jeta dans une ambulance; on pansa les bles-

sures... Par humanité, croyez-vous, peut-être? Ah! bien oui, des sentiments humains chez des bêtes féroces! Non, vous ne sauriez imaginer ce qu'étaient ces gens-là, leurs « Commissions mixtes » et leur procureur Besnard, — l'atroce Besnard, le « Boucher blanc », comme on l'appelait! De la canaille!... Par ordre de ce Besnard, on porta mon père tout mourant devant le conseil de guerre. Il se soutenait à peine et ses pauvres plaies saignaient encore! Canailles, canailles!... Il fut condamné... et alors... alors ces bandits le fusillèrent pour la seconde fois!!... Ah! ah! oui, canailles!!!

Elle avait débité son récit avec un emportement sauvage, une mimique passionnée, des grincements de dents et des menaces du poing; l'entrecoupant de cris, de rauques exclamations italiennes; l'œil sec, mais tout luisant de haine. Elle s'arrêta, haletante. L'autre, « l'Excellence », la contemplait, silencieux et pensif.

— Des infâmes! dit-il enfin... Mais vous, sa fille, pour le venger qu'avez-vous fait?

— Moi? s'écria-t-elle avec rage... j'étais institutrice à Marseille. On m'a chassée comme un chien galeux... et j'ai courbé le front!... Voilà!

— C'est tout!... C'est peu.

— Hélas!

— Et maintenant, poverine, tu vas, traînant ta vie, par les carrefours de Londres.

— J'ai eu si faim!

Frémissante, elle se tut de nouveau; et, lui, toujours il la regardait, l'examinait, la détaillait.

— Malheureux Savelli! murmura-t-il en se levant.

Tout à coup la Rosine alla se camper devant le vieil homme, et le tutoyant à son tour :

— Écoute :... j'ai vingt-deux ans, et je suis très belle; veux-tu



Ces bandits le fusillèrent... (Page 9.)

venger le mort — toi? veux-tu?... Et je t'appartiens... je t'abandonne ma chair, je te livre mon âme!

Le vieil homme tressaillit.

— Venez donc me voir, mademoiselle.

— Quel jour?

— Demain.

— Quelle rue?

— Piccadilly, numéro 3.

— Et qui demanderai-je?

— Le prince Guido de Carpegna.

PREMIÈRE PARTIE

I

JUSTICE!

Celui qui régnait alors sur la France s'appelait Napoléon.

Inférieur à sa destinée, pliant sous toutes les lourdeurs de son nom, mais désireux du bien public, l'ayant su accomplir quelquefois, cet empereur, en d'autres temps digne d'un empire, a depuis longues années comparu devant l'Histoire qui, pour tous, devrait être un jugement d'impassible équité, l'arrêt de l'éternelle Conscience, n'est encore pour celui-là que diffamation et qu'injure. La haine de ses ennemis s'est déchainée contre sa mémoire; elle l'a dévorée tout entière, d'autant plus implacable qu'elle avait été plus tremblante... Et lui, pareil à ces âmes en peine, outragées et souffrantes, des légendes populaires, — sur chaque pierre de ce Paris qu'il a fait merveilleux, sur toutes les villes comme sur toutes les campagnes de cette France qu'il avait laissée industrielle et prospère, il semble se lever et réclamer justice.

En ces jours-là on le réputait grand.

Haussé jusqu'au trône par un forfait public, mais absous peut-être de ce forfait par l'acceptation de tout un peuple, ce neveu de « l'Homme » se pouvait croire alors presque l'égal de « l'Homme » lui-même. Du génie impérial il avait la fortune et, croyait-on, l'audace...

Et, de fait, parmi tant de rois qui foisonnaient encore en Europe, beaucoup le redoutaient... Napoléon ! combien ce mot résonnait, pour eux formidable ! Avec cet autre Bonaparte allait-on revoir l'épopée monstrueuse, et de nouveau subir les batailles géantes, les défaites sans honneur, les traités sans merci ? Une reine d'Angleterre, se sentant trop près, venait lui rendre visite, et un tsar de Russie, se sachant très loin, lui envoyait l'insulte : double expression de la peur...

Mais, plus encore que les vieilles monarchies, la jeune Révolution le tenait pour terrible, celui-là qui, dès l'abord, l'avait voulu dompter. Dompter la Bête, la Dévorante de 1848 !... Oh, comme ils détestaient ce M. Bonaparte, tous ceux pour qui Février avait apparu comme une aurore de liberté, et que Décembre venait de replonger dans leur nuit ; les nations misérables, les peuples sans foyers, les déshérités de leur patrie, les vagabonds à travers le monde : le Hongrois, le Polonais, l'Italien — surtout ce dernier, toujours frémissant en contemplant « son auberge de la douleur ! » Non, il ne pouvait oublier que Louis-Napoléon avait conspiré avec lui, et qu'avec lui, s'affiliant aux sociétés secrètes, il avait juré de rendre « l'Italie, désormais Italienne »... Et, pour premier acte de son pouvoir, le renégat avait donné l'assaut à Rome, une Rome affranchie des papes, toute Romaine, — le rêve accompli de ses frères en serment ! Maintenant, il y entretenait le prêtre ; il y mettait garnison, il osait toucher à « la ville intangible » ! Sacrilège !... D'ailleurs un dogme politique, en ces temps-là, emplissait les consciences italiennes : la République nécessaire à la France pour devenir utile à l'Italie. Ah ! s'il eût pu disparaître, le tyran, ce Louis-Bonaparte, comme aussitôt la terre des Rienzi eût secoué l'opprobre de ses roitelets, et que d'amour unissant à jamais les Nations-sœurs !...

Hélas ! elle s'est derechef abattue sur notre sol, cette république tant appelée par vous, Italie ! Et vous, la « Nation-sœur », qu'en dites-vous aujourd'hui ; aujourd'hui qu'osez-vous rêver ?

Mais la France le choyait alors, son César enfin retrouvé, son Napoléon. Déjà elle lui avait tout pardonné : le guet-apens de Décembre, la fusillade du boulevard Bonne-Nouvelle, les Commissions mixtes, les déportations atroces de milliers d'innocents, même les illustres exils des plus grands exilés. Elle l'aimait... elle avait eu si peur des autres !...

Comme aux jours de l'an VIII, un renouveau de pieuses fer-

veurs épanouissant l'âme de la Voltairienne, les catholiques étaient nombreux, et ils croyaient en ce messie étrange. C'était, suivant eux, l'instrument d'élection d'une Providence vengeresse, la créature suscitée pour l'œuvre de colère, le faucheur saintement inexorable de toutes les nouveautés impies, le réparateur de la Cité de Dieu... Ils croyaient, et un pape avait voulu devenir le père spirituel du fils de cet autre Napoléon, le pauvre enfant impérial au grand œil bleu, si lourd, bientôt, de pensées comme de larmes... Aussi, *Te Deum* dans les cathédrales, et dans les châteaux : « Vive l'empereur!... »

Moins exalté, mais non moins épris, se montrait le cœur de cette bourgeoisie marchande, d'ordinaire et sceptique et frondeuse. Désormais, disait-elle, plus de socialisme à craindre, de banqueroute publique à prévenir, d'émeutes à réprimer : le spectre rouge venait de s'évanouir en les rayonnements des splendeurs impériales... Et dans les palais de la haute banque comme en la soupenette de l'humble boutiquier, c'était encore : « Vive l'empereur!... »

Quant au populaire, les échos mal assoupis des canonnades du passé et des salves triomphales résonnaient toujours à son oreille et le faisaient tressaillir de tout son être... Allons, paysan, regarde ta lithographie du Petit Caporal; toi, l'ouvrier, contemple la Colonne, et : « Vive l'empereur! »

Vive l'empereur! Oui, la génération d'alors le poussa d'enthousiasme, ce vieux cri d'Austerlitz et d'Iéna — la clameur de « la Grande Nation ». Elle se croyait heureuse... Et quelles illusions du bonheur!... O jours encore si proches et déjà si lointains, aventure toute récente et que semble pourtant envelopper les brumes de la légende, où le canon des Invalides jetait au monde les noms de l'Alma et de Malakoff, de Magenta et de Solférino; où par deux fois l'armée de la France traversait Paris en délire, la branche de laurier piquée aux baïonnettes de ses fusils; où tous les souverains de la terre accouraient à l'Élysée, hôtellerie des rois : où, pour l'Europe étonnée, l'empereur des Français ne se nommait que l'empereur!... jours radieux, de qui la gloire tenait lieu à nos cœurs de liberté, reviendrez-vous jamais?... Non : trop de haine a passé sur trop d'amour, et notre saint orgueil a pleuré tant de larmes! L'irréparable semble, pour toujours, accompli!... Mais quoi! le désespoir causé par la défaite finale a-t-il donc anéanti notre mémoire tout entière, et le bas-fond de Sedan est-il un abîme où s'est engouffré jusqu'au souvenir de nos

grandeurs!... O France, France, fille de la vieille Gaule, nation du *Væ victis*, race implacable à tes vaincus!...

Et toi, divine Justicière des hommes, conscience parfois surprise, mais qui souvent absous les rois parce que tu connais leurs peuples, — Histoire, — quand daigneras-tu enfin réformer ton arrêt?

II

• UN MERCREDI IMPÉRIAL

Ce soir-là, 24 novembre 1856, la façade du palais des Tuileries resplendissait, brillamment éclairée en toute sa longueur: Sur la place du Carrousel s'allongeaient plusieurs lignes de voitures, qui, franchissant les grilles et s'engouffrant sous le dôme, déposaient incessamment des femmes décolletées et des hommes en uniforme. On dansait au Château, et c'était le premier bal de la saison d'hiver.

Il n'existe plus, ce Château des Tuileries. Dès la première heure de son agonie convulsive, la Commune de 1871 le marqua pour la destruction, et nul de ses feux de joie ne rendit aussi joyeuse la stupide incendiaire... Imbéciles! Parce qu'ils dévastaient quelques pierres proclamant les grandeurs du passé, croyaient-ils vraiment anéantir ce grand passé lui-même?... Longtemps, murailles croulantes et coupole effondrée se dressèrent, lamentables et semblant crier contre la guerre civile; aujourd'hui, les ruines mêmes ne sont plus, — *etiam periere*. Par la brèche béante du Carrousel, les yeux, qui savent toujours voir, aperçoivent encore, flottant dans le vide, le fantôme douloureux de tant de choses évanouies, mais souvenir confus qui chaque jour s'efface davantage... Et voici qu'un nouveau siècle s'avance, indifférent à nos regrets; et déjà les petits enfants regardent, étonnés, qui leur dit: « Là fut un palais qu'ont traversé des rois. » L'oubli, si tôt l'oubli, la véritable tombe humaine!...

L'auteur de ce récit a pu autrefois parcourir la vieille demeure souveraine; il en a entrevu les derniers hôtes: qu'il lui soit permis d'en évoquer la vision.

Sous le dôme, à main droite, montait un large escalier de pierre à deux paliers, raide, dur à gravir: une échelle monumentale. Aux soirs de réception, des torchères l'illuminaient, et sur

chacune des marches, se tenait, immobile en sa cuirasse d'acier poli, le colosse d'un cent-gardes. Au sommet, dans un premier vestibule, un chambellan en habit rouge recevait les invités. On pénétrait alors dans la Galerie des Fêtes, un long développement de boiseries blanches relevées d'or, imitation un peu criarde de la galerie de Versailles et construction fastueuse du roi Louis-Philippe. Là, point de tableaux, sauf un portrait équestre de Napoléon III, peinture assez curieuse d'Horace Vernet, occupant tout un panneau du milieu.

Le long des murs courait une double rangée de banquettes où femmes et jeunes filles étalaient l'envergure de leurs « crinolines », et, à l'un des angles, s'étagaient les gradins du « petit orchestre », — l'autre, celui de Strauss, étant placé dans la Salle des Maréchaux.

Les lustres de cristal, les torchères et les appliques déversaient à profusion la lumière sur tout ce blanc, tout cet or, toutes ces glaces ; et, dans l'apparat des uniformes, le chatoiement des satins et des pierreries, les galas impériaux présentaient un spectacle qu'on n'a jamais revu.

Au bout de la Galerie des Fêtes, par une large ouverture drapée de velours cramoisi, on entra dans la Salle des Maréchaux. Cette salle demeurée fameuse, et qui passa longtemps pour une merveille d'architecture, formait un vaisseau carré s'élevant de toute la hauteur du dôme central. Des cariatides géantes de marbre blanc en supportaient la voûte, et les portraits en pied des maréchaux du premier Empire décoraient son pourtour. L'aspect en était imposant et causait une étrange sensation de majesté. Sur une estrade, et sous un vélarium de pourpre à semis d'abeilles, se dressait le trône. C'est là que, durant les soirées officielles, se tenait presque toujours Napoléon III. D'ordinaire, il quittait ses appartements privés sur les dix heures ; le bal était alors ouvert, et les présentations à l'impératrice commençaient. Vers minuit, Napoléon faisait le tour de la Galerie des Fêtes, pour bientôt revenir dans la partie réservée du château.

Or donc, ce soir-là — un soir de mercredi officiel — on dansait aux Tuileries.

Une cohue bruissante encombrait déjà les salons impériaux, et le bal s'agitait animé, quand M. le vicomte Marcel Besnard, arrivant de son cercle, pénétra dans les rumeurs de la fête. C'était

un jeune homme d'environ vingt-huit ans, de belle mine et de fière prestance, grand, brun, à l'œil noir et passionné. Il avait toutes les manières et la tenue un peu provocante des élégants à la mode : moustaches très longues, effilées en pointes, barbiche à l'impériale, cheveux divisés par une raie au sommet de la tête et ramenés en deux mèches collées sur les tempes ; — bref, un « gandin », comme on disait alors. Svelte et bien sanglé à la taille, il portait avec aisance le joli costume de l'auditeur au conseil d'État : le frac bleu à parements et collet brodés, la culotte blanche, l'épée droite, le chapeau à plumes noires négligemment jeté sous un bras.

Levant haut la tête, un monocle sur l'œil, M. le vicomte entra, se balançant plein de nonchaloir, et — suprême distinction — trainant sur le parquet ses souliers à boucles. D'un regard, il embrassa les invités qui s'étouffaient en la première galerie, fit une moue dédaigneuse et se dirigea prestement vers la Salle des Maréchaux. Mais, sur le seuil, il dut s'arrêter : une triple rangée d'hommes et de femmes lui barrait le passage. En ce moment, l'empereur dansait un quadrille, et, de toutes parts, on se précipitait pour contempler la « pastourelle » et le « cavalier seul » de Sa Majesté... Marcel Besnard revint donc sur ses pas et alla s'asseoir, maussade et ennuyé.

Devant lui tournoyaient de nombreux danseurs, mais tous gens du petit monde officiel. L'usage de la cour voulait que la Salle des Maréchaux fût réservée aux seuls plaisirs des hauts dignitaires, ambassadeurs étrangers, ministres, généraux en renom, sénateurs ou conseillers d'État. Quant aux fonctionnaires à broderies plus modestes, ils devaient se contenter de la Galerie des Fêtes. Là, se coudoyaient force préfets et sous-préfets, des directeurs de ministères, certains chefs de division, des ingénieurs, des colonels et toute une armée de grosses et de petites épauettes ; là aussi, des magistrats, fort dignes dans leurs habits de velours noir, et quelques membres de l'Institut dont les fracs à palmes vertes faisaient chuchoter, puis sourire MM. les grenadiers et MM. les voltigeurs de la garde.

Marcel Besnard regardait ce va-et-vient, en spectateur blasé depuis longtemps sur les splendeurs des mercredis impériaux, quand soudain il se retourna.

— Salut au plus sémillant des vicomtes ! lui disait un jeune monsieur portant l'uniforme des affaires étrangères.

— C'est vous, Gravenoire! fit Marcel... Comment va, très cher? Dieu! l'abominable bousculade!

— Plus de mille invitations, paraît-il, toute la fine fleur de l'empire : quel bouquet!... Comment se porte M. le comte Besnard?

— Mon père?... Beaucoup mieux. Il est de retour et a déjà repris ses travaux au conseil d'État.



— Ah ça! quelle est cette cocodette?
(Page 17.)

— Où ça, votre château de Sasseville?

— Dans la Seine-Inférieure, près de Fécamp. Une propriété qui me vient de ma pauvre mère.

— Jolie habitation?

— Je la trouve idéale : elle m'appartient... Ah, bon Dieu! Gravenoire, qu'est-ce que cela?

Cela, c'était une jeune femme trônant sur un fauteuil, et qu'enveloppait un cercle de bruyants admirateurs.

Elle paraissait remarquablement belle : brune, avec de grands yeux bleus, des épaules superbes, une taille élégante et toute

— Heureux d'apprendre une si bonne nouvelle! De quoi souffrait-il?

— D'une affection nerveuse; les médecins n'y comprennent rien. Mais, à présent, grâce au ciel, tout à fait rétabli.

— Vous êtes seul, vicomte?

— Absolument seul avec mon ennui.

— M^{lle} Marie-Anne ne vous a pas accompagné?

Marcel Besnard haussa les épaules :

— Non, ma sœur est restée près de mon père... D'ailleurs, elle ne sort jamais.

Il se leva, et tous deux firent quelques pas dans la foule.

— Où avez-vous passé la saison des chasses? demanda l'apprenti diplomate.

— En Normandie, dans mon petit château de Sasseville.

mignonne. Ses cheveux noirs, ondulés sur le front, retombaient, suivant une coiffure à la mode, en longues tresses, des « repentirs », qui gracieusement encadraient l'ovale de son visage. Dans ses cheveux, pour seule parure, une guirlande d'églantines parsemées de brillants; à son corsage, un bouquet des mêmes fleurs.

Nonchalamment allongée dans un fauteuil, la dame étalait, jusque sur les genoux de ses voisins, l'amplitude bouffante d'une robe de satin jaune à triples volants de dentelle noire. Sa main, un peu forte, agitait un large éventail de marabout, le fermant, le dépliant, par une série de mouvements coquets et médités... Des galantins de tous âges, vieux beaux ou jeunes gens, l'environnaient, la cajolaient, lui débitaient leurs fadeurs, — chacun essayant sa cour et risquant l'aventure.

Certes, elle s'amusait, la merveilleuse personne. A chaque badinerie un peu leste, confuse, elle se rejetait en arrière, développait son éventail, s'en cachait une moitié du visage, et l'on n'apercevait plus que les grands yeux qui riaient de plaisir. Dans ce mouvement d'abandon et de pudeur calculée, la belle, en se renversant, découvrait son pied, même le bas de sa jambe, et, alors, c'était un murmure d'admiration que suivait presque aussitôt un tassement plus décent des jupes indiscretes.

— Ah ça! quelle est cette « cocodette? » demanda l'auditeur à son ami.

Gravenoire le regarda, étonné :

— Vous la connaissez bien!... C'est Rosine.

— Quelle Rosine?



— Quel est votre jour de réception?....
(Page 22.)

— Vous me faites de la peine, très cher! Devenez-vous ermite?... La beauté pour l'instant à la mode!... Rosine... la princesse de Carpegna.

Marcel Besnard se mit à rire :

— J'ignorais... Singulier nom!... Parchemins du quartier Bréda, sans doute?

— Non pas!... Princesse très authentique!... Ces Carpegna sont une illustre famille de la Romagne. Dante leur a consacré tout un vers au *Purgatoire* de la *Divine Comédie*. Elle-même serait, à l'en croire, une comtesse d'A Prata, autre vieille noblesse de Ravenne; mais ici, je n'affirme rien. Quoi qu'il en soit, je lui fus présenté l'année dernière à Venise. Elle occupait un palazzo sur le Grand Canal, recevait un monde choisi, et menait grand train.

De loin, Marcel étudiait la jeune femme.

— Fort jolie, en effet!... Mais quelle toilette bizarre!... une garniture de fleurs roses avec une robe de satin jaune!... Étrangère, va!

— Bien Parisienne, pourtant, l'aimable Rosine!... semblant promettre à tous, et n'accordant à personne.

— Bah!... Quelle affectation de porter les couleurs autrichiennes?

— Peut-être en l'honneur de son noble époux, un vieux conspirateur, à présent repentí et rentré dans la faveur des tyrans.

— Il y a donc un mari?

— Oh, si peu!... On ne le voit jamais; même, on prétend qu'ils se détestent et vivent absolument séparés.

— En ce cas, présentez-moi, bien cher.

— Lovelace!

Et ils se dirigèrent vers la princesse de Carpegna.

— Monsieur de Gravenoire! s'écria M^{me} de Carpegna en apercevant l'attaché d'ambassade... Que vous êtes rare depuis quelque temps!

Celui-ci s'excusa par quelques phrases banales.

— Me voilà maintenant installée à Passy, continua la jeune femme... dans ma petite chartreuse de la rue des Jardins, et...

— Peut-on devenir prier dans votre chartreuse, princesse?

— Pas même sacristain, vilain fat!... Mais je reçois avec plaisir ceux de mes amis qui veulent bien accomplir ce lointain pèlerinage.

— Madame, dit alors Gravenoire, permettez-moi de vous présenter un de mes bons camarades, le vicomte Marcel Besnard.

Un brusque mouvement secoua la main qui jouait de l'éventail, et une teinte fugitive s'épandit sur la pâle figure de l'Italienne.

— M. Marcel Besnard ? fit-elle, devenue très sérieuse... peut-être de la famille du comte Brutus Besnard ?

— Mon père, madame.

— Ah!... L'ancien procureur général ?

— Lui-même.

— Votre père, monsieur !

Les grands yeux bleus se fixèrent durant quelques instants sur le jeune auditeur, puis la jeune femme, le regardant toujours, lui tendit la main.

— Ami de l'un de mes amis, vous êtes, dès à présent, le mien. Asseyez-vous donc, cher monsieur.

Elle parlait un français correct, harmonieux et vibrant d'un léger accent d'outre-monts ; sa voix murmurait caressante ; sa bouche souriait, découvrant les superbes blancheurs de ses dents nacrées. La conversation interrompue reprit son cours. Ce fut bientôt une véritable débauche de compliments égrillards, de crudités galantes, de menus propos parfois malsonnants, de bagatelles équivoques. Le vieux baron La Chesnaye, un « chambellan-député », dameret sexagénaire, aux moustaches cirées, chauve, et vaniteux de son crâne à la Morny, élevait la voix, décochait la faribole, très cynique dans sa bêtise prétentieuse. La jeune femme écoutait, ripostait, très amusée et fort amusante.

L'orchestre, cependant, entama le prélude d'une « viennoise » de Johan Strauss : les *Morgenblätter*.

— La princesse daignerait-elle m'accorder la faveur d'un tour de valse ? demanda l'auditeur au conseil d'État.

Elle se leva aussitôt :

— D'ordinaire, cher monsieur, j'aime assez peu la danse ; mais je n'ai rien à refuser au fils de M. le comte Besnard.

— Prenez garde ! Il va tout exiger ! s'écria le vieux La Chesnaye.

— N'est-il pas à l'âge des audaces ? répliqua-t-elle gaiement.

Une exclamation joyeuse accueillit sa réponse.

Elle avait pris doucement le bras du jeune homme pour s'y appuyer, paresseuse et alanguie ; en même temps, d'une pression faible, continue, voluptueuse, elle le serrait contre sa poitrine... Et lui, troublé, en un ravissement amoureux et sensuel,

il l'entraînait, sans parler, à travers les groupes : craignant de rompre le charme énervant de cette étreinte.

— Ainsi, monsieur, demanda-t-elle pour la seconde fois, vous êtes le fils du comte Brutus Besnard, l'ancien procureur général ?

— Aujourd'hui conseiller d'État. Oui, princesse... Vous connaissez mon père !

— Oh ! pas personnellement ; mais je connais son nom... l'une des gloires de votre France impériale !

Et, toute câline en son emphase, elle ajouta :

— Un nom qui doit être bien lourd à soutenir !

Marcel s'inclina ; puis, enfin, enlaçant la taille de la jeune femme, il l'emporta dans le mouvement de la danse.

Frémissant de plaisir, elle valsait étroitement pressée contre lui, fermant les yeux, de sa joue lui frôlant parfois le visage, et s'abandonnant aux bras qui l'enveloppaient tout entière.

Soudain ils durent s'arrêter : la musique avait cessé brusquement.

Le chef d'orchestre frappa trois coups sur son pupitre, et, aussitôt, cuivres et violons attaquèrent l'« hymne » officiel de la *Reine Hortense*. La haute taille du grand-chambellan, duc de Bassano, venait d'apparaître au seuil de la Galerie des Fêtes, et sa voix prononçait la formule sacramentelle :

« L'empereur ! »

— Que se passe-t-il ? interrogea, étonnée, M^{me} de Carpegna.

— C'est l'empereur ! dit Marcel. Il fait le tour du bal avant de rentrer dans ses appartements.

D'un effort presque brutal, la jeune femme s'arracha des mains qui l'entouraient. Une surprenante transformation se produisait en elle : plus de pose langoureuse, plus d'abandonnement de tout soi-même ; mais ses yeux étincelaient, et de légers frissons couraient sur son visage.

— L'empereur ! s'écria-t-elle... Vite, monsieur, approchons !

Dans la galerie, les danseurs déjà s'étaient alignés sur deux files : on se bousculait pour mieux voir.

Protégée par son cavalier, la princesse de Carpegna put se glisser jusqu'au premier rang de la foule. L'orchestre se taisait maintenant ; un sourd murmure courait de groupes en groupes : lentement le cortège impérial s'avavançait.

En tête, les officiers des cent-gardes ayant la cuirasse millée et le casque d'acier à crinière blanche ; derrière eux, les aides de

camp en frac bleu ciel rehaussé d'aiguillettes d'argent, les maîtres des cérémonies en violet, les écuyers, aux couleurs des Bonaparte, or et vert; le grand-chambellan, dans son habit écarlate; — l'empereur.

Napoléon III portait l'uniforme de général de division et le grand cordon de la Légion d'honneur. Il allait en se dandinant, traînant la jambe avec un léger déhanchement de tout son corps, l'air ennuyé, assez maussade, et, de son œil sans flamme, regardant cette cohue onduleuse. Tout en marchant, il levait les doigts de sa main droite vers ses moustaches pour les effiler, d'un geste machinal. Parfois, lorsque dans cette foule chamarrée il distinguait quelque fonctionnaire de connaissance, sa figure s'éclairait d'une lueur rapide; il s'approchait et adressait une parole de bienvenue, affable, charmeur et charmant.

Il allait passer... Tout à coup la princesse de Carpegna allongea la tête comme pour mieux voir, et, dans son brusque mouvement, laissa tomber son éventail; en même temps, elle poussait un petit cri effaré.

Napoléon s'arrêta net : il se courba et ramassa l'éventail. Alors, avec une audace étrange, la jeune dame fit un pas vers lui, en tendant la main. Durant quelques secondes, ils se regardèrent l'un l'autre. Elle le dévisageait, effrontée et confuse, rougissant et silencieuse.

L'empereur salua et reprit sa marche.

Il souriait à présent, se balançant davantage, et ses doigts, par gestes saccadés, tourmentaient sa moustache. Quelques pas plus loin, reconnaissant le chambellan La Chesnaye, il fit un signe; l'autre s'inclina, et le maître lui dit quelques mots à voix basse.

Une demi-heure plus tard, Napoléon III était rentré dans ses appartements.

III

SIMPLE EFFET D'UN DISTIQUE

— Il est charmant, votre empereur! déclara la jeune femme, à présent naïve et tout ingénue... Galant et plein de bonne grâce. Ah! Louis XIV a trouvé son maître... Il est charmant!

Elle avait saisi derechef le bras de son cavalier et s'en allait à travers le bal, coquetant et caquetant :

— Quelle fête magnifique, monsieur Besnard! Moi, j'ai assisté à beaucoup de galas officiels en Italie; mais, hélas! nos misérables *festicciolate* ne sauraient lutter avec les splendeurs de votre cour! Ils sont si petits, nos princes: des gueux, des mendiants, de véritables *lazzaroni*!... Oh! l'admirable fête!

— Êtes-vous pour toujours fixée à Paris? interrogea Marcel.

— Au moins pour quelque temps. J'adore votre Paris.

— Et nos Parisiens, princesse?

— Vos Parisiens?... Ils sont trop dangereux, trop à craindre pour une poverine telle que moi, isolée et sans défenseur.

Elle parlait avec des inflexions de voix très douces; en même temps la pesée caressante du bras recommençait de plus belle; de plus belle aussi, la troublante et voluptueuse pression contre sa poitrine. Devisant de la sorte, ils étaient parvenus dans la salle où l'on avait dressé le « souper-debout ».

Une cohue s'y démenait, confuse et brutale; officiers ou fonctionnaires donnaient l'assaut au buffet, et chacun, jouant du poing, poussant des coudes, cherchait à enlever au vol quelque verre de vin de champagne ou quelque tranche de foie gras: spectacle ignominieux, et partout le même; — le vieux singe humain se retrouvant à ses heures.

— Quel est votre jour de réception, princesse? demanda Marcel que les dernières paroles de « la poverine isolée et sans défenseur » avaient rendu pensif.

— Le samedi, cher monsieur; toutefois, vous serez le bienvenu, n'importe quel jour. Oh! si je pouvais...

Elle n'acheva point, et d'un brusque mouvement se rejeta en arrière:

— Ah! mon Dieu! balbutia-t-elle, n'allons pas de ce côté!... Évitions cet homme!... celui-là!... Il est si méchant!

D'un geste craintif, elle désignait un personnage qui, sur un canapé, causait avec animation: un vieillard revêtu d'un élégant costume de cour: habit à la française, jabot de dentelle, épée en verrouil.

— Qui donc est si méchant? répliqua Marcel, un peu railleur... Ce monsieur que j'aperçois, ce bon papa glabre et remarquablement chauve? Le superbe crâne! Dans un concours de calvitie, notre ami La Chesnaye lui-même devrait s'avouer vaincu.

Il ajusta son monocle, et regardant encore, assez impertinent:

— Mais, c'est un vieux marguillier, votre croquemitaine ! un sous-diacre pour le moins ! un monsignore sans bas violets ! Il vous fait peur ? Quelle folie !

— Il est très méchant ! bégaya-t-elle à nouveau, du ton effaré d'une fillette poltronne : elle semblait vraiment épouvantée.

Marcel fit un crochet pour éviter le personnage ; mais celui-ci, déjà, s'était levé, et, toujours causant, suivait pas à pas l'auditeur et la jeune femme. Tous deux cependant avaient dû s'arrêter :

— J'ai grand'faim, dit la princesse de Carpegna, rassurée subitement... Essayons d'atteindre le buffet.

Non sans peine, Marcel fraya passage à sa compagne, et, l'installant devant la table servie, se plaça derrière elle, pour la protéger...

Une voix qui parlait dans les rumeurs de cette foule, lui fit dresser la tête :

— Quel est donc, ce soir, le « sigisbée » de la belle Rosine ?

— On vient de me le nommer... Un M. Besnard.

— Parent du conseiller d'État ?

— Je le crois.

Il y eut un instant de silence, puis la voix reprit hautaine et moqueuse :

— ... De l'homme qu'a si cruellement flétri le poète :

Le procureur Besnard, Brutus de pacotille,
Fils de bourreau, bourreau par vertu de famille !

Marcel se retourna vivement et se trouva face à face avec le personnage à tournure de monsignore qui le toisait, fort insolent à son tour.

— Voilà de bien abominables vers, monsieur, lui dit le jeune homme, ... et vous me semblez avoir besoin d'une petite leçon de poésie ! ... Je suis le fils du comte Brutus Besnard... Veuillez m'attendre... J'ai à vous parler !

L'autre ricana :

— A vos ordres, monsieur... Vous me retrouverez tout à l'heure, ... mais pas ici, je suppose... dans le *Salon d'Apollon*.

Durant ce colloque, la princesse n'avait point bougé, tout entière au soin de dévorer des friandises. Avait-elle entendu ? ...

Bientôt, elle réclamait le bras de son cavalier, et Marcel, rapidement, la reconduisait à sa place.

La rentrée de M^{me} de Carpegna fut accueillie par de joyeuses

exclamations. La Chesnaye, Gravenoire et les autres l'avaient attendue : le cercle se reforma, et le caquetage reprit de plus belle, galant et graveleux.

Le chambellan La Chesnaye, d'un geste vainqueur, replaqua ses deux mèches de cheveux mal collées contre ses tempes, en se penchant sur l'épaule de M^{me} de Carpegna :



— Ah! charmeresse! murmura-t-il, trop habile joueuse d'éventail, ravageuse de cœurs,... quel effet!... Si vous le vouliez?...

— Si je voulais... quoi? demanda-t-elle, le regardant de son regard de tout à l'heure, impudent et naïf.

Il se rapprocha encore et lui glissa dans l'oreille quelques mots à voix très basse.

La jeune femme se rejeta en arrière, et lançant un petit rire sonore :

— Oh! fi donc! mauvais plaisant!... Une chétive telle que moi!... Des bêtises!

— Que dit-il, ce suborneur de l'Innocence? interrogea Gravenoire.

— Rien! répondit-elle,... une aimable sottise!

Et désignant la clef d'or passée en sautoir sur l'habit rouge du chambellan :

— Il voudrait m'ouvrir toutes les chambres de ce Palais!... *Che passo!!*

Marcel, cependant, et tandis que s'échangeaient ces propos, avait couru à son rendez-vous.

Assez distant de la Galerie des Fêtes, et à cette heure avancée, le *Salon d'Apollon* était à peu près désert. L'inconnu, nonchalamment allongé dans un fauteuil, attendait, seul maintenant. L'auditeur poussa une chaise contre le fauteuil, s'assit, et se penchant vers l'homme qui l'avait provoqué :

— Je suis le fils du comte Brutus Besnard... et vous venez d'insulter mon père!

L'autre caressa la dentelle de son jabot; puis, calme, souriant, d'un ton placide et doux :

— Insulter votre père, mon pauvre monsieur?... Hélas! il n'est point de ceux que l'on insulte.

Marcel arracha le gant de sa main gauche :

— Que voulez-vous dire?

— Le procureur Besnard, continua l'impassible personnage, ancien pourvoyeur des commissions mixtes, a exercé des cruautés atroces.

Le jeune homme se leva menaçant :

— Vous mentez!... mon père a toujours accompli son devoir.

— Même, reprit lentement l'inconnu,... même en faisant fusiller par deux fois le malheureux Savelli?...

Votre père? Un infâme?...

Le gant s'abattit sur son visage. L'homme souffleté se redressa de toute sa haute taille :

— Je vous tuerai demain, monsieur!

Le fils du procureur général haussa les épaules :

— Compatriote de Polichinelle!... Votre nom?

— Voici ma carte!

Marcel la saisit, regarda; et alors, stupéfait, il lut ces mots :

PRINCE DE CARPEGNA

Dans la Galerie des Fêtes, autour de la plaisante Rosine, le cercle des soupirants s'éboudissait toujours bruyamment, et parmi les amuseurs de l'ingénue, ces deux messieurs La Chesnaye et de Gravenoire menaient le rire.

Marcel courut les rejoindre.

Gilb. AUGUSTIN-THIERRY.

(A suivre.)



...Brune, avec de grand
yeux bleus.

EXPIATION

*Sœur Louise-de-Marie à monsieur de Vaubert,
lieutenant au 18^e Chasseurs.*

Cette lettre, écrite de ma première cellule de religieuse (j'ai terminé mon noviciat aujourd'hui), où vous trouvera-t-elle, mon ami ? Séparée du monde depuis un an, je ne sais pas où vous êtes : j'ai fermé mes oreilles à tout écho du dehors ; j'ai vécu sans nouvelles de mon père, de mes sœurs, et de vous, mon cher Hector, que j'ai tant aimé ! Maintenant, les vœux irrévocables sont prononcés. Je puiserai dans ce nouvel état la force de vous écrire quelques lignes d'explication et d'adieu, qui vous sont dues... Je n'y mettrai pas d'autre adresse — n'en connaissant pas d'autre — que le numéro de votre régiment. Si Dieu le permet, elles vous parviendront.

Je vous ai bien aimé, Hector ; je vous ai aimé, certes, plus passionnément et depuis plus longtemps que vous ne le croirez jamais. Vous rappelez-vous l'époque où nous étions deux enfants, jouant aux mêmes jeux chez vos parents ou chez les miens ? Ils disaient de nous, en riant et sans l'espérer eux-mêmes : « On en fera un gentil couple plus tard !... » Eh bien ! ces mots que vous n'entendiez pas, vous, ou que vous compreniez à peine, moi, je les recueillais ; ils pénétraient profondément mon esprit et ma sensibilité plus vifs de petite fille. Oui, dès lors, vous devîntes le pôle de mon cœur. Si vous ne vous êtes pas aperçu alors de ma tendresse soumise, de mon trouble heureux auprès de vous, c'est que vous m'avez mal regardée.

Nous grandissions, cependant. Nos jeux, communs naguère,

se séparaient. Puis le collège vous prit et moi le couvent. Éloigné de moi, Hector, avouez que vous ne m'avez guère donné de pensées? Moi, loin de vous, je ne pensais qu'à vous. Tout m'était une occasion d'orienter mon rêve vers votre souvenir. Si quelqu'une de nos aînées quittait le couvent pour se marier, je me disais : « Un jour, moi aussi, je partirai d'ici pour épouser Hector! » Chaque fois que revenait le mot « amour » dans un cantique ou dans ces romans naïfs qu'on laisse entre nos mains, — je sentais mon cœur frémir délicieusement; car l'amour, cher, c'était vous pour moi, vous seul : le mot n'avait aucun sens hors de votre souvenir. Ah! combien de communions j'ai consommées en implorant cette grâce unique : « Mon Dieu! faites que j'épouse Hector! » Vous épouser, pour moi, c'était seulement demeurer près de vous, liée à vous durant toute la vie!

Et des années passèrent ainsi, où nous nous revîmes peu : vous, toujours élégant et charmant, me semblait-il, sous votre petite casquette et votre dolman bleu d'élève des jésuites; moi, déformée par la croissance et fanée par la claustration, honteuse de me sentir, quand vous me jetiez un regard, si laide, si gauche, si sottement timide... Comme vous commenciez votre seconde année de Saint-Cyr, je quittais le couvent et je faisais mon entrée dans le monde.

A présent que je ne suis plus qu'une pauvre religieuse, déchuë de toute élégance et de toute vanité féminines, je peux bien le rappeler : cette entrée dans le monde fut un triomphe et un enivrement. Je ne me souviens pas d'avoir fixé mes yeux sur des yeux de femme sans y avoir lu l'admiration et la jalousie, — ni sur des yeux d'homme sans y avoir vu briller une flamme... J'étais fière, j'étais joyeuse de tous ces témoignages de ma beauté, — mais seulement à cause de vous, mon cher Hector, et parce qu'ils me rassuraient. Je pensais : « Lorsque Hector me reverra, il me trouvera belle, et il m'aimera. » Devant Dieu, je vous jure que les succès du monde ne me donnèrent jamais d'autre joie.

L'hiver s'acheva, puis le printemps. Au mois de juillet, — quinze jours après votre sortie de Saint-Cyr, — vous vîntes au château de Brière, chez mon père, chez nous!

Ah! mon aimé! Dieu m'a donné la force de rompre avec la vie, de renoncer à être votre femme, à être la mère d'enfants nés de vous : il ne m'a pas encore donné celle de haïr (comme je devrais

haïr la source de mon péché : ces heures, ces jours qui suivirent notre réunion. Malgré moi, mon souvenir refait les étapes de ce pèlerinage de tendresse. Je revis l'instant où j'entrai, tremblante, dans le salon, où je vous reconnus, tout poudreux encore de la route, causant avec mon père. J'évoque votre surprise en m'apercevant, ce trouble de votre geste, de votre voix, de votre regard, qui me rassura, qui fit jaillir en moi ce cri de victoire : « Il me trouve belle ! il va m'aimer ! »... Je revois les douces journées qui virent après, où, pour ainsi dire, nous explorions nos âmes en des causeries indéfinies, tandis que nos yeux retrouvaient peu à peu nos traits d'enfants sous le masque mis par les années. Puis les premiers balbutiements d'aveux, ces mots inachevés où nos voix se mouraient, ces effleurements de nos doigts qui suffisaient à altérer le battement de nos cœurs ..

Hélas ! je vous aimais trop ! Parmi ces tendresses encore innocentes, je vous appartenais déjà. Pouvais-je ne pas souhaiter ce qui vous rendrait le plus heureux ? Pouvais-je imaginer que céder à un de vos desirs ne fût pas ce qu'il y avait de meilleur au monde ? Ainsi nous étions sans arme l'un contre l'autre, — vous jeune, inexpérimenté, fou de désir ; — moi ignorante, confiante, d'avance vaincue.

Ce qui devait arriver arriva. Qui fut coupable ? Vous, qui, impatient du souvenir de mes lèvres effleurées l'instant d'avant, vîntes, par cette nuit d'août, frapper à ma chambre close ? Moi, qui vous ouvris la porte, rien que pour avoir entendu ces mots : « Louise ! c'est moi !... » Ou bien cette nuit complice qui nous enveloppait, qui, par les fenêtres entr'ouvertes, nous envoyait les haleines du parc, le bruissement des feuilles, le gémissement des étangs, toutes ces voix de l'été dont chacune nous rappelait un mot de tendresse, une pression de nos mains, un baiser. Ah ! certes, j'ai péché : mais pas plus à cette minute de délicieuse angoisse où vous m'avez possédée, que la veille, que les jours précédents, que depuis cette lointaine enfance, où, d'avance, je vous appartenais !

... Ce fut seulement lorsque, peureux du jour qui pâlisait les vitres, vous eûtes quitté ma chambre ; lorsque je me retrouvai seule, — ce fut alors seulement que les écailles tombèrent de mes yeux et que je vis clair dans ma faute.

Je dis tout haut, passant ma main sur mon visage : — « Je suis

sa maîtresse, sa MAÎTRESSE ! » Et ce mot grandit, luisit comme une torche, illumina toutes les choses que je ne savais pas avant, tous les mystères de l'amour humain que l'on cache aux jeunes filles. Oui, j'étais votre maîtresse, c'est-à-dire quelque chose de définitif, au delà de quoi je ne pouvais être rien de plus pour vous, quelque chose de contraire à ce que je rêvais d'être depuis mon enfance : votre femme. Il m'apparut nettement que je venais de briser mon rêve, de le rendre pour jamais irréalisable. « C'est fini, pensai-je. Maintenant je ne puis plus l'épouser. » Oh ! comprenez-moi bien, Hector. Pas un instant je ne conçus de doute sur votre loyauté ; j'étais certaine, je suis certaine encore que vous n'eussiez pas cherché à vous dérober à votre devoir et que vous-même m'eussiez dit : « Soyez ma femme ! » Mais c'était cela justement qu'il ne fallait pas. Moi qui vous aimais, je n'avais jamais formé qu'un vœu : vous donner en moi la plus belle, la plus tendre et surtout la plus chaste des épouses. Et voilà que ce n'était plus possible, depuis que je m'étais livrée à vous. Je ne pouvais vous offrir qu'un corps défloré et qu'une âme déflourée, je ne pouvais être pour vous qu'une épouse *moins pure que les autres !...*

Je me rends ce témoignage que ma résolution fut immédiate et ferme : — « Je ne serai pas la femme d'Hector. » Restait un autre parti : j'en demande pardon à Dieu et à vous, je m'y suis arrêtée un instant : être votre maîtresse. Ce n'est ni ma conscience, ni la pensée du chagrin que je causerais aux miens, ni la peur de l'opinion du monde qui me retinrent : c'est encore une pensée qui allait à vous, la pensée qu'un jour, cher, vous auriez quelque mépris pour moi. J'étais bien sûre qu'à l'heure présente vous ne me condamnerez pas, car vous m'aviez prise ignorante et désarmée ; c'était à vous, je le savais, que vous adressiez maintenant des reproches. Mais, plus tard, — quand je vous aurais cédé une seconde fois, quand ce qui avait été une surprise serait devenu une habitude, un état de vie délibérément accepté par moi ?...

Alors, par une suprême miséricorde, Dieu m'inspira, me fit voir la vérité claire comme ce jour qui, déjà haut, dorait les arbres du parc. Il fallait fuir ; il fallait ne plus vous revoir ; il fallait que la seule faute excusable, — la première, — demeurât pour toujours la seule.

Vous savez le reste, mon ami : ma fuite de Brière, à l'aube ; ma séquestration volontaire au couvent ; l'inutilité des efforts tentés auprès de moi pour me faire revenir sur ma décision...

... Une année entière a passé sur ces événements. Aujourd'hui, tout est fini, fini sans retour. Rien ne demeure de la Louissette d'autrefois : vous me verriez, que vous ne me reconnâtriez plus, tant ces épreuves m'ont ravagée. Ma vie s'achèvera ici, paisiblement et tristement : je prierai Dieu qu'il vous donne bientôt la femme pure, aimante, belle, que j'avais rêvée d'être pour vous. C'est afin d'obtenir cette grâce que j'expie ici notre faute commune : car je vous aime toujours, mon adoré ! Je ne vous reproche rien ; vous n'avez pas été plus coupable que moi-même... Lorsque vous penserez à moi, — plus tard, — près de votre jeune épouse et de vos enfants, je ne veux pas que vous ayez de remords... Ayez seulement un souvenir tendre pour celle qui vous a donné tout son être, cœur et corps : qui n'a pas su se refuser à vous, parce qu'elle vous aimait trop, — et qui ne s'est pas cru le droit de devenir votre femme, encore parce qu'elle vous aimait trop !

Marcel PRÉVOST.



— Monseigneur, j'étais venu vous apporter la paix!... (Page 35.)

LE CURÉ DE FAVIÈRES

I

Dans son cabinet, sévèrement meublé de chêne sculpté, aux murs tendus de serge verte, à bordure violette, assis près de la fenêtre qui versait sur son noble et grave visage une magnifique clarté, M^{gr} Espérandieu, évêque de Beaumont, écoutait, avec une attention mêlée de contrariété, les doléances de M. Lefrançois, maire de la commune de Favières. C'était un petit homme, chauve, à barbe clairsemée et grisâtre, d'aspect menaçant et mesquin, que ce magistrat municipal. Ses gros souliers de campagnard avaient sali le tapis soigneusement balayé du cabinet de l'évêque. Entre ses jambes il serrait un lourd bâton propre à conduire les bœufs, et son chapeau melon qu'il avait posé sur la table, sans façon, offrait au regard une coiffe déteinte et graissée par la sueur. Ses mains qu'il croisait et tordait alternativement en parlant, avaient des doigts courts, noueux, spatulés du bout,

comme ceux des avares. Le pouce, révélateur de volonté, était par sa grosseur digne d'un assassin. Le costume de M. Lefrançois était celui d'un bourgeois aisé, mais chiche, qui porte ses vêtements râpés pour ne pas avoir le crève-cœur de les donner à son domestique. En ce moment, il regardait M^{sr} Espérandieu

avec un air féroce, et sa bouche pincée semblait mordre les mots au passage :

— Je vous dis, Monseigneur, que vous ne pourrez pas laisser le curé Daniel à Favières, il vous compromettra et vous aurez l'ennui de faire par nécessité ce que je vous demande aujourd'hui de m'accorder de bon gré.

Le prélat sourit doucement, et chiquenaudant d'un doigt léger et délicat sa soutane violette :

— Mais, mon cher monsieur, je n'ai aucune raison de consentir à ce que vous me demandez, autre que votre bon plaisir. J'ai à cœur de vous complaire, mais épargnez

à ma conscience une injustice. L'abbé Daniel est un prêtre remarquable...

— C'est mon ennemi, interrompit le maire avec force, en relevant brusquement la tête et en faisant peser sur l'évêque le regard inquiétant de ses yeux jaunes.

— Ah ! monsieur le maire, voilà vraiment qui n'est pas chrétien ! Comment, vous poursuivez de votre haine un prêtre dont la mission est toute de concorde et qui a pour devoir de vous rendre le bien pour le mal. Est-ce généreux ?

— Eh ! Monseigneur, je ne fais que payer à l'abbé Daniel ce que je lui dois, et c'est avec la monnaie dont il se sert...

— Jamais un mot de plainte, sur votre compte, n'est sorti de ses lèvres...



— Eh bien, dit l'évêque, je vois que vos clients emplumés croissent et multiplient selon l'écriture. (Page 36.)

— Je le crois, parbleu, bien, je suis sa victime...

— Quoique vous en juriez, dit finement l'évêque, j'en doute... Vous n'avez pas l'air, à vous franchement parler, d'un homme qui se laisse martyriser... Et, si j'avais à choisir, d'être à Favières, au presbytère ou à la mairie, je crois que, pour n'être pas un martyr, je serais obligé d'opter pour les fonctions laïques, ce qui me serait une véritable occasion de réconcilier le curé avec le maire.

M. Lefrançois baissa de nouveau la tête, non par humilité, mais par prudence. Il sentit la nécessité de dissimuler à M^{gr} Espérandieu la contraction atroce de ses mâchoires qui se serrèrent comme celles d'un loup. Ses mains nouées firent craquer leurs phalanges, et d'une voix qui s'enrouait de colère, il dit :

— Je vois bien, Monseigneur, que votre parti est pris, mais le mien aussi. Je ne me laisserai pas faire la guerre sans me défendre. Vous allez déchaîner le scandale. Le curé de Favières s'est jeté très imprudemment dans des affaires de construction, pour l'Ecole libre, qui le mèneront loin s'il n'est pas aidé puissamment par vous... Car il est inutile qu'il compte sur la municipalité. Nous sommes comptables des deniers de nos commettants et nous ne les emploierons pas à subventionner des entreprises hostiles au gouvernement... Nous sommes républicains à Favières...

— Eh ! monsieur le maire, dit le prélat, on l'est aussi à l'Évêché... Vous savez bien que nous ne faisons pas d'opposition.

— Je sais, Monseigneur, que vous êtes très fin, et que vous conduisez très habilement votre barque...

— C'est celle de saint Pierre, qui était un pauvre pêcheur, et, comme tous les apôtres, un homme du peuple. Monsieur le maire, le clergé a pour premier devoir d'être humble et de se rappro-



Elle essaya de le raisonner. (Page 44.)

cher des humbles. Les heureux de la terre n'ont pas besoin de lui, tandis que les déshérités, les souffrants, les désespérés sont ses clients habituels. Qui s'occupera des petits enfants et qui les instruira si les curés ne s'en chargent pas ?

— Nous, Monseigneur.

— Oui, mais vous ne leur apprendrez pas à faire leur prière. La culture de l'esprit est excellente, mais celle de l'âme est indispensable. Quelle douleur pour nous de voir que l'éternel malentendu persiste et que vous et vos amis vous demeuriez convaincus qu'il est impossible d'être bon républicain tout en allant à la messe ! Voyons, mon cher monsieur Lefrançois, vous qui avez une véritable supériorité intellectuelle, ne donnerez-vous pas l'exemple de la modération et de la conciliation ? Ce serait un beau rôle à jouer, et digne de vous tenter.

— Que diraient mes électeurs ?

— Est-ce donc uniquement pour satisfaire votre parti que vous pensez, que vous agissez ? Ah ! monsieur le maire, vous voulez être conseiller général, puis député... Et c'est mon pauvre curé de Favières que vous méditez d'offrir en holocauste à vos sectaires de l'arrondissement... pour, sa tête à la main, demander ce salaire !... Non ! Vous ne l'aurez pas !

L'évêque riait, mais une émotion sagement dissimulée faisait trembler sa voix. Il leva sa main fine, ornée de l'anneau pastoral, et menaçant le maire avec un geste gracieux :

— Prenez garde ! Je recruterai des alliés contre vous, dans votre propre maison. La charmante M^{me} Lefrançois ne fera pas cause commune avec tous vos affreux radicaux. Je la mettrai dans mes intérêts, et je la crois très puissante...

— Ma femme ne sera pas si sotte que de se mêler à ces affaires, grogna le maire. Elle sait à quoi s'en tenir sur mes sentiments à l'égard du curé, et tout ce qu'elle pouvait tenter en sa faveur elle l'a essayé. Elle le connaît de longue date... Elle sait qu'il me hait. Si vous comptez sur son appui, Monseigneur, vous vous trompez singulièrement. Au fond, je crois qu'elle ne serait pas fâchée de voir partir l'abbé Daniel...

— Comment, les femmes elles-mêmes le lapideraient, ce pauvre enfant ? Voyons, monsieur Lefrançois, combien doit-il ? Vous devez connaître le chiffre, vous y avez intérêt.

— Monseigneur, le curé de Favières a répondu pour quarante-deux mille francs, sur lesquels il n'a pas le premier sou... Si

vous connaissez un banquier qui les lui prêtera avec sa soutane comme seul gage, indiquez-le-lui, il en est temps...

— Quarante-deux mille francs ! Et qui sont dus ?

— A de petits entrepreneurs : maçons, menuisiers, peintres...

— Ces braves gens attendront...

— Ils attendent déjà, depuis deux ans... Voulez-vous, Monseigneur, voir saisir votre curé ? Ce sera un spectacle édifiant !

— Monsieur le maire, dit M^{sr} Espérandieu avec gravité, si j'avais la somme nécessaire, l'abbé Daniel la recevrait demain pour faire face à ses engagements ; mais je suis pauvre. Cet argent a été dépensé pour la gloire de Dieu, soyez sûr que Dieu y pourvoira.

— Amen, dit le maire, avec un ricanement.

Il se leva, ramassa son chapeau, frappa le tapis de son bâton, et se courbant ironiquement devant l'évêque :

— Monseigneur, vous vous rappellerez, un jour, que j'étais venu vous apporter la paix et que vous l'avez repoussée.

— Parce que vous me l'avez offerte au prix d'une injustice.

— Vous regretterez votre refus, mais il sera trop tard.

— Monsieur le maire, ma conscience sera toujours en repos. Je souhaite qu'il en soit de même de la vôtre.

Il se leva, fit à son dur interlocuteur un signe de tête, pour indiquer que l'audience était terminée, et svelte, dans sa robe violette, glissant plutôt que marchant, il le reconduisit jusqu'à la porte. Là, comme le maire radical lui jetait un dernier regard de marchandage, il sourit, et de ses doigts évangéliquement réunis, il lui envoya sa bénédiction. Lefrançois se secoua, comme s'il avait été chargé d'un mauvais sort, il grommela quelques paroles, qui n'étaient ni bienveillantes ni révérencieuses, et hors de la présence de l'évêque il descendit les marches de l'Évêché, et regagna son cabriolet qui l'attendait dans la cour.

M^{sr} Espérandieu était un prélat courageux, mais prudent. Il voulait défendre son clergé, pourtant il voulait savoir pourquoi et comment il était attaqué. Il ouvrit la porte de son salon et passant dans la pièce voisine, qui servait de bibliothèque et d'archives, il chercha du regard son secrétaire. Debout devant la fenêtre ouverte, le jeune abbé s'occupait à émietter un morceau de pain aux nombreux pierrots qui nichaient dans les trous des vieilles murailles de l'Évêché. Un air doux montait du jardin et

les tilleuls en fleurs embaumaient ; dans les branches c'était une poursuite gazouillante et voletante. Et le prêtre, éclairé par un rayon de soleil, continuait sa distribution avec placidité, sans se douter que son maître, souriant à la suave et pure harmonie de ce tableau, se tenait derrière lui.

— Eh bien, mon cher enfant, dit l'évêque en s'approchant, je vois que vos élèves emplumés croissent et multiplient selon l'Écriture. Vous aurez bientôt à vos festins tous les oiseaux de la ville.

— Monseigneur, vous n'imaginez pas leur exigence et leur audace... Quand je ne suis pas, à l'heure exacte, prêt à leur distribuer la ration quotidienne, ils viennent frapper de l'aile et du bec aux carreaux de la fenêtre. Et je crois que Votre Grandeur a raison : ils amènent des invités...

L'abbé ferma la croisée. Les derniers pépiements des oiseaux se perdirent dans les ramures des vieux tilleuls, et l'évêque et son secrétaire restèrent en présence dans la vaste pièce, claire et calme.

— Mon cher Richard, dit l'évêque à son favori, je viens d'avoir la visite de M. Lefrançois toujours pour cette affaire de Favères. Vraiment le maire montre un acharnement extraordinaire contre notre pauvre curé. J'ai résisté aux sommations de ce fanatique, parce qu'il ne peut pas me convenir de paraître abandonner ma juste autorité, mais j'en suis à me demander, s'il ne vaudrait pas mieux, pour l'abbé Daniel, que je l'envoie dans une autre cure. Ce Lefrançois lui jouera quelque tour abominable, et nous compromettra tous avec lui.

Le jeune abbé Richard, appartenant par sa naissance à la noble famille de Préfont, se trouvait tout naturellement disposé à se montrer hostile aux prétentions du maire dont le ton, les manières, les tendances, choquaient ses habitudes, ses goûts et ses opinions. Il eut un sourire de dédain et mettant dans la forme de sa réponse d'autant plus de respect que le fond en était plus hardi :

— Je m'étonne que Votre Grandeur songe à céder, sur le terrain ecclésiastique, à ce sectaire malappris. Dans la situation où vous êtes, vis-à-vis du gouvernement, vous pouvez vous offrir le luxe de la résistance. Un évêque bien pensant, rallié si l'on peut dire, doit avoir le droit de tenir tête à un tyranneau communal comme ce Lefrançois. Vous n'ignorez pas, Monseigneur, que le

personnage jôit de la plus détestable réputation, encore qu'il soit par sa fortune l'homme le plus important du canton. Il a laissé à Beaumont des souvenirs détestables. Mon cousin de La Morandière affirme que le maire de Favières a fait plus d'usure que de banque, et tous les beaux fils de la ville ont perdu de leurs plumes à le fréquenter. Jusqu'à son mariage, il vivait dans la plus basse crapule. La belle hôtelière de l'Aigle-d'Or a été sa servante et la chronique scandaleuse attribue à Lefrançois les deux enfants qu'elle a eus de son union avec Regmalard...

L'évêque interrompit le jeune abbé, et avec un peu de sévérité :

— Il me semble, mon ami, que vous êtes bien au courant des racontars de la ville, et je trouve que vous les répétez avec une grande complaisance...

— Monseigneur, reprit le secrétaire en riant, je suis né dans le pays, et j'ai été élevé au milieu de ces gens-là. Il m'a suffi d'entendre parler les domestiques de mon père, pour savoir à quoi m'en tenir sur la valeur matérielle et morale de tous les habitants de la ville. J'ai une très bonne mémoire, de sorte que ces dires sont classés. Il n'y a qu'à ouvrir un casier dans mon cerveau, pour que le flot des renseignements déborde. Mais si vous désapprouvez mon langage, je me tais...

Le prélat, sans répondre, fit quelques pas dans la bibliothèque, réfléchissant, puis sans dissimuler son ennui :

— Le curé de Favières est trop ardent, ce n'est pas douteux, et pourtant je ne puis blâmer son zèle, puisqu'il ne s'exerce qu'au profit de la Religion. Ah ! le tact ! Le tact ! Dans la situation où le clergé se trouve, c'est la première des qualités, la seule peut-être qu'il faille exiger d'un prêtre. Et voilà cet abbé Daniel qui met sens dessus dessous tout l'arrondissement, à l'heure où nous avons besoin de temporiser, presque de nous effacer. Vous voyez ce qui se passe dans le monde politique. Les modérés sont aux prises avec les violents. Le socialisme, par son audace, essaie de donner l'illusion de la force. Soixante insurgés prétendent opprimer le pays tout entier et détruire les assises séculaires de la société française. Il ne s'écoulera pas deux ans, avant que le gouvernement débordé se voie obligé, pour se défendre, de recourir à l'influence de l'Église, qui ne lui marchandera pas ses offices pour une œuvre de sauvetage. Il faudrait donc ne fournir aucun motif d'inquiétude, ne se prêter à aucun conflit, tout apaiser,

tout calmer, tout endormir. Et c'est juste le moment que le curé choisit pour déchaîner la guerre!

— Mais, Monseigneur, ce n'est pas lui qui la déchaîne, c'est ce Lefrançois. L'abbé Daniel fait, dans son village, ce que Votre Grandeur fait dans son diocèse. Seulement, au lieu d'avoir affaire, comme vous, à des indifférents, il se heurte, lui, à des ennemis. La religion, croyez-le bien, n'a rien à voir dans l'hostilité du maire. Si vous voulez que je vous dise les raisons véritables de cette animosité, vous comprendrez que, sous peine de livrer une victime à son bourreau, vous ne pouvez abandonner votre curé à son maire. Mais vous allez me reprocher encore de faire des can-cans, aussi je m'abstiens...

L'évêque s'assit près de la table, et regardant son jeune secrétaire avec une spirituelle bonhomie :

— Il faut bien que je vous entende, maintenant, sous peine de paraître ne pas vouloir m'éclairer. Allons, parlez, puisque vous avez tant de choses à dire. Mais tâchez de n'être pas trop scandaleux.

— Monseigneur, dit l'abbé de Préfont en riant, je n'ajouterai pas aux faits, ils suffiront. Mais votre curé Daniel, comme son glorieux patron, a eu affaire aux lions dévorants, et il les a domptés par la pureté de son regard. Il a été plongé dans la fournaise et il l'a traversée sans dommage, *incessit per ignes*, et il ne s'est pas brûlé.

— Allons ! vous ne prêchez pas. Épargnez-moi les citations, interrompit gaiement M^{sr} Espérandieu.

— Donc, Monseigneur, l'abbé Daniel est né à Beaumont. Son père était ingénieur des ponts et chaussées. Il mourut jeune encore, lorsque son fils venait de faire sa première communion, ne laissant aucune fortune à sa veuve. M^{me} Daniel prit des résolutions très promptes et très fermes. Elle mit le petit Paul interne au collège de Beauvais, et se retira à Berthencourt, dans une modeste maison qui lui venait de ses parents, et où elle savait pouvoir vivre avec ses très faibles ressources. Pendant que M^{me} Daniel cultivait son jardin et se distrayait du binage des pommes de terre par la greffe des rosiers, son fils faisait de brillantes études. C'était un cerveau bien conformé que le travail chauffait sans le lasser. C'était aussi une nature ardente et très passionnée, incapable d'indifférence. Il aimait ou détestait, sans moyen terme. Vous voyez, Monseigneur, dès le début de sa vie,

il se montrait tel qu'il devait être plus tard, avec ses larges enthousiasmes, ses répugnances obstinées, tout d'une pièce, et assurément déplacé dans le siècle d'opportunisme où nous vivons. Mettez ce tempérament d'apôtre et de martyr aux prises avec les convulsions religieuses et politiques du ^{xv}^e siècle, vous avez un Savonarole, peut-être un Luther. Il s'était pris d'affection pour un de ses camarades de classe, Bernard Letourneur.

— Le fils de l'ancien président du Conseil général de l'Oise?

— Oui, Monseigneur, le grand élèveur de Sarmonville, celui qui possédait des trotteurs si extraordinaires et qui faisait courir. Bernard était donc un gros gargon, beau, taillé en force, très paresseux, ayant beaucoup d'argent dans sa poche, car son père avait la main large avec lui. Tout l'opposé de Paul Daniel. Et peut-être ce contraste si complet entre l'insuffisance physique de l'un et la faiblesse intellectuelle de l'autre fut-il la raison déterminante de l'affection qui unit les deux écoliers. Dans toutes les circonstances on les trouvait unis. Quand il s'agissait de se battre, c'était Letourneur qui retroussait ses manches. Quand il fallait traduire une version ou débrouiller un thème, c'était Daniel qui fouillait le dictionnaire. Ils finirent ainsi leurs études. Seulement quand il s'agit de passer des examens, chacun dut s'y présenter pour son compte, et Daniel ne put aider Letourneur. Le beau gargon resta sur le carreau, pendant que son camarade triomphait. Mais il ne lui en voulait pas de cette différence de traitement. Ses puissants pectoraux et sa haute taille le consolèrent des succès scolaires de Paul. Et, à tout considérer, si on lui eût donné le choix entre les fortes connaissances acquises par son ami et la solide charpente dont l'avait doué la nature, il est plus que probable qu'il eût préféré rester un homme superbe que de devenir un savant remarquable. Mais l'existence qui s'offrait aux deux amis devait être si différente à raison de leurs tendances et de leurs aptitudes que l'intimité presque fraternelle qui les avait unis jusqu'à ce jour cessa brusquement. Daniel entra à l'École normale et Letourneur demeura auprès de son père, dans la large et plantureuse vie que menait le riche propriétaire de Sarmonville. Pendant que Paul continuait son labeur de bénédictin et se préparait à l'agrégation de philosophie, Bernard chassait, dépensait beaucoup d'argent, et obtenait de brillants succès auprès des dames. On connaît ses bonnes fortunes. Il n'était pas

très d'usage. L'apartenance de dévouement à Votre Grandeur peut avoir plus de poids au point capital de mon récit, c'est-à-dire à l'expulsion d'Antoni dans les ordres et à ses différends avec M. Le Francçois. Celui-ci ne prévoyait pas alors qu'il pourrait avoir des embarras politiques. Il vendait des grains, comme avait fait son père, et choisit les termes du département, pour profiter des moments où son pouvoir lesquels il savait que les cultivateurs seraient obligés de vendre au-dessous du cours. Il gagnait de

l'argent, à ce métier, mais il ne gagnait pas d'estime. On l'appelait volontiers « mangeur d'hommes ». Il n'en avait cure, car déjà, dans sa jeunesse, il était peu sensible au qu'en dira-t-on et ne s'occupait que de lui-même. C'était un gars de trente ans, sec, petit, au regard jaune, à la mâchoire féroce. Comme on dit dans le peuple : il marquait mal. Mais il était en route pour la fortune. Un beau



— M. Le Francçois, ex. cette illustration n'a Florence
à sa gauche. Page 40.

peut-il songer que si le commerce des grains présentait de beaux avantages, le commerce de l'argent en présentait de bien plus sérieux, et au lieu d'acheter les récoltes engrangées, il se mit à prêter sur des récoltes sur pied. Le résultat ne se fit pas attendre. Ses capitaux, qui jusque-là lui avaient rapporté dix pour cent, commencèrent à lui rapporter vingt. Il s'établit à Beaumont, fonda la maison de banque Le Francçois, qui maintenant fonctionne sous la raison sociale Bertrand-Péron et Co, et contribua, dans la plus large proportion, à la ruine de l'agriculture dans le département de l'Oise. On cherche le moyen de faire cesser la crise agricole, et on s'occupe de voter des tarifs prohibitifs, qui étouffent le pays tout entier dans les liens d'une protection qui

supprime tout commerce avec l'étranger. C'est de la folie ! Il n'y a qu'un seul procédé, pour redonner du courage aux cultivateurs, c'est de les mettre à même de se passer des marchands de bestiaux qui les volent, et des banquiers qui les grugent. Et pour cela il n'y a qu'à créer des banques régionales de prêts à l'agriculture...

— Mon cher Richard, j'admire votre compétence, dit M^r Espérandieu en riant, et je suis tout saisi de votre ardeur...

— Ah ! Monseigneur, c'est que tous mes parents sont grands propriétaires, et que, depuis que j'ai l'âge de comprendre ce qu'on dit autour de moi, j'entends discuter la question, et je l'ai vu résoudre par l'initiative privée... Mon oncle de Préfont a sauvé son domaine de l'Eure, en aidant ses fermiers au lieu de les étrangler, quand ils ont été atteints par la crise... Ce qu'il a fait, par affection pour ces braves



Le banquier se montra aimable pour la première fois de sa vie... (Page 50.)

gens, l'État devrait le faire dans l'intérêt national. Si, dans les moments difficiles, les cultivateurs trouvaient de l'argent à trois pour cent, et à long terme, au lieu d'être obligés de vendre leur denrées, ou d'emprunter à douze et quinze, la prospérité renaîtrait dans les campagnes et aussi la confiance... Mais nous voilà bien loin de Lefrançois, quoique nous soyons au cœur de ses affaires. Ce coquin faisait l'inverse de ce que je recommande, et au lieu d'abaisser le taux de l'intérêt, à mesure que les difficultés devenaient plus grandes pour ses clients, il l'augmentait sous prétexte que l'argent était rare. Il s'engraissait ainsi de toutes les ruines, s'arrondissait de toutes les ventes et se choisissait, pour lui, les plus belles et les plus productives terres de la contrée. C'est ainsi qu'il est arrivé à pos-

entre le domaine de Presquaville près de Favières, et qu'il est devenu un des importants propriétaires fonciers de l'Oise. Il avait la particularité jusqu'il vint s'installer à Beaumont. Depuis deux ans Paul Hauch, avocat et docteur, était professeur au lycée de notre ville. Il avait l'intention de se marier pour lui tenir son ménage, et sa vie, faite de travail, eût été la plus heureuse du monde, s'il avait rencontré M^{lle} Florence Guépin. C'était assurément la plus jolie fille qu'on pût admirer à dix lieues à la ronde et Votre Grandeur n'avait pas que notre département est renommé pour la beauté de ses femmes...

— Mais, interrompit l'évêque, je vous trouve un peu risqué dans vos commentaires...

— Monseigneur, il ne peut y avoir rien de scandaleux dans une appréciation historique. Il est notoire que le territoire des anciens Belloaques offre de purs types de la race gauloise étonnamment conservés à travers les âges, comme la Bretagne montre des spécimens humains très accentués. Cette Florence était la plus délicate, blonde aux yeux noirs qu'il fût possible de voir. Et la belle M^{lle} Lefrançois ne donne qu'une idée effacée de ce que fut la ravissante M^{lle} Guépin. C'était la rose en bouton...

— Laissez-lui calmez-vous, ne chantez pas le Cantique des cantiques!

— Moi, je ne l'ai pas connue, Monseigneur. J'étais trop jeune. M^{lle} Lefrançois est mon aînée... Mais mes oncles en parlent encore avec un enthousiasme si vibrant qu'il fallait vraiment que « l'écuse de Beaumont », ainsi qu'on appelait Florence, fût une personne extraordinaire.

Le vieux Guépin son père était menuisier, au coin de la place de la Cathédrale. La boutique existe encore, c'est son premier œuvre qui a pris la suite des affaires, quand Lefrançois, humilié de voir le nom de son beau-père sur une enseigne, et le beau-père lui-même au bras de chemise, rabotant au milieu des copeaux, emmena le benjamin à Orcimont, une autre de ses propriétés, pour lui donner la surveillance de ses ouvriers. M^{me} Daniel habitait la même maison que le menuisier. Elle y occupait, au second étage, quatre pièces donnant sur la place, et l'escalier, qui conduisait à son appartement, passait devant l'atelier du père Guépin. L'odeur du sapin travaillé montait jusque chez elle, et c'était une de ses inquiétudes de penser qu'une allumette, jetée par un apprenti négligent sous son établi, ferait de la maison un brasier



THE HOUSE OF FAVIERS

DESIGN BY ED. CARRIER

avant qu'on eût le temps de ramasser ses affaires pour s'enfuir. Forcément, Paul, en descendant, voyait ce qui se passait dans l'atelier. Il écoutait avec amusement le grincement des varlopes et le ronflement de la scie mécanique. Un jour, il s'arrêta pour regarder : il venait d'apercevoir M^{lle} Florence, sortie de pension le jour même et installée chez son père. Le brave Guépin lui cria : « Entrez donc, monsieur le professeur, nous avons une habitante nouvelle à vous faire connaître. C'est ma fille, une personne savante et qui sera en état de vous répondre. » Paul franchit la porte du magasin, il marcha sur un moelleux tapis de sciure de bois, s'avancant ébloui, vers cette adorable jeune fille qui lui souriait, illuminée par le jour cru qui passait à travers le vitrage, nimbée par les poussières blondes qui voltigeaient dans l'air doré, si rose, si fine et si potelée, qu'il en resta, comme dit le bon Rabelais, déchaussé de toute sa cervelle... Ce que fut cette première entrevue, nul n'eût pu le dire, pas plus Paul Daniel, qui ne reprit ses sens qu'en se retrouvant sur le pavé municipal, que Florence Guépin qui n'avait vu dans l'apparition du jeune homme qu'un incident très banal, un voisin qui circulait dans le couloir et qu'on appelait pour lui présenter.

La malicieuse personne avait appris à son pensionnat que les jeunes gens n'ont été créés que pour la commodité et la distraction des belles personnes, et comme elle se savait très jolie, elle cherchait en quoi le voisin de son père pourrait lui être utile ou agréable. Elle l'avait trouvé assez gauche dans ses mouvements, assez mal tourné dans ses vêtements noirs. Son visage, à vrai dire, lui avait paru supportable, encore qu'il fût déparé par un air de timidité qui le rendait glacial. Ce monsieur riait-il quelquefois, causait-il seulement, était-il capable de danser ? Enfin quelle ressource pouvait-il être pour une jeune fille, qui sortait des classes de M^{lle} Formentin, après dix ans de compression pédagogique, avec un désir immodéré de s'amuser.

Paul Daniel ne paraissait pas vraiment offrir de sérieuses garanties, et il faut avouer que la première impression qu'il produisit fut défavorable. Mais il n'avait pas encore parlé, et tous ceux qui le connaissent savent quelle puissance de grâce et de séduction réside dans sa voix et dans son regard, quand il s'anime et veut convaincre. Le lendemain, après avoir étonné ses élèves par la distraction inusitée qu'il eut en faisant son cours, vers quatre heures, comme M^{lle} Guépin se promenait dans le petit

produit qui s'étendait derrière la maison, juste assez grand pour contenir tout arbre de légumes, un puits et une plate-bande de gazon. Paul se hasarda à pénétrer dans cet Eden. La jeune fille paraissait s'y amuser prodigieusement. Depuis le déjeuner, elle y avait perdu l'air à sa rêverie, peut-être y cherchait-elle le bonheur. Elle n'y trouva qu'un professeur de philosophie. Mais ce jour-là, Daniel n'était plus paralysé par une terreur folle, il avait fait la conversation, et comme il avait de l'esprit, se sachant comme il désirait plaire, il sut distraire la charmante Florence qui dut avouer que la vie serait vraiment acceptable, à condition, pour peu qu'il s'y trouvât une demi-douzaine de jeunes gens, professeurs ou autres, qui songeraient à mettre en commun leur ingéniosité et leur verve afin de lui procurer de l'amusement.

En attendant elle s'accoutuma de son voisin, lui prodigua les sourires, les coquetteries, et l'affola si bien qu'il s'en ouvrit naïvement à sa mère, comme un véritable enfant qu'il était resté pour elle, lui déclarant que, hors de la possession de cette adorable fille, il ne connaissait pas de bonheur possible pour lui dans la vie. La mère Daniel fut très étonnée de cette soudaine éruption que rien n'avait fait prévoir, elle en fut même inquiète. Elle avait à peine soupçonné la présence de la jeune Florence dans la maison, et déjà elle en voyait les effets foudroyants. Son fils, à n'en pas douter, était en proie à une fièvre d'amour qui ne lui laissait plus la libre disposition de ses facultés. Et si le malheur voulait que du côté de la jeune fille il se heurtât à une résistance, très possible sinon probable, qu'allait-il devenir et qu'en pourrait-elle faire ?

Elle essaya de le raisonner, de lui remonter qu'il était bien jeune, que sa situation, pour assurée qu'elle fût, n'était pas brillante, que la fille de M. Guépin montrait un goût d'élégance et un raffinement de toilette qui détonnaient avec le métier modeste de son père. Elle insinua que la jeune Florence lui semblait vagabonde et coquette, et que la gravité du caractère de Paul s'accoutumerait mal de cette légèreté. Les femmes de messieurs les professeurs étaient toutes personnes sérieuses et même un peu severes, elle n'ajouta pas qu'elles étaient toutes laides, ce qui était vrai, et qu'il fallait que la femme de Paul le fût aussi. Il lui parut pas que le devoir d'un membre de l'Université dût aller jusqu'à un pareil renoncement professionnel. Elle ajouta à

son discours beaucoup d'exclamations et un nombre considérable de soupirs, mais elle n'eut aucune prise sur l'esprit de son fils qui lui déclara, après comme avant, qu'il voulait devenir le mari de M^{lle} Florence, sous peine de ne prendre aucun plaisir à la vie. La mère Daniel était une brave femme, elle n'avait pas pensé une seule fois à elle-même, à son avenir, en tenant à son fils le langage raisonnable qui venait de le laisser si insensible. Elle dit alors : « Tu veux épouser cette jeune personne. C'est bien, je vais demain en parler à son père. »

Guépin était extrêmement appliqué à cheviller une persienne, quand M^{me} Daniel se présenta pour parler à son voisin. Celui-ci, sans remettre sa veste, introduisit la mère du jeune professeur dans sa salle à manger, qui était contiguë à son atelier, et pendant que ses ouvriers, sciaient, rabotaient, clouaient avec un bruit diabolique, il fit asseoir la visiteuse et lui demanda, en criant, pour se faire entendre, ce qui lui valait le plaisir de la voir. Il se disait en lui-même : « Voilà une brave dame qui a besoin d'une bonne caisse pour serrer ses affaires à l'abri des mites et des papillons, pendant l'été, et qui vient me la commander. » M^{me} Daniel aussitôt, sans précaution oratoire, déclara, en criant aussi, que son fils était amoureux fou de M^{lle} Florence et qu'il en perdait le boire et le manger. Le menuisier dit : « Fichtre ! » et comprenant qu'il n'était guère possible de continuer une conversation aussi importante au milieu d'un pareil vacarme, il se leva, ouvrit la porte de l'atelier, regarda l'heure au coucou qui battait, ajoutant son tic tac à tous les bruits du travail, et dit : « Garçons, il est quatre heures, tournez-moi les talons, allez goûter. Vous reviendrez à la demie. »

Il ferma la porte, se rapprocha de M^{me} Daniel et la regardant avec une surprise attendrie : « Alors comme ça, votre fils trouve ma Florence à son gré ? Ça ne m'étonne pas, car c'est une personne très instruite et qui sait se tenir comme dans la société. Il est sûr qu'elle n'est point faite pour épouser un ouvrier comme son père. Mais vous savez, ma voisine, je ne la contrarierai pas, et avant tout il faut que M. le professeur lui plaise. Pour ce qui est de l'instruction, je trouve flatteur d'avoir un gendre savant, moi qui ne suis qu'un âne. Ma Florence aura un joli sac, quand j'aurai fini de travailler le bois, et pour l'instant je lui constitue dix mille francs en dot. » M^{me} Daniel dut confesser avec un peu de souci que son fils n'aurait rien que ses appointements, mais

qu'il pouvait compter sur l'avenir. En homme de sa valeur d'instinct qui fut pour se retirer toute sa vie dans un lycée de province. Elle prononça le mot de « Paris » et vit la figure du bonhomme s'épanouir. Il était évident que le brave homme, si simple et si presque-bourgeois quand il s'agissait de lui-même, avait tout pour sa fille de souffrances destinées. Mais il devint soudain presque adieuveux, il partit de ce moment-là, et accueillit les complications de M^{lle} Daniel avec un air de gravité. Il se mit à lui faire à sa fille de la proposition qui lui était faite, et que si elle ne la repoussait pas de prime abord, il consulterait certains gens dans lesquels il avait grande confiance, afin de savoir au juste ce que la carrière d'un professeur de philosophie pouvait offrir de satisfaction à la juste ambition d'une femme.

M^{lle} Daniel, comprenant qu'il n'y avait plus une parole utile à échanger avec Guépin, prit congé de lui en le priant de ne pas laisser languir son fils qui se morfondrait en attendant une réponse. Le menuisier retrouva sa langue pour dire qu'il savait ce que c'était qu'aimer, et qu'il ne voulait faire de chagrin à personne. Il se montra bonhomme, comme au début de l'entretien, et ses ouvriers recommençant à faire rage dans l'atelier, il reconduisit M^{lle} Daniel jusqu'à l'escalier, et lui fit ses adieux en pantelonnant.

Les trois jours, pendant lesquels Guépin, très affairé, fit attendre sa décision parurent à Paul une éternité. Il était trop distrait pour se mesurer à Florence, et passait comme une ombre dans l'escalier commun pour se rendre au lycée. Il avait le cœur battant d'angoisse, le cerveau rongé par l'incertitude. Il supputait ce que pouvaient produire tous ses efforts de travail. En dehors de ses trois mille huit cents francs d'appointements, il avait la réputation qu'il donnait au fils du préfet, et le cours de littérature du personnel de M^{lle} Maginel, en tout quatre mille neuf. Était-ce assez pour être agréé par M^{lle} Guépin ? Il se plaisait à mettre la fille du menuisier sur un piédestal. Il l'avait transfigurée. Ce n'était plus une simple petite personne appartenant à la classe terrestre de Beaumont, quelque chose comme une grisette. C'était une jeune princesse, élevée dans un milieu qui n'était pas le sien, et sur lequel, par la grâce de ses charmes, elle rayonnait d'un éclat merveilleux. Le brave Paul était en pleine féerie. Il commençait à douter qu'il fût digne de sa bien-aimée, et cherchait

avec angoisse quel homme, dans le département, serait en mesure d'épouser Florence, sans que celle-ci parût être une victime de la destinée.

— Mon cher enfant, interrompit M^{sr} Espérandieu, vous devenez étrangement prolix, votre récit entamé avec sobriété commence à se noyer dans les développements.

— Ah! Monseigneur, si vous ne me permettez pas de vous dépeindre mes personnages, comment puis-je espérer vous intéresser à leurs aventures?

— Il va donc y avoir des aventures?

— Votre Grandeur ne croit pas qu'une préparation pareille ne servira à rien? Je pensais que mes articles de la *Semaine religieuse* avaient donné à Monseigneur une opinion plus favorable de mes facultés imaginatives.

— Poursuivez donc, puisqu'il faut que je subisse vos explications...

— « Subisse » est dur... Eh bien, Monseigneur, puisqu'il en est ainsi, je vais passer sur les accordailles de Paul Daniel et de Florence Guépin, qui m'auraient fourni cependant la matière d'un petit tableau de la vie provinciale tout à fait piquant. Je comptais tirer parti du jardin ensoleillé, comme cadre et de la margelle du puits, comme siège, pour asseoir mes amoureux. Vous voyez la belle jeune fille blonde, dans un rayon de lumière, et les pampres de la vigne grimpante verdissant au-dessus d'elle. Son fiancé presque à ses pieds... C'eût été très joli. Mais vous m'accuseriez de me perdre dans le détail... J'en viens donc tout de suite à l'événement grave, à l'acte décisif, à la péripétie dramatique de cette histoire d'amour.

— Je ne peux pas vous exprimer combien je trouve choquante cette intrigue d'un homme destiné à être prêtre, dit M^{sr} Espérandieu. Ces passions mondaines jettent dans ma pensée un insurmontable discrédit sur l'abbé Daniel. Il me semble qu'il est impossible qu'un cœur qui a éprouvé des sentiments si violents soit jamais pacifié.

— Ah! Monseigneur, et les saints : saint Paul, saint Augustin, et Marie-Magdeleine...

— Oui, mon enfant, sans doute, mais tous ces personnages sont jugés par nous, dans le lointain du passé, ils ne sont pas nos contemporains, nous avons devant l'esprit, en même temps que la connaissance de leurs fautes premières, l'exemple des vertus

qu'il se convertirent par la suite. Tandis que ce prêtre, qui a subi tant les caprices que les hommes, j'ai bien savoir que c'est un homme d'une sagesse et de piété, j'ai toujours peur qu'à un moment donné ses passions ne recommencent à bouillonner et qu'il ne retourne à son vomissement... Je crois que vous avez tort de vouloir me faire pénétrer le mystère de sa vie.

— Non, Monseigneur, car nous arrivons aux événements qui ont débordé de son cœur dans les ordres, et vous jugerez qu'un commencement n'est comparé aux espérances et aux joies humaines ne peut être que définitif.

— Avec toute la prétention de me faire croire que la douleur d'avoir été supplante par M. Lefrançois ait poussé Paul Daniel à ce tel excès de désespoir qu'il se soit jeté dans le sein de l'Eglise, comme dans un précipice, pour y engloutir sa vie, sa pensée, ses regrets, tout de lui enfin?

— Mais, Monseigneur, cela est; je n'aurai pas à vous le faire croire. Vous le croirez de vous-même et par la suite naturelle du récit. Vous êtes trop bien informé des choses de la religion pour ne pas savoir combien ces conversions sont courantes? N'a-t-on pas raconté qu'un soir, à la table du roi des Belges, — pas celui d'aujourd'hui, le précédent, celui qui, chaque fois que son peuple souffrait, commandait de faire ses malles, de sorte que les émeutes s'apaisaient comme par enchantement tant la Belgique avait peur du roi sans roi, — à la table donc de ce singulier monarque, il y avait des généraux et un évêque, M^r de Mercy-Argenteau. On se mit à causer de l'armée, des soldats, des manœuvres. Le prélat parlait avec tant de compétence qu'on l'interrogea curieusement et il fut établi que, de tous les convives, dont la plupart commandaient des divisions, le prêtre seul avait fait campagne et en le feu. Il est vrai que c'était comme colonel de hussards et non Napoléon qui l'avait décoré de sa main. Ce brillant soldat avait eu le malheur de perdre sa fiancée qu'il adorait, et de chagrin il était entré dans les ordres. Je vous en citerais cent autres exemples, Monseigneur, et qui seraient tous aussi probants. Et je n'ai pas jusqu'à invoquer la Trappe comme argument, quoique ce soit de circonstance.

— Ah! l'admirable, notre curé de Favières a eu vous un avocat aussi eloquent, dit M^r l'Espérandieu. Mais je ne sais pas si vous lui avez servi en le défendant comme vous le faites. La pru-

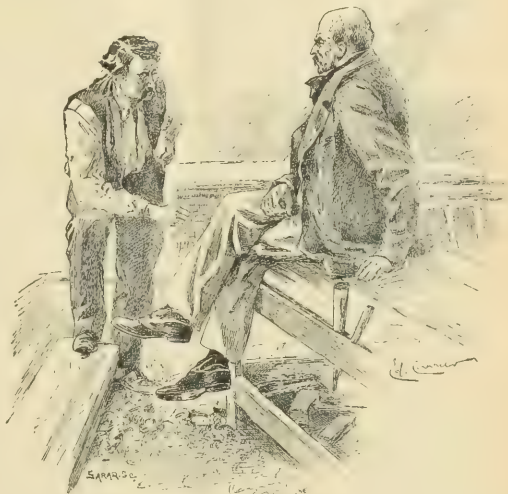
dence commanderait de biaiser et de terminer les choses en douceur, au lieu de pousser ce maire aux dernières extrémités par une résistance qui va l'exaspérer. Je me reprochais déjà d'avoir été, ce matin, trop autoritaire, et voilà, mon cher enfant, que vous l'êtes plus que moi.

— Oh ! Monseigneur, je ne suis rien, dit le jeune abbé avec une souriante humilité, rien que votre fidèle serviteur... Et, si vous me commandez de me taire, je ne prononcerai plus qu'une parole.

Au même moment, une cloche au son voilé tinta dans la cour, agitée par une main discrète. Le prélat se leva et regardant son secrétaire :

— Voici le déjeuner. Donnez-moi votre bras, Richard ; à table vous me continuerez votre récit ; car maintenant que vous l'avez commencé, je regretterais de n'en pas connaître la suite.

Et, appuyé sur son favori, plus par affectueuse familiarité que par malade faiblesse, l'évêque se dirigea vers la salle à manger.



Il s'assit tout bonnement sur un établi et resta à causer avec son menuisier. (Page 51.)

II

Tout ce que le jeune abbé de Préfont avait raconté à son évêque était rigoureusement exact et il n'était pas un seul des habitants de la ville qui n'eût au moins entendu parler des incidents qui avaient accompagné le mariage du riche M. Lefrançois avec la charmante Florence Guépin. Il y avait eu trop de jalousie soulevée par la fortune imprévue de cette jolie fille épousant le plus riche bourgeois de l'arrondissement, pour que les langues

ne se contentant pas de se soumettre aux dépens de ceux qui leur donnaient sans de l'occupation. Et si l'on avait pu faire un reproche au mariage de M^{re} Reparaudieu, c'eût été de se montrer trop reconnaissant de ses appréciations.

Au lendemain, Paul Daniel était agréé. Les personnes, à qui le jeune Guépin avait résolu de demander conseil, s'étaient sans autre motif favorable aux prétentions du jeune professeur, que ce fait de la venant il fut admis à faire sa cour. Après des alternatives de confiance et de désespoir, la joie de Paul Daniel fut presque suffoquée. Il ne pouvait pas y croire, malgré les assurances de Guépin, les larmes de sa mère et les sourires de sa fiancée. Le printemps commençait. Il fut convenu qu'on attendrait les vacances pour faire le mariage. C'était une raisonnable chose. Les jeunes gens iraient à Berthen court, dans la petite propriété de M^{re} Daniel, chercher la tranquillité propice au bonheur. On célébrerait une noce officielle, tous les professeurs et employés du lycée étant dans leurs familles. Il n'y avait donc que des avantages à la résolution prise et cependant ce fut cette prudence qui fut cause de tous les malheurs.

Il y avait trois mois que M^{lle} Guépin et Paul Daniel étaient unis, et poussaient du plus parfait contentement. La bonne harmonie régnait entre les beaux-parents. On se réunissait, trois fois par semaine, pour dîner en famille. Tout allait pour le mieux, la route était sans une ornière, et le ciel était sans un nuage, lorsque, par le plus grand des hasards, un matin, vers dix heures, M. Lefrançois, qui faisait réparer des parquets par Guépin dans son hôtel, eut la fantaisie d'aller lui-même adresser des reproches à son entrepreneur pour une malice qu'il avait remarquée la veille. Il entra dans l'atelier, l'air rogue, sans même effleurer son onguent du bout du doigt et il commençait à « sabouler » d'importance le menuisier, lorsqu'une porte s'ouvrit et M^{lle} Florentine entra.

Lefrançois demeura muet, ses yeux se voilèrent, il se découvrit instantanément et, coupant court à ses remontrances, il demanda à son entrepreneur qui était cette charmante personne. « C'est une fille », dit Guépin, heureux de cette diversion qui lui épargnait la seconde moitié de la mercuriale. Le banquier, pour la première fois de sa vie, se montra gracieux et aimable. Il fit à M^{re} Guépin les compliments les plus flatteurs, et comme s'il ne

pouvait se détacher d'elle, il s'assit tout bonnement sur un établi et resta à causer avec son menuisier, lui qui était si fier, qu'à un subalterne il ne répondait jamais que par oui ou par non.

Il revint le lendemain, mais il n'eut pas la bonne fortune de rencontrer la jeune fille, et il en fut pour son dérangement. Mais, comme il lui fallait un prétexte pour obtenir ses entrées libres dans la maison, il commanda à Guépin, pour son château d'Oreimont, une armoire à fusils, très compliquée, dont il manifesta l'intention de surveiller lui-même la fabrication. Dès lors, il parut tous les jours dans l'atelier, et eut le plaisir de revoir Florence. Le père Guépin, qui n'était pas sot, s'était vite effarouché de l'assiduité de son riche client. Il connaissait les façons habituelles de M. Lefrançois. Il savait que le banquier n'avait jamais accordé rien pour rien. Et sa familiarité même devait, à un moment donné, se payer comme autre chose. Il ne pouvait penser que Lefrançois, à quarante-cinq ans, et avec sa mine de marchand de bestiaux, eût la prétention de séduire Florence. Cependant il était clair que son client avait un projet, et ce projet ne promettait assurément rien d'avantageux pour autrui. Le menuisier jugea convenable d'éclairer M. Lefrançois sur les projets qu'il avait formés pour sa fille.

Un après-midi que celui-ci était installé dans l'atelier, étudiant pour la dixième fois le plan du fameux meuble, qui lui fournissait régulièrement l'occasion d'une critique destinée à allonger le travail de préparation et à permettre de faire intervenir M^{lle} Guépin dans le débat pour l'animer, le menuisier dit d'un air futé :

— Si j'étais aussi minutieux pour le mobilier de ma fille que vous l'êtes pour votre armoire à fusils, la pauvre enfant ne pourrait pas entrer en ménage avant deux ans et son mariage serait reculé d'autant.

Lefrançois, à ces paroles, changea de couleur. Il fit sa grimace des mauvais jours, et regardant son entrepreneur comme s'il s'apprêtait à le faire saisir :

— Qu'est-ce que j'apprends, dit-il du ton d'un grand parent qu'on a négligé de consulter, vous mariez M^{lle} Florence ?

— Oui, monsieur Lefrançois, et j'ai l'honneur de vous l'annoncer. La nouvelle est encore toute fraîche.

— Et avec qui la mariez-vous ? demanda le banquier, dont la voix devint cassante.

— Avec M. Paul Daniel, professeur de philosophie au lycée

— Un homme d'un mérite très savant, agrégé, docteur, tout ce qu'il faut pour arriver aux plus hautes fonctions.

— Un homme d'un mérite très savant, agrégé, docteur, tout ce qu'il faut pour arriver aux plus hautes fonctions.

— Un pédagogue râpé, pauvre, et sans avenir? Vous êtes fou, Guépin!

— Il est vrai que tout qu'il n'y a pas de publications affichées, autant dire que rien n'est conclu, ce sont des pourparlers.

— Eh bien, vous direz à M^{lle} Florence de le tenir à distance. Est-ce qu'il lui plaît?

— Eh bien, vous direz à M^{lle} Florence de le tenir à distance. Est-ce qu'il lui plaît?

— Il ne lui est pas désagréable.

— Est-ce suffisant? Allons, Guépin, vous vous êtes trompé, mon ami, vous avez fait fausse route. Je vous trouverai mieux que votre maître d'école, fiez-vous-en à moi. Une si jolie fille, un si bon maître-de-faim, quel meurtre! Je ne le permettrai

Georges ORNET.

NOBLE DAME SAVILIA

A Godefroy de Peretti.

Tous mes souvenirs de Corse resteront embaumés d'une odeur de myrte, de menthe et d'herbes sauvages. Les légendes du sol exhalent le même arôme épicé et un peu âpre. Voici celle de la belle Savilia, qu'un aimable compagnon m'a contée en allant d'Olmeto à Sollacaro, au pied de la montagne où s'effritent, en nid d'aigle, derrière des blocs de granit et une forêt de chênes verts, les ruines et le donjon du château de Franchi, devenu plus tard le bien de Vincentello d'Istria.

Le comte de Franchi était en inimitié avec son voisin Giudice, comte d'Istria. Depuis longtemps ils guerroyaient; il n'était mal qu'ils ne se fissent; et tous leurs parents s'étaient jetés dans leur « vendetta ». Chaque jour se succédaient les délits et les embuscades, les choes d'armes loyaux et les coups de stylet traîtres. La belle comtesse Savilia entretenait cette haine au cœur de son mari, car Giudice d'Istria l'avait aimée de désir violent, jadis, au point de vouloir l'épouser, et peut-être l'aimait-il encore de rage, en la voyant au bras d'un autre. Si bien qu'entre les deux hommes grondait cette fureur de rivalité et de jalousie qu'éprouvent ceux qui combattent sous les yeux d'une femme, et pour elle!

Un soir que Savilia attendait son mari, parti en expédition depuis trois jours, elle se sentit assaillir de pressentiments mauvais. Les yeux fixes, du haut du donjon, elle scrutait la nuit, avec l'air d'y lire un malheur. Son cœur restait inerte comme si elle avait bu de la jusquiame ou de l'opium et, tout à coup, se réveillant, il battait à grands coups dans sa poitrine. Peut-être quel-qu'un lui avait-il jeté ce sort : le mauvais œil? Et elle tenta avec ses femmes l'épreuve de la goutte d'huile dans l'eau ou du plomb

l'autre. Les prières s'annonçant contraires, elle fit monter son chapelain, afin qu'il récitât des prières; et elle murmurait, agitant les bras, *Te igitur* et les *Amen*. Mais son esprit n'y était point, car des visions-ombres attirées par la lumière, voltigeaient autour de sa malade qu'elle isolait, comme des âmes en peine.

Des torches rouges soudain parurent, tout en bas de la montagne; elles disparaissaient à l'angle des rochers, puis flamboyèrent à nouveau, elles éclairaient un lent cortège. C'étaient les gens du château: en tête, l'oncle et les frères du comte; derrière, tante parvins et cousins de la comtesse. Ils portaient un homme. Le Sicello, descendue en hâte au pont-levis, reconnut son mari tué par surprise, dans une rencontre avec les soldats de l'ennemi. Le sang coulait de sa poitrine: une écume mouillait ses lèvres. De très beau qu'il était, avec de grands yeux doux, il apparaissait effrayé, le regard vitreux, retroussant ses dents blanches, comme un loup mort!

Le désespoir de la comtesse fut extrême, ainsi qu'il se devait. Elle s'arrachait, avec des pleurs et de grands cris, ses beaux cheveux. Elle resta trois jours sans manger ni boire. Elle fit jurer vengeance à ses proches. Elle maudit Giudice, l'assassin, jusqu'en sa parenté la plus éloignée. Et après les funérailles, elle resta prostrée cinq heures, le corps à plat sur la dalle mortuaire qui recouvrait la dépouille de son seigneur, dans la chapelle.

Pourtant, au milieu de son amour et de sa douleur, elle réfléchissait. Elle avait tout à craindre! Le comte Giudice était puissant, cruel, et cruel, il portait son âme sur son visage, farouche et féroce. Il venait d'appeler à lui de nouveaux partisans. Qu'il assiégeât le château, que deviendrait-elle? La division entraînait déjà parmi les siens! Alors, privée du maître et de l'époux qui l'eût défendue, une terreur inconnue se glissa dans ses moelles.

Mais, étant avisée, et pleine de ruse pour son âge, elle se confia à son chapelain, homme souple et aux yeux fins, qui comprenait à demi-mot, d'un sourire.

— Allez! lui dit-elle, devant le comte Giudice, et dites-lui que les hommes seuls font la guerre aux hommes, mais non de faibles femmes à des capitaines tels que lui. Qu'il épargne donc la veuve de son ennemi, s'il eut jamais quelque inclination pour elle, du temps qu'elle était vierge chez ses parents! Et s'il se souvient encore du dote d'amour qu'il ne porta, faites-lui entendre que nos sentiments ne lui furent jamais contraires, et que, dans le

fond de mon cœur, s'il y pouvait lire, il ne trouverait rien que de bon pour lui.

Le chapelain redit la commission au comte. Comme il avait l'air sincère, Giudice, d'abord méfiant, le crut. Son intérêt lui soufflait de plaire : Savilia étant jeune, belle et riche. Il chargea le moine d'un message pour sa maîtresse. Elle le lut sans colère, renvoya le chapelain comme entremetteur, et accepta même des présents envoyés par le comte. Si bien qu'un jour, le cœur tout enfiévré, crédule, il s'en vint en habits de fête, et accompagné seulement de quelques pages, visiter Savilia et lui demander sa main.

Alors elle éclata de rire, d'un rire méprisant et haineux. Ses proches, à ce signal, entrèrent, la dague au poing. Giudice, garrotté, fut jeté dans un cachot grillé de barres de fer.

Là, tous les jours, Savilia allait le voir. Elle repaissait sa haine en silence, avec des yeux de feu. Après l'avoir longuement contemplé, elle repartait de son rire d'insulte ; et ce rire, où tintait une folie de vengeance, faisait mal à ceux qui l'entendaient.

Ensuite, elle parla. Menaçant Giudice, elle le traitait de lâche et d'assassin ; elle niait sa valeur, en exaltant celle du comte son mari. Elle lui jetait à la face cent invectives sanglantes, elle le faisait huer par les laquais. Il restait sourd, immobile, la regardant seulement en face, de ses yeux fixes de bête en cage.

Elle inventa des supplices plus raffinés. Quand il avait souffert la faim et la soif, elle faisait apporter devant elle des collations de viandes, de vins et de fruits. Et avec ses parents, elle buvait et mangeait, en lui jetant, parfois, par dérision, la grappe de raisin qu'elle avait mordue. Mais sombre, sans qu'un mot ni qu'une plainte sortissent de sa bouche, il la toisait toujours, sans baisser les yeux.

Ce silence outrageait la femme, ce regard la brûlait. Si Giudice l'avait implorée, peut-être eût-elle eu pitié de lui. Elle voulut qu'il souffrit davantage, et tous les soirs elle prit l'habitude de se faire déshabiller devant lui. Sa camériste lui tirait ses bas, son corps de jupe, et la peignait longuement pour la nuit. Savilia découvrait ses épaules et sa poitrine, ôtait un à un tous ses vêtements, jusqu'à paraître nue. Alors, raillant amèrement les cheveux longs, les ongles sales et le délabrement du captif, elle lui faisait voir ses bras, sa gorge, son dos, tout son corps blanc et poli, en souples attitudes, étirant et cambrant sa nudité. Giudice, d'abord comme ivre, fermait les yeux en serrant les dents, si pâle

qu'il paraissait près de s'évanouir; puis invinciblement ses paupières se contractèrent, et il fixait ses prunelles sauvages sur cette belle chair vivante.

— Fais-le, lui disait Savilia, regarde bien! N'est-ce pas un regard pour ton seul visage? As-tu pu croire vraiment que tu posséderais tout mon corps et mon amour? que tu caresserais ces cheveux, que tu baiserais cette bouche, que tout mon être serait tien? Tu l'as cru, vraiment! tu l'as cru?

Et, faisant les épaules, elle éclatait de son rire aigu, avant de disparaître.

Une femme, pourtant, avait pitié du comte; c'était la camériste de Savilia. Ses yeux, plus d'une fois, avaient avoué au prisonnier combien elle trouvait atroce le jeu de sa maîtresse. Un jour, il put l'entretenir; et comme elle était vieille et cupide, ce fut des paroles d'argent qu'il employa.

Elle se mit en rapport avec les parents de Giudice : on lui promit une forte somme. Mais le château était imprenable par coup de main; plusieurs attaques pour reprendre le comte avaient échoué. Aussi la camériste s'empara des clefs d'un passage souterrain, et un soir de fête, qu'elle avait enivré les soldats, les partisans d'Istria se ruèrent dans la place. Savilia, à la tête des sœurs, se défendit en perdue; mais le comte Giudice délivré apparut au fond de la salle. Aussitôt elle sentit passer la mort et ne résista plus. Tous ses parents furent massacrés sous ses yeux; cette barbarie éclaboussa de sang sa robe, et il coulait sous ses pieds comme du vin rouge répandu.

Des hommes l'emportèrent; elle s'étonna qu'on ne lui fit aucun mal. Enfermée dans une salle basse, elle attendait le comte, soit par un suprême et lâche espoir de le fléchir, soit plutôt pour le braver. Mais il ne parut pas.

Au matin, on l'emmena hors du château. Elle vit à un carrefour une foule de gens assemblés. Giudice et tous les siens s'y tenaient. Elle pensa qu'on allait la faire mourir.

Mais les hommes qui l'avaient conduite là, la dépouillèrent de ses vêtements, et quand elle fut toute nue, telle qu'elle s'était montrée au comte pour l'insulter, on l'attacha exposée devant tous au centre du carrefour. Giudice alors la livra à ses valets. Cette terrible vengeance s'étendit aux soldats et aux passants; elle dura trois jours : après quoi noble dame Savilia mourut.

Paul MARGUERITTE.

JEAN-DES-FIGUES

I

LES FIGUES-FLEURS

Je vins au monde au pied d'un figuier, il y a vingt-cinq ans, un jour que les cigales chantaient et que les figues-fleurs, distillant leur goutte de miel, s'ouvraient au soleil et faisaient la perle. Voilà, certes, une jolie façon de naître, mais je n'y eus aucun mérite.

Aux cris que je poussais (ma mère ne se plaignit même pas, la sainte femme !) mon brave homme de père, qui moissonnait dans le haut du champ, accourut. Une source coulait là près, on me lava dans l'eau vive ; ma mère, faute de langes, me roula tout nu dans son fichu rouge ; mon père, afin que j'eusse plus chaud, prit, pour m'emmailloter, une paire de chausses terreuses qui séchaient pendues aux branches du figuier ; et comme le jour s'en allait avec le soleil, on mit sur le dos de notre âne Blanquet, pardessus le bât, les deux grands sacs de sparterie tressée ; ma mère s'assit dans l'un, mon père me posa dans l'autre en même temps qu'un panier de figues nouvelles, et c'est ainsi que je fis mon entrée à Canteperdrix, par le portail Saint-Jaume, au milieu des félicitations et des rires, accompagné de tous nos voisins que le soir chassait des champs comme nous, et perdu jusqu'au cou dans les larges feuilles fraîches dont on avait eu soin de recouvrir le panier. Le lit devait être doux, mais les figues furent un peu foulées. De ce jour, le surnom de *Jean-des-Figues* me resta, et jamais les gens de ma ville, tous dotés de surnoms comme moi, les Corbeau-blanc, les Saigne-flacon, les Mange-loup, les Platon, les Cicéron, les Loutres, les Martres et les Hirondelles ne m'ont appelé autrement.

Vous voyez que mon destin était des plus modestes et que je ne

descendant, héritier ni d'un notaire ni d'un conservateur des hypothèques, les deux grandes dignités de chez nous. Mais, quoique fils de paysan et enveloppé pour premiers langes dans de vieilles chausses de lin et semillées de terre, je suis de race cependant. La petite ville de Montepordix, comme tant d'autres cités de notre coin de Midi, s'est gouvernée en république, ou peu s'en faut, sous son rocher, ses remparts et sa rivière, de temps immémorial jusqu'au règne de Louis XIV. Aussi bien. — et ce n'est pas l'héritage dont je remercie le moins ceux-là qui me l'ont gardé, — me sans je trouve être venu au monde avec la main fine et l'âme libre, ce qui put la suite me permit de porter des gants sans apertentisme et de n'avoir pas l'air trop humble devant personne : les deux grands secrets du savoir-vivre, à ce que j'ai cru deviner depuis.

D'ailleurs, en cherchant bien, qui est sûr de n'être pas un peu noble, dans un pays surtout où la marchandise anoblissait ? Je suis noble moi, tant comme un autre ; un de mes aïeux, paraît-il, venu de Naples avec le roi René, apporta le premier l'arbre de grenade en Provence, et, sans remonter si loin, dans le pays on se souvient encore de *Vincent-Petite-Épée*, mon arrière-grand-père maternel. Que de fois n'ai-je pas entendu raconter son histoire ! Devenir rejeton d'une illustre famille ruinée, Vincent, après mille aventures de mer et de garnison, possédait pour toute fortune, quelques années avant 1789, deux ou trois journées de vigne qu'il cultivait lui-même. Il les maria bravement avec trois ou quatre journées de pré que lui apportait en dot la fille d'un voisin. C'est ainsi que naquit ma grand-mère. Mais quoique devenu paysan, Vincent n'en continua pas moins à porter l'épée. Les gens qui le voyaient suivre son âne au bois en tenue de gentilhomme lui criaient : — « Bien le bonjour, Vincent l'Espazette !... Hé ! Vincent, qu'alliez-vous faire de ce grand sabre ? » Et le bon Vincent répondait, sans paraître fâché de leurs plaisanteries : — « C'est pour couper des ligets, mes amis, pour couper des fagots ! »

À cet moment de ma vie, le plus heureux sans aucun doute, où je me sentais l'âme assez large pour toutes les vanités, il m'arriva, je le confesse, de prendre ma noblesse au sérieux. Pendant quelques mois le colleur qui m'habillait s'honora d'habiller M. le chevalier desu-des-Pignes, et je me vois encore faisant étinceler au petit doigt de ma main gauche une bague d'or blasonnée qui portait d'azur à un tas de figues mûrissantes.

II

L'OREILLE GAUCHE DE BLANQUET

Je n'étais pas né, vous le voyez, pour faire un homme **extraordinaire**, et je cultiverais encore, comme mon père et mon grand-père l'ont cultivé, notre champ de la Cigalière, sans un accident qui m'arriva lorsque j'avais deux ans.

C'était vers la fin mars; après avoir, comme toujours, passé ses mois d'hiver dans son moulin d'huile de la Grand'Place, au milieu des jarres et des sacs d'olives, mon père, fermant les portes une fois le beau temps venu, avait repris les travaux des champs.

Nous partions avec l'aube tous les matins; ma mère, à pied suivant l'usage, me faisait marcher et tirait la chèvre; mon père allait devant, au trot de Blanquet, jambe de-çà, jambe de-là, le bout de ses souliers traînant par terre, et, porté ainsi par ce petit âne gris, vous l'eussiez dit à cheval sur un gros lièvre.

Excellent Blanquet! comme je l'aimais avec ses belles oreilles touffues et son long poil blanchi en maint endroit par le soleil, les coups de bâton et la rosée. Outre mon père, qui était lourd, les coussins de sparterie et le bât, on le chargeait toujours de quelque chose encore, sac de semence ou tronc d'amandier, sans compter la pioche luisante mise en travers sur son cou pelé. Mais toute cette charge ne l'empêchait pas de filer gaiement, et son grelot tintant à chaque pas faisait un bruit plus joyeux que mélancolique.

Nous arrivions au champ; mon père et ma mère, suivant la saison, se mettaient aux oliviers ou à la vigne; on déchargeait l'âne, on attachait la chèvre quelque part, et, comme je n'étais pas encore bien solide sur mes pieds, j'avais mission de rester près d'elle à lui tenir compagnie, regardant les lézards courir sur le mur de pierre sèche et voler les sauterelles couleur de coquelicot.

Dans l'après-midi, au gros de la chaleur, nous cherchions un peu d'ombre pour manger un morceau et dormir une demi-heure. Par malheur, la campagne de mon pays est une campagne où l'ombre est rare; aussi nos paysans ne font-ils pas de façons avec le soleil.

Je les vois encore par bandes de trois ou de quatre, couchés en rond sous l'ombre grêle d'un amandier; le pain de froment s'est

durci à la chaleur et le vin a eu le temps de tiédir dans le petit *frappé* d'une poignée de paille cassée ; la terre brule la culotte ; l'amandier, dans ses feuilles noires, filtre le soleil comme un crible et fait à peine ombre sur le sol. Cela, néanmoins, paraît excellent aux *francs gosses*, et c'est sans malice, si vous passez, qu'ils vous invitent à vous reposer un instant près d'eux, — « au bon frais ! »

Ainsi j'étais, qui avait des idées sur tout, imagina un meilleur système. Au beau milieu du champ tout blanc de soleil, il apportait une grosse pierre, y attachait l'âne, puis, jetant sa veste à terre, il s'assoyait dessus, tirait le diner du bissac, et nous voilà tous les trois en train de faire notre repas à l'ombre de l'âne, mon père à gauche de la grosse pierre, près de la tête de Blanquet par conséquent, au milieu un peu plus bas, vers la queue, et moi tranquille sous l'oreille gauche ; l'ombre de l'oreille droite, d'aussi loin qu'on veut, sans souviens, ayant toujours été réservée au fiasco de vin.

Le repas fini, on dormait un peu, chacun à sa place. Tout petit que j'étais, il me fallait faire comme les autres. A l'ombre de l'oreille de Blanquet, dans la chaleur assoupissante, je fermais les yeux brutalement, puis je les rouvrais, et, sans rien dire, comme affligé du baveux silence de midi, je regardais le ciel luisant et tout en satin bleu, le soleil sur la campagne déserte, mon père et ma mère qui dormaient, Blanquet immobile près de sa pierre, et la cloche mordant les bougeons gourmands, debout contre le tronc d'un amandier. Puis le sommeil me reprenait et je fermais les yeux de nouveau. Alors je n'entendais plus que le tapage enragé des cigales, le cri de l'herbe brûlée par le soleil, le chant seul de Portouan, le roulement lointain de la Durance, et, de temps en temps, le grolet de Blanquet tourmenté par les mouches.

Ah ! Blanquet, le seul vrai sage que j'aie rencontré de ma vie, quelle morale philosophique t'avait donc piqué, le jour où, contre ton habitude, tu remuais si fort l'oreille, — cette adorable oreille ronde, gros d'argent par dehors comme la feuille d'olivier, et garnie en dedans de belles touffes de poils fauves, — l'oreille à l'usage de l'apuille ne dormait ! Qui sait ? les ânes ainsi que les hommes ont parfois leur moment de paresse sublime et de poésie. Tu es si fort avec l'ancien paysage, peut-être remâchais-tu, en même temps, qu'une boutade d'herbe, quelque savoureuse théorie, et maintenant toi-même avec l'être universel, te roulais-tu dans le panthéisme comme dans une bonne et fraîche litière. Peut-être aussi,

Blanquet, rêvais-tu plus doucement ! car si ton crâne dur et tout bossué sous l'épaisseur du poil était d'un philosophe, ta lèvre gourmande, ton œil profond et noir étaient d'un poète ou d'un amoureux ; peut-être songeais-tu aux vertes idylles de ta jeunesse tout embaumées des senteurs du foin nouveau, et à cette folle



... Au beau milieu du champ, tout blanc de soleil. (Page 60.)

petite bourrique de mon oncle, qui, lorsqu'on la menait au mas, te répondait de loin par-dessus la rivière.

Mais que la cause de ta distraction ait été la philosophie ou l'amour, je t'en prie, ô Blanquet ! ne garde aucun remords au fond de ton âme d'âne. Comment t'en voudrais-je d'avoir une fois par hasard remué l'oreille, moi qui, dans le courant de ma vie, remuai l'oreille si souvent ! Est-on d'ailleurs jamais sûr que ceci soit bonheur et cela malheur en ce monde ? J'avoue pour mon compte

qu'on y a vu, voilà vingt-cinq ans, j'en suis encore à me demander si le brûlant rayon de soleil qui, par ton fait, m'est entré dans le cerveau, il faut le bénir ou m'en plaindre.

Dans ce paradis, Balaquet remua l'oreille, il la remua même si fort, qu'au lieu de dormir à son ombre, je dormis à côté une thermosière devant moi, et me nué au grand soleil. Que vous dirai-je ? je n'y voyais plus quand je m'éveillai ; je trébuchais sur mes amulettes, comme une cervoise de raisin, et il me semblait entendre cloquer dans ton ton des millions des milliards de cigales. — « Ah ! mon pauvre enfant ! il est perdu... » s'écriait ma mère.

Je n'en eue pas cependant. À la ferme voisine, une vieille femme, avec des prières et un verre d'eau froide, me tira le rayon du cerveau. Vous connaissez le sortilège. Mais si bonne sorcière qu'elle fût, il paraît que le rayon ne sortit pas tout entier et qu'un morceau m'en resta dans la tête. Le pauvre Jean-des-Figues ne se guérit jamais bien de cette aventure ; il en garda la raison un peu troublée et le cerveau plus chaud qu'il n'aurait fallu ; et quand plus tard, déjà grand, je passais des heures entières à regarder l'eau couler ou à poursuivre des papillons bleus dans les roches : — « Il y a du soleil là-dedans », disaient les paysans, « il restera ainsi. » Alors, d'entendre cela, ma mère pleurait, et mon père, se détournant bien vite, feignait de hausser les épaules.

III

SOUVENIRS D'ENFANCE

En attendant, je ne faisais rien ou pas grand'chose de bon. Comment ai-je appris à lire ? Je l'ignorais encore si l'on ne m'avait dit que se fut une des Clastres, au troisième étage, dans l'ancien réfectoire d'un convent, où M. Antoine, mort l'an passé, tenait son école, et j'ai besoin de descendre bien avant dans mes souvenirs pour retrouver la vaine image — si vaine que parfois elle me semble au revers d'une grande salle blanche et voûtée, pleine de bruits lointains, de cartables et de tapage, avec un vieux bibliothécaire broutillant sa canne sur une estrade, et descendant parfois pour battre quelque pauvre petit diable chouriffé, qui restait après cela des heures à pleurer en silence et à souffler sur ses doigts mouillés.

Un souvenir pourtant surnage entre toutes ces choses oubliées :

le paravent de M. Antoine. Que de reconnaissance ne lui dois-je pas, à ce vénérable paravent déchiré aux angles, pour tant de merveilleux voyages qu'il me fit faire en imagination pendant l'ennui des longues classes ! Car lui, le premier, m'ouvrit le monde du rêve et de la poésie ; lui, le premier, m'apprit qu'il existait sur terre des pays plus beaux que Canteperdrix, d'autres maisons que nos maisons basses, et d'autres forêts que nos oliviers !

Il représentait, ce paravent, un flottant paysage aux couleurs ternies, encombré de jets d'eau, de châteaux en terrasse, de grands cerfs courant par les futaies, de paons dorés qui traînaient leur queue, et de hérons pensifs debout sur un pied, au milieu d'une touffe de glaïeuls. Et le joueur de flûte assis sous le portique d'un vieux temple, et la belle dame qui l'écoutait ! Le joueur de flûte avait des jarretières roses, c'est de lui tout ce que je me rappelle, mais je trouvais la belle dame incomparablement belle dans sa longue robe de velours cramoisi et ses falbalas en point de Venise. Je m'imaginai quelquefois être le petit page qui venait derrière ; je la suivais partout, au fond des allées, sous les charmillles ; je ne pouvais me rassasier de la regarder. Qui est cette belle dame ? demandai-je un jour à M. Antoine, en rougissant, sans savoir pourquoi. M. Antoine prit son air grave, et après avoir réfléchi : — Je ne connais pas le joueur de flûte, me répondit-il, mais la dame doit être M^{me} de Pompadour. M^{me} de Pompadour ! ce nom éclatant et doux, comme un sourire de favorite, ce nom amoureux et royal que je n'avais jamais entendu, produisit sur moi un effet extraordinaire. M^{me} de Pompadour ! je ne songeai qu'à ce nom-là toute la nuit.

Sans M^{me} de Pompadour, j'aurais été malheureux à l'école, mais sa gracieuse compagnie me faisait attendre avec patience l'heure où, les portes s'ouvrant enfin, nous prenions notre vol en liberté, mes amis et moi, vers tous les coins de Canteperdrix.

Personne, parmi tant de polissons fort érudits en ces matières, ne connaissait la ville et ses cachettes comme moi. Il n'y avait pas, dans tout le quartier du Rocher, un trou au mur, un brin d'herbe entre les pavés dont je ne fusse l'ami intime ! Et quel quartier ce quartier du Rocher ! Imaginez une vingtaine de rues en escaliers, taillées à pic, étroites, jonchées d'une épaisse litière de buis et de lavande sans laquelle le pied aurait glissé, et dégringolant les unes par-dessus les autres, comme dans un village arabe. De noires maisons en pierre froide les bordaient,

et jeunes qui elles s'atteignaient presque par le sommet, laissant peut-être un peu étroite bande de ciel, et si vieilles que sans les grandes maisons en ruine aussi vieux qu'elles qui enjambaient le pavé sans dire pos, leurs façades n'auraient pas tenu en place et leurs toits seraient allés s'entre-baiser. Dans le langage du pays, ces rues s'appellent des *andrènes*. Quelquefois même, le terrain étant rare entre les remparts, une troisième maison était venue. Dieu sait quand ! se poser par-dessus les arcs entre les deux premières ; la rue alors passait dessous. C'étaient là les *couverts*, abri précieux pour polissonner les jours de pluie !



.. De vieux attardés poussant leur âne... Page 64.)

Nous descendions de temps en temps dans le quartier bas, aussi gai que le Rocher était sombre, avec ses rues bordées de jardinets et de petites maisons à un étage ! mais nous préférons l'autre comme plus mystérieux. On était là les maîtres toute la journée, tant que nos pères restaient aux champs, jusqu'au moment où, le soir venu, la ville s'emplissait de monde, de femmes aux fenêtres,

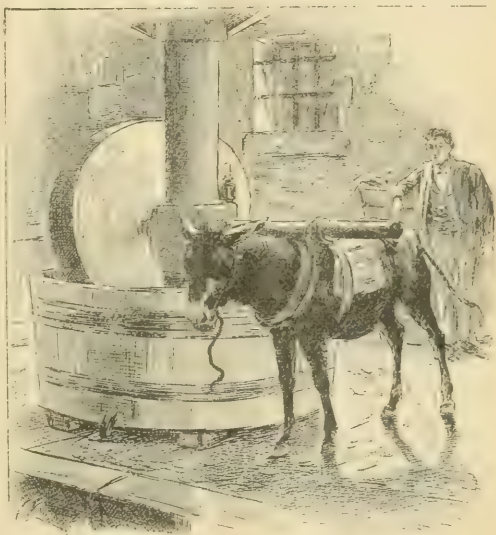
d'hommes qui quittaient leurs outils sur l'escalier, de gens qui dinaient assis dans la lièvre au milieu de la rue, pour profiter d'un reste de crépuscule, et de vieux attardés poussant leur âne : *Arri ! arri ! bourriquet !*

Ai-je assez couru dans les rues désertes ! ai-je assez jeté de pierres contre la maison commune, où se balançaient, scellés au mur, les mesures et les poids confisqués jadis aux faux vendeurs ! Quelle joie si on en ébranlait quelques-uns, car alors mesures et poids se heurtant, à grand bruit les jours de mistral semaient sur la tête des passants, chose positivement comique, des plateaux rouillés et des poires en fer.

Ai-je, au péril de ma vie, déniché assez de pigeons dans les trous des toits, et dans les remparts tout dorés au printemps de violons en fleur qui sentaient le miel ! Pauvres vieux remparts, pauvres vieilles tours républicaines, ils ne nous défendent plus maintenant que de la tramontane et du vent marin ; mais derrière eux, pendant mille ans, nos aïeux se maintinrent fiers et libres.

Et dire qu'un avocat libéral voulut un jour les faire détruire; il les appelait dans son discours, — le misérable! — des monuments de l'odieuse féodalité.

Mais mon plus grand bonheur était encore l'hiver, au moulin d'huile, quand Blanquet, les yeux bandés, tournait la meule où s'écrasaient les olives, quand l'eau bouillait en grondant, et qu'on voyait à chaque coup de presse un long filet d'or s'écouler dans les bassins. Au milieu de l'âcre fumée, sous cette voûte, claire tout à coup puis subitement replongée dans l'ombre, à mesure que la lampe accrochée à la meule tournait, mon père allait et venait, luisant et ruisselant, entre les groupes oisifs; et ma mère, debout devant de grandes jarres de terre, écumait l'huile qui montait, jusqu'à ce que, tout recueilli, on lâchât l'eau jaune dans les enfers.



Blanquet, les yeux bandés... (Page 63.)

Moi, je restais dans mon coin, assis

sur les débris des olives pressées, rêvant d'une foule de choses inconnues, écoutant les paysans parler, leurs bons contes et leurs histoires, comprenant tout à demi et laissant à propos d'un rien ma pensée partir en voyage.

J'étais, comme on dit, *un imaginaire*; j'avais les goûts les plus singuliers, collectionnant, j'ignore dans quel dessein mal entrevu, des herbes, des insectes et des pierres bizarres. Ne rapportai-je pas un jour fort précieusement, — on faillit en mourir de rire à la maison, — certain fragment d'un vase fort peu précieux que je prenais pour une antiquité romaine! Mystère des cerveaux d'enfant! Quel intérêt pouvais-je trouver à l'archéologie, ignorant que j'étais comme un petit sauvage?

Monsieur voulait tantôt essayer de m'apprendre un peu d'architecture, me montrant tout de trois mois de leçons, m'ayant chargé de planter des saules sur des espaliers pour en greffer des sauleux, et de me donner des leçons de tracé et j'en ai, autant qu'il m'en souvenait la jeunesse des sauvages sur les bons arbres. Pour le coup, d'architecture de moi et, voyant que je ne pourrais jamais faire un paysan sur les conseils d'un sien parent qui était abbé, il m'en a fait de la colle, moi, les vases étrusques et M^{me} de Pom-

IV

L'ÂME DE MON COUSIN

Mamillès le collègue qui voudra! Ce nom exécré ne me rappelle que longues courses dans les champs et souvenirs de haies fleuries. Ici, comme à l'école, le froid mortel des classes a glissé sur moi et ne m'a point pénétré, pareil à la goutte de pluie qui tombe et roule, sans le mouiller, sur le plumage lustré des hirondelles.

Quatre heures d'ennui par jour! Qu'est-ce que cela quand on tient dans son pupitre d'écoier la clef d'or qui ouvre la porte des rêves!... Quatre heures... Puis, nous nous en allions, non plus dans les sombres ruelles de la ville, mais à travers prés, à travers ombes, jusqu'à ce qu'on s'arrêtât en quelque endroit bien à notre gré pour y traduire Horace et Virgile, couchés dans l'herbe.

Depuis ce temps, Horace et Virgile, et les impressions de mon enfance, et les choses de mon pays, tout se mêle et tout se confond. Vieux chênes verts que je prenais pour le hêtre large étendu des hermites latines; petit pont sonore sous lequel j'ai tant rêvé, retentissant tout le jour des bruits de la grand'route qu'il porte, de la musique des grelots, du battement régulier des roues charrettes et de la voix rauque des paysans; maigres ruisseaux riant des blocs d'hiver, presque à sec l'été, mais dont les lèges laissent en tombant dans les rochers altérés sonner harmonie à notre oreille ainsi qu'un son de flûte antique; lointains souvenirs, paysages demeurés, je n'ai pour les faire revivre qu'à ouvrir deux livres bien jaunis et bien usés, les *Géorgiques* ou les *Idylles*. Il y a là des fragments d'idylle, où vous ne verriez rien et qui sont poème en un coin de vallon; des strophes entre les

vers auxquelles j'aperçois encore, comme entre les branches d'un buisson, le nid de merles que je découvris une après-midi en levant mes yeux de sur mon Horace; des odes qui veulent dire un sommeil à l'ombre et dont moi seul je suis le sens. Est-ce dans Virgile, est-ce dans Horace tout cela? Certes je l'ignore! Libre à vous de jeter au feu ces vieux livres, si vous ne trouvez pas entre leurs feuillets les fleurs desséchées de votre enfance, et si derrière les saules virgiliens, au lieu des blanches épaules de quelque Galathée rustique, vous apparaît pour tout souvenir la tête furieuse de votre premier maître d'études.

A cette époque, je faisais des vers, mais des vers latins comme Jean Second, le cardinal Bembo et le divin Sannazar; j'ai même retrouvé, il n'y a pas six mois, un petit cahier soigneusement calligraphié, avec ce titre en lettres romaines :

JOHANNIS FICULEI

OPERA QUÆ SUPERSUNT

Quæ supersunt! comprenez-vous? Ce qui reste, ce qui a sur nagé des œuvres perdues de Jean-des-Figues. *Quæ supersunt*, comme pour Tércence ou Plaute et les fragments mutilés de Tacite. *Opera* simplement eût été trop simple; mais *Opera quæ supersunt!*

Et, voyez le destin! ce titre naïf qui vous fait sourire se trouva être juste en fin de compte. Jean-des-Figues n'acheva jamais de calligraphier son volume; bien des strophes, bien des hexamètres restés en feuilles volantes se perdirent, et l'œuvre latine de Jean-des-Figues n'arrivera, hélas! que très incomplète aux siècles futurs : *Johannis Ficulei opera quæ supersunt*.

C'est qu'au milieu de mes travaux littéraires, une pensée était venue tout à coup troubler la tranquillité de mon âme. César, à vingt ans, pleurait de n'avoir encore rien conquis; je venais de m'apercevoir avec terreur que moi, Jean-des-Figues l'ensoleillé, je n'étais pas amoureux encore et que j'allais prendre mes quinze ans aux pastèques.

Amoureux à quinze ans! c'était précoce; aussi cette belle idée d'être amoureux ne me vint-elle pas ainsi toute seule.

Et, à ce propos, qu'il me soit permis d'exprimer, sans sottise vanité comme sans fausse modestie, l'admiration profonde dont je me sens pénétré toutes les fois que, réfléchissant sur ma propre

de son œuvre, le calculer les soins minutieux et les peines infinies qu'il lui faut donner quand elle veut convenablement fêter un cerveau. — « L'homme s'agite et Dieu se promène, » a dit un philosophe qui — ayant été un grand philosophe ce jour-là. Dieu sort en promenant quand un sage est en train de naître. Tout en sortant des doigts du divin menuisier, le futur homme, ce petit être logique-ment organisé, le futur homme qui réglera des forces doit fatale-ment se voir de sa divine Calamité supérieure s'en mêler, créer une

tête régulière, solide, carrée, pondérée, où tout est à sa place comme dans une maison bien gouvernée, une tête de sage, la tête de Socrate ou de Franklin. Mais si Dieu prétend, avec cette tête de sage, faire une tête de fou ; s'il veut, dans cette épaisse boîte où la sagesse tient son onguent, ouvrir l'imperceptible fissure par où se glissera la fantaisie, il faut bien alors que ce Dieu — fût-il insoucieux de nous comme les grands Olympiens de Lucrèce — interrompe un instant sa promenade pour donner au crâne, sur l'endroit précis, le

premier coup de marteau. C'est pourquoi les cerveaux fous, et le mien en particulier, me font croire à la Providence.

J'eus besoin, moi, de deux coups de marteau. J'avais reçu le premier bien gentiment ; mais le ciel, dans sa bienveillance, m'en donna un second réservé.

Ah ! Blanquet !... Ah ! cousin Mitre !...

Je ne saurais maintenant séparer votre souvenir ; car toi, Blanquet, tu commences l'œuvre en remuant l'oreille au soleil, et, vous, Mitre, vous l'achetez, le jour où, servant, sans le savoir, les démons que les diables avaient sur moi, il vous plut d'abandonner au profit d'un gîte votre malle maudite et bénie !

Elle était dans la maison, cette malle, l'objet d'une religieuse vénération. Toujours ouverte, toujours fermée, on l'avait reléguée au grenier, sous les combles, pelemême avec les buffets ver-



moulus, les tableaux sans cadre et les vieux fauteuils hors d'usage. C'était la malle du *pauvre Mitre*... Quant au *pauvre Mitre*, que nous nommions toujours ainsi suivant le touchant usage adopté pour les morts, c'était le *pauvre Mitre*, voilà tout. Il était mort jeune, il avait dû faire des sottises, on ne parlait de lui et de sa malle qu'avec des airs mystérieux.

Qu'y avait-il donc dans cette malle ? Je restais quelquefois des heures à la regarder, partagé entre le désir de savoir et la crainte. Un matin, pourtant, je l'ouvris — on m'avait laissé seul à la maison, — je l'ouvris, le cœur palpitant et la main tremblante... Que de choses, grands dieux, j'y trouvai !

C'était, dans un fouillis de vieux journaux et de manuscrits inachevés :

Une pipe turque et sa blague,
Trois romans et cinq volumes de poésie,
Un miroir à main,
Un pistolet,
Une lime à ongles,
Un gant mignon qui sentait l'ambre,
Une liasse de lettres d'amour,
Un portrait de femme dans une pantoufle,
Et un oiseau-mouche empaillé !

De tout le jour, je ne quittai pas mes trésors, lisant les journaux, feuilletant les livres, dénonant, que l'ombre de Mitre me pardonne ! le ruban fané qui retenait les lettres d'amour ; regardant, pour échapper à l'émotion, le miroir à la main, le pistolet et la pipe, symboles d'une vie d'aventures et de poésie ; puis, revenant aux lettres d'amour, au gant, à la pantoufle, à la dame. Il n'était pas jusqu'au petit oiseau bleu et or, dont la présence au milieu de ces bagatelles parfumées ne m'attendrit. Je lui devinais là je ne sais quelle signification amoureusement et douloureusement ironique.

J'appris en une heure, ce matin, des secrets que la vie aurait mis quelques bonnes années à m'apprendre, et j'y laissai, ou peu s'en faut, le grain de raison qui me restait. Quoi ! il y avait au monde d'autres poètes qu'Horace et Virgile ? La poésie reverdis-sait donc aussitôt fanée, comme les fleurs, ces riens éternels qui ne font que naître et mourir ?

Les romans, les journaux me parlaient de Paris, de la gloire. C'est peut-être là, me disais-je, le paradis entrevu dont je rêvais

rapport d'exclus, dans le univers de mon imagination, je me figurais une vie supérieure, inaccessible, vie de génies et de demi-dieux. Ce pauvre petit Bedouin venu à la ville par hasard, qui se promenait tout autour du palais des califes, je devinais derrière ces murailles tant de jardins embaumés et de salles merveilleuses, que je n'avais pas même concevoir l'idée, le désir d'y pénétrer jamais.

Je relisais, pour me consoler, les sonnets du pauvre Mitre, tous consacrés à l'amour, comme sa vie ; et ces lettres d'amour, signées d'un nom de femme, des lettres que je ne comprenais qu'à demi, jusqu'à ce que les lignes pâles, l'encre déjà presque effacée me brûlaient les yeux. Tant elles semblaient étinceler, quand une idée tout d'un coup me vint : j'avais quinze ans et je n'étais pas amoureux ! Un immense besoin d'aimer, d'aimer n'importe qui, s'empara de moi tout à coup, et, honteux d'avoir attendu si tard, je demandai tout bas au pauvre Mitre.

Pauvre Mitre ! pauvre cousin Mitre ! vous étiez mort à seize ans, trop tôt pour accomplir vos rêves : mais dormez en paix au cimetière. Cousin Mitre, qui me ressembliez ! Jean-des-Figues n'aura pas son héritier trop indigne, et les folies que vous n'avez pu faire, je les ai toutes faites pour vous. Parfois même, cousin Mitre, il me semblait que je suis vous, que vous êtes moi ! Et, dans mes jeux de philosophie, il m'arrivait de m'attendrir autant que je le tenais pour malade, sur le sort de ce pauvre cousin mort avant l'âge, laissant enterrée dans sa tombe, comme Pedro Garcias sous sa dalle de son nombril, son âme, sa pauvre âme malade que je sentais se glisser furtive au dedans de moi, le jour où, sous les traits d'un gâchet plein de rayons dansants et de poussière d'or, je soulevai, tremblant de peur, le poudreux couvercle qui la retenait prisonnière.

V

OU SPARTAMOUCHE ABOIE

Je m'étais juré, le matin, d'être amoureux. Je tenais mon amour le soir même. Voici comment la chose se passa.

Depuis quelques temps, le but choisi de mes promesses, mon idéal, entre toutes aimées était les ruines du château de Palestine à trois quarts de lieue de la ville. C'est là... Mais ne

vous effrayez point à ces mots de ruines, nous ne parlerons ni d'oubliettes, ni de tour du Nord, les ruines dont il s'agit étant des ruines toutes neuves.

M. le marquis achevait à peine de bâtir son château en joli style rocaille et les ouvriers sculptaient le dernier violon sur le dernier trumeau, quand la Révolution arriva. Cette tempête s'amusa à briser ce joujou. La mignonne bonbonnière fut démolie comme la Bastille. On saccagea — le peuple qui souffre est sans pitié ! — les charnelles du jardin, le temple de l'Amour, le bosquet de roses ; on jeta par les fenêtres les meubles de Boule et les dessus-de-porte de Boucher ; on pénétra, ô sacrilège ! dans le boudoir bleu clair de la marquise ; on brisa les cristaux de Böhème et les porcelaines de Saxe ; le verger fut détruit, la garenne bouleversée, des nuages de poudre à la maréchale s'envolèrent dispersés aux quatre vents du ciel, et le soir, sur la place du village, tandis que Palestine brûlait, trois cents vénérables bouteilles de vin des Mées, trouvées dans les caves, arrosaient à plein goulot l'arbre de la liberté !

Personne n'inquiéta le marquis. A part son marquisat, c'était le meilleur des hommes. Mais sa fille, qui avait seize ans à peine, mourut de chagrin et de saisissement en voyant détruites sous ses yeux tant de belles choses qu'elle aimait ; et depuis, disent les gens, elle revenait la nuit, en robe de marquise, trainant nonchalamment ses petites mules de soie sur les terrasses envahies de lavandes, et s'accoudant, comme jadis, pour voir lever la lune, sur les grands balustres moussus qui s'en vont pierre à pierre. Dans nos heureux pays du Midi, où jamais ne régna une bien dure féodalité, le peuple ne se souvient guère de plus loin que Louis XV ; il confond volontiers M^{me} de Ganges et la reine Jeanne ; les bergers de ses Noël's portent galamment le tricorne enrubanné, et les fantômes de ses légendes, au lieu de la classique odeur de soufre, laissent toujours derrière eux un vague parfum d'ambre et d'iris.

Palestine était bien le cadre qui convenait à ce galant fantastique. Une douce et large pente s'enroulant autour du mamelon boisé sur lequel le château fut bâti, avait autrefois permis aux carrosses d'arriver en trottant jusqu'à la plate-forme. Le chemin abandonné montait toujours à travers les arbres, seulement son gravier s'était gazonné comme une pelouse, et de nombreux lapins, friands d'herbe menue, y trottaient seuls en place des carrosses armoriés.

Du côté du nord cependant la colline vous avait un air assez agréable pour une impression sur un cerveau d'écolier. Des murs blancs, tout autour de Chapelle, partaient de grands rochers debout dans le paysage, et les haies, et c'étaient là quelques chênes d'une tourmente lointaine. Mais quelle surprise quand, la route tournant une dernière fois et se perdant brusquement de sous les arbres, on se trouvait sur la terrasse devant le grand portail d'honneur, neuf



On se trouvait sur la terrasse devant le grand portail d'honneur (72).

encore et déjà ruiné, avec le petit Amour manchot qui, de son unique main, soutenait une moitié d'écusson.

On apercevait de cet endroit la Provence à perte de vue : et tout le long de la colline jusqu'au village, tapi en bas, ce n'étaient plus, comme sur le versant nord, des chênes blancs, des rochers ou des buis, mais des champs de blé, de beaux oliviers debout au soleil sur leurs buttes, des genêts d'Espagne dans les coins abrités, et juste au-dessous de la terrasse, au milieu des parterres boule-

versés et des haies redevenues droites, de grands rosiers, les rosiers de la marquise, qui avaient continué de fleurir là.

Chaque fois que je me suis arrêté à considérer les pipes de mon oncle et ses pipelettes, le soir tombait quand nous arrivâmes, Scuramouche et moi, sur la terrasse de Palestine.

Scuramouche était un petit épagneul tout de noir vêtu, avec une queue de brochette couleur de bruisse. Nos paysans de Cantecroix le surnommaient que les chiens, « animal, disent-ils, qui mange beaucoup et ne fait guère ; » mais je passais pour fou, et mon père, au grand scandale du quartier, avait cru devoir, en cette occasion, me laisser satisfaire ma folie.

Je me suis assis sur l'herbe pour réfléchir à mes projets d'avenir. Scuramouche, lui, préférait se livrer aux plaisirs de la chasse, courant sous d'une égale ardeur aux troncs d'arbres et aux papillons de nuit. On ne voyait plus le soleil, mais tout au-dessus on sentait l'air rouge. La lune, pâle encore au milieu

des mcurantes clartés du jour, devenait à chaque instant plus visible; c'était l'heure du crépuscule, si charmante aux champs, quand, les oiseaux attardés descendant par vols dans les branches et les rainettes commençant leur chanson, le silence se fait là-haut, tandis que plus bas, tout près de terre, la verdure et les bois pleins de chants étouffés et de bruits d'ailes préludent vaguement aux musiques de la nuit.

A quelques pas de moi, appuyée sur les balustres de la terrasse, je distinguai une forme blanche. N'était-ce pas elle, la marquise, avec sa robe au fin corsage et ses cheveux longs dénoués? Il me sembla la reconnaître et, en cherchant bien dans mes souvenirs, je découvris que son profil, ses cheveux en vapeur d'or, son galant costume et sa taille rappelaient à s'y méprendre la belle dame du paravent. Elle rêvait en regardant ses roses.



... Je m'assis donc sur l'herbe. (Page 72.)

Voilà que tout à coup ce brigand de Scaramouche tombe à l'arrêt d'un grillon; le grillon se met à chanter, Scaramouche aboie, et l'apparition effrayée fuit bien vite en essuyant une larme. Par bonheur la nuit arrivait, et le pan de mur sous lequel je me trouvais faisait déjà ombre au clair de lune. La marquise m'aurait infailliblement aperçu sans cela. Elle passa si près, si près de moi, que le frisson parfumé de sa robe fit flotter mes cheveux et caressa mes lèvres. Mais, chose singulière, tout écolier que j'étais, je n'en eus pas trop de peur. Elles s'en allait, je n'osai pas la suivre; j'osais à peine marcher sur la lavande que ses pieds avaient effleurée, et, quand je redescendis vers la grande route par le chemin seigneurial, plus sombre maintenant malgré un peu de ciel clair qu'on voyait luire entre les arbres, je me sentais au cœur je ne sais quel mélange de tristesse et de contentement.

Arrivé en bas, il était nuit tout à fait. L'une après l'autre, en

minces nuages que les étoiles s'ouvraient au ciel, on voyait s'allumer les croisées fenêtres du village. Devant la maison neuve qu'il venait d'acheter, maître Cabridens, le propriétaire de Palestine, attendait son cheval, et manégeait, embrouillant ses harnais dans l'enclos. Il se pencha de lui donner un coup de main; puis, quand ce fut fini : « Reine ! s'écria-t-il, pressons-nous, on doit nous attendre depuis une heure. » Reine !... le nom de la dame aux larmes d'argent. Une voix claire répondit qui me remua le cœur à l'égal que le nom de Reine l'avait remué, et la porte s'ouvrant, je me aperçus sur le seuil illuminé, devinez qui ? ma vision de la jeunesse, M^{lle} de Pompadour en robe blanche, ou, pour dire la vérité, M^{lle} de San Cabridens, arrivée du couvent le jour même. M^{lle} de Pompadour tenait à la main un bouquet d'artichauts... De sur cela, l'ovation de Jean-des-Figues fut telle qu'en voulant se ranger, il marcha sur la patte du brave Scaramouche. Le brave Scaramouche aboya, M^{lle} Reine le reconnut, et, devinant sans doute que son maître venait d'être l'involontaire témoin des larmes qu'elle avait versées, elle baissa les yeux en rougissant. Quand je retins à moi, la porte s'était refermée, et le fanal de la voiture s'éloignait en courant dans la nuit.

« Et bien, cousin Mère, m'écriai-je, ai-je renvoyé loin de tomber amoureux ? J'étais au comble de l'exaltation. Un point cependant me chagrissait, un point sans plus. N'était-ce pas cet effronté Scaramouche qui avait causé première de mon amour, le magicien qui avait fait se rencontrer mes regards et ceux de Reine ? Scaramouche, avec ses lunettes de feu, ne me paraissait pas suffisamment poétique. J'aurais préféré un Selam à la mode arabe, une fleur jetée ou bien un coton-poudre.

Paul ARÈNE.

(à suivre.)

VOYAGE SENTIMENTAL

Quand le train eut quitté la station de Sisteron, le peintre Esprit Capdenave s'aperçut que tous les voyageurs de son compartiment de deuxième classe étaient descendus, à l'exception d'une jeune femme qui occupait le coin opposé au sien. Capdenave était monté à Pertuis, au petit jour, et, sitôt blotti dans son encoignure, avait repris son sommeil interrompu par un brusque départ matinal. Maintenant, il se frottait les yeux, se secouait, et, ragaillardé par un rayon de soleil, reprenait possession de ses facultés observatrices. Comme lui, la voyageuse d'en face venait de rouvrir ses paupières ensommeillées. Elle se débarrassait d'une fanchon en grosse dentelle noire, lissait ses cheveux blonds ébouriffés, et, à l'aide d'un miroir de poche, réparait de son mieux le désordre de sa coiffure.

Elle pouvait avoir vingt-quatre ans ; fraîche, saine, grassouillette, elle avait de beaux yeux couleur pervenche et un grain de beauté au coin de la lèvre supérieure. Le peintre remarqua avec plaisir sa taille svelte, sa poitrine d'une rondeur affriolante, ses mains bien modelées sous des mitaines de filet. Tandis qu'il l'examinait sournoisement, il la vit fouiller dans son sac de voyage et en tirer d'abord un petit pain ; elle espérait sans doute y trouver, par surcroît, quelque chose de plus appétissant que du pain sec, car après avoir bouleversé le contenu du sac, elle ébaucha une moue dégue.

Ce que voyant, Esprit, obéissant à une compatissante impulsion, ouvrit son propre sac, exhiba une tablette de chocolat encore enveloppée de papier d'argent, et la présentant galamment à la jeune personne :

— Madame... ou mademoiselle... commença-t-il.

— Mademoiselle, répondit-elle un peu étonnée.

Un sourire lui naquit sur les lèvres du peintre et se perdit dans sa courte barbe noire frisant :

— Eh bien, mademoiselle, continua-t-il, permettez-moi de vous offrir une demi-tablette de chocolat pour remplacer celle que vous venez d'offrir.

La jeune fille, après s'être fait un moment prier, accepta, remercia et proposa en échange la moitié de son petit pain. Ils se mirent à manger tous deux de bon appétit, tandis que le train remontait la vallée de Bielech. Tout en grignotant, ils regardaient par la portière les montagnes s'échelonnant au plus loin : les vergers en terrasse, tout noircis de premiers et de cerisiers en fleurs et, çà et là, sur des pentes arrosées de scintillants ruisseaux, la jeune verdure des prés étoilés de narcisses blancs.

Le frugal repas pris en commun avait rompu la glace. Ils devinrent plus communicatifs. Esprit Capdenave, afin de gagner la confiance de sa compagne de voyage, lui mit promptement au courant de son âge, de sa profession et de ses affaires. — Il venait de Saint-Raphaël et s'en allait à Grenoble, où il avait une commande de portraits : toute une famille de marchands de gants, aussi connue des magots, mais ayant le sac et payant bien. Avec des gants caudréniens, une blague méridionale, une drôlerie de notes, il espérait plaisamment la charge de ses futurs modèles. La jeune fille était de bon cœur et s'appropriait de plus en plus.

— Ainsi vous peignez des portraits ? demanda-t-elle.

— A votre service, mademoiselle... Quel est votre petit nom ?

— Louise.

— Très joli... Eh ! bien, mademoiselle Louise, si vous vous arrêtez seulement deux jours à Grenoble, je ferais votre portrait avec le plus grand plaisir... Ma parole, ça me reposerait agréablement de ma famille de gantiers!...

— Grand merci, dit-elle en rougissant, mais je ne vais pas si loin... Je descends à Monestier-de-Clermont.

Alors, devenant plus expansive, elle conta son histoire. Elle était institutrice à Aix, dans une famille de magistrats. Orpheline, elle n'avait d'autre parenté qu'un oncle et une tante qui habitaient Monestier et s'étaient mis en tête de la marier avec un commerçant de l'endroit, un veuf sans enfants qui se nommait M. Lachaudat. Elle profitait des vacances de Pâques pour

visiter ses parents et se rencontrer chez eux avec ce M. Léchau-del dont elle ne connaissait que la photographie.

— Il est un peu mûr pour moi, ajoutait-elle ingénument, et il paraît avoir un physique assez ordinaire... Mais je suis lasse d'être chez les autres : c'est si triste de vivre seule, sans la plus pauvre petite affection !... Pourvu que ce monsieur ne soit pas trop déplaisant, je crois bien que je me déciderai.

Tout en achevant ses confidences, elle soupirait et ses rouges lèvres pulpeuses s'entr'ouvraient, découvrant la blancheur des dents mouillées. En même temps, Esprit notait dans les prunelles bleues de la voyageuse cette langueur humide et brillante, particulière aux yeux des femmes que tourmente le besoin d'aimer. — Cet humide éclat du regard, cette bouche inconsciemment sensuelle, les aveux ingénus d'une fille lasse de sa solitude, le mirent en goût de fleureter et le rendirent soudain désireux de supplanter ce prétendant inconnu, auquel l'institutrice s'apprêtait avec résignation à livrer son affriolante jeunesse.

— Eh ! quoi, se récria-t-il, vous vous condamneriez à épouser un boutiquier vieux et laid, et à vous claquemurer dans un trou de village... Ça n'est pas possible... Une jolie fille n'a pas le droit de se sacrifier ainsi de gaieté de cœur... Ne commettez pas cette sottise, je vous en supplie !

Pour corroborer cette objurgation, il prenait les mains de l'institutrice qui d'abord riait et le laissait faire, puis peu à peu effarouchée de cette étreinte prolongée, essayait, sans y réussir, de dégager ses doigts prisonniers.

Pendant ce temps, le train courait sur de hauts plateaux où planaient de flottants brouillards, puis dévalait en plein soleil, parmi des pâturages où tintaient les *clarines* des vaches. Un air vif éparpillait jusque dans le compartiment de blancs pétales de cerisiers épanouis, et cette neige de fleurons apportait avec elle de troublants effluves printaniers. Brusquement, le convoi s'enfonça dans la nuit sonore d'un tunnel, et le peintre en profita pour oser des caresses plus tendres. La jeune fille, dans cette obscurité, se troublait davantage et se défendait mal. Esprit s'était assis auprès d'elle et passait son bras autour de sa taille, quand soudain on déboucha en pleine lumière.

— Oh ! monsieur, balbutia-t-elle, si on nous voyait !

— Qui ça ?... Les oiseaux du ciel ?... Ne vous occupez pas d'eux et laissez-vous aimer !...

Il se soulevait au-dessus du rail sous un tunnel. Louise effarée, sentait les brèves et irrégulières respirations de son audacieux compagnon se poser sur ses tempes, elle se baissait... Une anxieuse et pourtant douce émotion la gagnait, sa main tremblait et elle résistait plus mollement. Heureusement pour elle, le jour éclatant reparaisait, le train s'arrêtait devant une petite gare et on criait : « Clelles ! Clelles !... »

— Mon Dieu, soupirait-elle en se reculant, honteuse et toute palpitante, nous allions arriver à Monestier... Je vous en prie, laissez-moi !

Elle se dressait sur ses jambes toutes tremblantes, saisissait son chapeau dans le filet et se recoiffait à la hâte.

— Qu'importe Monestier ! murmurait passionnément Capdenave en la serrant dans ses bras, je vous aime, je ne peux plus vous quitter et je vous emmène avec moi !

— Vous êtes fou ! balbutiait-elle, tenez-vous tranquille...

Le train filait à toute vapeur le long d'une rampe boisée. Louise se dégagea à demi et se pencha à la portière. On apercevait déjà le village ensoléillé au milieu des prés et des bois de sapins, avec sa longue, unique rue en pente ; puis, on découvrait la station isolée au bout du pays, et sur le trottoir, trois silhouettes de plus en plus distinctes, groupées en des postures d'attente...

— Je reconnais ma tante et mon oncle, disait l'institutrice ; le monsieur qui les accompagne doit être M. Léchaudel...

— Il est assez laid pour ça ! répliqua Esprit en écartant traitreusement la jeune fille.

D'un geste brusque, il releva la glace et se planta résolument devant la portière qu'il masqua de ses robustes épaules :

— Non, affirme-t-il, je ne vous laisserai pas vous immoler à un pareil pécun !... Je vous aime et je vous garde !

Après avoir progressivement ralenti, le convoi s'arrêtait net et la voix du chef de train courait au long des voitures : « Monestier-d'Allermont ! » L'institutrice, croyant à une plaisanterie, rassembla son sac et son en-tout-cas.

— Voyons, monsieur, sérieusement ouvrez-moi la portière !

— Jamais de la vie ! jurait le peintre en l'attirant à lui et en clouant dans un bâlier les protestations de la voyageuse.

Alors, on entendait l'oncle et la tante affairés, longer la file des voitures et appeler : « Louise ! Louise ! » Mais ils s'égoillaient en vain et le large dos de Capdenave les empêchait de voir leur niece.

— Ils me cherchent ! Ils m'appellent ! murmurait Louise éplorée, c'est indigne ce que vous faites là !... Monsieur, je vous en prie... ouvrez-moi !

Un coup de sifflet. Le train repartait et bientôt la station de Monestier disparaissait comme un rêve. Énervée et lasse de cette lutte inutile, l'institutrice retombait sur la banquette. L' amoureux Esprit essayait de l'entourer de nouveau de son bras, mais elle le repoussait avec colère et se rejetait à l'autre extrémité du wagon. Elle avait caché sa figure dans ses mains et balbutiait, suffoquée :

— Non, c'est trop fort !... Allez-vous-en, je vous déteste !...

Il s'était assis en face d'elle et s'ingéniait à la consoler par de vaines paroles. Elle s'obstinait dans son attitude farouchement silencieuse et on atteignit ainsi la station de Vizille. La portière s'ouvrit et le compartiment s'emplit de voyageurs qui s'en allaient passer le dimanche à Grenoble. Cela jeta une douche sur l'effervescent Capdenave et l'obligea à se tenir coi. L'institutrice, dans son coin, lui tournait quasi le dos et s'entêtait à regarder par la portière. Esprit, condamné à rester muet, commençait à réfléchir plus froidement aux suites de son escapade et à la responsabilité qu'il avait assumée. Ils n'échangèrent plus un mot et lorsqu'on arriva à Grenoble, il aida silencieusement la jeune fille à descendre et s'empara de son sac.

Ahurie, Louise le regardait faire avec stupeur, et le suivait maintenant avec la docilité d'un animal épeuré et inconscient. Une fois dans la cour, le peintre lui prit le bras et se dirigea vers un hôtel situé en face de la gare. Mais quand le garçon les eut introduits dans une chambre et qu'ils se retrouvèrent seuls, Louise s'affaissa sur une chaise et fut prise d'une violente crise de larmes. Elle se tordait désespérément les mains et sa poitrine était soulevée par de douloureux sanglots.

Ce fut au tour d'Esprit de s'effrayer. Il ne s'attendait pas à cette explosion de profond chagrin. S'agenouillant près de l'institutrice, il essayait de l'apaiser avec des caresses, mais il perdait la peine.

Les sanglots de Louise redoublaient et elle le repoussait avec orreur.

— Allez-vous-en ! gémissait-elle ; si vous avez un peu de cœur, ne m'accablez pas davantage... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel malheur !... Mes parents, en ne me voyant pas arriver, écriront

«... chez les personnes chez lesquelles je suis auront une belle réception... Je serai renvoyée honteusement et je resterai seule... Tout cela par votre faute, Monsieur!... Parce que vous m'avez fait croire que je ne suis pas et traitée comme une coureuse... Et me voilà perdue, perdue!...

Capdenave rougit de plus belle. Esprit, décontenancé, il se dit : « Il y avait pourtant raison et je me suis conduit comme un idiot... » Il avait pas méchant garçon, et, bien qu'il ne se piquât point d'une rigide austérité de mœurs, il n'était nullement... à l'égard d'une femme malgré elle. Autant il se fût amusé à se livrer dans une aventure galante avec une fille facile, autant il fut incapable de séduire et de mettre à mal cette jolie créature en larmes. Il la sentait absolument sincère, et cette sincérité éveillait en lui un commencement de remords.

Il saisit tout à coup les mains de l'institutrice.

— Dardenne, dit-il humblement, et ne vous désolez pas mademoiselle Louise! Je vais vous reconduire à la gare. Vous prendrez le premier train en partance pour Monestier; vous serez quitte pour déclarer à vos parents que vous vous étiez endormie et que vous ne vous êtes réveillée qu'à Grenoble.. Sêchez vos yeux... Je suis un grand fou, mais je suis aussi un honnête garçon...

En effet, il la conduisit à la gare. Il y avait justement un train prêt à partir dans la direction de Monestier. Capdenave prit le billet de l'institutrice, puis il l'installa dans un compartiment avec quelques provisions de bouche. Maintenant qu'elle se sentait sûre, Louise s'était rassurée; ses yeux perleux brillaient d'un amande éclat, et ses pulpeuses lèvres rouges retrouvèrent avec un certain effort pour remercier le peintre quand la portière se referma.

Capdenave regarda s'éloigner le train empanaché de vapeur.

— Adieu! soupira-t-il mélancoliquement, elle épousera M. Luchaud... C'est dommage!

André THEURIET.

LE CURÉ DE FAVIÈRES ⁽¹⁾

(Suite.)

M^{lle} Florence ne s'étant pas montrée ce jour-là, M. Lefrançois quitta l'atelier en proie à une agitation singulière et rentra chez lui à grands pas. A ce moment-là, il n'avait pas encore formé le projet d'épouser Florence. Il en était extrêmement épris, il ne songeait pas à se donner le change sur ce point. Mais, de là à renoncer au célibat qui était si cher à son égoïsme, il y avait loin. Il se disait : « Je marierai la petite Guépin à un de mes fermiers, à un riche grainetier qui sera mon tributaire, et, un jour d'échéance imprévue, à quelque fin de mois difficile,



Où vas-tu ainsi, le dos courbé, demanda Bernard. (Page 86.)

la belle viendra me demander un renouvellement ou du crédit. Elle ne sortira pas de ma sphère d'action. Mais la laisser à ce professeur, plus souvent ! Cette caille blonde ne sera pas pour ce merle noir ! »

Sans se douter du danger qui menaçait son bonheur, Paul

(1) Voir le numéro du 9 octobre 1897.

Daniel était heureux. Il voyait Florence tous les soirs, dans le petit salon, quand il faisait beau; quand le temps était incertain, quand il y avait la pluie à manger du père Guépin, soit chez sa mère, soit chez son professeur. S'il eût possédé avec toute sa philosophie quelques notions de psychologie pratique, eût pu étudier le caractère de sa future femme, mais il ne songeait qu'à admirer sa beauté. Florence ne dissimulait pourtant point avec lui et se manifestait sous sa forme réelle que la nature et l'éducation l'avaient faite. Avec sa simplicité de cœur, très futile dans ses goûts, extraordinairement esportive et capable de tous les sacrifices pour briller, elle était leste et vive, très tendre et disposée à la générosité.

La perspective de se voir la femme d'un professeur, c'est-à-dire d'un « monsieur », ne lui plaisait pas. Elle avait trop redouté d'épouser un artisan, ou un cultivateur, et de mener la vie la plus philosophique au fond de boutique, ou dans un coin de ferme, pour ne savoir pas dire à Daniel de lui assurer une condition relevée. Elle ne pouvait oublier qu'un jour elle avait vu passer en costume les professeurs du lycée se rendant en costume à la Préfecture pour faire leur visite du premier de l'An et qu'elle avait eu l'impression que ces gens-là, avec leurs robes et leurs toques, étaient des personnages. Elle serait la femme d'un de ces personnages, qui n'étaient ni vieux, ni laid, ni désagréable, qui paraissait noble, et qui se déclarait prêt à tous les efforts pour parvenir à un jeune élève, et y faire briller celle qui porterait son nom.

Il faut convenir que, pour la petite Guépin, c'était un beau rêve, et que le mariage qui procurait ces flatteuses illusions méritait d'être favorablement traité. Aussi la passion qui s'était emparée de Daniel augmentait-elle à mesure que le temps passait, et même elle de tourner à la folie pour peu que les délais matrimoniaux par sa mère et le père de la fiancée dussent se prolonger. C'était trop point qu'en venant les choses quand la visite de M. Lefebvre refroidit soudain l'enthousiasme du père Guépin. En ayant, ce qui on avait promis cinq pièces d'or et qui s'apercevait qu'on lui avait donné de la fausse monnaie, ne serait pas dans un double plus grand que celui éprouvé par le menuisier lorsque son coffre-fort fut été redonné avec tant de dédain le gendre qu'il choyait et respectueusement. Pour qu'un homme tel que M. Lefebvre, qui connaissait la société, eût formulé sur le compte de Daniel un jugement aussi catégorique, il fallait que

vraiment ces situations de professeurs fussent bien médiocres, ou peut-être que la beauté et le charme de Florence eussent plus de prix qu'il ne se l'était imaginé dans sa simplicité paternelle.

En tout cas il ne s'agissait plus de partir du pied gauche et de se jeter, sans regarder autour de soi, dans une aventure qu'on pourrait regretter amèrement un jour. La première chose à faire était de prévenir Florence, et, sans lui ouvrir trop complètement les yeux sur les défauts que M. Lefrançois avait trouvés à ce projet d'union, de la mettre en mesure cependant de réfléchir et de ne pas s'engager à fond. Guépin n'était pas un grand diplomate. Toute sa malice avait consisté, jusqu'à ce jour, à majorer ses mémoires de trente pour cent, de façon à gagner le plus d'argent qu'il pouvait en se conformant aux usages de sa profession. Il savait qu'il faut tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler. Mais il n'ignorait pas non plus que rien au monde n'est difficile comme de se taire quand on a quelque chose à dire.

Aussi, à peine depuis deux minutes, était-il attablé en face de sa fille, pour le déjeuner du matin, que Florence savait déjà qu'après tout M. Lefrançois ne trouvait pas que le mariage préparé pour elle fût si brillant, et se faisait fort de présenter un candidat qui effacerait les mérites du professeur de philosophie. Il est bon de constater que le premier mouvement de M^{lle} Guépin fut excellent. Elle rougit d'indignation, et répliqua que, pour se mêler de choses qui le regardaient si peu, il fallait que M. Lefrançois fût singulièrement effronté. Était-il seulement un proche, un allié, seulement un ami, pour intervenir dans une affaire qui n'intéressait que son père et elle ? Il était vraiment aisé de venir ainsi dire du mal des gens, et se jeter à la traverse des plans les mieux conçus, mais il était plus difficile de présenter des combinaisons meilleures et d'être soi-même à la hauteur de ceux que l'on décriait. Elle fut si vive, si fière, si nette, que Guépin, impressionné par les raisonnements de sa fille, comme il l'avait été par les critiques de son client, se rangea à l'opinion de la dernière qui parlait, et conclut avec Florence que Lefrançois était un impertinent. Il fit le meilleur accueil dans la journée à son futur gendre, et remarqua, avec surprise, que sa fille se montrait plus réservée que d'habitude. Il ne pensait plus à ce que Lefrançois lui avait dit, et Florence au contraire commençait à y réfléchir sérieusement.

En contemplant tranquillement dans l'esprit de la jeune fille. Les idées, qui se sont peu à peu jetées au hasard, germaient peu à peu et sans la porter au trouble. Après avoir cédé à l'irritation de voir un homme blâmer un accord consenti par elle, elle se calma et analysa la valeur de ce blâme et se demandait si elle était fautive. Il y avait, dans le cas qui se présentait, une satisfaction d'amour-propre pour elle. L'opposition formulée par M. Lefrancque avait pour point de départ la supériorité qu'il reconnaissait à la jeune fille sur son fiancé. Il est toujours doux d'être blâmé, même quand la flatterie prend la forme de l'opposition.

L'événement qui se fit dans la tête de la jeune fille eut instantanément une influence sur ses rapports avec Daniel. Elle n'y mit pas d'importance, mais la légère froideur qui se marquait dans sa façon d'être saisit l' amoureux et le bouleversa. Il eut l'intuition qu'un changement se produisait qui ne pouvait lui être avantageux. Il n'osa pas interroger Florence, car pour un cœur sensible l'illusion est encore précieuse et, restant dans l'ignorance de ce qu'il redoutait, il avait encore le droit de s'imaginer qu'il se trompait. Il fut ébloui par ces réflexions et, quand il aurait fallu reculer sur d'ardeur pour étourdir, entraîner, convaincre la jeune fille, il fut sur lui mouvoir qu'un visage préoccupé et lui faire entendre que des paroles contraintes. Ils se séparèrent, ce jour-là, en faisant effort pour se sourire, et pour un étranger qui eût mesuré à leurs visages, il n'eût pas été douteux que le lien qui les attachait l'un à l'autre était bien relâché, sinon rompu.

Le soir, il y eut entre M^{lle} Guépin et son père une très sérieuse conversation, dont le résultat fut le départ de Florence pour un petit pays voisin de la ville, où une de ses tantes la priait depuis plusieurs semaines de venir la voir. Lorsque le lendemain dans l'après-midi, Daniel, en rentrant de donner sa répétition au fils du notaire, arriva au rez-de-chaussée de la maison, comme toujours, et demanda à la servante « si M^{lle} Florence était là », la réponse sans détours de cette femme, qui n'était point dans le secret des confidences de ses maîtres : « Mademoiselle est partie hier de ville », donna à Daniel un coup dans le cœur. Il resta un moment les joues pâles, les yeux troubles, à regarder la brave femme, puis la volonté de savoir le poussa en avant, et il entra dans l'atelier.

Le père Guépin, par la porte vitrée, le regardait depuis un

instant, ruminant l'explication préparée, mais la mine basse, car il appréhendait une controverse avec un personnage ayant la langue aussi bien pendue que M. le professeur. Il comptait sans l'émotion qui paralysait les facultés de Daniel et ne lui laissait pas le loisir de peser les paroles qu'il devait prononcer. La question naïve, que lui adressa le fiancé de sa fille, eût pu éclairer le menuisier sur la faiblesse de son adversaire, et lui inspirer de la pitié au lieu de crainte. L'infortuné Daniel ne sut que s'écrier :

— Oh ! mon Dieu ! monsieur Guépin, M^{lle} Florence est donc partie ?

Le menuisier se montra digne de son interlocuteur en répondant :

— Oui, mon ami, oui, elle est partie.

Après quoi, ils restèrent en présence, muets l'un et l'autre, Daniel bouleversé par le désespoir, Guépin oppressé par le silence. Enfin le jeune homme trouva la force d'ajouter :

— Mais elle reviendra ?

— Oui, sans doute, dit le père, mais pas avant une huitaine. Il s'agit d'une tante à succession, il ne faut pas la contrarier.

C'était l'explication préparée. L'amoureux n'y prêta qu'une médiocre attention. Ce qu'il voyait de plus clair c'était que Florence ne reparaitrait pas de huit jours, et que pendant ce temps-là il allait vivre comme un corps sans âme. Il n'en demanda pas plus au père Guépin, il lui adressa un « au revoir » mélancolique, et monta chez lui où il régala sa mère de tout ce que son chagrin put lui suggérer de soupçonneuses lamentations. Évidemment ce départ si soudain cachait quelque trahison. Pourquoi M^{lle} Guépin n'avait-elle pas averti Daniel, qu'elle voyait tous les jours, de ce déplacement ? C'était donc qu'elle ne savait pas, la veille, qu'elle dût disparaître le lendemain ? Et alors que s'était-il passé qui nécessitât cette absence ? A moins d'être aveugle ou stupide, il fallait voir, dans cette fuite, une modification complète de la situation. Et une modification qu'est-ce que c'était, sinon la rupture ?

Emporté par la logique de son désespoir, Daniel arrivait bien près de la vérité. Mais que pouvait répondre la vieille mère à ces développements irrités ? Elle ne savait pas, elle ne comprenait pas. Il était invraisemblable que la famille Guépin revînt sur des engagements pris avec tant de satisfaction et même de fierté. Paul était aujourd'hui ce qu'il était hier. Rien de changé en ce

qui le menaçait. Mais pourquoi, comment, sous quel prétexte une femme ? Tout ce qui disait M^{lle} Daniel était vrai, clair, sans ambiguïté. Mais, au-dessus même son fils s'en montrait encore plus sûr. Était-ce un homme, habitué à tout comprendre par expérience, ou la situation incompréhensible était un sujet de colère. C'était un homme à l'esprit imperturbable, que sa mère opposait à son propre désespoir. Irrité tellement Daniel que lui, le plus sûr des hommes, il passa la plus grande partie de ses journées à l'air libre. Il allait s'asseoir au bord du Thérain et regardait couler l'eau. Les pêcheurs à la ligne inquiets se demandaient : qui pouvait faire là ce flâneur qui n'avait même pas la pensée d'occuper sa longue station à tremper une ligne dans le courant.

Lui pour qu'il revenait songeur, il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna vivement et poussa une exclamation de surprise en se trouvant nez à nez avec son ami Letourneur.

— Où vas-tu ainsi, le dos courbé ? demanda Bernard, comme s'il avait quitté Daniel la veille. Tu as l'air de porter le diable en terre !

— Je ne suis pas gai, dit Paul. J'ai des ennuis.

— Pour quoi faire ?

— Ah ! parce que je ne peux pas faire autrement. Ce n'est pas pour mon plaisir.

— Conte-moi ça.

Ils se prirent par le bras, comme au temps de leur plus grande familiarité, et sans penser une seconde à se cacher de celui qu'il avait toujours eu l'habitude de traiter comme un frère, le jeune professeur expliqua à Bernard ce qui lui arrivait. Le grand homme avait écouté avec une gravité émue le récit de son ami. Il le voyait malheureux et le plaignait sincèrement. Beaucoup moins naïf que Paul, il entrevoyait déjà les causes du changement de front de la famille Guépin, il devinait une ingérence étrangère, des propositions nouvelles, une éviction probable du fiancé, en présence d'un père plus avantageux. Toute la politique à la fois naïve et astucieuse de Guépin se découvrait à lui, et il pensait : Ce pauvre Daniel est entraîné par ces gens-là. Il va être la victime d'un mariage d'argent dont il n'a pas la plus légère idée. Peut-être serait-il encore temps d'arrêter les choses, si la fille a du goût pour lui. Il est clair qu'on l'a chassée pour l'empêcher de dire ou de faire des confidences. Elle est chez sa tante, il faudrait que Paul allât

l'y rejoindre, pour causer avec elle, profiter d'un instant de surprise, d'émotion, et obtenir une nouvelle confirmation des promesses échangées. Mais y aller, lui, jamais il ne saura s'y décider. Et s'il se décide, il ne sortira pas des difficultés de son entreprise. Il faut que je l'y conduise. Déjà Daniel, inquiet du silence de son ami, le regardait avec des yeux troublés.

— Eh bien ! mon vieux Paul, dit rondement Bernard, il ne s'agit pas de rester ici à tirer la langue. Il faut aller retrouver ta bonne amie, car n'espère pas qu'on te la ramène. On t'a parlé de huit jours, mettons quinze. Ce sont des délais de menuisier. Ils ne sont jamais exacts. Si tu veux un bon conseil, prends le train et va chez la tante relancer M^{lle} Guépin.

— Mais que dira la tante ?

— Elle dira ce qu'elle voudra.

— Et Florence ?

— Si elle est contente, tant mieux pour toi. Si elle se fâche, eh bien ! tu sauras au moins à quoi t'en tenir. Mais tout est préférable à l'indécision dans laquelle tu vis.

Daniel n'avait besoin que d'être entraîné pour marcher. Il suivit le conseil de Bernard, mais il pria son ami de l'accompagner. Celui-ci, curieux de connaître la belle qui jetait tant de désordre dans les pensées du sage Paul, consentit à partir avec lui, et vers les quatre heures, ils descendirent à une petite station de la ligne de Beauvais et en un temps de marche gagnèrent la maison de la tante. C'était une rentière de village, vivant entre ses chats et sa bonne, qui ne désirait en aucune façon recevoir la visite de sa nièce, et ne manifestait que par politesse, et pour dire quelque chose, dans ses lettres de bonne annéc, le regret de ne pas embrasser Florence. Elle avait été ahurie d'abord, gênée ensuite, puis pas mécontente enfin d'avoir à loger la jolie fille pendant huit jours. Elle l'avait trouvée charmante, après l'avoir examinée, et s'était amusée de l'émoi que l'arrivée de cette petite Guépin avait causé dans le pays. On était venu la voir, comme une curiosité, on avait fait force politesses à la vieille tante qui tout à coup se voyait tourner au personnage. Quelle ne fut pas son agitation, quand sa bonne entra comme un coup de vent, un bel après-midi, en criant :

— Madame, c'est deux messieurs de la ville pour mademoiselle !

Florence n'était pas loin et elle avait l'oreille fine car elle

... et se précipitant dans la salle, juste à point pour recevoir Fernand et Bernard qui faisaient leur entrée.

Elle n'avait pas su que c'était son fiancé qu'elle attendait. Elle se précipita plutôt à l'arrivée d'un prince Charmant conduit vers elle par M. Letourneur. Car depuis les confidences du père Guépin, elle avait rêvé à son aventure, et s'attendait à des surprises inattendues. Celle qui lui était ménagée la saisit un peu et, ne pouvant des deux jeunes gens, elle resta interdite. Elle se hâta cependant prendre la main par le jeune professeur et attendit qu'il lui présentât Bernard Letourneur, dont elle admirait, au même moment, l'air de force, la belle tournure et l'assurance.

— Maintenant dit l'un de Daniel, je vous amène un pauvre homme que votre départ avait jeté dans la désolation. En vous voyant, je m'explique son chagrin.

Elle ne réagit, en souriant à Daniel, et elle répondit évasivement :

— Il n'a fait que ce qu'il voulait, je n'ai fait qu'obéir à mon père.

La réponse offrait matière à réflexion et quelqu'un qui eût été de sang-froid, ne se fût pas fait faute sur-le-champ de demander pourquoi M. Guépin avait pris le parti d'éloigner sa fille. Mais la présence de celle qu'il aimait avait en quelque sorte affolé Daniel. Il ne songeait qu'à la regarder, à lui prendre les mains, et surtout à l'entraîner du côté d'un petit jardin qui s'ouvrait à eux, propice aux confidences. Florence, qui sans doute préférait, s'il y avait des explications à donner, ne les risquer qu'en tête à tête, se hâta cependant de son fiancé hors de la salle, et laissa égoïstement Bernard en présence de la tante ravie d'avoir à faire les honneurs de chez elle à un aussi beau monsieur. Or, pendant que Daniel se laissait conter par M^{lle} Guépin tout ce qu'elle voulait lui raconter, le malin Letourneur s'était mis en tête de confondre la jeune dame et de lui tirer la vérité sur le cas de sa nièce.

Il n'aurait su le dire que, au bout de vingt minutes, grâce à quelques questions habilement posées, il avait acquis la certitude que le père Guépin était décidé à ne pas donner suite au mariage de sa fille avec le professeur de philosophie. Certes c'était une décision très sagesse, mais on lui avait offert un gendre plus avantageux. Le parti séduisant de Florence, chez sa tante, était tout bonnement destiné à couper court aux relations quotidiennes des

deux jeunes gens, et à préparer une rupture en douceur. La vieille dame se lamenta beaucoup sur le triste sort de ce pauvre jeune homme, qui paraissait si honnête, elle blâma la duplicité du menuisier qui « du reste était peu droit de nature et n'avait pas donné à la défunte M^{me} Guépin tout le bonheur qu'elle méritait ». Elle ne craignit pas d'insinuer qu'il buvait un peu, ce qui était vrai, et qu'en conséquence il n'avait pas toujours sa tête à lui. Quant à Florence, c'était un bijou, une vraie perle, qui méritait d'être la femme d'un prince. Le prince rêvé par la jeune fille, et dont elle avait vaguement parlé à sa tante, apparaissait là, pour expliquer la trahison.

Bernard voulut pousser la tante à des révélations plus précises, mais comme elle ne savait rien, elle ne put rien raconter. L'heure s'avancant, les fiancés abandonnèrent leurs plates-bandes et reparurent dans la maison parfaitement d'accord en apparence. La

belle Guépin avait prodigué à son fiancé les assurances les plus satisfaisantes, et promis de revenir à Beaumont vers la fin de la semaine. Comme ce n'était que trois jours à attendre, Daniel s'accommodait du délai, et, après quelques politesses à la tante, afin de réparer, autant qu'il était en lui, l'effet, qu'il jugeait fâcheux, de son arrivée inattendue, il reprit avec son ami la route du chemin de fer.

Il était si parfaitement content que Bernard eut conscience de le troubler par ses appréciations sur l'attitude de sa fiancée, et les confidences de la tante. Il attendit que le train fût parti pour poser à son ami quelques questions qui parurent à celui-ci tellement anormales qu'une inquiétude soudaine succéda à sa rayonnante sérénité.



Lefrançois saisit Guépin par le collet... (Page 95.)

— En somme, qu'est-ce qu'elle t'a dit, ta bonne amie, demanda Bernard, pendant que nous nous promenions dans le jardin le long du grand canal ?

— Elle m'a dit que son père avait exigé qu'elle allât voir sa tante, qui est sa seule parente, et dont elle doit hériter afin de la bien disposer pour moi...

— Vraiment, mais qu'il fallait huit jours pour obtenir ce résultat ? Et surtout qu'il était indispensable de ne pas te prévenir ?

Les sanglots de Daniel, dissipés par la joie de l'entrevue, reprenaient plus pressants et plus nombreux. Il se retrouva tel qu'au départ de Beaumont, avant d'avoir causé une heure avec Florence. Il s'avoua qu'il était furieusement naïf, et que M^{lle} Guépin avait bien l'air de ne lui raconter que ce qu'elle voulait qu'il crût. Bernard ne lui laissa aucun doute à cet égard. Il poursuivit :

— Pendant que tu marivandais, en effeuillant des marguerites, avec cette jolie blonde, car elle est bien jolie, il n'y a pas à le nier, mais je tirais les vers du nez de sa vieille bécasse de tante qui se frotte avec candeur que le pochard de menuisier... car tu ignores peut-être que Guépin a une fâcheuse tendance à lever le coude... — que ton pseudo-beau-père enfin, avait en vue un candidat nouveau, avec lequel tu ne pouvais pas entrer en comparaison, et qui, par sa situation, mettrait sa femme à la hauteur de tout ce qu'il y a de plus huppé dans le département. Il s'agirait du petit comte de Perceval, qui a trois cent mille francs de rentes, et le baron de Marquiset, ou du baron de Larmoise qui fait ouvrir, ou de Gagnelat le sénateur, que la bonne dame n'en aurait pas en plus gros dans le bec. Mais tout cela importe peu ! Ce qui est à retenir c'est que tu es berné, qu'on est en train de se servir de toi pour amener un gros prétendant, et que la petite, si tu n'y mets pas bon ordre, va te passer devant le nez.

Daniel foudra dans un silence morne. L'hypocrisie lui faisait fauter. Il ne comprenait pas qu'on pût tromper, et, pendant une heure, il en avait la preuve. Florence n'avait fait qu'abuser de sa confiance, de sa jeunesse, et entassé mensonges sur mensonges. Il lui dit une volée virulente :

— Comment croire à une pareille infamie ? C'est à douter de tout !

— Mais mon pauvre garçon, en ce monde, il ne faut pas croire à grand-chose, surtout à la franchise et à la fidélité des femmes. Que pensais-tu que cette aimable fille te répondît, quand tu lui

assurais que ton amour serait aussi long que ta vie? Qu'elle avait déjà passé parole à un autre prétendant? Est-ce que c'était possible? Fatalement elle devait te tromper et mentir. C'était une nécessité de sa situation, et, à ces nécessités-là, elle et ses pareilles obéissent toujours, parce que c'est leur intérêt, d'abord, et ensuite leur goût. La femme ment, comme l'oiseau vole, tout naturellement. Il faut être professeur de philosophie, et bourré de Spinoza jusqu'aux sourcils, pour ne pas savoir ces vérités élémentaires. Et encore! Est-ce qu'on ne nous a pas raconté au collège que Spinoza lui-même avait eu des déboires dans le genre des tiens? Ainsi, tu vois, même sous Louis XIV et du temps du Grand Pensionnaire, c'était déjà comme ça!

Bernard aurait pu continuer à raisonner gravement ou plaisamment, c'eût été en pure perte. Daniel ne l'écoutait pas. Absorbé par une profonde rêverie, il avait penché la tête sur sa poitrine, et la pâleur de son visage, la contraction de sa bouche indiquaient l'amertume de ses pensées. Pendant tout le trajet, les yeux vagues, les mains inertes, il resta dans la même prostration. Il descendit sans avoir prononcé une parole, et se laissa emmener par son ami qui commençait à être inquiet d'un pareil mutisme. Pour le robuste et expansif Bernard, tout ce qui était silence, contention, devenait inexplicable. Il ne pouvait pas comprendre qu'on ne criât pas son chagrin et qu'on n'agitât pas sa douleur. Malheureux et jaloux, il aurait frappé, tué peut-être. Mais il ne serait pas resté morne et prostré.

Il conduisit Paul chez sa mère et raconta, en gros, à la bonne femme les infortunes qu'elle pressentait depuis le départ de M^{lle} Guépin. Puis, comme l'heure le pressait, il se retira en promettant de revenir, le lendemain, savoir dans quel état d'esprit se trouverait son ami. Resté seul avec M^{me} Daniel, l'amoureux de Florence se sentit plus calme. La présence de Bernard lui avait été insupportable. Ce témoin de son malheur avait doublé la portée de ce malheur même. Sa compassion, ses explications, ses théories avaient pesé sur la pensée de Daniel jusqu'à l'anéantissement. Il avait préféré cesser de réfléchir plutôt que d'appliquer ses facultés de réflexion à des idées aussi basses que celles émises par Bernard. Tout ce mélange de matérialisme viveur et de cynique expérience le soulevait de dégoût. Il éprouva du soulagement à se voir seul dans son chez lui, en présence de sa mère qui ne lui parlait pas, mais le suivait tendrement de ses yeux

acquiesce. Il put prendre sur lui d'exprimer ce qu'il ressentait et le fit avec une simplicité et une raisonnable. Alors, la vieille mère l'interrompit, reconquiesce et ils causèrent avec douceur et tristesse :

— Mais que pourrais-je dire, dit M^{re} Daniel, c'est que notre conversation s'est singulièrement changée de manière de voir. Comment ce que tu regardais excellent, il y a trois mois, lui paraît-il méprisable aujourd'hui ? Il faut donc avoir un entretien avec lui, à ce sujet, ne fût-ce que pour examiner ses motifs, car il doit en avoir, même mauvais.

— Il n'en a d'autres que l'intérêt, et c'est le plus fort de tous, celui auquel il est impossible de résister sans vertu. Et je ne crois pas M. Guépin très vertueux. Si j'en crois ce que la tante aurait dit, le père de Florence aurait la tête montée, par je ne sais qui, et s'attendrait à marier sa fille avec un prince. Il doit y avoir de l'exagération dans ces racontars, mais le fond est certainement vrai, et notre voisin a fermement l'intention de manquer à ses engagements envers nous.

La petite bourgeoise têtue et formaliste qu'était M^{re} Daniel se révolta à cette affirmation et, comme s'il s'agissait d'un intérêt légal et qui appelât le papier timbré, elle dit d'un ton menaçant :

— Eh bien ! c'est ce que nous verrons. On ne se moque pas ainsi des gens !

— Ma bonne mère, qu'espérez-vous ? Si M. Guépin est décidé à ne pas tenir sa parole, rien ne fera qu'il la tienne. Ce ne sont pas des torts matériels dont il se rend coupable. Et il n'y a pas de réparation pour le mal qu'il me fait. Toute la question est de savoir si sa fille est de connivence avec lui, comme Bernard le croit, ou si elle est ignorante de ce qui se prépare, comme je l'espère encore, contre toute vraisemblance.

— Il convient de lui demander. Une bonne conversation avec le père nous éclairera sur les sentiments de la fille. Avant tout, il ne faut pas se laisser bernier. Mais en y réfléchissant, ce sera peut-être un très grand bonheur pour toi, si tu n'épouses pas cette pauvre Florette, qui est vaine et coquette et pensera bien plus à s'attifer qu'à bien tenir ton ménage.

— Le mal en ceci c'est que je l'aime.

— Ah ! il conviendrait mieux souffrir de n'épouser pas une femme avec qui de souffrir pour avoir épousé une femme mauvaise. Dans ce premier cas, ce n'est qu'un temps à passer ; dans le second, il s'agit de toute la vie.

Le jeune homme baissa la tête, il ne trouvait rien à répondre aux arguments de sa mère. C'était la logique des gens simples, et elle est inattaquable. Aucun raisonnement ne pouvait prévaloir contre le bon sens populaire de la vieille maman. Et son fils, si supérieur par l'instruction, n'essayait même pas de discuter. Oui, si Florence était perfide et légère, il valait mieux s'écarter d'elle. Au moins serait-on sûr de s'épargner de plus cuisants regrets. Mais comment persuader cette prudence à un amoureux ? Au moment où il paraissait résigné à son sort, Daniel ne rêvait que de revoir Florence, pour la reconquérir et la garder cette fois triomphalement.

Le père Guépin, pendant ce temps-là, commençait à regretter d'avoir écouté les propos de M. Lefrançois, et d'avoir si vite rompu avec Daniel, sans avoir un autre gendre sous la main. Les assurances du banquier étaient séduisantes, mais elles ne valaient pas une bonne réalité, et la réalité c'était Daniel qui l'offrait en épousant. Le vieux se disait : Qu'est-ce que je vais faire de ma fille dans ma menuiserie ? Elle me gêne diablement ! Il faut que je m'occupe d'elle, et ce n'est pas une besogne d'ouvrier... Le professeur me la prenait, il en faisait une dame. Et l'autre, avec ses raisonnements, m'a conduit, je le crains bien, à agir au rebours de mes intérêts. Il est temps qu'il s'explique, et s'il a un prétendant, qu'il le montre !

Mais M. Lefrançois, depuis que Florence n'était plus chez son père, ne paraissait pas à l'atelier. Guépin prit le parti d'aller le relancer à son bureau. Il fut reçu, après avoir attendu un bon quart d'heure, en compagnie de gens divers, qui tous avaient des mines de malheureux, et se jetaient entre eux des regards de défiance, comme s'ils craignaient que le premier qui passerait dans le cabinet du banquier épuisât la caisse au point qu'il n'y eût plus d'argent à prêter ensuite à un taux raisonnable. Ce fut Guépin qui entra avant tout le monde. Le prestige de Florence agissait, et on ne pouvait vraiment pas traiter le père d'une si jolie fille, comme les fermiers besogneux de la vallée. Mais M. Lefrançois sembla avoir épuisé sa politesse par cette marque de condescendance. Il ne se leva pas de son bureau pour recevoir Guépin, et lui montrant d'un doigt sec et pointu un tabouret de bois placé à côté de son bureau, sellette de ses victimes :

— Bonjour... Asseyez-vous, dit-il. Qu'est-ce qui vous amène ?

Le menuisier se trouva bien embarrassé pour répondre, il

— Eh bien, respirez, entre ses mains, regarda ses chaussons de jadis, son onguement passionné, et se tut, abruti par la difficulté de répondre à la question.

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez? reprit plus rudement Lefrançois. Est-ce que vous avez perdu votre langue, en venant de chez vous? Est-ce que vous avez besoin d'argent? Je vous en dois...

— Non, monsieur Lefrançois, dit Guépin, remis de son hébétément par la question à laquelle il pouvait répondre. Non, je n'ai besoin de rien... C'est pour ma fille...

— (Quoi?) Qu'est-ce arrivé à votre fille? fit Lefrançois, dont le visage se colora comme par enchantement.

— Oh! lui est rien arrivé, Dieu merci, monsieur Lefrançois. Elle est chez sa tante, ainsi que vous me l'avez conseillé...

— Eh bien?

— C'est que je n'ai plus de gendre, maintenant que vous m'avez fait rompre avec le professeur.

— Guépin, ne disons pas d'absurdités, si vous le voulez bien. Je ne vous ai pas fait rompre avec le professeur; je vous ai prouvé que votre fille valait mieux que la condition que vous lui prépariez... Mais vous n'avez fait que ce que vous avez voulu.

A l'énoncé de cette finasserie, Guépin se retrouva lui-même, il leva les yeux sur son riche client, et de sa voix de pocharde, enrouée et traînante :

— Alors, si c'est comme ça, et s'il faut que je ne fasse que ce que je veux, je vas renouer avec M. Daniel qui est un bien gentil et honnête garçon. Voilà ce que je veux!

Un coup, M. Lefrançois se leva et regardant Guépin avec colère :

— Eh, vous êtes enragé pour la marier? Elle n'a que dix-sept ans, elle peut attendre, que diable! Je vous trouverai un mari pour elle, je vous l'ai assuré.

— Un beau monsieur, vaut mieux que deux tu l'auras, comme dit l'autre, dit le mécontents, qui se sentait reprendre de l'autorité. Je ne puis pas laisser ma fille plus longtemps chez sa tante, il faut qu'elle revienne à Beaumont, et je ne veux pas qu'elle y rentre comme une fille délaissée.

— Eh bien! venez, dit le banquier. Mon métayer de Noiremont, l'indigne, un bon garçon de trente ans, bien établi, et qui a de l'avenir, car il sait son état, cherche femme...

Guépin pâlit de colère, car il eut le soupçon que M. Lefrançois se moquait de lui. Il se leva aussi, et frappant sur le bureau :

— Votre métayer ! Est-ce que vous croyez que ma fille est faite pour votre domestique ? Votre métayer ? Pourquoi pas votre vacher ?... En voilà une affaire ! Et vous me rabaissiez mon futur gendre, un monsieur qui vous vaut grandement, pour me proposer un pacant !

— Faites-moi le plaisir de vous taire, vous ! répliqua rudement M. Lefrançois. On ne crie pas chez moi.

— Excepté quand on y est écorché ! ricana insolemment Guépin. Il y avait avec moi, dans votre antichambre, des gens qui n'ont pas l'air de venir ici de bon gré, ni de rire en s'en allant... Est-ce parmi eux que vous me voulez dénicher un gendre ? Grand merci ! Ma fille n'est pas pour leur nez !

— Guépin, rasseyez-vous, et écoutez-moi.

— Non, j'en ai assez ! cria le menuisier hors de lui. Après tout, je n'ai besoin de personne, je n'emprunte pas ! Je suis bien dans mes affaires, et ma fille est la plus belle demoiselle de la ville. C'est vous qui me l'avez dit. Je ne vois pas pourquoi je me laisserais humilier...

Lefrançois saisit Guépin par le collet de sa veste, et le secouant :

— Entêté, voulez-vous m'écouter, à la fin... Je vous dis que je vous marierai votre Florence... Oui, et mieux que vous ne le feriez vous-même. Ayez un peu de patience, que diable ! Laissez-moi trouver ! En tout cas, ne renouez pas avec le professeur... Me le promettez-vous ?

Guépin leva fièrement sa tête finaude, et jouissant de voir le puissant banquier réduit à l'implorer :

— Monsieur Lefrançois, nous sommes jeudi. Je vous donne jusqu'à lundi prochain, parce que vous êtes un client... Si lundi vous ne vous exécutez pas, je saurai ce qu'il me restera à faire...

Lefrançois eut une reprise de rage orgueilleuse, en entendant le menuisier lui parler sur ce ton-là, dans son propre cabinet.

— Fichez-moi le camp, vieux idiot ! cria-t-il. Vous avez de la chance que votre fille soit si jolie, car je vous ferais sortir d'ici, avec bien du plaisir, à coups de pied dans les jambes, pour vous apprendre à être poli, vieux drôle, vieux ivrogne !...

Guépin, en s'entendant ainsi traiter, retrouva le sentiment des distances, il se courba devant le banquier, et avec un humble regard :

Monsieur Lefrançois, excusez si je me suis laissé emporter à vous déplaire... Je suis bien votre respectueux serviteur...

— Ah ! C'est encore heureux ! grogna Lefrançois. Maintenant, fichez le camp ! Vous me faites perdre mon temps, avec vos ameries. A lundi !

Il se pencha vers la porte, et, le laissant aux mains de son garçon de bureau, il retourna en grognant, ce qui ne promettait pas d'agrément aux pauvres diables qui attendaient leur tour d'entrer dans le cabinet du banquier.



La belle blonde prit le bouquet. (Page 96.)

III

M^{lle} Guépin, le surlendemain du jour où elle avait eu, chez sa tante, la visite de son fiancé, était fort occupée à nettoyer des rosiers dans le petit jardin, lorsque, par-dessus la haie, elle vit une main passer qui tendait un gros bouquet de fleurs des champs. Au même moment, la voix de Paul Daniel se faisait entendre :

— Bonjour, mademoiselle Florence, voulez-vous m'ouvrir la porte, que je vienne jusqu'à vous ?

La belle blonde prit le bouquet avec un gracieux sourire, et sans émotion apparente, elle suivit la haie jusqu'à la barrière de bois qui donnait dans la ruelle où se trouvait son amoureux, détacha le crochet de fer rouillé, et dit :

— Entrez, monsieur Paul.

Il le regarda dans la clarté de cette lumineuse journée, cherchant la trace de ses frussetés dans ses yeux noirs si purs, sur son front blanc encadré de cheveux d'or. Il la vit calme, fraîche, naïve, image de la simplicité et de la candeur.

— Je t'attendais pas votre visite, dit la jeune fille. Est-ce que vous avez amené votre ami ?

Cette question si simple et si naturelle eut le don de déplaire

extraordinairement à Daniel. Qu'est-ce que Bernard avait à faire là ? Comment occupait-il la pensée de M^{lle} Guépin ? Il répondit :

— Non. Je suis seul. En avez-vous du regret ?

— Grand Dieu ! Pourquoi ? C'est vous seul que j'ai plaisir à voir.

Il n'y avait pas trois minutes qu'ils étaient en présence, et déjà elle ne disait plus la vérité. Elle regarda Daniel d'un air coquet et dit :

— Mais vous, comment se fait-il que vous ayez pu vous absenter de Beaumont, aujourd'hui ? Vous êtes donc en vacances ?

— Non, Mademoiselle, j'ai prié qu'on me suppléât afin de venir vous voir. J'avais besoin de causer avec vous très sérieusement...

— Si sérieusement que cela ?

— Oui. Car il faut que je sache en vous quittant, cette fois, si je dois compter ou non sur votre promesse.

Florence fronça le sourcil. Elle haïssait la contrainte, et l'explication que Daniel

prétendait lui imposer lui parut insupportable. Elle dit :

— Vous avez besoin de bien des assurances. Ne vous en a-t-on pas donné assez ?

— Toutes celles que j'ai reçues sont infirmées : je n'ai plus le droit de croire à rien. Votre père lui-même m'a avoué qu'il hésitait à donner suite à nos projets...

— Mon père ? Quand lui avez-vous parlé ?

— Hier soir. Il m'a paru fort troublé par la précision de mes questions. Je lui demandais, comme à vous, une réponse catégorique. Il s'est d'abord répandu en paroles vagues sur le danger d'aller trop vite en affaires, sur la duplicité des donneurs de conseils, sur l'ambition bien naturelle de caser sa fille le mieux qu'on peut. Et, comme je le ramenaïs toujours à ma question : Oui ou non serai-je votre gendre ? il a fini par me répondre : Eh ! je ne



Florence, jurez que vous serez à moi. (Page 101.)

— Un peu soupçonneux, dit-il. L'un me dit blanc, l'autre me dit noir. Avec deux ou trois filles, et qu'elle les dit elle-même. Après tout, c'est à elle, à son père, à son oncle qui sont mariés. Elle a une bonne tête, son grand-père n'en fait rien. Voilà, mademoiselle, très résumé, le discours que m'a tenu votre père. Vous comprenez maintenant pourquoi il m'a permis de venir ici aujourd'hui. Vous devez avoir assez de confiance en moi pour ne pas douter que tout ce que je vous ai dit ne soit rigoureusement exact. Expliquez-moi donc, comme votre père le veut, et comme je vous en prie.

Florence regarda Daniel avec une candeur attristée. On eût dit un jeune homme injustement accusé et qui se désolait d'avoir à protester de son innocence.

— Il est vrai que mon père a eu la tête montée par quelqu'un qui, sous prétexte de m'envoyant ici était de se donner le temps de se distraire. Mais il n'a guère que par affection pour moi, et je ne puis lui en faire un crime. Je lui ai obéi, comme je lui obéissais quand il me demandait à vous. Qu'auriez-vous pensé de moi, si je m'étais mise en révolte contre sa volonté ? Je croyais que le temps arrangerait les choses, que vous sauriez vous défendre, et que tout finirait par s'accorder. Et vous voyez que je n'avais pas tort, puisque vous avez parlé à mon père, puisqu'il vous a envoyé me trouver, et que vous êtes ici, dans ce petit jardin où il serait plus agréable de se promener, en causant gentiment, que de rester immobile à se quereller.

Il est bien difficile de tenir rigueur à une très jolie fille qui vous parle en souriant, dans le parfum des héliotropes et des roses, sous les rayons dorés d'un soleil de printemps. Le ciel, les fleurs, la brise, toute la douceur du renouveau était complice de M^{lle} Guépin pour adoucir le tendre Daniel. Il dérida son front grave, et pressant le bras de la jeune fille sous le sien, il commença à marcher le long de la haie d'aulépine, dans une ombre embaumée, dont la fraîcheur était exquise.

— J'aurais bien des reproches à vous faire, dit-il, car vous vous êtes assurée très facilement. N'avais-je donc pas mérité d'être un peu plus rigoureux ?

— Vous ne savez pas si je n'ai pas parlé pour vous. Et vous ne savez qu'en dire plus — que j'aurais fait, au dernier moment. Vous êtes bien prompt vous-même à me soupçonner.

— C'est qu'il y a de vous même passionnément et que mes craintes

sont en proportion de mon amour. Si j'étais tranquille et résigné comme vous, songerais-je à vous adresser des reproches? Je prendrais le temps comme il vient avec une admirable indifférence. Mais ce n'est pas cela. Tout ce qui met en cause l'avenir de ma tendresse, la sécurité de mon bonheur, me trouble et me tourmente. Et c'est si j'étais resté bien sage, à Beaumont, que vous auriez le droit de m'adresser des reproches, et non pour m'être affolé, vous eussé-je, dans mon désespoir, un peu accusée d'ingratitude.

— Voilà un amour qui ne sera peut-être jamais bien agréable, dit Florence avec une gracieuse moue. Vous serez donc inquiet, en toute occasion, et jaloux à l'avenant? Cette perspective n'est pas très séduisante pour une femme. En tout cas, on ne pourra pas vous accuser de dissimulation, et vous montrez votre caractère tel qu'il est, avec ses bons et ses mauvais côtés. Si je n'étais pas bonne et indulgente, j'aurais l'occasion de vous quereller, car il y a bien peu de confiance dans votre façon d'agir. Vous prenez l'alarme, après que je vous ai donné les assurances les plus formelles, et pour des racontars, des on-dit, vous doutez de moi. Est-ce d'un esprit très réfléchi?

— C'est d'un cœur très épris.

— Eh bien! Un peu moins de sentiment et un peu plus de raison. Les transports ne me saisissent pas l'imagination. Je crains d'être un peu trop calme pour vous, ou plutôt que vous soyez un peu plus enthousiaste qu'il ne faudrait pour être heureux avec moi.

— Laissez-vous aimer et je vous réponds de mon bonheur. Quant au vôtre, ma préoccupation unique sera de l'assurer.

— Ah! Je ne doute pas que vous ne soyez bon. Tout me le prouve et ce que m'a dit de vous votre mère suffirait à me convaincre. C'est vous qui m'effrayez par l'exagération de vos sentiments. Aucun de ceux qui sont autour de moi ne pense et ne parle comme vous. Vos idées sont nouvelles pour moi et elles me font un peu peur.

Ils marchaient, en parlant ainsi, dans le petit jardin, à l'ombre de la haie qui les enveloppait du parfum amer de ses fleurs. Si Daniel avait été en état de réfléchir, il aurait pu trouver, dans ce court entretien, des éléments d'observation qui l'auraient renseigné sur le caractère, les tendances, les goûts de sa bien-aimée. La frivolité, l'indifférence, l'égoïsme qui s'y marquaient lui auraient donné, de celle qu'il regardait comme une créature

sa vie, sans tout autre occupation. Il l'aurait jugée prétentieuse, sotte, et surtout dissimulée. Il se serait probablement détourné d'elle, après à peine quelques nuits blanches et quelques journées à se précipiter son royaume perdu. Tout eût été préférable à épouser une souveraine d'élite, créée par la nature, avec tant de soin, pour répondre à la fois autour d'elle la joie et la douleur. Mais Daniel était obsédé par l'idée fixe de posséder Florence. Et tout ce qui ne tendait pas à assurer la réalisation de son désir n'existait plus pour lui. Incapable de raisonnement, les yeux fermés à toute observation, ses facultés intellectuelles absorbées par la préoccupation unique qui l'entraînait, il ne voyait que la jeune fille, s'attachant tout à elle, et eût sans hésiter plongé au fond d'un gouffre s'il avait été sûr de l'y retrouver.

Florence avait un vague soupçon de cet état d'esprit. Elle l'avait dit au jeune homme. Et cette franchise instinctive était la révolte de sa pensée latente de suivre une pensée plus haute, plus forte, plus rigide. Elle sentait bien qu'avec Daniel elle n'était pas de plain-pied. Il n'y avait pas, quoi que tentât l'amoureux pour faire tomber la barrière, accord général possible entre Florence et lui. Ils ne possédaient aucun point de contact, aucun sujet d'entente. Ils n'étaient pas de la même patrie intellectuelle. Ils parlaient chacun un langage différent, exprimaient des idées opposées et, en somme, se trouvaient absolument étrangers l'un à l'autre. Voilà ce qu'avait vu sa claire intelligence Daniel, aveuglé par son amour, ne parvenant pas à distinguer, et ce que Florence, avec sa sensibilité, par son tact féminin, comprenait presque.

Mais, cependant, elle ne repoussait pas le fiancé qui, le premier, lui avait ouvert sur le monde une perspective séduisante. Elle conservait une secrète reconnaissance à celui qui l'avait rehaussée à ses propres yeux, en lui faisant comprendre qu'elle méritait mieux que d'épouser un ouvrier ou un petit commerçant. Mais elle était prête à l'accepter comme le lui avait annoncé son père, un parti plus avantageux se présentait pour elle. En attendant, son bonheur était extrême, car, suivant Daniel, le père Guépin laissait à sa fille le soin de prendre une décision, et elle ignorait ce qui se passait à Beaumont et ce qu'elle devait espérer. Comme les solennités ne signifiaient rien et étaient moins dangereux à prodiguer que les promesses, elle ne les marchandait pas à son amoureux. Ils revinrent vers la maison et entrèrent dans la salle où la tante travaillait près de la fenêtre, jetant de temps en temps, pour

l'acquiescement de sa conscience, un coup d'œil sur les jeunes gens qui se promenaient si sagement le long des plates-bandes. La vieille dame ne marqua aucun étonnement d'avoir vu paraître Daniel après que sa nièce lui avait expliqué que le mariage projeté était rompu. Et quand il partit, elle le suivit d'un tranquille et compatissant regard.

Florence accompagna Daniel jusqu'au tournant de la route et là, au milieu des champs, à l'abri d'un mur palissé de vignes, dans le silence et le calme du soir qui tombait, ils restèrent encore quelques instants à causer. Une secrète mélancolie assombrissait le front de l'amoureux. Il ne pouvait, quelque aveuglé qu'il fût, ne pas se rendre compte que celle qu'il adorait ne lui avait pas donné une seule fois, pendant le temps qu'il venait passer auprès d'elle, l'assurance d'être à lui. Au moment du départ, plus hardi qu'il n'avait jamais été, il voulut contraindre Florence à se promettre. Il ne put supporter l'idée de s'en aller sans savoir s'il pouvait compter sur la parole donnée. Exaspéré par le doute et la crainte, il osa prendre la jeune fille dans ses bras, et, la tenant là prisonnière sur son cœur, dont elle sentait les battements, il lui dit :

— Florence, jurez que vous serez à moi !

Elle eut un sourire d'ange et répondit :

— Êtes-vous donc encore inquiet, après toute cette longue causerie ?

— Florence, reprit-il avec insistance, je suis malheureux de vous quitter. Donnez-moi du courage, pour supporter l'absence, jurez que vous serez à moi !

Elle leva le doigt d'un air coquet et dit :

— Ah ! vous avez bien peu de confiance en moi, et je devrais vous en punir...

Il eut une crispation douloureuse, en voyant qu'elle éludait toujours et fuyait devant la nécessité de répondre. Pour la troisième fois il répéta :

— Florence, avec quelques paroles vous pouvez me rendre si heureux. Ne voulez-vous pas me faire le serment que je vous demande ?

Elle pencha sa tête sur la poitrine de Daniel et le regardant avec une expression mutine, elle approcha ses lèvres de la bouche du jeune homme et murmura :

— Un serment ne vaut pas un baiser.

RIQUET

Mon élève.

Si nous avions eu seulement dix minutes l'autre jour, quand je t'ai raconté à la gare de Perrache, entre deux trains, je t'aurais pu de bons moments raconter mon histoire ; cela t'aurait économisé un temps précieux : je parle plus bref que je n'écris. Mais j'ai promis, je tiens parole, tant pis pour toi.

Depuis je pense que aujourd'hui, c'est de savoir pourquoi je recommence ma vie après l'avoir dit tant de fois que je ne voulais plus aimer au monde personne que mon petit Henri, mon Riquet, ce pauvre orphelin de quatre ans. Cela t'intéresse en tant que psychologue et chercheur de documents humains. Soit, je vais te satisfaire... Eh bien ! mon ami, c'est Riquet qui est cause de tout.

Tu sais si je l'aime. Sa naissance a coûté la vie à sa mère, et ce crime du cher innocent a doublé, je crois, mon amour pour lui. Entre cet enfant et moi, il y a comme un lien funèbre ; il me semble que nous sommes deux complices.

Tu lui consacrais toutes mes heures, toutes mes minutes, mon amour grandissant à peu à peu vaincu ma douleur ; la présence de — vivait un à son tour — l'oubli de la mort, du moins rendu la force de vivre et le désir d'être heureux. Cela ne s'est fait que momentanément. J'ai lutté contre cet apaisement, qui, semblable à la douceur d'une nuit, enivrait mon âme pour la tranquilliser. J'avais des remords ; je soupirais après avoir ri ; enfin j'en étais presque arrivé à regretter mes larmes et à me dire :

« Que c'est triste de perdre une tristesse ! »

Donc, pour des raisons, je m'habituai à cette gaieté qui revenait à moi, mais comme elle ne me fit plus de continuel reproches, et, comme elle indulgent que tous les égoïstes, — disons tous les hommes — ont pour eux-mêmes, je me persuadai que j'avais raison, que c'était mon droit, même mon devoir de montrer à mon enfant un enfant souriant au lieu d'un front plissé. A quoi lui demander de lui faire deviner, à ce très petit, que le doute, la

crainte, le chagrin sont nos inséparables, du jour où nous avons l'âge de regretter le nonchaloir et les vrais éclats de rire de la première jeunesse ?...

Ainsi, j'en vins à prendre mon parti de n'être plus le maître de mes pensées; je me résignai à regarder en avant, vers un inconnu que je désirais voir moins sombre que le passé; tout ce qui me resta de mes désespoirs fous et de mon sinistre abattement de naguère fut un attendri et pieux souvenir de la trépassée, et même ce souvenir paraissait plutôt être un effet de ma volonté, de mon raisonnement, qu'un ordre de mon cœur. Je ressemblais sans doute à ce garçon de dix ans, qui ayant appris la mort de sa petite camarade de jeux, se promenait seul dans sa chambre, d'un air grave, en se forçant à être triste parce qu'il sentait qu'il le fallait. J'exagère un peu, je me fais plus mauvais peut-être que je ne suis, mais je ne peux expliquer mieux que par cet exemple mon état d'âme d'alors.

C'est à cette époque, — il y a environ six mois, — que Riquet prit ses quatre ans, comme tu dis en parlant de tes poulains. Nous étions à la mi-juin; Paris devenait inhabitable de chaleur et de poussière; Riquet pâissait; mon ami, le docteur Villers, me conseilla d'aller passer deux mois en Suisse, dans quelque station de montagne peu élevée. J'hésitais, dans mon choix, entre Saint-Cergues, les Avants, Glion, Chexbres; je finis par me décider pour ce dernier endroit; un air léger, tonique, une brise qui monte du lac ou vous arrive du nord après avoir caressé les forêts de sapins, un hôtel confortable, etc., etc.

— Vous verrez, me disaient ceux qui me renseignaient, vous verrez que vous ne vous repentirez pas d'être allé là.

Ils ne croyaient pas si bien dire.

Nous partîmes, Riquet, sa bonne et moi. Je connaissais déjà le lac Léman, que nous avons sillonné ensemble autrefois; je ne l'en admirai que mieux. Riquet lui-même était ravi et répétait sans cesse :

— Moi, j'aime mieux ça que la mer. La mer, c'est trop grand; c'est pour les grandes personnes.

La station de Chexbres est à vingt-cinq minutes de Lausanne; le train s'arrête là et une voiture vous conduit en un quart d'heure à l'hôtel du *Signal*. Cet hôtel est planté au sommet d'une haute colline d'où la vue plonge sur le lac et s'étend plus loin jusqu'aux montagnes de Suisse et de Savoie. En arrière, à quelques pas de

Phéolal, peuplant les vastes forêts qui recouvrent les derniers contreforts du Jura. C'est un merveilleux pays, avec de vertigineux sautoirs, une luge de mousse à l'ombre de sapins géants, des adoucisseurs à l'herbe odorante et d'orne, des trèfles qui courbent sous le vent leurs millions de fleurs rouges, quelques blés d'or où saignent des coquelicots, et çà et là, dans le fond d'une vallée, un petit lac dont les eaux verdâtres frissonnent au moindre souffle. Tout lorsque, fatigués de gravir les pentes et d'errer par les forêts, vous contemplez la crête du *Signal*, c'est de nouveau le lac Léman, qui, tout au bas, repose, immense, profond, limpide, baignant des montagnes à pic, ou reflétant de clairs villages en plein soleil, au flanc de ces coteaux abrupts où s'échelonnent les verges vertes. Quelle paix, quelle majesté ! Un délicieux vertige s'empare de nous à la vue de cette gloire qui est à nos pieds, qui nous éblouit, nous attire et que nous éprouvons un secret orgueil à dominer.

Si je te parle paysage, ce n'est pas pour le niais plaisir de parler. Mais je crois que la splendeur des choses ambiantes a sur moi, comme sur tous, cette influence bien connue et que nul n'a jamais comprise ; à moins toutefois que cette influence ne soit illusion pure et que ce ne soit notre *moi* qui voit tantôt joyeux et beau, tantôt lugubre et laid, selon qu'il est prêt à sourire ou à pleurer. N'y a-t-il pas des gens qui voient rouge ce que d'autres appellent vert ?

Quand la valétte s'arrêta devant la porte de l'hôtel, à la minute même où les pheviaux, ébranlant leur encolure, s'ébrouaient en secouant la tête avec une sonnaillerie de grélots, M^{me} Aubesse, la patronne, se monta sur le seuil et me souleva la bienvenue ; puis, tout à coup, derrière elle, une jeune fille parut...

Je ne devais pas comme des Grioux, vaincu par la première apparence de sa raillouse amie, que je m'avançai aussitôt vers la maîtresse de ma maison ! Non ! ce serait du roman et non plus de l'histoire. Mais j'avoue qu'à tout âge de ma vie j'ai apprécié cette faveur du hasard que vous montre, au seuil de l'hôtellerie où, voyageurs inconnus, vous allez faire halte, un visage de femme venant et gracieux ; et je ne me plaindrais pas si l'on mettait sur un poteau, au lieu des quarante sous de bougie et de service, un article comme celui-ci.

Si donc je ne fus pas vaincu comme des Grioux, je fus du moins très agréablement charmé par la gentille personne qui s'offrait à ma vue. Elle était brune avec des cheveux ondulés qui se relevaient en torsade. Le front était petit, mais bien net et dégagé, sans frisons, ni bandeaux ; la figure, très fine ; un nez parfaitement droit, ni aquilin, ni retroussé ; des yeux pas très grands, mais qui semblaient avoir une foule de choses à dire, tant ils étaient alertes et pétillants ; enfin, la bouche un peu boudeuse, malgré ses dents blanches, contrastait avec cette espièglerie du regard... Et une taille ! une taille !

Tout cela, je l'avais saisi en une seconde, et les mots par lesquels j'essaie de rendre mon impression me paraissent bien communs et bien ternes.

Cependant nous étions descendus de voiture.

— Sabine, dit la patronne, fais porter le bagage de Monsieur au 17 ; la bonne et l'enfant au 21, la chambre en face.

— Oui, maman.

La jeune fille prit les deux clefs que lui tendait sa mère, et nous précéda dans l'escalier, en disant très vite et d'une voix lécidée :

— Voulez-vous venir, monsieur ?

Et comme instinctivement je m'amuse à diagnostiquer le moral des gens d'après les plus insignifiants symptômes, je pensai : « Voilà une petite femme qui doit avoir ses idées bien à elle. »

Nous étions arrivés au premier étage.

— C'est ici, monsieur, fit-elle en ouvrant une porte.

Et, se retournant pour montrer du doigt la porte qui faisait vis-à-vis à la mienne, elle ajouta d'un air un peu dédaigneux :

— Voici la chambre de la bonne.

— Y a-t-il une couchette pour l'enfant ?

Sabine leva imperceptiblement les épaules :

— Je ne sais pas.

— Eh bien, nous allons voir !

J'entrai dans la chambre en question. Il n'y avait là que deux grands lits. Je harsardai :

— J'ai peur que bébé n'ait froid dans ce grand lit !

Elle haussa les épaules, très visiblement cette fois, et elle me répondit :

— Mais non, monsieur !

Je fus surpris, même choqué. Je repris d'un ton bref :

— Mais, ma chère amie, vous pourriez peut-être demander à votre oncle... il y aurait peut-être moyen...

Elle eut un air de glaciale indifférence, et je l'entendis murmurer entre ses pâles lèvres :

— Il leur faut toujours des boîtes à coton, à ces moutards !

— Quant à toi, m'écrottais-je à mon tour, tu me fais l'effet d'une petite grognonne !

Mais, malgré tout, comme un quart d'heure plus tard la chambre de Riquet se trouvait arrangée à mon gré, l'incident de la couchette devint bientôt de l'histoire ancienne.

Quelques jours passèrent. En somme, j'étais satisfait. Grâce à un zèle superbe, les joues de Riquet reprenaient leur teinte brune et rose : mon installation matérielle ne laissait rien à désirer, et, quant aux autres pensionnaires, nos compagnons de table d'hôte, je n'étais pas non plus à me plaindre. Ils n'étaient pas nombreux, bien que l'hôtel fût rempli ; et, chose plus surprenante, ils n'étaient point gênants ; toute cette petite colonie était composée de personnalités sans importance, bonheur inappréciable à nous eussent eu ces sortes de cohabitations ; plus les gens sont nuls, plus ils sont contents d'eux-mêmes, plus ils vous dédaignent, et plus ils du leur tiennent lieu de discrétion. Je restais donc à l'écart.

Seul, Riquet très entreprenant de sa nature, s'était lié avec un ou deux enfants : de plus, à l'heure du café, sur la terrasse, il tournait volontiers, malgré ma défense, autour des vieilles dames, comme un chien gourmand, et obtenait quelquefois, à force d'œil-lades, le traditionnel *canard*, confection du jeune âge. Dans ces cas-là, je rappelaï Riquet d'un ton froid et je remerciais par une inclination de tête la généreuse donatrice, qu'elle fût rhumatisante, catarrheuse ou paralytique...

Et Sabine ? Ah ! c'était là mon seul point noir, et je crois que Riquet aurait pensé comme moi s'il eût été plus attentif aux allures de notre compatriote, la fille de l'hôtesse. Car, à propos, Sabine et sa mère sont françaises, j'ai oublié de te le dire ; l'hôtel du *Signal* est un héritage d'un oncle suisse : M^{me} Aubesse, qui est veuve, est de Chambéry, en Savoie ; son mari était parisien : c'est à Paris qu'est née Sabine. Ces deux femmes ont quitté la France depuis quatre ans à peine et encore ne passent-elles à Chexbres que la belle saison. En hiver, elles habitent Chambéry... J'ai prononcé le mot : point noir. Je m'explique. Bien que réservé de nature et formant le sourcil quand Riquet s'en va mendiant de droite en

de gauche un morceau de sucre imbibé de moka, j'ai un amour-propre paternel adsurdement développé. Je veux qu'on admire ou tout au moins qu'on remarque mon rejeton, et j'ai beau me raisonner à ce sujet, c'est inutile. Ceux qui passent à côté de Riquet sans le voir me remémorent le peu de latin que j'ai su et me font murmurer le cliché célèbre : *Margaritus ante...*, je n'achève pas.

Zuze un peu, mon bon, comme dit le Marseillais, ce que je dois ressentir pour ceux que Riquet agace !

Or, Riquet agaçait Sabine ! Elle se détournait à son approche ; jamais une caresse, jamais un sourire quand il se plantait devant elle, la dévisageant de ce bon regard attentif et honnête de l'enfant qui observe ; pas même une parole, sauf, de temps en temps, un mot brusque : « Voyons, finissez ! » quand il voulait lui prendre la main, ou un « Ah ! » de dépit, lorsque Riquet, voyant Sabine broder en plein air sous les arbres du jardin, s'avancait, timide et gracieux, et fourrait sans penser à mal ses petits doigts dans l'un des échevaux de laine. Un jour même, et ce fut là l'ouverture des hostilités, l'enfant marcha sur un peloton qui avait roulé à terre. Sabine repoussa Riquet en s'écriant : « C'est insupportable ! Allez-vous-en ! »

Je fumais ma cigarette à quelques pas de là. Riquet s'était réfugié vers moi, très déconfit. J'avais tout vu. Je pris le bonhomme par la main et j'allai droit à la jeune fille, qui rougit :

— Mademoiselle, lui dis-je, veuillez excuser Henri s'il a gâté votre laine. Henri, demande pardon à mademoiselle.

Riquet pour m'obéir dit : « Pardon », et alla tendre sa joue, certain d'avance du baiser qui devait signer la paix. Sabine resta immobile, implacable. J'insistai d'une voix très douce :

— Embrassez-le donc.

Elle se décida, et un baiser très rapide, très sec, effleura le front de l'enfant. Puis, de nouveau, la jolie bouseuse courba la tête sur sa tapisserie.

C'était à mon tour de lever les épaules et je n'y manquai pas. J'aurais dû battre en retraite tout bêtement, mais, encore une fois, j'ai un stupide amour-propre de père ; de plus, Sabine m'intriguait, m'irritait, c'est presque dire m'attirait... Enfin, je voulais savoir...

— Va jouer, Riquet, va.

Alors, m'adressant à la jeune fille :

— Vous n'aimez pas les enfants, mademoiselle ?

— Pourquoi ? dit-elle sur son air ses yeux noirs.

— Songez, répondit-elle après une seconde de silence embarrassé :

— Pourquoi ?

— Parce que cela vaut mieux ainsi.

— Pourquoi encore ?

Elle hésitait.

— Je ne sais pas.

— Mais le ton dont elle avait dit ces mots signifiait : « Cela ne vous regarde pas. »

Je repris :

— Je suis sûr pourtant que vous avez bon cœur. Et même, si vous êtes égoïste, vous ne devriez pas vous refuser l'un des plus grands plaisirs de ce monde : le plaisir d'aimer de petits êtres qui sont meilleurs que nous.

— Bah ! fit-elle en tirant son aiguille.

— Voyons, contez-moi ça, mademoiselle Sabine, repris-je avec tout l'ajustement et de bonhomie qu'elle se dérida enfin et, me souriant cette fois des yeux et des lèvres, elle me dit :

— Vous êtes bien curieux.

— Horriblement, je l'avoue.

— Et bien, voyez : je trouve inutile de m'attacher à des enfants qui passent ici un mois, deux mois, et qui s'en iront aussitôt que les parents. D'ailleurs, il m'est facile de ne pas les aimer ; franchement, ils me donnent sur les nerfs, tous, sans exception, pas plus le vôtre que n'importe lequel.

J'aurais bien voulu pousser plus loin mon interrogatoire psychologique, mais la voix de M^{me} Aubesse appela :

— Sabine ! Sabine !

Et la jeune fille, roulant avec précipitation sa tapisserie, se leva en me disant :

— Partez, monsieur, ce sont des voyageurs qui arrivent.

Une commode même passa. Sabine se montrait bonne princesse ; mais nous nous réunissions souvent ensemble, çà et là, au petit lycée, mais je n'abordai plus le grave sujet, car elle s'était écriée un jour avec une certaine brusquerie :

— N'en parlons plus ! Cela vaut mieux ; vous ne me convertirez pas.

Raillait-elle de parti pris ? Était-elle vraiment mauvaise, ou lui manquait-il seulement cette secrète et brûlante étincelle que presque toute jeune fille porte en son cœur et qui avant même de devenir un foyer de tendresse maternelle lui fait deviner l'avenir, la rend envieuse de celles qui bercent déjà un enfant dans leurs bras ? Oh ! poupée ! éternel joujou de la femme !

Un soir, vers neuf heures, comme nous étions tous réunis dans le salon de l'hôtel, je ne sais comment la discussion s'engagea sur les grâces relatives de la valse à deux temps et de la valse à trois temps. De la théorie on devait vite en venir à une démonstration pratique, et les quelques jeunes gens des deux sexes qui se trouvaient là parlèrent d'organiser une sauterie. Mais un obstacle imprévu se présenta : personne pour tenir le piano ! Il y avait là pourtant deux ou trois jeunes filles d'une éducation dite soignée et dont les parents avaient sans doute dépensé pas mal d'argent en cachets payés au professeur de musique, mais, naturellement, toutes répondirent d'un petit air nigaud :

— Je ne sais pas jouer par cœur.

— Tenez, voici de la musique.

— Oh ! je ne peux pas déchiffrer.

M^{me} Aubesse était là. Sans rien dire, elle sortit, puis revint, amenant sa fille.

— Si vous voulez, Sabine jouera, dit-elle avec modestie.

Et aussitôt, simplement, sans embarras comme sans affection, Sabine s'assit au piano.

Ce n'était pas ce qu'on appelle une exécutante, ah non ! Ici ou là ses doigts hésitaient, et de temps à autre un accord maladroit sonnait aigrement, mais qu'importait ? La mesure y était ou à peu près et la valse ne languissait pas.

Et moi, que mon âge dispensait de danser, je me tenais dans un coin sombre et j'observais Sabine. Elle était charmante, vraiment ! Son regard noir, que la lueur des bougies faisait étinceler, suivait les couples tournoyants, puis se baissait bien vite sur le clavier comme pour venir en aide à ses doigts un peu engourdis, et, lorsqu'un passage compliqué, une gamme chromatique ou un coquin de bémol inattendu venait la taquiner, on lisait l'effort de volonté et d'attention dans le pli furtif de son front et la contraction légère de ses lèvres. Elle mettait tant de bonne volonté à remplir son ingrate besogne que je l'admirais ; bien plus, je lui pardonnais de ne pas aimer Riquet et je revenais

sur mon jugement trop sévère du premier abord. Je songeais :

— Elle est meilleure qu'elle ne le veut paraître.

Pendant une nuit, je me levai et, m'accrochant au piano, je suppléai le jeune fille sur son talent. Puis j'ajoutai :

— C'est dommage que vous ne dansiez pas !

— Tant pis ! dit-elle.

Un soupir, légèrement réprimé, glissa sur son visage. A ce moment, j'eus l'idée de donner beaucoup pour savoir seulement écorcher une polka plus mal que le premier croquenote venu.

— Si je savais jouer..., mademoiselle Sabine !...

— Je ne danserais pas, quand même !

Et, très bas, elle murmura :

— Ça n'est pas ma place !...

Puis, aussitôt, comme pour s'étourdir, elle se remit à jouer. Je la contemplai avec une pitié profonde : elle leva sur moi ses yeux et, à travers les larmes qui les voilaient, je vis briller un éclair de reconnaissance...

Pauvre Sabine !... Maintenant ses mains couraient sur le clavier, sous un frémissement, frémissement. Ses paupières demeuraient constamment abaissées, fuyant mon regard qui savait surprendre les secrets, et, au mouvement ému du corsage, je devinais le trouble douloureux qui étreignait ma petite amie. J'avais regagné mon fauteuil, mais peu à peu, je l'avais rapproché du piano et, lorsque l'accord final retentit, je murmurai, inconsciemment et d'une voix trop chaude peut-être :

— J'aimerais tant danser avec vous !

Un sourire me remercia, un sourire presque consolé, qui me récompensait centuple de ma bonne parole et qui aurait dû me donner fort à réfléchir ; mais l'on ne réfléchit pas dans ces moments-là. Tout à mon idée fixe, je courus vers un jeune Anglais que je savais capable, à la rigueur, de taper quelques notes et je l'amenai au piano de vive force. Sabine dut céder la place. L'Anglais joua... et je fis danser Sabine !... Au bonheur que j'en ressentis, j'en conclus que cette frivole manifestation de ma pitié était l'une des meilleures actions de ma vie.

Quand nous cessâmes de danser, Sabine, qui valse à ravir, voulut se ressour au piano ; mais l'heure s'avancait ; une mère donna le signal du départ. Le bal était fini.

Le salon se vidait. Sabine me dit :

— Merci, monsieur.

— De quoi?

— De m'avoir fait danser.

En ce moment, je sentis qu'on me prenait la main. C'était Riquet. Je l'avais oublié.

— Comment, gamin, il est onze heures et tu n'es pas couché!

— Ne le grondez pas, monsieur, fit la jeune fille.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur les deux joues.

— C'est pour vous que je l'embrasse, dit-elle en se relevant.

Puis, tout à coup, comprenant trop tard l'ambiguïté de cette phrase, elle devint rouge comme une cerise et balbutia :

— Je veux dire que c'est pour vous remercier, pour vous prouver...

Elle n'acheva pas et s'enfuit.

A partir de ce jour, j'eus pour Sabine cette sympathie presque inconsciente, inavouée, que l'on n'ose appeler d'aucun nom, mais qui n'en est pas moins réelle, fatale, qui se montre à travers toutes nos pensées et de qui naissent nos plus longues rêveries. Déjà même la perspective de partir le mois suivant m'apparaissait comme un regret à venir. Oui! je regrettais de laisser toute seule dans la vie cette petite Sabine, et je prenais pour de la pitié mon affection attendrie... Comme si nous autres nous étions coutumiers de plaindre pendant trois semaines de suite une misère qui ne nous touche pas! Que te dirai-je? Ce n'est pas à un homme de quarante ans d'apprendre à un ami du même âge comment l'amour nous vient et nous prend. Cette histoire-là, le plus souvent, ne présente qu'un intérêt médiocre, et mon cas spécial aurait pu être défini brutalement en ces termes :

— C'est un veuf en train de s'amouracher de la fille d'une aubergiste.

Absolument exact! Mais je n'en savais pas si long sur moi-même, et il fallut que le hasard, ou mieux, la logique inévitable des événements vint me renseigner.

La sympathie ne vit pas sans une certaine intimité; c'est te dire que je recherchais les occasions de rencontrer Sabine. Sa mère n'avait point l'air de s'en douter. En tout cas, si elle ouvrait l'œil, son regard n'avait rien de sévère. D'ailleurs, je n'abusais pas de cette licence. Nos plus importantes causeries ne duraient guère plus de dix minutes.

Je n'étais pas seul à observer cette réserve. La jeune fille, depuis l'incident que je t'ai raconté, n'avait plus la même désin-

yeutrice. Elle soublait intimidée, presque gênée par ma présence. Cependant moi ne lui rendait la sécurité. J'évitai donc toute allusion au mariage qui la troublait : je feignis de l'avoir oublié. Mais il y avait un troisième personnage qui n'avait pas oublié, lui. C'était Riguet. Le petit timide, tout fier d'avoir veillé au bal jusqu'à onze heures, se rappelait fort bien que Sabine avait plaidé sa cause, et s'en était emparé, il l'avait embrassé très gentiment pour la première fois de sa vie. Dès lors, sans rancune des froideurs et des refus, et se croyant, avec l'ingénuité de ses quatre ans, au possesseur d'une nouvelle conquête, il voulait en profiter. Il s'acharnait, c'est le mot, après la jeune fille, la fatiguant de ses caresses et de ses gentilleses. Hélas ! le pauvre enfant perdait sa patience, si aveuglé qu'il fût d'illusions, il finit par s'en apercevoir. Insensiblement, il devint craintif. Il n'osait plus approcher Sabine quand il était seul. Si je l'accompagnais, il s'enhardissait jusqu'à contempler la jeune fille, lui demandant avec son franc regard silencieux pourquoi elle ne l'embrassait plus. J'observais tout cela, très surpris : en effet, chaque fois qu'il m'arrivait en la présence de Riguet d'échanger quelques paroles avec M^{lle} Aubesse, je suivais ses yeux noirs qui allaient alternativement de l'enfant à moi, et je constatais que ces yeux se faisaient tour à tour très définitifs ou très doux selon qu'ils s'arrêtaient sur mon fils ou sur moi. Serait-elle jalouse, maintenant ? et sa naturelle antipathie pour l'enfant était-elle devenue un sentiment personnel, égoïste ? Des fois, cette pensée me hanta, obstinée comme une espérance. Je m'alls à dessein « espérance, » car, bien que ma découverte ou plutôt ma supposition me chagrinât, j'eusse été fort déçu d'y renoncer. J'éprouvais même une joie véritable à me persuader que j'avais raison ! Sabine m'aimait donc ! Ma folie allait, allait, me grisant, m'entraînant...

Parfois, j'avais des heures froides où je raisonnais. Si j'aimais Sabine, si je voulais tenter d'être par elle heureux une fois encore en ce monde, il fallait une explication décisive entre nous ; il fallait mettre la jeune fille en face de nous deux, le père et l'enfant, et dire :

— Vous pouvez-vous ? Aimez-nous tous deux ou sinon, adieu.

Les choses en étaient là quand un soir, vers le coucher du soleil, je m'enferrai vers le Signal, qui est à dix minutes de l'école. C'était l'une de mes flâneries favorites. Le sentier qui conduit la monte et descend à travers les prés, longe un bois de

apins, puis, tournant brusquement à droite, s'égare un instant dans un fouillis de broussailles et de ronces, et débouche tout à coup sur une étroite plate-forme entourée d'un petit mur et qui domine le lac. Cette terrasse est construite en nid d'aigle sur un rocher à pic. De là le regard plonge, effrayé et ravi, sur l'eau qui sommeille en bas ; les voiles des barques semblent grosses comme les ailes blanches, les bateaux à vapeur ont l'air de joujoux mécaniques sur un bassin, et les vols de mouettes flottant sur l'eau semblent les imperceptibles fragments d'un billet d'amour déchiré qu'une imprudente main aurait semés là.

Riquet connaissait le chemin. Il m'avait précédé de quelques pas et était arrivé avant moi sur la terrasse du Signal. J'étais donc tout engagé dans le sentier broussailleux et j'avais perdu de vue l'enfant quand un cri aigu, un cri de femme retentit, suivi d'une plainte enfantine et d'un bruit de sanglots. D'un bond je fus sur la terrasse, le cœur transi, m'attendant à une catastrophe. Je fus vite rassuré. Sur la terrasse il n'y avait que deux personnes, toutes deux bien en vie, Dieu merci, mais dans de singulières attitudes. L'une de ces deux personnes était Riquet, qui pleurait en se frottant les yeux du revers de ses poings — l'autre, Sabine, debout, le regard flamboyant, la figure écarlate...

— Qu'y a-t-il donc ?

D'une voix entrecoupée, Riquet me répondit :

— Papa, elle m'a donné une gifle.

Et avant que j'eusse placé un mot :

— Oui, monsieur, oui. J'étais là, bien tranquille, assise sur le mur. Il est arrivé comme un fou et cela m'a fait si peur que j'ai failli tomber dans le précipice...

Riquet avait découvert son visage pour chercher dans sa poche le mouchoir dont ses yeux avaient grand besoin. Alors, je vis sur sa joue gauche, très rouge, les marques plus rouges encore des doigts de Sabine. La colère me monta du cœur aux lèvres et je fus lâche, oui, mon ami, lâché comme nous savons l'être. Je lui dis qu'elle était une méchante, une petite rageuse qu'on devrait ligotter... bref, toutes sortes d'aménités de ce genre, en termes à peu près courtois... Et je fis mieux encore, comme lâcheté. J'avais perdu la tête ; Sabine se taisait ; je lançai une belle tirade qui peut se résumer à ceci :

— C'est vraiment dommage, mademoiselle, que mon fils vous fasse décidément horreur ; jusqu'à ce jour j'avais espéré que vous

« Je n'ose pas, j'avais fait un joli rêve, je vous aimais déjà ; mon rêve est fini, adieu ! »

Elle ne lâcha m'en aller. J'emmenai Riquet, je rentrai à l'hôtel. Le soir même, après avoir dîné dans mon appartement, je fis mes valises, je demandai ma note et je fixai mon départ au lendemain matin.

Les lendemain, quand la voiture s'avança, je fis charger mon bagage et je dis au cocher de partir avec la bonne. Je voulais procéder avec Riquet le chemin de traverse qui conduit à la gare. Les temps sont merveilleux ; j'avais envie de marcher. Je pris avec moi M^{lle} Adèsses, son adieu fut triste et glacial. Elle devait avoir appris ou deviné quelque chose.

Seuls perdus, Riquet et moi. Je marchais sans dire un mot ; une affreuse mélancolie me tenait. Ainsi que je l'avais dit à Sabine, mon rêve était fini, et je m'enfuyais les yeux désolés, le cœur vide. Je n'avais pas revu Sabine, je n'avais même pas eu la triste consolation d'un adieu qui eût été peut-être le pardon, la réconciliation..., le bonheur...

Tout à coup, à un détour du sentier, à trois pas de moi, je l'aperçus. Elle remontait à l'hôtel et avait sans doute pris ce chemin pour ne pas rencontrer la voiture qui m'emmenait. En me voyant, elle eut presque un mouvement de frayeur ; pour un peu, elle eût reculé, puis, prenant son parti, toute pâle et les yeux à terre, elle continua d'avancer. Je m'étais découvert, décidé à lui parler. Je l'arrêtai :

— Mademoiselle, je pars et je voudrais que vous ne m'en vouliez pas de ce que je vous ai dit hier.

Elle ne répondit pas ; l'émotion devait la forcer au silence, mais ma misérable indulgence n'allait pas encore jusqu'à cette interprétation toute simple de son mutisme, et le dépit s'empara de moi. Je remis mon chapeau et me préparais à m'éloigner, pour toujours cette fois, lorsqu'une voix bien connue, celle de Riquet, une voix que déchirait la douleur, poussa cet appel :

— Papa !

Le bruit strident d'un corps tombant sur le sol suivit ce cri, et en même temps je me précipitai vers Riquet qui venait de dégringoler sur le bord du chemin, dans une avalanche de poussière et de cailloux. Ce chemin, en effet, était bordé d'un côté par un vieux mur qui épaulait le talus. L'enfant avait voulu cueillir une fleur entre deux pierres ; il s'était hissé pour la saisir, le pied lui avait

manqué, et dans sa chute son front avait rencontré une arête tranchante du roc. Tout cela, je l'ai su depuis, mais pour l'instant je ne raisonnais pas. J'avais relevé Riquet, dont le sang coulait abondamment de son front fendu, inondant ses yeux à demi fermés et mourants, ses joues blanches, ses lèvres crispées.

— Oh ! c'est affreux, m'écriai-je.

Sabine, aussi pâle que moi, était accourue et me tendait son mouchoir pour étancher le sang.

— De l'eau, de l'eau !

Elle s'élança vers une petite mare à quelques pas de là, et revint avec son mouchoir imbibé d'eau ; je lavai la plaie, le sang bientôt s'arrêta. Riquet rouvrit les yeux et se mit à geindre. La plaie était sérieuse. Pourtant je me rassurai. Tant qu'un enfant grogne, il n'est pas mort.

Mais chose étrange ! En face de mon pauvre petit blessé la colère me reprit, et méchamment je dis à cette Sabine que j'avais rencontrée là, sur ce sentier, et qui était ainsi la cause innocente de cet accident :

— Allez-vous-en, laissez-moi ; vous devez être contente maintenant ; Riquet ne vous énervera plus. C'est que, voyez-vous, je l'aime, je l'aime plus... plus que je ne pourrai jamais aimer personne.

Et alors, que sais-je ? Dominée par mon geste et ma voix, domptée par cette révolte même, toute ravie de ma brutalité et vaincue par l'expression palpitante de ce sentiment qu'elle méprisait naguère et qu'elle admirait à présent, elle murmura :

— Comme vous l'aimez !

Puis, en me regardant, elle posa sa main sur ma main rouge du sang de Riquet et me dit très doucement :

— Nous l'aimerons tous deux, voulez-vous ?

Stupéfait, bouleversé, et les yeux troubles de joie, je levai cette main jusqu'à mes lèvres.

Telles ont été mes fiançailles.

Oh ! les femmes ! oh ! mystère !

Et maintenant, cher ami, fais de ces notes ce que tu voudras, même une nouvelle.

A propos, Riquet est guéri.

Ton affectionné,

Adolphe CHENEVIÈRE.

LA SAVELLI ⁽¹⁾

(Suite.)

IV

LE COMTE BRUTUS

M. le comte Brutus Besnard portait un des plus illustres noms de la grande époque impériale : il était le propre fils de ce Joseph Besnard, l'un de Sieyès et le familier de la Malmaison, de celui qui avait joué un rôle si actif dans la préparation du Dix-Huit Brumaire.

On sait quelle fut la vie publique de ce juriste éminent, l'un des rédacteurs du Code Cambacérès de 1793, membre de l'Assemblée constituante, de la Convention, du conseil des Cinq-Cents, du Tribunal, du Sénat conservateur, et comte de l'Empire, — bref, un enfant véritable de la Révolution ; mais ce que beaucoup ignorent aujourd'hui, ce sont les curieux détails de sa vie privée, et, surtout, l'étrange mystère de sa mort.

On lit en effet, dans la *Gazette Nationale ou Moniteur Universel*, à la date du 15 juin 1810, l'entre-filet suivant signé d'un S — c'est-à-dire de Sauvo lui-même : une gloire de ces jours-là.

« Nous apprenons la mort de M. le comte Besnard, membre du Sénat conservateur et de la Haute-Cour impériale, l'un des commandeurs de la Légion d'honneur et chancelier de la sixième chambre, décédé subitement à Paris, dans la journée d'hier. Rien ne pouvait prévoir une fin aussi rapide, ni l'âge, ni la robuste constitution de ce travailleur infatigable : le comte Besnard a succombé à la rupture d'un anévrisme. Tous ceux qui ont pu appré-

(1) Voir le *moniteur* du 29 septembre 1837.

cier le caractère de ce grand homme de bien s'associeront aux regrets qu'a daigné faire transmettre à sa veuve S. M. I. et R. l'Empereur et Roi.

« Le comte Besnard laisse un fils qui sera l'héritier nécessaire et le continuateur de ses vertus. »

Mais, d'autre part, on lit dans *l'Indiscret*, pamphlet royaliste rédigé par le sieur Fauche-Borel, — ce drôle que Louis XVIII appelait « son petit Fauche » (deuxième édition, Londres, 1811, sans nom d'imprimeur), — la bizarre notice que voici :

« BESNARD (Louis-Joseph), dit *comte Besnard*, dit encore *citoyen La Vertu*, né dans le bailliage d'Amont (Franche-Comté), vers 1750, décédé à Paris en 1810... La biographie de cet homme demanderait un volume; le jugement à porter sur lui peut se résumer en un mot : Misérable !

« Louis-Joseph Besnard était prêtre du diocèse de Besançon quand éclata l'exécrable Révolution. Député par le clergé de son bailliage aux États-Généraux de 1789, dès les premiers jours de l'usurpation de l'Assemblée prétendue Constituante, on le signale parmi les plus ardents zélateurs du schisme de l'Église constitutionnelle : Grégoire lui-même est moins violent. Plus tard, membre de la Convention, en ces jours de folie et de sang, il siège à la Montagne, vote la mort de son Roi, adore la déesse Raison, décrète la guillotine en permanence : on le surnomme *La Vertu*!... C'est vers ce temps-là qu'il complète l'infamie de sa vie politique par une solennelle apostasie de son caractère sacerdotal. Ce défroqué s'éprend d'une chanteuse du théâtre Favart, la trop fameuse Florine, et publiquement épouse cette nymphe des coulisses. Gobel, Sieyès, Chabot, prêtres et rénégats comme lui, applaudissent. O temps ! ô mœurs !...

« Au 18 brumaire, *La Vertu*, membre du conseil des Cinq-Cents et fructidoriseur détestable, offre ses tristes services à Buonaparte; le Corse n'a garde de repousser un pareil auxiliaire. Besnard devient tribun, et bientôt un siège de sénateur lui est offert pour rémunérer ses complaisances. L'ancien sans-culotte passe la culotte de soie; *La Vertu* est M. le comte, et l'ex-nymphe Florine a son petit tabouret à la Cour!... Mais Dieu veillait...

« Tout à coup, le 15 juin 1810, on apprend que le sénateur impérial est mort subitement. Gros scandale : le malheureux, désespéré par les débordements publics de sa femme, venait de se tuer!... Encore un de nos Jacobins comparu devant son Dieu!...

Ils se souvenaient de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.

« Joseph Besnard laisse un fils ;... pauvre enfant ! »

C'est ce fils, proclamé par le Journal de l'Empire « l'héritier nécessaire des vertus paternelles », et par l'ordurier libelle royaliste « pauvre enfant ! » était, en 1856, M. le comte Besnard, conseiller d'État en service ordinaire et commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Un nommant titanes, étant né le 5 frimaire de l'an III, et pour parrain ayant eu Lakanal, cet autre citoyen *La Vertu*.

Sa jeunesse avait été laborieuse et il avait alors péniblement sanctifié la totalité de la vie. Sa mère, femme d'aussi peu d'ordre que de morale, était morte dès les premières années de la Restauration, le laissant dénué de toute fortune. En ces temps de réaction sauvage, par ces jours de Terreur blanche et de Cours prévôtaux, le fils du régicide sentit lourdement peser sur lui le nom de son père ; mais, très fier, il en avait accepté le fardeau. A cette époque mollesse de ducs et de marquis rentrés de l'émigration il s'était plu à jeter, comme un défi, son titre impérial : comte Brutus Besnard. On l'avait bafoué, et son caractère s'était assombri... Il pourtant, ce bonapartiste exalté eût fait bonne figure parmi les dévots adhérents à la Congrégation laïque » et les autres souscripteurs de « croix de mission ». Jamais il ne s'était affilié aux « ventes » de la « Charbonnerie » ; jamais non plus n'avait crié : « A bas les jésuites ! » tant ses goûts le poussaient vers « l'homme noir ». C'est que, déjà, un mysticisme étrange emplissait son âme ; il croyait, croyait ardemment : le prêtre Joseph Besnard, l'abjurateur du Christ, avait mis au monde un chrétien.

Inséré au barreau de Paris, le jeune avocat s'était de bonne heure acquis une brillante renommée. A trente-deux ans, on le proclamait presque l'émule des Dupin, des Odilon Barrot et des Claude d'Est Anger ; d'ailleurs beaucoup moins riche que ces défenseurs de l'usurpant. Mais, dès cette époque, ce libéral ne plaidait plus volontiers pour les libéraux, et le bruyant martyr d'un Louis XVIII ou d'un Béranger le laissait indifférent et dédaigneux. Les turbulences de la Chambre, l'agitation de la rue, les sours grondements de l'émence prochaine lui déplaisaient. De toute la Révolution, il n'avait jamais aimé que son destructeur : — Napoléon.

Les minutes nées des « Trois Glorieuses » en firent un magis-

rat : une ordonnance du lieutenant général Louis-Philippe nomma Brutus Besnard substitut au tribunal de la Seine.

Son avancement, dès lors, avait été rapide ; en quelques années il revêtait la toge noire, la robe écarlate, l'étole d'hermine : procureur sans fatigue et toujours debout. Juriste consommé, orateur éloquent, austère et très intègre, réputé pour l'indépendance de son caractère, c'était un accusateur public redoutable. Il y avait en ce fils du prêtre conventionnel, à la fois du terroriste et de l'inquisiteur. Catholique maintenant plein de fanatisme, il traitait comme des ennemis personnels les ennemis de son Dieu. Peut-être l'enfant voulait-il expier, par lui-même, l'athéisme de son père ; peut-être aussi appliquer à la pauvre âme souffrant en Purgatoire (il l'espérait, du moins) tous les mérites de ses œuvres pieuses. Dur aux faiblesses des autres parce qu'il était sans défaillances, cet âpre poursuivant d'hommes portait en soi un cœur non moins implacable que le couperet de cette guillotine qu'il avait un jour, en pleine cour d'assises, proclamée « la dernière morale de la France !... » — « L'acquittement d'un coupable, se plaisait-il à répéter, c'est la condamnation de son juge ! »

Les gouvernants de 1848 trouvèrent M. Besnard procureur général à la cour d'Aix, et, malgré son attitude provocante, n'osèrent point le frapper ; au mois de décembre 1851, il occupait encore le même siège.

De quel cri de joie ce mystique avait salué la nouvelle du coup d'État ! Comme il avait applaudi à l'égorgeement de la République, « à l'abatage, disait-il, de la Bête gonflée de blasphèmes » ! Le Midi, cependant, s'agitait ; dans les départements du Var et des Bouches-du-Rhône, une jacquerie faisait rage ; des réfugiés italiens luttèrent parmi les émeutiers : la Révolution cosmopolite risquait sa partie. On réprima durement. Tous ces révoltés, le procureur général les poussa devant les Commissions mixtes ; contre eux il requit, d'une éloquence furieuse. Grâce à lui, les silos de Lambessa et les boues de la Guyane se peuplèrent de déportés, et, suivant une expression d'alors, il colonisa les cimetières. Quant aux insurgés pris les armes à la main, il les déféra aux conseils de guerre : c'était les désigner à la mort. Plusieurs furent passés par les armes ; — même, on osa fusiller un malheureux Italien que les balles d'un premier peloton d'exécution n'avaient que blessé. En cette lamentable affaire, le procureur général avait, lui-même, fourni toutes les notes et sollicité avec instance

Le sang du misérable Savelli était donc vraiment sur les mains de Brutus Besnard... Aussi, les vaincus se réjouissaient en aspiration l'impitoyable pourvoyeur des échafauds : « Voilà le boucher blanc qui passe ! » murmurait le peuple. Et les quelques purs etots *Te Deum* officiels il voyait s'avancer le vieillard, tout pâle en sa robe rouge.

Tout de suite ne reçoit une récompense : au jour de l'an 1854, le procureur des Commissions mixtes devenait conseiller d'État.

Les ministres du nouvel Empire avaient espéré, sans doute, se donner un complaisant : ils se trompaient, et bientôt ils durent connaître quel homme ils venaient de poser devant eux.

Peu de temps après cette nomination, le conseil d'État examinait les statuts d'une société financière, entreprise véreuse entre toutes : il s'agissait de constituer un monopole. Un très haut personnage, familier des Tuileries, corrompu et corrupteur, le ministre d'État, appuyait secrètement le projet ; mais l'on pouvait sentir à plein nez l'odeur du pot-de-vin reçu par lui. La pression gouvernementale était violente, et le Conseil, atterré, allait cependant voter l'affaire, quand soudain M. Besnard se leva :

— J'ai vingt-quatre ans de pratique judiciaire, s'écria-t-il... Eh bien, jusqu'à

ce jour, j'ignore encore ce que vraiment peut être une escroquerie publique !

— Monsieur, lui dit le président Baroche, jamais cette assemblée n'a entendu pareil langage.

— Elle l'entendrait de moi-même, riposta le comte qui poursuivait son discours.

Le projet de concession fut repoussé.

Après une décade d'oscillation, le familier des Tuileries courut se pendre à l'Empereur, qui manda par devers lui le trop indépendant tenant de révoquer ses.

La dernière de son Besnard fut brève et sèche :



Illustration de M. Besnard
L'Éclair, 1854

— Votre Majesté a bien voulu m'appeler en son Conseil... pour conseiller, je suppose, et non pas seulement pour applaudir.

Puis, la conversation étant devenue plus générale, il dit encore

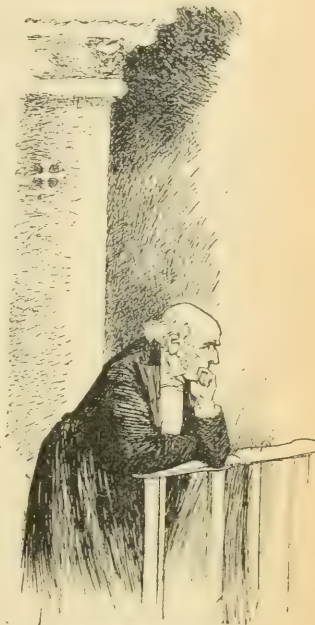
— Sire, Dieu absout le crime politique lorsqu'il est nécessaire à sa loi ; inutile, ce crime devient doublement criminel.

Peut-être faisait-il allusion à l'acte du Deux-Décembre ; et peut-être à sa propre histoire, l'exécution de Savelli. Napoléon III effila sa moustache, et, souriant, approuva sans répondre.

De ce jour, le comte Brutus Besnard fut très en faveur auprès de son ombrageux souverain ; mais, de ce jour aussi, les ministres vouèrent une haine silencieuse à ce dédaigneux donneur de leçons.

C'était alors un grand vieillard, déjà chenu et voûté, à la tête superbe, aux longs cheveux rejetés en arrière, aux yeux noirs pleins de flammes. Veuf depuis longtemps déjà, il occupait, avec son fils Marcel et sa fille Marie-Anne, un petit hôtel, bien dotal de sa femme, bâti sur l'avenue de Breteuil, et, dans lequel, fatigué maintenant de la vie, il espérait se reposer de tant d'agitations.

Chaque année, de son traitement de conseiller d'État, il faisait trois parts : l'une offerte à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, dont il était membre ; l'autre envoyée, aumônes mystérieuses, aux familles indigentes des criminels qu'il avait jadis poursuivis et fait condamner ; la troisième enfin — huit mille francs à peine — devait suffire à ses besoins. Ayant remis à ses enfants la fortune augmentée de leur mère, il avait refusé d'habiter le premier étage de leur hôtel, se reléguant de lui-même sous les combles. Il y occupait deux pièces — tout son appartement : une chambre mansardée, froide cellule que meublaient un lit de fer, quelques chaises de paille, un vieux fauteuil de tapisserie, un prie-Dieu surmonté d'un Christ janséniste ; et un modeste salon formant bibliothèque. Là encore, un crucifix, beaucoup de livres et un piano dont jouait sa fille durant les soirées d'hiver. Soit désir de se



Là, il demeurait longtemps en prières. (Page 122.)

monétier sans accomplissement de quelque vœu. Ce pauvre volontaire comme mandiblanche, mais il avait l'assentiment de son humilité, et comme que son fils « le vicario », coureur de boudoirs et fustier du *Figaro*, se payait laquais et voiture, — lui, pour toute maison, n'avait qu'une vieille servante, Philomène, véritable gouvernante de curé.

Les journées de ce conseiller d'État s'écoulaient en un labeur assidu. Levé chaque matin, hiver comme été, à cinq heures, aussitôt il commençait son métier d'homme public et se mettait sur ses cravates. Vers sept heures, il se rendait à la presbytère, messe de la chapelle Sainte-Valère — une messe qu'il faisait dire « à une intention » ; et là, demeurait longtemps en prière, même parfois comme en extase. Rentré chez lui, il se consacrait à sa famille, pour ne descendre à l'étage occupé par ses collègues qu'au moment du premier repas familial. Il embrassait alors sa fille, la pauvre petite Marie-Anne, conversait quelques instants avec son fils, prenait, à leur table, sa collation, puis s'en allait au Conseil, — à son devoir.

Et, se disant, il l'accomplissait avec l'inflexible rigueur d'une conscience qui prétend ne complaire qu'à soi-même. Ses collègues l'aimaient peu mais l'estimaient beaucoup. A la section de Législation, on demandait son avis ; au Grand Conseil, on admirait sa parole. Quant au monde des salons officiels, il s'était d'abord effarouché des allures monacales de ce misanthrope ; puis, il avait bien vite déniché l'être bizarre qui le voulait fuir. Toutes les invitations, en effet, bals ou concerts, étaient pour M. Besnod comme non avenues ; et, sauf à quelques diners ministériels obligatoires, jamais il n'allait nulle part. Chacune de ses soirées, il les passait en compagnie de sa fille, pauvre créature infirme et malade, « Allons, mignonnnette, tu es mon Opéra : je t'écoute. » Il essayait alors dans son fauteuil et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, demandait à la voix charmeresse de son enfant l'assouplissement et le repos.

Aussi les quolibets pleuvaient-ils sur l'insociable personnage : le *Tin-Tin* impérial collait volontiers l'humeur baroque de « M. Broussin », comme on l'appelait familièrement. Au Conseil, ce bonhomme présumé défrayait les piquants lazzi des jeunes auditeurs ; même, au milieu des requêtes, poète en vers latins, lui avait décoché une épigramme, plus semée d'ailleurs de pentamètres que de malices :

« L'ancien Brutus condamna jadis à mort son fils, coupable d'avoir trop aimé les petites dames étrusques, et toi, Brutus le moderne que voudras-tu faire du tien ? »

La plaisanterie était assurément fadasse ; toutefois, le ministre d'État, se l'étant fait traduire, l'avait proclamée délicate, voire délicieuse.

Et c'est ainsi que le vieil homme de justice parcourait, tout cassé, les dernières étapes de sa vie, et que chacune de ses journées monotones le rapprochait du terme, à présent peu lointain, de la mort.

V

PAROLES ET CONSCIENCE.

Neuf heures sonnaient, et un matin de novembre éclairait de sa lumière neigeuse le réduit monacal du comte Besnard. Dans son cabinet de travail, près de la cheminée où se consumaient quelques tisons, le conseiller d'État se tenait assis, écoutant sa fille.

Ce jour-là, il s'était levé plus morose encore que d'habitude ; et pourtant, ce jour-là, 25 novembre — 5 frimaire du style républicain — on devait, en famille, fêter l'anniversaire de sa naissance. Dès l'aube, Marie-Anne avait pénétré dans l'appartement de son père, lui apportant une corbeille de fleurs automnales ; puis, tous deux, ils avaient attendu la visite de Marcel, mais en vain. Après quelques moments de jaserie, la jeune fille, étonnée, descendait dans la chambre de son frère pour remonter à la hâte, pâle et confuse : « Oh ! mon Dieu ! la chambre est vide ; le lit n'est pas même défait !... Il a dû arriver quelque malheur ! » Mais le vieillard avait haussé les épaules, et le chagrin que lui causait depuis longtemps Marcel débordait bientôt de son cœur, en paroles amères :

— Les voilà, ces fils de notre bourgeoisie ! Inutiles et vicieux ! Plus criminels cent fois que les débauchés de l'ancienne noblesse, qui, eux, du moins, étaient remplis d'honneur !... Et il nous faut protéger cela ! O société agonisante et condamnée !... Mon enfant, allons trouver Dieu.

A Sainte-Valère, cette âme dévote s'était abîmée plus longuement qu'à l'ordinaire en ses méditations agenouillées ; et, vers les

seuls, dans la bibliothèque. De Marcel, ni lettre, ni dépêche.

— J'ai, ce matin, le cœur endolori, dit alors le comte Besnard;... mignonne, un peu de musique, et berce ma tristesse !

Elle aussi, Marie-Anne, avait des larmes plein les yeux ; cependant elle obéit, docile, et bientôt sa voix montait, chaude, vibrante, au-dessus de la voix de mezzo-soprano. Tout d'abord, elle chantait d'anciennes ariettes mélodiques de vieux maîtres français, de Lully et du Méhul ; mais un geste contrarié de son père venant brutalement de l'interrompre : évidemment l'ancien répertoire du théâtre Favart — celui de la diva Florine — déplaissait.

— Non, point de ces fadeurs !... Dis moi plutôt ta complainte du jour.

— La chanson que nous avons, un jour, entendue à Audierne ? fillette, devenant étrangement pâle... Je ne sais vraiment pas si je me la rappelle, et je craindrais...

— N'importe ! Essaie toujours, fillette, ... je t'écoute.

Cette complainte était une sorte de ballade populaire, en dialecte breizek de la Cornouailles, que Marie-Anne, lors d'un voyage en Bretagne, s'était fait chanter, à Audierne — là-bas, au fond du golfe bleu et des sapinières gémissantes, non loin de la baie des Trepassés et de l'éternel sanglot du Raz. Son frère avait essayé de la traduire en vers français... Oh ! de méchants vers durs, durs, épais, rimés à peine, mais qu'emplissait encore un sentiment naïf et doux.

— Ainsi, tu ne te souviens plus ? demanda M. Besnard remarquant l'hésitation de sa fille.

— Oh ! si ! murmura-t-elle, tout émue... Je me souviens... Je me souviens !...

Et elle commença :

I

Ma voix est haute, chante, chante,
Faisant rire et jaser le lin.

— Qu'est-ce un refrain qui t'enchanter ?

— A. Il veut filer un voile fin,

Le beau yeux de l'épousée ;

Amour ! lui je suis fiancée

À mon malin, à mes amours,

Celui qui m'aimera toujours...

Le voile blanc de l'épousée,

Pour me parer un voile fin ;
De mon cher galant fiancée
Je serai la femme demain.

II

Mon rouet pleure, pleure, pleure,
Faisant geindre et crier le lin.
— Que dit son refrain à cette heure ?
— ...Il doit filer un voile fin,
Le doux voile qui nous enserre
Et nous habille dans la terre ;
Puisqu'il méprise mes amours,
Celui que j'aimerai toujours...
Le voile blanc qui nous enserre,
Pour m'y coucher un voile fin ;
Il m'habillera dans la terre,
Car je serai morte demain.

Assis dans son fauteuil, le comte Besnard, fermant les yeux, écoutait en silence. Parfois cependant, lorsqu'une note passionnée montait plus sonore, il entr'ouvrait ses paupières, et regardait sa fille :

— Toute la voix de ma mère ! se disait-il, bien bas... Oh, mon Dieu !

M^{lle} Marie-Anne était âgée de vingt-deux ans. Fort laide, elle semblait souffrir de sa laideur, et l'habituelle expression de son visage trahissait une mélancolie mal résignée. Un dos voûté, la tête enfouie dans les épaules, la faisaient presque bossue ; sa maigre figure, blême comme un linge, était remplie par des yeux bleus, cernés de noir ; ses cheveux, plaqués en bandeaux sur les tempes, avaient cette nuance décolorée que le populaire appelle « blond albinos », couleur de l'anémie ou stigmaté de la misère. Dans sa toilette, elle affectait une tenue d'austérité : sa robe de soie brune, sans garnitures, tombait en fourreau disgracieux, et une guimpe de tulle lui enveloppait le cou, dissimulant peut-être quelques cicatrices. Tout, en cette jeune fille, disait la chlorose, et tout, la scrofule.

— Assez ! mignonne, interrompit M. Besnard, surpris de l'exaltation de la petite virtuose... Que tu es pâle ce matin ! Souffres-tu ?

— Comme tous les jours, mon père,... moins que tous les jours, puisque c'est votre fête !

— L'année ne consomme, chère enfant : je voudrais que tu prennes quelques distractions.

— Des distractions ? dit-elle avec un navrant sourire.

Tu n'as dû accompagner ton frère, hier soir, au bal des Indes ?

Le rouge monta au visage de la pauvre fille :

— Ah ! père !... père cruel ! dit Marie-Anne en se levant, et elle fit quelques pas dans la chambre.

On ne peut voir alors que M^{lle} Besnard, ce laideron malingre et souffreteux, était, de plus, infirme : elle boitait.

Le vieillard courut à elle et la prit dans ses bras :

— Pardon, ... oh ! pardon, ma bien-aimée !

Et malheureusement il étreignait la chérive : mais elle, toute saine.

— Ohi père, même si le bon Dieu avait daigné faire de la triste Marie-Anne une femme pareille aux autres femmes, elle ne changerait pas sa vie... Comme vous vivez, moi j'entends vivre.

A ce moment la porte du salon fut ouverte : Marcel entra.

De retour chez lui depuis quelques instants, le jeune auditeur avait d'abord gagné sa chambre pour dépouiller son uniforme et reprendre l'habit de ville ; il arrivait, ganté, son chapeau à la main, prêt à sortir de nouveau.

D'un seul coup d'œil, M. Besnard jeta sur ce beau fils la même moue désagréable : puis il alla se rasseoir, sans prononcer une parole.

A pas lents, Marcel vint se placer devant lui :

— Mon père, veuillez excuser mon absence en un tel jour ; mais je n'ai pu rentrer que maintenant... Je me bats en duel, tout à l'heure.

Une violente secousse agita la personne du vieux conseiller ; toutefois il se calma, et affectant presque l'indifférence :

— Un duel, monsieur ? Mes compliments !... Et pour quel motif ?

— Pour défendre mon honneur, ... le vôtre, mon père.

— Mon honneur ? — et le comte Besnard se leva. — Mon honneur, dit-il, vous ?... Qui donc a osé lui porter atteinte ?

— Hier soir, en plein bal de la Cour, un homme, un insolent, il a pu oser d'appeler votre famille « race de bourreau ». Il outrageait ainsi mon aïeul, vous mon père, nous tous enfin.

L'attaque était publique ; publique a été la riposte... Je l'ai souffleté.

— Et tu vas le tuer, celui-là ! s'écria Marie-Anne, frémissante.

Très pâle, M. Besnard contemplait son fils, maintenant avec amour. Son Marcel ! léger comme tant d'autres ! même libertin, hélas !... mais loyal et si plein de bravoure !... un vaillant par le cœur !... Il lui tendit la main :

— Tu as bien fait, mon fils ! Le culte de l'honneur est une des obligations morales imposées par Dieu. En telle occurrence, le duel est licite ; il est la sauvegarde des familles, et, ici, le monde a raison contre la loi... Le nom de l'insulteur ?

— Un certain prince de Carpegna.

— Un Italien... Tout s'explique... Quel âge a cet homme ?

Le fils observait son père : l'expression de ce visage l'effraya. Il entrevit une sourde colère qui grondait au cœur du vieillard, et peut-être un secret désir d'exiger réparation par soi-même. Il crut devoir lui faire un pieux mensonge :

— Quel âge ?... Mais à peu près le mien... Simple querelle de jeunes gens.

— Pourtant, il y a eu des voies de fait.

— Bah ! répliqua Marcel gaiement, réfutation un peu vive, et, comme on dit dans les vaudevilles, « trop brusque invitation à déjeuner ».

— Tu me trompes... Quelles sont les conditions de ce duel ?

— Amusantes !... Une véritable partie de plaisir !... Échange de balles à vingt-cinq pas.

— Tu manies bien le pistolet, je le sais... Qui as-tu pour témoins ?

— Mon ami Gravenoire et le baron La Chesnaye.

— J'en aurais préféré d'autres... Où la rencontre doit-elle avoir lieu ?

— A Vaucresson, dans le parc de M. de Gravenoire.

— Bien !... Je t'accompagne.

Le jeune homme étendit le bras, comme s'il eût voulu barrer le chemin à son père :

— Non ! je vous en conjure, non !... Vous me rendriez ridicule !

Ridicule !... Le comte Besnard retomba, défaillant : un éblouissement venait de lui prendre. Ses jambes ne le soutenaient plus ; le sang bourdonnait à ses oreilles ; il sentait son cœur se rétrécir et se dilater : c'était une angoisse étouffante. D'un effort éner-

— Il se jura néanmoins : même, il eut le courage de dire :

— Vous en avez assez, mon fils !... Soit ! je resterai. Je ne veux point vous rendre ridicule.

Un silence douloureux suivit la douloureuse repartie.

Imposante, Marcel reprit la parole, mais cette fois, sur un ton solennel :

— Je vous me battra, mon père, et châtier un insolent... Ose-rais-je pourtant vous adresser une question ?

— Une question, Marcel ? Je vous écoute.

Le jeune homme regarda fixement celui pour l'amour duquel il allait tuer, ... être tué, peut-être, et, d'une voix émue :

— Mon père, quel crime avait donc commis l'Italien Savelli ?

L'ancien procureur général rendit à son fils regard pour regard :

— Savelli ?... Eh bien, que voulez-vous apprendre ?... Elle n'est que trop connue, cette histoire lamentable !

— Non, pas assez !... Moi, j'étais à Paris, loin de vous, lorsque elle s'est accomplie... cette histoire... lamentable. Jamais vous n'avez daigné m'en parler ; je ne la connais que par le récit des autres... des mensonges et des calomnies ! Oh ! par pitié, monsieur... dites ! De quel forfait s'était-il rendu coupable, ce malheureux Savelli ?

Le comte Besnard ne répondit pas tout de suite. Durant quelques secondes sa main se promena de son front à ses yeux, semblant vouloir ramasser des souvenirs épars ; enfin, il redressa la taille :

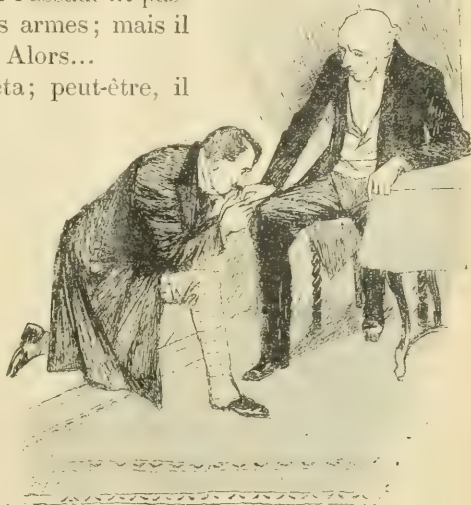
— Ah ! vous aussi, vous doutez, mon fils ! Écoutez donc... Au lendemain de l'acte sauveur de Décembre, les démagogues de notre Midi s'agitèrent. Des bandes d'insurgés, véritables brigands, s'organiseront pour battre la campagne. Ils entraient dans les villages, pillaient les maisons, incendiaient les églises : de la ravaille ! J'étais à ce moment procureur général, et je fus désigné pour présider une Commission mixte. Les ordres venus de Paris le enjoignaient la repression, et mon devoir m'interdisait la faiblesse : donc, je repris... Parmi tous ces gens se trouvaient des soldats ; je leur fus clément ; mais, parmi eux, surtout force volontaires, des artisans de guerre civile, des fauteurs d'anarchie, des contempteurs de la loi sociale, des blasphémateurs de la loi éternelle : je leur fus implacable... Une de ces bandes avait pour

chef un nommé Scipione Savelli, Mazzinien et réfugié politique, signalé depuis longtemps. C'était, celui-là, un être sans patrie, un de ces courtiers de la révolution cosmopolite, commis voyageur en émeutes et en assassinats publics. Pareil à ses compères, il rêvait le déshonneur, l'anéantissement de notre France : je dis la France monarchique et chrétienne, la grande France de nos aïeux. On le trouva debout sur une barricade ; de sa main, il venait d'abattre deux de nos soldats. L'officier qui commandait l'assaut fit passer le prisonnier par les armes ; mais il survécut à ses blessures. Alors...

Brutus Besnard s'arrêta ; peut-être, il n'osait achever.

— Alors, on l'a fusillé deux fois ! bégaya Marcel qui courbait le front.

— Oui, deux fois ! s'écria l'ancien procureur général d'une voix véhémence, ... car deux fois lui-même il avait tué ! ... Oh ! je sais, je sais : l'humble vie de nos soldats, qu'est cela, comparé à l'existence précieuse de nos citoyens « les sublimes » ?



Marcel Besnard s'agenouilla. (Page 130.)

Que l'émeute de Juin anéantisse une armée entière... Vivat ! ... Des bourreaux ! ... Mais que l'on ose toucher à ces messieurs des clubs ? ... Abomination ! Des martyrs ! ... Qu'au boulevard Bonne-Nouvelle un malheureux régiment soit choisi comme cible par les balles des insurgés : c'est bien ! ... Mais qu'ils osent se défendre, nos soldats, et qu'ils ripostent : c'est infâme ! ... Telle n'est point ma morale, et ma conscience est autre que celle d'un faiseur de libelles... Scipione Savelli avait tué : il fut tué. Il voulait bouleverser notre France : notre France le devait engloutir. Ne touchez point à l'arche sainte, messieurs : on en meurt ! Je lui appliquai la logique éternelle, le talion même de l'Évangile... Je ne regrette rien.

— Voilà que tout murmura de nouveau Marcel.

— Vous ne pouvez donc tant d'autres, poursuivit Brutus Besnard, que de vous en aller de Pont-Évêque, me laver les mains et dire : Je n'ai rien fait, je n'ai rien condamné; qu'il soit responsable!... Je n'ai point vu de M. Besnard j'avais sollicité ardemment la sentence, j'avais insisté pour l'exécution : c'est moi, vraiment moi, qui ai fait justice!... Oh! ils le savent bien, les frères et amis, les camarades des sociétés secrètes. De ce jour, leur haine s'est dirigée sur moi : on m'a jeté l'insulte, on m'a prodigué l'outrage. On m'imposait leurs morsures, puisque ma conscience ne m'a jamais murmuré! Depuis cinq ans, à toute heure, je m'abîme en Dieu, et pas une fois, ce Dieu ne m'a répondu : Le sang a crié contre toi! Non, en vérité, je ne regrette rien!

Il se tut; mais, lui aussi, le fils se taisait.

Allongant alors le bras, le vieil homme de justice prit un crucifix placé sur la table, et, le présentant à Marcel :

— Toi, ne le nie pas, tu as menti. Votre duel est un combat à mort, je le sais, je le sais. Avant la fin du jour, peut-être celui qui porte mon nom, qui enveloppe mon amour, mon enfant, mon pauvre enfant aura été frappé pour l'honneur de son père!... Eh bien, voici mon maître, le Juge qui condamne ou qui absout les gens. Je regarde... sur la croix j'étends la main et je répète : J'ai fait mon devoir;... je ne regrette rien!

Un silence nouveau succéda à cette objurcation suprême. Lentement, Marcel Besnard s'approcha de son père, s'agenouilla, lui prit les mains et les baisa :

— Pardonnez-moi, mon père;... moi aussi, j'avais douté.

Le vieillard saisit la tête de son enfant, et il l'embrassait, l'embrassait encore :

— Va, cher fils, accomplis ton devoir envers moi, comme je crois avoir accompli le mien envers mon pays!... Et qu'en ce point, Dieu me juge!

Le pauvre homme se releva, l'œil brillant, la face joyeuse ;

— Il nous a tous jugés, mon père, car je vous reviendrai vainqueur!... A présent, je vous quitte. Il le faut!

M. Besnard accompagna Marcel jusqu'au seuil de la chambre ; longuement il le pressa contre sa poitrine :

— Tu sais, lui disait-il, si tu meurs, je meurs !

Mais quand la porte de la cellule eût été refermée, le pauvre vieillard frôla l'air, s'appuyant, chancelant, contre la muraille.

Des frissons l'agitaient, par saccades, la sueur humectait ses tempes. Et voici que, dans sa chambre, tous les objets se mirent à tourner devant lui,... très doucement,... plus vite,... en d'effroyables tourbillons.

— Savelli!... bégaya-t-il... Ah! Savelli!

Et il tomba, perdant connaissance.

VI

MARIE-ANNE

D'un pas rapide, Marcel Besnard avait déjà descendu les deux tiers de l'escalier, lorsqu'il s'entendit appeler par une voix suppliante : c'était Marie-Anne, la petite boîteuse, qui courait après lui :

— Marcel!... Marcel!!

La voix était si remplie de larmes que le jeune homme s'arrêta, tout ému. Marie-Anne le rejoignit, et, d'un accent navré :

— Tu partais, sans m'avoir même dit adieu!

Il se pencha vers elle et lui mit un baiser au front :

— Ne pleure pas ainsi, petite « Marionnette! » Un amusement, ce duel! D'ailleurs, je n'en suis point à ma première affaire, tu le sais, et je manie assez bien le pistolet : ton frère est inscrit au livre d'or des plus fins tireurs parisiens. Je logerai donc ma balle : l'insolent recevra une leçon méritée, puis je reviendrai dîner de fort bon appétit. Commande quelques friandises pour ce soir.

Il parlait en riant, d'un ton dégagé, comme s'il se fût rendu à quelque partie de plaisir; toutefois un léger tremblement agitait ses lèvres. Assurément, quoique très brave, le cher garçon sentait battre son cœur... Reviendrait-il, ou bien serait-il rapporté?

— Marcel!... Marcel! répétait Marie-Anne, sans trouver autre chose à lui dire.

Il pressa une fois encore les mains de la pauvrete, et descendit le dernier étage en courant.

Sur l'avenue, devant l'hôtel, stationnait un landau. Par la glace baissée de la portière, Marie-Anne entrevit deux messieurs qui semblaient attendre avec impatience : les témoins de son frère.

Du premier coup d'œil, la petite boîteuse les reconnut : le

Jeune M^{lle} Lucy, avec sa barbe bien frisée, et le vieux baron La Roche avec son nez l'usqué, aux longues moustaches, aux cheveux collés sur les tempes. Ces messieurs la saluèrent, et Marcel se jeta dans la voiture qui s'éloigna rapidement.

La bise de novembre soufflait, âpre et glaciale, les vieux arbres dénudés, les saules de leurs dernières feuilles, de saules nus se balançaient dans l'air, et des flocons d'une neige coquette commencent à blanchir le pavé poudreux. Immobile, et sans mot dire, Marie-Anne regardait. Depuis longtemps déjà, la voiture avait disparu : Marie-Anne regardait toujours.

Un valet d'une femme de service l'arracha de cette contemplation :

— Mais qu'est-elle est couverte de neige ! Elle va prendre du mal.

La jeune fille secoua ses vêtements, et, rentrant dans l'hôtel, monta silencieuse à sa chambre.

La chambre de M^{lle} Marie-Anne, bien différente de la cellule où se complaisait l'orgueilleuse humilité de son père, toute blanche et toute bleue, était charmante.

Le comte Besnard avait lui-même voulu choisir le mobilier de sa fille : les tentures de peluche de soie, les fauteuils et le canapé de l'opéra à filets d'azur, et surtout ce lit où, pensait-il, reposait l'enfant sous les ailes déployées d'un ange gardien. C'était lui encore qui avait rempli la mignonne bibliothèque de livres de pèche ; lui qui avait placé dans une pénombre discrète le prie-Dieu d'or, chaque matin, au réveil, et chaque soir, au dormir, montrait vers le ciel l'âme de l'agenouillée ; ce bénitier d'onyx chatoyant, ce crucifix encadré de velours, c'étaient autant de présents du vieux père ; et, sur la cheminée qui flambait joyeuse, se trouvait son dernier cadeau : la bonne Dame de la Salette, la Vierge des petits pasteurs... Elle était là, en ses attifets bizarres, l'apparition mystérieuse, regardant si triste, si aimante, et semblant dire encore : « La main de mon Fils est lourde ; je ne puis déjà plus la retenir. »

Marie-Anne entra, et ses yeux se détournèrent du Christ des Miséricordes comme de la Mère des Douleurs. Elle alla péniblement s'asseoir, près de la fenêtre, à son bureau de jeune fille, et demeura quelque temps engourdie. Prenant enfin une feuille de papier, enfiévrée, rougissante, elle se mit à écrire :

« À mon père. — Si Marcel est tué aujourd'hui, je ne lui survivrai pas ; je veux mourir.

« J'implore la clémence de Jésus, celle de la Sainte Vierge ; à genoux, je vous demande pardon, mon père.

« Me sachant pour tous un objet de risée ou de répulsion, j'ai beaucoup souffert, et je ne saurais souffrir davantage.

« Je lègue toute ma fortune à l'œuvre du Bon-Pasteur : j'aurai tant besoin de prières ! Je... »

Elle s'arrêta et laissa retomber la plume :

— Misérable fille ! s'écria-t-elle... Oh ! misérable ! misérable ! !

D'un mouvement effaré, Marie-Anne alla jeter au feu la lettre douloureuse, en activa la flamme ; l'aveu de son désespoir ne fut bientôt plus qu'un peu de cendres.

Le prie-Dieu alors parut l'attirer. Elle saisit un chapelet pendu à la muraille et commença une oraison : « Notre Père qui êtes aux cieux, que... » Mais elle s'interrompit aussitôt, et, regardant le crucifix :

— Ainsi, tu m'as daigné créer laide, difforme, ridicule... Cela ne t'a point suffi. Dans le corps de l'infirme, par surcroît de bonté, tu as voulu mettre le cœur d'une infâme... Et je t'appelle Notre Père ! »

Elle continua pourtant à égrener son chapelet : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le... »

— Allons donc ! fit-elle en se relevant. Je ne crois pas, moi !... Est-ce que je puis croire ?

Ses yeux brillaient : son visage avait une expression mauvaise... Et, tout en disant ces choses, elle avait ouvert sa bibliothèque, y allongeant une main furtive.

Là, sur les premiers rayons, s'étalait une pieuse rangée d'*Imitations de la Sainte Vierge*, de *Rosiers de Marie*, de *Guides de la bonne Mort*. Elle les écarta, pour amener un livre qui se trouvait soigneusement caché : quelque volume dérobé sans doute aux collections du comte Besnard. Les pages froissées en maint endroit disaient, du reste, combien elles avaient été lues, relues, méditées, comprises.

S'assurant que la porte était close et le verrou tiré, Marie-Anne se rapprocha de la fenêtre, étendit son maigre corps dans un fauteuil, ouvrit au hasard le livre prohibé et commença de lire :

« Je m'aperçus que ma sœur perdait le repos et la santé. Elle maigrissait, ses yeux se creusaient, sa démarche était languissante et sa voix troublée. Un jour, je la surpris tout en larmes

au pied d'un ventile... Le monde, la solitude, mon absence, ma jeunesse, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient soulever ses lèvres ; tantôt, elle soutenait, sans se fatiguer une longue course ; tantôt, elle se traînait à peine. Elle perdait et défilait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire... une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout à coup en pleurs et se retirait pour prier. »

Mais dans cet état de lecture : des frissons l'agitaient, une anxiété toujours croissante se répandait sur les chloroses de son visage ; les paupières bleues de ses yeux cerclés de noir luisaient étrangement.

— Oh! c'est mon cela! murmura-t-elle... Hélas! c'est trop bien cela!

Elle referma le livre et demeura quelques instants, immobile, toute pensive.

— Oh! mon Dieu! dit-elle à la longue et joignant les mains... Dieu! mon Dieu, pitié!

Pourtant, elle reprit le volume, en feuilleta quelques pages et se remit à lire :

« Une femme, mon frère, des enfants occuperaient vos jours... Et quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heureux! L'ardeur de votre âme, votre air noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous assurerait de sa fidélité.

« Ah! avec quelles délices ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur! Comme tous ses regards, toutes ses pensées seraient attachés sur toi pour prévenir tes moindres peines! Elle serait tout amour, tout innocence devant toi; tu croirais retrouver une sœur... »

— Retrouver une sœur!... Oh! non, fit-elle avec rage. Non! Je le préfère encore tel qu'il est!... Libertin... courant toutes les femmes... plutôt que de le voir n'en n'aimer qu'une... une qui ne serait pas moi!

Et soudain, Marie-Anne redressant la tête, ses yeux aperçurent son image reproduite dans la glace. Oui, c'était bien elle, — elle avec sa pâle figure, sa laideur répugnante, son nez trop court, sa lèvre trop large, ses lèvres trop fortes... Elle se vit, et une ride de bruyante désolation lui dessinant un rictus, rendit cette figure grotesque.

— La sœur de René, du moins, était belle, et on pouvait l'aimer, malgré la malheureuse... Mais moi?... Oh! moi, le

sang du renégat sacrilège, la petite-fille du prêtre et de la comédienne !

A ce moment, un coup discret, frappé à la porte, la fit tressauter ; elle jeta son livre sous un meuble, et courut ouvrir.

— Venez vite, mademoiselle ! criait la servante du comte Besnard... votre père vient de se trouver mal !

VII

DEUX COUPS DE PISTOLET.

Sur la haute et large chaussée qui, frôlant Garche et Vaucresson, se dirige vers Saint-Germain, le landau filait rapidement. Une éclaircie s'était faite dans les noirceurs du ciel ; les nuages en fondant avaient jeté leur neige, et, sur les prairies bordant la route, des poussières diamantées scintillaient au soleil.

On semblait de fort joyeuse humeur dans la voiture. Ces deux MM. La Chesnaye et de Gravenoire fumaient et jasaient, l'âme aussi placide que s'ils eussent roulé vers quelque souper fin de la *Maison-d'Or* ou vers le canapé d'une comtesse du quartier Pigalle. Marcel Besnard se montrait plus réservé, même taciturne. Il occupait le fond de la calèche, ayant près de lui le folâtre chambellan : devant eux se tenaient l'attaché d'ambassade et un autre personnage à manières solennelles, le médecin. Sur les genoux de M. de Gravenoire était posée une boîte d'acajou renfermant les pistolets de combat.

M. le chambellan baron La Chesnaye était en verve et ne tarissait pas d'anecdotes égrillardes ou de bons mots salés :

— Ah, cher ami, disait-il à Marcel, quelle triste partie de plaisir, un duel ! Vous allez jouer le premier rôle, heureux homme ! Mais, nous autres, les comparses ! Êtes-vous content de ces pistolets ?

Il ouvrit la boîte et en sortit des armes toutes neuves :

— Pistolets de tir, comme il a été convenu. Je les ai choisis très durs à la détente : le coup de doigt préservateur !... Aussi, rien à craindre.

— Tant pis ! répliqua Marcel Besnard... je voudrais, aujourd'hui, donner une leçon qui servît dans le présent et dans l'avenir.

Gravenoire prit la parole :

— Nous avons préparé une note explicative pour les journaux

montrant. Nos colporteurs en ont repoussé la rédaction, et, comme vous le voyez, ils ont reçu la gifle...

— Quelles sortes de gens, les témoins du prince? demanda Marcel.

— Des Italiens, dit La Chesnaye... un monsieur en A, le comte Canossa...

— Bonne noblesse lombarde! interrompit Gravenoire.

— ... Et un monsieur en I, le signor Tra-

venti... Ah! *per Bacco!* quelle dégaine de Scaramouche et de Pantalon, celui-là! Croiriez-vous que, ce matin, lorsqu'on nous mit en rapport avec lui, j'ai pensé reconnaître — je me trompais, d'ailleurs — une de mes vieilles connaissances, un autre Italien qui servait à la légion étrangère, où j'ai commandé un bataillon. Il se nommait Marino : une fière pratique! A force de donner la chasse à Bou-Maza, ce Marino avait décroché les galons de sous-officier; mais, un jour, il déserta pour s'en aller rejoindre



Marie-Anne arrêta sa lecture. Page 134

Mazzini, à Rome. Mon gaillard fréquentait alors une petite personne... hum! de la tribu des Beni-Mouffetard, une chanteuse au Prado d'Oran. Elle s'appelait Cœur-d'Acier. Allé comme n'est-il pas vrai?... et superbe fille! Une belle de nuit... Vous bâillez, Gravenoire? Mon histoire vous ennue?

— On le connaît, bien, votre roman d'amour! Vous nous l'avez conté plus de cent fois!

La Chesnaye alluma un cigare :

— Messieurs, saluez Cœur-d'Acier! Une illustre mémoire! Nous l'avons tous admirée aux bals de la cour, et elle est morte générale. Voilà où mène la conduite!

— Fardant comme Gravenoire... A présent, c'est nous que j'sommes les princesses!

— Oh! Yalanna, l'enfant des croisés! fit Marcel qui secouait sa

torpeur... Quelle pose!... En voilà des façons, messieurs les légitimistes! Trop heureux, cependant, d'émerger aujourd'hui, et d'émarger.

L'émergeant vidame eut un sourire pincé :

— C'est un mot, cela!... Ne nous fâchons pas, bel ami. Moins de nerfs, s'il vous plaît, ou vous allez manquer votre homme.

Devisant de la sorte, ils étaient parvenus au carrefour des *Hu-bies* ; à cet endroit, la route se bifurque et dirige une de ses branches vers la Celle-Saint-Cloud et Bougival. Le sémillant baron mit la tête à la portière :

— Eh bien, là... que disais-je?... Nous sommes en retard!... Les autres nous attendent.

En effet, devant une auberge était arrêtée une voiture de louage, et deux messieurs se promenaient avec impatience.

— Les témoins de l'adversaire! fit Gravenoire... Je vais leur fournir mes indications; ils n'auront plus qu'à nous suivre.

Il sauta prestement à terre et courut les rejoindre.

— Tiens, tiens! là-bas! s'écria La Chesnaye, toujours penché à la portière... Malpeste! le joli coupé! Cheval de sang; livrée de bon goût... Et les stores baissés!... Je flaire une aventure galante.

L'attaché d'ambassade était déjà de retour.

— A qui cet équipage? interrogea le curieux chambellan... Vous, un des seigneurs de la contrée, vous devez le savoir.

— Ma foi, non!... En route!

Quelques minutes plus tard, le landau franchissait une grille et s'engageait dans l'avenue d'un parc.

— C'est ici! Nous sommes chez moi, dit M. de Gravenoire, qui commanda au cocher de s'arrêter.



Relevant son arme, il tira en l'air. (Page 139.)

Tous quatre se descendirent, et presque aussitôt la seconde escalade commençait.

Écarté de ses vœux, le prince de Carpegna mit pied à terre; il demanda d'abord son médecin. On échangea, de part et d'autre, le salut rituel; puis, guidée par Gravenoire, la petite comtesse s'enfonça dans un tourré. Bientôt elle parvint à une clairière humide, sorte de rond-point qu'enveloppait un massif d'énormes châtaigniers.

Les ronces sèches, démolies par les premières morsures hivernales, avaient couvert le sol de leurs fines humides, et les ondulations minuscules de leurs rameaux semblaient s'allonger et se tortiller, en des gestes de souffrance. De ce carrefour, à travers une large porce, on pouvait découvrir un paysage aux tristesses recueillies : la Seine, en bas de l'escarpement de Bougival, étalant la nappe de ses eaux, frocée de rides et comme frissonnante sous les rayons glacés du soleil de novembre ; à gauche, un étagement de bois ou de jardins dont les dernières feuilles perdaient decolorées, et, miroitant parmi ces rouilles de l'automne, les arceaux de l'aqueduc de Marly poudrés de givre ; en face, la ville de Saint-Germain, les blancheurs estompées de ses maisons, et les spirales de leurs fumées bleuâtres ; là-bas, enfin, en la grisaille cendrée de l'horizon, les formes sans contours de collines rayées sous les vapeurs... Tout ce pays, vallée, îlots, bourgades, si bruyants, aux soirs de l'été, de joies tumultueuses, s'étendait morne et mélancolique. Le soleil baissait rapidement, et les rougeurs de son disque paraissaient enflammer les brouées montant de la rivière. Partout, déjà, le vaste silence des jours qui s'éloignent sans chants d'oiseaux, et, partout encore, la pesante léthargie de l'hiver.

Or, Marcel Desnaud avait fait à son père un pieux mensonge : la rencontre devait être sérieuse, et le duel s'annonçait comme des plus dangereux.

Le prince de Carpegna, souffleté en public, avait imposé lui-même ses conditions : les adversaires placés d'abord à vingt mètres ; la faculté pour chacun d'avancer de cinq pas, et, durant une minute, le tir au visé. Assurément l'un ou l'autre, tous les deux peut-être devaient tomber sur le terrain.

D'un commun accord, on choisit La Chesnaye pour diriger le combat délicate mission, car il était difficile de marcher à l'aise dans cette pouille de feuilles glissantes. Mais le terrible baron

en avait vu bien d'autres. A larges enjambées, il compta vingt mètres, marqua l'endroit où devaient, au début de l'action, se tenir les combattants; puis, de sa canne, traça la raie qu'on ne pouvait franchir : le sort favorisa Marcel Besnard pour le choix des armes.

Ces premiers apprêts terminés, chacun fut placé à son poste, et les témoins se rangèrent sur les côtés.

— Allez, messieurs, dit La Chesnaye, de sa plus belle voix d'Afrique.

Marcel Besnard s'avança, étendit la main et fit feu...

Touché!... et le prince de Carpegna, frappé dans l'aîne, chancela.

Il se redressa néanmoins.

Lentement, se traînant à grand'peine, il marcha jusqu'à la limite tracée; lentement, il abaissa son pistolet et visa Marcel Besnard.

Marcel, très calme, avait croisé les bras.

— Tirez!... Mais tirez donc! cria Gravenoire.

— Tirez, sacrebleu! hurla le baron La Chesnaye.

M. de Carpegna allait presser la détente; mais un léger bruit dans le fourré lui fit détourner les yeux. Il regarda, et alors il se mit à rire : un rire silencieux et bizarre...

Relevant son arme, il tira en l'air... Tout aussitôt, il s'abattit sur le sol, évanoui.

Les témoins se précipitèrent sur le corps étendu, et les médecins examinèrent la blessure. Le prince avait une des fausses côtes fracassées et perdait beaucoup de sang : la balle s'était logée dans le bas-ventre.

— On va le transporter dans mon cottage, dit M. de Gravenoire; j'y ai fait préparer une chambre.

— Inutile, cher monsieur, répliqua le signor Traventi... Si l'Excellence pouvait parler, elle refuserait.

— Mais, il ne pourra jamais supporter le voyage!... C'est vouloir le tuer!

Le médecin italien paraissait fort perplexe et insistait pour qu'on acceptât l'offre de Gravenoire :

— Dangereuse blessure! grommelait-il... Mauvais, très mauvais!

— N'importe! riposta violemment Traventi... Il faut partir!...

Déjà, l'autre témoin du prince était allé quérir sa voiture. Les

survenant rapidement de premier pansement, puis, chacun soulevait le blessé pour le porter, non sans peine, à regagner l'avenue du cimetière. M. de Carpegnas était toujours sans connaissance ; on allongeait le corps mort sur les coussins de la calèche ; les trois hommes se tassèrent autour de lui : « Andiamo ! » et la voiture s'éloigna, d'un train d'enterrement.

Derrière sa maison du chemin, les amis de Marcel la regardaient disparaître, toute lente, dans les brouées du soir.

Quelques instants après, dit alors le médecin français, saluons ce corbillard !... A Paris, il va déposer un mort.

Gilbert AUGUSTIN-THIERRY.

[11000000]



JEAN-DES-FIGUES⁽¹⁾

(Suite.)

VI

UN PEU DE PHYSIOLOGIE

Maître Cabridens (Tullius), père de M^{lle} Reine, remplissait tout l'anteperdrix de son imposante personnalité, et ce n'est point là, vous allez le voir, une simple image de rhétorique. Au propre comme au figuré, maître Cabridens était un homme considérable, le type du *gros propriétaire*, titre dont il se faisait honneur. Quand maître Cabridens s'en allait par les rues, le chapeau à la main, suant à gouttes comme un pot de grès, et poussant de majestueux soupirs, on eût dit qu'il portait sur lui tous ses domaines : bois, fermes, prés et clos, garennes et défends, terres arables et laboureables ! Entre nous, je crois positivement qu'il les portait. Il y a comme cela des gens si gros que, dépouillés de tout, ils seraient encore riches ; des gens qu'il faudrait maigrir si vous vouliez les ruiner, et maître Cabridens était de ces gens-là.

D'ailleurs, comment aurait-il fait, s'il eût été moins gros, ce gros homme ! pour contenir à lui seul tant de science ? Membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant d'une foule d'instituts, maître Cabridens, en vertu d'aptitudes inexplicables, présidait indifféremment un tournoi poétique ou bien un comice agricole, et réunissait dans le même amour l'étude des antiquités romaines et l'élevage des poules cochinchinoises, la question des terrains fertiles et celle de l'origine du sonnet, la pisciculture et la jurisprudence, les belles-lettres et la pomologie. Toute science lui était bonne, pourvu qu'elle fût prétexte à société savante et à

(1) Voir le numéro du 9 octobre 1897.

romanesque gâté. A-t-il passé pour un grand homme dans Canteperdrix? — « Tullius est universel, » disaient ses intimes amis — un amateur respectueux. Ajoutez que Tullius était fou de choses sottes. Un soir, à la table du préfet, il mit l'eau à la bouche de tout le conseil général en discourant une heure durant sur les mandibles, les infus, les nez de chat et les oronges. Avant qu'on ne fût au bout, bien souvent, martyr volontaire, il avait affronté l'empereur et la mort pour expérimenter quelque vertu d'homme. Les imprudences de maître Cabridens étaient célèbres. Mais, depuis la venue de Reine, il avait renoncé à ces dangereux plaisirs : un père se doit à ses enfants ! S'il adorait les romans, en revanche, il ne pouvait souffrir les poètes provençaux. — Des gens, disait-il avec le tranquille dédain commun aux grands hommes et aux gros hommes, des gens qui écrivent en patois et ne sont membres de rien ! »

Savez-vous étonné, maintenant, qu'après vingt ans de mariage M^{me} Cabridens fût encore amoureuse de son mari, et qu'elle portât pour lui quatre des chales aveuglants rouges comme ses joues ? Malgré autrefois, M^{me} Cabridens avait pris de l'embonpoint par le voisinage : elle était plutôt laide que jolie, mais on la trouvait distinguée à Canteperdrix, parce que ayant été élevée avec des filles de cantes et dues dans un couvent aristocratique où sa tante était supérieure, et n'étant plus depuis sortie de Canteperdrix, elle gardait encore, à quarante ans, les petites mines et les façons précieuses des pensionnaires, qu'elle s'imaginait être les vraies manières des grandes dames.

M^{me} Cabridens...

Arrivé à cet endroit de mes mémoires, une réflexion m'est venue. — Quoi ! Jean-des-Figues, me suis-je dit, tu prétends raconter des aventures véridiques, aussi dignes de foi que paroles d'évangile ; et voici que dès le sixième chapitre tu racontes tout simplement, sans préparation aucune et comme la chose la plus naturelle du monde, que M^{me} Reine possédait toutes les grâces, et qu'elle était pourtant fille de M. et M^{me} Cabridens ! Autant soutenir que deux diables en ménage ont pondu et couvé un bel oiseau du paradis, autant avouer tout de suite que ta Reine rentre dans la catégorie de ces héroïnes sans réalité, fabriquées d'un docteur de boudoir et d'une goutte de rosée par quelques cerveaux creux fort ignorants des lois de la physiologie.

Mais cependant... — Il n'y a pas de cependant qui tienne ;

n'as-tu donc jamais vu la chambre de dissection du véritable romancier moderne ? Et son tablier sanglant, et ses manches relevées, et ses scalpels luisants, et ses trousses ouvertes, et les petits flacons étiquetés, pleins de fiel, de sang et de bile, qu'il regarde curieusement à travers le soleil ?

Nous ne sommes plus au temps, Dieu merci, où, pour créer des figures immortelles ?

un peu d'esprit et de fantaisie suffisaient ; où l'homme de qualité, qui écrivait ses mémoires, donnait sa maîtresse telle quelle, se bornant, pour tout renseignement physiologique, à dire la nuance de ses yeux, et si elle avait les cheveux blonds ou bruns. On tolérait cela autrefois ; aujourd'hui la science a marché, nous avons la muse Médecine, et si l'abbé Prévost revenait au monde, il faudrait bien qu'il établît que le tempérament du chevalier était



Quand maître Cabridens s'en allait par les rues...
(Page 141.)

lymphatico-bilieux, et qu'il étudiât les caprices de Manon dans leurs rapports avec les variations de la lune !

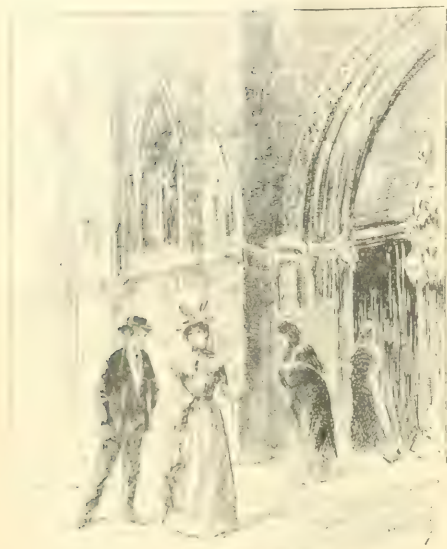
Le cas était grave. Comment accrocher dans mon œuvre le fin profil de M^{lle} Reine, entre les deux pleines lunes flamandes de M. et M^{me} Cabridens ? Comment soutenir que ce lis avait fleuri sans miracle au milieu d'un carré de choux ! Si encore on avait pu faire entendre... Mais non, la vertu de M^{me} Cabridens était, pour mon malheur, à l'abri de tout soupçon.

Fallait-il donc mentir par respect de la vérité physiologique ? imprimer que M^{lle} Reine, ma Reine si jolie ! était laide, ou, d'un mensonge plus audacieux encore, soutenir que M. Cabridens était l'arbitre des élégances et M^{me} Cabridens belle comme les amours ?

de préférer, j'aurais laissé là le récit de mes aventures, et peut-être si vous l'avez lu, vous l'avez vu, car il serait resté en chemin comme un oiseau qui s'envole. Les sonnets du cousin Mitre, si un petit fait qui m'est arrivé à peine remarqué autrefois, me revenant un jour à la mémoire, ont été effacés tout à coup d'une vive clarté le mystère

qui causait mon désespoir.

La vertu de M^{me} Cabridens, nous l'avons dit et nous ne saurions nous en dédire, était à l'abri de tout soupçon. Non ! jamais féminine infidélité ne raya d'une barre de bâtardise les panonceaux de l'étude Cabridens. Mais les infidélités à peine conscientes de l'esprit, les amours buissonnières de l'imagination, qui donc pourrait répondre d'elles ? Or, précisément, je venais de me rappeler... (pardonnez-moi, ô mademoiselle Reine ! d'entre-bâiller



Le prêtre se retire en pressant les joirs de grand'messe.
Page 116.

monseigneur d'une main peu discrète la porte de la chambre où vous êtes née, mon pauvre cœur d'amoureux en saigne, mais la physiologie a ses tristes nécessités. D'ailleurs, n'ai-je pas pour excuse l'exemple de ce bon Tristan-Shandy, qui, résolu, selon qu'Horace le recommandait à prendre toutes choses *ab ora*, commence l'histoire de ses vicissitudes en soulevant légèrement les longs rideaux drapés de l'alcôve paternelle ? ... je venais de me rappeler, disais-je, qu'entre autres récits qu'ils aimaient à me faire, M. et M^{me} Cabridens s'arrêtaient l'un et l'autre avec une remarquable complaisance sur certaine représentation théâtrale qui, vers les premiers temps de leur mariage, avait mis tout Canteperdrix en émoi.

Que de fois M. Cabridens ne m'avait-il pas raconté cet événement dans ses minuties détails : d'ici venaient les comédiens,

pour quelles raisons ils s'étaient arrêtés, et comment, grâce à l'obligeance du capitaine commandant la place, qui mit quinze de ses soldats à la disposition du directeur, on put, du matin au soir, transformer en salle de spectacle une petite église abandonnée qui servait de grange. Et quels acteurs, et quelle pièce, on ne voyait pas mieux à Paris! — « C'était, si je ne me trompe, vers 1846, » disait M. Cabridens. — A la fin d'avril, reprenait madame, un peu moins de dix mois avant la naissance de Reine; je me souviens bien de la date. »

Après seize ans, leur admiration restait chaude comme au premier jour, et c'est avec la naïveté d'une passion qui s'ignore, que M. Cabridens parlait de l'incomparable héroïne de ce drame romantique, Marion, Tishé ou Diane de Poitiers; tandis que M^{me} Cabridens, rouge à ce lointain souvenir, et penchée sur son ouvrage en tapisserie, célébrait la haute prestance, l'air magnifique et la belle grâce du héros.

J'ai vu, suspendus au mur de la chambre bleue, les portraits de l'acteur et de l'actrice en costume de théâtre, et à mesure que toutes ces vagues impressions reviennent plus claires à mon esprit, je m'étonne de ne pas avoir remarqué plus tôt, entre Reine et ces deux portraits, je ne sais quel air de ressemblance. O puissance du beau! il a donc suffi pour créer la plus idéale des créatures, d'une goutte de poésie tombée un soir dans deux cœurs bourgeois!

M. et M^{me} Cabridens m'en voudront peut-être d'avoir révélé au monde la mutuelle infidélité, infidélité tout idéale heureusement, dont ils furent tous deux, au même moment, à la fois coupables et victimes; mais voilà ce que c'est de trop regarder les princesses de théâtre, monsieur! et de considérer avec tant d'attention les beaux jeunes gens en justaucorps, madame! D'amoureuses et condamnables visions durent évidemment, cette nuit-là, voltiger autour des chastes rideaux de l'alcôve conjugale, et pour moi, ô ma Reine si blonde et si belle! ce n'est point du bon monsieur et de la grosse madame Cabridens que tu es fille, mais la fille idéale de cette princesse en robe brodée de perles et de ce héros inconnu!

Maintenant que voilà tout le mystère dûment et physiologiquement expliqué, M. Taine me permettra de continuer mon histoire.

VII

CANTAPERDIX CIVITAS

Veit Reine passer quand elle allait à la promenade, rôder le soir sous ses fenêtres pour dérober, vol bien pardonnable, quelques accords de son piano, quelques notes de sa voix, et frôler sa robe en passant, les jours de grand'messe, voilà quelles furent longtemps toutes mes joies. Reine, paraît-il, trouvait en moi, quoique je n'eusse éperons ni moustaches, l'*idéal* rêvé sous les marronniers de la cour des grandes à Valfleury, et ne laissait aucune occasion de me jeter, avec la tranquille audace des pensionnaires qui ne savent ce qu'elles font, des regards, oh ! mais des regards à nous brûler les paupières. Ces jolis riens et les vers que je rimais nous suffirent pendant plus d'un an. Mon amour était du naturel des cigales qui vivent de rosée et de chansons.

Il le fallait bien. N'eût-ce pas été folie à moi Jean-des-Figues, paysan et fils de paysans, de vouloir pénétrer dans la *maison Cabridens*, la plus importante, sans contredit, des dix-sept maisons du *Cimetière Vieux*, place où, de temps immémorial, logeait l'aristocratie cantoperdicienne ?

Discrettes et silencieuses comme des églises, ces maisons restaient toujours fermées. De temps en temps, un bourgeois ou quelque servante en sortait, puis la lourde porte se refermait aussitôt ouverte, et si quelqu'un eût été là, c'est à peine s'il aurait pu entrevoir un grand vestibule tout blanc, des tableaux, et la boule en cuivre d'une rampe. Mais à part les habitants des dix-sept maisons, personne ne passait guère sur cette place, où tout le long du jour on n'entendait que le bruit mélancolique de la fontaine, la causerie des dames qui travaillaient là comme chez elles, assises par groupes sous un platane, et quelquefois, vers trois heures, la voix de M^{lle} Reine qui prenait sa leçon de piano.

En arrivant on remarquait d'abord la maison Cabridens, à cause de ses panneaux étincelants et de son éteignoir en pierre curieusement sculptée. Cet éteignoir monumental, planté dans le mur, à côté de la porte, était une des curiosités de la ville. Autrefois, disait-on, du temps des seigneurs, toutes les maisons nobles avaient un éteignoir pareil où les valets de pied éteignaient les torches. Or, quoi qu'en sût parfaitement que maître Cabridens

avait acheté la maison depuis quinze ans à peine, d'un vieux gentilhomme ruiné, la possession de cet éteignoir n'en jetait pas moins sur lui, aux yeux de ses concitoyens, un vague reflet d'aristocratie, et maître Cabridens disait *nous autres*, sans faire rire, quand il causait politique avec le vicomte Ripert de Chateauripert son voisin, un homme charmant qui avait le seul défaut, défaut gênant, il est vrai, pour les odorats sensibles, d'aimer trop les bécasses et d'en porter toujours quelque-une, afin de hâter sa maturité, dans la poche de sa redingote. Tout le monde, d'ailleurs, pardonnait cette manie au bon vicomte, en considération de son dévouement à la branche aînée.

Pourtant, ce qui m'intimidait le plus, ce n'était ni l'inquiétante solitude de la place, ni l'éteignoir de pierre, ni les panonceaux accolés; ce qui m'intimidait par-dessus tout, c'était la façon qu'avait maître Cabridens de fermer sa porte : de quel air majestueux il en tirait à lui la poignée, tournait deux fois la clef et la fourrait dans sa poche en promenant sur tout le Cimetière Vieux un regard circulaire où l'orgueil se mêlait à une bienveillante compassion.

Ce n'est pas un pauvre diable de paysan comme mon père, ou quelque artisan de la grand'rue, qui aurait fermé sa porte avec cette noblesse-là ! Fermer notre porte en plein jour, et pourquoi faire ? je vous le demande ! Qu'aurions-nous eu à défendre ou à cacher ?

Maître Cabridens, au contraire, semblait dire en fermant sa porte :

— J'ai là-dedans mon paradis bourgeois où, si je veux, personne n'entre ; j'ai là ma femme qui m'aime, ma fille qui est belle, mes meubles auxquels je suis habitué ; j'ai là ma fortune, mon repos, mon bonheur, ma paresse, mon génie, et vingt générations se sont tuées de travail jusqu'à mon père, pour que je pusse un jour, au nom de ma race tout entière, fermer ma porte comme je la ferme aujourd'hui.

Le fait est que cette diablerie de porte-là avait l'air deux fois plus fermée que les autres. Et cependant, toute fermée qu'elle fût, elle allait s'ouvrir devant Jean-des-Figues.

Mon père profitait des premiers beaux jours pour défricher un coin de terrain à notre champ de la Cigalière. « Ce travail donne une peine du diable, disait-il un soir au souper, j'ai défoncé à peine trois cannes de terre, et j'ai déjà brûlé de la marjolaine et

du grand haut comme ça! Puis, cherchant quelque chose dans son gousset : « Tiens, Jean-des-Figues, l'homme aux vases, voilà peut-être ce doit être romain. » Et le brave homme jeta sur la table une pièce d'argent large et mince, encore toute jaune de terre. Il n'est pas rare chez nous de trouver ainsi, en piochant ou en labourant, des monnaies romaines enfouies, et bien souvent, l'hiver, le long des remparts, j'ai vu un camarade se servir sans respect, pour jouer au bouchon, du bronze si commun de la colonie de Nîmes avec les deux têtes d'empereur et le crocodile enchaîné que nous appelions une Tarasque.

Cette fois pourtant, il ne s'agissait point d'une pièce romaine, quoi qu'en pensât mon père, plus fort en agriculture qu'en numismatique, mais d'une pièce bien autrement curieuse, d'une pièce inconnue, inespérée, unique, d'une pièce dont le savant et vénérable historien de Canteperdrix, l'ami d'A. Thierry et de Ch. Nodier, M. de La Plane, n'avait pu soupçonner l'existence, d'une pièce, enfin, sur la face de laquelle je lus facilement, malgré la rouille et la terre séchée : CANTAPERDIX CIVITAS! Sur le revers, au milieu de lettres presque effacées que je ne déchiffrai point, on distinguait, armes parlantes de la ville, une bartavelle qui chantait dans un champ de blé.

La découverte de cette médaille prit les proportions d'un événement. Ainsi, dans un temps où la France gémissait encore sous le poids de la féodalité, Canteperdrix se gouvernait librement et battait monnaie! Chacun voulait voir la fameuse pièce; quelques jaloux insinuèrent qu'elle pourrait bien être fausse, mais tous, enthousiastes ou sceptiques, me conseillèrent la même chose : — il faut porter cela à maître Cabridens.

Porter cela à maître Cabridens! Quelle impression ces simples mots me faisaient!... Entrer dans la maison de M^{lle} Reine! Qui sait? la rencontrer... lui parler peut-être...

— Ah! me disais-je en regardant cette pauvre petite pièce toute à voir, c'est avec une pièce semblable qu'on doit payer passage sur le pont qui mène en paradis. Mais je n'osais pas; retenu par l'absurde timidité des amoureux, il me semblait que tout le monde et même Cabridens lui-même devinerait le motif coupable de ma visite... Par bonheur, maître Cabridens prit les devants; il rencontra mon père, il lui dit avoir entendu parler de moi, de mes goûts, qu'il aimait les jeunes gens, qu'il voulait me connaître, causer avec moi, et voir ma pièce en même temps.

Pour le coup, je n'hésitai plus et le lendemain, tondu de frais et bean comme un fifre, je me présentais bravement place du Cimetière Vieux.

Drelin! drelin!... ma main tremblait quand je tirai la chaînette; et la sonnette, comme toujours, fit exprès de retentir avec un fracas épouvantable augmenté encore par l'écho du corridor. J'eus peur et j'allais me sauver quand M^{lle} Reine vint ouvrir :

— Maître Cabridens, s'il vous plaît?

Ma demande la fait rougir, elle me montre une porte entr'ouverte, et, ce jour-là, nous n'en dîmes pas davantage.

Maître Cabridens m'attendait dans son cabinet. En rien de temps nous fûmes amis, on se lie vite entre numismates! M^{lle} Reine nous écoutait assise auprès de la fenêtre. Moi, je regardais cet adorable intérieur du savant de province, les urnes cinéraires trouvées en creusant le nouveau canal, les lampes antiques, les armures, les oiseaux empaillés, le médailler d'acajou avec ses innombrables petits tiroirs et ses rangées d'anneaux de cuivre, la bibliothèque avec les cuirs fauves et les dorures des vieux livres, et, sur la corniche, une armée de statuettes en plâtre tirées on ne sait d'où et représentant des gens qui se tordaient dans tous les supplices du monde, depuis le faux Smerdis précipité vivant dans une tour remplie de cendres, jusqu'à la *veille* des légats avignonnais et jusqu'au petit fief héréditaire de la famille des Sanson.

— Et que faites-vous, monsieur Jean-des-Figues? me demandait maître Cabridens.

— Je fais des vers, répondais-je en baissant les yeux.

— Des vers? c'est un agréable passe-temps; moi, je joue quelquefois de la flûte. Mais il vous faudra choisir une carrière, on se doit à la société...

Je fis hommage de la pièce à maître Cabridens? M^{lle} Reine me remercia d'un sourire. Et quand je m'en allai, maître Cabridens m'accompagnant : — Nous partons pour Palestine dans quelques jours, à cause des vers à soie. Venez donc nous surprendre, un de ces lundis, nous dînerons et, je vous ferai part, au dessert, du mémoire que je vais écrire, touchant notre pièce... J'en tiens déjà le plan... Eh! eh! c'est toute notre histoire à refaire. Tant pis pour La Plane!... Allons, à revoir, monsieur Jean-des-Figues!

Du haut du ciel, cousin Mitre se frottait les mains.

VIII

PALESTINE ET MAYGREMINE

Mars était venu, et, de la montagne à la plaine, la terre s'éveillait de son long sommeil. Ni fleurs ni feuilles encore, sauf quelques violettes dans l'herbe, et sur la lisière des bois l'ellébore dressant sa tige bizarre et sa fleur de la même couleur soutire. Mais la sève gonflait les troncs, l'herbe humide se relevait au soleil nouveau, et, dans les bois, les sources et les ruisselets départaient en hâte les feuilles tombées, comme pour faire disparaître les dernières traces de l'hiver. Quelques rares oiseaux se hâtaient à chanter, la brise semblait souffler plus douce; et, comme on devine la femme aimée au seul parfum de ses cheveux, au seul bruit de son pas connu, on sentait le printemps venir, sans le voir encore.

Maître Cabridens s'était, depuis un mois, transporté à sa campagne de *Palestine*, ou plutôt de *Maygremine*, comme les paysans l'appelaient malgré le propriétaire, ne voulant pas donner à la maison neuve plantée ainsi qu'une auberge dans la poussière de la grande route, le même nom qu'aux ruines du galant château niché au revers de la colline entre les roses et les oliviers.

Maygremine n'est guère qu'à cinq kilomètres de la ville, une promenade pour des jambes de montagnard! et, peu à peu, j'avais pris l'habitude d'y passer une heure ou deux tous les jours, en compagnie. J'arrivais dans l'après-midi, nous causions modes et grand monde avec madame, musique ou poésie avec M^{lle} Reine, maître Cabridens me lisait ses travaux, et quelquefois, — on se rappelait, sacrebleu! quoique notaire, d'avoir fait son droit dans la ville du roi René! — quelquefois, il me menait au fond du jardin, près de la fontaine, et me montrant deux verres d'absinthe en train de se préparer tout seuls, depuis une heure, sous deux fils de mousse d'où tombait lentement et à intervalles réguliers une perle d'eau glacée: « Y a-t-il rien de comparable à la simple nature? » s'écriait le gros homme avec un fin sourire de roué. Puis, le soir venu, je reprenais le chemin de Canterdrix.

D'ordinaire la famille Cabridens m'accompagnait un bout de chemin. Les promenades délicieuses en cette saison! Laissant la

grande route pleine d'importuns et de poussière, nous prenions par un petit sentier parallèle qui s'en allait à mi-côte, entre les champs et les bois. La mousse y faisait un tapis que trouaient çà et là d'énormes rochers gris, presque bleus, enfoncés par un coin dans la terre et que l'on aurait craint de voir repartir et rouler, si l'œil n'eût été rassuré par les mille nœuds de plantes grimpantes qui les enchaînaient, lierre, vignemale et lambrusques, ou par quelque vigoureux chêneau, tordu comme un olivier, et qui, poussant au ras des roches, avait l'air de s'être incrusté dedans. Le sol, au-dessous de la terre végétale, n'était qu'un amas de cailloux roulés et collés ensemble par un ciment naturel. Les paysans appellent ce genre de roche *marras* ou *nougat*, maître Cabridens disait *pudding*, il faut croire que c'est là le nom scientifique. Aux endroits où le pudding apparaissait, on eût dit des restes de vieille maçonnerie.



Mlle Reine vient ouvrir :

— Maître Cabridens, s'il vous plaît ? (Page 149.)

Toute cette côte était pleine de sources, ce qui explique une fraîcheur de végétation fort extraordinaire dans nos pays brûlés. Les propriétaires des riches campagnes du bas avaient, de temps immémorial, fait chercher de l'eau en cet endroit, et par ces fouilles successives, le pudding se trouvait être partout suintant et troué comme une éponge. Partout de longs couloirs, des galeries souterraines aux entrées noires presque obstruées par les longues mousses et le feuillage découpé des capillaires, s'en allaient, au plus creux du rocher, recueillir les moindres gouttes, les moindres filets d'eau, qui sortaient de là réunis en sources claires pour retomber, dix pas plus loin, avec un bruit mélancolique, dans de grands réservoirs carrés, vieux de cent ans, tout encombrés de tuf, où l'eau s'amassait froide et profonde, en attendant qu'on la laissât se précipiter librement sur les prés coupés

de peupliers qui s'étendaient au-dessous. Partout des ruines d'anciens travaux hydrauliques, *serres*, conduits crevés et aqueducs; partout de la mousse, des concrétions bizarres, partout de l'eau coulant sur les cailloux avec un joli chant de nymphe joyeuse, ou se traînant invisible dans l'herbe avec l'imperceptible bruit de soie que ferait la robe verte d'une fée.

Cette abondance de sources et cette continuelle fraîcheur attiraient là quantité d'oiseaux, qui, le matin, avant le soleil levé, à l'heure où les oiseaux boivent, remplissaient tout l'endroit de chansons et de bruits d'ailes. Et même au moment du jour où nous le traversons, la tranquillité n'y régnait guère : c'était un buisson frémissant tout à coup au vol précipité du merle, le cri de la mésange bleue, le vol inquiet de deux tourterelles attardées, ou quelque oiseau de nuit sorti de son trou au crépuscule, et qui coupait le sentier d'un arbre à l'autre, sur ses ailes de velours. Nous allions ainsi causant de mille choses, mais pour mon compte silencieux le plus que je pouvais, tant il y avait de plaisir à écouter les caresses du vent dans le voile et le manteau de M^{lle} Reine! nous allions ainsi jusqu'à un kilomètre de la campagne.

Une rainette chantait toujours à cette heure-là dans la mousse et les prêles d'un vivier abandonné, et quand nous approchions, au bruit de nos pas sur l'herbe, elle sautait à l'eau, peureusement. On restait assis quelques instants sur la muraille du vivier, puis on se soulevait le bonsoir. M. et M^{me} Cabridens se donnaient le bras en s'en retournant; la robe claire de Reine disparaissait à travers les arbres, et quand le vent ne m'apportait plus le bruit de son pas, j'entendais alors de nouveau la voix mélancolique de la rainette qui recommençait à chanter.



Ne sachant que faire, après avoir contemplé les étoiles. (Page 153.)

Emile Gué

— Et voilà toutes vos amours? — Non pas, certes! Nous avions pris, Reine et moi, notre passion au sérieux. Cela nous coûtait beaucoup de peine.

Tout le répertoire du cousin Mitre y passa : on m'écrivit des lettres brûlantes ; j'eus une malle, moi aussi, où je fourrai pêle-mêle des gants usés, des portraits et des pantoufles ; cette chère Reine se compromettait à plaisir, elle ne me refusait rien.

Ne nous donnions-nous pas des rendez-vous, la nuit, près du vivier! Innocents rendez-vous où la grenouille avait son rôle, car la plupart du temps, ne sachant que faire après avoir contemplé les étoiles, nous nous amusions à lui jeter des cailloux. — Si le monde savait!... disait Reine qui se croyait fort coupable.

Vous riez?

Moi, je n'ai pas la moindre envie de rire, je le jure, quand je songe à tous les malheurs où cette fantasque idée d'aimer avant l'heure me jeta.

Quel besoin me piquait d'ouvrir ainsi la malle du cousin Mitre?

Mieux eût valu sans doute imiter les héros des pastorales grecques et courir les champs et les bois, ignorant tout de l'amour, même le nom, jusqu'au moment où mon cœur se serait naturellement épanoui. Mais, hélas! est-ce ma faute si, au lieu de cela, victime d'un précoce désir de savoir, le pauvre Jean-des-Figues brisait sa jeunesse en espérance, et déchirait de l'ongle l'enveloppe verte du bourgeon pour voir plus tôt la fleur éclore.

IX

AU FOU!... AU FOU!...

Qu'est-ce que l'amour?

On le savait il y a quelque mille ans. L'amour devait être alors, dans l'idée des hommes, une chose aussi agréable que la fraise des bois, bien qu'autrement parfumée. Le monde était un peu sauvage, on n'accommodait point encore les fraises au vinaigre, et le progrès des siècles ne nous avait pas enseigné comment, du plus doux de nos plaisirs, nous pourrions faire la plus cruelle de nos souffrances.

L'amour de ce temps-là était aussi simple que le costume, un

peu trop simple, en vérité. Personne n'avait imaginé d'ajouter à un sentiment aussi parfaitement agréable dans sa naïveté, ses folies personnelles en guise d'ornements, pas plus que d'agrémenter la primitive feuille de figuier de ces mille et mille brimborans de toutes formes, de toutes couleurs, qui la dénaturent si bien et vous plaisent tant, belle lectrice !

Maintenant, remonter sans la Bible et par la seule puissance de l'induction à l'origine de votre dernière toilette, et deviner comment ce fouillis de dentelles, de nœuds, de rubans, de velours tresses et de soie découpée, s'est accroché morceau par morceau, dans le cours des siècles, autour d'une feuille d'arbre large comme la main, serait facile en comparaison de retrouver la signification première et vraie du mot amour, sous le nuage flottant de folles, de fantaisies et de rêves dont certains cerveaux creux qui font métier d'écrire l'ont insensiblement affublé.

Vénérez, mesdames, les modistes qui vous font charmantes ; mais fussez-moi détester les poètes qui, sans que personne les en priât, ont ainsi perverti l'idée de l'amour parmi les hommes !

L'étoile scintille et la fleur sent bon. Ah ! si l'étoile embaumait, si la rose scintillait ! Et ils jurent, les brigands ! que cela s'est vu quelquefois. Nous les croyons, la rose et l'étoile se moquent de nous. Alors, désespérés de ne pas trouver dans l'amour les idéales délices que nous avions rêvées, nous passons sans voir celles que la nature y mit, et nous voilà pleurant et gémissant, pareils aux enfants trompés par des contes de nourrices, qui se trempent jusqu'aux os un jour d'orage, prennent le torticolis, et pleurent ensuite de ne pas voir Dieu le Père, en son bleu paradis, par la fissure éblouissante de l'éclair.

Et la cause de tout cela ? Les poètes, parbleu ! les poètes qui se moquent de nous, comme les capucins de ceux qui font maigre, les poètes que l'humanité crédule couronne de lauriers, et que l'on devrait, au contraire, honorablement fouetter avec des roses, en laissant les épines, bien entendu.

J'ai sans doute le droit de leur en vouloir, j'imagine, moi, Jean-des-Figues, qui trouva à quinze ans, enfermée dans la malle de mon cousin, comme une goutte de poison dans un flacon, la quintessence des folies sentimentales ; moi qui, par la faute des poètes, crus aimer quand je n'aimais pas, et fus ensuite amoureux trois ans durant sans m'en apercevoir. Excellente façon de perdre sa jeunesse !

Ah! sans eux, sans les poètes, sans Blanquet, le cousin Mitre et sa malle, sans le rayon qui me travaillait le cerveau, et sans les mille folles idées dont le bourdonnement m'empêchait d'entendre la voix de mon cœur, je n'aurais pas usé mon bel âge à poursuivre un fantastique amour, et j'eusse tout de suite reconnu l'amour véritable, l'amour naïf, éternel et divin, le même aujourd'hui qu'aux temps antiques; j'eusse reconnu l'amour quand je le rencontrai, cet après-midi d'avril, où, m'en allant à Maygremin, je m'étais assis, tant la chaleur accablait, sous un arbre, à l'endroit même où la route entre dans la petite plaine d'aman-diers.

Depuis deux jours, le vent des fleurs soufflait, la tiède brise qui fait éclore les fleurs et les marie, et dans la plaine, sur les coteaux, à part la verdure joyeuse des jeunes blés, toute la campagne était blanche. L'air sentait bon, les arbres ployaient sous des flocons de neige embaumée, les pétales effeuillés tourbillonnaient partout dans les parfums et la lumière, comme des vols de papillons blancs, et pour cadre à cette joie, à ces blancheurs, les grandes Alpes, déjà revêtues des chaudes vapeurs de la belle saison, mais encore couronnées de neige, se dressaient dans le lointain, blanches et bleues comme les vagues de la Méditerranée quand elles secouent leur écume au soleil un lendemain de tempête!

Il faut croire que les jeunes rayons de mars produisent l'effet du vin nouveau, et qu'ils m'avaient, ce jour-là, porté à la tête; car, bêtement, à ce spectacle, je me sentis des larmes plein les yeux, et comme Scaramouche, assis sur sa queue, en face de moi, me regardait malicieusement à travers ses lunettes, je lui demandai pourquoi, étant amoureux de M^{lle} Reine, j'avais le cœur si vide et me trouvais tout d'un coup si malheureux. Scaramouche ne me répondit rien.

J'étais en train de lui confier ma douleur quand, au détour de la route :

— Bien le bonjour, monsieur Jean-des-Figues!

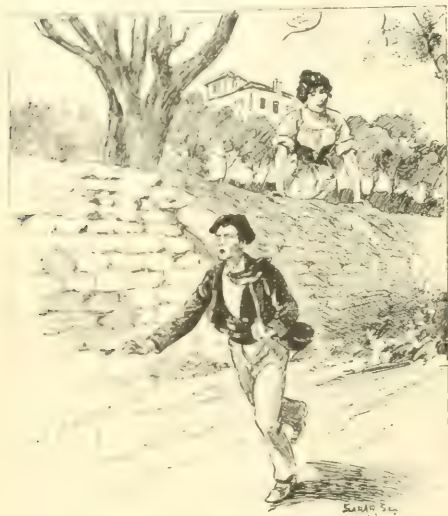
— Bien le bonjour, Roset! fis-je en sortant de ma rêverie.

C'était Roset, une petite bohémienne recueillie par les fermiers de Maygremin pour garder la chèvre et que M^{me} Cabridens venait d'élever à la dignité de femme de chambre.

— Prends garde, Roset, la grande chaleur va te brunir les joues.

— O monsieur Jean-des-Figues, vous voulez rire !

Le fait est que cette brave Roset, plus noire qu'un raisin et brûlée dans le moule, comme on dit, tout le monde la trouvait laide. Mais, à ce moment-là, je fus presque d'un autre avis. Appuyée d'une épaule contre mon arbre, haletant un peu à cause de la chaleur, le haut de son corsage s'entr'ouvrait légèrement à chaque fois qu'elle respirait, et, tout ébloui de ces choses nouvelles, je



— Au fou ! au fou ! ho ! l'ensoleillé.

Page 157.

restai longtemps, sans rien dire, à boire du regard la fraîcheur de ses dents éclatantes qui riaient, et la flamme de ses grands yeux profonds qui gardaient toujours, même lorsque ses lèvres riaient le plus, un peu de tristesse sauvage. Voilà longtemps que je connaissais Roset ; mais, à coup sûr, je ne l'avais jamais vue.

Que se passa-t-il en moi ? Je ne m'en rendis pas bien compte, car jamais, auprès de Reine, je n'avais éprouvé rien

de pareil. Dieu me pardonne si je fus coupable ! Mais de me sentir si près de Roset, frôlé de ses cheveux et de sa robe ; de la voir si belle, de respirer, en même temps que l'air chargé du parfum amer des fleurs d'amandier, les aromes vivants de sa peau ; tout cela me grisa, peut-être, car, la prenant par surprise entre mes bras, je cueillis sur ses joues, quoique les archives du cousin Mitre ne m'eussent rien enseigné de pareil, le plus savoureux baiser du monde.

Ce démon de Roset riait, mais moi, son baiser me brûla. Il me vint au cœur, subitement, un grand remords en même temps qu'une grande joie, et ne sachant plus ce que je faisais, je me sauvai à toutes jambes du côté de Maygremine.

Au bout de cent pas, je retournai la tête, courant toujours. Alors j'aperçus la maudite bohémienne qui, montée sur le mur

d'un champ, me regardait en riant et criait de toutes ses forces :
— Au fou !... au fou !... Ho ! l'ensoleillé ! Ho ! Jean-des-Figues !

X

LES QUATUORS D'ÉTÉ

Dans quel trouble d'esprit ce baiser me jeta ! Je gardais encore, après un jour, vivant sur les lèvres le parfum dont les joues de Roset me les avaient embaumées, et quelquefois je me surprénais à demeurer silencieux et immobile, de peur qu'un mouvement trop brusque ne vint faire se répandre hors de mon cœur, ainsi que d'un vase rempli, les sensations délicieuses dont je le sentais déborder.

— Vous aimiez Roset, malheureux !

— Y songez-vous, aimer Roset ! une sauvagesse incapable de rien comprendre aux sublimités de l'amour !

— Vous l'aimiez, vous dis-je.

— Et parbleu ! je m'en suis bien aperçu depuis, mais je ne m'en doutais guère pour le quart d'heure. Était-il vraisemblable qu'il y eût deux amours, l'un né au bord des sources, pur et mélodieux comme elles, l'autre éclos impérieusement au soleil de midi, sous la pluie de parfums qui tombe des amandiers en fleur ?

Nos amours à la mode du cousin Mitre m'avaient juché si haut, que je me fis un point d'honneur de ne plus vouloir redescendre. J'avais embrassé Roset, la grande affaire ! J'étais inquiet depuis, presque malade ; mais quel rapport, je vous le demande, l'entre cette fièvre folle et le véritable amour ! Réconforté par ces belles réflexions, je résolus donc d'oublier Roset, et fis d'héroïques efforts pour me persuader que j'aimais toujours M^{lle} Reine. Pour mon malheur, Roset ne m'oubliait pas, elle, et savait, l'occasion se présentant, rappeler au pur, sentimental et chevaleresque Jean-des-Figues, qu'il était homme malgré tout, et qu'il avait eu son moment d'humaine faiblesse.

M. le vicomte Ripert de Chateauripert, malgré ses manies, était un musicien distingué. Élève favori d'Habeneck, il jouait du violon avec beaucoup de sentiment et d'âme, et les larmes vous en venaient aux yeux d'entendre ce vieux fou faire chanter et sangloter l'instrument sous ses doigts ; mais si on essayait de

le dilettante : — N'est-ce pas que c'est touchant cela ? répondait-il d'un air marquis... en art, positivement, rien ne vaut la sincérité... Il faut être ému pour émouvoir... Faites comme moi, Tullius, fermez les yeux quand vous jouerez... et pensez aux bécasses !

Deux fois par semaine, tant que durait la belle saison, ce diable d'homme arrivait à Maygremin, amenant à sa suite deux amoureux toujours les mêmes, et précédé d'un domestique, qui sautait sous trois boîtes à violon. Avec M. Tullius Cabridens, car à ses autres talents Tullius joignait celui de musicien, ces personnages construisaient la *Société des quatuors d'été*, qui se réunissait ainsi tous les lundis et vendredis, pour exécuter surnoisement de mystérieuses compositions. Je fus admis à les écouter, par faveur spéciale.

On s'enfermait dans le petit salon, persiennes closes ; les pupitres étaient prêts, les violons sortaient de leur boîte : *Un !... deux !... trois !... quatre !...* et voilà nos exécutants en train de faire aller les doigts et l'archet, clignant de l'œil et tirant la langue aux beaux endroits avec la fougue paisible et les petites grimaces de volupté particulières aux vrais dilettanti. *Piano !... piano !... piano !...* disait le vicomte en colère à son ami Tullius qui jouait toujours trop fort. M^{lle} Reine écoutait en souriant, M^{me} Cabridens s'endormait sur sa tapisserie, le soleil faisait passer des barres d'or par les trous des volets, et pendant les pauses on entendait au dehors glousser les poules, et l'eau de la fontaine tomber dans le grand bassin.

Après une heure ou deux de sonates, les archets s'arrêtaient. Puis, une fois les pupitres remis dans leur coin, les carrés de colophane et les violons couchés sous le couvercle de leur boîte, les gros cahiers à dos de cuir renfermés dans l'armoire pour trois jours, et toute trace de cette petite débauche disparue, alors seulement on ouvrait les persiennes et la porte, et l'on prenait le plaisir, en causant musique, de respirer la brise du soir qui soufflait à travers les mûriers.

Un thème inépuisable entre tous, c'étaient les bizarreries des grands artistes. Un tel, chose singulière, ne pouvait composer qu'avec deux chats sur les genoux ; tel autre faisait porter un clavier dans les prairies, il fallait, pour éveiller son imagination mélodique, la fraîcheur matinale, la rosée scintillant au premier soleil, et les flocons de blanche vapeur qui dansent à la pointe des herbes. — Mon cher Chateauripert, terminait inva-

riablement M. Cabridens, vous n'oublierez pas au moment de partir ce que vous avez mis en dépôt à la cuisine. Et pendant que le bon vicomte allait reprendre quelque bécasse un peu trop mûre dont il s'était séparé par discrétion, sacrifice énorme ! — « Ce M. de Chateauripert est vraiment un artiste en toutes choses », reprenait maître Cabridens, et cette innocente allusion aux manies gastronomiques du violoniste faisait rire deux fois par semaine depuis dix ans.

Quelquefois, on priait M^{lle} Reine de se mettre au piano, un peu par politesse, j'imagine ; non pas que M^{lle} Reine jouât mal, mais dame ! après deux heures de grande musique !... Musique à part, c'était encore un charmant spectacle de voir M^{lle} Reine assise, noyant le tabouret dans les plis de sa robe, et sa taille fine un peu ployée. M^{lle} Reine chantait timidement, d'une voix claire ; ses beaux cheveux, roulés en corde, suivant la mode du moment, allaient et venaient sur son cou délicat et sa collerette de dentelle ; et les touches du clavier, les noires et les blanches, se courbaient à peine effleurées de ses doigts, et laissaient échapper des fusées de notes joyeuses, comme une ronde de jolies filles qui éclatent de rire en se dérochant sous un baiser. Je regardais ravi et je songeais à la Reine du pauvre Mitre.

Par malheur, trois fois sur quatre, au plus beau moment de mon extase et quand j'avais la tête perdue dans les nuages de l'amour idéal, à ce moment, comme par un fait exprès, la porte de la cuisine ouverte et M^{lle} Reine s'interrompant, Roset entraient portant à deux mains un grand plateau chargé de verres qui se heurtaient en musique. Ses yeux de feu s'arrêtaient sur moi invariablement, et ses lèvres rouges me souriaient d'un sourire, hélas ! trop terrestre.

Alors adieu les belles amours ! Reine était adorablement blonde, mais je ne voyais plus que les cheveux abondants et noirs de Roset, si fin crespelés autour du front, que, dans un rayon de soleil, ils étincelaient comme un diadème. M^{lle} Reine avait, sans doute, la peau plus blanche, mais les oranges valent les lis ! — Dans les yeux de Reine, quelle divine candeur ! me disais-je, en essayant de me débattre contre le charme qui m'enivahissait ; mais que de voluptés inconnues au fond de ces yeux de Roset, qui n'avaient pas l'immobilité ordinaire des grands yeux et dont on voyait la prunelle frémir entre les cils noirs immuables avec le scintillement électrique des étoiles une nuit d'été.

Quant à la voix, si Reine l'avait claire et charmante, Roset l'avait chaude et voilée, voilée comme le sont nos montagnes, lorsque midi poudroie autour en poussière d'or.

M^{lle} Roset était un vrai diable; j'avais beau vouloir l'éviter, ses regards me poursuivaient toujours. Elle se croyait quelques droits sur moi depuis notre rencontre dans les amandiers. Ne s'avisa-t-elle pas un jour, ces bohémiennes sont capables de tout! au beau milieu du salon, devant le quatuor assemblé, de me pincer en murmurant je ne sais quelles sottises à l'oreille. — De vous pincer, juste ciel! et où cela, monsieur Jean-des-Figues? — Au beau milieu du salon, Madame, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire. J'en devins rouge comme le feu, d'autant plus que M^{lle} Reine avait tout vu. Mais, chose horrible à confesser, malgré ma rougeur, malgré ma honte et malgré le triste regard que me jeta M^{lle} Reine, cela me parut délicieux; et, suave comme le fruit qui vous damne, je sentis me revenir aux lèvres la saveur du doux et terrible baiser.

Pour le coup, je me crus ensorcelé!

Une idée pourtant, vraie idée d'amoureux! calmait ma conscience. Ce baiser maudit, dont le souvenir me plaisait, c'est maintenant à Reine que j'aurais voulu le prendre. Cette ivresse étrange que Roset m'avait donnée, c'est sur la bouche de Reine que j'aurais voulu la boire encore et la retrouver.

— Un charme te tient, me disais-je, mais il suffira que tu embrasses Reine pour en être à jamais guéri.

Paul ARÈNE.

(A suivre.)

LE CURÉ DE FAVIÈRES ⁽¹⁾

(Suite.)

Daniel ne raisonna plus. Il ne vit que la caresse qui s'offrait, et avec une joie délicate il accepta le baiser pour un serment. Quand il reprit possession de son sang-froid, Florence était déjà partie dans la direction du village. Il vit sa jupe qui tournait l'angle du mur, et le cœur serré, malgré son plaisir, l'esprit inquiet, en dépit du gage obtenu, il retourna à Beaumont.

Il était bien obligé de s'apercevoir qu'il n'avait rien gagné sur sa fiancée qu'un après-midi de tête-à-tête, où aucune des paroles échangées n'avait eu une portée significative, et le baiser le plus équivoque, accordé au coin d'une route, sans qu'il eût vraiment le droit de s'en prévaloir comme d'une preuve d'amour. Il se sentit las

des efforts qu'il avait faits, et en pure perte, il le comprenait bien maintenant, et se demanda ce qu'il allait devenir s'il lui fallait lutter continuellement pour défendre son bonheur contre celle même qui aurait dû le lui garantir. Resté chaste jusqu'à



... Mais le regard du banquier lui parut si féroce.
(Page 163.)

(1) Voir les numéros des 9 et 16 Octobre 1897.

sa vie, il s'était donné à cette tendresse, avec une ardeur qui excluait tout retour possible. Il aimait pour la possession totale et avec cette certitude que, si la femme qu'il avait choisie lui échappait, il mourrait jamais plus. Dans ce cœur fermé, une telle transformation s'était faite, qu'il était impossible qu'il changeât encore et s'adaptât aux nécessités, aux exigences, aux exigences d'une affection nouvelle. Cela, Daniel s'en rendait très clairement compte. Tant qu'il ne s'agissait pas d'analyser les sentiments de M^{lle} Guépin, il se trouvait lucide et jugeait avec sévérité les différents phases de sa maladie morale. Ce n'était que sur les sentiments de Florence qu'il s'abusait car il espérait, en écartant les peurs, les inquiétudes, et persistait à croire que la jeune fille n'était qu'influencée par son père, et finirait par faire prédominer sa volonté. Et la volonté de Florence naturellement, c'était, dans la pensée de Daniel, de devenir la femme d'un professeur de philosophie.

Il rentra chez lui très fatigué, la figure altérée par l'émotion, presque muet, car il aimait mieux ne rien raconter à sa mère que de l'impressionner fâcheusement sur le compte de M^{lle} Guépin. Il corrigea, pour se calmer, une dizaine de dissertations élaborées par des cancres qui confondaient Descartes avec Condillac, et faisaient honneur à Leibnitz de ce qu'avait pensé Kant. Il conçut un dégoût extraordinaire de sa profession qui, jusqu'alors, lui avait paru la plus belle du monde, et se coucha de bonne heure, pour ne pas fermer l'œil et voir, dans son souvenir, M^{lle} Florence Guépin qui souriait d'une bouche énigmatique en refusant de lui jurer qu'elle serait sa femme.

Le lendemain matin, comme il sortait pour prendre l'air et chasser les impressions fâcheuses de la nuit, il rencontra, sur la place de la Cathédrale, Bernard qui se promenait suivi d'un superbe chien de chasse. Son ami vint à lui les bras ouverts :

— Où vas-tu ?

— Nulle part.

— Allons-y ensemble.

Daniel n'aurait pas demandé mieux que de se dérober. Il avait encore sur le cœur une question de M^{lle} Guépin sur le compte de son ami, et l'obligation où il allait se trouver de parler de ses affaires, pour n'en pas donner de flatteuses nouvelles, lui paraissait insupportable. Mais il était de ces gens faibles qui ne savent pas se dégager quand il y a quelque brutalité à le faire.



N. L. — I. 3.

Dessin de Ed. Cartier

Il rencontra Bernard... suivi d'un superbe chien de chasse. Page 162.)



Il s'ubit l'ascendant de son ami et le suivit sans résister :

— Eh bien ! dit Letourneur, où en sommes-nous avec la belle Florence ? As-tu raboté le père ?

— Le père dit : « Ma fille fera ce qu'elle voudra. » La fille dit : « J'obéirai à mon père. »

— Fichtre ! Voilà des gens qui jouent bien de la raquette ! Et c'est toi qui leur sers de volant.

— C'est moi.

— Tu vas te laisser faire longtemps ?

— Que puis-je ?

— Les envoyer promener.

Daniel baissa la tête. Il savait bien que, si quelqu'un allait se promener, ce serait lui.

— Y tiens-tu tellement à cette aimable blonde ?

— Je ne sais pas ce que je deviendrai si elle me repousse.

— Il faut cependant te préparer à quelque chose dans ce goût-là, dit Bernard. Du moment que tu n'as pas réussi à raccommoder tes affaires, depuis notre visite, ta cause est bien compromise. Voyons, mon brave Paul, ça me fait de la peine de te voir prendre les choses au tragique. A ton âge, il y a de la ressource. Nous ne sommes pas dans une île déserte, il existe d'autres femmes...

— Je n'aimerai jamais que celle-là, dans ma vie.

— Combien ont fait la même déclaration, puis ont été ensuite les plus grands volages ! Tout se renouvelle dans la nature, les sentiments comme les éléments. S'il fallait toujours penser et désirer les mêmes choses, le monde ne serait plus habitable.

— Oui, je sais bien que la plupart des hommes raisonnent comme toi. Mais quelle misère morale ! Après avoir fait tant d'efforts pour se faire aimer, avoir prononcé des paroles qui n'avaient jamais été prononcées par votre bouche et qui en sortaient pures et enflammées de sincérité, renouveler les mêmes tentatives, répéter les mêmes paroles mais sans sincérité, comme un exercice de mémoire, et cette fois, jouer la comédie de l'amour, voilà ce que tu me vantes et ce que tu me conseilles. Plutôt que de m'avilir à ce point l'esprit et le cœur, j'aimerais mieux me sauver dans un désert.

— En fait de comédie, tu me joues le *Misanthrope*. Mon cher, si tes idées avaient cours, une moitié de l'humanité fuirait l'autre, qui l'aurait trompée, et il n'y aurait pas assez de solitudes pour

tant de malheurs en passe de se faire anachorètes. Heureusement il n'en va pas ainsi. Les hommes sont moins farouches, les femmes plus amicales. Or, d'une désillusion fâcheuse, on se console fort bien avec une agréable réalité. Mais tu me parais être une sorte de quaker qui ne transige pas avec le sentiment, et c'est bien malheureux pour toi, car tu rencontreras beaucoup de gens comme le père Guépin et sa ravissante fille, et très peu de héros d'une inébranlable fidélité.

— Mais quel plaisir a-t-on à tromper? Pourquoi donner une espérance qu'on ne peut pas réaliser?

— Sans en avoir, la plupart du temps on ne peut pas. On ne trompe pas par plaisir. Plutôt par intérêt. Il est probable que la famille Guépin est aussi embarrassée que toi-même, et il est fort possible que tout s'arrange, en fin de compte, à ta satisfaction. Cependant, même si toutes choses tournent à ton gré, laisse-toi te conseiller de bien réfléchir, à ton tour, avant de sauter le pas. M^{lle} Florence t'a donné la mesure de ses sentiments, et tu sais à quoi t'en tenir avec elle. C'est énorme! Peu d'hommes ont cette chance d'avoir pénétré les secrètes dispositions de leur femme et de connaître le fort et le faible de son caractère. Si tu épouses et que tu sois malheureux, tu n'auras pas le droit de te plaindre, car on t'aura montré le piège, avant de t'y prendre.

Les deux amis continuèrent à philosopher, sans arriver à une conclusion qui pût satisfaire l'un et l'autre. Mais déjà le sort de Daniel était décidé, et tout ce qu'il aurait dit ou fait n'aurait servi de rien. A la suite de son entrevue avec le père Guépin, M. Lafrangeus avait passé une soirée fort maussade. D'une part, il était humilié d'avoir à subir les exigences de son menuisier. D'une autre, il se sentait pris, pour cette jolie Florence, d'un caprice d'homme de quarante ans. Et ce sont les plus impérieux, parce que leur violence est faite de cette conviction que l'heure est suprême et que tout plaisir dédaigné ne se retrouvera jamais.

Il se revoltait encore cependant, et enfermé dans son cabinet, il essayait de se persuader à lui-même qu'une belle fille ne valait pas qu'on s'agitât tant pour elle, et que si la fantaisie lui en prenait, il pouvait faire venir au commandement, chez lui, à l'heure qu'il lui plairait, les plus gentils minois de la vallée. Mais son esprit lui répondait : « A quoi bon? Tu ne les regarderais pas plus que tu ne les as regardées jusqu'ici, puisque c'est Florence que tu veux et pas une autre. Laquelle t'a ému? Laquelle t'a jeté

dans cette agitation qui te fait commettre, depuis quinze jours, toutes les sottises que tu as tant raillées chez tes amis? Tu te croyais bien mort aux impressions amoureuses, et, tout d'un coup, sous le regard de cette ravissante fille, tu te ranimes, tu es prêt à tous les sacrifices. »

Et le banquier, se promenant de long en large, dans son cabinet, comme un ours en cage, grognait : « Tous les sacrifices, en tout cas pas celui de ma liberté! » Il résistait encore. C'était un homme de caractère et qui savait se défendre. On ne le menait pas par le nez comme un nigaud de fils de famille. Il savait tous les tours du métier. Il connaissait la ruse, la fausseté, l'ambition et la cruauté des femmes. Il n'était pas du tout disposé à bouleverser son existence si belle, si assurée, si prospère, pour les yeux noirs d'une Florence. Pourtant il la voulait. Son instinct de commerçant lui conseillait de tâcher de l'acheter.

Il alla chez le père Guépin. Celui-ci avait un peu bu à son dîner, et, dans sa salle, il dégustait un dernier verre de cognac, quand son riche client apparut. Le menuisier était dans cet état de béatitude stomacale qui rend expansif et tendre. Il poussa à M. Lefrançois son meilleur fauteuil, et s'apprêtait à lui offrir de trinquer avec lui, mais le regard du banquier lui parut si féroce qu'il s'arrêta dans ses avances hospitalières.

— Guépin, dit celui-ci, après un temps, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit. Nous avons tort tous les deux, je crois, en songeant à marier votre fille. Elle est encore bien jeune. Cependant, il vous est difficile de la conserver chez vous : ce n'est point un lieu convenable, pour une fille comme elle, qu'un atelier fréquenté par des hommes, fort mal embouchés la plupart du temps. Ce qu'il faudrait, c'est qu'elle vécût dans une maison riche, sous la garde d'une personne sérieuse et recommandable... Elle pourrait attendre ainsi sa majorité... C'est une affaire de trois ou quatre ans... Vous seriez tranquille, elle serait heureuse et le mariage qu'elle ferait, dans le monde où elle aurait vécu, serait plus avantageux que celui que vous lui aviez préparé...

Guépin avait écouté le discours de M. Lefrançois avec une mine soucieuse. Il se gratta la tête avec violence et dit :

— Oui, mais tout dépend de la personne sérieuse et recommandable... Cette dame...

— Comment? Cette dame! interrompit rudement Lefrançois... Qui vous a parlé d'une dame? Pourquoi serait-ce une dame?

— Eh! qui donc s'agit-il, à votre compte? demanda le marchand. Vous ne pensez pas que je vais mettre ma fille au pensionnat, chez un monsieur? A qui croyez-vous parler? Un monsieur? Et quel monsieur, encore? Peut-être bien vous?

— Et puis après? Je vous conseille de faire la petite bouche! Si ce monsieur a le courage de charger de votre fille, moi qui n'ai pas d'admiration, je crois que vous n'auriez pas à le regretter, vous et moi! (Rit laug) oui, c'est de moi qu'il s'agit, là! Elle m'intéresse, cette enfant. Je veux la prendre chez moi. Je trouve souvent les langues longues; elle me fera la lecture. Et je lui donnerai... ma foi, je lui donnerai trois cents francs d'appointements par mois... Rentrez-vous, vieux poillard, trois cents francs qui iront dans votre poche. Car je me charge de sa toilette : je veux qu'elle soit bien mise! Ça va-t-il?

Le marchand était devenu taciturne. L'offre de M. Lefrançois, au lieu de le satisfaire, avait paru le navrer. Il appuyait sa tête dans sa main et regardait obstinément la table sans parler.

— Eh bien! Est-ce que vous dormez? cria Lefrançois. Vous pourrez bien me répondre.

Le père Guépin leva sur son client un douloureux regard et d'une voix attristée :

— Monsieur Lefrançois, vous vous êtes trompé sur notre compte. Nous ne mangeons pas de ce pain-là, dans ma famille.

— Qu'est-ce que vous me chantez? Quel pain? Est-ce que vous ne comprenez plus ce qu'on vous dit, maintenant? Votre fille sera lecture chez moi, et je lui donnerai vingt mille francs, quand elle se mariera!

— Non, Monsieur!

— Trente mille!

— Non, Monsieur!

— Cinquante mille!

— Non, Monsieur!

— Vieux misérable! cria le banquier, devenu pourpre de colère. dites votre prix tout de suite, sans surenchère! Puisque vous vendez votre fille, on vous la paiera!

Le père Guépin secoua sa tête avec un dédaigneux sourire :

— Non, monsieur Lefrançois, je ne la vends, ni ne la loue. Et ce n'est pas une question d'argent. Ma fille ne sortira d'ici qu'au bras d'un mari, entendez-vous?

— Vous n'espérez pas cependant que je l'épouserai?

Le menuisier regarda insolemment le millionnaire et dit :

— Pourquoi donc pas ? Une belle fille vaut bien un richard !

— Et si je vous donnais cent mille francs, à vous, oui, à vous, pour lâcher votre métier et vivre comme un bourgeois ?

— Je vivrai tout aussi à mon aise, si vous devenez mon gendre, goguenarda Guépin. Vous ne voudriez pas laisser le père de M^{me} Lefrançois continuer à pousser la varlope...

Le banquier saisit Guépin par le collet de sa veste, et le secouant de toute sa force :

— Coquin ! Tu me fais chanter ! Tu es le premier ! Mais ça ne te portera pas bonheur. Et je te rattraperai !

— Nous verrons bien ! dit froidement le bonhomme. En attendant vous ne m'attraperez pas.

— Amenez-moi votre fille, demain. Je veux la revoir et lui parler.

— Ah ! Vous pouvez examiner la marchandise, ricana le menuisier. C'est bien conditionné. Et vous ne trouverez nulle part une fille aussi jolie pour être la mère de vos enfants. Ah ! Vous en aurez, de la chance !

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Lefrançois, dont la mine devint soudainement inquiète.

— J'entends que vous ne pouviez pas espérer, à votre âge et avec votre physique, obtenir une compagne aussi avenante. On vous l'enviera ! Et le petit professeur, qu'est-ce qu'il va dire ?

— Ce qu'il voudra ! Vais-je me préoccuper de cet imbécile ?

— Alors, demain soir, je vous amène ma Florence. Oh ! quand vous la verrez, vous serez bien plus amoureux que maintenant, où vous n'avez devant vous que son pauvre diable de père... Mais c'est son père, monsieur Lefrançois, et vous l'avez secoué tout à l'heure ! Il ne faudrait pas vous accoutumer à ces manières-là, car elle m'aime, ma foi, et pourrait vous faire repentir de vos vivacités.

— Allons ! la paix ! grommela le banquier.

Il tendit, avec une répugnance visible, une main que Guépin serra entre ses doigts calleux, et frappant de sa canne les meubles, comme il eût voulu sans doute battre leur propriétaire, il sortit. Le lendemain soir, à la nuit tombante, en passant devant la boutique du menuisier pour remonter chez lui, Daniel eut une violente émotion. Il lui sembla apercevoir une gracieuse forme féminine dans l'atelier. Il poussa vivement la porte vitrée et

entra. Un petit cri accueillit son apparition et, comme par enchantement, au milieu de l'obscurité, la silhouette séduisante s'évanouit.

Daniel resta immobile, se demandant s'il avait rêvé. Cependant il avait entre-loyant les yeux la jupe qui venait de disparaître, l'avait entendue dans l'oreille l'exclamation qui avait accompagné la fuite, et c'était Florence qui était là, à n'en pas douter, et Florence le voyait. Il soupçonna des machinations mystérieuses et maladroites. Il fut poussé en avant par une curiosité qu'il lui sembla impossible de refréner. Et, prenant le chemin qu'avait suivi celle dont il prétendait établir l'identité, il passa dans la salle du père Guépin. Elle était vide, mais à peine Daniel y eut-il pénétré, que le menuisier parut. Il était visiblement contrarié. Daniel le regardait s'approcher et s'affermissait dans la conviction qu'il se passait dans la maison quelque chose d'extraordinaire.

Le menuisier lui dit :

— Vous vouliez me parler, monsieur Daniel ?

— Non pas à vous, répliqua hardiment le jeune homme, mais à votre fille qui était là tout à l'heure, quand je suis arrivé.

— Ma fille ? Où avez-vous l'esprit ? Florence est toujours chez sa tante.

— Qui donc était dans l'atelier, il n'y a qu'un instant ?

— La servante, sans doute, ou la femme d'un ouvrier, qui venait chercher une avance sur la paie.

— C'était votre fille, je ne me suis pas trompé. Elle s'est enfuie à mon approche. Et vous-même, en ce moment, vous essayez de me donner le change. Qu'est-ce que cela signifie ? Voilà trop longtemps que vous finassez avec moi, monsieur Guépin. Il faut enfin dire ce que vous pensez et ce que vous voulez. Je suis las de l'équivoque.

— Alors, mon ami, s'il en est ainsi, il vaut mieux jouer cartes sur table. Aussi bien, moi aussi, j'en ai assez de tergiverser. Je voulais vous ménager, mais puisque vous allez au-devant des explications, mettons les points sur les i. Oui, c'était ma fille qui était là tout à l'heure, elle est arrivée hier soir...

— Et pourquoi me l'avez-vous cachée ? demanda Daniel d'une voix étranglée.

— Parce que je suis bouhemme et n'aime pas dire aux gens les choses qui ne doivent pas leur faire plaisir.

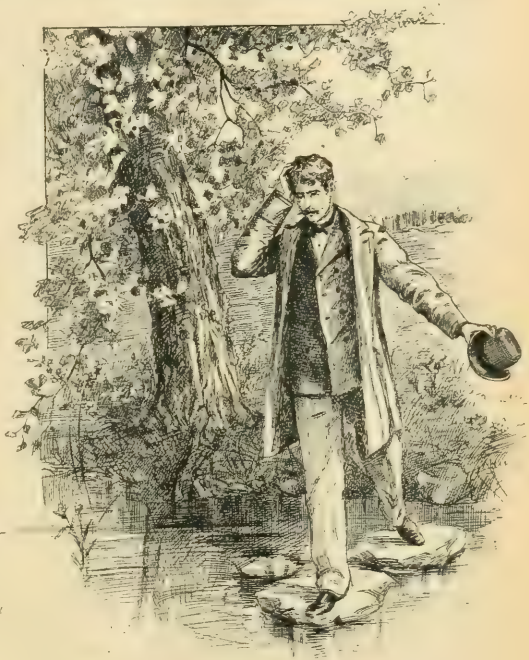
— Qu'avez-vous donc résolu ? Parlez ! Ayez la pitié de finir votre explication, puisque vous avez eu le courage de la commencer ?

— Eh bien ! J'ai beaucoup réfléchi et je suis arrivé à comprendre que vous n'êtes pas notre fait, à ma fille et à moi... Vous êtes trop supérieur

à nous... Il nous faudrait trop d'efforts pour nous mettre à la hauteur. Et encore je crois bien que, pour moi, je n'y arriverais jamais...

Voyez-vous, il est sage de ne pas vouloir souffler plus haut que son bec... Vous êtes un savant, et moi je suis un âne. Vous me mépriseriez et tout irait de travers, parce que ma Florence s'en mêlerait et, naturellement, c'est vous qui paieriez les pots cassés... Un attelage

qui ne marche pas du même pied, c'est mauvais pour tirer une voiture... Pendant que vous auriez envie de travailler, ma fille, elle, ne rêverait que de se distraire. C'est jeune, ça n'a jamais rien vu, et dame, il faudrait quitter vos bouquins, vos élèves et fréquenter un peu le monde... Vous n'aimez pas ça. Jamais on ne vous rencontre dehors et, excepté votre chez vous, je crois bien que rien ne vous attire... Non, voyez-vous, ma fille ne s'accommoderait pas d'une existence pareille. Elle aura de l'argent, ma fille, elle n'est pas dénuée, et son père n'est pas près de mourir... Vous, vous n'avez rien que votre place... Si vous veniez à disparaître, je serais bien, moi, avec une veuve sur les bras, et qui me reviendrait sans



... Il se leva, descendit jusqu'au bord. (Page 170.)

degoûte. Il faut tout prévoir, dans la vie... On ne sait pas ce qu'on se réserve. Et, vous-même, vous ne seriez pas flatté à l'idée qu'une femme, que vous auriez aimée, retomberait dans l'obscurité après vous avoir perdu...

Le père Guépin parla ainsi, pendant dix bonnes minutes, sans que Daniel l'interrompît. Le jeune homme debout, appuyé au mur, car ses jambes ne le soutenaient plus, sombre, le front baissé, les yeux sans larmes, n'écoutait pas le discours du père de l'homme. Cette seule phrase l'avait frappé : « Vous n'êtes pas notre fait. » Tout le reste, qui n'était que commentaire, lui importait peu. Et, le cœur rempli d'une douleur et d'une amertume profondes, il assistait à la ruine soudaine de son bonheur rêvé. Au bout d'un instant, il s'éveilla de cette espèce de somnolence torpide. Le père Guépin avait cessé de parler et le regardait avec une curieuse inquiète. Daniel prit son chapeau, qu'il avait posé sur la table, fit un signe de tête au menuisier, et, sans prononcer un mot, il sortit. Derrière lui, il entendit le bonhomme qui disait :

— Eh bien, en voilà, par exemple, un drôle de corps ! On croit qu'il ne meure de ce qu'on a à lui apprendre, et il n'a même pas l'air de s'en soucier ! Est-on bête !

Marchant devant lui, sans savoir où il allait, Daniel arriva jusqu'au bord de la rivière. Il suivit la berge et s'arrêta dans un endroit désert. Assis sur le gazon, il demeura à rêver, regardant l'eau qui reflétait la lune claire, et il lui sembla que ce serait une délicieuse sensation de se plonger dans ce courant silencieux et rapide, d'anéantir sa pensée et de mettre, pour toujours, entre soi et la méchanceté, la fausseté, la bassesse humaine, cette enveloppe souple, étouffante et glacée. Aller dormir sous les eaux tourbillonnantes, qui berceraient sa douleur et l'endormiraient du suprême sommeil. Il se leva, descendit jusqu'au bord et se pencha. Un seul mouvement, et, les yeux fermés, il descendait dans le dernier asile.

À la minute décisive, alors qu'il oscillait entre la mort et la vie, brusquement, comme si un rideau se déchirait devant ses yeux, il eut la vision d'une petite chambre où, penchée sur la table, dans la clarté de la lampe, une vieille femme travaillait, en attendant son retour. Il la distinguait nettement et, comme par une sorte de magie, il lui semblait l'entendre murmurer : « Il rentre bien tard, ce soir, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! » En ce moment il lui parut qu'il se réveillait et qu'il sortait d'une

affreuse hallucination. Il regarda autour de lui, et se vit les pieds dans l'eau, prêt à se précipiter. Dans l'obscurité, qui déjà était profonde, il reconnut la place où il se trouvait, il se rendit compte de sa tentative désespérée, et aussi il recommença à souffrir de son amère détresse.

Mais la raison était rentrée en lui, il avait recouvré la notion de son devoir, il ne songeait plus à mourir. Il remonta sur la berge et lentement reprit le chemin de la ville. Il marchait dans les ténèbres, rencontrant de rares passants. Il arriva ainsi sur la place de la Cathédrale et un instinct invincible le poussa sous le porche. Une porte basse était encore ouverte et, dans le silence recueilli de la nef, le bruit de ses pas le fit tressaillir. Il s'approcha de l'autel, qu'une petite lampe éclairait, et enveloppé dans l'obscurité tiède du lieu saint, se mettant à genoux, penché sur la pierre, ainsi qu'il était tout à l'heure penché sur les eaux, mais plus calme, plus maître de lui, presque apaisé, il pria longuement.

Comme il était plongé dans sa méditation, un léger mouvement, qui se produisit auprès de lui, le fit retourner. Venu silencieusement sur la natte épaisse qui recouvrait les dalles du chœur, un prêtre était à ses côtés et le regardait avec intérêt. Un instant ils s'examinèrent l'un l'autre, puis le jeune homme se releva et salua doucement. Frappé de sa pâleur, de l'altération de ses traits et de la tristesse de ses yeux, devinant une douleur à consoler ou une misère à soulager, le prêtre s'approcha et d'une voix grave :

— Il y a longtemps que vous êtes là, Monsieur... J'ai retardé, pour ne pas vous déranger, la fermeture des portes... Mais le bedeau attend, il ne faut pas retenir cet homme plus tard qu'il n'a l'habitude de rester...

Daniel baissa la tête et dit d'une voix brisée :

— Je vous remercie, mon père.

Le prêtre eut un geste apitoyé :

— Vous paraissez souffrir, mon enfant?...

— Beaucoup.

— Votre mal vient-il du corps ou de l'âme?

— De l'âme.

— D'où veniez-vous quand vous êtes entré ici?

— Je venais d'essayer de m'anéantir.

— Un suicide? Quel crime! N'avez-vous donc plus au monde personne qui vous aime?

- J'ai ma mère.
- Vous avez votre mère et vous songiez à la quitter ?
- Vous voyez que je ne l'ai pas fait.
- Pauvre enfant ! Comme vous devez être malheureux !

A ces paroles, prononcées avec une commisération sincère, le jeune homme tressaillit. Il leva sur le prêtre un regard reconnaissant et, pris d'une soudaine faiblesse, devant cet étranger qui, le premier, comprenait le plaindre et cherchait à le consoler, il se mit à pleurer amèrement.

— Alors, mon enfant, dit le prêtre, prenant avec un geste paternel le malheureux par le bras, ne restons pas là. Venez avec moi. Sortons sur la place. Nous allons causer tous les deux, en marchant. Je pense que votre mère doit être inquiète de vous, je vous reconduirai auprès d'elle. Et demain, si vous le voulez, vous me confierez les motifs de votre résolution désespérée. Vous avez déjà compris qu'elle n'était point bonne, puisque vous en avez différé l'accomplissement. Je tâcherai de vous prouver qu'il y a mieux à faire pour vous, que de fuir la vie, parce qu'elle vous a déçu. Notre passage sur cette terre de misère et de larmes est bien court. Nous devons le subir avec résignation et tâcher de faire servir nos chagrins à notre relèvement moral. Toute douleur est une épreuve, dont il faut triompher. Mais il est aisé de prêcher la résignation à un cœur souffrant et vous pourriez me répondre que mes belles théories ne vous procurent aucun soulagement, ajouta le prêtre d'un ton bonhomme. Venez chez vous. Votre mère sera plus habile que moi et la conversion qu'elle aura commencée, je m'ingénierai à l'achever.

Ils sortirent ensemble, et, dans la nuit profonde, appuyés l'un à l'autre, comme deux amis, ces deux hommes qui, une heure avant, ne se connaissaient pas, s'acheminèrent vers la maison de Daniel.

IV

Il y avait deux ans que l'abbé Paul Daniel était curé de Pavères, une des plus mauvaises paroisses du diocèse, lorsque le bruit se répandit que le domaine de Presqueville, distant dubourg à peine de deux kilomètres, venait d'être acheté par M. Le-trangiers qui allait s'y installer pour l'été. Le premier mouvement d'admiration, en apprenant cette nouvelle, fut de se rendre à Beau-

mont pour solliciter de son évêque un changement de résidence. L'idée de se trouver en présence de M. et M^{me} Lefrançois lui fut insupportable. Mais l'obligation où il se trouvait de confier à son supérieur les raisons qui lui faisaient souhaiter son éloignement de Favières, lui parut extraordinairement pénible. Remuer toutes ces cendres du passé, analyser devant un étranger, si bienveillant et si éclairé qu'il fût, les souffrances anciennes qui l'avaient jeté dans la vie religieuse, avouer ses appréhensions nouvelles, expliquer ses répugnances, tout cet effort à faire sur sa pensée était comme une violation de sa pudeur de prêtre. Il le jugea odieux et il ajourna sa détermination.

Il eut surtout le tort de ne point mettre sa mère, dès les premiers jours, au courant de l'inquiétude que lui causait l'arrivée de M. Lefrançois dans le pays, car certainement la vieille et bonne femme eût pesé de toute son influence sur la détermination de son fils. Elle lui eût dit ce qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même, que peut-être le sourd désir de revoir la Florence tant aimée agissait sur sa volonté, et que, même mariée à un autre, même oublieuse et perfide comme elle l'avait été, elle exerçait encore une sorte de fascination sur sa pensée. Il resta.

C'était un bon prêtre. Il avait su se faire aimer par la population de Favières, qui cependant passe, et à juste titre, pour une des plus difficiles à conduire du département. Les usines de métallurgie et les fabriques de jais, qui utilisent le cours du Thérain, ont fait de Favières un centre ouvrier, avec toutes les passions, les agitations et les violences même qui sont la conséquence des idées révolutionnaires dont la masse laborieuse est infectée. Tous ces gens-là, pris à part, sont de bons maris et de bons pères. Ils ne voudraient pas faire tort de cinq centimes à leurs voisins. En masse, ils deviennent capables des pires excès et la moindre de leur prétention est de s'emparer de la fabrique qui appartient à leur patron. Quand les orateurs socialistes ont besoin, pour le succès d'une candidature douteuse ou d'une manœuvre politique, qu'une bonne grève secoue le département, ils n'ont qu'à venir à Favières et, avec quelques tirades ronflantes, dans les réunions publiques, quelques rasades libéralement offertes chez les marmands de vins d'alentour, tout s'allume, tout flambe, et voilà les braves pères de famille, changés en bêtes féroces, qui sont tout prêts d'égorger leurs contremaîtres et de démolir les ateliers où ils gagnent leur pain.

Il n'y avait pas six mois que l'abbé Daniel était installé qu'à propos de la fête de Jeanne Hachette, qui était originaire du hameau de Favières, une terrible bagarre eut lieu entre la population et la gendarmerie. Il avait été décidé que la procession sortirait de l'église et ferait le tour de la place de Favières, les femmes en tête et portant la bannière, en souvenir de l'héroïque défense de Deçay-sur-Saône. Le malheur avait voulu que, ce jour-là, Malversin, le conseiller général socialiste, fût en tournée dans la vallée. Il se trouvait justement à Favières chez l'aubergiste Thiboré, son agent électoral, et avait réuni autour de lui les fortes têtes de l'endroit.

Il y avait là Roussel, le secrétaire de la mairie, ancien clerc d'huisserie qui n'avait pas trouvé à acheter une charge et qui se vengeait sur la société entière de ses déceptions professionnelles; Raisin, agent voyer, gravement compromis dans la Commune de Paris, et ramené de Nouméa par l'amnistie, vieux sectaire féroce pour le bourgeois et capable, par passion politique, de toutes les illégalités; Frottier, le garde champêtre, imbécile, ivrogne, dont l'unique occupation consistait à faire les courses du maire et à soulever des verres de vin à la complaisance des habitants; Espitalet, contremaître de la fabrique de boutons de Favières, méridional, très malin, qui paraissait servir le conseiller général, mais en réalité se servait de lui pour assurer son autorité sur le syndicat ouvrier dont il était le président.

Tous ces soutiens de la cause populaire prenaient le café, sous une tonnelle dans le jardin de Thiboré, lorsque, au milieu d'un rassemblement de curieux, la procession sortit de l'église. Rien ne pouvait paraître plus choquant à des révolutionnaires finissant de bien déjeuner, que cette manifestation à la fois religieuse et patriotique. Malversin rougit de colère, Raisin frappa un si ardent coup sur la table que les carafons et les tasses sautèrent. Quant au stupide Frottier, il enfonceait déjà son képi sur ses oreilles, comme un agent qui va verbaliser. Paisiblement les hommes, les enfants, le prêtre et ses diacres s'avançaient suivant la bannière et, sous la direction du maître d'école, la maîtrise chantait un cantique de circonstance, où il était question du salut de la France et de sa liberté. Rien de moins offensif, ni de moins perturbateur. Les révolutionnaires n'ont qu'à rester sous la tonnelle en sirotant leurs liqueurs, la procession fera le tour de la place, surveillant les petits enfants qui battent des mains,

comme à un spectacle, amusant les badauds qui, les mains derrière le dos, suivent du regard le défilé. Mais ce n'est pas ainsi que le citoyen Malversin peut se conduire. Il n'a pas le droit d'être raisonnable et modéré : il est devant ses électeurs. D'un bond il est arrivé sur le seuil du jardin, et là poussant un cri d'indignation, il a lancé en avant le garde champêtre, qui a brusquement interrompu le cortège. Les femmes qui entourent la bannière se sont arrêtées interdites :

— Vous n'avez pas le droit de sortir de vos églises ! hurle le conseiller général, pourpre de fureur. Je vous y ferai rentrer de force s'il le faut... Qu'on aille chercher le maire !

— Le maire, répond une voix goguenarde, celle de Thiboré, il n'y a pas de danger qu'il soit ici, aujourd'hui... Il est à Beaumont, pour ne pas se compromettre...

Mais de chez Vincelas, le concurrent de Thiboré, une trentaine d'ouvriers, qui jouaient aux boules dans le clos, sont sortis et voici des huées qui s'élèvent. Elles n'ont point de sens précis, mais elles ont fait écho aux défenses opposées par le conseiller général et, dès lors, elles paraissent s'adresser à la procession. Encouragé par le bruit, enhardi par les cris, Frottier a bondi sur celle des femmes qui porte la bannière et veut la lui arracher des mains. Mais il a affaire à forte partie. C'est la fille du boulanger de la grande rue, le riche Everard, une grande et forte commère de vingt ans, fière de sa beauté plantureuse et orgueilleuse de la fortune de son père. Elle a fait un pas en arrière, en serrant la hampe dans ses mains, et comme le garde champêtre la bouscule, elle devient pourpre de colère, crie : « Butor, vous m'avez fait mal ! » et, à la volée, giffle si rudement l'agent municipal que son képi roule dans la poussière. C'est une stupeur d'abord, mais à l'aspect de Frottier, ahuri et dompté, des cris s'élèvent, c'est le parti Malversin qui proteste. Le conseiller général s'élance à l'aide de son garde champêtre en déroute, il ordonne :

— Arrêtez cette fille !

Mais voilà Everard, en longue cotte blanche, qui apparaît, ses pieds nus dans des savates, et le visage blanc de farine. Ses trois garçons le suivent, et ce sont les hommes les plus vigoureux du pays. Il va droit à Malversin et l'apostrophant rudement :

— De quoi vous mêlez-vous donc, vous, ici ? Vous donnez des ordres ? Qu'est-ce que vous êtes ? Avez-vous la charge de la police ?... Et quant à cet imbécile, qui est déjà saoul à midi...

— Votre fille m'a frappé, braille Frottier. Et voilà que vous m'insultez!... Ça ne se passera pas comme ça!

— Frottier ou pas Frottier! dit l'ainé des fils Everard en hochant la tête. Répète-moi quand tu auras encore cherché du pain à crédit... On t'en donnera au moins la pelle à enfourner... En voilà une canaille!

— Vous opposez résistance à l'autorité? intervient le conseiller général en prenant le milieu de la place.

— Vous, vous n'avez rien à dire... espèce d'apothicaire!

A cette allusion à l'ancienne profession de Malversin, qui pendant vingt ans a été pharmacien, le tumulte redouble. Les vociférations répondent aux sarcasmes. De tous côtés les curieux accourent et sur la place on a, maintenant, de la peine à circuler. Le curé a laissé s'échanger les rapides apostrophes qui ont aggravé le conflit. Mais il voit autour de lui les visages s'animer, il entend la foule gronder, il sait à quel point la population de Favières est violente et comme il



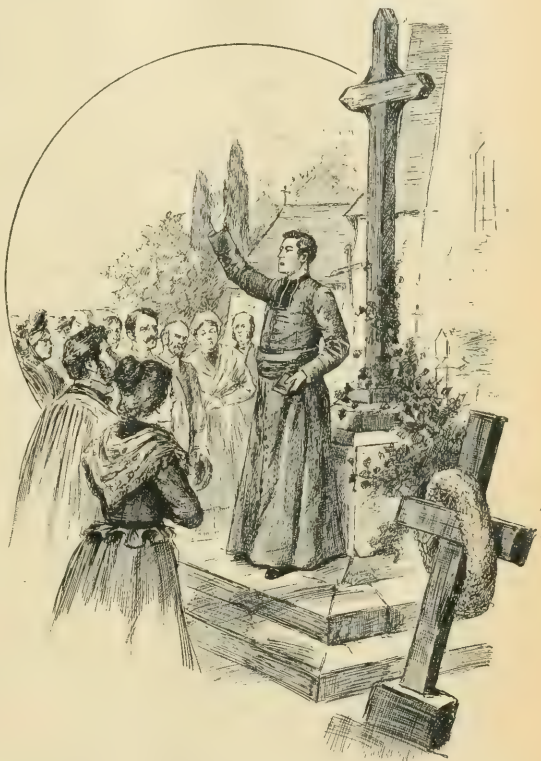
Le curé, qui si rarement l'agent municipal.
(Page 173)

louchait peu de chose pour amener une sérieuse bagarre. Dans sa sagesse il décide de céder à la violence, et s'avancant entre les partis qui se menacent et s'invectivent :

— Mes amis, dit-il, nous n'avions pas pensé que cette démonstration, bien moins religieuse que patriotique, pût éveiller les susceptibilités de quelques-uns... Mais il ne faut pas qu'une cérémonie aussi touchante soit une cause de dissension; regagnons l'église en passant par le champ du repos... Nul, je pense, n'essayera d'en troubler la paix.

Le clocheteur ouvre sa perspective de verdure parsemée de

tombes. Là, c'est le silence, la fraîcheur, le calme. La tête du cortège reprend sa marche et passe par la grande porte, sans qu'un cri se fasse entendre. Les chants reprennent, et lentement la procession avec la bannière, les diacres, les fidèles et le plus grand nombre des curieux faisant escorte, passe sous la porte à croix de fer. La place est demeurée vide. Malversin, mécontent du résultat de son intervention, est rentré avec ses acolytes dans le cabaret de Thiboré. Seul, Frottier, les joues brûlantes des soufflets de la belle Everard, regarde d'un oeil de haine les derniers manifestants disparaître.



... Et d'un geste tranquille, réclamant le silence.

Dans le cimetière, le curé, à l'ombre de l'église, s'est arrêté. Autour de lui, la fabrique se serre, les enfants de chœur agitent leurs encensoirs, et dans la grande lumière l'image de la vierge de Beauvais resplendit. Plus de cinq cents personnes s'entassent entre les murs autour des tombes, sur les gazons, chacun semble attendre une conclusion à l'incident qui vient de se produire. L'abbé Daniel comprend que le moment est venu pour lui de parler. Il s'avance, gravit deux marches du Calvaire, qui se dresse au centre, et d'un geste tranquille réclamant le silence, il commence l'apologie de Jeanne.

Parmi ceux qui étaient là, bien peu avaient eu jusqu'à ce jour

Yves, le fidèle, très rares, qui assistaient, le regardaient avec l'indifférence de l'habitude les paroles de son frère, la forme charmante que l'ancien professeur, le maître, leur donnait, les courtes allocutions avait échappé à des caprices de mortelle. Mais l'auditoire que, en cette circonstance, compréhensible, le curé de Favières avait autour de lui, n'était plus le même. Dans ce cimetière, il ne parlait plus devant une foule d'hommes et une douzaine de vieillards. Il groupait là tout ce que la commune contenait de vivant, d'actif, d'hostile même, et se sentait de parler devant des adversaires n'était pas pour lui déplaire. Il avait, pour la première fois, l'occasion de dominer et de s'enorgueillir, et avec un enthousiasme où l'orgueil humain n'aurait peut-être tout autant que la foi religieuse, avide de convaincre, ardent à émouvoir, il parlait.

Il était, dans le grand silence recueilli de la foule étonnée, comme une révélation émouvante par sa spontanéité admirative. Tous, hommes, femmes, fidèles, incrédules, partisans ou adversaires, pris par cette éloquence, simple, élevée, nourrie de pensées, captivés par cette voix aux inflexions harmonieuses, retenant leur souffle, tant ils craignaient de voir se taire cette bouche inspirée, et de perdre un peu de la sensation délicieuse qu'ils éprouvaient. Les yeux fixés sur le visage du prêtre, ils ne le reconnaissaient plus dans l'apôtre rayonnant qui leur parlait, avec cette chaleur d'âme, de l'amour de Dieu et de la patrie. Ce n'était plus un petit curé de paroisse négligé par les fidèles, baloté par les libres penseurs, mais un orateur sacré, capable d'entraîner les foules et se faisant comprendre aussi bien des plus simples que des plus raffinés.

Il revenait maintenant sur l'incident qui avait marqué la cérémonie et avec une douceur évangélique, sans un reproche à l'adresse de ceux qui avaient donné le signal des violences, il éplorait la fraternité et la concorde. Aucun mot qui détonnât, dans cette longue et touchante improvisation, tout s'y enchaînait avec une hauteur de vues et une sérénité de langage qui n'avaient été prônées ni par ceux qui écoutaient, ni même par celui qui se faisait entendre. C'était la révélation simple et singulièrement palpitante d'une personnalité supérieure, et, tout à leur stupeur, les assistants ne se lassaient ni d'entendre ni d'admirer.

Un grand silence régna dans le cimetière, le prêtre avait fini de parler, mais ainsi qu'un flot trop longtemps contenu, les accla-

mations et les applaudissements se répandirent dans l'espace, allant porter jusqu'au cabaret de Thiboré l'annonce stupéfiante de ce triomphe religieux sur une population renommée pour son incrédulité. Comme l'abbé Daniel se dirigeait vers la porte de son église, instinctivement entraînée à sa suite, la foule suivit et, en un instant, l'église se trouva pleine. Le prêtre se retourna, et la face éclairée par la lumière qui tombait de la voûte, grave et recueilli, du haut de l'autel, il étendit la main sur tous ceux qui l'entouraient et d'un geste doux, paternel, il leur donna sa bénédiction. Lentement les assistants s'écoulèrent sous le porche, et, sortis sur la place, par groupes, mais sans parler presque, ils se dispersèrent.

Le dimanche suivant, contrairement à ce qui avait lieu d'ordinaire, l'église se trouva pleine. Les habitants de Favières étaient revenus entendre leur curé. L'abbé Daniel ne monta pas en chaire. Au moment de l'Évangile, il se retourna vers la nef, et, simplement appuyé à la barre de bois qui limitait le chœur, il parla, sur le texte que le livre saint lui fournissait. Ce n'était plus la même parole, vibrante et passionnée, qu'il avait fait applaudir dans le cimetière, mais un langage clair, calme, intéressant, presque familier, relevé par la distinction suprême d'un organe flexible et sonore qui prenait le cœur.

Tous ses paroissiens l'écoutaient, retrouvant l'enchantement de la première rencontre, encore que leur sensation fût différente, moins angoissante, plus plaisante, peut-être, pour ceux qui aimaient mieux sourire que pleurer. Et l'abbé Daniel avait une façon d'évoquer la misère des humbles, de décrire leurs efforts, de plaindre leurs souffrances, qui mettait devant les yeux de cette population d'ouvriers et de cultivateurs le tableau de son existence de tous les jours, mais, retracée, appréciée par un esprit charmant qui en palliait la tristesse pour n'en montrer que le côté consolant de probité et de résignation.

Ce fut, dès cette époque, que le bruit se répandit dans le pays que le curé de Favières était socialiste, ce qui produisit à l'Évêché le plus mauvais effet. En réalité, l'abbé Daniel se sentait profondément ému par les peines qu'il voyait endurer autour de lui. Sincèrement occupé des travailleurs, mis en communication avec eux par leurs constantes misères, il s'efforçait de leur inspirer la patience, la douceur, il contre-balançait l'influence des meneurs qui agitaient sans cesse cette population. Lui aussi, il

pendant de leurs droits sur eux-mêmes, mais il n'oubliait pas de leur parler de leurs devoirs. Il allait les visiter, quand ils étaient malades. Il venait à leur secours, interrogeait leurs femmes, caressait leurs enfants, et faisait toujours de l'argent sur la table en se retirant. Pas beaucoup, car il était pauvre, mais le plus qu'il pouvait, dans ces plus grandes privations pour sa mère et pour lui.

Il passait dans les rues, vêtu d'une soutane élimée qui eût fait honte au dernier des desservants de la province, coiffé d'un chapeau sans armoiries, dévoré par la pluie et le soleil. Et quand il n'avait plus rien à donner, dans des circonstances urgentes, on l'accablait de respectueuses couvertures de son lit et prendre la viande qui cuisait dans le pot-au-feu de la cure. C'était un saint. Les hommes politiques du canton commençaient à le calomnier : on l'accusait d'ambition. Ce prêtre ascétique, simple jusqu'au dénûment, toujours sur les routes ou dans les chantiers, causant ingénument avec le premier passant qui l'arrêtait, leur avait paru un concurrent redoutable. Il se montrait si désintéressé qu'on devait supposer qu'il rêvait des avantages personnels immenses. Une ambition démesurée se cachait sûrement derrière cette humilité chrétienne. Et ce curé populaire, habile à remuer les cœurs, annonçait la démocratie d'un péril aussi grand, suivant eux, qu'un général téméraire prêt aux coups de force. Si le clergé s'emparait des esprits à la faveur d'une sorte de socialisme chrétien, que ne pouvait-on pas redouter ? D'abord le crédit des exploiters de situations révolutionnaires tombait à rien. Il était trop facile de faire la différence entre les ambitions des uns et l'abnégation des autres. Jamais les agitateurs politiques n'avaient donné que des conseils désastreux, dans une forme oratoire plus désastreuse encore. Le prêtre, lui, abandonnait même son manteau à un pauvre qui avait froid, et, quand il parlait pour endormir la curiosité humaine, sa voix était harmonieuse, inspirée, comme si elle était la parole même de Dieu. Comment soutenir la concurrence ? Comment lutter ? En niant la vertu de l'adversaire, en déformant ses intentions. Là les sectaires se retrouvaient eux-mêmes. Ils évoluaient sur leur terrain favori. Il suffisait d'insulter et de mentir, on devait l'emporter.

Le curé de Ravarès leur prêtait le flanc par un côté et, très rapidement, ils avaient découvert ce défaut de sa cuirasse. Il accordait même les richesses, qui ne font pas un libéral usage de leur

richesse, une amertume et une colère qui se traduisaient en paroles violentes, presque jusqu'à la menace. A l'église, dans les réunions de prêtres, dans les conversations privées, au foyer des pauvres, au chevet des malades, il ne pouvait se retenir de flétrir l'avarice, la dureté, l'égoïsme de ceux qui conservaient, pour eux seuls, le bénéfice de leur heureuse fortune. C'était un terrible ennemi de la classe riche que ce prêtre qui donnait tout. Et il vidait aussi libéralement son cœur d'objurgations, de reproches et d'anathèmes que sa pauvre bourse de l'argent qu'elle contenait.

C'était là surtout ce qui l'avait fait considérer par la classe aisée comme un ennemi. Et pourtant le pauvre homme n'était l'ennemi que de lui-même. Ses violences étaient faites de ses souvenirs douloureux, et si la passion ancienne était morte dans son cœur épuré, une latente rancune l'animait encore contre tout ce qui ne tirait sa force et sa puissance que de l'argent. Mais il aimait les bons riches, il les vénérât, il en tirait tout ce qu'il pouvait pour ses pauvres, et leur offrait une gratitude infinie en échange de leurs générosités.

Au nombre de ces braves gens, pour l'amour desquels il aurait bravé les plus mortels dangers, se trouvait la vieille M^{me} de Fresqueville, qui n'ayant pas d'autres héritiers que des neveux très viveurs et peu empressés, répandait en libéralités le trop-plein de ses revenus. L'accord, entre la vieille dame et le curé de Favières, n'avait pas été long à s'établir. Ils s'étaient compris tout de suite, et par la main du prêtre les aumônes du château s'étaient répandues chez les malheureux. Un projet, qui tenait au cœur de l'abbé Daniel, avait obtenu l'approbation de M^{me} de Fresqueville. C'était une grosse affaire : il s'agissait de construire une école libre à Favières pour remplacer l'école des sœurs qui avait été laïcisée.

La population enfantine du bourg était très nombreuse, il fallait que les bâtiments fussent vastes, et par conséquent la dépense devait être très importante. Le devis atteignait soixante mille francs. Il va sans dire que la municipalité ne donnerait pas un centime. Il fallait donc que le curé obtint de ses fidèles non seulement le terrain sur lequel s'élèverait l'école, mais encore l'argent pour la construire. Grave entreprise, dans un centre ouvrier où les familles n'avaient pas trop de toutes les ressources de leur travail pour vivre, et où toute économie sur le salaire représentait une privation. Heureusement M^{me} de Fresqueville

« Mais si le curé est si bon, si bon d'aider son curé pour qu'il ait le temps de finir son œuvre. Donc, fort de l'appui de sa tante par-dessus tout, l'abbé Daniel avait acheté un terrain de quatre mille francs, et maintenant la construction, en répondant du paiement vis-à-vis des entrepreneurs.

« Mais si tout va si bien, au grand mécontentement du conseil municipal, dont le radical Thiboré était une des lumières et l'abbé Malvoisin l'inspirateur. Le terrain payé, les fondations faites de terre, un premier acompte donné au maçon et au charpentier, l'abbé Daniel était en voie de réussite. Il fallait encore tout achever pour que la toiture fût posée, la peinture terminée, et le drapeau planté, en signe d'achèvement, sur le haut de la cheminée, quand le malheur voulut que M^{me} de Fresqueville mourût, en trois jours, d'une attaque de paralysie.

Dans tout le pays, ce ne fut qu'un cri : « Comment le curé va-t-il se tirer d'affaire ? » Puis tout de suite on pensa : « La défunte a dû lui laisser de quoi achever l'œuvre commencée. » Mais le bruit se répandit bientôt que la bonne dame n'avait pas eu le temps de faire un testament et que ses neveux n'étaient pas disposés à subvenir aux dépenses du curé, par des libéralités personnelles. M^{me} de Fresqueville avait certes assez donné, et plus à l'abbé Daniel qu'à sa propre famille. Il était temps de couper court à toutes ces folies. Et les héritiers n'avaient pas si longtemps attendu une si belle succession pour l'écorner à faire des fondations pieuses.

Le premier effet de tous ces bruits fut d'amener les entrepreneurs chez l'abbé Daniel. Celui-ci, avec l'admirable insouciance des gens qui n'ont pas d'argent et qui trouvent toujours, le lendemain, ce qu'ils n'avaient pas espéré se procurer la veille, rassura les braves gens, leur parla des services que l'école était appelée à rendre, leur montra les bâtiments pleins d'enfants apprenant gratuitement à lire, à écrire, à prier. Il attesta que Dieu n'avait jamais abandonné ceux qui se donnaient à lui avec confiance. Il les calma, les remua, leur tira la promesse de continuer les travaux et prit l'engagement de payer toutes les dépenses, à la condition qu'on ne le tourmentât pas trop.

Il était convenu que la foi accomplirait un miracle, et que, dans son tour, il trouverait un matin la somme nécessaire pour achever son œuvre. La puissance ecclésiastique se manifesterait, ou bien quelque miracle prodigieux viendrait prendre la place de M^{me} de Fresque-

ville et achèverait l'œuvre qu'elle avait commencée. C'est à cette date précise que le curé de Favières éprouva une première déception qui le fit douter de la réussite de ses desseins. Trois mois à peine s'étaient écoulés, depuis la mort de sa bienfaitrice, lorsqu'un matin il apprit, en faisant sa tournée quotidienne chez les pauvres gens du bourg, que le château était vendu et que le nouveau propriétaire habitait Beaumont. Ce premier point le laissa indifférent, mais une seconde information compléta les renseignements en déclarant que ce propriétaire était banquier. Et, instinctivement, l'abbé Daniel éprouva un tel trouble qu'il voulut savoir le nom de l'acquéreur de Fresqueville. Il passa chez le notaire, interrogea le clerc, et reçut ce coup d'entendre nommer M. Lefrançois.

Il rentra chez lui taciturne, inquiet vaguement, et supputant tout ce que cette réapparition de M. Lefrançois dans sa vie allait y jeter d'agitation, d'amertume et de danger. Puis il pensa que le banquier était possesseur de cinq ou six propriétés importantes autour de Beaumont, et qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il vînt justement habiter la dernière achetée. Il ne s'était jamais installé à Charnetây, ni à Fréteuse, et se contentait de louer ces belles résidences aux riches rentiers qui voulaient passer l'été à la campagne. Pourquoi changerait-il sa façon de procéder, justement lorsqu'il y aurait, pour lui-même, tant d'inconvénients à le faire ?

Il s'imaginait que M. Lefrançois savait où l'ex-professeur Daniel s'était réfugié. Il croyait, ayant tant souffert à cause de cet homme, que celui-ci ne pouvait pas le traiter avec indifférence. En quoi il se trompait. Le mari de Florence avait profondément oublié son rival, ne se souciait point du tout de savoir ce qu'il était devenu et, n'ayant jamais eu la moindre pitié pour lui, ne lui témoignait pas la plus légère animosité. Il l'ignorait. Il avait acheté Fresqueville, parce que l'affaire était avantageuse, et qu'il trouvait à placer son argent à quatre pour cent en terres. De plus, le château passait pour agréable, et la population ouvrière de Favières constituait, aux portes du domaine, un centre électoral très important.

Le député de l'arrondissement, M. Robernault, venait de mourir, tué par la campagne panamiste, au cour de laquelle sa probité avait subi de terribles atteintes. M. Lefrançois, approchant de la cinquantaine, marié à la plus jolie femme du pays, riche au

déjà de ses débuts, se fit découvrir des ambitions politiques. Il avait pensé que, si les hommes les plus experts à conduire leurs affaires personnelles ne s'occupaient pas de gérer les affaires publiques, il y avait de grandes chances pour que tout allât de travers en France. Lui, se sentant soudainement aussi excellent patriote qu'il se savait habile administrateur, il avait résolu de faire profiter le pays de son expérience.

Mais la question consistait à savoir si le pays apprécierait le service que Lefrançois avait l'intention de lui rendre. Il y a des élections locales qui ne voient pas leur véritable intérêt et qui, ayant à choisir entre un candidat parfait et un candidat exécutable, s'empressent de voter pour le second et méprisent le premier. C'était là justement ce que se disait le banquier, et comme il était, avant tout, pratique, il avait jugé nécessaire de se mettre en contact avec ceux à qui il réservait l'honneur de l'envoyer à la Chambre. Il savait l'art de parler aux hommes le langage qu'ils comprennent le mieux : celui de l'intérêt. Il ne craignait pas, dans une affaire difficile, de donner la somme qui doit faciliter la conclusion. Il se sentait prêt à dépenser ce qu'il faudrait pour mener à bien l'élection même la plus disputée. Comment, dans de pareilles conditions, aurait-il pu redouter un échec ?

Il vint avec sa femme inspecter sa nouvelle acquisition et constata, avec plaisir, que le château était tout neuf, confortable et si bien meublé qu'il suffirait d'arriver avec ses malles pour s'installer. Il fit visite aux autorités, causa avec les industriels qui occupaient les ouvriers du canton, s'enquit des tendances des trois médecins et du pharmacien, car il pouvait redouter de leur part une concurrence. Il acquit la certitude que ces praticiens étaient trop occupés par les devoirs de leur profession pour songer à perdre du temps à politiquer. Il entra à la gendarmerie et passa la revue de la brigade. Il frappa même à la cure et ne trouva pas le curé qui, suivant sa coutume, était en tournée chez les pauvres.

Le nom de Daniel, prononcé plusieurs fois devant lui, n'éveilla aucun souvenir précis dans son esprit. Il se laissa raconter que le desservant de Favières était un homme doux, simple, uniquement occupé de charité, et il se proposa de le gagner par de larges annuities. Il retourna à Beaumont, content de son voyage. Le pays lui plaisait, le terrain électoral ne paraissait pas encombré, tous ceux à qui il avait en affaire s'étaient mis avec empressement à sa disposition. Il lui était impossible de ne pas voir l'avenir en

rose. Et il s'apprêta à habiter Fresqueville avec une satisfaction qu'il ne dissimulait pas.

Cependant l'abbé Daniel, en rentrant de sa tournée, avait trouvé chez lui la carte de M. Lefrançois. Son trouble fut si grand que sa mère, qui travaillait dans la salle, et dont la vue avait beaucoup baissé, ne put se retenir de lui demander ce qui lui arrivait. Le prêtre n'avait jamais rien caché à sa mère. Il lui tendit la carte sans parler. La vieille femme lut et son visage se crispa. Elle pencha la tête un peu, puis regardant son fils :

— C'est le M. Lefrançois qui a...

Elle n'acheva pas, mais elle voulait si bien dire : qui a épousé Florence Guépin, que l'abbé répondit simplement :

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il te voulait, mon enfant, ce monsieur ?

— Je l'ignore. Il a acheté dernièrement la propriété de la bonne M^{me} de Fresqueville... Peut-être a-t-il entendu parler des intentions charitables de cette vertueuse femme, et veut-il se substituer à elle pour aider l'œuvre de l'École.

Touchante illusion du prêtre qui n'admettait pas qu'on pût avoir d'autre idée que celle de faire le bien. Sa mère, moins crédule, piqua son aiguille dans son ouvrage et après un instant de silence :

— Je crois bien qu'il a dit à Barbe qu'il avait l'intention de s'installer dans le pays.



... Il s'agenouilla et pria longtemps. (Page 186.)

L'abbé Daniel, à ces mots, devint soucieux. Ce qu'il avait tant redouté allait-il donc se réaliser ? Aurait-il à subir l'angoisse continuelle de la présence de Florence, le seul être qui pouvait troubler sa tranquillité d'âme ? Était-ce une épreuve que le ciel lui réservait ? Devait-il s'y soumettre ou avait-il le droit de s'y dérober ?

Il sortit de sa maison et entra dans la petite église. Le silence y renaît et le calme grave et recueilli du saint lieu saisit la pensée du prêtre. Il marcha vers le chœur, déjà plus maître de lui, plus sûr de sa résignation et de sa force. Il s'agenouilla et pria longtemps, demandant au ciel de lui dicter sa conduite. Comme la nuit grandissante noyait d'obscurité les voûtes nues de l'église, une dernière clarté frappa la tranche d'or du livre sacré demeuré sur l'autel. Il parut à l'abbé que c'était une sollicitation qui s'adressait à sa conscience. Il monta les marches et s'arrêta à la place où il avait l'habitude de dire la messe et, ouvrant d'une main un peu tremblante le missel, il pencha la tête pour connaître ce que les textes saints répondraient à sa pensée inquiète. Dans l'ombre, qui déjà s'était faite épaisse autour de lui il lut :

« Et Jésus dit : « Heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui pleurent, car mon père les consolera de leurs épreuves, dans le « royaume des Cieux... »

Voyant dans ces paroles un ordre que son maître éternel lui adressait, courbé, obéissant sous la main divine, il dit avec foi sincère :

— Mon Dieu ! que votre volonté soit faite.

Et par le cimetière tout noir, où les halottes mélancoliques faisaient entendre leur appel nocturne, il rentra au presbytère.

Georges OHNET.

(A suivre.)

LA DÉPÊCHE

Lorsque le lieutenant de vaisseau Henri Robeline apprit que son bâtiment, le *Francis-Garnier*, faisait partie des renforts envoyés en Chine, il pensa à sa femme, à son fils, et cette pensée gâta soudain sa joie d'aller gagner au feu son grade de capitaine de frégate. Même il eut comme un remords d'avoir souhaité prendre part à la campagne, et se demanda si ses subites inquiétudes n'étaient pas ce qu'on appelle un pressentiment.

Justement, depuis quelques mois, son petit Marcel n'allait pas bien et le médecin avait recommandé des soins constants, un traitement sévère. L'enfant, d'ailleurs, était venu au monde délicat, un peu malingre presque. Souvent Robeline, à le voir pousser si débile, s'était reproché de n'avoir pas eu le courage de retarder d'un an son mariage. C'était en effet, au lendemain de son retour du Haut-Niger, où il avait manqué mourir et d'où il rentrait anémié par les fièvres, qu'il avait épousé sa fiancée, Berthe Péraud. Sans doute, il aurait dû attendre son entier rétablissement, mais cette jeune fille qu'il aimait depuis leur enfance commune, il l'avait adorée dans la joie du pays et du foyer reconquis, dans la fièvre qui suit la fin des exils, et, sa tendresse se passionnant, il avait pressé les noces. Dix mois plus tard, il était redevenu vigoureux, rayonnant à nouveau de santé, seulement son fils semblait avoir hérité du mal que n'avait plus le père, comme s'il fût né là-bas, en Afrique, aux bords des grands fleuves si traîtres, où la fièvre paludéenne rôde dans l'air humide et chaud.

M^{me} Robeline s'attendait à la nouvelle et voulut être courageuse.

— Quand pars-tu ? demanda-t-elle simplement.

— Dans quinze jours...

Elle avait les yeux gris : il la prit contre lui et avec des baisers refoula les larmes proches.

— Papa, bégayait Marcel, tu m'emmènes, dis?...

Le marin avait installé son ménage, loin de l'inhabitable Toulon, à Tamaris, dans ce recoin de rade, gracieux et pittoresque comme une baie napolitaine, où Michel-Pacha commençait alors à créer une station hivernale et une station balnéaire, qui sont devenues le plus tentant paradis d'hiver et d'été qu'on puisse trouver sur les côtes méditerranéennes. L'officier espérait que là, dans le soleil, au milieu des palmiers et des orangers, le petit viendrait mieux ; mais, après avoir repris quelques forces, l'enfant à nouveau s'affaiblissait, sous les yeux inquiets de la mère, ces yeux de femmes qui ne veulent pas voir sur un visage aimé les ravages du mal, qui les voient pourtant pour les grossir, également prompts à s'illusionner ou à se désespérer, et dont la tendresse a des pleurs pour la joie comme pour le deuil...

Trois jours avant que le *Garnier* sortit du bassin pour faire ses essais et régler ses compas, M^{me} Robeline voulut visiter le navire, voir l'étroite cabine où son mari allait vivre et, qui sait ? souffrir peut-être, blessé au feu... Elle avait des visions terribles. Ah ! pauvres femmes de marins !

Elle l'arrangea, cette chambrette, en fit un nid, y mit jusqu'à des plantes vertes qui devaient mourir en mer. Son portrait celui de l'enfant souriaient au-dessus de la couchette, dans un faisceau de sabres et de revolvers, où pour le futur exilé ils mettaient un rappel attendri du foyer perdu. Et tandis qu'elle disposait ces choses, souvent seule, son mari à son service sur le pont elle pleurait. Un soir, comme elle s'était attardée, elle dut rentrer à Tamaris avec Marcel par un des canots du bord. Il soufflait belle brise et, hors de l'arsenal, le patron de la baleinière finissait. L'embarcation fila comme une mouette, inclinée sous sa voile à toucher l'eau de son bordage. On embarquait. Quelque cabrems. La mère enveloppa son fils dans un châle, mais le gamin se découvrait, tapant des mains, riant aux matelots, heureux du vent et de la houle, marin déjà. Il prit froid. Le lendemain, il ne pouvait se lever, toussait d'une vilaine toux.

Le père et la mère ne dormirent plus. Le *Garnier* partait à la

fin de la semaine : ils comptaient les heures. Bientôt, l'enfant fut au plus mal.

— Le sauverez-vous, docteur ? suppliaient-ils.

Le docteur répondait « oui », mais son œil ne les persuadait pas. Marcel était trop faible pour résister au moindre rhume. Et ses parents alors revenaient au petit lit, et muets ou bégayant des mots caressants sans s'entendre parler, ils regardaient leur mignon souffrir et s'enfouaient leurs ongles dans leurs paumes.

— Nous partons mardi...

Berthe eut un grand cri. Mardi pour elle ne devait jamais venir. Mardi ? Mais l'enfant mourrait peut-être ! Son enfant ! Mourir !...

— Ne pars pas, Henri ! cria-t-elle. Je ne veux pas.

Il sortit pour aller demander son débarquement ; mais à la porte il s'arrêta : il le commandait, ce bateau, il avait sa mission, ses ordres. Ne pas partir à présent, c'était désertier ! Puis il descendit ; mais le malade s'éveillait, au bruit des voix, et dans son rêve encore :

— Tu me rapporteras un bonhomme chinois, hein, petit père ?

M^{me} Robeline ouvrit la fenêtre :

— Il faut partir, Henri ! Je suis folle... Je ne sais pas ce que je dis...

Le *Francis-Garnier* largua ses amarres à l'heure fixée. Son capitaine était sur la passerelle ; en franchissant l'entrée de la rade, il se retourna, chercha par au delà le golfe bleu, sous les palmes, la villa blanche de Tamaris, où sa vie demeurerait. Au balcon, une silhouette parut, une main agita un mouchoir, envoya un baiser, mais la vision fut brève ; du fond de la chambre l'enfant avait toussé sans doute ! Et l'officier ne vit plus rien.

Rentré dans sa cabine, il prit un calendrier couvert, à la colonne de juillet, de coches au crayon. Chacune indiquait une escale, c'est-à-dire un télégramme qu'il y recevrait. De Port-Saïd, cela allait jusqu'à Hong-Kong. Dans la dernière étreinte, il avait dit à sa femme ce mot triste et cruel : « Je vais souffrir plus que toi... » Ensuite il avait ajouté : « *Quoi qu'il arrive*, envoie-moi une dépêche à chaque port. Télégraphie le mot : *espoir* s'il y a du mieux et le mot *courage*, si... » Un sanglot avait coupé sa phrase.

— *Courage !* se répétait-il à présent. Quelle ironie ! En peut-on avoir quand la mort vous prend votre enfant ?...

Il se leva, chassant l'idée terrible. Les rumeurs joyeuses du carré l'exaspéraient. Il commanda des manœuvres, s'inventa des besoins, les fatigues, pour ne plus penser. Les jours ne voulaient pas couler, la mer ne pas finir.

Port-Saïd parut à la longue au ras de l'eau. « *Espoir* » disait la dépêche qui y attendait le navire, mais elle était de la veille, et depuis...

Hors du canal de Suez, Robeline fit forcer la vitesse. A Aden, il recevait un autre « *Espoir* » ; mais à Colombo où, sans le vouloir, dans son anxiété, il arriva d'avance, il ne trouva rien. Malgré ses ordres formels, il attendit au mouillage, dut enfin repartir. Il avait déjà vieilli, ne mangeait plus, ne dormait plus. Parfois, il s'enfermait, passant le commandement au second.

A Saïgon, le premier sampan qui se colla aux flancs du bord lui apportait un message. « *Grand espoir* » disait-il. Il baisa le papier sali par les pattes annamites ; mais, soudain, cette réflexion le traversa que sa femme pouvait bien lui mentir pour le laisser arriver à Fou-Tchéou, le cœur tranquille, — pour l'empêcher de se faire tuer. Oh ! savoir !... Et un mois de sa solde passa à envoyer de longs télégrammes demandant des détails, la vérité à tout prix.

Hong-Kong ! Il arriva dans la nuit, le bureau du télégraphe, le consulat, tout était fermé ; il descendit à terre tout de même, ne pouvant plus tenir en place à bord, et erra dans les rues jusqu'à l'aube. Quand l'office s'ouvrit, il reçut au guichet l'enveloppe qui l'attendait. « *Rassurée*, disait la dépêche, *grand mieux, Marcel sauvé.* » Le consul, qui, deux heures après, vit arriver en grande tenue le commandant du *Francis-Garnier*, le crut gris ou victime d'une insolation.

La joie furieuse de Robeline devait échapper à la fatalité des réactions. Il tombait, quelques jours après, le 22 août, dans une fièvre nouvelle, la fièvre du combat. C'était à Fou-Tchéou, et le *Garnier* n'ayant qu'un faible tirant d'eau, l'amiral Courbet l'employait pour toutes les opérations interdites aux grands bâtiments. Le capitaine se distingua dix fois. Son exaltation enflammait tout le monde autour de lui ; il vivait double, bruyamment brave, prenant sur la vie sa revanche des mauvaises heures mortes, avec un continuel besoin de dépenser, dans une exubérance de bonheur, sa jeunesse et son énergie revenues.

Quoiqu'il se fût exposé comme à plaisir, en prenant une corvette chinoise à l'abordage avec une flottille de canots, il n'avait pas reçu une égratignure. Il fut mis à l'ordre du jour.

Quelques jours après que l'escadre fut sortie de la rivière Min, Courbet le faisait appeler. Le télégraphe venait de lui apporter la réponse du ministère à ses demandes de récompenses pour ses vaillants équipages.

— Robeline !... Une bonne poignée de main. Vous êtes capitaine de frégate !

Robeline embrassa l'amiral, qui se laissa faire, de bon cœur. Puis il sauta dans sa baleinière et, en accostant le *Garnier*, empêcha qu'on la rentrât. Il allait écrire tout de suite une dépêche pour sa femme et vite la porter. *L'Officiel* aurait averti Berthe déjà, mais ça ne faisait rien ! Elle serait heureuse de ce mot, croyant son Henri blessé peut-être.

A la coupée, l'attendaient ses officiers. La nouvelle avait transpiré ; ils félicitèrent leur chef. Son domestique, Noël, un bon Breton, brandissait derrière eux deux paires de galons.

— Espérez, commandant ! Je vas vous les coudre à votre veston numéro un.

Et après les poignées de main, les compliments, la double accordée à l'équipage, les punitions levées, Robeline entra dans sa chambre. En son absence, on avait apporté son courrier, le courrier de France, le courrier de Tamaris ; les plis étaient là sur la table.

— Tous les bonheurs à la fois, aujourd'hui ! murmura-t-il, radieux, en envoyant un baiser aux portraits de sa femme et de son enfant.

Il prit la lettre de Berthe, l'ouvrit. A ce moment, on frappa.

— Une dépêche, commandant !

Distraitement, il la décacheta : quelques félicitations des amis de la division Lespès, sans doute ! Tout à coup, il se dressa, pâle comme un linge, passa la main sur son front, et tout haut, horrifié, il lut : « Marcel rechute. Perdu. Courage. »

— Mon Dieu !... cria-t-il d'une voix terrible.

Et il tomba sur sa couchette, les bras tordus de désespoir.

— Mais... qu'est-ce qu'il y a, commandant ?... Commandant !... Vous êtes malade ?...

C'était le matelot Noël portant la vareuse où luisaient trois

galons d'or et deux boutons d'argent, — ceux-là usés, ceux-ci brillants.

Robeline se pencha, les yeux hagards, ne se souvenant plus, l'air fort involontairement, il revenait à son bureau, regardait la dépêche, reprenant la lettre de Berthe. Ses mains tremblaient, il ne pouvait déchiffrer un mot, tournait au hasard les feuillets du document. Et brusquement, à la dernière page, il lut à haute voix, lentement, en imitant la voix de Marcel, ses zéziements :

« Mon petit père chéri, depuis que je suis guéri, maman m'a appris à écrire pour que je t'écrive tout seul que je t'aime bien fort et que je languis bien après toi... »

— Oh ! Noëlic !... mon pauvre Noëlic !...

Il se penchait presque au cou du matelot, dans son besoin de parler à quelqu'un, de laisser son cœur se crever avec une pitié autour de lui. Puis, sanglotant désespérément, il montra le portrait de l'enfant, le portrait qui faisait risette au milieu des sabres et des revolvers.

— Il est mort, Noëlic... Il est mort, mon petit.

Et, tandis que le matelot le soutenait, sans lâcher la vareuse, le commandant Robeline pleura longtemps, de grosses larmes, qui tombaient, pressées et lourdes, sur ses galons neufs.

Paul BONNETAIN.

LA SAVELLI⁽¹⁾

(Suite.)

VIII

LA SAVELLI.

Interdit et songeur, le vicomte Besnard était demeuré un peu en arrière ; M. de Gravenoire se rapprocha de lui :

— Joli coup de pistolet, très cher ; bravo !... Mais le duel étrange ! Il me remet en mémoire une fantaisie fameuse d'un écrivain russe... Tu sais, *le Tir*, de Pouchkine.

— Oui, je sais, dit Marcel qui peu à peu revenait à soi-même... ce combat où l'insulté subit le feu de son adversaire et garde sa riposte pour une occasion meilleure... Nous verrons bien !

— Messieurs, s'écria La Chesnaye, allumant son vingtième cigare... une motion... Voici la nuit, et nous sommes à jeun ! Si nous allions célébrer le vainqueur dans un souper fin à la Maison d'Or !

— Non, je ne suis plus de la fête ! répondit Marcel !... moi, je cours embrasser mon père.

Ils sortirent du parc, et bientôt Marcel Besnard et ses témoins remontaient en voiture.



De plus, Sasceville possède un chateau. Page 196.

(1) Voir les numéros des 9 et 16 Octobre 1897.

A ce moment un homme se glissait avec précautions hors des profondeurs, à présent ténébreuses, de la futaie.

Elle vint se plonger au milieu de la route, regarda le landau qui s'enfonçait dans la nuit ; et, ricanant, parlant à voix haute, dessinant des gestes de comédienne :

— Maladroit, qui s'est laissé tuer ! Un véritable suicide ! Maladroit !... Eh bien, désormais, à nous deux, Brutus Besnard !... à nous deux, le « Boucher blanc ! »

Son coupé l'attendait à un détour du chemin ; elle le rejoignit hâtivement.

— Nous rentrons à Passy, dit-elle au cocher.

Mais, quelques pas plus loin, elle ordonna de faire halte.

Un café, cabaret borgne de la banlieue, projetait sur la chaussée la lumière de son enseigne. La femme y pénétra, demanda une plume et de l'encre ; puis, dans les relents du bouge, sous la fumée des pipes, traça quelques lignes sur une carte de visite.

A Monsieur le vicomte Marcel Besnard.

« J'étais là ; j'ai tout vu, et sans plus tarder, sur le lieu même du combat, j'ose vous écrire... Vous avez châtié un insolent et vengé votre père. On doit toujours venger son père... Si la rue des Jardins, mon ermitage de Passy, ne vous semble pas le bout du monde, venez me voir... Je vous attends... »

Et elle signa :

« ROSINE, née comtesse d'A Prata, libre enfin. »

DEUXIÈME PARTIE

I

HISTOIRE D'UN MESNIL CAUCHOIS.

La route de grande voirie qui, partant du Havre, se dirige vers Abbeville et les tourbières picardes, est bien la plus déplaisante entüladé qu'ait jamais dessinée le génie rectiligne de nos ingénieurs.

Entre la valleeuse de l'écamp et la ravine de Cany, ce chemin, côtoyant la mer à distance et traversant le plateau des falaises cauchoises, s'allonge, monotone, dans un paysage sans contours. En décembre, les vents balayent toute l'étendue de ce palier, et le *noroit* comme le *noré* de la Manche y jettent, par rafales, ou leurs pluies ou leurs neiges ; en juillet, le soleil y fait rage, et les voitures normandes qui parcourent les hauteurs de ces plaines roulent sous les brûlures sans ombre, dans la poussière et le bourdonnement des insectes. Quand vient l'automne, après la débléure, l'œil n'aperçoit plus que labours et que champeaux, dont les sillons ondulent, où verdoient les luzernes. Ça et là dorment des bœufs, vautrés parmi les trèfles, tandis que des volées de grolles s'abattent pour picorer la vermine dans les guérets fumants. Quelques enclos perdus apparaissent en des lointains brumeux, hameaux ou borderies, qui se dressent noirâtres et pareils à des récifs sur un océan au repos. Là-bas, sans doute, sous le rempart de la double hêtraie, triste ou joyeuse doit s'agiter la vie ; mais partout ailleurs, c'est la monotonie de l'espace, partout pèse lourdement l'ennui.

A trois lieues environ de la petite ville de Cany, et en face d'une auberge à rouliers : *Au Cœur tranquille ! Bon cidre pur ang*, un chemin vicinal se détache qui, courant à la côte, atteint bientôt Sasseville.

Une assez laide bourgade, cette commune de Sasseville, toute rétentiveuse avec son église et sa mairie flambant neuf, toute résonnante de ces cafés politiques où le Normand, grand amateur « de petit gris », godaillie à pleines lampées. Ce gros village - *Sassototum apud Caletas*, au dire de son curé, l'archéologue - jouit de quelque renom dans les pays d'alentour ; non certes à cause de son origine si dûment gallo-romaine, mais pour la belle nue de son marché aux volailles. De plus, Sasseville possède un château.

Bien avant les jours d'à présent, aux temps du bailliage des Caux et de ses quatre vicomtés, ce château passait pour magnifique : c'était le vrai bijou du Mauconduit.

Sous Louis XVI, toutefois, ces MM. de Sasseville avaient si joué le pharaon et si parfaitement fréquenté le juif, qu'à la fin leurs créanciers avaient obtenu contre eux le décret et la saisie : d'où un lamentable abandon de cette propriété. La Révolution avait parachevé la ruine du pauvre mesnil, faisant du vieil

allen seigneurial au domaine de la Nation, et de sa chapelle dédiée au premier Achatages ; puis, l'Une et Indivisible s'en était séparée, augmentée d'un acquéreur. Oh ! pas bien chère, la prisee : un million à peine, en assignats. Du reste, aussitôt acheté revendu aussitôt, d'un jacobin à un thermidorien — tous agioteurs, mais si purs !

Ayant l'Empire étoient revenus, pour Sasseville, quelques beaux jours. Reconstitué par son maître nouveau, un ancien « riz-pain-sel », en superbe style gréco-Percier, le château présenta, dès lors, un imposant assemblage de briques et de pierres, d'une banalité monumentale. Un parc, aux sinueuses profondeurs, à l'entour développa les luxuriances de sa feuillée ; et l'on eût cherché vainement, en la contrée environnante, plus discrète étendues de charmilles, ou plus vastes perspectives de tapis verts. En ces temps-là, du clavecin et de la guitare, le silence de ces bocages, le murmure de ces naïades, inspirèrent l'élégie de deux percepteurs et à un sous-préfet poètes ; même, le plaint des Islets, ce roucoulant petit Delille de l'*Almanach des Dames* étant de fratrie à Sasseville, en avait daigné célébrer les sylvains :

Chans en des nuits, Philomèle amoureuse,
Brise du soir, qui pleures douloureuse,
Grands bois jaseurs, caresses des zéphyrs,
Apprenez-moi d'où viennent mes soupirs !

Dans les premières années de la Restauration, l'ancien domaine national, revendu par le munitionnaire, appartenait à un monsieur d'Yvetot : Évariste Pousset, fabricant de cotonnades, et l'un des rois les plus gros de ce plaisant pays de rois.

C'était l'époque où Henri de Saint-Simon, déjà saint-simonien mais pas encore prophète, demandait à régénérer la France par l'industrie et « l'industrialisme » — il avait même inventé ce joli mot — ; le temps où le *Constitutionnel* prêchait la douce alliance du vieux tronc féodal avec le laurier de la Victoire ou l'olivier de la Paix. A Sasseville, on goûtait fort ces idées et l'on comprend cette prose ; d'ailleurs M. Pousset était libéral, très fier de se dire « le fils de ses œuvres » ou bien encore « l'ancêtre de sa même » ; il fredonnait le Béranger et admirait Laffite.

Adonc, cet ennemi de l'ignorantisme féodal avait voulu brosser sa fille. Un beau jour, M^{lle} Hortense Pousset était devenue M^{lle} la comtesse Brutus Besnard ; puis, cet « hymen » perpétua

le bonhomme ancêtre de soi-même s'en était allé pour aller rejoindre ses aïeux, dans sa chapelle de Sasseville, par lui construite funéraire et déjà gothique.

Durant douze années, la comtesse Besnard, petite personne malingre et rachitique, avait suivi la fortune judiciaire de son mari, lui donnant même deux enfants, très ennuyeuse et très ennuyée; mais, comme tout finit ici-bas, elle aussi était partie retrouver son père au caveau de Sasseville, sous les ogives fleuries. Dans le partage de sa fortune dotale, le château et les dépendances étaient échus à l'aîné de la famille, M. Louis-Désiré Marcel, vicomte Besnard.

Or, ce fut un joli tapage en les dévotes paroisses de Cany et de Valmont quand, certain jour du mois d'août 1857, le vicomte Marcel Besnard, jusqu'alors si plein de retenue, arriva dans sa gentilhommerie, accompagné d'une femme.

Comme il était garçon et qu'en les mesnils d'alentour point ne manquaient de mères en mal de filles à marier, on grommela d'abord, et chacun fit grise mine. Le jeune homme, proclamé tout charmant, aux années précédentes, joli cavalier, brillant d'intelligence, assuré d'un avenir magnifique, devint brusquement mal tourné, dénué d'esprit, incapable de parvenir. Ce fut bien pis encore lorsqu'on apprit que la « donzelle » installée au château était Italienne, princesse et veuve, — veuve d'un mari que le cynique vicomte avait jeté bas, sur le terrain. Enorme scandale. On ne salua plus; brocards et quolibets marchèrent leur train; la calomnie alla de même; dans les cafés de Sasseville, les gas normands fredonnèrent des couplets égrillards, et même, devant témoins, le curé archéologue cita ses vieux classiques :

Ah! peut-on hériter de ceux qu'on assassine!

II

DANTE : INFERNO, — v. 106.

Oui certes, il avait prestement hérité, M. le vicomte Besnard, depuis certain jour — le lendemain de son duel — où, recevant une lettre timbrée de Vaucresson, il en avait déchiffré les pattes de mouche :

« Vous avez châtié un insolent et vengé votre père. On doit

toujours venger son père... Si la rue des Jardins, mon ermitage de Passy, ne vous semble pas le bout du monde, venez me voir... Je vous attends :

« ROSINE, née comtesse d'A Prata, libre enfin. »

L'bro saint !... Ah ! femmes, femmes !... Et, trois jours plus tard il observait les bienséances, Marcel, grimpant le coteau de Passy, sonnait à la porte de « l'ermitage ».

Tels élégante et par trop somptueuse, cette bonbonnière, exhalait même une senteur de fille entretenue... Mais bah ! toutes ces Italiennes ne raffolent-elles pas du clinquant et de la fanfreluche ?... Elle semblait si candide, celle-là ; inconséquente peut-être, mais vraiment honnête femme. Marcel en était sûr à présent, car il avait reçu des confidences.

Dès la première entrevue, la princesse avait raconté son histoire : histoire douloureuse, en sa simplicité un peu banale.

Toute jeune, presque enfant, on l'avait mariée, par gloriole, à un vieillard fantasque et débauché, un méchant fou, ancien carbonaro et buveur de sang, une bête féroce. « Moi aussi, disait-elle, ayant des larmes plein les yeux... j'aurais pu, comme tant d'autres, prendre quelque sigisbée, choisir un « patito » ; mais la sainte Vierge et surtout la mémoire de ma pieuse et sainte mère m'ont préservée de la chute. » Jamais elle n'avait connu l'amour. Oh ! connaître l'amour !... Pauvre femme !

Et, le jour suivant, Marcel revenait à la rue des Jardins ; le surlendemain, il y était encore... Maintenant...

Maintenant, il la tenait chez lui, sa Rosine... tout à lui, dans la solitude par elle peuplée de son château, sous le mystère des charmillles fleuronantes, bercées, l'un et l'autre, par le grand murmure de la mer prochaine. Il aimait, aimait éperdument, et du cœur et des sens. Mais elle ?...

Parfois il la trouvait étrangement triste, taciturne et comme désespérée. « Je t'aime, disait-elle, et je me prends en horreur, en mépris ! » Sans doute le sentiment de sa déchéance, un remords, des scrupules religieux... Marcel avait donc résolu qu'ils se marieraient au plus vite, sans lui parler toutefois de ce projet. Ne fallait-il pas imposer silence à la calomnie ?

Au reste, la calomnie avait beau enfler la voix, sa petite clameur ne troublait guère la dédaigneuse indifférence du maître de Sasseville. Il vivait en une solitude recueillie, supprimant les

visites, renonçant aux parties de plaisir, écourtant ses journées, allongeant volontiers ses nuits, — tout à son adorée. Mais l'admirable imitait mal cette réserve, et, peu discrète, modeste moins encore, elle s'abandonnait sans contrainte à la furie prodiguée de sa passion.

Une âme, d'ailleurs, bien italienne, intelligente, instruite, mais remplie des mille superstitions d'outre-monts.

A chaque instant elle en donnait la preuve.

Un soir, sous l'abat-jour de la lampe, pressés l'un contre l'autre, ils traduisaient l'Alighieri et, dans l'*Inferno*, la troublante aventure de Francesca. Échangeant des baisers à chaque tercet, ils étaient parvenus à ces vers mémorables, les plus beaux peut-être du divin poète :

« Amour qui ne fait grâce d'aimer à nulle créature aimée, m'enivra si vite du bonheur de mon amant, que... »

Soudain Rosine arracha le livre, le ferma violemment, puis le jeta au loin.

Et, comme Marcel la regardait, stupéfié :

— Dante a raison, murmura-t-elle : l'amour est une contagion maudite !

Puis elle ajouta plus bas encore :

— Ah ! *mio caro* ! il ne faut pas lire les derniers vers !

Mais, ramassant le livre, Marcel avait su les traduire, ces derniers vers ; et ils disaient :

« Amour nous a tous deux conduits à la même mort. »

III

PACTE D'AMOUR

Ce jour-là pourtant, 3 septembre, le petit notaire de Sasseville, M. Oscar Varincourt, vint apporter un léger trouble à la sérénité d'un tel bonheur.

Il était à peu près cinq heures du soir, lorsque le bonhomme ministériel, traversant le château, s'engagea dans les massifs du parc. Aux extrémités d'une allée fuyante, le notaire aperçut Marcel et M^{me} de Carpegna qui s'en allaient à pas d'amoureux, serrés l'un contre l'autre ; il précipita sa marche pour les rejoindre. En l'entendant venir, Marcel Besnard se retourna et ne put éprouver un geste de méchante humeur :

— Ah! c'est vous, mon cher maître! Quelle heureuse pensée vous amène?

Mais en son fond et en ses fonds, il l'envoyait à tous les diables, le cher maître.

— Excusez mon importunité, monsieur le vicomte, dit le solennel Varincourt... j'ai une importante communication à vous faire : une lettre à vous lire, de M. le conseiller d'État, lui-même!

— De mon père? s'écria Marcel étonné... Asseyons-nous donc... je vous écoute.

Non loin d'eux, se trouvait un banc rustique où ils allèrent prendre place, tous les trois. Oscar Varincourt étala sur ses genoux une serviette bourrée de paperasses, et, se composant un visage :

— N'avez-vous point, cher monsieur, récemment écrit à M. le comte Besnard?

— Oui, dernièrement, pour lui faire pressentir ma volonté formelle d'épouser M^{me} la princesse de Carpegna.

— Voilà, Marcel, de l'encre bien perdue! interrompit la jeune femme, en ricanant.

— M. le conseiller d'État, reprit le notaire, a daigné m'adresser une lettre, et je vous apporte sa réponse.

— Sa réponse?... envoyée à vous, et non pas à moi?

— Je suis confus, monsieur le vicomte... mais la voici.

M. Varincourt tendit un papier, coté déjà, timbré, classé, bien en règle : car c'était un tabellion nourri de toutes les moelles du « Parfait Notaire ». Fort ému, Marcel prit le feuillet, puis commença de lire à voix haute... Et Rosine, la tête appuyée sur l'épaule de son amant, les yeux demi-clos et pesants de langueur, écoutait souriante, — tout aussi abandonnée en son maintien que si, devant elle, ne s'était point tenu un officier public, sérieux, blanchi sous les panonceaux, garant de la bonne foi normande, employant « pour ce » jusqu'à trois clercs, et conseiller réélu de son arrondissement.



... Un soir, sous l'abat-jour de la lampe.
(Page 199.)

Cette lettre, dure et sèche, était ainsi rédigée :

« Monsieur, un des clients de votre étude, M. Marcel Besnard, vient de me donner avis de ses projets de mariage.

« J'ai maintes fois déjà fait connaître à ce jeune homme l'affliction étonnée où me jette sa conduite : mais comme ni prières ni réprimandes n'ont pu mettre fin à un douloureux scandale, j'ai dû rompre toutes relations avec mon fils. Soyez donc, je vous prie, mon interprète, et portez-lui ma réponse ; cette réponse, la voici :

« Jadis, un galant homme eût fait scrupule d'épouser la veuve d'un insulteur de sa famille, châtié d'ailleurs et par lui tué en duel. L'injure comme le sang répandu, auraient creusé un infranchissable abîme entre sa passion et son honneur. Temps nouveaux, morale nouvelle, paraît-il!... Moi, je m'en tiens à l'ancienne. Si donc la conscience de M. Marcel ne sait plus se faire entendre, c'est à la voix de son père qu'il appartient de parler, nette et ferme.

« Ne voulant point devenir le complice d'une vilénie, je refuse — une fois pour toutes — mon consentement. Libre à votre client de passer outre, mais alors, je demande une sommation : je la veux, je l'exige!...

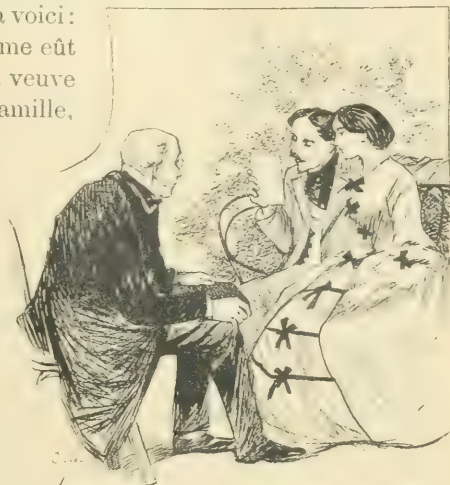
« Au surplus, vous pouvez dire à mon fils qu'il n'aura pas trop longtemps encore l'ennui d'attendre : je me sens bien vieux, et il me sait très malade.

« Veuillez recevoir, monsieur, mes salutations empressées.

« COMTE BESNARD. »

— *Via vecchietto!* soupira la jeune femme allongée toujours, et toujours nonchalante...

Quant à Marcel, il gardait le silence, et, très nerveux, de sa canne tourmentait le gazon de la pelouse.



... Fort ému, Marcel prit le feuillet. Page 200.

— Que résolvons-nous ? poursuivit M. Varincourt. Certes, vu la qui est piteux ; refus du consentement paternel, invite à l'acte respectueux. — Article 152 du Code Napoléon. Risquons-nous l'aventure ? Je connais à Paris un confrère obligeant et débrouillard. Je vous lui écris. Toutefois, il faudrait que M^{me} la jeunesse, une demoiselle d'A Prata, me mît en rapport avec son maître (Vitalie). J'ai besoin de certaines pièces qui...

— Mon Dieu, que d'affaires ! interrompit Rosine... Pourquoi pas le poison de Juliette pour m'unir à Roméo ?... Eh bien, non, encore non, je ne veux point de ces histoires ! Je préfère... attendre.

Elle avait prononcé le mot « attendre » sur un ton de haine si virulente, que le fils du comte Besnard en devint tout pâle.

— Je vais réfléchir, dit-il, et vous aviseraï avant peu. Revenez, un de ces jours, mon cher maître.

Le méticuleux Varincourt reprit la pièce cataloguée, la glissa dans une chemise, la chemise dans un dossier, le dossier dans un portefeuille, le portefeuille sous son bras ; puis, se levant, il tira deux révérences. Bientôt, la noire silhouette du petit homme disparaissait au tournant d'une allée.

Les amants se retrouvèrent seuls.

— Quelle sottise, Marcel ! s'écria impétueusement M^{me} de Carpegna... A quoi bon, ce mariage ?

— Il le faut, ma Rosine ! Notre position devient par trop délicate.

— Oh ! le petit bourgeois... avec ses scrupules !... Mariée, m'en aimerais-tu davantage ?

— Non, certes : mais je te tiendrais... là... à moi pour toujours !

Elle le regarda fixement, et, cessant alors de ricaner :

— Pour toujours ?... Eh bien, moi, je sais un lien plus indissoluble que le mariage : la mort !... Lorsqu'un être aimé, amant ou maîtresse, vous trompe, on le tue !... on se tue ensuite.

Un silence assez long suivit et accentua cette profession de foi passionnelle.

— Soit ! dit à la fin Marcel Besnard... C'est un pacte : je l'accepte.

Et ils reprirent leur promenade interrompue...

IV

LA ROSE SAUVAGE

Le jour allait finir, une journée de septembre, chaude et lumineuse encore ; mais déjà, s'échappant de la terre, les vapeurs des soirs d'automne étendaient leurs grisailles sous l'azur pâlisant du ciel. Tout devenait recueillement et paix sommeillante en les profondeurs du parc de Sasseville. Pas un frisson dans les ramures ; aucun bruissement sous les feuillages. Le soleil déclinait, piquant de rayons obliques l'ombre découpée des platanes, et, dans la traînée de sa lumière, les insectes frileux, vieillards d'un été, achevaient lourdement les derniers ébats de leur vie. Sous les massifs en bordure, l'obscurité plus épaisse ressemblait à la nuit ; de fines buées rosoyaient sur les gazons, et les moiteurs des herbes scintillaient, perleuses...

A pas très lents, ils marchaient tous les deux ; lui, d'un bras enlaçant la taille de la bien-aimée ; elle, appuyant sa tête sur l'épaule de son amant. Et ils s'en allaient ainsi, dans les mousses, parmi les hautes fougères, silencieux, traversant un grand silence.

Parvenus à l'orée du plateau, aux premières déclivités de la colline, ils s'arrêtèrent. Devant eux se développait la vailleuse des Dalles, et toutes les mélancolies, ignorées alors, de son paysage.

C'était, en ce temps-là, une agreste ravine, une solitude qui se glissait entre deux falaises aux escarpements abrupts, revêtus de bois, d'ajoncs ou de bruyères. Plus loin, à l'extrémité du val épanoui, on apercevait la mer brasillant sous le soleil : d'abord, la frange de ses vagues et leurs écumes étalées sur la grève ; au delà, une ligne de récifs tachant de noir les verdeurs ondulées des flots ; là-bas enfin, toute bleue sous le bleu du ciel, la mouvante immensité du large.

Doucement la jeune femme dégagea son étreinte :

— Oh ! le beau soir d'automne ! s'écria-t-elle... et quel admirable pays, votre France !

— Pourquoi « votre France », ma Rosine ? lui demanda son compagnon. N'est-il pas désormais le tien, ce pays qui est le mien ?

Elle secoua la tête :

— Je sais, je sais... « Ton Dieu sera mon Dieu, ton peuple, ma

patrie. » Non, moi, je veux demeurer moi-même... Ah! reprit-elle avec force, un admirable pays, votre France!... et cependant, digne de tout l'ain... Jadis « la dame des nations ; — fille de mauvais lieux » aujourd'hui!

— Un vers de Dante! répliqua Marcel ;... mais Dante parlait de votre Italie.

— Mon Italie? Elle aussi est bien misérable ;... un forçat rivé à son fauvel. Mais l'Italie, du moins, sait encore maudire et peut toujours pleurer!

— Rosine, interrompit le jeune homme voulant couper court à ces pénibles propos... plutôt que d'outrager ce qui est fort et loyal, parle-moi de toi-même, de ta famille, de tes Romagnes. Recites-moi de nouveau la « canzone » de ton poète préféré, le sonnet de Leopardi : « l'Italia ».

— Non! répondit-elle en s'exaltant... pas celui-là... un autre!

Elle fit quelques pas, comme pour se composer un visage, puis se retourna d'un mouvement théâtral.

Debout, au sommet de la colline, se détachant en sa robe ondulante sur les teintes cendrées du crépuscule, ses cheveux dénoués, allongeant le bras par un geste de tragédienne, la Savelli commença... Et lui, ce fils du comte Besnard, l'œil fasciné, l'âme éperdue, il contemplait cette absolue maîtresse de tout son être, délire de sa raison et perdition de son honneur.

La voix de Rosine, cependant, vers lui passait, harmonieuse et cadencée :

De ses plus doux regards le soleil te caresse,
Épandant sur ton sein les atours diaprés,
L'or mouvant des moissons, l'écharpe de tes prés,
O volupté du monde, — ô France enchanteresse.
A toi vient l'étranger, comme autrefois, en Grèce,
Vers Athènes la Vierge et les désirs sacrés,
De l'idéal amour les peuples altérés.
Accouraient, s'enivrant d'inexprimable ivresse.
Hélas! le temple est sombre et la nuit y descend.
La nuit!... et sur l'autel naguère éblouissant,
S'étale, chair sans âme, une fille de joie ;
C'est la France!... Elle rit, bientôt dans le cercueil!
Le suaire déjà pour elle se déploie,
Et sur l'enfant perdu pleurent les cieux en deuil.

— Quelle abominable invective et quelle fureur de haine! s'écria Marcel indigné... De qui, ces vers?

Rosine Savelli dessina un autre geste de mélodrame.

— De mon père ! dit-elle.

— De ce père dont vous évitez toujours de me parler, mon amie?... Eh bien ! sa jalousie italienne a clamé en vain : ce qui est immortel ne peut mourir !... Pourquoi donc votre père n'aimait-il pas la France ?

— Lui?... Il l'aima d'une ardeur insensée ; et il en est mort, de cet amour !

— Mort de cet amour?... le comte d'A Prata, votre père?... Que voulez-vous dire, ma Rosine ?

— Rien ! murmura la jeune femme, devenue toute pâle.

De nouveau, ils reprirent la marche silencieuse ; mais leur silence n'était plus la muette harmonie d'un indicible bonheur : une contrainte inconnue leur fermait douloureusement la bouche.

Au bas du coteau ils durent s'arrêter : la muraille qui clôturait le parc de Sasseville leur barrait le chemin. Sur les pierres moussues, rongées par les vents, grimpaient quelques buissons de rosiers sauvages, et septembre avait déjà répandu ses rouilles dans cette feuillée jaunissante. Ça et là, pourtant, se montrait une églantine frileusement épanouie, un pâle et dernier sourire de l'année. La jeune femme courut à l'un de ces arbustes, et cueillant sur leur tige deux touffes de ces fleurettes :

— Pardon, cher Marcel, de t'avoir affligé tout à l'heure !... pardon !... Et maintenant, écoute-moi, comprends-moi... J'ignore quelles destinées demain nous réserve, peut-être. Moi qui viens de blesser en toi le plus noble des orgueils, — l'orgueil de son pays, — je t'aime, ... je t'aime : ... quoi qu'il arrive, je t'aimerai toujours !... Mais vous, mon ami, si d'aventure nous atteignait l'épreuve, sauriez-vous me conserver intact le cher trésor de votre cœur?... Prenez cette rose : je porte son nom, et, comme elle, mon âme est sauvage... Aux heures de vos défaillances, si jamais vous connaissez le doute et ses douleurs, regardez-la... et, alors que vous croirez ne plus aimer, elle vous dira d'aimer encore.

Souriante, Rosine Savelli glissa l'une des touffes d'églantines dans l'échancrure de son corsage, éleva l'autre jusqu'à sa bouche, en respira les humides senteurs, puis la tendit à son amant. Mais déjà Marcel avait saisi la tête de la charmeresse, et, sur ses lèvres frissonnantes, déposait tous les frissons des siennes.

Longtemps, enlacés l'un à l'autre, ils gardèrent l'extase immobile de ce baiser...

Soudain, M^{me} de Carpegna, poussant un léger cri, se rejeta, confuse, en arrière : un domestique du château descendait la colline et se dirigeait vers eux.

— C'est une visite, monsieur, dit cet homme lorsqu'il les eût rejoints, ... un étranger, qui demande instamment à voir la princesse.

En même temps, il présentait une carte que la jeune femme lui prit aussitôt. M^{me} Carpegna lut, changea de couleur, et demeura un moment interdite.

— Bien ! dit-elle enfin... je vous suis.

— Qui vient nous emmener ? demanda Marcel... Voyons cette carte ?

Mais Rosine l'avait déchirée en menus morceaux.

— Un de mes compatriotes, répondit-elle, ... un allié de ma famille. Je ne puis faire autrement que de le recevoir.

— Soit !... Je t'accompagne.

— Non, non, inutile ! Reste, je t'en conjure !... C'est Traventi !... tu sais bien, Alessandro Traventi, l'un des témoins du prince, dans la rencontre de Vaucresson !... Tu ne tiens pas, je suppose, à le revoir !... Moi, je vais brusquer sa visite.

Sans écouter la réponse, elle s'élança dans la direction du château :

— Une demi-heure de patience, bien-aimé, et va m'attendre sur la plage.

Toujours courant, M^{me} de Carpegna gravit la dure montée. Parvenue au sommet, elle se retourna, et, de la main, adressa un geste passionné à son amant. Bientôt sa forme embrumée pénétrait sous les platanes, pour s'absorber lentement dans le clair-obscur de l'allée profonde.

Marcel regarda quelque temps la silhouette fuyante ; enfin il ouvrit une porte donnant sur la campagne et se dirigea vers le rendez-vous.

La nuit tombait, et l'ombre descendue de la falaise enveloppait le fond de la vallée. A l'horizon, le soleil, plongeant dans la mer, projetait son incendie vers les hauteurs cuivrées du large, et revêtait de sa pourpre les nuages suspendus devant lui.

L'émouré alla s'étendre sur la grève pour contempler à loisir cette fin d'un beau jour. Une joie ineffable emplissait tout son être et l'ivresse des grands bonheurs chantait en son âme.

V

SIMPLE DIALOGUE

Quand Rosine Savelli se fut engagée sous l'obscur profondeur des platanes, elle ralentit le pas. Sa marche devenait pesante, la sueur lui baignait le visage ; elle s'arrêta, très émue.

L'arrivée de ce Traventi l'angoissait d'inquiétude... Traventi ! celui qui se nommait à Londres Marino... le compagnon de son vieil époux, le familial jadis et le confident du mort ! Que voulait cet homme ? « *Il tempo stringe* », « le temps presse », disait la carte de visite si prestement déchirée. Quel sens donner à cette énigme ? Mauvais, à n'en pas douter !...

Retournant la tête, de nouveau Rosine regarda en arrière. Au loin, Marcel se dirigeait vers la plage : Dieu soit loué ! il n'avait point suivi... Comme il s'en allait, le bien-aimé, allègre, dressant avec fierté la cambrure de sa taille, si léger sous le faix de son bonheur ! Bien-aimé... oh, oui, trop aimé !... Et, d'un brusque mouvement, la jeune femme se mit à courir vers lui...

« Non ; point de ces lâchetés, Rosine ! » Lentement alors, elle s'achemina vers le château... A présent, la haute maison de briques se montrait tout entière. M^{me} de Carpegna marcha plus vite : par les fenêtres ouvertes, on l'observait peut-être !... « Eh bien, elle n'avait plus peur, maintenant !... Peur ? Et de quoi, après tout ? Elle était veuve ; elle était libre ; elle était aimée ; elle aimait ! »

Dans le vestibule, Rosine interrogea un domestique :

— La personne qui me fait appeler est-elle ici depuis longtemps ?

— Depuis une demi-heure, madame. Ce monsieur semble fort pressé ; une voiture l'attend à la grille du parc.

Ah ! sa voiture l'attendait, cet homme ! La visite serait donc de courte durée : on saurait l'abréger encore !... Pourtant, M^{me} de Carpegna demeurait devant la porte, un bras allongé vers la serrure, indécise... Mais le valet de chambre la regardait ; elle vit ce regard : elle entra.

Dans le salon, un homme était assis, de mine peu engageante, mal vêtu, à tournure équivoque. Il se leva aussitôt, et, saluant, très obséquieux :

— Je dépose mes hommages aux pieds de la princesse, dit-il.

Du premier coup d'œil, M^{me} de Carpegna avait reconnu cette figure à longue barbe et cette crinière mal peignée... Oui, c'était bien le personnage entrevu à Londres, le professeur de musique : un monsieur singulier !

Il s'était exprimé en italien : ce fut en français qu'avec intention

Rosine lui répondit. Peut-être espérait-elle ainsi précipiter l'entretien.

— Bonjour, monsieur Marino ; je suis heureuse de vous revoir.

L'homme salua derechef, et, à son tour, parlant français, — un français tout zé-
zayant, où s'allongeaient des macaronées transalpines :

— La clarissime Altesse n'a donc pas oublié le nom de l'obscur Marino ? Elle remplit d'orgueil mon humilité !

L'« Altesse clarissime » ne put réprimer une grimace de dégoût, tant le personnage

lui apparaissait bas et vil ; toutefois, et cherchant à se montrer affable :

— Je ne m'attendais pas, cher monsieur, au plaisir de votre visite.

Le Marino ébaucha un sourire qui des-
sina ses dents de gorille, toutes blanches dans les noirceurs velues de son *facies* :

— Visite impinée, mais nécessaire... Je viens chercher la plus belle des princesses.

— Moi ?

— J'ai dit la plus belle des princesses.

Toute saisie, la jeune femme s'était rejetée en arrière : l'homme la rejoignit vivement.

— Une voiture nous attend, poursuivit-il... Oh ! bien modeste équipage, trop indigne d'une grande dame telle que vous !... Mais à l'équipage, je n'ai trouvé rien de mieux. Terre primitive, carrosserie barbare !



.. Et lui... il contemplait cette absolue maîtresse. (P. 204.)

M^{me} de Carpegna se sentait défaillir ; cependant elle fit un violent effort pour paraître indifférente :

— Je ne devine pas les énigmes, monsieur ; expliquez-vous.

— Une énigme ? Non, pas même un rébus... *Ecco !* Ceux de Genève et, avec eux, nos amis de Londres se sont dit : « Le premier acte de la comédie amoureuse est terminé ; notre diva — vous princesse — a joué son rôle à merveille. Oh ! oui, madame, admirable, stupéfiante, sublime !... Simple prologue, néanmoins. Il faut maintenant engager le second acte ; le rideau va se lever sur un autre décor : hâtons le dénouement... De formidables événements se préparent : formidables, Altesse !

L'emphatique discoureur fit une pause, et, déployant son échine jusqu'alors piteusement courbée :

— ... Aussi, m'ont-ils délégué — heureuse fortune ! — pour venir vous chercher... Moi, Marino, le modeste Marino, élevé aux fonctions de votre cavalier servant, madame... quel honneur ! A présent, partons vite !

Il alla reprendre son chapeau déposé sur un meuble et se dirigea vers la porte de sortie. Sans bouger, Rosine le regardait, toute pâle.

— Je cherche en vain à vous comprendre, monsieur, fit-elle de plus en plus troublée.

L'Italien rentra dans le salon ; et, souriant, toujours doux et tendre :

— Elle ne comprend pas ?... *Elle ?*... un miracle d'intelligence, pourtant !... Si ! si ! elle comprend, l'Altesse ; même, elle retrouve le souvenir ! Je vois à la couleur de son visage que la mémoire lui revient avec la conscience.

Il se pencha vers la femme effrayée, et, d'une voix murmurante, affectant le mystère :

— Rappelle-toi ! comme roucoulaient les romances françaises... Oui, rappelez-vous, ma noble dame : et le restaurant Arditi, une maison de bombance pour les grands riches, et le prince de Carpegna, un podestat magnifique, et la petite Bella, cette piccoline avec son jupon rouge et sa fleur d'églantine, — toute pareille à



Marino venait de se lever.
(Page 212.)

celle que j'aperçois à genre corsage, princesse ! Si mignonne, elle chantait : « *L'ibbanna ne lieti calici !* » Joli timbre, mais peu de méthode. Ah ! quelle flamme dans ses yeux, quelle passion dans son langage !... Rappelez-vous encore, Altesse : « J'ai vingt-deux ans, et je suis très belle. Veux-tu venger mon père, toi ? dis, veux-tu ?... Et je t'appartiens : je t'abandonne ma chair, je te livre mon âme ! » Eh bien, nous allons le venger, ce père tant aimé. Donc, la fille nous appartient : corps et âme, elle est notre chose !

Chacun des mots détaillés par cet homme pénétrait l'orgueil de l'ancienne chanteuse des carrefours et faisait pleurer sa mémoire. Injurée, elle courbait le front sous les sarcasmes de ce plat valet. Pourtant, elle eut un mouvement de révolte et, rassemblant les débris de son audace, lui jeta un rire de défi :

— Vieilles histoires, mon cher ! Bella n'existe plus, et la princesse de Carpegna est libre !... Autrefois, esclave de son mari, peut-être ; affranchie désormais : son mari est mort.

— Hélas, oui ! larmoya l'Italien... Il s'est laissé frapper !... Mort, le noble prince, des suites de sa blessure... à Ravenne... entre mes bras, ... appelant son épouse, en cet instant suprême ! Et l'épouse était au loin, à Paris, tout à son devoir de vengeance filiale ; malgré son ardent désir, elle n'a pu assister aux saintes funérailles. Oui, bien mort, *il generoso vecchione !*... tout à fait mort !... « un vrai clou de porte » ! comme disent les Anglais, par une métaphore trop inélégante... Mais son esprit est immortel, madame ; pareille à l'ombre de Ninus dans l'opéra du divin Rossini, il plane sur ces lieux, il nous regarde, nous entend, nous juge, nous parle... et il vous dit, princesse : « Prends garde à toi ! »

— Ah ! des menaces !... Je vous sais tous bandits sans scrupules et fort capables de me tuer. Je...

— La tuer ?... Eh, eh ! l'on a vu des choses plus stupéfiantes !... Mais non, rassurez-vous, madame : quoi qu'il advienne, en la Rosina nous épargnerons toujours la fille de Savelli.

La fille de Savelli ! Sur quel ton de mépris emphatique ce Marino avait déclamé sa phrase !... Et l'énamourée, oublieuse de son père, inclina la tête sous l'affront. Sa jactance l'abandonna ; rougissant de colère et de honte, elle s'assit lourdement, sans trouver une parole.

De nouveau, la peur l'étreignait, et des pensées de désespoir agitaient leur tumulte en son âme... Elle sentait qu'elle était perdue, absolument perdue. Le drôle abject qui l'outrageait ainsi

depuis un quart d'heure ne voudrait point partir sans capotier... proie. Encore quelques instants, et Marcel allait revenir : l'autre lui dirait tout, — l'histoire entière d'ignominie. Quelle fureur et quel dégoût, alors, chez le galant homme ainsi bafoué !... « Non, Rosine, tu n'aurais plus, pour te défendre, le sourire qui charme les courroux, la lèvre qui se pose, câline, sur la bouche menaçante, les baisers qui séchent les yeux mouillés de pleurs. D'un geste, ton amant allait te chasser, indigne. Pour toi, mieux valait fuir, fuir tout de suite. Au moins il ignorerait les fanges de ton passé ; son illusion suivrait l'absente, et ses regrets l'appelleraient longtemps... »

Voilà ce qu'elle se disait : et pourtant, elle demeurait là, stupide, écroulée, anéantie. Par les fenêtres ouvertes les dernières pourpres du couchant semblaient lui adresser un adieu ; la brise de mer, levée, la caressait mollement de ses fraîcheurs, et l'église de Sasseville envoyait à cette angoissée toutes les mélancolies de son *angelus*... Eh ! quoi, mon Dieu ! tant de calme bonheur en ce coin de terre, béni de l'amour !

Marino, cependant, s'était allongé dans un fauteuil, et, devenu grossier, fumait une cigarette :

— *Disgraziati noi!* fit-il, comme se parlant à soi-même... Avec les femmes, tous les calculs de la sagesse humaine sont vraiment superflus ! En voilà une, dont le père fut un héros et tomba en martyr. Le sang de Scipione Savelli crie vengeance ; bah ! sa fille reste sourde : elle préfère courir le guilledou !... Et avec qui, la belle ?... avec le fils de l'assassin !

D'un bond, Rosine s'élança vers lui :

— Qui donc m'a jeté dans cet opprobre, lâches coquins, — sinon vous autres ?... Qui m'a dit : « Fais-toi aimer », — sinon votre Carpegna, mon ignoble mari ?

— Oui, « fais-toi aimer » ; mais il n'avait pas dit d'aimer... Vous n'avez pas compris vos instructions !

— Mes instructions ? Ruffians !... Parce que vous m'avez rencontrée, un jour, manquant de pain, vous me supposiez donc le cœur d'une traînée, d'une rôdeuse de trottoir, d'une fille ? Infamie !... « Fais-toi aimer, la mendicante ; obéis, car nous t'avons achetée ! » Et c'est moi, malheureuse, moi qui me suis prise à t'aimer !... Oui, malheureuse !

— Bref, M. Rodrigue et M^{lle} Chimène ! ricana le professeur... De la tragédie, cela... pas de la vie sérieuse !

— Vous menniez tout à l'heure, poursuivit Rosine, tuez-moi donc, comme vous en avez déjà frappé d'autres ! Oui, tuez-moi, car je me pends en horreur et en dégoût !... Je me révolte, à la fin ! Que veulent-ils de moi, ces gens, avec leurs sublimes projets ? Misérables !... Ah, elle est bien votre œuvre, cette passion monstrueuse qui me possède et qui me torture ! Vous m'avez commandé de jouer avec l'amour, et l'amour a joué de moi ! Il m'a dévoré lentement, implacablement. Et maintenant, j'aime ! entendez-vous... comprenez-vous ?... j'aime, j'aime !

— Basta ! pourquoi cette démente ?

— Pourquoi ? Ah ! oui, pourquoi ? Sait-on jamais la raison de ces choses-là ! Une fatalité, un charme, un sort jeté ; ma destinée, sans doute !... Pourquoi ? Vraiment, ils me font rire, avec leur pourquoi ! Parce que l'amour est une contagion qui ne pardonne jamais... ; parce que, dégradée en aimant, je serais plus abjecte encore en n'aimant pas... parce que mon mari m'avait avilie, et que mon amant m'a haussée jusqu'à son cœur... parce que... parce que je l'aime, voilà tout !

Elle retomba sur une chaise, épuisée, se cachant le visage à pleines mains. Soudain, elle tressaillit.

Marino venait de se lever et regardait un tableau pendu contre la muraille. C'était un portrait, celui du comte Brutus Besnard. L'ancien procureur général, dans son costume de cour d'appel, vetu de la toge écarlate et paré de l'hermine, était représenté debout, en l'attitude d'un accusateur public qui requiert et fait condamner. Le Mazzinien contempla, quelques moments, ces traits détestés ; puis, sur un ton d'outrageante ironie :

— Et M. Brutus... « le Boucher blanc »... partage-t-il aussi votre amour ?

La jeune femme redressa la tête, roulant des yeux effarés ; mais, brusquement, Marino se précipita vers elle, et ses doigts s'abattirent sur la fille de Savelli.

D'un brutal effort, il la contraignit à se lever, et, lui tordant les poignets, il la tira, il la traîna devant cette image.

Elle se débattait : l'autre ne lâchait pas.

— Regarde, disait-il, mais regarde donc, misérable fille !... I était ainsi vêtu, cet homme, lorsqu'on poussa devant lui ton père dont les blessures saignaient encore !... Il se tenait ainsi, lorsqu'il réclamait la mort contre ton père, que la mort avait voulu épargner !... Il souriait ainsi, lorsqu'il obtint que l'on fusillât ton père

que, cette fois, les balles devaient achever!... Vois, mais vois donc, la belle amoureuse!... ou plutôt, tiens! tiens!... caresses-les, ces mains, et baise-la, cette robe! peut-être y trouveras-tu, louve parricide, quelques éclaboussures du sang de Savelli!

Et il étreignait le cou de la femme éperdue; et il l'obligeait à coller ses lèvres contre la toile. Elle se démenait, furieuse; de ses ongles déchirant ce bourreau qui la forçait sans pitié. L'Italienne, fille du peuple, se retrouvait tout entière :

— Canailles! canailles! Oui, vous dites vrai : cet amour est ignoble!... Je suis une *lupa*, une parricide!... Canailles!... Faites de moi ce qu'il vous plaira, puisque je me suis vendue,... puisque vous avez acheté mon corps, infâmes!... mon âme et ma chair, démons!... puisque je vous appartiens... toute... toute! Toi, emmène-moi, emporte-moi d'ici; mais vite, oh! vite!... avant qu'il revienne — lui!... car si je le revois, je ne voudrai plus partir... je ne le pourrais plus... je tomberai morte à ses pieds!

Les doigts qui la courbaient se desserrèrent et Marino lâcha sa victime :

— *Va bene!* dit-il... enfin, je retrouve ma princesse! Maintenant, en route! On nous attend à Paris; l'Altesse saura bientôt quelle mission glorieuse on lui destine.

Il alla ramasser une mantille de dentelles que M^{me} de Carpegna avait laissé tomber, et, revenant vers la pauvre femme, s'aperçut qu'elle était en larmes :

— Ne pleurez point, chère signora; vous me fendez l'âme! Ne pleurez pas ainsi! Vous le reverrez votre *giòvinotto*... et avant longtemps, je vous assure.

— Jamais!... jamais! répondait Rosine en sanglotant.

— Si! si! vous le reverrez, ce galant bien-aimé : je vous l'affirme.

Elle s'écarta, pleine de dégoût, et, toisant l'effronté personnage :

— Jamais!... Entendez-vous! Pour l'œuvre de vos infamies, cherchez-en d'autres que mon amant!... mais pas lui, oh! pas lui!... Je ne veux plus le revoir... jamais, jamais!...

— Peuh! fit l'homme en souriant; serments d'amoureux, promesses d'ivrogne!... Au surplus, voici le congé en due forme.

Il tira de sa poche une lettre préparée d'avance et l'étala, bien en vue, sur la table du salon.

— *Presto e vivace!* s'écria-t-il; les chemins de fer n'attendent pas; l'honneur moins encore!

Il offrit son bras à l'explorée, qui le repoussa, méprisante.

Pâle, d'une blague d'agonie, elle allait franchir la porte, quand son regard tomba sur la touffe de fleurs piquée vers son corsage. D'un geste passionné, elle l'arracha, la porta vers ses lèvres, y posa un long et long baiser, puis courut placer près de la lettre cet adieu sans retour.

Marino avait suivi chacun de ses mouvements :

— *Capitano* ! dit-il, jouant l'émotion ; l'églantine amoureuse ; l'émotion de notre sauvage amie ! le cher et doux souvenir que l'on respire aux clartés de l'étoile confidente !... Heureux jeune homme !

Sans lui répondre, les yeux secs maintenant, et semblant secouer toute la poussière de son passé d'amour, Rosina Savelli s'élança dehors. Bientôt la voiture l'emportait vers l'inconnu.

Quand, une demi-heure plus tard, Marcel rentra au château, le salon était obscur et désert. On apporta des lampes ; et, sur la table, il vit une lettre fermée, à son nom. Inquiet, il en fit sauter l'enveloppe et jeta un cri de stupeur.

Cette lettre ne contenait que deux lignes :

« Elle croyait vous aimer : elle ne vous aimait pas. Oubliez donc, puisqu'on oublie. »

Aucune signature.

Marcel Bernard lut et relut ce congé brutal ; il ne comprenait point, il ne voulait pas comprendre. A la fin, il appela :

— Où donc est la princesse ?

— Madame vient de partir.

— Seule ?

— Non, avec le monsieur qui l'avait attendue.

— A-t-elle fait connaître où elle allait ?

Aucun des gens de service ne put répondre.

— N'importe ! Qu'on attelle au plus vite ! Je saurai la rejoindre !

Resté seul de nouveau, Marcel reprit le billet anonyme. Ses yeux aperçurent alors une touffe d'églantines qui, déjà mourantes, semblaient aussi flétries que son misérable amour. L'abandonné poussa un rire de colère ; il saisit les fleurettes, les écrasa entre ses doigts, en jeta les débris par terre et les piétina de son talon :

— Tiens ! tiens ! comédienne !... Ainsi je veux faire de ton souvenir !... Ah ! quel bonheur d'être libre !... Enfin ! !

Mais, presque aussitôt, sa vue s'obscurcit, ses genoux fléchirent, et lourdement il tomba sur le parquet, évanoui.

(A suivre.)

Gilb. AUGUSTIN-THIERRY.

LE COUP DE FUSIL

I

Continuellement, par la détresse des longues nuits froides, à des pas résonnant sur la route, à des souffles d'air par les arbres, au bondissement de quelque chat frôleur de choses, surgissait l'aboi d'un chien de garde ; et de proche en proche, d'un bout à l'autre du quartier, les voix des dogues allaient s'éveillant l'une l'autre, comme font, à des aubes imaginaires, de loin en loin, les chants des coqs.

Mais, cette nuit-là, ce fut un coup de feu qui, brusquement, éveilla le docteur Louvet, vers trois heures.

Il se jeta à la fenêtre :

— Est-ce vous, Pierre ?

— Oui, monsieur.

Précipitamment il descendit, trouva le jardinier au fond du jardin de la villa, près d'un hangar. Un bruit anormal avait réveillé l'homme : du bois empilé dégringolant comme sous une escalade ; et entrevoyant une forme humaine, il avait tiré un coup de fusil.

Pourtant nulle chute de corps n'avait suivi la détonation. Nulle fuite non plus n'avait été perçue ; et le hangar était désert. Le chien qui s'était élancé avec des courroux prodigieux, aboyait en fou, sans idée précise, incapable de relever une piste.

De la neige tombée dans la soirée faisait une lueur vague propice aux illusions. Peut-être avait-il pris pour une forme humaine l'un des piliers du hangar ?

Ils se penchèrent sur le sol, fouillant les abords. La lanterne

n'élclaira aucune empreinte. Rien ne défongait par les allées la couche uniforme de la neige. Vainement ils cherchèrent par tout le jardin. En sur la crête du mur également, la légère couche blanche d'interminable affirmait que personne n'avait pénétré dans la propriété.

— Vous vous êtes trompé, dit Louvet.

Le jardinier secoua la tête. Il affirma avoir vu. Il revint près du longar, décala l'un des piliers. La charge avait porté là tout entier. Les grains de plomb, trouant le bois, s'écartaient en rond.

— Vous voyez bien ! dit Louvet.

Mais Pierre s'écria, montrant le crible des grains de plomb :

— Là ! là ! Du sang !

En effet, le long du bois, un liquide rosâtre avait coulé, s'élargissait au sol en une tache rouge.

Le docteur fut ébranlé. Une supposition, en effet, demeurait possible. Pierre avait tiré sur un oiseau ; et l'oiseau blessé légèrement avait pris son vol. Il voulut élclaircir l'affaire ; il recueillit du sang, rentra pour l'examiner au microscope. Mais il demeura héant. A la forme des globules, il avait reconnu du sang humain.

II

Le matin, vers sept heures, on sonna à la grille. Une femme demandait le médecin, pour son mari blessé. Il s'agissait d'un nommé Ravaud, un maraudeur louche ; et l'aventure, au dire de la femme, était singulière. Son mari, la nuit, couché à côté d'elle, s'était éveillé en sursaut, le côté ensanglanté.

Tout de suite, un rapprochement se fit dans l'esprit de Louvet. Le coup de fusil de Pierre et la blessure de l'homme ne faisaient qu'un, évidemment. Au grand jour, les choses prenaient une simplicité subite. Un seul point le surprenait : Comment la femme venait-elle se jeter dans la gueule du loup, le chercher lui, précisément, plutôt qu'un autre médecin ? Mais il pensa que la blessure était grave, que l'homme, évanoui ou battant la campagne, n'avait pu la renseigner.

En se rendant près du blessé, il passa chez le commissaire de police. Le magistrat, pleinement de son avis, envoya un agent à

la villa pour rechercher les traces ; et lui-même, supposant que, pendant le trajet, Ravaud, sans doute, aurait porté les mains à sa blessure et que ses doigts ensuite auraient laissé des traces à sa porte, aux objets qu'il avait touchés avant de se mettre au lit, accompagna le docteur. D'ailleurs, la neige ayant cessé de tomber vers minuit, on retrouverait la trace de ses pas.

Le docteur entra. La plaie était au flanc de l'homme. C'était un coup de fusil, indéniablement. Pris de fièvre, l'air stupide, Ravaud jurait, et sa femme le jurait avec lui, qu'il s'était couché à dix heures, et qu'il avait été frappé là, sans rien comprendre, vers trois heures du matin.

Louvet hochait la tête en raillant, lorsqu'il fit une constatation singulière. Les grains de plomb avaient traversé d'arrière en avant, faisant sétons, mais aucun d'eux n'était demeuré dans la plaie. Et, chose plus étrange encore, la chemise, tachée de sang par l'écoulement de la plaie, était intacte, sans une déchirure comme si l'homme eût été frappé nu.

A ce moment, le commissaire reparut. Il rapportait de son examen la certitude que Ravaud n'était pas rentré après minuit, heure à laquelle avait cessé la neige. Personne non plus n'avait pénétré chez lui, ne s'était même approché de sa maison. On rechercha parmi ses vêtements. Nulle part, on ne découvrit le criblemment qu'aurait dû occasionner la décharge.

Le docteur et le commissaire se regardèrent étrangement. L'agent envoyé à la villa revint à son tour. Il avait vu les traces du coup de fusil ; il avait compté le nombre des grains de plomb : la charge tout entière avait porté dans le bois. Mais ni à l'intérieur du jardin, ni à l'extérieur, le long des murs, il n'avait relevé le moindre indice. Il n'y avait que la tache de sang le long de la poutre.

III

Le commissaire renonça à poursuivre la solution de cette énigme. A la villa les nuits étaient redevenues calmes. Le sang avait séché le long du bois. Ravaud commençait à se lever.

Peu à peu un intérêt, une curiosité s'était éveillée chez le docteur pour son malade. C'était un être bizarre, sujet à des hallucinations, des rêves étranges. Il décrivait minutieusement, à ses

éveils, des pays qu'il n'avait jamais traversés, dont il ignorait les noms : et Louvet, à plusieurs reprises, put constater en ses descriptions une exactitude absolue. Cela évoquait à son esprit les sorcières du moyen âge allant au sabbat sans quitter leur lit, par la cheminée, à cheval sur un manche à balai. Il rit d'abord beaucoup de cette idée ; mais elle revenait de plus en plus fréquemment. On eut dit véritablement que Ravaud, la nuit, s'évadait hors de lui-même, voyageât au loin. Et la hantise de cette supposition devint si forte que le docteur, afin d'étudier l'homme, le prit à son service.

Or, une nuit, lorsque Ravaud fut logé à la villa, le bruit recommença dans le jardin. Louvet, tout d'abord, monta dans la chambre de Ravaud. Il le trouva dans son lit, immobile, l'air mort, dans un état singulier de catalepsie. Il redescendit, chargea son fusil de trois ou quatre grains de plomb seulement, appela Pierre.

Le docteur ne distinguait rien ; mais le jardinier brusquement, affirma la vision d'une forme, et il tira.

Précipitamment, Louvet remonta. Ravaud était éveillé. Et le docteur vit que son bras droit était traversé par les grains de plomb, de part en part.

Une seconde fois, la semaine suivante, le docteur renouvela l'expérience. Le résultat fut identique, comme si un simulacre, évadé du dormeur, eût gardé avec son corps une union tellement intime que chacune des lésions qu'il venait à subir s'y trouvât reproduite intégralement.

Mais les expériences s'arrêtèrent là ; Pierre devenait fou, et on dut l'enfermer. Ravaud, de son côté, donnait des inquiétudes. Alors Louvet, pris de peur à son tour, le renvoya et vendit la maison.

Jean REIBRACH.

JEAN-DES-FIGUES⁽¹⁾

(Suite.)

XI

ROMÉO ET JULIETTE

Embrasser Reine... Et comment faire ? Dans la maison et pendant le jour, c'était impossible. Quant à nos rendez-vous près du vivier, M^{lle} Reine n'osait plus y venir, s'étant aperçue que Roset nous surveillait.

Je ne pus cependant attendre au lendemain, tant mon impatience était forte ; et sans me donner le temps de dîner, aussitôt la nuit, je repris au hasard le chemin de Maygremine.

L'aspect de Maygremine m'attrista : seule dans les arbres, toutes les lumières éteintes, sans un rayon, sans une voix, cette maison sombre sous les étoiles qui brillaient, et muette au milieu des bruits joyeux d'une belle nuit, me parut mélancolique comme mon âme.

Je m'assis sur l'herbe, sans projets. Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, une robe claire se montra, c'était M^{lle} Reine qui venait s'accouder au balcon, tentée par la douceur engageante du ciel. Je la voyais, j'entendais son petit pas et le bruit léger de sa robe ; alors il me sembla que la maison, joyeuse tout à coup, s'était mise à briller comme les étoiles, et chantait dans la nuit plus doucement que les grillons et les rossignols.

Je m'avançai jusque sous le balcon.

— Oh ! monsieur Jean, que venez-vous faire ici ?

— Vous embrasser, mademoiselle.

(1) Voir les numéros des 9 et 16 Octobre 1897.

Reine éclata de rire à ma réponse. Puis, voyant que je tentais sérieusement l'escalade :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, et Roset qui peut nous voir !

A ce gémissement de Roset, mon émotion fut si forte que je lâchai le balcon, où je m'accrochais déjà.

— Prenez garde ! s'écria Reine, en tendant la main pour me retenir.

Mais il était bien temps de prendre garde. J'avais glissé sur la grille et les buissons de fer qui défendent la fenêtre basse du rez-de-chaussée, et j'entendais les aboiements furieux de Vortex, le chien de ferme, qui accourait furieux au bruit de ma chute. Je n'eus que le temps de regagner sur le balcon auprès de Reine toute tremblante.

Je devais être superbe à voir ainsi au clair de lune, pâle, sans chapeau, les habits en pièces et saignant quelque peu de la main droite qu'une pointe de la grille avait égratignée. Reine était ravie.

— C'est comme dans *Roméo* ! disait-elle. Et que venez-vous faire sur mon balcon, à pareille heure ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ? Je viens vous embrasser.

— Express pour cela ! Vous auriez pu attendre jusqu'à demain, Jean-des-Figues ?

— Attendre jusqu'à demain ? Mais vous ne savez pas ?... m'écriai-je.

Et, me précipitant à ses pieds sur un genou, en héros de drame, je lui fis un récit pathétique de ma rencontre avec Roset, et du baiser que j'avais pris, et de l'étrange fièvre qui me tenait encore.

M^{lle} Reine écouta tout cela sans avoir l'air de bien comprendre. Elle finit pourtant par me dire :

— Cette Roset n'est qu'une effrontée, je l'ai vue vous parler à l'oreille et j'ai grand'peur que vous l'aimiez.

— Aimer Roset ? Dieu m'est témoin...

— Pourtant, ce baiser ?...

— Hélas ! Reine, n'est-ce pas vos joues que je cherchais sur ses joues ? Les amoureux, vous le savez, s'en prennent quelquefois aux arbres et aux fleurs. Moi, j'ai baisé Roset par amour pour vous comme j'aurais fait d'une rose !

— Alors, Jean-des-Figues, embrassez-moi, dit Reine, convaincue par mes détestables sophismes.

J'allais cueillir enfin le baiser désiré, la magique fleur qui devait guérir ma folie, quand, tout à coup, un volet s'ouvrit avec fracas au-dessus de nous ; Reine s'enfuit, et moi, planté seul sur le balcon, devant la porte refermée, j'aperçois en levant la tête M^{lle} Roset, qui riait dans le clair de lune.

Pauvre Roset ! Elle n'aurait certes pas ri d'aussi bon cœur, si elle avait pu deviner quel tort elle se faisait en m'empêchant d'embrasser sa rivale.

Plus tard, après deux ans, lorsque enfin je l'embrassai, j'éprouvai une sensation singulière : avec Roset, il m'avait semblé mordre dans le velours parfumé d'une pêche ; embrasser Reine me rappela nos jeux d'enfants, quand nous nous amusions, avant le soleil levé, à tremper nos lèvres dans le froid aiguail qui se ramasse au creux des feuilles.

Que n'ai-je pu, hélas ! prendre un baiser à Reine ce soir-là !

Sentant entre les deux régals une aussi notable différence, je voyais clair à temps dans mon cœur, je plantais là Reine, les grandes amours et le cousin Mitre, je courais à Roset. Nous étions heureux naïvement, et nous mourions sans avoir d'histoire.

Mais la Providence ne le voulut pas, la Providence qui me destinait à de plus tragiques aventures ! L'occasion du baiser ne se retrouva plus, et, toujours aussi Jean-des-Figues que devant, je continuai à croire que j'aimais Reine, et que, Roset, je ne pouvais réellement la souffrir.

XII

DÉPART SUR L'ANE

Mais j'avais beau dire, beau faire, l'image de Roset me poursuivait toujours. Il fallait pourtant trouver un moyen d'échapper à l'obsession de ce charmant et détestable succube.

Un instant je voulus entrer, en qualité de petit clerc, chez M^e Cabridens, espérant, comme le poète grec, m'asseoir et trouver le repos dans l'ombre de la bien-aimée. C'était raisonnable, mais trop simple. Rien d'ailleurs, dans la malle du cousin Mitre, ne m'autorisait à donner une suite aussi bourgeoise à des amours si magnifiquement inaugurés.

La malle, que diable ! ne me parlait point d'étude ni de petit clerc. La malle me parlait de Paris, de la gloire. Voilà donc le grand remède trouvé !

Rien qu'à cette idée-là, moi qui n'avais écrit encore que quelques pauvres vers de collégien amoureux, je me sentais devenir poète, et vaguement en mon cerveau images et rimes secouaient leurs ailes, comme font les abeilles aux premiers beaux jours, quand, n'osant pas encore se hasarder en dehors, on les entend bourdonner dans la ruche.

J'avais pourtant quelques remords : partir pour Paris me causait positivement trop de joie. Je n'aimais donc pas Reine ! Heureusement un ingénieux sophisme vint me tirer d'embarras.

— Après tout, me dis-je, Jean-des-Figues, ce n'est pas Reine que tu fuis, c'est Roset et son dangereux voisinage.

Et m'extasiant une fois de plus sur cette destinée bizarre qui m'ordonnait de m'éloigner de Reine, si je voulais l'aimer comme il convient, je fis part à mon père un beau matin de mes projets de gloire et de voyage.

Mon père ne s'étonna point. Il n'avait pas des idées bien nettes sur Paris ni sur la poésie. Être poète, c'était pour lui comme si je fusse allé à Aix-en Provence étudier le tambourin. Pouvait-on espérer mieux d'un écervelé ?

Il fit plus, il vendit un cordon de vigne pour me garnir le gousset. Mais quand je parlai de chemin de fer et de diligences :

— Garde ton argent, imbécile, tu n'as pas besoin de chemin de fer. L'oncle Vincent est allé plus loin avec un âne et un sac de figues. Fais comme lui, je te donne Blanquet ; Blanquet, tout vieux qu'il est, te porterait au bout du monde.

Ravi de son invention, il descendit vite à l'étable préparer l'équipement de Blanquet.

Mon propre équipement m'inquiétait davantage. Comment s'habillaient les poètes ? Sous quel costume me présenter à Paris ? Mon père optait pour une solide veste de cadis couleur d'amadou et un joli pantalon de cotonnade fauve. Ma mère, me voyant rougir, prononça tout bas le nom du tailleur à la mode où s'habillaient les jeunes élégants cantoperdiciens ; mais le brave homme fit semblant de ne pas entendre :

— Attendez, dit-il tout à coup, je crois que j'ai notre affaire.

Et, avant que nous eussions le temps de nous reconnaître, il montait à la chambre d'en haut, ouvrait, refermait des commodes et rapportait triomphalement un costume tout en velours, quelque peu fané, mais complet des pieds à la tête, le propre costume du cousin Mitre qu'il s'était commandé pour aller à

Paris. La mort, hélas ! était survenue, ce pauvre Mitre n'avait jamais pu arriver à bout de rien, et le costume se trouvait neuf encore.

Un costume du plus pur 1830, mes amis ! Et ce qui doublait mon ravissement, c'est que j'avais vu dans la malle du cousin Mitre le portrait d'un de nos grands poètes avec un costume pareil.

— Il faudra peut-être le retailler, disait ma mère.

O bonheur ! culotte et pourpoint m'allaient comme un gant, bien qu'une idée larges. Quelle joie quand je sentis, planant sur ma tête, le grand feutre mou des temps héroïques, quand j'eus aux pieds des souliers jaunes, de vrais souliers à la poulaine relevés en bec d'oiseau comme ceux de Polichinelle ; un gilet pourpre sur la poitrine, et dans le dos un pourpoint superbe fait du plus magnifique velours bleu.

Quelle affaire le jour où je partis ! Blanquet, ce jour-là, était encore plus beau que moi, tout harnaché de blanc avec des houppes de laine rouge et bleu. Ravi de se voir si bien vêtu, il faisait bonne mine sous la charge.

— Écoute ceci, Jean-des-Figues : si tu as soif, tu boiras un coup à la gourde...

Et l'on attachait la gourde au trou du bât.

— Jean-des-Figues, quand tu auras faim, vous vous arrêterez à un arbre, tu mangeras un morceau en laissant Blanquet paître...

Et près de la gourde on suspendait un grand sac bourré de figes sèches.

— Jean-des-Figues, si une fois tu as sommeil...

Au bout d'un quart d'heure de ces recommandations, Blanquet avait autour de lui autant de paquets qu'un mauvais nageur a de vessies.

Enfin j'embrassai les amis et M^e Cabridens fort tendrement, en songeant à Reine qui n'était point venue. Cela dura une demi-heure ; tout le monde pleura, ma mère me pendit au cou une médaille bénite ; mon père, d'un air bourru, me glissa une bourse ronde dans la ceinture :

— Sois sage, Jean... puis : *Arri, Blanquet !*

Et voilà Jean-des-Figues parti pour la gloire.

Quand je fus au milieu du pont de pierre, d'où l'on enfle du regard toute la vallée de Durance, pris de je ne sais quelle émo-

tion, je regardai bien attentivement, pour les emporter, peints sous ma paupière, mes lieux où je laissais tant de souvenirs : la maison blanche et les ruines, la salle aux quatuors, la fenêtre, le sentier du bois, les petites sorgues reluisant là-bas comme argent fin, et le vivier tout vert, trop éloigné pour que j'en pusse entendre la rainette.



... C'était mademoiselle Reine qui venait s'accouder au balcon. (Page 219.)

Une voix railleuse interrompit ma contemplation.

— Comme te voilà beau, Jean-des-Figues ! emmène-moi en croupe à Paris, me criait Roset, assise sur le parapet du pont.

Tant d'effronterie m'irrita, et, détournant les yeux de la tentation, je mis Blanquet au trot en invoquant l'âme du cousin Mitre.

C'était fini. Je tournais, à ce moment, l'angle du rocher, et mes concitoyens debout sur les remparts, ne devaient plus voir que la queue de mon âne brillant au soleil avant de disparaître, et

le bord de mon pourpoint trop large qui flottaient orgueilleusement au vent du soir.

XIII

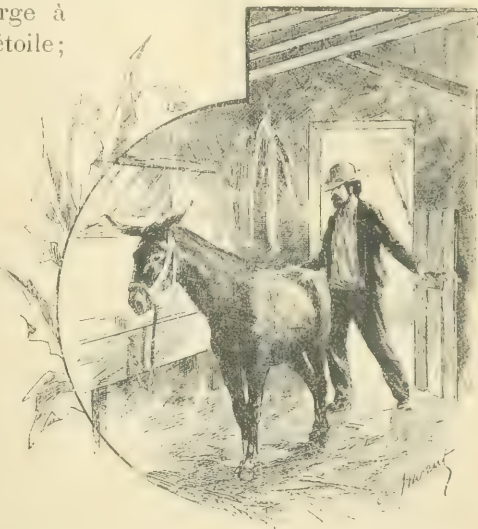
FUITE DE BLANQUET

Ce fut un singulier voyage ! Tout le long du chemin les gens riaient. Que voulez-vous ? on n'est pas accoutumé, maintenant, de voir un garçonnnet en costume romantique, justeaucorps rouge et chapeau pointu, trotter ainsi à la conquête de Paris, sur un âne gris, avec un sac de figues sèches pour valise. Mais nous laissions bien les gens rire et n'en trottions que de meilleur cœur.

Blanquet, il faut le dire, avait le trot aigu et l'échine maigre ; pour changer un peu, de temps en temps, je m'accompagnais avec des rouliers : ils me laissaient monter dans leurs carrioles, et Blanquet leur rendait cela en donnant un coup de collier à l'oe-

casion. C'était exquis ! Une fois seulement, du côté de Dijon, la maréchaussée nous arrêta, trompée, j'imagine, par l'étrangeur de mon équipage ; et nous eûmes la honte, toute une longue après-midi, de nous voir conduits, Blanquet et moi, entre deux gendarmes, comme de vulgaires malfaiteurs. A part cela, pas la moindre aventure. Pour logis, suivant l'état du ciel, l'auberge à piétons ou la belle étoile ; Blanquet se régalaît d'herbe fraîche, moi de mes figues qui duraient toujours.

Tout âne qu'il fût, Blanquet se montra fort sensible aux mille surprises du voyage. Légèrement étonné d'abord, lui qui n'était jamais sorti de nos montagnes parfumées et sèches comme une poignée de lavande, il traversa d'un pas mélancolique le Dau-



... Ravi de son invention, il descendit à l'étable. Page 222.)

phiné et ses sapins, Lyon et ses prairies noyées, la Bourgogne et ses grands vignobles, tous ces beaux pays qui ressemblaient si peu au sien ; et plus d'une fois, à notre halte du soir, tandis que moi-même assis sous un buisson, je vidais ma gourde au soleil couchant, je le vis, ce brave Blanquet, une bouchée d'herbe tremblant au coin de ses grosses lèvres, s'interrompre de son repas, s'orienter comme un musulman, et flairer dans le vent, l'œil humide, quelque lointaine odeur d'amande amère ou de romarin.

Ces tristesses de Blanquet augmentaient mes tristesses ; et plus d'une fois aussi, — pareil au poète capitain Belaud de la Belauidière lorsqu'il vit les clochers d'Avignon s'effacer pour toujours dans les vapeurs claires du Rhône, Jean-des-Figues, chevauchant au bord des routes et le cœur gros de Canteperdrix, emperla de larmes les pieds de sa monture.

Cependant, à mesure que Canteperdrix s'éloignait, nos mélau-

colles diminuaient. La Champagne, bien que peu aimable, ne nous vit presque pas pleurer ; et Blanquet, mis en joie par l'odeur du vert, et au point le moins aussi gai qu'au départ, en parcourant cette vaste-France si mouillée, et les mignons paysages des environs de Paris.

Pour moi, je n'avais plus qu'une idée, qui me faisait oublier tout : nous approchions ! Encore une rivière, encore une ligne de cotéaux, et l'idéal, du côté où le ciel paraissait tout rouge le soir, c'était la grand-ville ! De temps en temps je m'arrêtais, croyant en entendre le bruit.

Enfin nous l'atteignîmes, ce Paris de nos rêves, nous l'atteignîmes au jour tombant, un mois juste après avoir quitté Canteperdrix.

Quel tapage, Seigneur Dieu ! On eût dit une écluse, mais plus grande des milliers, des milliards de fois et plus grondante que celle de notre moulin banal. Que de tours ! que d'édifices ! que de cheminées ! Et ce grand fleuve avec ses ponts, et ces lumières à perte de vue, allumées déjà, quoiqu'il fit encore un peu clair, et qui tremblaient tristement dans le demi-jour et la fumée !

J'avais mis pied à terre ; moi tirant la bride, Blanquet derrière, nous montâmes, pour mieux voir le coup d'œil, sur un petit tertre tout gris, entre des maisons qu'on bâtissait. Il y avait là un peu de gazon pauvre et noir comme de l'herbe de cimetière. — Tiens, mange, Blanquet, mange, dis-je en m'essuyant les yeux sur la manche de mon pourpoint. Mais Blanquet, pas plus que moi, n'avait le cœur à manger. Blanquet contemplait Paris, et voyant s'agiter à ses pieds cette mer de bruit et de lumières, il remuait l'oreille gauche avec inquiétude et reniflait. Puis, tout d'un coup, pris d'une terreur prodigieuse, il m'arrache le licou des mains, avant que j'aie songé à le retenir, et part, faisant feu des quatre pieds, vers la terre natale.

Je le suivis longtemps du regard : des chiens aboyaient après lui ; il eultâtait sur son chemin des vieilles, des soldats, des gens en blouses ; et, quand il ne fut plus qu'un point noir à peine visible au bout de l'interminable allée, quand enfin il eut disparu, je descendis à mon tour, et passai la barrière, mais honteux, les mains dans les poches, baissant les yeux devant les douaniers assis et les carriers en bourgeron, qui ne s'arrêtaient pas de rire, appuyés sur leur chargement de terre glaise.

Comme cela ressemblait peu à l'entrée triomphale que Jean-

des-Figues avait rêvée ! Paris me faisait peur maintenant. Je me figurais Blanquet courant du côté de Cantepedrix et de monne maison de la rue des Couffes. — Du train dont il va, me disais-je, il ne sera pas longtemps en route ! et l'envie me vint de le suivre. Ah ! si j'avais été, comme lui, libre de mon cœur et de mes actes ! Mais n'avais-je pas la bohémienne à oublier, la gloire à conquérir ?

Je songeai d'abord à la gloire.

XIV

UNE PREMIÈRE

Quel malheur c'est, lorsqu'on veut se consacrer aux lettres, l'avoir un cousin homme de goût !

Si le pauvre Mitre avait été tout simplement un de ces candidats provinciaux grisés par la lecture des journaux du cercle, qui rêvent, le soir, de vie littéraire, en regardant la lune se lever sur Paris ; et si j'avais trouvé au fond de sa malle les mille riens charmants, — romans, brochures ou gazettes, — évanouis aussitôt qu'envolés, mais où se reflète le Paris de chaque jour, comme un paysage dans la bulle de savon qui passe ; effrayé peut-être de voir le peu de place qu'y tient la poésie, et ne me sentant pas le courage d'être boursier, reporter, ni avocat, j'aurais fait bien vite mon deuil et serais resté, dans Cantepedrix, à cultiver ma vigne.

Hélas ! le pauvre Mitre était un esprit rare, et les dix ou douze vres, choisis avec un sens exquis, qu'il me laissa, m'avaient donné sur Paris les idées les moins raisonnables du monde.

Ne me figurais-je pas, après les avoir lus, que j'allais vivre dans un pays fait tout exprès pour les poètes, où les paroles seraient harmonieuses comme des vers, les femmes belles, les hommes, sans exception, spirituels et généreux ; où l'on n'aurait, enfin, d'autre souci, artistes et lettrés, que de fumer la pure amoroisie dans des pipes de diamant et d'or !

Pauvre Mitre fit sagement de mourir jeune et de voir toutes ces belles choses de loin. Pour moi, que vouliez-vous que je devinsse, débarquant ainsi dans Paris avec mes idées et mon costume de l'autre monde, un double amour embrouillé au cœur,

tout borné d'illusions, tout pomponné d'espérances, et plus embarrassé de ce bon plumage que ne le serait un oiseau des îles, perdu, un jour de pluie, en plein bois de Vincennes ou de Montargis !

Je n'eus être tout comique la première semaine. Soit habitude de mélancolie, soit que je voulusse fuir tous ces promeneurs qui



Et part, faisant feu des quatre pieds. (Page 226.)

se retournaient sur mon passage, pour ces deux motifs peut-être, j'avais soin, de prendre, dans les rues, le trottoir au soleil, et je m'en allais, tout seul, suivi de mon ombre romantique. Je cherchais le Paris des poètes. Je le cherchai longtemps, un peu partout, sur les boulevards, dans les cafés ; et chaque fois que je voyais quelque

beau garçon, à chaîne d'or, bien ganté, l'œil souriant et la barbe heureuse, descendre de voiture en joyeuse compagnie : — Ce doit en être un, me disais-je, et j'avais envie de me présenter.

Que de négociants fortunés je pris ainsi pour des poètes !

Je me promènerais encore, si, certain soir où j'errais mélancoliquement devant les théâtres illuminés, un monsieur plein d'obligeance ne m'eût offert de me vendre un fauteuil d'orchestre. J'acceptai, non sans faire violence à ma timidité ; il m'en coûta un louis d'or de ma sacoche, mais je ne le regrettais point. Jugez donc : c'était justement une première.

Jamais de la vie je n'avais mis le pied dans un théâtre. Aussi de voir, cette salle éblouissante, le lustre qui étincelait, le cristal des girandoles, le velour rouge et l'or des loges ; de coudoyer ces femmes en habit élégant, sur le front de qui, toujours à me

préoccupations, je cherchais à deviner le génie; de respirer le parfum délicieux et nouveau qui descendait des loges et du balcon, comme d'un vrai bouquet de femmes; d'éprouver tout cela et de me sentir, moi Jean-des-Figues, au beau milieu, une émotion subite me vint.

La musique commence, le rideau se lève, on applaudit le décor, les comédiens paraissent avec les comédiennes. Mais Jean-des-Figues n'entend rien, ne regarde rien. Grisé de sons, de couleurs et de parfums, Jean-des-Figues s'est dédoublé, et, des hauteurs où plane son rêve, il s'aperçoit lui-même distinctement, assis avec son justaucorps écarlate, dans ce petit cube de pierre, blanc au dehors, doré par dedans, où les artistes et les poètes se réunissent pour goûter en commun les plus exquis des jouissances humaines, cependant que la terre tourne emportant tout également dans son indifférence souveraine, Paris, le mont Blanc, la Palestine et la Cigalière, Blanquet avec les empereurs, et Jean-des-Figues assis dans sa stalle, et les imbéciles qui restent notaires à Canteperdrix!

Alors, transporté d'admiration pour tant de grandeur cachée dans cette apparente petitesse, Jean-des-Figues, la première fois de sa vie, se sent fier d'être homme. Il a des larmes dans les yeux, il est heureux de vivre, il respire avec une volupté attendrie cet air du théâtre, un peu chaud il est vrai, mais si embaumé, et se tournant vers son voisin au moment où le rideau retombe :

— Que c'est beau, monsieur! lui dit-il.

Puis, sans attendre la réponse (il avait tant de joie qu'il lui fallait, à toute force, en faire part à quelqu'un), Jean-des-Figues raconte qu'il s'appelle Jean-des-Figues de Canteperdrix, et ce qu'il vient chercher dans la capitale.

Mon voisin, un grand bel homme fort comme un Turc, me laissait parler en me considérant d'un air curieux, et non sans



... Je m'en allais tout seul, suivi de mon ombre. (Page 228.)

sourire dans sa large poche. Pourtant une fois que j'eus fini, il ne sourit plus, et lui-même, d'un air sérieux, me proposa de me faire les honneurs du théâtre.

Nous montâmes ensemble au foyer où jamais je n'aurais eu le courage d'aller tout seul. Là, passant en revue l'assemblée de dieux et de demi-dieux, il me les nomma tous et toutes, petits jeunes gens et grandes dames, cocottes et faiseurs d'affaires, langoureux, gens de ministère et pianistes, tout le personnel des premières représentations.

Il mordait sa moustache à chacun de mes étonnements ; mais quand je lui dis l'histoire de la malle, et l'idée que je me faisais des gens qui se promenaient devant nous, il éclata si fort et rit si longtemps que j'en devins rouge comme mon gilet.

— Les grands hommes de votre cousin, monsieur Jean-des-Figues ! En voilà un, tenez, fit-il en me montrant un personnage à la physionomie emmuée qui s'en allait la cravate blanche de travers et courbé dans son habit noir : c'est le seul qui soit ici, je crois, il vient faire son feuilleton pour vivre.

Ce n'était donc pas pour les poètes qu'était faite la poésie. Alors, pris d'une tristesse profonde, attristé de voir combien la réalité ressemblait peu aux rêves que j'avais faits, je regrettai de plus belle que Blanquet en s'enfuyant ne m'eût pas emporté sur son dos avec le reste du sac de figues, et sans plus songer où j'étais :

— Ah ! Mitre, mon pauvre Mitre ! m'écriai-je.

Mon nouvel ami s'empressa de me mener au grand air.

XV

SUR L'IMPÉRIALE

Une fois dehors : — « Vous voulez des poètes, dit-il, nous allons en voir tout à l'heure. » Puis me montrant du haut du perro le boulevard bruyant comme Cantepedrix un jour de foire, le café, les lumières, et la tempête d'hommes, de femmes parées et de voitures qui, pareille au Maelstrom, s'élève régulièrement sur ce point quand le soleil se couche, et ne cesse plus de gronder jusqu'aux premières clartés du jour : — Oui, voilà Paris ! voilà la source merveilleuse où les plus belles fleurs humaines ne devraient

s'épanouir et embaumer que pour nous !... Ah ! Jean-des-Figues, naître au xvi^e siècle, aimer des souveraines comme le Tasse, défendre des villes comme Léonard, braver des papes comme Michel-Ange, vivre comme Rabelais, mourir comme Raphaël et tuer comme Benvenuto des princes à coups d'arquebuse, c'est là évidemment ce qu'il nous aurait fallu.

Le sculpteur Bargiban, vous savez maintenant le nom et le titre de mon nouvel ami, disait ces choses-là très sérieusement, moi, je les écoutais sans rire ; il parla longtemps ainsi, maudissant avec une grande éloquence ce siècle où les âmes sont captives, où rien de grand ne peut être fait.

— Nous nous imaginons être plus jeunes que nos pères, disait-il d'une voix à faire trembler, comme si la feuille du prochain automne se croyait plus jeune que les fleurs du printemps dernier. Être l'automne du monde, l'hiver peut-être, quand d'autres plus heureux en furent le printemps et l'été !

Ici nous montâmes sur un omnibus ; car s'il était charmant au pays de Platon de discourir les pieds nus dans l'eau, il l'est beaucoup moins de causer politique et philosophie en trempant ses bottes dans les boues parisiennes. D'ailleurs je marchais mal, et me heurtai à chaque pas, n'ayant pas l'habitude du trottoir.

— Moi aussi, Bargiban, m'écriai-je une fois perchés, moi aussi je voudrais faire quelque chose d'énorme, et je comprends enfin ce que j'éprouvais tout à l'heure, au théâtre, pendant que les musiciens jouaient. Je ne me rappelle plus l'air, mais en l'entendant, voyez-vous, il m'est venu une foule de sensations si grandes, si grandes, que mon cœur, pour les contenir, s'enflait, près d'éclater. Puis les instruments se sont tus ; ils jouaient bas, très bas, et je n'ai plus entendu qu'un petit fifre comme si un régiment défilait. Il m'a semblé alors que nous marchions une troupe derrière lui, tous forts, tous braves, tous portés par la même espérance. Qu'était cette espérance ? Je l'ignore, mais c'était beau et généreux sûrement. Le petit fifre soufflait toujours, chantant à l'unisson de ma joie, et il exprimait si justement ce qui se passait en moi-même, qu'à certain moment, ce fifre enragé je l'entends encore ! c'était mon âme, la propre âme de Jean-des-Figues qui chantait.

— Je pleurais comme vous, autrefois, dans les théâtres, me dit Bargiban avec un rire amer ; et il resta un moment, silencieux, à tordre sa moustache d'un air satanique.

L'omnibus roulait sur un pont.

— Tiens, s'écriait-il à coup le sculpteur en couvrant d'un geste la grande ville, les quais sombres et la Seine où courait, réflétée dans l'eau, la lanterne rouge des fiacres, sois maudite, ô Rome, plus belle et plus aigre à l'argent que l'ancienne Rome ! ville qui ne sais pas te donner à ceux qui t'aiment, ville qui te ris de l'art à qui tu dois la gloire comme la courtisane de l'amour, sois maudite ! Et puissent te rajeunir les barbares ainsi qu'on rajeunit l'olivier, en le rasant au ras du sol, afin qu'il jette des pousses nouvelles.

J'avais peur : Bargiban semblait tenir la torche de Néron. Je le voyais déjà se couronnant de roses pour regarder Paris flamber du haut de l'impériale. Mais laissant retomber son bras et considérant la grande Ourse avec tristesse :

— Hélas ! s'écria-t-il en forme de conclusion, les Cimbres en gouts jaunes écoutent chanter la Patti, et la terre épuisée n'a même plus de barbares (1) !

Tant d'éloquence me transporta.

— Quel artiste vous devez être, monsieur Bargiban !

— Venu dans un siècle meilleur, j'aurais taillé des statues en plein marbre, et l'on eût dit Bargiban comme on dit Michel-Ange. A présent, reprit-il avec mélancolie en tirant de sa poche quelques menus objets que je ne distinguais pas bien à la lueur du gaz, à présent, quand par hasard je soupe, j'ai soin d'emporter deux ou trois belles écailles d'huître que je taille en camée à la ressemblance des grands hommes mes contemporains. Et maintenant, monsieur Jean-des-Figues, donnez-vous la peine de descendre, nous arrivons chez les poètes.

Le statuaire Bargiban, rivé par la nécessité à la sculpture sur écaille d'huître, me paraissait un Prométhée.

XVI

LE CÉNACLE

Jean-des-Figues jouait de bonheur, car le petit café où son ami Bargiban l'introduisit était bien le plus bizarre petit café du monde. Chacun me fit l'effet d'être un peu fou là-dedans, ce qu'il fallait on ne peut mieux, mais fou d'une folie généreuse, tou-

(1) Ceci avait été écrit et publié avant la guerre prussienne.

les jeunes gens que nous trouvâmes là en train de boire, ayant, je m'en aperçus bientôt, ouvert comme moi la malle de quelque cousin Mitre.

Aussi mon enivrement fut tel, après mes premières déconvenues, de respirer enfin un air chargé de poésie, que j'en oubliai d'abord le but principal de mon voyage, et la petite Roset, et M^{lle} Reine, et l'inquiétude de ce double amour. Il s'agissait bien d'être amoureux maintenant!

Le sculpteur, sur son omnibus, m'avait assez exactement exposé le criterium du cénacle.

Nous n'en étions plus, je dis nous parce que je me trouvais enrôlé tout de suite, nous n'en étions plus, Dieu

merci! en fait de littérature ni de sentiment, aux clairs de lune romantiques. Pareil à ces fleurs qui, lorsqu'on les change de climat, changent aussi de parfums, le vieil idéal des poètes, se transformant peu à peu dans la chaude atmosphère du Paris nouveau, était devenu matériel en quelque sorte. Idéal, matériel, ces mots jurent moins qu'ils n'en ont l'air.

Convaincus, comme chacun d'ailleurs me paraît l'être en ce siècle de large vie, que la terre est un grand jardin où les fruits savoureux ne manquent guère; enragés de voir, ce qui nous paraissait une souveraine injustice, que les plus beaux n'étaient pas pour nous; nous avons pris le parti de mener dans nos vers l'existence voluptueuse et désordonnée qu'il était interdit de mener plus efficacement. Nous nous étions faits par dépit libertins, césariens et sceptiques. Ardente soif de voluptés, vastes désirs inassouvis, tel était l'éternel sujet de nos poèmes. Tous les siècles, tous les pays, cités maudites et civilisations bizarres, Thèbes aux



... L'omnibus roulait sur un pont. Page 232.

cent portes et Persopolis, Sodome, Rome et Babylone, mises à contribution, nous fournissaient de maîtresses étranges et de plaisirs exorbitants : l'Univers enfin et l'Histoire étaient pour nous comme un vaste marché d'esclaves où se promenait, en faisant son choix, notre toute-puissante fantaisie.

Je ne parle pas des raffinés qui, après avoir épuisé — littérairement — la coupe des jouissances connues, ne trouvaient plus d'autre moyen que de se réfugier dans le bizarre, et nous effrayaient, nous autres novices, en racontant comment un poète doit s'y prendre pour amener son épiderme et ses nerfs à un état d'exaspération régulier, par l'abus quotidien du *cannabis indica*, de l'opium et du vin d'Espagne.

Ce n'est pas qu'on ne sût encore, à l'occasion, se désespérer en belles strophes, comme ceux de 1830. Seulement nous ne pleurions plus aux étoiles. Les rêves d'Olympio avaient pris corps, ses vagues aspirations étaient devenues, dans nos vers, de très exactes convoitises, et si parfois une larme y tremblait, cette larme qui fait si bien au bout d'une rime ! c'était la larme de Caligula, un autre rêve : « Que l'univers n'est-il une pomme, on le croquerait d'un coup de dent ! »

Une littérature orgiaque à ce point paraîtra peut-être ridicule chez de braves gars qui, pour la plupart, vivaient fort modestement de leçons ou de petits emplois. Mais que voulez-vous, il faut que jeunesse s'occupe, et nous n'avions ni frontières à défendre, ni bustes classiques à briser.

Pourquoi d'ailleurs cette curiosité de jouissances qui, violente ou maladive, tourmente l'homme aujourd'hui, n'aurait-elle pas droit à l'expression comme tant d'obscurcs et chimériques mélancolies ? Qui sait, peut-être n'a-t-il manqué qu'un peu de génie à l'un de nous pour créer une Muse nouvelle que Bargiban aurait dessinée, non plus avec des ailes d'ange, des yeux d'Anglaise et une couronne de fleurs pâles au front, mais adorablement épuisée, ainsi que la Vénus de Goethe, ou sous la forme de quelque belle maîtresse aux seins d'ambre, aux vêtements roides d'or.

O mon double premier amour, de combien de trahisons Jean-des-Figues se rendit coupable ! L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie furent mes complices, et j'adressai tant de vers amoureux aux Géorgiennes, aux Mahonaises, aux Indiennes, aux Chinoises, aux Malaises et aux Malabraises, que plus tard, réunis en volume, la table des matières en ressemblait

à une liste des *Mille-e-tre*, recueillie çà et là dans tous les ports par quelque vieux matelot galant qui aurait fait le tour du monde.

Pendant que mon livre se préparait, Bargiban écrivait la préface. Oui, Bargiban, le sculpteur critique ! car il se mêlait de critique aussi, ce Bargiban, que je soupçonne parfois d'avoir été un mystificateur de génie quand je me rappelle son musée d'écaillés d'huître et l'art perfide avec lequel, poussant à l'extrême certaine de nos idées, il savait en faire éclore les conséquences les plus bouffonnes et les plus inattendues.

Dans cette préface-monument, Bargiban exposait, sans rire, une théorie du vers, depuis longtemps flottante parmi nous, mais que, le premier, j'avais su condenser en formule :

— « La poésie, disait-il, n'est pas, comme on l'a cru, un art purement intellectuel ; elle est art sensuel par bien des côtés, voisine à la fois de la musique et de la prose. La mission du vers ne se borne pas à suggérer des idées par les phrases, le vers éveille aussi des sensations par des images et des sons. »

Et il citait, le brigand, fort spécieusement, je l'avoue, nombre de vers tirés de nos plus grands poètes, vers d'un sens plus qu'obscur, mais d'un superbe effet, où certains mots sans valeur logique prennent une valeur musicale, et n'ayant pas d'autre signification qu'une note, évoquent la même sensation qu'elle :

Les seins étincelants d'une folle maîtresse.

Étincelant ne veut rien dire, et pourtant qu'il fait voir de choses !

— Suivons donc, s'écriait mon Bargiban enthousiasmé, suivons le novateur Jean-des-Figues ; et tandis que, sous les mains de Wagner, la vieille musique s'infuse un sang nouveau en se faisant aussi littéralement parlante et significative que la poésie, pourquoi la poésie, de son côté, n'essayerait-elle pas de ravir à la musique quelque chose de sa divine paresse et de son harmonieuse inutilité ? »

J'écrivis un poème de ce style, et ce n'est pas celui qui réussit le moins. De sens, naturellement pas l'ombre. Mais les pages y ruisselaient de mots chatoyants et sonores, de mots de toutes les couleurs. On voyait des passages gais où il n'y en avait que de bleus, d'autres tristes où il n'y en avait que de jaunes. Je me rappelle une pluie composée des plus froides, des plus claires, des plus fraîches syllabes que pût fournir le dictionnaire de

M. Litré, et certain coucher de soleil dont chaque vers pétri de mots empoignés et heuyants flamboyait à l'œil et crépitait comme un brasier d'incendie.

Vers et *domino* ne valurent de grands succès aux lectures préparatives du cénacle. Je trouvai un titre, un éditeur. Quelqu'un qui connaît le secrétaire de Sainte-Beuve me fit espérer une gentille illu pour le jour où M^{gr} de Montparnasse, officiant pontificalement, donnerait sa bénédiction aux *poete minores* agenouillés. Un Athénien de Paris, tout fantaisie et malice, fit de moi un portrait à la plume où il disait que j'étais beau comme un jeune héros, et que, si j'avais le bout du nez un peu de travers, c'était, esthétiquement, une grâce de plus. On mit mon nom dans quelques journaux; des gens chevelus me saluèrent. Je n'étais plus Jean-des-Figues tout court, j'étais devenu le jeune poète Jean-des-Figues, et je n'avais mis que trois mois à cela.

XVII

LA GRECQUE DES ILES

Et Reine? Et Roset?

En dépit de leurs théories singulières à l'endroit des femmes, mes amis du cénacle avaient presque tous une maîtresse, bonnes filles qu'ils aimaient beaucoup et aux pieds de qui, ô sacrilège! ils écrivaient, eux les raffinés et les sceptiques, des vers amoureux en se cachant.

Je ne faisais, moi, de vers amoureux pour personne. Tout entier à l'orchestration de mes musiques et fier d'avoir oublié Reine sitôt, chose cependant naturelle, je me croyais revenu de l'amour, ce pays où jamais je n'étais allé! Quant à Roset, si parfois, dans mes rêveries, une bacchante rouge sous ses raisins, ou quelque centauresse, empruntait sa brune figure, qu'avait de commun, je vous demande, avec le véritable amour auquel je ne croyais plus, ce caprice de mon imagination, perdu au milieu de tant d'autres voluptueux caprices?

Me voyant ainsi sans passion au cœur et sans maîtresse, mes amis me prêtèrent bientôt je ne sais quels vices obscurs auxquels ils faisaient allusion, et moi je les laissais dire sans bien comprendre, car tous ces soupçons et ce mystère flattaient singulièrement ma vanité.

J'étais devenu l'homme important de notre petit monde; mais si ne m'étonnai-je pas, un matin, une voiture s'étant arrêtée à ma porte, de voir entrer la maîtresse de Bargiban en ses atours, et derrière elle un jeune homme pâle et long comme une laitue montée en graine. C'est quelque cousin de province, pensai-je, que Bargiban a chargé Lucile de promener.

— Monsieur Jean-des-Figues, dit Lucile.

Le visiteur s'inclina.

— Monsieur Nicolas Nivoulas, reprit l'introductrice en ayant soin de prononcer Nicolasse Nivoulâ, histoire de rire.

— Nicolâ Nivoulasse, rectifia le cousin d'une voix timide.

Puis, m'adressant un pâle sourire de la couleur de sa barbe qu'il avait jaune :

— Cher maître... dit-il.

Mais Lucile l'interrompit :

— Et parlez donc, monsieur le capitaliste. Jean-des-Figues, voici : il s'agit de fonder une revue, le titre est trouvé : LA REVUE BARBARE, *organe de la nouvelle poésie*. Rédacteur en chef, Nicolas Nivoulas ; administrateur, Bargiban. On vient vous proposer le fauteuil de secrétaire de la rédaction. Ça va-t-il ? Moi, je suis caissier.

Lucile caissier ! L'affaire devenait sérieuse, et ce fut à mon tour de m'incliner. Nicolas Nivoulas n'était plus long, il était grand ; et subitement ses cheveux carotte prirent à mes yeux la



... Monsieur Nicolas Nivoulas, reprit l'introductrice.

couleur vénérable de l'or. Un capitaliste, un fondateur de journaux qui venait me demander ma collaboration, en voiture ! J'aurais donné quinze cours de ma vie, afin que quelqu'un pût me voir de Cantepredrix.

La Revue illustrée naquit. Mais quel intérieur pour un intérieur de royal ! Bargiban faisait ou était censé faire les abonnements sur un piano : lavelle, dès le premier jour, s'était installée à la caisse, et un quadrille de poètes et de muses se trémoussait en permanence dans le cabinet de la rédaction. Ce cabinet vaut qu'on le décrive : mille curiosités apportées par les rédacteurs riches, costumes, étoffes et colliers, émaux italiens, faïences persanes, pargnards, mirghilès et lanternes peintes s'y entassaient dans un désordre de haut goût, ne laissant pas voir du mur un morceau grand comme l'ongle. Le long de la corniche, Bargiban avait disposé son fameux musée d'écailles d'huître, et sous la rosace du plafond, à l'endroit où pend l'œuf de rock des contes arabes, se balançait un mignon squelette d'enfant vêtu d'un pourpoint écarlate et bleu — ton propre pourpoint, ô cousin Mitre ! recoupé pour la circonstance — et qui laissait voir par ses crevés les côtes polies soigneusement et les vertèbres blanches comme neige.

— Si un bourgeois venait s'abonner ! disions-nous quelquefois en riant déjà de sa surprise. Malheureusement le bourgeois s'obstinait à ne pas venir.

Nivoulas néanmoins nageait en pleine joie : il tutoyait des journalistes ! Si vous l'aviez vu promenant son importance dans les coulisses de Montparnasse, ou bien quand il criait « mes dettes » chez notre restaurateur, sauf à payer subrepticement son dîner dans l'escalier, en ajoutant un fort pourboire pour qu'on fit semblant de se plaindre ! C'était ridicule, mais que voulez-vous, le malheureux avait sur la vie littéraire de Paris toutes les grandes traditions de la province. Qui diable, en attendant, se fût imaginé que dans le corps de cet homme jaune, si mince qu'il ployait au vent, se cachait un formidable adorateur de la force brutale et du muscle ? Car c'est ainsi que Nivoulas se révéla.

Catéchisé par Bargiban, j'imagine, et secrètement ennuyé de se voir si maigre, Nivoulas fit des armes à mort et exécuta des tours de force en hydrothérapie ; il se livra aux masseurs, victime résignée ! suivit les luttes de l'arène et perdit une partie de ses journées à lever des haltères chez Triat. Après un mois de cette culture, Nivoulas, aussi efflanqué que jamais, se trouva seulement

avoir grandi de quelques pouces. Tout lui profitait en longueur.

Estimant néanmoins son système musculéux convenablement préparé, Nivoulas nous déclara qu'il allait écrire une œuvre forte, brutale et carrée, une œuvre moderne, vécue et convaincue, une œuvre enfin d'homme bien portant, qui n'aurait rien de commun avec nos corruptions et nos mièvreries; et pour mieux prouver que ce n'étaient point là projets en l'air, il porta le soir même son premier chapitre à l'imprimerie et se mit à boire la bière, cela lui barbouilla l'estomac quelquefois, dans un gobelet d'un demi-setier, à la façon pantagruélique.

Ce premier chapitre ne parut jamais. La Revue publia des critiques de Bargiban, des vers de moi, quelque chose de tout le monde; Nivoulas seul n'y eut jamais rien. Comme par un fait exprès, toujours au moment de mettre sous presse, quelque accident imprévu venait renvoyer d'une fois encore l'apparition du malheureux chapitre, et les livraisons succédaient aux livraisons, portant invariablement sur leur couverture cette annonce irritante et mélancolique : — *A paraître dans notre prochain numéro le premier chapitre du roman si impatiemment attendu, LA VIE EN ROUGE, par M. Nicolas Nivoulas. Cette œuvre musculéuse et saine..., etc..., etc.*

Ainsi dépouillé de sa revue, le pauvre garçon n'osait se plaindre et, comme seul de toute la bande je lui témoignais quelque amitié, plus d'une fois il me fit le confident des amertumes de son âme :

— Ils me refusent tout, monsieur Jean-des-Figues; j'ai essayé de leur donner des vers, mon *Jupiter peignant les comètes*, dans la grande manière archaïque et grecque... refusé comme le reste! La fin était bien, cependant; et ce malheureux Nivoulas me récitait la fin :

Des étoiles restaient entre les dents du peigne!
Sur son trône taillé dans un clair diamant,
Ayant la Kér à droite, à gauche ayant la Moire,
Zeus tout au fond des cieux souriait gravement,
Et son ongle écrasait les astres sur l'ivoire.

Un jour, moins triste qu'à l'ordinaire, Nivoulas me confia que, résolu de frapper un grand coup, il voulait, le soir même, lire son fameux premier chapitre à tout le cénacle assemblé.

— Promettez-moi d'y venir, mon cher Jean-des-Figues. Puis plus bas, souriant, et sa pâle figure éclairée d'un vif rayon de joie : « Je vous montrerai ma maîtresse », fit-il en me serrant la main.

Une maîtresse à Nivoulas ! à Nicolas Nivoulas !! Je n'eus garde, vous pensez bien, de manquer au rendez-vous. Quand j'arrivai, nos fenêtres joyeusement éclairées jetaient un bruit d'éclats de rue et de musique dans la rue teinte en rouge par le reflet des réverbères. Nivoulas, en m'attendant, fumait un cigare sur la porte.

— Serai-je à temps pour la lecture ?

— Oh ! oui, me répondit-il, on n'a pas encore commencé, je ne sais pas quel train ils mènent là-haut.

Nivoulas affectait un air indifférent, mais je n'eus pas de peine à voir combien, au fond, il était malheureux. Est-ce qu'après lui avoir pris sa revue, me disais-je en montant l'escalier, ces enragés-là lui auraient encore pris sa maîtresse ? Je ne me trompais pas de beaucoup.

Au beau milieu du salon, sur des coussins entassés, une jeune personne était assise. « La Grecque des îles ! » murmurait-on. Son air ne me parut pas nouveau, pourtant je ne la reconnus pas d'abord, à cause du costume. Figurez-vous qu'elle portait une robe d'or fendue par devant à la mode orientale, et sous la robe une chemise de soie, claire comme de l'eau claire, qui laissait entrevoir, ma foi ! une fort jolie petite personne. Ces messieurs avaient trouvé madame plus amusante qu'une lecture, ils l'avaient grisée de champagne, et pour le quart d'heure on en était déjà à lui indiquer des poses plastiques, caprice d'artistes auquel l'aimable enfant, qui avait l'air de s'amuser beaucoup, se prêtait avec une rare complaisance.

Je compris alors la tristesse de Nivoulas.

Tout à coup, la Grecque des îles me regarde, pousse un cri et se précipite à bas de ses coussins, si vivement, ô pudeur ! que sa babouche s'embarrassant dans un pli de sa fine chemisette...

— Jean-des-Figues !... Jean-des-Figues !... criait-elle en éclatant de rire ; et Jean-des-Figues ahuri, aussi ahuri que le bon Nivoulas accouru au bruit, reconnaissait, non sans émotion, dans la petite Grecque qui l'embrassait, vêtue seulement d'un bracelet d'or faux à la cheville, devinez qui ? Roset, Roset elle-même, que, six mois avant, il avait laissée riant comme elle riait aujourd'hui, sur le pont de Canteperdrix !

(A suivre.)

Paul ARÈNE.

MADAME DE LUZY

(Manuscrit du 15 septembre 1792).

I

Quand j'entrai, Pauline de Luzy me tendit la main. Puis nous gardâmes un moment le silence. Son écharpe et son chapeau de paille reposaient négligemment sur un fauteuil.

La prière d'*Orphée* était ouverte sur l'épinette. S'approchant de la fenêtre, elle regarda le soleil descendre à l'horizon sanglant.

— Madame, lui dis-je enfin, vous souvient-il des paroles que vous avez prononcées, il y a deux ans jour pour jour, au pied de cette colline, au bord du fleuve vers lequel vous tournez en ce moment les yeux ?

« Vous souvient-il que, promenant autour de vous une main prophétique, vous m'avez fait voir par avance les jours d'épreuve, les jours de crime et d'épouvante ? Vous avez arrêté sur mes lèvres l'aveu de mon amour, et vous m'avez dit : « Vivez, combattez pour la justice et pour la liberté. » Madame, depuis que votre main, que je n'ai pas assez couverte de larmes et de baisers, m'a montré la voie, j'ai marché hardiment. Je vous ai obéi, j'ai écrit, j'ai parlé. Pendant deux ans, j'ai combattu sans trêve les brouillons faméliques qui sèment le trouble et la haine, les tribuns qui séduisent le peuple par les démonstrations convulsives d'un faux amour et les lâches qui sacrifient aux dominations prochaines.

Elle m'arrêta d'un geste et me fit signe d'écouter. Nous entendîmes alors venir, à travers l'air embaumé du jardin, où chantaient les oiseaux, des cris lointains de mort : « A la lanterne, l'aristocrate !... Sa tête sur une pique ! »

Pâle, immobile, elle tenait un doigt sur la bouche.

— C'est, reprit-je, quelque malheureux qu'ils poursuivent. Ils font des visites domiciliaires et des arrestations nuit et jour dans Paris. Peut-être vont-ils entrer ici. Je dois me retirer pour ne pas vous compromettre. Bien que peu connu dans ce quartier, je suis, par le temps qui court, un hôte dangereux.

— Restez ! me dit-elle.

Pour la seconde fois, des cris déchirèrent l'air paisible du soir. Ils étaient mêlés de bruits de pas et de coups de feu. Ils se rapprochaient ; on entendait : « Fermez les issues, qu'il ne s'échappe pas, le scélérat ! »

M^{lle} de Luzy semblait plus calme à mesure que le danger se rapprochait.

— Montons au second étage, dit-elle ; nous pourrons voir, à travers les jalousies, ce qui se passe dehors.

Mais à peine avaient-ils ouvert la porte, qu'ils virent, sur le palier, un homme livide, défilé, dont les dents claquaient, dont les genoux s'entrechoquaient. Ce spectre murmurait d'une voix étouffée :

— Sauvez-moi, cachez-moi !... Ils sont là... Ils ont forcé ma porte, envahi mon jardin. Ils viennent...

II

M^{lle} de Luzy, reconnaissant Planchonnet, le vieux philosophe qui habitait la maison voisine, lui demanda tout bas :

— Ma cuisinière vous a-t-elle vu ? Elle est jacobine !

— Personne ne m'a vu.

— Dieu soit loué, mon voisin !

Elle l'entraîna dans sa chambre à coucher où je les suivis. Il fallait aviser, il fallait trouver quelque cachette où elle pût garder Planchonnet plusieurs jours, plusieurs heures au moins, le temps de tromper et de laisser ceux qui le cherchaient. Il fut convenu que j'observerais les alentours et que, sur le signal que je donnerais, le pauvre ami sortirait par la petite porte du jardin.

En attendant, il ne pouvait se tenir debout. C'était un homme étonné.

Il essaya de faire entendre qu'il était recherché, lui, l'ennemi des prêtres et des rois, pour avoir conspiré avec M. de Cazotte contre la Constitution et s'être joint, le 10 août, aux défenseurs

des Tuileries. C'était une indigne calomnie. La vérité était que Lubin le poursuivait de sa haine. Lubin, naguère son boucher, qu'il avait voulu cent fois bâtonner pour lui apprendre à mieux peser sa viande et qui maintenant présidait la section où il avait eu son étal.

En murmurant ce nom d'une voix étranglée, il crut voir Lubin lui-même, et se cacha la face dans les mains. Véritablement des pas montaient dans l'escalier. M^{me} de Luzy tira le verrou et poussa le vieillard derrière un paravent. On heurta à la porte, et Pauline reconnut la voix de sa cuisinière, qui lui criait d'ouvrir, que la municipalité était à la grille, avec la garde nationale, et qu'ils venaient faire une perquisition.

— Ils disent, ajouta la fille, que Planchonnet est dans la maison. Moi, je sais bien que non, que vous ne voudriez pas cacher un scélérat de cette espèce ; mais ils ne veulent pas me croire.

— Eh bien, qu'ils montent ! cria M^{me} de Luzy à travers la porte. Faites-leur visiter toute la maison, de la cave au grenier.

En entendant ce dialogue, le pauvre Planchonnet s'était évanoui derrière son paravent, où je parvins à grand'peine à le ranimer, en lui jetant de l'eau sur les tempes. Quand ce fut fait :

— Mon ami, dit tout bas la jeune femme au vieillard, fiez-vous à moi. Rappelez-vous que les femmes sont rusées.

Alors, avec tranquillité, comme si elle eût été occupée d'un soin domestique et quotidien, elle tira le lit un peu en avant de l'alcôve, défit la couverture et, avec mon aide, disposa les trois matelas de manière à ménager, du côté de la ruelle, un espace entre le plus bas et le plus élevé.

Comme elle prenait ces dispositions, un grand bruit de souliers, de sabots, de crosses et de voix rauques éclata dans l'escalier. Ce fut, pour tous trois, une minute terrible ; mais le bruit monta peu à peu au-dessus de nos têtes. Nous comprîmes que la garde, conduite par la cuisinière jacobine, fouillait d'abord les greniers. Le plafond craquait ; on entendait des menaces, des gros rires, des coups de pied et des coups de baïonnette dans les cloisons. Nous respirions, mais il n'y avait pas une seconde à perdre. J'aidai Planchonnet à se couler dans l'espace ménagé entre les matelas.

En nous regardant faire, M^{me} de Luzy secouait la tête. Le lit, ainsi bouleversé, avait un air suspect.

Elle essaya de le refaire exactement ; mais elle ne put y parvenir.

— Il faut que je m'y mette, dit-elle.

Elle regarda à sa pendule : il était sept heures du soir. Elle songea qu'on ne trouverait pas naturel qu'elle fût couchée si tôt. Quant à se dire *coquette*, il n'y fallait pas songer : la cuisinière jacobine découvrirait la ruse.

Elle demeura ainsi pensive quelques secondes ; puis, tranquillement, simplement, avec une auguste candeur, elle se déshabilla devant moi, se mit au lit et m'ordonna de retirer mes souliers, mon habit et ma cravate :

— Il faut que vous soyez mon amant et qu'ils nous surprennent. Quand ils viendront, vous n'aurez pas eu le temps de réparer le désordre de votre toilette. Vous leur ouvrirez en veste (1), les cheveux épars.

Toutes nos dispositions étaient prises quand la troupe civique descendit du grenier en sacrant et en pestant.

Le malheureux Planchonnet fut saisi d'un tel tremblement qu'il secouait tout le lit.

De plus, sa respiration était si forte, qu'on en devait entendre le sifflement jusque dans le corridor.

— C'est dommage, murmura M^{me} de Luzy, j'étais si contente de mon petit artifice. Enfin ! ne désespérons point, et que Dieu nous aide !

Un poing rude secoua la porte.

— Qui frappe ? demanda Émilie.

— Les représentants de la nation.

— Ne pouvez-vous attendre un moment ?

— Ouvrez, ou nous brisons la porte !

— Mon ami, allez ouvrir.

Tout à coup, par une espèce de miracle, Planchonnet cessa de trembler et de râler.

III

C'est Lubin qui entra le premier, ceint de son écharpe et suivi d'une douzaine de piques. Tournant alternativement ses regards sur M^{me} de Luzy et sur moi :

— Peste ! s'écria-t-il, nous dénichons des amoureux. Excusez-nous, la belle !

(1) La veste se portait sous l'habit. C'était une sorte de gilet plus long que les habits, et auquel étaient attachées de longues manches.

Puis, se tournant vers les gardes :

— Seuls, les sans-culottes ont des mœurs.

Mais, en dépit de ses maximes, cette rencontre l'avait mis en gaieté.

Il s'assit sur le lit et, prenant le menton de la belle aristocrate :

— Il est vrai, dit-il, que cette bouche-là n'est pas faite pour mar-motter jour et nuit des *Pater*. Ce serait dommage. Mais la République avant tout. Nous cherchons le traître Planchonnet. Il est ici, j'en suis sûr. Il me le faut. Je le ferai guillotiner. Ce sera ma fortune.

— Cherchez-le donc !

Ils regardèrent sous les meubles, dans les armoires, passèrent des piques sous le lit et sondèrent les matelas avec des baïonnettes.

Lubin, se grattant l'oreille, me regardait du coin de l'œil. M^{me} de Luzy, craignant pour moi un interrogatoire embarrassant :

— Mon ami, me dit-elle, tu connais aussi bien que moi la maison ; prends les clefs et conduis partout M. Lubin. Je sais que ce sera un plaisir pour toi que de guider des patriotes.

Je les conduisis à la cave, où ils culbutèrent les margotins et burent un assez grand nombre de bouteilles. Après quoi, Lubin défonça, à coups de crosse, les tonneaux pleins et, sortant de la cave inondée de vin, donna le signal du départ. Je les reconduisis jusqu'à la grille, que je refermai sur leurs talons, et je cours annoncer à M^{me} de Luzy que nous étions sauvés.

A cette nouvelle, penchant la tête dans la ruelle, elle appela :

— Monsieur Planchonnet ! monsieur Planchonnet !

Un faible soupir lui répondit.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. Monsieur Planchonnet, vous m'avez fait une peur affreuse. Je vous croyais mort.

Puis, se tournant vers moi :

— Pauvre ami, vous qui aviez tant de plaisir à me dire, de temps en temps, que vous m'aimiez ; vous ne me le direz plus !

Anatole FRANCE.

JEAN-DES-FIGUES¹

(Suite.)

XVIII

ROSET RACONTE SON HISTOIRE

— Ah ! Jean-des-Figues, ce n'est pas ma faute, soupira Roset une fois tout le monde assis et sa toilette réparée, ce n'est pas ma faute si vous me retrouvez ainsi et vêtue comme je le suis, moi que vous aviez connue vertueuse.

Et la pauvre enfant essuya du coin de sa chemisette une larme prête à couler.

— Là-bas les garçons avaient peur de moi, et jamais personne ne m'avait embrassée... Pourquoi aussi tournâtes-vous la tête, Jean-des-Figues, sur le pont, pour ne pas me voir, quand je vous criais de m'emmener en croupe ? Tout ce qui arrive ne serait jamais arrivé.

Alors Roset nous raconta qu'une fois Blanquet disparu derrière le rocher, elle n'avait plus eu le courage de retourner à Maygremin. « Le moyen d'y rester », disait-elle avec des soupirs de blanche victime résignée ; vous comprenez, depuis son histoire du balcon, mademoiselle m'avait prise en grippe !

Roset était donc partie pour me retrouver, à la garde de Dieu, sur la route de Marseille.

— Sur la route de Marseille, Roset ? Et pourquoi choisir cette route ?

— Parce que chez nous on va toujours à Marseille quand on part. Est-ce que je savais seulement la place de votre Paris ?

Puis au bout de deux ou trois lieues, et ses souliers déjà

¹ Voir les numéros des 9, 16 et 23 Octobre 1897.

presque usés, Roset avait rencontré une caravane de bohémiens qui descendaient en Provence, et se rappelant à propos qu'elle était bohémienne aussi, l'idée lui était venue de demander à ces braves gens place dans leur maison roulante.

Mais n'essayons pas de rendre vraisemblable le fantastique récit de Roset, rapportons-le plutôt simplement, tel qu'elle nous le fit ; si peu vraisemblable que vous le trouviez, il aura, du moins, cet avantage de ne pas commencer par où commencent toutes les histoires de demoiselles : « Comme vous me voyez, monsieur, je suis fille d'un officier supérieur... »

— Les bohémiens, disait Roset, ne sont pas aussi diables qu'ils sont noirs ; ceux-là m'accueillirent à merveille. Je n'eus qu'à me présenter : ils se serrent pour moi, et nous voilà partis. Entassés, comme nous étions, sous cette toile, avec le train que menait en roulant la vieille voiture détraquée, il n'y avait guère moyen de causer. Mais aux moindres côtes, on mettait pied à terre : alors, comme par enchantement, sortaient de tous les trous de la boîte trois femmes, un vieux à barbe blanche, un grand garçon de vingt ans, celui qui conduisait, brun comme une datte, et farouche ! puis sept ou huit marmots, garçons et filles, en chemise courte et pieds nus, que je n'avais pas aperçus d'abord au milieu des ustensiles et des paquets de linge.

Tout ce monde-là causait et fumait en marchant. On profita d'une montée plus longue que les autres pour me faire raconter ce que je sais de ma naissance, et comment une bohémienne se trouvait ainsi sur la grand-route, en souliers fins, avec une robe à fleurs. Car, si vous vous le rappelez, Jean-des-Figues, interrompit-elle d'un accent de doux reproche, j'avais mis ce jour-là ma belle robe et mes souliers neufs !

Dès les premiers mots de mon récit, le vieux patriarche tendit l'oreille, et quand j'eus dit que je ne me connaissais ni pays, ni père, que je me rappelais seulement avoir voyagé autrefois dans une petite voiture toute pareille qui nous menait, l'hiver du côté de la mer, l'été du côté des montagnes ; quand j'eus ajouté qu'un jour à Cantepedrix, les gamins m'avaient jeté des pierres, parce que je m'en revenais de chez le boulanger, tranquille, ma chemise, mon seul vêtement, relevée, avec un pain de trois livres dedans ; que ce jour-là, je ne sais pourquoi, j'avais trouvé la voiture partie, et qu'alors je m'étais assise, pleurant à chaudes larmes et mordant à même dans mon pain :

— Béné soit celui qui me rend ma fille ! s'écria le patriarche, une main au ciel, et soutenant de l'autre sa vieille pipe qui tremblait. Puis il battit sur sa barbe blanche et m'embrassa. Moi je restais silencieuse.

— Fille, mais en voudras-tu de t'avoir ainsi abandonnée ? Le temps pressait apparemment cette fois. Tandis que tu achetais du pain, le mien, Dieu ait son âme, avait enlevé le cheval d'un gendarme. On partit un peu vite, et l'on t'oublia.



... Les gendarmes vinrent, arrêtant tout.

(Page 259.)

Il n'y avait pas à reculer. J'embrasse tout le monde, et me voilà de la famille. Croiriez-vous qu'ils se mirent à m'adorer tous là-dedans ! Les marmots, cousins ou frères, car notre parentage était embrouillé, volaient pour moi des raisins et des pêches ; Janan, c'est le nom du jeune homme noir, fit constater bien vite qu'il n'était que mon cousin ; quant aux trois sorcières, elles me parurent dès le premier jour très fières de l'honneur que j'allais faire à la tribu avec ma jeunesse et ma robe.

Moi je prenais goût à leur vie. C'est si amusant de courir le pays, suivant les foires et les fêtes, sans s'arrêter jamais, selon l'usage, plus de trois jours au même endroit. D'Italie en Espagne on n'aurait pas trouvé nos pareils pour acheter à vil prix et revendre très cher les bêtes aveugles ou borgnes. Janan surtout y excellait, et comme ce garçon m'avait prise en amitié, il voulut que je fusse son élève.

Nous nous en allions tous deux sur les prés et champs de foire. Janan montrait le cheval ou l'âne aux paysans, moi, je me tenais à la bride, et c'était, j'ose le dire, le poste le plus délicat ; il s'agissait, vous comprenez, tandis que Janan vantait l'âge, le quinqué, et maquignonnait notre marchandise, il s'agissait d'empêcher que personne n'en regardât les yeux de trop près. On essayait bien quelquefois, mais alors sans avoir l'air de rien, j'étais

secouais la bride, je faisais danser la bête, je criais, je me gaussais, je bourdonnais comme une mouche autour de la tête malade, tant qu'à la fin le pauvre diable d'acquéreur assourdi, vint déposer ses beaux écus sur l'herbe, et emmenait triomphalement un cheval aveugle chez lui. Nous le rachetions le lendemain pour le revendre encore, pendant trois mois nous ne fîmes qu'acheter et vendre le même cheval.

Une fois pourtant le cheval ne se vendit pas. Janan m'avait donné des distractions, dit Roset en baissant les yeux... Et quand nous fûmes à souper, il me demanda en mariage pour le soir même.

— Pour le soir même, Roset?

— Cela vous étonne, Jean-des-Figues! C'est la coutume chez les bohémiens, mais je vous étonnerais bien davantage, si je vous disais que nous passâmes notre lune de miel, Janan et moi, sous le pont du Gard.



XIX

FIN DE L'HISTOIRE DE ROSET

... La Folie rouge avait pris mon bras
Page 253.

— Vous vous épousâtes donc?

— Et pas sans peine, reprit-elle. Le beau Janan, tout noir qu'il me parût, était l'espoir de la famille; on avait flairé pour lui chez les Soubeyran un mariage de convenance, et notre amour imprévu venait déranger bien des projets.

Quoique bohémiens de père en fils, les Soubeyran sont riches; ils possèdent, dans leur village de Vinon, une belle maison en pierre froide; ils logent à l'auberge quand ils voyagent, et mènent parfois dans les foires des cordes de quinze à vingt chevaux. Mon père espérait d'eux une forte dot, et parlait déjà de nous vêtir tous de neuf, et de faire revenir la caravane.

Aussi, aux premiers mots que dit Janan de ses projets, ce fut un vacarme :

— Et la Soubeyrane, malheureux! Mais Janan déclara que je

lui plaisais, moi, ce que la Soubeyrane ne lui plaisait point avec ses amoureux rixes et les incens de demoiselle; que si l'autre avait des vœux, nous serions en gagner à nous deux; qu'enfin on nous voyait d'abord à tout, même à nous enlever, et à nous marier devant un prêtre.

Devant un prêtre! en entendant ce blasphème, mon père s'arracha les poils de sa grande barbe, et les vieilles me crièrent leur indignation en hébreu. Un sabbat d'enfer! mais Janan tenait bon: Janan se promenait de long en large, tranquille, et traînant à chaque main une grappe de marmots qui hurlaient de terreur. Enfin, la tempête s'apaisa, et le soir, Jean-des-Figues, je me trouvais mariée.

— Mais Marseille où vous me cherchiez?...

— Oh! je n'oubliais ni Marseille, ni vous. Je me demande pourtant si jamais j'y serais arrivée, sans une bienheureuse aventure qui vint me délivrer tout à la fois de ma nouvelle famille, des chevaux borgnes et de Janan. C'est à la Sainte-Baume que la chose se passa.

Nous étions allés là, notre lune de miel à peine écoulée, et je vous prie de croire qu'elle ne dura guère, car au bout de trois jours nous nous battions comme deux diables sous le pont; nous étions allés là voir s'il n'y aurait pas quelque bon coup à faire pour la fête. Les occasions ne manquent pas: il y vient tous les ans des pèlerins en grand nombre, et des bohémiens autant que de pèlerins. Chacun campe où il peut, autour de grands feux, sur l'herbe: les chevaux, les mulets et les ânes mangent attachés un peu partout, aux arbres, aux rochers, aux brancards des charrettes; les gens écoutent des messes, suivent des processions, ripaillent et boivent, et cela dure ainsi plusieurs jours.

S'il meurt par hasard quelque bête dans l'intervalle, ce sont les bohémiens qui héritent de la peau. Précieuse aubaine! Aussi, de temps immémorial, avons-nous sur ce point l'habitude d'aider un peu à la nature: on se promène, la nuit, innocemment autour des feux, on jette quelques menues branches d'if dans le foin que mangent les bêtes, les bêtes meurent à l'aurore; mais on use de discrétion, car encore ne faudrait-il pas qu'il en mourût trop.

Cette année-là, paraît-il, quelqu'un de nous eut la main pesante, et les montures, un beau matin, se mirent à tomber comme des quiches. On se fâcha, les gendarmes vinrent, arrêtant tout dans le campement: par bonheur, j'étais dans le bois à ce moment,

je vis la bagarre de loin, et l'occasion me sembla l'heure de reprendre le chemin de Marseille.

— Enfin !... soupira Jean-des-Figues.

— Nous partîmes donc, continua Roset.

— Comment cela, Roset, vous partîtes ?

— Il faut vous dire, répondit l'enfant devenue toute rouge, que je n'étais pas seule dans les bois. Il y avait aussi Jourian Soubeyran, un ami de mon mari et le propre frère de celle qu'on avait voulu lui faire épouser. A Marseille, Jourian me perdit. Je me mis alors à vous chercher, Jean-des-Figues, et tout en vous cherchant je fis la rencontre de deux matelots qui voulurent m'embarquer avec eux, puis d'un Bédouin, puis d'un Chinois, car il y a là-bas toute sorte de monde, et puis encore d'un gros fabricant de sucre, estimé dans son quartier, et gros, et bon, qui commença par me promettre des bijoux et finit par me vendre, comme si Marseille était en Turquie ! à un vieux pirate grec retiré des affaires et qui ressemblait au Père éternel.

— Vous vendre..., le brigand !

— Oh ! je ne lui en veux pas, dit ingénument Roset, car avec le vieux Grec je me trouvais bien heureuse. C'est lui qui me donna mes chemisettes, ma robe d'or. Nous habitions une petite maison, près de la mer, au *Roucas blanc*, sur le chemin de la Corniche. En ce temps-là, Jean-des-Figues, j'allais en voiture tous les jours...

Par malheur, mon maître avait chez lui un petit Turc méchant comme une femme, qui lui allumait sa pipe et lui retirait ses pantoufles. Croiriez-vous que le petit Turc devint jaloux de moi ! J'ignore bien pourquoi, par exemple. Il déchirait mes robes, il me battait et faisait au capitaine des scènes d'enfer. La vie devint bientôt impossible ; enfin, le pauvre vieil homme, un beau soir, me glissa une bourse dans la main et me mit à la porte de chez lui, en pleurant sur sa belle barbe. Il me fit peine, je l'embrassai. Ce monstre de Turc riait au balcon.

J'entre au café en sortant de là, je lis dans un journal que vous êtes à Paris, Jean-des-Figues. Je pars avec le costume que j'ai et qui n'étonnait personne à Marseille. Tout le long de la route, le peuple pour me voir s'assemble aux gares. J'arrive à Paris, les gamins me suivent. Je me jette effrayée dans une voiture ; comme nous sommes en plein carnaval, le cocher, sans rien dire, me conduit au bal tout droit, me prenant pour un masque ; et j'y

mais encore, il y a deux jours en train de rire avec des étudiants, quand je rencontrai ce brave gargon de Nivoulas qui me promit de me rendre heureux.

— O mon premier amour ! soupirait Jean-des-Figues.

— que d'aventures en plein xix^e siècle ! s'écriait Nivoulas émerveillé.

XX

ET NIVOULAS... ?

Il m'arriva une fois, quand j'étais petit, de rester trois saisons sans manger de pastèque. La pastèque ? j'en avais oublié le goût, et je ne sais pourquoi, il me semblait que je ne l'aimais plus. Un jour, cependant, que mon père en ouvrait une, le cri du couteau sur l'écorce verte me tenta, je ne pus me retenir de tremper mes lèvres dans cette chair tremblante et rose comme un sorbet à la fraise, et quand j'en sentis la glace sucrée fondre sous ma langue et ruisseler le long de mes dents, alors, tout étonné de mon plaisir : « Fallait-il être bête ! » m'écriai-je.

Pour Roset, il en fut de même : à cette différence près que Roset, comme je l'ai dit, aurait rappelé plutôt une belle pêche brune qu'une pastèque. J'avais oublié le goût qu'elle avait, positivement. Aussi, quand je sentis ses bras passés autour de mon cou et ses embrassades ingénues, le souvenir du baiser pris sous l'amandier me revint, et je me trouvai bête, mais bête plus que je ne saurais dire.

Heureusement, quatorze ou quinze mois de vie parisienne m'avaient donné sur l'amour auquel je ne croyais plus, et sur les femmes au charme de qui je croyais toujours, des idées commodes et larges. Je songeai au jour où Roset criait de si bon cœur : « O l'enseigne ! O Jean-des-Figues ! » en me jetant des pierres du haut de son mur, et pour éviter cette fois pareille avanée, j'eus soin de lui offrir le bras en partant. Nivoulas pâlit...

— Seriez-vous jaloux de Roset ? lui dis-je.

— Oh ! non, quelle bêtise !... répondit-il d'une voix étranglée et s'efforçant de sourire.

Bonne Nivoulas ! N'ai-je pas plus tard fait comme lui, et pour la même M^{lle} Roset ? Oui, plus tard, bien des fois des amis m'ont demandé en le montrant : — Est-ce que par hasard tu serais

jaloux d'elle, Jean-des-Figues ? Et je leur répondais : Quelle tristesse !... Mais à ce moment je n'osais pas me regarder dans les glaces, de peur d'y voir flotter sur mes lèvres le pâle et lamentable sourire de Nivoulas.

Roset eut comme moi pitié de ce sourire, nous nous comprîmes d'un regard. Elle retourna auprès de Nivoulas rendu à la joie ; moi je partis seul, un peu triste, et fier aussi du sacrifice que je venais d'accomplir. Hélas ! ma vertu comptait sans les malices de la destinée.

Certes, pour rien au monde je n'aurais voulu faire à Nivoulas cette douleur de lui ravir sa maîtresse. Mais aussi, je vous le demande, quelle fatalité me conduisit au bal, je ne sais plus le bal que c'était, la nuit de la mi-carême, et par quel hasard singulier rencontrai-je d'abord, épingle d'or dans un tas de paille, le bonnet à grelots d'une mignonne Folie rouge, au milieu des toquets sans nombre, des chapeaux pointus, des casques, des perruques et des cornettes qui bariolaient ce soir-là de leurs couleurs et de leur vacarme les loges et les corridors.

La Folie rouge avait pris mon bras et me regardait sans rien dire. En voyant rire ses dents blanches sous la dentelle, et frémir ses beaux yeux aussi noirs que le velours du loup, je me sentis au cœur une émotion agréable, et de vagues soupçons me coururent dans le cerveau. « Qui diable ce peut-il être ? » pensai-je. Mais grâce à l'inconsciente duplicité des amoureux, j'arrêtai court mes inductions et préférai ne pas me répondre.

La Folie paraissait s'amuser beaucoup de mon embarras. Moi, je la promenais avec la comique gravité des gens qui promènent une Folie. Enfin elle se décide à parler :

— Si nous allions souper ? dit-elle.

Oh ! pour le coup, j'eus envie de m'enfuir, car, si bien qu'on la déguisât, j'avais cru reconnaître cette voix. Mais la Folie avait une si jolie façon de rire et de regarder en dessous, son bras menu serrait si fort, et sa tête semant à chaque éclat de rire, sur son cou brun et sur sa collerette, la fine poudre d'or dont sa chevelure était poudrée, faisait frissonner si doucement l'épi de grelots à la cime du bonnet phrygien.

Bah ! me dis-je, puisqu'elle est masquée... Suis-je obligé, après tout, de savoir qui habite dans ce pourpoint, de qui sont ces yeux noirs et comment ce joli pied se nomme ! Au seul bruit des grelots d'argent mes projets de vertu s'étaient envolés.

Dominique alla fumer, chez un restaurateur de nuit fort modeste (on n'étoit pas riche, que voulez-vous ?), dans un de ces petits salons regelés de papier tabac d'Espagne, en prévision de la fumer des cigares, et sur un de ces sofas peints en rouge, dit-on, j'imagine, qu'ils ne rougissent de rien ; tandis que la bisque refroidissante embrouillant, nous nous jurions, la Folie et moi, un amour à jamais, selon l'usage. La Folie gardait son loup, j'avais la conscience tranquille.

Mais, tout d'un coup, l'ardeur de nos serments fait tomber le bouquet de grolets ; je veux le remettre à sa place, mes doigts y rencontrent un nœud de ruban, le loup se détache... Miséricorde !

— Et Nivoulas ? s'écriait en cachant dans ses mains sa malicieuse figure inondée de larmes, Roset, car c'était Roset, prise de subits remords.

XXI

L'HOTEL DE SAINT-ADAMASTOR

Nivoulas fut heureux trois semaines.

— Je ne sais pas, me disait-il, ce qui se passe dans l'âme de Roset depuis la mi-carême. Capricieuse et sauvage comme elle était, la voilà devenue tout à coup la plus douce, la plus caressante du monde. Un vrai petit faucon changé en tourterelle ! Et Nivoulas radieux me serrait la main.

C'est à l'hôtel de Saint-Adamastor que Nivoulas logea nos communes amours, et franchement je n'aurais pas fait un choix plus à mon goût si j'avais choisi moi-même.

La réputation de l'hôtel datait de loin, il était célèbre déjà du temps de Louis le Bien-Aimé pour l'obligeante hospitalité qu'y offrait alors à la belle jeunesse des deux sexes, M^{me} Aurore de Saint-Adamastor, veuve d'un colonel des armées du roi, tué au siège de Berg-op-Zoom ; et dans le grand salon jaune qu'on montrait encore, Jeanne Vaubernier, en compagnie des jeunes débauchés du temps, avait taillé le pharaon de la main gauche, de cette main gauche adorable qui, plus tard, devait si galamment porter son sceptre royal de folle avoine.

La Révolution passa sur l'hôtel sans trop en changer le caractère. La fille, puis la petite-fille de M^{me} Aurore reprirent, il est

vrai, le nom bourgeois de M^r Ouff, qui d'ailleurs convenait si bien ne peut mieux à leur taille en bouffe et à leur asthme héréditaire : le nom d'*Hostel de Saint-Adamastor*, aristocratiquement inscrit autrefois, autour d'un écusson, sur une étroite plaque d'ardoise, s'étala désormais en lettres d'or d'un pied, le long d'une interminable enseigne ; les boudoirs, les salons et les cabinets de jeu se transformèrent insensiblement en chambres garnies et en salons de table d'hôte ; mais ils gardèrent leurs boiseries gris-perle et blanc, leurs trumeaux de Watteau, leurs plafonds à moulures ; et maintenant, comme au temps jadis, les mignonnes émules de Manon et de Jeanne Vaubernier remplissaient le vieil hôtel de disputes et d'éclats de rire, se faisant tout le jour des visites de voisine, traînant leurs pantoufles par les corridors et passant le temps à s'essayer des bijoux faux devant les glaces.

Ce bizarre séjour me séduisit avec son vague parfum d'ambre, qui semblait une odeur restée d'autrefois dans les rideaux, et son petit jardin plein de buis taillés et de merles, qui me rappelait, malgré l'hiver, les charmilles de M^{me} de Pompadour et le paravent de M. Antoine. Seulement, M^{me} de Pompadour n'était plus M^{lle} Reine essuyant ses beaux yeux au clair de lune ; M^{me} de Pompadour s'appelait Roset, portait des bas à jour et fumait des cigarettes. Jean-des-Figues, vous le voyez, avait fait des progrès sensibles dans sa façon de comprendre le XVIII^e siècle et l'amour !

Nivoulas ne soupçonnait rien. Il oubliait son roman et s'énervait dans cette Capoue. Cependant quelques nuages, la chose me chagrina pour lui, apparaissaient dans notre ciel trop bleu : Roset s'ennuyait.

En arrivant, Roset s'était trouvée très heureuse. Les amusements du cénacle, un peu de champagne à la table d'hôte, Robinson, les spectacles, quelques bals d'étudiants et d'artistes, l'entrée au café surtout, cette fameuse entrée qui préoccupe chaque fois les ingénues de la vie galante autant qu'une actrice son rôle nouveau, tout cela, et moi un peu aussi, j'imagine, parut d'abord à la pauvre enfant le comble du bonheur et de la grande vie.

Mais l'esprit n'est pas long à venir aux filles, surtout quand on les loge à l'hôtel Adamastor, et les voisines de Roset, quoique jeunes, n'avaient plus, tant s'en faut, sa charmante nouveauté.

Encore assez près des années de candeur pour aimer un peu

les honnêtes et naïves peintres ou premiers clercs qui habitaient l'hôtel avec elles, nous travaillées déjà d'ambitions secrètes, corrompues par les autres lectures, rêvant d'être à leur tour une de ces grandes mondaines perverses qu'elles avaient vu de loin pressant au bras ces faux courtisans et dont le roman et le théâtre leur présentaient sans cesse l'idéal, elles affectaient l'air positif et froid des filles à la mode, adoraient le fiacre par envie du huit



— Que ferais-tu, Jean-des-Figues, si je te quittais ?

ressorts, parlaient couramment louis, obligations et parures, quoiqu'elles n'en eussent aperçu jamais qu'à la vitrine des joailliers et derrière les grilles des changeurs, et prenaient des airs à la Marco pour se draper, avec le plus beau sang-froid du monde, dans un châle quadrillé de quatorze francs.

Ces demoiselles eurent bientôt fait d'entreprendre l'éducation de Roset; Mario surtout, une Parisienne petite et pâle, éclore, par je ne sais quel miracle, comme une violette blanche sans parfum, entre deux pavés du fau-

bourg. Roset ne pouvait plus se passer de Mario, M^{lle} Mario me jetait des regards qui me faisaient songer au petit Turc et à ses bizarres jalousies, je sentais venir un malheur.

— Que ferais-tu, Jean-des-Figues, si je te quittais ? me demanda Roset un beau jour.

Jean-des-Figues répond par je ne sais quelle impertinence cavalière, bien loin, certes, de sa pensée; mais son rôle de sceptique le voulait ainsi.

— Oh ! j'en étais sûre que tu ne me pleurerais seulement pas, lui Roset moitié avec dépit et moitié avec joie, puis d'un ton de voix attristé :

— C'est ce pauvre Nivoulas qui serait malheureux !

Le soir, Roset vint me trouver au café, en grande toilette. Elle ne voulut pas s'arrêter, Mario l'attendait dans une voiture. Elle

avait l'air ému, indécis ; elle me prit la main, balbutia quelques mots ; puis, en fin de compte, m'embrassa ; et, comme l'on dirait étonnée semblait lui demander raison de ce public élan de tendresse :

— Va consoler Nivoulas, imbécile ! me dit-elle à l'oreille en s'enfuyant.

XXII

LE CORSET ROSE

C'est un singulier phénomène, ce double aspect que prennent les choses selon qu'en les voyant on est heureux ou malheureux. Pour moi, depuis cette nuit, il y a deux hôtels de Saint-Adamastor au monde : l'un rose et blanc comme ses dessus de porte fanés, avec Nivoulas radieux et le large escalier à rampe ouvragée, échelle de Jacob que montent et descendent tout le long du jour des théories d'anges déchus en long



... Mais Nivoulas ne bougeait pas. (Page 258.)

peignoir ; et l'autre où Roset n'est plus, un hôtel de Saint-Adamastor douteux et sombre, gardé par M^{lle} Ouff qui grommelle, quand je lui demande Roset, je ne sais quoi dans une quinte : un hôtel où je me retrouve seul par ma faute, sans savoir s'il faut pleurer ou rire, et n'ayant personne, non, personne et pas même moi, à qui confier ma douleur.

— Va consoler Nivoulas, imbécile !... et je venais le consoler quand j'aurais eu tant besoin d'être consolé moi-même.

Nivoulas attendait sur le palier. Depuis une heure il savait la nouvelle, et il n'entrait pas, essayant toujours d'espérer. Sa faiblesse me fit sourire. Cependant, chose singulière, la clef tremblait dans ma main en cherchant la serrure :

— Mais vois donc, Nivoulas, disais-je, vois donc ce que c'est que d'être nerveux !

Quel spectacle quand nous eûmes ouvert ! Le lit défait, la

chambre vide, et ce et là, par terre, sur les chaises, un éventail, des gants déchirés, une robe, que Roset avait laissés en s'envolant, comme un oiseau ses plumes aux barreaux de la volière. Du coup qu'il en vint. Nivoulas alla s'asseoir dans un coin. Nivoulas s'asseyait toujours quand il était triste, c'était sa façon de pleurer.

— Dressons-nous, Nivoulas, et soyons homme !... Mais Nivoulas ne bougeait pas.

— Regarde-moi, Nivoulas, est-ce que je m'assieds, est-ce que je pleure ? Dieu sait pourtant si Jean-des-Figues !... Poussé par cette manie de confidences qui possède les amoureux, j'allais tout dévoiler sans y prendre garde. Déjà Nivoulas, inquiet, relevait la tête à mes paroles et commençait à développer sa longue tulle ; mais je m'arrêtai à temps, je changeai mon discours, et racontant à Nivoulas ma belle passion de Canteperdrix, lui étalant avec ingénuité mes cicatrices imaginaires :

— Guéris-toi, Nivoulas, guéris-toi de Roset, comme je me suis guéri de Reine ; mais fais mieux que Brutus, et n'attends pas une blessure mortelle pour reconnaître que l'amour n'est qu'un nom comme la vertu !

Je disais cela avec des gestes magnifiques, et je me cambrais plus fier que jamais dans le scepticisme en papier d'argent dont je m'étais fait une cuirasse.

Par malheur, au beau de mon discours, n'aperçois-je pas un corset de Roset sur le coin du lit ?

Oh ! le charmant écriu à renfermer la plus adorable des poitrines ! Figurez-vous un mignon corset de satin rose taillé en cœur derrière et devant, haut de deux doigts sur les côtés comme une ceinture ; un galant corset, corset adolescent, corset de luxe et de parade, un de ces corsets qui font rire et qui n'ont d'autre utilité au monde que de rappeler tout de suite qu'on pourrait très bien se passer d'eux !

Pour une goutte de plus le vase déborde, et Jean-des-Figues, à ce moment, était un vase plein de larmes. Que voulez-vous, c'est bête à dire ; mais en reconnaissant près du sein gauche, dans la soie, une imperceptible éraillure, cela me produisit un drôle d'effet : il me revint une foule de choses : que cette éraillure était de la veille, que Roset riait beaucoup, que la soie rose avait un peu craqué... alors toute ma douleur éclata.

— Regarde, Nivoulas ! regarde ce corset ! m'écriai-je ; et disant

cela je le serrais, je le pétrissais dans mes mains avec tout de rage que d'amour. Regarde ce corset ! et dis-moi s'il n'y aurait pas folie à vouloir trouver fidèle la demoiselle qui habite dedans.

Nos bons aïeux n'y mettaient pas tant de malice. Crois-tu qu'ils riraient, Nivoulas, s'ils voyaient nos larmes, ceux qui venaient ici, il y a cent ans, faire sauter les belles filles ! Mais nous vivons, nous autres, dans un siècle de prud'homme, et malgré nos affectations de scepticisme, nous prenons tout au sérieux, tout, hélas ! et même Roset. Fils de Werther et arrière-neveu de Faublas, pétris à dose égale de corruption et de passion naïve, nous nous rendons amoureux du premier joli petit nez qui passe, surtout s'il est frotté de poudre de riz ! Du pur Faublas, tu vois... Puis, ce joli nez une fois trouvé, nous le voudrions vertueux, fidèle, des choses inouïes ! C'est Werther cela, un Werther farouche et ridicule qui souffre, qui déclame, qui appelle griffes les ongles roses des Parisiennes et s'imagine que le sang des cœurs rougit leurs lèvres quand elles sont simplement frottées d'un soupçon de carmin.

Donc, Nivoulas, si tu es Werther, cherche-toi une blonde en corset lacé qui sache tailler les tartines ; mais c'est trop comique à la fin ; oui, je te le dis, c'est trop comique de rêver le cœur de Lolotte sous le corset en satin rose de M^{lle} Roset.

Là-dessus je fondis en larmes. Nivoulas, qui ne s'était jamais vu consoler de la façon, commençait à me croire fou et témoignait quelque inquiétude. Il ne voulut pas me quitter de la nuit. — Tu es trop agité pour rester seul, me disait-il, couche-toi dans le lit, moi je dormirai sur le sofa... Je me mis au lit, discourant toujours. J'étais très éloquent, Nivoulas m'écoutait d'un air fort attentif en apparence, mais il profitait de mes moments de calme pour me préparer de l'eau sucrée et me verser dans mon verre troublé par la poudre flottante du sucre quelques gouttes de bon cognac réconfortant. Ce manège dura toute la nuit. Au petit jour, grâce à mon éloquence, Nivoulas était complètement consolé.

Mais voyez-vous ce brave Jean-des-Figues au milieu du lit, le dos dans les coussins, son bonnet de coton droit sur une forêt de cheveux noirs, Jean-des-Figues inspiré, gesticulant, byronisant, ironisant, répandant à pleines mains sur Nivoulas épouvanté des préceptes d'amour à faire reculer Don Juan en personne, tandis que de grosses larmes furtives descendent le long de ses joues et

vont bien vite se enfoncer dans les poils follets de sa barbe, et qu'il presse sur son cœur, sur ses lèvres — ne lui demandez pas pourquoi — le corset nœde encore et suavement embaumé de cette Roset qu'il n'aime pas, oh ! qu'il n'a jamais aimée, je vous jure !

XXIII

AMÈRE DÉRISION

Pour m'étonnir et me cacher à moi-même l'évidence d'une passion qui m'humiliait, je repris de plus belle le cours de mes déportements. En avant les Syriennes, les Nubiennes, les Malabaises ! en avant ! en avant la danse à travers le féerique Alhambra où Jean-des-Figues, assis, corrige ses épreuves ! Seulement, prenez garde, mesdemoiselles, quand votre ronde passera sous la fenêtre en tabatière, car les plafonds sont bas aux palais de la rue Monsieur-le-Prince, et vous pourriez vous cogner le front.

Mais mon pauvre petit volume ne suffisait déjà plus à contenir le flot grossissant de mes désirs. On n'avait pas achevé de l'imprimer que je m'attelais à une autre œuvre, en prose enragée cette fois ! C'était ma propre histoire, idéalisée déceimment. Jean-des-Figues y faisait le personnage d'un jeune homme riche comme Crésus, beau comme la nuit, qui, désabusé de l'amour et vieux avant l'âge, s'entourait, à Paris, des inventions les plus raffinées du luxe, des arts et du plaisir, et finissait par s'éteindre, sans regrets, ainsi qu'un dieu mortel, dans la Caprée en miniature qu'il s'était fait bâtir aux Batignolles.

Le fond psychologique de mon *Étude* laissait peut-être quelque chose à désirer, mais que le cadre en était beau ! Donnant, cette fois, libre carrière à ma fantaisie, j'avais prodigué, du haut en bas, l'or, les diamants et les étoffes à pleines mains, ce qui d'ailleurs ne me coûtait rien. Des fleurs partout, des eaux, des tableaux, des marbres ! Et le pavillon où mon héros logeait ses favorites, comme il s'y trouvait décrit amoureusement jusqu'en ses plus intimes recoins, avec l'insistance minutieuse et douloureuse d'un moine maigre s'échauffant le cerveau entre les murs de sa cellule à faire tenir le paradis sur un petit carré de vélin !

Cette comparaison est même très juste, car ma pension se trouvait dévorée en herbe et pour longtemps par mes libéralités à Roset et les frais d'impression du volume, je déjeunais de deux

sous de lait et d'un petit pain, le jour où Paris vit s'élever somptueusement à la vitrine des libraires *MES ORGIES, LIVRE DE VERS*, par *Jean-des-Figues*, avec son beau titre rouge et noir, sa préface abracadabrante, et l'eau forte d'en tête, composition imprégnée d'un mystérieux symbolisme qui représentait l'auteur, tout nu, au milieu de panthères et de lionnes ornées de lourds bijoux et portant des colliers de femme autour des reins.

J'en adressai le premier exemplaire à Canteperdrix avec une insidieuse dédicace accompagnée d'un appel de fonds, et j'attendis la réponse assez piteusement, malgré les articles, les lectures et le bruit que faisait mon livre autour du café que nous fréquentions. On a beau l'orner de rubans aux couleurs joyeuses, comme nous disait Bargiban, la queue du diable, c'est toujours la queue du diable quand on la tire!

Enfin, une lettre arriva :

« Canteperdrix, quatorze d'avril 1865.

« Mon cher garçon,

« J'ai lu ton livre et ne t'en fais pas compliment. Depuis avant-hier que Roman, le facteur, nous l'apporta, c'est comme si l'enfer était entré rue des Couffes; ta mère pleure, tes tantes pleurent, tout le monde pleure, et sœur Nanon, qui ne parle plus d'héritage, se signe toujours en parlant de toi.

« Qu'est-ce que c'est qu'une vie pareille, Jean-des-Figues? Qu'est-ce que c'est que toutes ces femmes dont il s'agit dans tes chansons? Et cette belle image où tu t'es fait peindre sans chemise! T'imagines-tu que je vais te tenir longtemps là-haut pour mener ce train-là, tandis que je suis ici à me cuire au soleil et à travailler comme un satyre?

« Et tu as le front encore de me demander de l'argent! D'abord, je te dirai que nous sommes présentement plus désargentés que le ciboire des pénitents gris; l'orage a fait périr la bonne moitié de nos vers à soie et le reste ne promet guère; les oliviers tombent fleur avant l'heure; la vigne a toujours la maladie, sans compter que j'ai dépensé trois cents francs au moins cet hiver à la Cigalière pour relever le bastidon, chercher la source qui s'était perdue et faire couler l'eau.

« Ah! si tu la voyais maintenant notre Cigalière, toute passée au lait de chaux et luisant de loin dans les figuiers, avec ses murs blancs et ses tuiles neuves! Si tu voyais la vieille treille remontée

sur ses huit piliers, la source, les fleurs, le jardinage, le réservoir sous la fenêtre bien récuré et plein jusqu'au bord, tellement qu'on peut, en déjeunant, toucher l'eau claire de la main ; si tu voyais ce vrai paradis, ne laisserais-là, Jean-des-Figues, ton Paris de la malédiction et cette vie de grand seigneur pour laquelle je ne t'ai pas fait, puis t'en revenant à Canteperdrix où il y a du pain et du soleil pour tout le monde, on ne t'empêcherait pas, puisque tu es bon qu'à cela, de faire des chansons honnêtement.

« Mais quant à t'envoyer un liard rouillé en sus de ton mois, il n'y faut pas compter, Jean-des-Figues, même si j'avais des écus plein mon grenier. Je ne veux pas me laisser manger vif, et c'est bien assez de ce que je te donne pour l'honneur que tu fais à la famille.

« J'ai l'honneur d'être, en attendant, ton père qui t'aime. »

Et la signature.

A tout autre moment, la lettre m'aurait ému, m'apportant ainsi en pleine mélancolie parisienne un parfum lointain du pays ; mais cette fois je n'en remarquai que l'ironie involontaire. N'était-ce pas bien le cas de venir, comme mon père le faisait, me reprocher mes folles amours et mes débauches, alors précisément que sans argent et sans maîtresse il m'arrivait quelquefois de me consoler du dîner absent en contemplant le bel effet de mon nom sur la couverture d'un livre ?

Quoi ! Jean-des-Figues, m'écriai-je, tu es artiste, c'est-à-dire né pour sentir le plaisir plus finement que le commun des hommes ! Quoi ! tu passes tes jours à chercher le beau sur la terre, après t'être convaincu que le bien ne s'y rencontre nulle part, et que le vrai, si on le trouvait, ferait désormais de la vie, divisée par règles et par chapitres, quelque chose d'aussi joyeusement imprévu qu'un bréviaire ou qu'une grammaire grecque ! Quoi ! tu rêves la femme comme la plus suave des fleurs et l'éclosion suprême de la matière ; tu voudrais, afin de mieux t'en réjouir, la voir entourée de toutes les merveilles du luxe, ainsi qu'un camélia délicat dans la laque et l'or d'une jardinière de salon ; et pour toi précisément la porte du salon est fermée ! De quoi sert donc la poésie si ce n'est à rendre plus douloureuse ta misère, en t'apprenant à désirer ce que tu ne saurais tenir !

Ces réflexions et d'autres semblables me conduisirent promptement à une sorte de misanthropie. Pendant plusieurs mois,

j'évitai soigneusement tout ce qui pouvait me rappeler des lûtes de richesse ou de plaisir. Le théâtre m'irritait; la musique surtout, avec ses chants, ses douces langueurs et ses accès de joie bruyante, m'était devenue particulièrement insupportable. Je vivais enfermé chez moi, raturant furieusement les dernières pages de mon étude, et tenté bien souvent de jeter au feu ce que j'en avais déjà écrit, tant le métier me paraissait métier de dupe.

Cependant, ce n'était rien encore que cela, et le destin, avec Roset, qui me réservait une bien autre humiliation.

XXIV

LE SONGE D'OR

Est-il rien de plus agréable que de faire son tour de boulevard après un bon dîner, le cigare aux dents et la lèvre parfumée encore d'un nuage de fin moka ou d'une goutte de vieux cognac roux comme l'ambre? de sentir sous le sein gauche la douce et pénétrante chaleur que communique au cœur un gousset bien garni? et, fermant les yeux à demi pour concilier les béatitudes de la promenade, de tout confondre en un même désir voluptueux, l'Idéal, le Réel, l'ombre de la demoiselle qui passe et les mille visions charmantes qui vous dansent dans le cerveau?

Je me trouvais un soir dans ces dispositions. Mon étude publiée sans nom d'auteur — on fit courir le bruit que c'était l'œuvre d'une grande dame fort lancée — ayant obtenu quelque succès, le libraire venait de m'en acheter une seconde édition le jour même. Le cerveau rafraîchi sous cette averse d'or, ma rage misanthropique un peu calmée, je m'étais offert un dîner somptueux, et je méditais au meilleur moyen de passer la nuit rose. Irai-je d'abord au théâtre ou au bal? L'idée de ces joies désirées me causait par avance une vive émotion.

On trouvera invraisemblable qu'après avoir vécu plus d'un an à Paris, en plein monde littéraire, moi Jean-des-Figures, le sceptique et le désillusionné, j'en fusse encore à considérer une soirée au Château-des-Fleurs ou à Mabille, et le banal souper qui s'ensuit, comme le nec-plus-ultra des jouissances parisiennes. A cela je n'ai qu'une chose à répondre : j'étais ainsi!

D'ailleurs, parmi ceux-là qui vont rire de ma candeur provinciale, combien de débauchés par à peu près et de roués aussi

candides que moi ? Employer le plaisir sans jamais le prendre sous le bras, voilà le sort d'un tas de braves gens de ma connaissance. Toujours occupés du Paris élégant, ils en savent les héros, ils en saluent de loin les héroïnes, et finissent généralement par croire qu'ils ont beaucoup connu toutes sortes de choses dont ils ont seulement beaucoup parlé. Aussi je les comparerais volontiers, n'était l'humilité de l'image, à ces garçons des cabarets à la

mode qui s'imaginent être de grands viveurs parce que quelquefois, en servant les petits salons, il leur sera arrivé de mettre l'œil à la serrure.

Jean-des-Figues n'avait point ce travers. Il était donc fort ému quand, le cœur plein de poétique concupiscence, il entra, pour se réjouir préalablement l'esprit et les yeux, dans un petit théâtre où se jouait la féerie-revue des Grains-de-Poivre.

Tous les grains-de-poivre étaient en scène, maillots collants et chignons fous. Tiens-toi bien, Jean-des-Figues, on dirait que le plus mignon, celui de gauche, te fait signe. Tire ton col, relève tes

... Enfin, une lettre arriva. (Page 261.)

cheveux. Palsambleu ! Roset au bout de ma lorgnette...

Le dernier tableau de la féerie finissant, je me posai en amoureux à la porte des artistes, et Roset aussitôt m'arrivait encapuchonnée, sans avoir pris le temps d'agrafer son burnous.

Ce n'était plus la Roset d'il y a trois mois, presque maigre et gardant encore sur la joue les chaudes couleurs du soleil, mais une Roset affinée, parisianisée, un peu grasse, sentant bon la poudre de riz, et qui se laissait deviner fraîche sous son rouge, comme les marquises poudrées paraissent jeunes, malgré leurs tours de faux cheveux blancs ; une Roset parfumée et peinte, toute en cheveux, toute en dentelle, et plus appétissante que jamais. Je la retrouvais, ma belle pêche brune ! mais mise en confiture cette fois avec force épices et tranches de cédrat, confiture ambrée, musquée et sucrée, qu'il ne faut goûter







que dans une cuiller de vermeil et sur la plus fine porcelaine.

Je m'aperçus avec quelque satisfaction que, ce soir-là, je n'avais pas à craindre pour elle l'injure de la faïence ou du ruolz, quand je vis une voiture nous attendant, avec un poney qui piaffait, sa rose à l'oreille, et un petit coquin de laquais or et bleu comme un martin-pêcheur.

— Mon breack ! dit Roset fièrement.

Encore nouvelle dans son luxe, la brave enfant venait au théâtre en équipage de chasse. Puis elle prit le fouet et les guides. Un havanais, au même instant, pas plus gros que le poing, s'élança du fouillis des jupons et des fourrures, et ses pattes de devant appuyées sur le tablier de la voiture, ne cessa pas, tant que les roues tournèrent, d'aboyer furieusement aux grelots tintants du poney.

Roset me racontait, en jouant aux propos interrompus, je ne sais quelle histoire de directeur de théâtre et de Valaque. Elle riait, me prenait la main, heureuse de me retrouver sans doute, mais heureuse surtout que je fusse témoin de sa splendeur. Moi, j'avais entièrement perdu la tête.

Où soupâmes-nous, et quel chemin nous ramena-t-il sous le vestibule d'un petit hôtel renaissance ? Voilà ce que je ne saurais dire. Le souvenir de cette soirée m'est resté très vague, et même je ne jurerais pas que le vin, la vanité et la joie ne m'eussent grisé un peu.

Tout ce qu'il y a, c'est que je crus être ivre décidément, et voir trouble, et voir double, quand j'eus remarqué l'architecture de l'escalier et le costume du négrillon qui venait nous attendre au bas, un candélabre à la main.

— Rien que ça de luxe ! disait Roset.

Sans doute son luxe m'étonnait, mais ce qui m'étonnait plus que tout, c'était une sensation bizarre qui, depuis quelques instants, s'emparait de moi et que j'essayais en vain de secouer.



... Ce n'était plus la Roset d'il y a trois mois. (Page 264.)

J'étais bien sûr de ne m'être jamais trouvé en bonne fortune pareille, bien sûr de n'avoir jamais mis le pied dans le petit hôtel de Roset. Et pourtant rien ne m'y paraissait nouveau : les fleurs des tapis, les moulures du plafond, les arabesques des murailles, je les reconnaisais comme si je les eusse vus déjà quelque part. Et chaque fois que le petit nègre, nous précédant, soulevait une portière, je devinais ce qu'elle allait laisser voir.

— De deux choses l'une, me disais-je : ou bien il faut croire, comme Platon, aux existences antérieures, ou bien tu es ivre, Jean-des-Figues. Et trouvant la seconde hypothèse plus probable, je m'étudiais à marcher droit.

Enfin, de portière en portière et d'étonnement en étonnement, nous arrivons dans un boudoir où Roset, un moment disparue, me revint bientôt dans le plus galant déshabillé du monde.

Pour le coup, je renonçai à comprendre. Où diable avais-je vu Roset vêtue ainsi avec si peu de pudeur et tant de dentelles ? Ce n'était, certainement, ni chez M^{me} Ouff, ni à Maygremines ! Et ce lit, nid d'amour, très haut sous des rideaux très bas, et cette clarté sommeillant au plafond, et ces babouches oubliées ?

Evidemment je vivais en plein rêve. Mais, comme le rêve était doux, comme il réalisait tous mes désirs à la fois et qu'il s'embellissait chemin faisant de circonstances fort agréables, je me résignai à rêver ainsi toute la nuit, priant l'aurore et le soleil de me réveiller le plus tard possible.

Paul ARÈNE.

(A suivre.)

LA SAVELLI⁽¹⁾

(Suite.)

VI

« PARCE QU'IL EST MON FILS... »

L'hiver était venu, enveloppant Paris de ses brouillards et de ses tristesses.

Cette nuit-là, il pleuvait.

Dans l'hôtel familial de l'avenue de Breteuil, Marie-Anne se tenait assise près de son père, et la soirée était avancée déjà.

Qu'il paraissait vieilli, le comte Besnard ! Une seule année avait suffi à courber sa taille, naguère encore fière et droite ; ses cheveux blancs s'étaient éclaircis ; sa figure se marbrait de rougeurs livides, et, des coins de sa bouche, maintenant, tombaient deux rides profondes : les stigmates de la décrépitude. Le mal dont il souffrait s'était exacerbé ; les syncopes revenaient fréquentes, et le médecin ne cachait plus son inquiétude. « Surtout, avait-t-il dit, qu'on lui épargne les émotions trop vives : j'ai peur de quelque catastrophe. » La petite infirme s'était faite alors la garde vigilante du malade, lui prodiguant toutes les exaltations de son âme filiale.

En ce moment, le vieillard se tenait allongé sur une chaise longue, les yeux clos et les mains jointes. Il semblait assoupi ; mais, à voir cette pâleur exsangue et cette immobilité silencieuse, on eût dit du grand sommeil de la mort.

Elle aussi était bien changée, la pauvre Marie-Anne : son maigre visage s'était altéré encore, et deux sillons, fouillés dans les blancheurs de ses joues, témoignaient des lentes nuits privées de

(1) Voir les numéros des 9, 16 et 23 Octobre 1897.

sommeil comme des longs jours trop pleins de larmes. Dans sa toilette, plus que des naïves coquetteries d'autrefois; ni ruban parmi ses cheveux, ni fleurs à son corsage; sa robe de laine noire semblait porter le deuil de quelque bien-aimé disparu. Assise devant son piano, la jeune fille égrenait, à doigts rapides, des modulations sonores et de bizarres dissonances. Elle avait choisi dans l'œuvre de Chopin les morceaux, nocturnes ou berceuses, préférés de son père; et, dans la tristesse de la chambre demi-obscur, tantôt montaient les gémissements poussés par le sublime artiste, tantôt les éclats de sa joie désolée, pareille aux imprécations d'un vibrant blasphème... O Chopin! poète éperdu de la douleur, toi dont le génie fut tout entier fait de larmes, — patriote pleurant sur ta patrie, amant méprisant tes amours.. quelle âme souffrante put jamais écouter, sans frémir les cris que ton désespoir jeta sur le cadavre de ton cœur!

Deux légers coups frappés à la porte firent tressauter la jeune fille : elle s'arrêta net... La porte s'entre-bâilla, et la figure bouleversée de Philomène se montra sur le seuil :

— Mademoiselle !

— Que désirez-vous, ma mie ?

— Mademoiselle !... une visite ?

— A cette heure ?

Marie-Anne était devenue tremblante; une émotion subite lui coupait la parole.

— Une visite! répétait la servante;... il faut absolument que vous descendiez !

Le comte Besnard rouvrit les yeux :

— Va, mon enfant; et reviens me dire quel est ce mystère.

Marie-Anne sortit aussitôt, et le malade reprit le cours de sa songerie interrompue... Toutefois, il écoutait; il entendait.

Dans la maison, c'était un va-et-vient inaccoutumé... de bruits de voix — la voix de sa fille; une autre aussi!... On montait l'escalier... des pas dans le corridor... la porte enfin timidement poussée :

Marcel était devant lui.

Le comte Besnard demeura immobile.

— C'est vous, monsieur? dit-il avec indifférence;... ainsi, voilà de retour ?

Humblement et sans approcher, le jeune homme fléchit le genou :

— Mon père, pardonnez-moi!... j'ai tant souffert!

Pas de réponse; il reprit :

— Pardonnez-moi, monsieur... Je vous ai misérablement offensé; j'ai voulu vous contraindre à consentir, pour moi, à un mariage indigne; à donner votre nom à une créature dégradée; à lui ouvrir votre maison, votre famille! Mais, j'ai souffert; mais, j'ai expié!.. Pardonnez-moi.

— Père!... Oh! père! murmura comme un écho suppliant la voix de Marie-Anne.

Le comte Besnard redressa faiblement la tête.

— Et depuis combien de temps avez-vous quitté votre château de Sasseville?

Marcel se recueillit un moment; puis, avec des paroles entrecoupées de silence :

— Oui, j'aurais dû me jeter plus tôt à vos pieds, plus vite implorer votre clémence : je n'ai point osé; je... Non, je mens, — je n'ai pas voulu!... Ma folie me tenait encore, tout entier! On m'avait fui : j'ai tenté de rejoindre; on s'était sauvé, j'ai pour-suivi! J'ai traversé la France; j'ai parcouru l'Italie; j'ai fouillé toutes les villes... rien! je n'ai rien découvert!... Et maintenant, la passion est morte; ma démence est bien guérie! Mon père, pardonnez-moi;... j'ai tant souffert!

D'un mouvement enfantin, la petite infirme était venue, elle aussi, se mettre à genoux :

— Père!... Oh! père! disait-elle, ne pouvant trouver d'autre supplication.

— Si j'ai osé me présenter devant vous, continua Marcel, c'est que je devais vous adresser mes adieux. Je ne saurais demeurer à Paris, sous votre colère! Ma vie est brisée; il faut que je me refasse une âme nouvelle. Je veux partir. J'ai demandé qu'on m'envoyât dans un consulat lointain, en n'importe quel exil, mais loin, bien loin... là où, par le devoir accompli, je pourrai retrouver la fierté de moi-même... Oserai-je vous prier, monsieur, d'appuyer ma requête.

Le comte Besnard abaissa les yeux vers le suppliant :

— C'est bien... je parlerai au ministre.

Marcel se releva, et, suivi de Marie-Anne, sortit en chancelant.

Toujours étendu sur sa chaise longue, M. Besnard l'écoutait s'éloigner. Les pas s'en allaient, lentement, très lentement... ils

descendaient l'escalier et trébuchaient à chaque marche... ils ne s'arrêtaient point au premier étage... déjà ils résonnaient dans le vestibule, vers le salon, vers la rue : vers une séparation peut être sans retour...

Maintenant le chat homme fut debout ; il courut à la porte de sa chambre, et l'ouvrit avec violence :

— Marcel !

Les pas s'arrêtèrent.

— Marcel ! Marcel !...

Et l'enfant accourut : son père lui tendait les bras ; il s'y jeta avidement... Il se taisait ; longtemps embrassés, ils se turent l'un et l'autre.

VII

FANTÔME DE LA NUIT

« Parce que celui-ci, mon fils, était mort, et qu'il vient d renaître ; qu'il était perdu et qu'il est retrouvé... »

Maintenant, dans la chambre de l'enfant retrouvé, la cheminée pétillait joyeuse, et, sous l'abat-jour, la lampe y répandait ses lueurs discrètes. Marcel mit un baiser au front de Marie-Anne, et la congédia doucement :

— Retire-toi, mignonnette ; je me sens fatigué : je voudrais essayer de dormir.

Enfin, il était seul!...

Quelle volupté de pouvoir se délasser le corps et d'assoupir son âme!...

Comme elle était plaisante à voir, sa chambre de jeune homme sa « gargonnière » ! Tout s'y trouvait à sa place et bien en ordre : — jusqu'aux papiers de son bureau, dont on avait respecté pêle-mêle... Chère petite sœur !

Il se leva et, à pas lents, fit le tour de la pièce.

Partout, et lui donnant la bienvenue, des objets familiers. D'abord, une brillante panoplie qu'il avait composée avec un soin d'artiste : des hauberts et des écus, des casques et des gorgerins aux mailles de la renaissance ; d'autres armes plus nouvelles : mousquets, épées de combat ; des pistolets... ah ! ceux-là qu'il aimait... Violentement il les arracha et alla les jeter au fond d'un placard...

A présent, il regardait les aquarelles qui tapissaient les murs :

l'œuvre ingénue et parfois savante de sa douce Marie-Anne, les souvenirs de toutes les contrées qu'ils avaient parcourues ensemble. Voici Auray et la bruyère désolée du Champ des Marais ; Audierne avec son golfe bleu, les rougeurs de ses granits, la sombre verdure de ses mélèzes, et ses filles bretonnes, à la gaieté si triste. Oh ! l'heureuse époque, Marcel, où tu pouvais entendre pleurer leurs plaintes, sans autre penser que de les trouver belles !... Et voici un paysage normand : le parc de Sasseville, une échappée sur la valleeuse des Dalles, l'orée de l'avenue des platanes, cet endroit même où... Il ferma les yeux et retourna l'aquarelle contre la muraille. Ah çà ! pourquoi s'acharnaient-ils à sa poursuite, ces souvenirs détestés, puisqu'il était ici pour les fuir ?... Non, mieux valait s'absorber en quelque lecture ; et Marcel se dirigea vers sa bibliothèque.

Ils étaient là, ses poètes favoris, les donneurs de douces paroles aux cœurs inconsolés, ceux qui charment, du moins, les blessures qu'on ne peut guérir : ici, le maître de tous, Chateaubriand, le premier explorateur des abîmes douloureux de l'âme moderne, l'artiste incomparable sans l'œuvre duquel pas un livre ne serait en la France d'aujourd'hui ; d'autres encore, d'un génie fécondant inégal : Victor Hugo et de Vigny ; Musset, qui exaspère la souffrance ; Lamartine, qui sait la calmer ; plus loin, quelques renommées toutes récentes : Banville, qui parfois sait enchâsser une larme en le joyau de son vers souriant, et ce Lecomte de Lisle, un superbe, l'égal des plus grands, le blasphémateur éperdu de l'impuissance des dieux...

Vers eux, Marcel étendit la main, et sa main pourtant ne rencontra qu'un étranger, un Italien : l'Alighieri. Le livre de Dante s'ouvrit comme de lui-même :

« Amour qui se prend vite aux nobles cœurs... Amour qui ne
« fait grâce d'aimer à nulle créature aimée... Amour qui conduit
« à la même mort... »

Marcel referma le volume.

Oui, oui, il ne les connaissait que trop ces tercets de malédiction ! Que de fois, frôlé par les caresses des cheveux épandus, enlacé d'une étreinte voluptueuse, portant sur son épaule le fardeau d'une tête inclinée, il les avait lus, ces vers, -- lus avec « Elle !... » Elle, l'autre !... Et il se mit à marcher, à grands pas, dans la chambre...

Ah bien oui, « l'autre » !... Il n'y pensait guère ; il n'y pensait

plus ! Une image effacée... un fantôme évanoui,... des cendres à jamais éteintes ! « Elle ! » — Et un éclat de rire haineux résonna dans le silence.

L'fatigue l'avait vaincu : il se coucha, puis éteignit sa lampe. Enfin il allait donc pouvoir dormir !

Lourdement, sa tête s'enfonça dans l'oreiller : il dormait... Mais



... Il s'éveille, il s'assied
et regarde.

voilà que d'un sursaut il s'éveille... il s'assied... il regarde. Une douleur aiguë vient de traverser tout son être... C'est « l'Autre » !... l'image effacée... le fantôme évanoui... les cendres à jamais éteintes ! « Elle ! » encore « Elle ! »

L'obscurité était profonde, et décembre, au dehors, gémissait, de toutes ses rafales. Marcel poussa dans la nuit un second éclat de rire, et, bien en face la regardant, celle-là qui hantait ses ténèbres comme sa lumière :

— Toi ! je saurai te retrouver ; et alors,... alors, tu me l'as dit : « Quand une maîtresse vous trompe, on la tue ! »

VIII

POSSESSION

Décembre s'acheva, neigeux et glacé, mais tout bruyant des joies bruyantes de cette époque impériale affolée de joies.

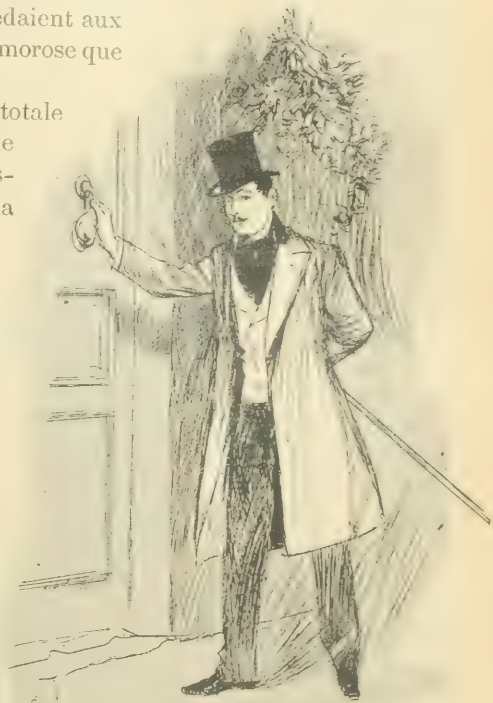
L'année 1858 s'ouvrit, aux accords des violons, sur le rythme des polkas et des contredanses. Fête sans répit dans le monde des fonctionnaires : un dévergondage de bonheur officiel. Bals aux Tuileries et dans les ministères ; bals encore aux trois Présidences et chez les deux préfets. Chaque soir, montait de la ville enfiévrée, comme une vaste rumeur de plaisirs : frissons de robes emportées par la valse, propos gaillards murmurés à l'oreille, petits rires sonores éclatant sous l'éventail. Jamais, depuis un siècle peut-être, la France à uniformes ne s'était festoyée si gaie ment, n'avait autant dansé, autant soupé, autant aimé. Oui, tout à la joie ! la vie est si courte, et les empires vont si vite !

Mais, tandis que le Paris fringant s'agitait en le tournant d'gaïeté; qu'aux bercements des orchestres, les beaux messieurs à longues moustaches enserrèrent les tailles des jeunes femmes fleuronées de violettes, — dans l'hôtel de l'avenue de Breteuil, l'existence de chacun s'écoulait monotone. Les jours y succédaient aux jours, le lendemain aussi morose que la veille.

Une transformation totale s'était accomplie dans le caractère de Marcel Besnard. Le jeune homme à la mode, le viveur élégant avait disparu, remplacé par un être taciturne, presque sauvage. Plus de soupers fins dans les cabarets en renom, de petites visites aux coulisses de ces théâtres que peuplent des vertus faciles, de nuits entières passées dans les cercles à courtiser la dame de trèfle. Qu'avait-il fait de soi-même, ce vicomte Besnard, le cavalier de haute mine, le conducteur de cotillons que se disputaient les mères de famille?

Insociable, il perdait peu à peu jusqu'à l'usage du monde; il refusait les invitations et se dérobaît à tous les devoirs de politesse. Même, il n'avait point daigné se rendre au premier « Lundi de l'Impératrice » grave infraction à l'étiquette... Son père, inquiet et attristé, lui adressait parfois quelques douces réprimandes; mais, pour seule réponse, Marcel haussait silencieusement les épaules.

En revanche, il travaillait à rage. Grâce à l'entremise paternelle, sa longue absence du Conseil d'État lui avait été par-



... Il en souleva le marteau et frappa. (Page 276.)

donnée. Après une très noble semonce du toujours éloquent M. Baroche, le vicomte Besnard avait repris ses fonctions d'auditeur ; aujourd'hui fort exact aux séances et rapporteur plein de zèle.

Chaque matin, vers les onze heures, il pénétrait sous les voûtes du palais d'Orsay, pour se rendre aussitôt à la section du Contentieux : une longue salle massive et solennelle, décorée de larges panneaux en peintures célébrant les vertus de robins d'autrefois, — la beauté d'un Achille de Harlay, très beau sous les poignards de la Ligue, la conscience d'un Mathieu Molé traînant, sans la tacher, son hermine sur les barricades de la Fronde... Là, du haut des gradins où siégeait le Conseil, Marcel regardait les avocats s'agiter devant la barre et faire de l'indignation lucrative. Souvent d'étonnantes batailles s'engageaient dans le comité : c'était le fougueux M. Marchand, un petit conseiller courtaud, replet, rubicond, spirituel jusqu'à la jovialité, avec de gros yeux sous de grosses lunettes, d'ailleurs un fantaisiste, presque un hérésiarque en ce sanctuaire de la Thémis administrative ; et c'était l'impassible M. Boulatignier, aux gestes solennels, à la parole d'oracle : un orthodoxe déversant tous ses dédains sur les nouveautés défendues par son collègue. Simple auditeur, Marcel ne pouvait prendre part à ces mêlées héroïques ; toutefois, dans les petites séances, il faisait de fréquents rapports : de la brouille administrative bien étudiée. Excellent fonctionnaire désormais. Le président Boudet, un bonhomme peu affable d'ordinaire, se sentait pris de tendresse pour ce jeune collègue si beau manieur de dossiers. Il devinait en lui du génie contentieux ; il lui prédisait de superbes destinées : « Eh ! eh ! ce petit Besnard, il porte au cœur le feu sacré qui échauffa les Gérando et les Macarel ! Quel bon maître des requêtes ne sera-t-il pas un jour ! Il ira loin ce jeune homme. »

En attendant, il n'allait nulle part, ou plutôt, là seulement où le poussaient les étrangetés de sa fantaisie.

À la nuit tombante, et la séance du Conseil d'État terminée, Marcel Besnard sortait, l'un des derniers ; toujours seul. Alors, pour lui commençait la plus bizarre des promenades. Longeant les quais de la Seine, il s'enfonçait dans les mornes solitudes qui s'étendent vers Grenelle. La bise de janvier le mordait au visage, des bourrasques de neige l'enveloppaient de leurs tourbillons ; et lui, sans rien sentir, marchait encore, marchait toujours, d'un

pas désordonné, furieux. Parfois il se penchait sur la berge du fleuve, comme pour écouter le murmure des glaçons, comme pour voir la débâcle enneigée. De quel regard il suivait cette course vers l'abîme, le malheureux !

Parvenu au pont d'Iéna, il traversait la rivière et se trouvait devant la sombre masse du Trocadéro. Ce coin de Paris, en ce temps-là solitude mal famée, n'était qu'un amoncellement de roches difformes, un fouillis d'arbustes grêles et de broussailles immondes. A cet endroit, l'étrange vagabond arrêtait sa marche. Il se laissait tomber, appesanti, sur un banc, et, pareil à un halluciné, demeurait inerte. Ses yeux s'étaient tournés vers les hauteurs de Passy, et il contemplait le faubourg s'éclairant peu à peu dans la bruine roussâtre.

Mais soudain, il se levait, il s'enfuyait, il rentrait au logis, haletant. Son père, en le voyant revenir, hochait douloureusement la tête ; Marie-Anne essuyait des larmes. Lui, ne remarquait rien, et aux repas de famille n'apportait que les éclats d'une sinistre gaieté, ou que le silence de son abattement.

Un soir, cependant, il franchit ce désert du Trocadéro et descendit la Seine jusqu'aux premiers cottages d'Auteuil. S'orientant alors à travers ces quartiers perdus, il commença de gravir le coteau Boulainvilliers, et, au tiers de la montée, tourna vers la droite. Devant lui s'ouvrait une allée mystérieuse, bordée par des villas de plaisance : la rue des Jardins, — venelle serpentant parmi les arbres et les clôtures.

Presque au commencement de la mystérieuse allée, se dressait un pavillon de style Louis XVI, mignon « vide-bouteille » du dernier siècle : quelque « bagatelle » à rendez-vous galants. Marcel avait ralenti le pas ; maintenant il regardait, immobile... C'était à que, durant le printemps dernier, elle avait caché sa vie... Elle », « l'Autre » ... là qu'ils avaient échangé, tous deux, leurs premiers baisers !

La maison paraissait déserte, morte comme leurs pauvres mœurs d'antan. Sa porte était close et ses volets fermés ; aucun bruit, pas de lumière : l'abandon pesait aujourd'hui sur « l'ermite » ; et, la neige de sa toiture fondant goutte à goutte, lui aussi il avait l'air de pleurer... Et Marcel regardait, baigné de douleur en cette nuit glaciale :

...Oh ! qu'il la connaissait bien, cette demeure maudite, — toute, toute !... Là-bas, voici le mur vêtu de lierre qu'il avait osé

franchir un soir, — le premier soir où Rosine s'était abandonnée, presque sans résistance. Derrière le mur, une vaste pelouse encadrée de lilas. Quelles énervantes senteurs exhalait ce jardin, en cette nuit de mai, toute parfumée de printemps ! Et quels frémissements, Marcel, en ton âme et dans ta chair, tandis qu'à pas furtifs tu traversais les gazons fleuris de pâquerettes !... Au rez-de-chaussée, la porte-fenêtre du salon était ouverte. Une lampe éclairait la pièce de ses lueurs nacrées, et Rosine était là, nonchalamment étendue, — si belle en ses vêtements de deuil, un livre sur les genoux, mais le regard perdu dans l'espace, l'âme envolée en la songerie... Tu entras. Elle poussa un cri et se leva... toute pâle. « Vous !... vous !... » De tes mains, tu lui avais saisi les mains, allongeant la tête, voulant forcer les baisers. Elle se débattait ; elle se rejetait en arrière : « Laissez-moi !... non, non... par pitié laissez-moi ! » Mais, à la fin : « Ah, méchant !... ah, bien-aimé ! »... puis, le silence ; puis, la morsure des baisers rendus !... Trois mois durant, tous deux s'étaient choyés de la sorte, en un profond mystère ; elle, dès l'ombre tombée, entr'ouvrant la fenêtre à l'amant ; lui, se glissant, craintif, au rendez-vous de chaque nuit... Et maintenant... Maintenant, ô misérable ! voleuse d'amour ! empoisonneuse de cœur ! infâme courtisane !...

D'un bond, Marcel se rua contre la maison ; il en souleva le marteau et frappa des coups redoublés. Les coups lugubrement résonnèrent ; un écho les répéta au loin ; mais rien ne bougea dans ce logis fermé... Encore ! encore !... Personne !... Elle avait donc quitté Paris, cette femme ! Partie, échappée sans retour !... « Ah ! lâche que je suis ! » murmura l'abandonné, qui allongea le poing, d'un geste de menace.

Oui, bien lâche, en effet, pauvre possédé de l'amour, puisque vingt fois déjà, tu avais heurté en vain à cette maison muette puisque, malgré ta suprême déconvenue, le lendemain tu la contemplais encore.

Ce jour-là, pourtant, la maison semblait habitée : ses contrevents étaient ouverts ; des lumières allaient et venaient à chacun des étages. Qui donc se cachait derrière ces murailles ?

Comme la veille, Marcel courut à l'entrée et secoua le marteau. Un assez long moment d'attente. Enfin un guichet pratiqué dans un ventail s'entre-bâilla ; une voix interrogea, brutale :

— Que désirez-vous ?

Un nom, celui de la princesse de Carpegna, allait sortir de

lèvres du jeune homme ; cependant, il n'osa le prononcer, et...
venu étrangement timide :

— A qui donc appartient cet hôtel ? demanda-t-il.

— A M. le baron La Chesnaye, répliqua la voix.

Et le guichet fut aussitôt refermé.

Devant cette porte obstinément close, Marcel demeurait stupide... « La Chesnaye ! Il avait donc acheté ce cottage ? Mais alors il avait dû voir Rosine, causer, traiter avec elle !... Ah ! si on pouvait l'interroger ! »

Et Marcel heurta de nouveau.

Cette fois nul ne daigna répondre. Aux extrémités du passage, attirées sans doute par le bruit, se montraient quelques ombres vagues, des silhouettes d'hommes : la rue des Jardins n'était point déserte comme la veille.

Sept heures sonnèrent à l'église d'Auteuil. Les vibrations lointaines de l'horloge rendirent brusquement l'halluciné à soi-même... Et son père, sa douce Marie-Anne qui l'attendaient !... Prenant sa course, il s'élança vers Paris.

IX

L'ENVOI DE M. LAZARE.

Une bruine aiguë commençait à tomber, lorsqu'enfin Marcel arriva dans l'avenue de Breteuil. Par cette âpre soirée et dans les quartiers solitaires du Champ de Mars, il n'avait pu trouver une seule voiture ; il accourait, très en retard.

L'avenue, à cette heure de nuit close, était à peu près déserte, éclairée à peine par quelques réverbères ; chacun prestement regagnait son gîte, et les ombres fuyantes des derniers passants traversaient à la hâte l'opacité du brouillard.

Devant l'hôtel Besnard, un homme toutefois était assis, qui paraissait dormir ; il se tenait sur un banc, inclinant la tête sous la guilée, et courbant son échine déjà couverte de givre : quelque vagabond du pavé, sans doute. Toujours courant, Marcel passa outre, et il allait sonner à sa porte lorsqu'il s'entendit appeler :

— Monsieur le vicomte !

En même temps, le dormeur s'était levé et marchait vers lui.

— Monsieur le vicomte Besnard ?

— C'est moi.

— Je vous savais absent, monsieur, mais je guettais votre retour.

Marcel observait ce quidam si bien informé : un gaillard d'une quarantaine d'années, à barbe noire, à chevelure inculte, et qui portait le costume du commissionnaire parisien, — la veste de velours bleu et la casquette de loutre.

— Que voulez-vous, mon brave?

— Monsieur, je vous apporte un petit souvenir.

— Un souvenir? fit Marcel, surpris de l'étrangeté de ces paroles.

— Oui; un envoi de M. Lazare.

— Je ne connais point M. Lazare.

— Non; mais lui vous connaît bien.

Marcel observait toujours le personnage. Où donc avait-il déjà vu cette figure? Sa mémoire ne lui rappelait aucun nom; pourtant, il avait sûrement rencontré quelque part cette barbe épaisse et ces cheveux mal peignés. Où ça?... dans quel carrefour?... à la porte de quel restaurant de nuit? Un étranger, d'ailleurs, — son accent le dénonçait à chaque mot, — quelque Corse, peut-être un Italien!... Des idées folles commençaient à l'envahir; une vive et troublante émotion le gagnait.

— Entrons chez moi, dit-il.

L'autre lui barra le chemin :

— Inutile d'entrer, monsieur... Vous repartiriez tout de suite!

Et il ajouta, présentant une boîte ficelée :

— Prenez!... Voici la paix du cœur!

Cette phrase de romance avait été prononcée d'un ton si bizarre que Marcel tressaillit... La paix de son cœur! Ah! ça, quel était ce drôle sentimental qui le devinait si parfaitement?... Fort intrigué, il étendit la main :

— Je goûte assez peu les méchantes plaisanteries, mon garçon, et j'ai ma canne à l'usage des mauvais plaisants... Maintenant, donnez.

Il prit le coffret, alla se mettre sous un réverbère et violemment rompit les cordes.

D'abord, une enveloppe de papier d'emballage, aussitôt déchirée; puis une cassette de bois scellée soigneusement. Les cachets volèrent en éclats, Marcel ouvrit, et soudain, il poussa une exclamation angoissée.

Au fond de la boîte s'étalait un bouquet flétri d'églantines...

La face inclinée vers les corolles jaunies, Marcel cherchait à comprendre... La rose des buissons ! l'églantine sauvage ! la fleur dont elle affectait de se parer, « cette femme » ! L'emblème, disait-elle, de son nom ! Un prétexte à ses grandes phrases de comédienne !...

Et l'enamouré revoyait ; il revoyait, là-bas, en l'éloignement si proche du passé, le château de Sasseville, l'ombre sans murmure de ses platanes, la haute muraille habillée de verdure, le buisson d'églantiers, et, parmi les épines, dans la rouille du feuillage, une humble touffe de rosettes épanouies aux tiédeurs de l'automne... Et, là-bas encore, il apercevait, se détachant gracieuse et légère sur la pourpre dorée du soir, la forme de la bien-aimée ; elle allait vers l'arbuste fleuri, en détachait les frileuses, y déposait un baiser et les tendait à son amant : « Prends ces fleurs, Marcel ; ta Rosine porte leur nom, et comme elles, son âme est sauvage... Aux heures de vos défaillances, pauvre ami, si jamais vous connaissez la douleur, regardez-les, et, quand vous croirez ne plus aimer, elles vous diront d'aimer encore... » O souvenir des serments parjurés ! brûlures des baisers menteurs ! implacable tourment du bonheur accompli sans retour !

Une âpre morsure venait de le pénétrer au cœur ; la vision, maintenant, le tenait éperdu.

— Qui m'envoie cela ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Je vous l'ai déjà dit : M. Lazare.

— Où habite votre M. Lazare ?

— Je suis venu pour vous conduire à lui.

— Que me veut-il ?

— Il vous l'apprendra lui-même.

Marcel eut un moment d'indécision.

— Non, pas ce soir ; revenez demain.

L'énigmatique personnage secoua la tête, et, devenant solennel :

— Demain serait trop tard !... M. Lazare se meurt, et un secret terrible pèse sur sa conscience.

— Ah !... je commence à comprendre.

— Non, pas du tout, monsieur !... Venez, partons vite.

Le fils du comte Besnard hésitait encore ; l'autre se pencha vers lui :

— On voudrait, monsieur, vous parler d'« Elle » !

« Elle !... » Cette fois, la démence d'amour fut plus forte que la

raison. Mais il se tourna vers le porteur du mystérieux bouquet :

— Partons ! dit-il ; ... je vous suis.

Ils s'éloignèrent aussitôt.

Sur l'Esplanade, une voiture passait à vide : ils y montèrent.

— A Montmartre commanda l'inconnu, ... place Saint-Pierre, au bas de la rue de l'Église.

X

MONSIEUR LAZARE

C'était une ruelle sordide, un escarpement à pic grimpant parmi des terrains vagues et des friches sablonneuses. Le bas de cette montée plongeait dans les brouillards flottant sur le carrefour Saint-Pierre, le sommet allait se perdre sous l'ombre de la vieille église de Montmartre. Dans ce chemin abrupt rien qu'une maison, — tout là

haut : une bâtisse à cinq étages, plâtras d'aspect misérable. Quelques lumières, — des clartés rougeâtres de chandelles, piquaient çà et là son obscurité sinistre : un repaire.

— *Ecco !* dit l'homme qui jusqu'alors avait guidé Marcel. Nous sommes arrivés. Vous demanderez la chambre de la signora Giulia Negri : c'est là qu'habite M. Lazare. Moi, je vous quitte ma mission est terminée.

Et il redescendit la rampe, abandonnant son compagnon.

Sans hésiter, Marcel pénétra dans le bouge... D'abord, un



... Une femme âgée tenant un flambeau. (Page 281.)

étroit couloir infect et suintant, puis à l'extrémité d'un bocal visqueux, sous la cage de l'escalier, la loge du concierge.

— La chambre de M^{me} Giulia Negri?

Dans cette loge, courbé sur son établi, un portier-tailleur rapiécail des guenilles. Au nom de la femme Negri, vivement il quitta ses pannes et alla se camper en face du visiteur.

— Vous venez sans doute pour le citoyen de là-haut, dit-il...

Pas besoin de vous essouffler à courir!

Il doit être mort...

En tout cas, au cinquième, dans le corridor, troisième porte à gauche.

Sur ce, le rape-tasseur de haillons regagna son taudis et reprit sa besogne.

Marcel Besnard commença de gravir l'escalier poudreux, une spirale étouffée, branlante, qui se tordait et s'étriquait vers les combles.



... Donc, notre aimable Rosine est à Paris. Page 281

Pour tout éclairage, un lumignon enfumant les premières marches; mais, dès le second palier, nuit complète. Bientôt, il dut s'arrêter : son pas était lourd, plus lourde encore sa pensée...

Qu'allait-il faire ce M. Lazare? Demander la raison de tout ce mystère? Quelle folie! Eh bien, soit, folie! mais il voulait savoir, et il saurait! Qui donc les avait envoyées, ces fleurs exhalant tant de souvenirs? Que signifiait ce bouquet d'églantines? Expression d'un regret... d'un remords? Désir de se revoir?... Se revoir! Ah! ah! drôlesse, en vérité, on allait rire!

Il reprit son ascension.

Au cinquième étage, obscurité profonde. Marcel tâta la muraille pour s'orienter dans cet inconnu. Aucun indice. Du poing il heurta plusieurs coups, au hasard; enfin, il appela...

Aussitôt une porte s'ouvrit, et une femme âgée tenant un flambeau scruta du regard les profondeurs du corridor. La Giulia

Negri, assurément, cette vieille au costume de modèle italien, avec sa jupe de velours, son corsage de velours, sa chemisette de toile bise : quelque poseuse d'atelier.

— Qui demandez-vous, monsieur?

— Le signor Negri.

— C'est moi.

— M. Lazare est-il visible?

La femme joignit les mains.

— Visible?... Ah! sang du Christ! Oui, bientôt visible pour le bon Dieu!

Elle s'interrompt :

— Il appelle, je crois... Attendez : je reviens.

Elle referma la porte, laissant le faiseur d'enquêtes en pleines ténèbres.

Une vague terreur, mêlée de honte, le gagnait peu à peu... « Quoi! voulait-il assister à cette agonie? Quelle indignité!... Mais sauve-toi donc, éloigne-toi au plus vite, fou ridicule! Ne vois-tu pas que l'on te mystifie? ne comprends-tu que tu vas donner dans quelque piège?... Allons, allons, dehors! et sur-le-champ!... » Toutefois, il ne s'éloignait point... « Si, d'aventure, ce moribond possédait un secret; — le secret d'où dépendent ton repos et ta vie, Marcel!... » Et dans la nuit de ce couloir fétide, il attendait, aux écoutes...

Enfin, la vieille reparut et lui fit signe d'avancer.

— Entrez, monsieur! Le *padrone* veut absolument vous voir...
Ma, oh, ma, il povero!

Et sa parole, son geste, l'expression de sa figure, toute sa mimique italienne, disaient à la fois que ce M. Lazare était au plus mal. Elle s'effaça discrètement pour livrer passage : Marcel entra.

La chambre où Marcel venait de pénétrer, basse et sordide, était empuantiée par tous les relents de la misère. Son plafond lézardé, fendu en maints endroits, laissait entrevoir les bardeaux de la toiture : aux heures d'orage, la pluie ou la neige devaient inonder ce gâletas. Tout y criait famine : le papier qui pendait lûtre et taché de moisissures, la lucarne dont les vitres étaient remplacées par des chiffons, la paille qui gisait dépenaillée dans la poussière : certes les jours sans pain étaient familiers à ce laïus... Pourtant, sur les carreaux du sol, un tapis de moquette couvrait ses couleurs fanées, — luxe bizarre en cette pouillerie

besogneuse; peut-être le témoignage d'un temps où il y avait plutôt quelque touchante attention de la Negri pour ce M. Lazare, le mystérieux *padrone*. Une couchette de noyer, brillante et garnie de sa courtépointe, devant être le lit du malade; quant à la femme, sans doute elle se contentait de l'immonde litière jetée dans un coin.

Ce taudion était, à ce moment, en partie obscur, éclairé à peine par une lampe que coiffait un abat-jour. Près d'un poêle, un homme sommeillait dans un fauteuil, vieillard caduc et cheu qui se tenait prostré sur lui-même. Sa respiration sifflante, saccadée, douloureuse, crépitait dans le silence, pareille au râle des agonies.

Au bruit que fit la porte, le dormeur sembla s'éveiller; il redressa l'échine, et d'une voix très faible :

— Approchez donc, monsieur le vicomte, mon bel ami : approchez, et soyez le bienvenu !

Marcel poussa droit vers cet homme, le regarda, et jeta un cri de stupeur :

— Vous !

Il avait reconnu le prince de Carpegna.

Un rire muet agita le corps du malade :

— Oui, dit-il, moi !... Plaisante aventure, n'est-il pas vrai?... un mort, après une année, sorti de son tombeau !... « Lazare, éveille-toi ! » et le prince de Carpegna surgit du sépulchre !... Asseyez-vous donc, cher monsieur ; nous avons à causer ensemble... Parbleu, vous me contemplez tout aussi effaré qu'était don Juan devant la statue du Commandeur !

Une quinte de toux suivie d'une suffocation coupa net sa funèbre facétie. Il allongea la main vers une potion placée près de son fauteuil et en but quelques gorgées :

— La santé des mourants ! dit-il... une recette milanaise, l'admirable découverte du célèbre Verga !... En voulez-vous goûter ?

Il riait derechef, de son rire silencieux et macabre :

— Vous pardonnerez, j'espère, monsieur le vicomte, l'ignominie de ce logement : je n'ai pu m'en procurer d'autre. D'ailleurs, la digne femme qui veut bien m'y donner asile est une vaillante créature, une compatriote, éprise, elle aussi, de notre malheureuse Italie... Oui, ma bonne Giulia, nous allons semant nos os par toutes les terres d'exil ; mais le souffle des vents emporte nos âmes vers la patrie ; là-bas, les fils bien-aimés nous res-

parent, et le saint homme des pères s'incarne en les enfants !... Excusez, monsieur le Viennois, cet accès de lyrisme, comme dirait un des grands hommes de vos petits journaux : hélas ! nous autres qui souffrons, nous sommes des lyriques... Où en étais-je ?... Non, le prince de Carpegna ne peut vous accueillir dans un palais : il se couche... ou plutôt il est mort ; toutefois, M. Lazare est très heureux de votre visite.

Il fit une courte pause, se rapprocha péniblement, et, se penchant vers Marcel Besnard :

— Votre belle Rosine est à Paris... Voulez-vous la revoir ?

Marcel ne put réprimer un haut-le-corps, mais ne répondit rien.

— Oh ! je devine ! continua le vieil homme ; je lis même au fond de votre cœur. Vous dites : ce prince de Carpegna, quel mauvais drôle et quel infâme !... Vous vous trompez, monsieur : mon honneur, tel que je le comprends, — moi, — vaut assurément le vôtre ; quant à ma morale, peu m'importe ce qu'en pourraient penser messieurs les bourgeois de votre France !... Au surplus, je ne vous aurais point dérangé de sitôt ; même j'aurais volontiers attendu encore. Mais la mort, dont j'ai prétendu jouer, ne veut plus m'attendre. Elle m'étreint, elle m'étouffe : les suites de certaine blessure que vous connaissez bien, — votre œuvre, monsieur le beau manieur de pistolet ! Aussi, avant d'expirer, ai-je souhaité faire un heureux : vous !... Donc, notre aimable Rosine est à Paris ; dites, voulez-vous la revoir ?

Un éblouissement lui prit à nouveau, et ses doigts allèrent quérir la potion milanaise, trouvaille de l'illustre Verga... Stupéfait par tant de cynisme, Marcel écoutait sans répondre, et tout angoissé : enfin, il allait donc savoir !...

Quelques minutes passèrent de la sorte, et la crise, une fois encore, se calma... D'un geste familier, M. Lazare voulut saisir la main du jeune homme ; mais celui-ci s'écarta, méprisant.

— Quelle femme charmante, notre belle Rosine ! reprit le prince de Carpegna... une déesse, avec ses yeux de Vénus et sa chevelure de Junon ! étincelante d'esprit, tournant le madrigal mieux qu'une Deshoulières, écrivant la prose comme une Sévigné, — toute charmante !... Oui, mais très pauvre... Qui donc, en ce moment, défraye son luxe et la pare de plus de bijoux que la poupée de Lorette ? Oh ! ce n'est pas moi, je vous jure ! Serait-ce vous, par hasard, cher monsieur ?... De grâce, ne tourmentez

pas ainsi votre gant ! Un acte de violence contre un malade serait une lâcheté, et vous n'êtes pas un lâche ; du moins je l'espère... Dites, qui donc entre-t-elle ainsi votre Rosine ?

Et chaque mot prononcé d'une voix très basse, était en réponse d'accès de toux, de suffocations, de longs silences, de ricane-ments sinistres : c'était hideux.

En dépit de la panacée milanaise, le malade s'affaiblissait rapidement ; sa parole devenait moins nette, sa respiration plus cavernueuse : avant peu, la chose était certaine, une syncope finale allait clouer l'insolent rictus de ces lèvres et terrasser l'audace de ce lutteur contre l'agonie...

D'un suprême effort, il sembla ramasser toute son énergie, comme pour livrer un dernier assaut.

— Moi, dit-il, depuis un an, pour tout le monde, je suis mort ! L'ignominie de ma veuve ne saurait donc m'atteindre en cette tombe où chacun me croit descendu : mon honneur de mari est sauf !.. Mais vous, monsieur, qui avez été l'amant public de cette femme ; vous, qui avez, devant tout Paris, vécu avec elle ; vous qui la vouliez épouser ; vous que son abandon désespère et tue... que prétendez-vous faire ?

Marcel Besnard se leva, frémissant :

— Assez !... Je ne veux pas comprendre !

Le vieil homme se redressa, et, cette fois, lui saisissant le bras :

— Ah ! vous ne voulez pas comprendre !... Mais vous ne savez donc rien, jouvenceau candide... rien, rien !... Mais vous ignorez donc quel abominable ridicule entache aujourd'hui votre nom !... Ah ! ah ! ah !... Tandis que, pauvre sot, vous couriez l'Europe à la poursuite de cette femme, elle, tranquillement, vivait à Paris... avec un autre, ... un nouvel amant, ... un bien-aimé, celui-là !

— Le nom de cet homme !

— Cherchez vous-même, joli monsieur !... Comme ils se moquaient de vous, les impudents ! Vous étiez leur grotesque, leur fantoche, leur éclat de rire !... Bon Dieu ! n'avoir pas trente ans, et déjà être un *patito* fameux, un Sganarelle... Ah ! ah ! ah !... Vous ne voulez pas comprendre ; mais, dans cet instant même, pendant que je vous parle, ils sont en rendez-vous d'amour, votre Rosine et l'autre !... Oui, l'autre !... A l'autre, désormais, les doux propos et les caresses ; à l'autre, les baisers ; à l'autre, les palpitations de la chair ; à l'autre... Que vous êtes pâle, mon pauvre

monsieur! Dites, refusez-vous toujours de la revoir? Auriez-vous peur de... Ah! lâchez-moi : vous me faites mal!

D'un élan furieux, Marcel venait de se ruer contre cet homme, et, lui enpoignant les épaules, le secouait avec rage :

— Misérable!... misérable!... Va, tu es bien de ton pays : n'osent frapper toi-même, faisant frapper les autres!

Mais lui, sans répondre à cette offense :

— C'est nuit! entendez-vous?... Ensemble! comprenez-vous?... A Passy!... Dans la maison que vous savez!... Mais allez donc ; mais courez donc, monsieur!... et soyez armé!

De ses doigts, de ses ongles, il s'était accroché aux mains qui le brutalisaient, et se laissait traîner par la chambre, ricanant, râlant à la fois :

— Armé!... Tuez ou l'on vous tue!... Passy!... La maison!... Jardin!... En bas... en bas... elle, lui,... et... et...

Soudain, il lâcha son étreinte, jeta une clameur, et s'abattit sur le sol.

Au bruit de cette chute, la Negri qui surveillait au dehors accourut :

— Mort! cria-t-elle... Il est mort, le noble prince, le saint martyr de son pays!

Elle poussait des plaintes gémissantes et apostrophait le corps inerte par *voceri* désespérés :

— Pourquoi as-tu voulu mourir avant d'avoir revu la patrie? Pourquoi n'avoir pas attendu le jour qui se lève, l'aurore prochaine de liberté?

Cependant, avec l'assistance de Marcel Besnard, l'Italienne avait étendu le prince de Carpegna sur le tapis de la chambre. Allumant alors un flambeau, elle le plaça, tel qu'un cierge, près du visage convulsé, puis se mit, elle-même, à genoux... Muet de stupeur, cloué par l'épouvante d'un pareil cauchemar, Marcel demeurait là n'osant partir. Il guettait un retour de la vie ; aux écoutes d'un dernier murmure de cette voix, d'une révélation suprême de cette haine...

La femme avait pris un livre de messe, et, prosternée, récitait les litanies de la Vierge :

« *Virgo clemens, Virgo virginum, ora pro nobis.* »

M. de Carpegna respirait encore ; mais la connaissance ne revenait point, son râle s'étouffait, à chaque instant plus faible. Le temps passait, au dehors, l'horloge de l'église de Montmartre

sonna onze heures... Et toujours, en l'horreur funéraire de la chambre, les suppliantes litanies montaient vers la Mer des miséricordes.

« Porte du Ciel !... Refuge des pécheurs, priez pour nous ! »

Chose étrange ! Maintenant, à chacune de ces déprécations, le corps allongé se remuait ; des saccades faisaient trembler ses mains : on eût dit des gestes de colère... Brusquement, la Negri interrompit son oraison ; — avait-elle deviné ?... Se penchant alors sur l'agonisant, elle lui souleva la tête, et pareille à une nourrice au chevet d'un enfant qui s'endort, toute naïve elle se mit à chanter...

Elle chantait tristement une chanson joyeuse, une romance populaire en toute l'Italie, la canzonette des gaietés vénitiennes aux jours où Venise pouvait être gaie : « *Mamma, mamma!*... Aime-moi, aime-moi !... »

Tout à coup le moribond remua la tête, il rouvrit les yeux, et ses lèvres s'agitèrent :

— *Dio!* bégaya-t-il... *Dio mio, tu patria!*

Puis, sa tête retomba ; puis, un gros soupir ; puis, — plus rien... Il était effrayant à voir ; sa bouche béante semblait toujours lancer un éclat de rire, et ses grands yeux immobiles menaçaient encore, chargés de haine.

Non, la mort n'avait point voulu attendre ; impatiente, elle avait coupé court la délation. Aucune autre parole dénonciatrice ne pouvait plus sortir de ces lèvres ouvertes : Lazare avait remporté dans la tombe toute une moitié de son secret...

Épouvanté, de rage éperdu, Marcel Besnard s'élança hors de cette chambre et de son abomination silencieuse.

XI

LA RUE DES JARDINS

Maintenant, il allait plus lentement, et plus lentement aussi marchait à ses côtés l'image du prince de Carpegna. Parvenu au boulevard extérieur, il se laissa choir sur un banc ; aussitôt, vint se placer devant lui le fantôme de sa pensée, l'agonisant dénonciateur à la face blême, au rire injurieux. Et Marcel entendait les grincements du râle, la tombée du corps, et surtout, surtout,

les dernières paroles échangées par l'agonie : « Cette nuit... Ensemble... dans la maison... Lui... Elle ! »

Le lendemain, à cet hôtel de la rue des Jardins que tantôt l'on dénommait pour le *gardez-vous galant* ! Lui?... Cet ignoble La Chesnaye, sans doute ! Elle!... Ah ! la prostituée !

Une clarté, toutefois, une lueur de raison traversait les ténèbres de cette âme en tourmente...

« Pourquoi mentir se cachait-il ainsi, le vieux Carpegna ? Pour-

quoi ce changement de nom et, durant une année, cette comédie de la mort ? Oui, pourquoi ?... » — « N'importe ! répondait aussitôt la passion... mystère à pénétrer, mais plus tard, demain!... Lui... Elle... ensemble... cette nuit ! »

Et, se levant, il reprit sa marche.

Descendant le quartier des Martyrs, bientôt il at-



.. Un merveilleux joujou, monsieur. Page 200.)

teignit le faubourg Montmartre et la rue Le Peletier.

Bien que minuit fût sonné déjà, cette rue était pleine de monde et très bruyante. À gauche, la marquise de l'ancien Opéra flamboyait sous le gaz, car, ce soir-là, 13 janvier, il y avait grand bal travesti : une de ces fêtes de bienfaisance où, sous prétexte d'œuvres pies, l'amour du prochain fait bacchanale. Toutes les vieilles « aux camélias » et autres demoiselles de marbre en étaient les patronnesses, et se devaient pavaner dans ce prostibule.

Marcel Besnard eut, un moment, la pensée de louer un domino et de se jeter en pleine cohue... Certes, on devait pouvoir s'étourdir, là dedans ! Ah ! s'oublier, s'annéantir, corps et âme, en la crapule de quelque débauche ! Laisser finir cette nuit ! Voir enfin poindre le jour !...

Nous... Il passa outre et pénétra dans les galeries.

La double galerie de l'Opéra regorgeait d'une foule tapageuse : c'étaient des rôdeurs du trottoir et des femmes galantes, d'honnêtes bourgeois flanqués de leurs compagnes, et beaucoup de messieurs en habit noir, jeunes ou vieux, dégoisant le propos obscène ; bref, la promiscuité de la bêtise et du vice parisiens. Des masques se tenant par le bras fendaient la bousculade, avec des cris, des huées, des ignominies d'apostrophes et de ripostes : le « Paris joyeux » s'amusait. Toutes les boutiques étaient allumées, et les marchands se tenaient à leurs comptoirs : restaurateurs de nuit, pâtisseries-traiteurs, loueurs de costumes, parfumeuses d'arrière-salons.

A l'extrémité du passage, près du théâtre, un magasin d'armurier attirait les regards des flâneurs. Lui aussi faisait appel aux chalands, et des groupes de badauds en contemplaient la devanture : une vitrine miroitante où brillaient les sabres et les épées, les fusils de chasse et les carabines. Sur une tablette, un monceau de revolvers.

Marcel, comme les autres, s'était arrêté devant l'étalage ; mais il n'y jeta qu'un coup d'œil rapide, et continua son chemin pour gagner le boulevard.

La neige floconnait de nouveau ; une rafale qui traversait Paris, un tourbillon qui fouaillait la ville. Le jeune homme revint donc sur ses pas et remonta la galerie... Devant la boutique de l'armurier, les oisifs qui musardaient tout à l'heure s'étaient dispersés : il fit halte et s'approcha. Maintenant, ses yeux fixes et grands ouverts regardaient...

Oui, ils étaient gentils et finement travaillés, ces petits revolvers ; de véritables bijoux : un, surtout, à manche d'ivoire, qui scintillait sous le gaz... Oh ! le mignon bijou, commode à emporter et bien digne d'être offert à certaine mignonne !... « Moi, je sais, Marcel, un lien plus indissoluble que le mariage : la mort ! Lorsqu'un être aimé vous trompe, on le tue. »

Brusquement Marcel Besnard s'éloigna ; brusquement il s'arrêta



... Les cheveux épars, son vêtement de nuit. Page 292.

court. L'arme chatoyante l'attirait : il entra dans le magasin.

Le marchand vint à sa rencontre :

— Que désire monsieur ?

— Combien ce revolver... celui-ci, à manche d'ivoire ?

L'arquebusier prit à l'étalage l'objet désigné :

— Un merveilleux joujou, monsieur : le *colt* français et national : système breveté de notre maison. Voyez plutôt : cran de sûreté, percussion périphérique, jamais de raté ; c'est admirable !... Soixante francs.

Marcel jeta sur le comptoir l'argent demandé et s'empara de cette chose fascinante : il la tournait et retournait entre ses doigts.

— La boîte de cartouches par-dessus le marché, ajouta le vendeur.

— Inutile ! gardez-la... Ah, toutefois ! voudriez-vous me charger ce revolver ?

L'homme introduisit des cartouches dans les six chambres du cylindre :

— Voilà, monsieur !... Du nanan pour les voleurs d'argent ou pour les larrons d'amour !

Sans même sourire de cette joyeuseté, Marcel glissa le pistolet dans sa poche et sortit...

Durant quelques secondes, l'inventeur du *colt* français et national suivit du regard cette figure sinistre qui s'éloignait ; puis il rentra dans sa boutique, en levant les épaules :

— Allons ! dit-il, ... encore un mari !

Sur le boulevard, des fiacres traînaient, en maraude ; le jeune homme appela un cocher.

— Dix francs de pourboire ! A Passy, au bas de la rue Boulainvilliers. Très vite !

Le cheval fut mis au galop : une demi-heure plus tard, Marcel descendait au bas de la montée.

Malgré l'heure avancée et la froidure piquante, la rampe du coteau Boulainvilliers n'était point déserte comme à l'ordinaire. Ça et là, des formes humaines allaient et venaient, semblant errer par ces solitudes endormies.

A l'angle de la rue des Jardins stationnait une voiture ; un coupé aux lanternes éteintes, et d'aspect mystérieux. Marcel en regarda les panneaux : sur la portière s'entrelaçaient deux chiffres, un C et un L.

La Chesnaye!...

Et, fou de colère, l'énamouré, palpant la crosse de son pistolet, se jeta dans la ruelle.

La bourrasque faisait trêve : à peine quelques flocons voilant encore dans l'espace ; mais, sur l'étroite chaussée, la neige et la glace fondantes formaient un bourbeux marécage. De tous les parcs d'alentour s'exhalaient d'aëres senteurs de bois mouillé ; une émanation de terre humide ou de feuilles croupies. Dans le ciel bas et lourd des nuages tournoyaient, envolées fantastiques ; par instants, une ombre épaisse enveloppait la ruelle ; et, par instants encore, les soudaines blancheurs d'un quartier de lune illuminaient ces ténèbres. Un silence pesant.

La maison était close, toute discrète. Pourtant, de chaque étage et par les fentes des persiennes glissait une trainée de lumière.

Ils étaient là !

Marcel, rampant dans cette fondrière, longea la clôture du parc. Il grimpa sur une borne ; à deux mains, il saisit les rameaux d'un lierre qui pendait vers le sol.

A ce moment, une éclaircie des nuages lui fit distinguer, là-bas, aux extrémités de la ruelle, deux hommes qui allaient et venaient, à pas lents. Tout à coup, ils s'élancèrent, en criant, vers lui...

Damnation ! on l'avait aperçu !... Bah ! trop tard !...

Un effort ! et il atteignit la crête de la muraille ;... un élan ! et il retomba dans une charmille... Il se dégagea, traversa rapidement la pelouse, et sur les marches du perron s'arrêta, haletant.

Les volets de la porte-fenêtre étaient fermés ; mais derrière cet abri on causait : un murmure de paroles, de baisers peut-être !...

A pleins doigts, Marcel étreignit les palettes ; violemment il les ébranla. Les volets cédèrent :... on n'avait pas mis les crochets de sûreté !...

Dans la chambre, un léger cri ; puis, des ténèbres subites : « ils » venaient d'éteindre leur lumière...

De tout son poids Marcel appuya sur la porte ; les carreaux volèrent en éclats, et la porte s'ouvrit :... elle n'était même pas verrouillée.

Le forcené se rua devant lui.

Alors, dans la neigeuse clarté brusquement épanchée, il entrevit une ombre qui cherchait à s'enfuir... Marcel tenait le revolver ; au hasard il ajusta : le coup partit.

Presque aussitôt le meurtrier se sentit terrassé et lourdement abattu sur le parquet. Des genoux lui écrasaient la poitrine ; des mains lui tordeaient le poignet : on arrachait son arme. Lui ne résistait pas, ne se défendait pas ; prostré, stupide, à présent anéanti.

Dans la maison s'élevaient des rumeurs confuses, des pas rapides, des exclamations étouffées, — un tumulte silencieux ; puis, le fracas d'une porte cochère, bientôt le roulement d'une voiture qui s'éloignait.

Une voix d'homme s'éleva, cette fois haute et claire : celle de La Chesnaye :

— Rassurez-vous, messieurs ;... l'Empereur n'est point blessé.
L'Empereur !

Enfin, la chambre s'éclaira ; des gens de police entrèrent, apportant des flambeaux. Devant eux marchait la princesse de Carpegna, les cheveux épars, son vêtement de nuit en désordre, à moitié dévêtue, toute blême.

Elle courut vers celui qu'on tenait abattu sur le sol, se pencha pour le voir et poussa un cri... — le cri d'une bête blessée.

— Toi !... Ah ! les bandits !... c'est Marcel qu'ils m'ont envoyé !

Mais se relevant aussitôt, et apostrophant toute cette cohue :

— Eh bien, emportez-nous ensemble, vile canaille !... Cet homme est mon amant, et moi, je suis sa complice !

Gillb. AUGUSTIN-THIERRY.

(A suivre.)

LE CURÉ DE FAVIÈRES¹

(Suite.)

V

L'union de M. Lefrançois et de la belle Florence Guépin n'avait pas donné, tout d'abord, au banquier autant de satisfaction qu'il se croyait en droit d'en attendre pour son argent. La fille du menuisier, un peu grisée par ses prospérités soudaines, avait pris une très haute idée d'elle-même. Les adorations exagérées de son mari avaient achevé de faire d'elle la personne la plus infatuée qui se pût rencontrer à vingt lieues à la ronde. La riche bourgeoisie de Beaumont, déjà portée à critiquer le mariage du banquier, qui épousait une fille d'aussi basse extraction, avait été justement choquée par les airs de triomphe de M^{me} Lefrançois. Un peu de modestie aurait valu à Florence la bienveillance d'une société qui n'avait pas de raison de repousser la petite Guépin, si elle savait se tenir à sa place.

Une maison ouverte, où la jeunesse trouverait à se divertir, n'était pas à dédaigner. On aurait passé, pour y venir, sur la mauvaise réputation du mari et sur la modeste origine de la femme. Mais quand les vieilles familles de la ville virent le nouveau ménage se donner des allures dominatrices et vouloir prendre le haut du pavé, une opposition se manifesta très nette contre ces prétentions et M. et M^{me} Lefrançois constatèrent qu'on leur faisait grise mise.

— Ce sont des envieux, dit le banquier à sa femme. Ils m'en veulent de ce que je suis plus riche qu'eux !

— Ce sont des chipies, répliqua Florence, elles ragent de ce que je suis plus jeune qu'elles !

Elle n'ajouta pas : et plus jolie, mais elle le pensa et son mari

(1) Voir les numéros des 9, 16 et 23 Octobre 1897.

aussi. Il était de plus en plus épris d'elle, et se sentait prêt à tenir tête à tout. Il ambitionnait pour les beaux yeux de la ravissante blonde qui l'avait ensorcelé au point de le conduire jusqu'à la mairie. L'empire qu'elle possédait sur lui était tel qu'il ne regrettait pas d'avoir donné sa liberté. C'était bien la première fois que voyant comble un marché, il ne soupirait pas, en pensant qu'il avait donné quelque chose en échange de la marchandise.

Éloignés de la société, ils ne firent pas effort pour dissiper les préventions. Ils se cantonnèrent chez eux et jouirent de la plus grosse fortune du pays, dans le plus bel hôtel de la ville. Ils cultivèrent les relations particulières de M. Lefrançois, qui étaient presque toutes commerciales et où dominaient les célibataires. Les diners qu'ils donnèrent furent bientôt renommés. On y buvait des vins choisis et on y mangeait une chair exquise. Lefrançois, très gourmand, vit ses manies flattées par sa femme qui se révéla maîtresse de maison supérieure. En un an le banquier fut à ce point édifié sur les capacités administratives de Florence qu'il lui laissa conduire son ménage comme elle voulait et paya la dépense sans même la contrôler. De la part d'un homme aussi déliant que l'était le banquier, c'était une preuve d'estime extraordinaire. Jamais il n'en avait fait autant, pour qui que ce fût, même son propre père.

Il prit l'habitude de consulter la jeune femme. Le matin il venait s'asseoir dans son cabinet de toilette, pendant qu'elle s'habillait, et tout en se régaland du spectacle de cette fine et blonde créature allant, venant, en peignoir, peignant ses beaux cheveux, attachant son corset, et passant devant lui en pantalon brodé et en bas de soie, il lui racontait ses affaires, lui expliquait ses opérations, et lui demandait son avis. Il était surpris de son rapide et sûr jugement. Presque sans réfléchir, comme par une intuition secrète, elle disait : « Non, il ne faut pas faire cela », ou bien : « Je crois que tu auras raison d'agir de la sorte », et inmanquablement le résultat démontrait l'exactitude de son appréciation. Il lui disait dans les premiers temps :

— Mais pourquoi me réponds-tu ainsi ? Quel motif as-tu de désconseiller telle speculation, ou de recommander telle autre ?

Elle eut la franchise de répondre tout simplement :

— Il m'est impossible de l'expliquer. Je sens que c'est avantageux, ou que c'est défavorable. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. C'est une impression.

Lefrançois était trop intelligent pour croire que sa femme recevait des inspirations du Ciel. Il conclut qu'elle était donc d'un parfait bon sens, d'un admirable instinct des affaires, et que, sans efforts, sans contention, elle allait tout naturellement à la solution juste. Il en profita, car il n'était pas homme à rien laisser perdre, et ayant un si bon conseiller dans sa maison, il se fût jugé bien sot de ne pas le consulter. Florence devint donc, en quelque sorte, une associée pour Lefrançois, et acquit sur son esprit un ascendant que rien désormais ne devait affaiblir.

Ce fut ainsi que la belle put le tromper, sans gêne et sans danger. Car si la petite Guépin se révéla une maîtresse de maison incomparable, une femme d'affaires hors ligne, elle donna, par contre, à son mari, quelques rivaux, qui, s'il les avait soupçonnés, auraient pu lui fournir, sur les causes de la chance que lui valait sa femme, des données imprévues. On n'épouse pas, à quarante-cinq ans, la plus jolie fille du département sans courir quelques risques. Lefrançois n'avait jamais été beau, et il était vieux. Vieux s'entend comparé à une petite Guépin de dix-sept ans. Il n'était pas gracieux, et la passion qui lui venait, sur le tard, le rendait plus exigeant qu'agréable.

Pendant deux ans, cependant, il fut le seul maître et le seul bénéficiaire de cette ravissante Florence, à qui le mariage avait réussi, et qui s'épanouissait dans un embonpoint savoureux de beau fruit velouté. Mais au bout de la deuxième année, comme l'hiver commençait, Lefrançois commit l'imprudence d'amener chez lui le vicomte de Sasseval, qui cherchait à emprunter une grosse somme sur ses terres de Hermes, et le charmant jeune homme ne fit pas dans la maison qu'un emprunt d'argent.

Du reste, adroite et délurée, la belle M^{me} Lefrançois s'arrangea pour n'être même pas soupçonnée à Beaumont. Elle avait Paris à portée, et le chemin de fer facilitait toutes les rencontres que peut souhaiter un amour partagé. Elle eut, toutes les semaines, des achats à faire, et le magasin du Louvre, et l'hôtel du même nom, se partagèrent les heures qu'elle sut dérober à l'astuce clairvoyante de Lefrançois, car presque toujours elle se fit accompagner par lui à Paris.

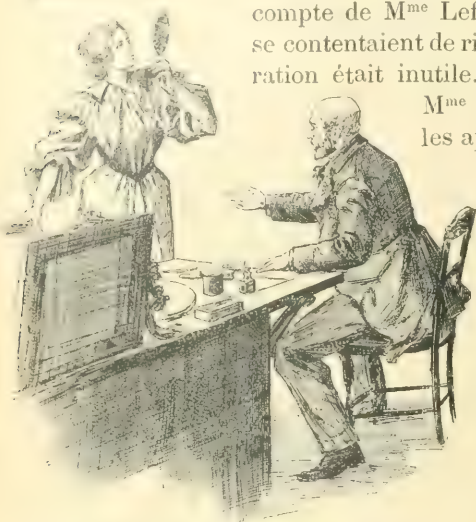
Elle poussa l'audace et la précaution, jusqu'à ne pas vouloir se mettre en chemin de fer sans qu'il fût du voyage. Et le banquier avait la tâche de la ramener, le soir, érasée de fatigue, brisée d'amour et mettant ses accabllements sur le compte du piétine-

ment dans les magasins. La jeune femme était habile, mais les amants ne furent pas discrets et ce fut grâce à leurs bavardages qu'on put dresser la liste, pas très longue, car elle était amoureuse et point chagrine, de ceux qui furent favorisés par elle. On en compta trois, qui tous valaient la peine qu'on s'émût pour eux car c'étaient de fort beaux garçons et des galants hardis. Un quatrième parut douteux. Les malveillants seuls l'ajoutaient au

compte de M^{me} Lefrançois. Les indifférents se contentaient de rire en disant que l'exagération était inutile. En tout cas, la petite

M^{me} Lefrançois savait bien les apparences, car jamais personne ne surprit quoi que ce fût qui pût être donné comme une preuve de sa mauvaise conduite.

Il y avait cinq ans qu'elle était mariée lorsque, pour la première fois, Lefrançois eut un soupçon et des inquiétudes. Le père Guépin, aussitôt sa fille établie, comme il disait, avait vendu son



... Le matin, il venait s'asseoir dans son cabinet de toilette. (Page 294.)

fonds à son premier ouvrier et s'en était allé à Orcimont surveiller les intérêts de son gendre. Il habitait une sorte de petit bâtiment, à portée de la ferme, et vivait là comme un régisseur. Il se promenait sur le domaine avec un fusil, et finissait régulièrement sa tournée par une station chez l'aubergiste, avec lequel il faisait une partie de piquet en buvant des apéritifs variés.

Son gendre lui ayant interdit formellement de venir à Beaumont, c'était Florence qui se déplaçait, de temps en temps, pour s'assurer de l'état de santé du père Guépin et surtout de la façon dont il gouvernait son existence. Le vieux menuisier, les jours où sa fille lui faisait visite, se mettait en grande tenue, ne buvait que de l'eau rouge à son déjeuner, afin d'être parfaitement lucide, car il craignait fort M^{me} Lefrançois qui ne se gênait pas, à l'occasion, pour le gronder sévèrement. Elle passait habituellement

quelques heures avec son père et rentrait à Beaumont pour dîner. C'était une promenade, entre deux trains. Le vieux Grépin le reconduisait à la gare, et, après l'avoir aidée à s'installer dans le wagon, il reprenait, avec le soulagement d'un écolier qui est quitte de l'inspection, le chemin de l'auberge où son compère l'attendait.

Un jour d'automne que Florence était venue à Oreimont, le temps s'étant mis à la pluie, la jeune femme exigea que son père la quittât à la gare et retournât chez lui, avant l'arrivée du train.

Assise dans la salle d'attente, elle songeait, au coin d'un feu de coke qui brûlait mal, lorsqu'un voyageur élégant et de belle tournure entra, fit un tour, s'approcha de la cheminée, moins pour se chauffer que pour examiner la femme qui était là, et, ayant lancé à Florence un coup d'œil appréciateur, il alla s'adosser à la muraille et regarda sur la voie à travers les carreaux poussiéreux de la porte.



... Florence monta, aidée par Bernard
(Page 298.)

Dans l'obscurité, et sous son voile, M^{me} Lefrançois était difficile à reconnaître. Cependant, le beau voyageur avait distingué facilement l'élégance de la tournure, la jeunesse du visage, et cet ensemble de recherche et de soins de tout l'habillement, depuis la pointe des bottines jusqu'aux fleurs du chapeau, qui trahit la femme coquette et désireuse de plaire. Florence, immobile au fond de son fauteuil, masquée de sa voilette, mais voyant très clair, avait parfaitement reconnu, elle, celui qui ignorait encore avec qui il se rencontrait. C'était Bernard Letourneur, l'ami de Paul Daniel, qui venait de sa propriété de Sarmonville qu'il habitait toute l'année, et se rendait à Paris pour affaires.

Amusée de se retrouver, après cinq ans, en présence de celui qui avait été mêlé si fortuitement à ses affaires de cœur avec le jeune professeur de philosophie, elle étudiait Bernard, de l'œil, sans sortir de son apparente indifférence, et lui trouvait belle mine, l'air gai et heureux, avec sa haute stature et son visage

rosé encadré d'une belle barbe châtain. Elle voyait très bien qu'il la guignait du coin de l'œil, tout en regardant les manœuvres des hommes d'équipe, et s'amusait de son incertitude. Il cherchait qui elle pouvait être et se demandait où il l'avait vue, que, s'il ne la reconnaissait pas, il avait la conviction qu'il l'avait déjà rencontrée. Mais où ?

Il se disait : « Comment diable, dans cette forme vague, ensevelie sous ce manteau, et affalée au fond de ce fauteuil, distinguer une femme ? C'est un paquet de soie et de drap ! Est-elle grande ou petite ? A coup sûr elle est jolie. Mais a-t-elle de belles dents, de beaux yeux, une taille élégante ? Mystère ! Quand elle va se lever tout à l'heure, nous verrons ça. »

L'employé, en ouvrant la porte du quai, dit :

— Les voyageurs pour Beaumont et la lignie !

Bernard sortit lentement et affecta de regarder avec beaucoup d'intérêt, du côté opposé à celui par lequel le train arrivait. Il laissa ainsi passer derrière lui la voyageuse, et, comme elle marchait sur le quai, il put l'examiner à son aise. Grande, bien dégagée, la tournure élégante, une torsade de cheveux blonds étincelant sous la forme du chapeau. Elle ne paraissait pas faire la moindre attention à lui. La curiosité de Bernard, piquée au vif, le poussa à ne pas abandonner son étude. Le train stoppait. Le jeune homme passa une rapide revue des compartiments et, avisant celui devant lequel stationnait l'inconnue, il en ouvrit la portière, et, mettant le chapeau à la main, il s'effaça avec une gracieuse politesse.

Florence fit un léger signe de tête, pour remercier, monta, aidée par Bernard, et s'installa dans un coin, en arrière. Le jeune homme entra à sa suite, s'assit en avant, à l'autre bout du compartiment. Pas une parole n'avait été échangée. Le train partit. Ils étaient là, en présence l'un de l'autre, et, maintenant, Bernard pouvait distinguer le visage de la voyageuse éclairé par le jour cru tombant de la fenêtre, et, peu à peu, ces traits évoquaient dans son souvenir l'image d'une jeune fille dans un jardin, et auprès de laquelle son ami Paul Daniel se morfondait d'amour. Il revoyait la petite maison, la vieille tante avec laquelle il avait fait la conversation, et la jolie blonde si près de trahir ses serments pour épouser un prince. Oui, c'était la petite Guépin qu'il avait devant lui, mais singulièrement transformée depuis qu'elle était devenue princesse, sous le nom de M^{me} Lefrançois.

Et aussi belle, aussi élégante, et plus fièrement hautaine que Bernard n'avait pu le prévoir, dans sa courte entrevue avec elle. Il se leva et, s'approchant, il dit avec une politesse souriante :

— Je vous prie de m'excuser, Madame, si je ne vous ai pas saluée, tout à l'heure, en entrant dans la salle d'attente, mais on n'y voyait pas clair et voilà seulement que je viens de vous reconnaître. Je serais fâché que vous me prissiez pour un malapris...

M^{me} Lefrançois pencha la tête d'un air coquet :

— Vous êtes tout excusé, Monsieur. Je voyais bien que vous essayiez de découvrir qui j'étais, mais franchement je ne pouvais pas aller au-devant et vous l'apprendre. Vous avez bonne mémoire, cependant, car nous ne nous sommes pas trouvés ensemble plus d'un quart d'heure, je crois...

— Il n'en fallait pas plus, dit Bernard, pour ne jamais vous oublier.

— Dites que les circonstances étaient romanesques et que c'est cela qui vous a fait garder le souvenir d'une petite fille fort simple et obéissante, car elle n'a eu, dans toute cette affaire, aucune initiative et s'est bornée à suivre les ordres de son père.

Elle plaidait l'innocence, vis-à-vis de l'ami de Paul Daniel, c'était donc qu'elle supposait qu'une impression fâcheuse était restée à Bernard de l'abandon si brusque, fait par elle du fiancé pauvre, en faveur du riche mari. Il répliqua doucement :

— Quelle qu'ait été la cause de votre changement, il a été bien douloureux pour ce pauvre garçon.

Elle répondit d'un air apitoyé :

— On me l'a dit et j'en ai été très affligée, car j'avais pour lui beaucoup d'estime et de sympathie. Mais que peut une fille de dix-sept ans contre la volonté de tous ceux qui sont autour d'elle ? J'ai cédé, tout en plaignant, du fond de l'âme, celui qui était la victime, bien innocente, de ces variations.

Il y eut un silence, puis elle ajouta :

— Et qu'est-il devenu, ce malheureux M. Daniel ?

Ce fut si atroce d'indifférence dédaigneuse que Bernard tressaillit. Il hocha la tête, et regardant la jeune femme avec des yeux railleurs :

— Il s'est fait prêtre, estimant qu'après avoir perdu l'affection d'une personne aussi belle, aussi constante et aussi bonne, il n'y avait plus pour lui d'autre recours que Dieu.

— Monsieur, reprit Florence d'une voix tremblante, vous êtes cruel... Mais vous croyez avoir à venger votre ami, je vous pardonne...

— Oh! Madame, vous vous méprenez : je ne songe pas à venger Daniel... S'il était présent, du reste, il me le défendrait. C'est une âme trop noble, un esprit trop élevé pour descendre jusqu'au rêve un peu bas de la vengeance. Je vois bien, en ce moment, que vous l'avez méconnu. C'est pourquoi vous l'avez délaissé. Si vous aviez soupçonné tout ce que son cœur contenait de sentiments tendres et passionnés, tout ce que son esprit renfermait de pensées élevées et généreuses, vous auriez su résister à votre père et vous auriez évité le malheur d'être la femme de M. Lefrançois.

La figure de Florence s'éclaira d'un sourire narquois et brusquement elle interrompit Bernard :

— Me croyez-vous si à plaindre ?

— Ma foi, Madame, à vous dire vrai, si vous n'avez pas quelques compensations, votre existence ne me paraît pas devoir être charmante tous les jours... Je connais M. Lefrançois, votre mari, pour avoir traité quelques affaires avec lui, quand j'étais jeune. Il ne m'a point laissé un agréable souvenir.

— Il a beaucoup gagné, depuis qu'il est mon mari...

Bernard se mit à rire :

— Il gagnait pourtant assez avant !

— Oh ! je ne vous parle pas d'argent... Je sais que ses affaires étaient bonnes... Elles continuent, d'ailleurs, à l'être... Je veux dire qu'il est plus sociable, plus avenant...

— Je ne doute pas que votre influence lui ait été profitable... Il en avait bien besoin. C'était un ours assez mal léché... Qui aurait pu penser qu'il se marierait jamais ?

— Il a bien fait tout ce qui dépendait de lui pour cela, car je vous assure que je ne l'ai incité en rien.

— Et n'avez-vous aucun regret aujourd'hui ?

— Un seul, qui est d'avoir fait du chagrin à qui vous savez. Mais ce tort-là est irréparable.

— Tout à fait. Et si vous voulez mon opinion, je crois que vous devez être absolument oubliée.

— Ainsi soit-il ! dit gaiement Florence. Alors, si vous le voulez bien, parlons d'autre chose.

Ils se mirent à causer, avec la plus parfaite tranquillité, toute

passagère aigreur ayant disparu entre eux et tout à la satisfaction de s'être rencontrés. Bernard pensait : « Voilà une petite femme qui n'a pas perdu, depuis cinq ans qu'elle est mariée, et vraiment c'est une iniquité de la voir liée à ce vieux Lefrançois. Si l'occasion se présentait de venger ce bon Daniel et de rendre à ce scélérat la monnaie de sa pièce, ne serait-ce pas une juste revanche, et non sans douceur, car vraiment la dame est charmante. » Florence de son côté se disait : « Ah ! maître Letourneur, vous vous permettez de me reconnaître, vous venez remuer effrontément les débris d'un passé qui ne m'est pas agréable. Vous me le paierez, mon bel ami. On vous montrera que le premier devoir d'un homme est de ne pas parler à une femme de ce qui peut lui déplaire et le second de ne pas paraître penser qu'il est si aisé de l'oublier quand on l'a aimée. » Comme ils arrivaient à Beaumont, Letourneur demanda à M^{me} Lefrançois :

— Est-ce que vous voyagez souvent sur la ligne, Madame, et aurai-je la bonne fortune de vous y rencontrer quelquefois ?

Elle le regarda de haut et dit d'un ton sec :

— Quand on veut me voir, on vient chez moi.

Bernard sourit et s'inclina.

— Je vous remercie, Madame, de m'en donner la permission, je n'osais pas vous la demander.

Cette fois, elle le regarda de travers et ajouta :

— Il faudra aussi la demander à mon mari.

On entra en gare. Il l'aïda à descendre, lui tira un coup de chapeau cérémonieux, et la laissa s'éloigner sans l'accompagner. En gagnant la salle d'attente, il se disait : « Fichtre ! Il me semble que voilà mes affaires bien mal engagées. Il ne fait pas bon badiner avec cette belle blonde. Et la petite Guépin me paraît avoir pris singulièrement de l'assurance. Quel air et quel ton ! Qu'aurait-elle pu y ajouter si elle avait été la reine ? M'imposer d'aller gracieuser son époux, ce singe qui m'a prêté de l'argent à vingt-cinq pour cent, quand j'étais petit garçon, pour avoir le droit de venir ensuite lui adresser, à elle, des sourires ? Parbleu ! Non ! ce serait trop cher. Toujours l'usure, même dans les rapports sociaux ! La femme a pris les mauvaises habitudes de son mari. Nous ne ferons pas de galanterie à ce taux-là. »

Tout en s'éloignant d'un pas souple, M^{me} Lefrançois, un peu agitée, jugeait Bernard aussi sévèrement qu'il venait de la juger librement lui-même. Elle l'accusait d'impertinence voulue et de

familiarité déplacée. Hors de la présence de ce beau garçon, dont la jeunesse souriante et épanouie agissait sur elle favorablement, elle retrouvait sa solitude d'appréciation et se rendait très bien compte de tout ce qu'il y avait en de hardiesse dans son langage. Parce qu'il l'avait connue autrefois très modeste et très simple, s'imaginait-il qu'on pouvait la traiter cavalièrement? Elle lui faisait bien voir la différence qu'il y avait entre la fiancée de Daniel et la femme de M. Lefrançois.

Elle était tout à fait en colère, quand elle monta en voiture pour rentrer chez elle. Ne pas être prise au sérieux était ce qui avait, par-dessus tout, le don de lui déplaire. Elle avait trop souffert, depuis cinq ans, de l'ironie et du dédain des gens de Beaumont, pour tolérer qu'on prît avec elle des airs de plaisanter. A froid, et seule en face d'elle-même, maintenant elle vouait à ce beau Bernard une haine féroce. Elle lui eût fait volontiers du mal. Elle se promettait d'user, vis-à-vis de lui, de ses coquetteries les plus savantes, de l'enflammer à souhait, puis de le laisser se refroidir lentement dans le mépris qu'elle montrerait de ses désirs. Il ne faisait pas doute pour elle que cet insolent personnage allait promptement reparaitre pour la courtiser de son mieux. Comment il arriverait à pénétrer chez elle et à se glisser dans l'intimité de son mari, elle ne s'en préoccupait guère.

Les hommes, elle le savait, ne sont jamais embarrassés pour trouver un moyen de se rapprocher de la femme qu'ils convoitent. Et Bernard était suffisamment audacieux pour que l'on n'eût pas à se soucier de l'aider dans ses tentatives. Florence était donc bien décidée à l'attendre de pied ferme et à lui prodiguer toutes ses grâces d'abord, tous ses dédains ensuite, pour le renvoyer avec sa courte honte, en définitive, et bien renseigné sur le cas qu'il fallait faire de M^{me} Lefrançois.

La perspective d'une victoire complète, remportée sur cet insolent, la calma: elle rentra chez elle le sourire sur les lèvres et raconta, pendant le dîner, son voyage à son mari, en mentionnant hardiment la rencontre de M. Letourneur. Le banquier parla de Bernard, en homme pénétré et déférent. Il se garda de dire que le jeune homme avait passé à sa caisse, après des parties malheureuses au cercle. Florence affecta une indifférence hautaine dont son mari essaya inutilement de lui démontrer l'inanité. Jamais il n'y avait eu de relations entre le fils de famille et le banquier, et Lefrançois ne soupçonnait pas qu'il pût s'en établir.

Alors à quoi bon paraître dédaigner ce garçon qu'on n'eût destiné à rencontrer que de loin en loin et par hasard? La ville est pleine de ses pareils contre lesquels il n'y avait pas lieu de se guinder. On savait ce qu'ils valaient et il suffirait de donner un beau bal ou quelques dîners pour faire accourir à l'hôtel Lefrançois tous ces dédaigneux. Car, avec des violons et un bon cuisinier, on était sûr de mener le monde.

C'était plaîre à Florence que de lui parler de dominer et de conduire. Elle avait incontestablement des instincts tyranniques. Lefrançois calma donc avec assez de facilité le mécontentement de sa femme. Mais quand, au bout d'une semaine, la jeune femme dut constater que M. Letourneur n'avait point donné signe d'existence, sa mauvaise humeur reparut; seulement, cette fois, elle n'en expliqua pas les causes. Elles étaient difficiles à énoncer. Florence, elle-même, n'en saisissait peut-être pas toutes les nuances. Ce qui dominait, dans son esprit, c'était que Bernard, après avoir été insolent avec elle, n'avait pas fait amende honorable et que par conséquent il la bravait. Elle attribuait cette rébellion à de la hauteur de caractère et aussi à un désir de venger l'infortune de Daniel. Et, par une singulière association d'idées, elle s'irritait contre celui à qui elle avait fait tant de mal, en même temps que contre celui dont elle jugeait avoir à se plaindre.

Mais elle en fut pour ses agitations. Aucune occasion ne s'offrit de les calmer. Après avoir fait bien innocemment cette manifestation qui entraînait tant de conséquences, Bernard avait disparu et il y avait de grandes chances pour que M^{me} Lefrançois n'entendît plus jamais parler de lui, à moins qu'elle ne recherchât les occasions de le rencontrer. Et encore n'était-ce point facile, puisque le jeune homme n'habitait pas la ville et n'y venait que par hasard et jamais à jour fixe. Cependant Florence, dans l'ennui désœuvré de sa vie, commençait sérieusement à songer qu'il lui faudrait faire le premier pas pour amener cet insoumis à composition. Et déjà elle se demandait comment elle s'arrangerait pour mener le hasard qui les mettrait de nouveau en présence.

Il y avait à peu près six semaines que Bernard avait rencontré M^{me} Lefrançois en chemin de fer et il ne pensait pas plus à elle que si elle n'avait jamais existé, lorsqu'un matin qu'il chassait dans son bois de la Varenne, à une lieue de chez lui, sur la lisière d'Orcimont, au lieu de prendre à travers plaine pour rentrer, il eut la fantaisie de suivre la route. Il allait d'un bon pas, escorté

de son chien, sans fusil et sans carnier, ayant renvoyé le garde qui l'accompagnait, lorsqu'en passant près d'un enclos qui dépendait du château de M. Lefrançois, il vit la barrière s'ouvrir et un vieil homme, ayant l'aspect d'un jardinier, s'avancer vers lui en souriant. Il s'arrêta aussitôt, pendant que le chien grognant montrait les dents d'un air féroce.

— Eh! dit le vieux, est-ce que votre corniau est méchant? Je tiens à mes mollets. Monsieur, je n'en ai pas une paire de change...

— N'ayez pas peur, il ne vous mordra pas... La paix, Gun, nous ne sommes pas chez nous, ici. Qu'est-ce que vous me voulez, mon ami?

— Moi, rien. Mais une dame, qui est là, vous veut quelque chose...

— Une dame! Quelle dame?

— Eh! pardié, venez-y voir, sans tant d'affaires. Soyez tranquille, elle est comme votre chien : elle ne mord pas!

Bernard se laissa introduire dans l'enclos, où auprès d'une serre il aperçut M^{me} Lefrançois qui, de ses mains délicates, cueillait des fleurs dont elle faisait un magnifique et rare bouquet. Elle regarda le jeune homme avec une souriante tranquillité et dit :

— Eh bien, monsieur Letourneur, il me semble qu'il faut bien de la diplomatie pour obtenir que vous veniez me dire bonjour.

— Ah! Madame, dit Bernard, comment aurais-je pu soupçonner que vous étiez là?

— Parfaitement juste! Aussi ai-je envoyé mon père vous en avertir.

Bernard tourna son regard vers celui qu'il avait pris pour un jardinier, et le saluant avec affectation :

— Ah! Monsieur est votre père?... Enchanté, monsieur Guépin, de faire votre connaissance.

— C'est réciproque, monsieur Letourneur, dit le bonhomme. Il y a joliment longtemps que nous nous rencontrons. Car moi j'habite le pays, comme vous. Je gère la propriété de mon gendre, et je fais un peu d'horticulture... Vous voyez ces orchidées qui sont dans les mains de ma fille... C'est moi qui les cultive... Il faut bien se distraire! Quand on a travaillé toute sa vie il est bien difficile de se reposer, sans s'ennuyer.

C'était en pure perte que le père Guépin arrondissait ses périodes et développait sa philosophie. Bernard ne l'écoutait pas, il regardait Florence qui jamais n'avait été aussi jolie. Une robe de lainage bleu très simple, mais bien coupée, mettait en valeur sa taille charmante, et elle était coiffée d'un grand chapeau noir, qui donnait à ses cheveux blonds, à ses beaux yeux, un éclat fascinant. Elle allait devant elle, dans les étroits sen-



... Eh ! dit le vieux, est-ce que votre corniau... Page 304.

tiers de la serre, marchant lentement sur le sable jaune, entre les bordures verdoyantes des plantes, sans paraître se préoccuper de savoir si Bernard la suivait. Elle en était bien sûre, pourtant. Et, sans se retourner, elle le sentait derrière elle, étonné, troublé, déjà à demi conquis, ne demandant qu'un prétexte pour capituler. Ce prétexte, elle était résolue à ne pas le lui fournir. Elle voulait le contraindre à faire amende honorable et se donner le premier plaisir de triompher des résistances un peu dédaigneuses qu'il avait affectées.

Ils arrivèrent ainsi à un rond-point orné de fleurs, masqué de larges feuilles de latanier et au milieu duquel se trouvaient des chaises de jardin, un banc et une table. M^{me} Lefrançois posa son bouquet et s'assit. Le père Guépin avait disparu, et Bernard se trouvait en tête à tête avec la belle blonde. Il la connaissait pourtant, et la savait dangereuse. Mais elle était bien séduisante, ce jour-là. Il était garçon, n'avait rien à craindre, se confiait à son expérience des femmes et pensait qu'on ne le mènerait jamais plus loin qu'il ne voudrait aller. Il s'assit donc à côté de Florence, dans l'atmosphère tiède de la serre, et pendant qu'elle déchiquetait de ses doigts nonchalants une tige de verveine parfumée, il roula dans ses mains les oreilles de son chien qui s'était couché près de lui.

— Vous savez que vous n'êtes guère aimable, dit M^{me} Lefran-

çois, au bout d'un instant. On n'annonce pas sa visite quand on n'est pas décidé à la faire. J'avais raconté à mon mari notre rencontre et votre prochaine venue... Vous pensez s'il a été étonné de votre abstention...

— Qu'a dit M. Lefrançois ?

— Oh ! mon Dieu, ce qu'on pouvait dire de plus indulgent sur votre compte : que vous étiez fort mal élevé.

— Il a si mauvaise opinion de moi ? Voilà vraiment une chose navrante ! Mais vous, Madame, êtes-vous aussi sévère et confirmez-vous l'arrêt ? S'il en était ainsi, je ne vous cacherais pas que j'en aurais un tel chagrin qu'il me paraîtrait difficile de le supporter.

— Allons ! ne dites pas de sottises. Parlez sérieusement, si vous le pouvez. Et tâchez de trouver à votre conduite une explication qui soit acceptable.

— Je ne me donnerai aucune peine pour la trouver, je vais me contenter de vous dire la vérité : je ne suis pas sorti de chez moi, depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

— Bon ! C'est une impertinence bien conditionnée. Vous auriez pu sortir exprès, ce n'eût été que le minimum de ce qu'on devait attendre de votre courtoisie.

Bernard frotta si énergiquement les oreilles de son chien que le pauvre animal poussa un gémissement.

— Laissez donc cette bête tranquille, dit Florence, elle n'a commis aucune faute. Si des oreilles devaient être tirées, ce ne seraient que celles de son maître.

— Ma foi, vous avez raison, fit gaiement Létourneur, et je vous abandonne ma tête. Je suis mal embarqué et, de quelque côté que je me tourne, je suis sûr de chavirer. Il ne me reste qu'à faire appel à votre générosité.

— Vous auriez dû commencer par là.

— Eh bien ! je me rends, j'avoue mes torts, je demande grâce, ne soyez pas impitoyable pour un vaincu...

— Rassurez-vous, on n'a aucune intention à votre égard, ni mauvaise ni bonne. On compte bien vous laisser dans votre coin, puisque vous tenez tant à y rester.

— Ah ! voilà que vous devenez tout à fait féroce.

— Mais non. Retournez chez vous, probablement vous y êtes attendu...

— Moi ? Quelle plaisanterie ! Et par qui ?

— N'avez-vous pas quelque cotillon, dans votre chambre, si peu que ce soit : intendante, lingère, servante-maitresse ?

— Ma foi, non. J'aime à être obéi, et je n'abdique mon autorité dans les mains de personne.

— Mais vous n'avez pas déjeuné ?

— J'y allais, quand vous m'avez fait la gracieuse surprise de m'envoyer chercher.

— Eh bien, alors, puisque vous êtes ici, voulez-vous déjeuner avec mon père et moi ?

— Comment donc, mais avec bonheur !

— Alors, venez...

Elle se leva, sortit de la serre et marcha à travers le potager vers une petite grille qui donnait sur le parc d'Orcimont. Bernard la suivit, un peu penaud à la perspective de hier partie avec le père Guépin, mais amusé par l'imprévu de la situation. Il ne se divertissait pas follement tous les jours, quand il n'avait pas quelque camarade pour lui tenir compagnie. Et cette équipée soudaine, avec la belle M^{me} Lefrançois, l'échauffait singulièrement. La femme était bien séduisante, elle ne paraissait pas de composition facile, elle avait la répartie vive, toutes choses qui donnent du piquant à une aventure. Et quoique la présence de l'ancien menuisier fût une sauvegarde sérieuse pour la femme du banquier, il y avait dans tout cela une allure de galanterie qui promettait, pour l'avenir, beaucoup plus que le présent ne semblait accorder.

— Mon père, dit M^{me} Lefrançois, en arrivant près de la plate-bande dont le père Guépin palissait consciencieusement les arbustes, je t'amène un convive : M. Letourneur va déjeuner avec nous.

— Qu'il soit le bienvenu. Je vais faire mettre son couvert.

Le bonhomme rentra dans son pavillon riant, tapissé de vigne vierge, et Bernard l'entendit qui gourmandait sa servante.

— Et que dira M. Lefrançois, dit Bernard, s'il apprend que j'ai été, ce matin, votre hôte ?

— Mais je n'ai pas l'intention de le lui laisser ignorer. Et il regrettera fort de n'avoir pas été ici pour vous faire les honneurs lui-même.

Bernard pensa : Ou bien Lefrançois est devenu stupide depuis que je ne l'ai rencontré, ou bien cette petite femme-là est d'une force supérieure.

Il eut le pressentiment qu'il commettait une faute qui aurait de graves conséquences. Il s'arrêta. La porte n'était pas encore fermée, il suffisait d'un prétexte pour ne pas entrer et retourner chez lui. Il eut la tentation de faire un bon mensonge et, au risque de ce qu'on en pourrait penser, de battre en retraite. Une loutre l'éperonna, et, comme la belle blonde se retournait, en souriant, pour voir s'il la suivait et disait : « Entrez donc, monsieur Bernard », il répondit : « Me voici. »

VI

A peine M. Lefrançois s'était-il installé au château de Fresqueville et avait-il tâté de l'opinion du pays qu'il fut manifeste que les ambitions électorales caressées par lui ne seraient pas très facilement satisfaites. Le bourgeois financier, dès le premier jour, se heurta très rudement aux tendances socialistes des ouvriers de Favières. Le député, qui venait de disparaître, était un républicain très avancé et, sur ce chapitre, Lefrançois était disposé à aller aussi loin que personne. Mais, dès qu'il s'agissait de réformer le mode de répartition de la richesse acquise et de convenir que ceux qui avaient tout partageraient avec ceux qui n'avaient rien, les principes sociaux du banquier cessaient d'être d'accord avec ses sentiments politiques, et le désordre de ses pensées devenait extrême.

Il était prêt à dépenser les sommes nécessaires, à circonvenir le corps électoral, à afficher les doctrines les plus contraires à ses véritables opinions, à corrompre, à mentir, en un mot à faire le métier de candidat. Mais, dès qu'on lui parlait de se dépouiller au profit de ses commettants, il cessait de les voir sous le même aspect, et, après les avoir appelés ses chers amis, ses frères, il n'était pas loin de les considérer comme un ramas de bandits, et de faire appel à la force pour les mettre à la raison. Cependant, il sut dissimuler l'horreur sincère qu'il ressentait pour les revendications populaires et se montrer aussi passionnément révolutionnaire qu'il fallait l'être pour plaire aux meneurs de l'arrondissement.

Aux yeux de ceux-là il avait, du reste, un prestige presque irrésistible, c'était celui de l'homme très riche. Pour Thiboré, le cabaretier, et Malversin, l'ancien pharmacien, pour leur séquelle,

ce qui établissait la supériorité de M. Lefrançois, c'était sa situation de fortune. Ils l'enviaient, ils le haïssaient probablement, mais ils le respectaient et ils étaient décidés à le servir. Entre Malversin et Lefrançois, l'accord avait vite été conclu. Il avait suffi de quelques paroles, comme pour un marché : Je n'irai pas sur vos brisées. Je ne viserai pas votre siège au conseil général, mais vous m'aidez à devenir maire de Favières et député de l'arrondissement. Avec Thiboré, le partage d'influence avait été tout aussi catégorique : Je vous prendrai comme adjoint, et jamais je ne m'occuperai des affaires de la commune, pour vous laisser une autorité absolue. Appuyé sur ces deux alliés, dont la puissance était très sérieuse, Lefrançois se croyait très fort. Mais il eut bientôt une déconvenue. Un concurrent se produisit dans la personne d'un ex-fabricant de meules, retiré à Courchamps, petit hameau dépendant de Favières, et qui par sa situation, par ses opinions et par son caractère s'annonçait comme un adversaire redoutable.



... Entrez donc, monsieur Bernard. (Page 308.)

Ce vieillard, qui était populaire dans l'arrondissement par ses idées philanthropiques, était habituellement appelé le père Binant et avait à son actif vis-à-vis des ouvriers la création de Sociétés coopératives d'alimentation qui rendaient de grands services dans ce centre industriel. Les femmes, les enfants le connaissaient et il leur parlait familièrement. Thiboré, le cabaretier, haïssait le bonhomme à cause de la concurrence que les Sociétés fondées par lui faisaient au commerce de boissons dont il aurait voulu garder le monopole. Le litre de vin frelaté, que Thiboré vendait cinquante centimes, la coopérative le livrait à trente centimes et naturel. L'eau-de-vie, que les ouvriers consomment en trop

grande quantité, était meilleure et coûtait moitié moins à la coopérative. Seulement il fallait rentrer boire chez soi, et c'était là que le cabaretier reprenait l'avantage.

Le danger de fumer, les coudes sur la table, en face d'une bouteille et d'un verre, de fumer en causant avec les camarades, de finir la consommation au tourniquet, attirait les clients chez Thiboré, malgré tout. Ils savaient que ce qu'ils absorbaient était du poison, qui leur coûtait le double de ce qu'ils auraient dépensé pour boire des liqueurs moins dangereuses. Mais l'attrait qu'exerçait cette salle de cabaret était plus puissant que le raisonnement, que le calcul, que la prudence. Ils y couraient, les jours de paye, et Thiboré malgré tout conservait son influence. La haine du cabaretier contre le curé venait tout naturellement de ce qu'il était franc-maçon et libre penseur, mais elle avait été redoublée par l'appui que M. Daniel avait apporté au père Binant dans ses créations philanthropiques.

— De quoi se mêle ce prêtre ? disait rageusement l'affreux Thiboré. Il ne boit que de l'eau. Est-ce que je l'en empêche ? Ne peut-il laisser les autres boire à leur guise ? Chacun son métier, les vaches seront bien gardées. Mon troupeau n'est pas le sien. Je le lui ferai bien voir.

— Un curé, qui se mêle de régenter le peuple, renchérisait le secrétaire de la mairie, c'est bon à coller au mur !

— Bon ! bon ! On le pincera dans quelque sale affaire ! Et il faudra qu'il saute !

Le rêve de ces sacripants était de compromettre le curé et de le rendre impossible dans le pays. Lorsque M. Lefrançois leur eut apporté le renfort de ses ambitions et de ses inquiétudes, la situation de M. Daniel devint plus difficile. Jusque-là, il luttait avantageusement contre ses adversaires. L'intervention du banquier rompit l'équilibre en faveur du parti ennemi. Et très promptement le curé fut au fait de ce qu'il pouvait craindre.

Un matin qu'il se promenait dans le cimetière, qui lui servait de jardin et dans les allées duquel il aimait à lire son bréviaire, l'abbé Daniel vit arriver le maire fraîchement élu de Favières. Un tremblement intérieur le secoua. Il eut la sensation qu'une action décisive pour lui s'engageait, et soudainement il fut pénétré d'une profonde tristesse. M. Lefrançois s'approchait le front penché, l'air dur, les mains serrées sur un bâton qui lui servait de canne et avec lequel il avait l'habitude de taper sur tous les

chiens qu'il rencontrait. Arrivé à deux pas du prêtre, il toucha légèrement le bord de son chapeau avec l'index de sa main droite, et sans que son froid visage se déridât :

— Eh bien, monsieur le curé, vous faites les cent pas ? dit-il de sa voix rude.

Il montra les tombes par un geste ironique :

— Il y en pas mal ici, qui voudraient pouvoir en faire autant...

— Monsieur, dit doucement l'abbé Daniel, ils sont pourtant plus heureux que beaucoup de ceux qui se promènent.

— Oui, je sais bien. Vous autres croyants, vous considérez les joies de ce monde comme rien. Moi, j'aime mieux prendre que d'attendre... On sait ce qu'on a, on ne sait pas ce qu'on aura... Aussi je ne suis pas pour retarder les solutions, et j'aime à m'expliquer sans balancer... Voilà pourquoi je viens vous trouver, ce matin.

— Voulez-vous que nous rentrions à la cure ? dit l'abbé Daniel. Nous y causerons plus à loisir.

— Restons au grand air, si cela ne vous gêne pas. Nous marcherons. L'exercice assouplit les nerfs et coordonne les idées... Monsieur le curé, je suis nouveau dans ce pays... Je compte m'y installer d'une façon durable, c'est pourquoi je tiens à m'assurer le concours et la sympathie de ceux qui disposent d'une sérieuse influence... Ceci vous explique le but de ma démarche.

— Monsieur, je crois que vous vous exagérez singulièrement l'importance du rôle que je puis jouer dans cette paroisse... Je suis un modeste serviteur de Dieu. Je ne m'occupe que des pauvres et des malades.

— Ta ! ta ! ta ! interrompit le maire. Je ne me laisse pas raconter de balivernes. Je sais à quoi m'en tenir sur l'autorité dont vous disposez... J'ai ma police, monsieur le curé, et je me fais rendre compte. Vous êtes un saint homme, c'est un fait acquis... Mais, par cela même, vos paroissiens vous estiment, ou vous craignent d'autant plus... Ils tiennent à votre opinion, ils l'écoutent, ils s'y conforment... Vous êtes un orateur, et, quand vous parlez, vous entraînez les masses... Je tiens à vous avoir avec moi, je viens tout bonnement vous le dire et vous demander ce qu'il faut faire pour cela.

Le prêtre baissa la tête, et, d'une voix sourde, il répondit :

— Du bien.

— Eh ! Je passe ma vie à en faire, du bien, s'écria le maire, à

un tas de coquins qui ne m'en savent aucun gré et qui me vilipendent !... Monsieur le curé, on ne me connaît pas. Je suis un bon homme. Seulement je n'aime pas qu'on se moque de moi. J'ai fait bien des ingrats, c'est ce qui m'a dégoûté de l'humanité. Si vous voulez que nous morélions d'accord, vous verrez que vous n'aurez pas à vous en plaindre.

— Oh ! Monsieur, je ne m'occupe jamais de moi. Je n'ai souci que des autres.

— Allons ! ne finassons pas, monsieur le curé, ricana le maire. Je suis un bon homme, je vous l'ai dit, mais je ne suis pas une ne... Vous êtes dans des embarras sérieux, depuis la mort de la dame de Fresqueville. Les échéances ne se paient pas avec des sermons et il faut que vous fassiez honneur aux engagements que vous avez pris. Fichue spéculation, de se lancer dans la bâtisse ! Il vaut mieux acheter les bâtisses des autres, quand elles sont bien établies et que des imbéciles se sont ruinés à les construire. Si j'avais été là, quand vous avez entamé ces opérations, jamais je ne vous aurais laissé traiter dans de pareilles conditions. Vous auriez vu ce que c'est que Lefrançois en affaires ! Vous y auriez eu du bénéfice et la commune aussi... Mais c'est engagé, n'est-ce pas, il n'y a plus à y revenir, il s'agit de payer. . Et comment ferez-vous ?

— Dieu y pourvoira.

Lefrançois regarda froidement le prêtre et dit :

— Écoutez, monsieur le curé, je crois en Dieu, mais, pour le moment, j'aurais plus de confiance dans un banquier. Combien vous faudrait-il ?

— Nous devons quarante-deux mille francs environ, répondit l'abbé Daniel avec un pâle sourire.

— Les voulez-vous ? demanda brutalement Lefrançois.

— Si vous mettez cette somme à ma disposition, je prierai tous les jours de ma vie pour votre bonheur.

C'était le mari de Florence, dont il s'agissait, et c'était lui, Daniel, qui venait de promettre ses prières à l'homme qui lui avait fait le plus de mal en ce monde. Il oubliait, en un instant, toutes ses rancœurs, toutes ses préventions, il faisait le sacrifice de ses sentiments à son devoir de pasteur d'âmes. Il était prêt à subir Lefrançois, pour l'amour de ses pauvres. Il éleva son cœur vers Dieu et lui demanda d'accepter le sacrifice et de lui donner la force de l'accomplir. Mais le banquier ne lui laissa pas long-

temps l'illusion qu'on pût attendre de lui de la générosité.

— Vos prières, bon, dit-il, j'en veux bien : ça ne peut pas faire de mal. Mais, comme intérêts de mon argent, c'est un peu mince. Il me faut plus et mieux. Causons franchement, monsieur le curé. Il n'est rien de tel que de s'expliquer, pour se comprendre. En trois mots, nous allons vider la question. En échange de mon appui financier, qui vous est indispensable pour sortir de vos embarras, je vous demande votre appui moral, au moment des élections. Vous avez voulu une école libre, à Favières, vous l'avez, et il ne vous en coûtera rien. Moi, je veux être député, m'aidez-vous à me faire nommer ?

A ce brutal marchandage, le prêtre rougit. Il resta un instant pensif, et Lefrançois, prenant

pour une indécision d'esprit ce qui n'était qu'une pudeur de conscience, voulut donner le dernier coup et dit :

— S'il vous faut, en outre, une somme pour votre casuel...

— Oh ! Monsieur, protesta le prêtre. Quelle idée vous faites-vous de mon ministère, et quelle opinion avez-vous de moi ?

— Monsieur le curé, le prêtre vit de l'autel, comme on dit chez nous, il n'y a donc pas d'offense à vous proposer une offrande. Libre à vous de vous en servir en faveur des pauvres... Mais, peu importe ! Ne perdons pas de vue les termes de ma proposition qui, j'ose le dire, n'est pas déshonnête... Puis-je compter sur vous ?



... Arrivé à deux pas du prêtre, il toucha le bord de son chapeau. (Page 311.)

— Monsieur le maire, dit l'abbé Daniel avec tranquillité, tous mes paroissiens ont le droit de compter sur moi.

— Oh ! pas d'ambiguïté ! s'écria Lefrançois, en frappant fortement le sol avec son gourdin. Il s'agit de parler franc et clair. Je ne me paye pas de mots en l'air. Vous êtes mon allié, monsieur le curé, ou vous serez mon ennemi, mettez vous bien cela dans la tête.

— Êtes-vous venu ici, pour me menacer ? demanda le prêtre avec une indignation qu'il ne parvint pas à dissimuler.

— Non, certes ! Mais pour vous forcer à vous expliquer. A tort ou à raison, vous passez pour favoriser mon concurrent, cette vieille bête de père Binant, avec ses idées à la Fourier et son socialisme de Sainte-Périne. Or, moi, je n'aime que les situations franches, et je prétends ne vous quitter que quand je serai édifié sur vos dispositions à mon égard.

— Monsieur le maire, dit l'abbé Daniel, redevenu maître de lui, vous n'ignorez pas que les prêtres ne doivent pas s'occuper de politique, que les instructions de M^{sr} l'évêque le leur interdisent, et que la modération naturelle à leur caractère le leur déconseille. Vous jugerez donc bon que je ne me mêle pas à la campagne électorale.

— Voilà encore que vous biaisez, monsieur le curé, s'écria Lefrançois. Me dire que vous vous abstenrez, c'est m'avouer que vous travaillerez contre moi... Pourquoi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

— Rien, Monsieur, et je ne vous veux aucun mal.

— Ce n'est pas assez, il faut me vouloir du bien et qu'on le sache.

— Monsieur le maire, ça dépend de vous, et tout ce que vous ferez de profitable à la commune sera cordialement loué par moi.

Lefrançois se tourna vers le curé, et le toisant d'un air menaçant :

— On m'avait prévenu que je ne vous forcerais pas dans vos retranchements, que vous m'échapperiez et que j'avais tout à redouter de vous... J'ai tenu à en avoir le cœur net. Je l'ai. Vous me rendrez cette justice que je me suis présenté devant vous avec des paroles de conciliation, et même mieux. Vous n'avez voulu entendre à rien. Ne vous en prenez donc qu'à vous de ce qui arrivera par la suite. Si vous me gênez ici, il faudra que je me débarrasse de vous, et, pour vous faire sauter, tous les moyens

me seront bons, je vous en avertis. Réfléchissez, monsieur le curé, vous ne savez peut-être pas très bien à qui vous avez affaire...

L'abbé Daniel sourit avec sérénité et dit :

— Je le sais très bien.

A ces mots Lefrançois pâlit de colère, il jura terriblement, et dirigeant vers le prêtre son lourd bâton :

— Gare à vous, curé, je vous briserai !

— Cela vous sera bien facile, monsieur le maire, je suis si peu de chose.

— Trêve de jésuitisme ! Nous nous retrouverons ! Faites vos dévotions à saint Ignace de Loyola, votre digne patron, demandez-lui sa protection, car vous en aurez besoin.

— Monsieur le maire, vous m'accusez de duplicité ; que dirai-je donc de votre façon d'agir ?

— Dites-en ce que vous voudrez, peu m'importe ! Je vous mettrai à la raison. Il serait curieux qu'un petit prestolet me tint tête, dans un pays où il n'y a que des libres penseurs, et où le gouvernement lui-même est en guerre avec l'Eglise ! Allez, vous verrez qui l'emportera, de vous ou de moi. Je vous apprendrai qui est le maître !

L'abbé Daniel sourit et compléta la phrase de Lefrançois par cette ironique citation :

— « La maison est à moi je le ferai connaître !... »

— Si elle ne l'est pas encore, elle le sera, je vous en donne mon billet ! Et quant à vous, curé, savez-vous ce que c'est que des puissiers ?

— Oui, Monsieur, je le sais pour en avoir payé qui venaient saisir de pauvres diables...

— Eh bien, quand ils viendront, pour vous saisir vous-même, nous verrons si vous les paierez si facilement. Adieu !

Il marcha à grands pas vers la grille entr'ouverte, et, sur le seuil, le visage noir sous l'ombre de son chapeau :

— Une dernière fois, la paix ou la guerre ?

— Monsieur le maire, une dernière fois, mon ministère est tout pacifique et vous jurer la paix serait une superfétation. Si donc vous me déclarez la guerre, vous la ferez tout seul.

Le maire tourna le dos sans répondre et sortit. A compter de ce jour les hostilités commencèrent contre le curé. Lefrançois se flattait d'obtenir sans difficulté de l'évêque le changement de

l'abbé Daniel. Il s'était heurté à une résistance qui l'avait exaspéré. Son premier mouvement avait été d'essayer d'obtenir gain de cause, sans bourse délier. Voyant que la diplomatie était impuissante, il se décida à recourir à ses moyens habituels. Les entrepreneurs qui avaient construit l'école libre, réunis par l'avoué de Lefrançois, car il était trop rusé pour se montrer, avant que la négociation fût terminée, consentirent à vendre leurs créances, pour la sécurité desquelles ils commençaient à éprouver de sérieuses inquiétudes. Pour vingt mille francs, payés comptant, le maire se substitua, dans la personne de Jacques Mayeur, son homme de paille ordinaire, aux ouvriers dont le curé s'était reconnu le débiteur. Dès lors il se jugea maître de la situation. Dans les entretiens qu'il avait avec ses conseillers, Lefrançois avait coutume de dire :

— Quand le moment sera venu, je m'offrirai le coup d'œil d'une affiche de vente collée sur la porte de la cure, et ensuite j'exproprierai l'école et je mettrai les sœurs dans la rue, comme des mendiante !

Cependant, quoiqu'il pût déjà faire ce qu'il disait, il ne s'y décidait pas. Il s'était heurté subitement à une résistance imprévue et très ferme de la part de M^{me} Lefrançois, et, quoiqu'il se donnât volontiers des airs de tyran, il tenait toujours grand compte des opinions et des désirs de sa femme. Or, Florence, qui s'était installée à Fresqueville, sans savoir comment s'appelait le curé de Favières, avait, dès le premier instant qu'elle l'avait entendu nommer, ressenti la plus pénible impression. Aucun trouble de cœur ni d'esprit. Elle n'avait point de remords d'avoir brisé la carrière et bouleversé la vie de celui qui l'avait tant aimée et qu'elle avait si vilainement trahi. Mais elle était ennuyée à la pensée de se trouver en face de l'abbé Daniel. Elle craignait les indiscretions, non pour lui, mais pour elle, estimant désagréable et presque honteux d'avoir été fiancée à un homme qui s'était fait prêtre.

Quoique Fresqueville dépendît de la paroisse de Favières, elle alla à la messe à Ourscamp qui était plus loin de quatre kilomètres. Mais là elle ne craignait pas de se trouver face à face avec le curé, elle pouvait au contraire aller à la cure, s'enquérir des besoins des pauvres, faire des libéralités, accomplir enfin, dans la plus large mesure, ses devoirs de châtelaine. La première fois qu'elle avait commandé sa voiture, le dimanche, au début de

leur installation, pour se rendre à la messe à Ourscamp, Lefrançois avait voulu plaisanter :

— Oh ! oh ! tu peux bien aller à Favières, si cela te plaît ! Je ne suis pas jaloux de ton ancien fiancé !

Florence l'avait regardé de telle manière et si vertement rembarqué qu'il avait perdu, pour toujours, l'envie de recommencer. Cependant lorsque, après ses tentatives de conciliation, il se décida à commencer sa campagne contre l'abbé Daniel, il ne put se retenir de conter à sa femme son désappointement et ses projets. Elle l'écouta froidement, et, après avoir réfléchi :

— Tout ce que vous me dites là n'est pas bien combiné, dit-elle, et je ne crois pas que ce soit vous qui ayez eu ces idées-là. Ce sont vos imbéciles d'amis politiques qui vous ont conseillé, en cette occasion, et cela se voit.

— Mais que pouvais-je faire d'autre ?

— D'abord vous pouviez me confier vos embarras.

— Tu m'avais si mal reçu le jour où je t'ai parlé du curé.

— Quel rapport y a-t-il entre une sortie, que vous aviez faite lors de propos, et la situation actuelle, si importante pour vous ? J'ai jamais refusé de m'occuper de ce qui vous intéresse ?

— Non, certes, et quand tu t'en mêles, je n'ai jamais qu'à t'en louer.

— C'est pourquoi vous préférez vous en rapporter à ce sot de Falversin ou à ce butor de Thiboré. Oh ! vous êtes bien entouré ! Et vous réussirez, avec de pareils auxiliaires !

— Mais toi, à ma place, qu'aurais-tu fait, dans cette affaire du curé ?

— D'abord j'aurais évité d'aller le trouver moi-même, dans la crainte de le froisser. J'aurais usé d'un intermédiaire.

— Lequel ?



... Une dernière fois, la paix ou la guerre ?

(Page 313.)

— Eh ! un ami à lui. Vous en avez un sous la main, le mieux qualifié pour vous servir.

— Qui donc ?

— M. Letourneur.

Le visage de Lefrançois se rembrunit.

— Ah ! Bernard !

— Eh ! oui, M. Bernard, qui est l'ami d'enfance du curé de Favières, et qui aurait dû obtenir beaucoup de lui.

— Je n'aurais pu me décider à lui réclamer ce service. Nous sommes en froid, tu le sais bien...

— Je sais aussi que vous n'auriez qu'un mot à dire pour qu'il revînt. Vous avez eu des torts envers lui et il n'a rien à se reprocher.

— Que de t'avoir fait la cour !

— Comme tous les autres. Allez-vous me faire un crime de ce que je plais aux gens qui viennent dans votre maison ? Je vous ai plu à vous. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les autres ? Êtes-vous jaloux, à présent ? Est-ce que vous avez eu des doutes sur moi ?

— Non ! s'écria Lefrançois avec conviction. Je n'en ai jamais eu sur ton compte, mais j'en ai sur le sien. Toi, je te trouve irréprochable, mais j'avoue que son attitude, à lui, m'a paru si différente de celle de nos autres amis que j'en ai pris de l'ombrage.

— Vous êtes fou !

— Non ! non ! je ne suis pas fou. Je sais très bien ce que j'ai dit. Et Bernard est le seul homme qui m'ait inspiré des craintes. Les autres, tu riais avec eux. Lui, tu le traites sérieusement... Et puis, c'est un instinct que j'ai, je sens qu'il me veut du mal et qu'il m'en fera, si je n'y mets bon ordre.

— Lui ? Pauvre garçon ! Il en est bien incapable. Enfin, vous êtes le maître. Mais, pour en revenir à votre curé, l'idée d'aller lui offrir de l'argent, en échange de son concours, était la plus mauvaise qu'on pût vous suggérer, car ce n'est pas de vous que c'est trop bête !

— C'est Malversin qui m'a engagé à le faire, dit naïvement Lefrançois.

— Et vous, habitué à tout devoir à l'intérêt, vous n'avez pas hésité et vous êtes allé à la conquête de l'Eglise, votre argent à la main... Les prêtres sont des gens qu'on ne corrompt pas avec de l'argent, parce qu'ils ont un but, une mission, un idéal.

qui sont supérieurs aux satisfactions que peut leur procurer la somme qu'on leur offre. Il fallait dire à votre curé que votre influence serait à sa disposition en cas de réussite. Alors lui, vous aviez des chances de le séduire, parce que vous lui montriez, en pendant à votre intérêt personnel, l'intérêt de la religion. Mais lui offrir de l'argent ? Quelle faute !

— Il en a pourtant diablement besoin.

— Il en trouvera, soyez tranquille. Toutes les femmes de la province feront danser l'anse du panier pour lui payer son école.

— Eh bien ! alors, maintenant, que faire ?

— Vous, rien. Vous êtes brûlé.

— Qui ?

— Je vous l'ai dit : M. Letourneur.

— Pourquoi pas toi ?

Florence rougit à cette demande, si grossièrement cynique, de son mari :

— Y pensez-vous ? Je suis la dernière personne du monde qu'il faudrait envoyer au curé de Favières.

— Tu en feras ce que tu voudras. Tu es si maligne.

— Je crois que toute ma malice, en admettant que j'en aie, ferait long feu. Vous ne connaissez pas l'abbé Daniel. C'est un esprit éminent. J'étais trop jeune, quand mon père me l'a amené, je n'ai pas su le comprendre. Mais depuis j'ai réfléchi, et je me suis rendu compte que j'avais dédaigné un homme supérieur.

— Supérieur ? Qu'est-ce qui le prouve ?

— Sa détermination d'entrer dans les ordres, après sa déconvenue. Une nature vulgaire aurait cherché des consolations et en aurait trouvé. Lui, il n'a pas voulu survivre moralement à ses désillusions.

— Oui, tu lui fais honneur de ce qu'il n'a pas su t'oublier. Au fond, cela te flatte. C'est, à tes yeux, une sorte de martyr de l'amour. Aux miens, ce n'est qu'un imbécile ! Un homme qui croit tout perdu, parce qu'il est dédaigné par une femme ? Voilà un héros ! Moi, si tu m'avais repoussé, je me serais jeté à corps perdu dans mes affaires, pour oublier, et je serais devenu encore plus riche !

— Oui, mais vous, vous êtes un homme d'action. Lui, c'est un homme d'imagination.

Cette qualification d'homme d'action plut à Lefrançois. Il répéta plusieurs fois :

— Oui, tu as raison, je suis un homme d'action.

Et, comme calmé, par cette espèce de supériorité que sa femme lui reconnaissait, il concéda :

— Après tout, si Bernard, comme tu le crois, peut réussir après du tout, je serais trop bête de me priver de son concours...

— Il est trop tard, à présent ! Vous avez tout gâté par votre démarche.

— Il arrangera les choses. Je vais lui écrire de venir à Presqueville.

— Si vous voulez, conclut Florence, avec un air d'indifférence.

Georges OHNET.

A suivre.



LA SAVELLI¹

(Suite.)

TROISIÈME PARTIE

I

« TRÈS URGENT »

Le vendredi 15 janvier 1858, Paris à son réveil apprenait l'attentat d'Orsini. La nouvelle, toutefois, ne se répandit qu'assez lentement, et les quartiers excentriques de la Ville ne la connurent que fort tard dans la matinée.

Or, ce jour-là, il était environ neuf heures, quand la vieille servante Philomène, entrant dans l'appartement de son maître, lui apporta son courrier du matin : deux lettres et des journaux.

Le comte Besnard était habillé, déjà prêt à sortir avec Marie-Anne pour aller entendre leur messe quotidienne. Il paraissait plus souffrant encore qu'à l'ordinaire. Depuis quelque temps, la maigreur consomptive de son visage avait pris une teinte violacée; le malade se plaignait de gonflements aux jambes et d'une douloureuse tension des veines du cou; il éprouvait au cœur un sentiment de perpétuelle angoisse; sa respiration était courte, saccadée, anhélanter, et, par moments, il suffoquait, pris de syncopes. La veille, son médecin, de plus en plus soucieux, avait



— Ah, c'est elle est cette lettre ! — Page 24.

(1) Voir les numéros des 9, 16, 23 et 30 Octobre 1857.

constaté les progrès de l'hypertrophie cardiaque, une exacerbation de « l'anévrisme aortique » de Corvisart. Suivant la méthode alors en usage, il avait augmenté la dose de digitale, prescrit la redoutable vératrine, et, avant tout, recommandé l'absence complète d'émotions.

Absence d'émotions !... Et depuis quarante-huit heures, le comte Besnard était dévoré d'inquiétudes !... Point de nouvelles de son fils !... Qu'était devenu Marcel ? Il avait quitté le palais du Conseil d'État, le mercredi soir vers six heures : et depuis lors, on l'attendait !... Quel acte de démence avait donc encore accompli cet abandonné de Dieu ? Et quelles autres larmes de douleur ou de honte l'indigne enfant allait-il coûter à son père ?

En voyant Philomène entrer, ses lettres sur un plateau, Marie-Anne courut à elle :

— Donne ! donne vite !

La jeune fille regarda les enveloppes et laissa retomber le paquet, découragée : non, ce n'était point l'écriture de son frère.

Des missives officielles, ces deux lettres : celle-ci, de format carré, portait la griffe bleue du Conseil d'État ; celle-là, petite et plus intime, était au cachet rouge de quelque ministère : l'une et l'autre ayant d'ailleurs la même suscription : P. O. *Très urgent*.

Sans prononcer une parole, M. Besnard prit une de ces lettres et rompit le scellé. C'était un avis de convocation, rédigé en termes bizarres et pressants :

« Monsieur et cher collègue,

« Par décision de S. E. M. le ministre président du Conseil d'État, le Conseil doit se réunir aujourd'hui en assemblée générale extraordinaire, à trois heures précises. Vous êtes instamment prié d'assister à cette séance.

« Objet : importantes communications du gouvernement et lecture d'une adresse à S. M. l'Empereur.

« *Le maître des requêtes, secrétaire général
du Conseil d'État,*

« BOILAY. »

— Que se passe-t-il donc ? interrogea le comte Besnard, surpris de ces formules insolites... Le *Moniteur* va me l'apprendre, sans doute..

Il déchira la bande qui entourait la feuille officielle, y jeta un coup d'œil et poussa une exclamation indignée :

— Encore un attentat!... Les misérables!

Alors, très ému, et, pour le moment négligeant la seconde lettre, celle au cachet rouge, il déploya le journal et commença de lire à haute voix :

« Hier soir, à huit heures et demie, au moment où Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice arrivaient à l'Opéra, trois détonations provenant de projectiles creux se sont fait entendre.

« Un nombre considérable de personnes qui stationnaient devant le théâtre ont été blessées, plusieurs mortellement.

« Ni l'Empereur ni l'Impératrice n'ont été atteints.

« L'instruction a été commencée immédiatement et plusieurs arrestations ont eu lieu. »

M. Besnard rejeta le journal et se mit à marcher avec agitation :

— Abominable! disait-il, en s'exaltant;... mais aussi, quels ministres! Pas un d'eux pour veiller à la sûreté de leur maître et de notre malheureuse France! Tous et tout à leurs plaisirs, ces messieurs! Entre leurs mains ce pays est devenu un mauvais lieu, un tripot d'agioteurs! Jusqu'à notre magistrature que décompose la gangrène! Hier encore, on exécutait à la Bourse un conseiller de cour impériale!... Ah! ces hommes du Deux-Décembre, comme ils ont trompé nos saintes espérances chrétiennes! Souvent, j'ai honte de ma crédulité d'autrefois, et je me prends à pleurer sur tous ceux que j'ai fait pleurer moi-même!... Que veulent-ils nous demander aujourd'hui, messieurs les ministres? Des lois d'exception pour sauver leurs chétives personnes? Non, non! Disparaissez, messieurs; vous êtes condamnés!... Quant à moi, si ma conscience m'enjoint de vous combattre, quoi qu'il advienne, je vous combattrai.

— Oh! père, supplia Marie-Anne... par pitié pour nous, songez à votre santé!

Mais le vieillard ne répondit que par un de ces gestes avec lesquels Macbeth envoyait « aux chiens » les médecins comme la médecine... Et, à grands pas, il allait par sa chambre, l'ancien procureur général, le juge sans merci des commissions mixtes, le pourvoyeur des exils et des bagnes, le « boucher blanc », — exhalant en mots entrecoupés toutes les déceptions de son âme catholique, et aussi peut-être tous ses remords d'honnête homme.

À la longue, cet emportement fébrile se calma, et M. Besnard revint s'asseoir près de sa table de travail. Ses yeux aperçurent

alors la seconde lettre, celle au cachet rouge que, dans son trouble, il avait négligé d'ouvrir. Il la prit et la tourna entre ses doigts :

— Ah ! ah ! tit-il... un poulet de M. le ministre d'État ! le plus cynique corrupteur de ce Gouvernement ; mon ministre et, de plus, un ennemi personnel !... « *Par ordonnance* » et « *Très urgent* »... Bon Dieu, que d'affaires ! Pourquoi donc m'honore-t-il de sa prose ?

Il rompit l'enveloppe et son visage exprima la plus vive des surprises :

— Ah çà ! quelle est cette énigme ?... Aide-moi à comprendre, fillette ; écoute :

« Monsieur le comte,

« Son Excellence M. le ministre d'État vous prie de passer sans retard à son Cabinet, pour un objet de la plus haute gravité et qui vous concerne. Vous voudrez bien vous y rendre dès la réception de cet avis. Le ministre vous attendra jusqu'à onze heures.

« *Le secrétaire particulier,*

« Baron EPHRAÏM COHEN. »

— « Pour un objet de la plus haute gravité qui vous concerne », reprit M. Besnard, et les doigts qui tenaient la lettre se mirent à trembler... Non, je ne devine point ! Quel est ce mystère ? Que peut-il me vouloir, cet homme, avec ses fautes de français et son langage de potentat ?

Il sonna fiévreusement, et un domestique accourut.

— Une voiture !... Qu'on ne m'attende pas de la journée ! Je ne serai point de retour avant ce soir.

Puis, s'approchant de Marie-Anne, et, très doux, lui posant un baiser sur le front :

— Toi, ma chérie, rends-toi à Sainte-Valère. Je ne peux t'y accompagner aujourd'hui ; excuse-moi auprès du Bon Dieu. Prie-le beaucoup, ma fille. Implore la miséricorde divine pour nous tous... pour moi... pour « lui », — Lui, surtout.

Lui, c'était l'absent, l'enfant retrouvé mais, hélas ! reperdu, le fils de ses larmes et de sa colère.

II

LE MINISTRE D'ÉTAT

En ces jours-là, de gouvernement absolu, personnel et silencieux, les ministres de l'Empire n'étaient vraiment que de simples commis de l'Empereur. Choisis ou rejetés suivant les caprices du bon plaisir, la faveur les élevait, la disgrâce causait leur chute. Le Parlement d'alors — un parlement sans voix — ne les connaissait point, et même, ne les devait connaître.

Gens de mérite pour la plupart, fonctionnaires excellents, rompus dans leur métier administratif, désirant le bien du service et le sachant accomplir, ils n'avaient cependant pas en eux la notion des hautes vertus politiques. L'indépendance de l'esprit leur faisait à peu près défaut, et plus encore celle de l'âme. A tous manquait cette qualité suprême qui, seule, relevant l'homme, produit le grand homme : le caractère. Aucun n'osait être soi-même. Catholiques, alors que l'Empereur amusait les catholiques; libre-échangistes, car le souverain, ami de Cobden, s'était fêré de libre-échange; soutenant la thèse des « nationalités », puisque l'ancien *carbonaro*, leur maître, avait été « nationaliste », — pour seul concept ces adorateurs de l'idole impériale avaient « la Pensée napoléonienne ». Et ces deux mots emplissaient leurs bouches, s'étaient dans leurs circulaires; c'était un catéchisme, un dogme, un credo, leur croix de par Dieu. Assurément, des habiles; mais en politique, les petites habiletés sont-elles vraiment de l'habileté? Trop pareils à ces courtisans qui abusaient Versailles, les complaisants nouveaux des Tuileries mettaient toute leur conscience à bien servir; ambitieux de se rendre utiles, parfois nécessaires, — agréables surtout. Jamais, voire aux temps de Louis XIV, l'adulation ne revêtit de forme plus effrontée qu'en ces jours du second Empire. « Napoléon le Grand!... Je veux dire le nôtre », se plaisait à répéter l'un de ces ministres, et un autre s'écriait : « Devant le génie du second Bonaparte, stupéfié je m'arrête et je me tais!... » Ces hommes ne sont plus, et aujourd'hui sur leurs mémoires le pamphlet s'acharne implacable. Pourtant ils ont accompli de grandes choses, mais sans avoir été grands. L'Histoire le dira. Elle leur sera, toutefois, dure justicière, car elle dira aussi que, flatteurs détestables, ils ont perverti et mené à sa perte une noble nature, ce rêveur étrange.

si robuste d'intelligence et trop souvent si débile de volonté : Napoléon III... Mais, hélas ! chez ce peuple de France, le plus sceptique et le plus crédule de tous les peuples, quel homme public oserait affirmer que jamais il n'a menti au Pouvoir ! Naguère adulateurs de rois ; à présent, flagorneurs de populace... Nos pères ont connu les uns ; à l'œuvre, nous voyons les autres.

Travaillant d'ordinaire chacun seul à seul avec l'Empereur, ces ministres se jalousaient et se contrariaient entre eux ; mais, divisés par l'envie, une haine commune les avait réunis un moment : la haine d'un collègue, le ministre d'État.

Une institution tout impériale, cette secrétairerie d'État, renouvelée du grand Empire de 1805, et de qui le dignitaire, sans attribution bien définie, aspirait à une sorte de primauté politique. Administrateur de la liste civile, vice-président du « Conseil de famille » — la famille Bonaparte, — gardien de la fortune comme de l'honneur des Napoléon, travaillant dans l'intimité quotidienne du souverain et dépositaire de mystérieux secrets, ce ministre sans ministère se pouvait croire par instants premier ministre. Et, de fait, il l'était, car, au Château, cet homme avait su plaire.

Il y plaisait, confident des amoureuses faiblesses de l'époux ; il y plaisait encore, consolateur des jalousies de l'épouse. De bonne heure, son influence, toujours occulte, était devenue énorme. Les autres ministres le détestaient, mais comme on déteste dans certains divans de l'Orient, en prodiguant les sourires. Dans cette camarilla toujours en intrigues, des Tuileries, quelques familiers avaient, un moment, tenté la ruine de ce favori. Une lutte s'était alors engagée, acharnée et discrète, un de ces duels sans merci où chaque parole est une insinuation, chaque réticence une calomnie, où le silence même fait des blessures : — assaut bien inutile et dont le personnage tant jaloué était sorti vainqueur.

Aux jours dont nous parlons, sa puissance ténébreuse osait presque s'exercer en pleine lumière, et son ascendant était à l'apogée. Se sachant le premier en cour, cet homme se pouvait croire le second en France. Dans le public, on ignorait l'existence d'une telle domination ; on ne la connaissait que trop en l'entourage impérial. Contresignant tous les décrets d'importance, ce ministre prétendait exercer un contrôle sur les actes, une discipline sur les personnes et faisait passer les plus hauts fonctionnaires par l'enquête de ses méfiances. Comme il était chargé « des

rapports constitutionnels de l'Empereur avec les Chambres de l'Empire », il étendait la main sur le Conseil d'État; et il gouvernait peu cette noble assemblée, en qui s'était réfugiée toute la fierté de la France. Soit incurie, soit plutôt faiblesse, le président Baroche lui abandonnait volontiers ses collègues, n'ayant d'ailleurs lui-même qu'un accès difficile aux Tuileries. Aussi, nombre de conseillers trop indépendants étaient l'objet de malveillances hargneuses et les victimes d'incessantes persécutions.

Entre tous, le comte Besnard était mal noté dans le cabinet noir du Carrousel. On lui reprochait la raideur de sa tenue et la superbe un peu méprisante de son langage; on lui gardait rancune du trop fameux discours où, pour ses débuts, le vieux magistrat avait si durement témoigné sa surprise de certaines choses et de certains hommes. « J'ai vingt-quatre ans de pratique judiciaire; pourtant, jusqu'à ce jour, j'ignorais ce que peut être vraiment une escroquerie publique! » insolence qu'on vous ferait expier tôt ou tard, comte Brutus, âme antique, monsieur La Vertu!... Lui, cependant, sans même entendre les menaces d'un prochain orage, et ne sachant pas sourire à des haines souriantes, poursuivait dédaigneusement son chemin d'honnête homme.

Étrange ministère; ministre non moins étrange.

C'était alors un homme d'environ soixante ans, maigrelet et chétif, à la face encadrée de favoris grisons, au teint blême, au nez fort, au large front : une laideur intelligente. Chauve, mais n'ayant pas comme un Morny la coquette vanité de sa calvitie, sur les blancheurs étiolées de sa tête il plaquait une perruque du plus beau noir. Cela nuisait un peu au triomphe de ses entreprises féminines, car la mode était aux « crânes d'ivoire », et l'on citait le cas d'un député connu, familier de l'impératrice, qui avait, en son désir de plaire, voulu subir un traitement pour la perte de ses cheveux... Mais quelle époque n'a pas son « genre », c'est-à-dire sa sottise ?

Il était né à Tarbes, quoiqu'il aimât se croire Parisien; en ce pays de Bigorre, la terre des miracles modernes, où la Vierge a de si curieux colloques avec les pastoures. De fait, il n'était que Juif; non pas fils de ce glorieux Israël au génie penseur et poétique, mais Juif de la race exploitante et manieuse d'argent : une banque avait été son berceau, sa famille, sa patrie.

La Thora, cependant, ni le Talmud n'avaient point su retenir son âme; un beau jour, ce fils de Mamon leur avait préféré la

Bible selon le révérent J.-F. Ostervald : il s'était fait chrétien, mais protestant, — peut-être par admiration sainte pour les riches financiers de la Jeune-Genève, peut-être aussi pour conserver, en son adoption, le plus de judaïsme possible. Du reste, au premier abord : un huguenot suivant le siècle, un reli-

gionnaire sachant son monde ; rien d'un Guizot, beaucoup d'un Fazy.

Affable dans les salons, il jouait volontiers son grand seigneur, prétendait à la distinction et se parait de belles manières. C'était merveille de le voir, aux bals de la cour, superbe dans son habit à palmes d'or, le cordon rouge en écharpe, frétiller de femme en femme, coquetant et caquetant, chuchotant le mot discret et risquant l'aventure ; éconduit quelquefois, n'indignant jamais... Dans le service, un autre person-

nage : rogne, sec, revêché, altier, ayant « de la poigne », très autoritaire, et gouvernant ses inférieurs tout comme on mène et surmène des commis dans un comptoir israélite.

Homme privé, il ne fut pas sans faiblesses, et d'amoureuses légendes ont longtemps égayé les coulisses de nos théâtres : d'ailleurs très bon parent. Homme public, il avait des vertus : le respect des belles-lettres, un goût délicat pour les arts, une merveilleuse dextérité financière. Ses ennemis — et ils étaient nombreux — lui déniaient toute qualité et le chargeaient de tous les vices. On le disait enrichi par le trésor de la France : il avait toujours été riche ; débauché, parce qu'on le savait galant ;

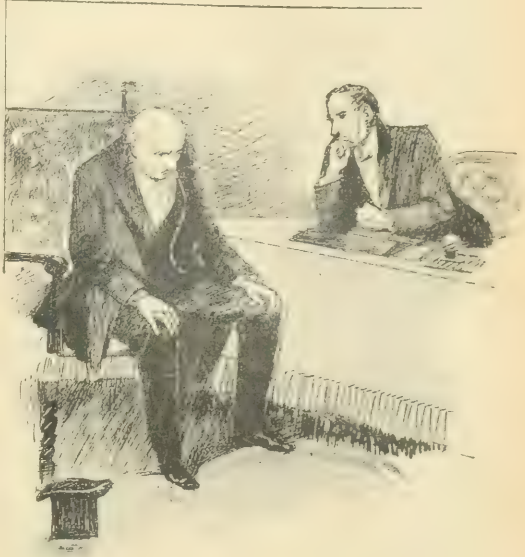


Ministre l'Etat et de la maison de S. M. l'Empereur.
Page 329.

capable de forfaits, et il n'était qu'ambitieux... Il était aussi indifférent à l'épigramme que Jules l'avait été aux châtiments : un autre calomnié, ce grand *faccione*, l'amant d'Anne d'Autriche ; assez beau, en vérité, dans son dédain pour l'injure et son mépris pour les hommes. Au demeurant, un sceptique.

Et pourtant, cette âme de peu de foi avait un culte : l'Empire ; un dieu : l'Empereur.

Bien avant la nuit du Deux-Décembre, financier de la haute banque, il avait mis une partie de sa fortune à la disposition du Prince-Président : opération hasardeuse, fonds placés à la grosse aventure bonne affaire, néanmoins, puisque maintenant le prêteur était ministre, voire premier ministre. Sa faveur, à ce moment, était au comble. En 1858, le registre-matricule du Sénat énonçait ainsi les titres et dignités du haut per-



... Votre fils a tenté d'assassiner l'Empereur
(Page 332.)

sonnage : « Ministre d'État et de la maison de S. M. l'Empereur, secrétaire de l'état civil de la famille impériale, vice-président du conseil de famille, sénateur, membre de la commission des haras, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, grand-croix des ordres du Lion de Bado, de Notre-Dame de la Conception de Portugal, des saints Maurice et Lazare et d'Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha... » Bref, sur sa poitrine, les diaprures d'un arc-en-ciel, et dans sa caisse 250,000 francs de traitements annuels... Tout l'attirail de ces rubans, ces chamarrures d'uniformes, ce roulement de titres sonores nous font, à présent, quelque peu sourire. Nous sommes, paraît-il, devenus très austères, et nos grands hommes du jour

— nul ne l'ignore — sont gens sans aucune faiblesse. Leurs postures de basoche attestent de hautes vertus, et leur rusticité campagnarde abrite des consciences... Hélas ! génération qui se lève, France toute nouvelle et déjà si désabusée, quelle méprisante ironie sera la vôtre, pensant à nous et nous jugeant d'après nos maîtres !

Au surplus, celui dont nous parlons fit quelque bien. Lorsqu'il mourut, dans les dernières années de l'Empire, négligé du souverain pour lequel il avait tout osé, et relégué alors au second rang, plusieurs le pleurèrent ; beaucoup demeurèrent longtemps à l'oublier. L'Histoire dira de lui : ce fut un habile homme et un homme heureux. — heureux, par l'incroyable fortune de sa vie, et jusque dans l'opportunité de sa mort.

III

DANS LE CABINET DU MINISTRE

Lorsque M. Besnard entra dans ce fastueux pavillon du Carrousel, où le ministre d'État faisait parade, l'horloge du Palais-Royal marquait dix heures.

Déjà les antichambres regorgeaient de solliciteurs, car ce jour-là, vendredi, était jour d'audiences.

Tout ce monde formait un mélange disparate de haute et basse mendicité : des préfets à belles moustaches, « les pommadins premiers », pour parler l'argot de ce temps ; de roides magistrats, des membres de l'Institut, des prêtres en mal d'évêché, des sculpteurs ou des peintres implorant la commande ; force journalistes venant apporter l'ardeur de leurs convictions et le passif de leurs dettes criardes ; beaucoup de gens de théâtre, des chanteurs très jolis et des comédiens très nobles : celui-ci frisque et pimpant comme un Dorante, celui-là plus majestueux qu'Agamemnon. C'était encore, parmi ces noirceurs de redingotes, d'habits et de soutanes, les visages de plâtre et les minois chiffonnés de petites danseuses. Oh ! celles-ci n'attendraient pas longtemps ; toutes, elles connaissaient fort bien la conversation légendaire d'avant le déjeuner de Son Excellence.

Chacun de ces faiseurs d'antichambre se tenait immobile sur les banquettes, se faisant du regard, muet d'anxiété. Et lentement devant eux se promenait un monsieur à chaîne d'acier,

personnage magnifique et considérable, M. Morel, le chef des huissiers du cabinet. Parfois, il s'arrêtait et, sévère ou gracieux, selon les visages, laissait tomber quelques paroles :

« Veuillez prendre patience, monsieur le préfet : Son Excellence vous recevra certainement... Monseigneur, les portes vont s'ouvrir devant Votre Grandeur... Vous perdez votre temps, mon cher monsieur ; considérez tout ce monde ; adressez-vous plutôt au sous-chef du Secrétariat... Voyons, un peu de tenue, mademoiselle ; il y a ici des ecclésiastiques. »

M. Besnard lui déclina son nom : l'huissier l'inscrivit sur une feuille volante et sortit. Presque aussitôt, il revenait et sa voix de basse-taille lançait un appel sonore :

— Monsieur le conseiller d'État comte Besnard !

D'un pas tranquille, ému toutefois et se composant un masque d'indifférence, le fonctionnaire impérial, si pompeusement nommé, suivit l'appariteur. Dernier venu, il passait avant les autres... Que voulait-on lui dire de si pressé ?

Une porte fut ouverte à deux battants ; il entra.

Dans un superbe cabinet drapé de velours sombre, le pâle maigrelet, M. le ministre, était nonchalamment assis devant son bureau. Le comte Besnard s'inclina ; mais l'autre ne se leva point, et, adressant au visiteur un simple geste de la main :

— Veuillez donc prendre un siège, monsieur.

Assez choqué d'une semblable réception comme d'un si gros oubli de la forme, le conseiller d'État s'installa sur une chaise, et, très sec :

— Votre Excellence m'a fait appeler... Que me veut-elle ?

Pas de réponse. Le petit homme, toujours allongé dans un fauteuil, paraissait réfléchir ; sa figure était emuyée, fort maussade ; son œil déplaisant. Enfin :

— Oui, je vous ai fait appeler, mon pauvre monsieur Besnard... Bon Dieu, quelle abominable aventure !

Ce langage familier, cette note protectrice achevèrent de blesser l'ancien procureur général... « Mon pauvre monsieur ! » Ah ! ça, depuis quand et pourquoi faisait-il ainsi pitié aux gens ? Son orgueil lui monta aux lèvres : il répliqua sur un ton de mercenaire :

— Abominable aventure... oui, certes ! Toutefois, — pardonnez à ma franchise, — de pareilles aventures deviennent par trop fréquentes. On ne sait point veiller, et l'on n'ose plus sévir.

« On »... il voulait dire : le gouvernement...

Le ministre leva la tête, eut un sourire pincé, et à personnage hautain plus hautain lui-même :

— Une leçon, monsieur ? Épargnez-nous, de grâce !... Mais d'abord, de qui parlez-vous ? Des criminels d'hier soir ? des bandits de la rue Le Peletier ?... Moi, je vous parle d'un autre coupable :... de Marcel Besnard, votre fils.

— Mon fils ?... Que vient faire ici le nom de mon fils ?

A voix lente et dure, le ministre accentua :

— Votre fils a tenté d'assassiner l'Empereur.

— Mon... mon fils !...

Et le comte Besnard se leva effaré :

— ...Vous dites ?... Je ne comprends pas... non, non, je ne comprends pas !...

Mais bientôt, avec un haussement d'épaules et un sourire dédaigneux :

— Votre Excellence est la dupe de quelque farce de carnaval... une infâme plaisanterie !

Sans vouloir ramasser le propos, et scandant chacune de ses phrases, le ministre poursuivit :

— Dans la nuit du 12 au 13 janvier, avant-hier, chez une femme, une certaine princesse de Carpegna, votre fils a tenté d'assassiner l'Empereur.

La princesse de Carpegna !... Le père de Marcel retomba sur sa chaise. Il était devenu livide ; son cœur battait et lui faisait très mal ; de sa gorge étranglée ne sortait qu'un mot :

— Absurde !... absurde !

L'autre ne parut même pas remarquer la torture angoissée de ce vieillard, et toujours froidement incisif :

— Absurde, d'accord !... vrai cependant, beaucoup trop vrai !... Lisez plutôt : voici le procès-verbal de ses aveux.

Il prit un dossier étalé sur son bureau et le tendit au comte Besnard ; mais celui-ci le repoussa d'un geste :

— Non, non... inutile !... Ce n'est pas lui !... ce ne peut être lui !

— Eh bien, pauvre monsieur, mieux vaut interroger le coupable. Il est ici : on va nous l'amener.

Le ministre soula, et aussitôt un joli petit homme, à rosette diaprée, son chef de cabinet, accourut :

— Baron Ephraïm, qu'on introduise Marcel Besnard... Sur-

tout, une discrétion absolue ! Vous tenez, monsieur, un respectable secret d'État !

Le jeune homme frisé, bariolé en Israël, salua humblement et sortit.

Un morne silence maintenant s'était fait entre les deux fonctionnaires impériaux. L'Excellence, croisant les bras, attendait impassible, tandis que, cassé en deux et comme anéanti, le vieux conseiller d'État inclinait le front et lourdement l'appuyait sur sa canne. Parfois, un gros soupir s'exhalait de sa poitrine, troublait, par notes douloureuses, la solennité de ce recueillement ; puis, tout se taisait et l'on n'entendait plus que le tic tac monotone d'un cartel de Boule, ou dans la cheminée les crépitations de la flamme. Enfin une portière fut soulevée, et Marcel entra. Un agent de police l'accompagnait.

Have, les paupières brûlées par l'insomnie, ses vêtements en désordre, le jeune homme portait au visage des meurtrissures saignantes et sur les poignets des stigmates de menottes : on eût dit, à le voir ainsi, d'un malfaiteur ayant subi les premières caresses de la justice. En apercevant le comte Besnard, Marcel se sentit défaillir... « Oh ! le malheureux père ! Lui, d'habitude, si plein de noble orgueil, comme il se sentait courbé sous la honte, terrassé par le désespoir ! Père, ah ! père !... » Et le fils détourna les yeux. Debout au milieu de la chambre, il s'efforçait de garder contenance. Par l'étrange acuité de vision que lui donnait la fièvre, il distinguait à la fois et nettement les moindres détails décoratifs qui l'environnaient : le clinquant du plafond, le style tourmenté des meubles, les dessins de leur velours à ramages : — dans un panneau, le portrait en pied du cardinal de Richelieu... Quels menaçants regards elle semblait jeter sur lui, l'Éminence faucheuse d'hommes, si pâle en la pourpre de sa robe !... Et, sous l'effrayante image, le masque chafouin et sournois de M. le ministre d'État.

Une voix, celle du comte Brutus, arracha cette âme engourdie à son hébétément. L'ancien procureur général avait redressé la taille ; à présent, il tenait haut la tête, son œil était dur : il interrogeait :

— Vous devez savoir, monsieur, ce dont on vous accuse.

Sans hésiter, Marcel répondit :

— Je ne sais qu'une chose : j'ai voulu tuer.

— Tuer !... l'Empereur !!

— J'ignorais avoir devant moi l'Empereur...

Il s'interrompit, et, plus bas :

— Pourtant, je l'avoue... même le sachant, j'aurais...

Il s'arrêta encore, et soudain d'un accent éperdu :

— Pitié, mon père! J'étais fou... j'aimais!

Un rire muet, désespéré, terrible, agita le vieillard; à nouveau, il inclina le front et se tut... Du dehors, parvenaient les confuses rumeurs de la ville, et, en ce moment dominant leur sourd et long murmure, des cadences de fifres et de tambours : un régiment de grenadiers qui défilait dans le Carrousel, la garde montante des Tuileries.

Le ministre, pendant ce temps, feuilletait un dossier; à son tour, il prit la parole :

— Marcel Besnard, l'instruction — oh ! une instruction encore bien sommaire ! — vous accuse de préméditation et de guet-apens.

— Elle se trompe.

— Je le souhaite pour vous... Toutefois, avouez que cette princesse de Carpegna vous avait mis en rapport avec des mazziniens. L'un des bandits arrêtés ce matin l'a formellement déclaré... Ne niez pas : le fait est indéniable. Quelqu'un vous a vu pénétrer dans un de leurs repaires, à Montmartre : le concierge de la maison, qui a donné votre signalement. D'ailleurs, qu'aurait voulu dire votre ancienne maîtresse, quand, parlant de vous, elle a crié : « Cet homme est mon amant et moi je suis sa complice ! » Est-ce clair, cela?... Beaucoup trop clair!... Silence, je vous prie; laissez-moi finir... Vous deviez savoir, j'imagine, qui était en réalité la soi-disant princesse... Non?... C'est bien invraisemblable... Le même Italien, ami de la dame, vient de nous la faire connaître... une femme galante, ayant jadis roulé sur le pavé de Londres, la Rosina Savelli, une...

Le comte Besnard jeta une clameur d'effroi, et, tout frémissant :

— Savelli!... Elle se nomme Savelli !

— Oui, la fille d'un condamné du Deux-Décembre, d'un insurgé du Var : celui que, dans leurs pamphlets, les frères et amis appellent...

Le ministre s'arrêta court : le souvenir des émeutes du Midi et de leur sanglante répression lui revenait à la mémoire. Il n'osait terminer sa phrase.

— Achevez donc, monsieur ! s'écria le procureur général d'une voix vibrante... celui qu'ils appellent « le martyr fusillé deux fois » !... Oui, deux fois supplicié ! Et par mon fait !... O Dieu ! Justice immanente !... Dieu, Dieu !

Alors, se cachant le visage entre les mains, il demeura immobile.

Le ministre fit un signe à l'agent de la Sûreté :

— Vous, emmenez votre prisonnier, mais ne vous éloignez pas et restez à mes ordres.

L'homme de police poussa devant lui Marcel stupéfait de ce qu'il venait d'apprendre, et ils sortirent.

De nouveau, le ministre d'État et le comte Besnard étaient seuls ; face à face de nouveau.

Quelques minutes s'écoulèrent, très lentes et toutes silencieuses.

Au loin, la musique de la garde montante jouait les refrains de la *Reine Hortense* ; bientôt elle entonna le chant des antiques victoires : *Veillons au salut de l'Empire*. Tout à coup une acclamation monta dans les airs et remplit le Carrousel : l'Empereur venait de se montrer au balcon du château.

A ce bruit, le ministre, quittant son fauteuil, se rapprocha du père de Marcel.

— Vous entendez, monsieur. Quel enthousiasme ! Quels transports d'allégresse ! Nul aujourd'hui n'oserait dire que le silence des peuples est la leçon des rois... L'Empire est désormais indestructible.

Il contempla quelques instants le vieillard en son accablement muet : puis, d'un accent très doux, et comme touché de compassion :

— Du courage ! L'Empereur, mon cher comte, vous estime et vous aime ; et nous, nous avons une foi complète en votre loyauté.

« Mon cher comte... » quelle aménité soudaine !...

L'Excellence fit une courte pause, et, plus affable encore :

— Monsieur Besnard, le Conseil d'État va tout à l'heure se réunir en séance extraordinaire... Vous y viendrez, n'est-ce pas ?

— Moi ?... moi ?... balbutia le malheureux homme... Non !... Je n'appartiens plus au Conseil, et je dépose ma démission entre vos mains.

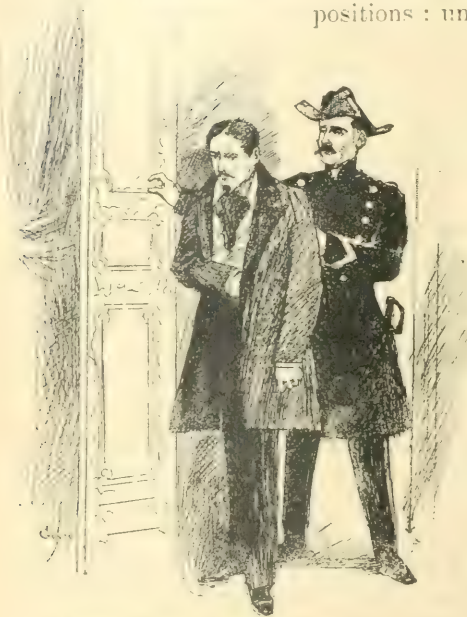
— Quelle folie!... Nous la refusons.

— Cependant, repartit le comte Brutus avec amertume, je ne saurais demeurer conseiller de l'Empire, ayant pour fils un assassin de l'Empereur!

Nous refusons!... la France a trop besoin de vos lumières...

Donc, vous viendrez à la séance. Les ministres s'y trouveront et j'y serai moi-même. Nous comptons, messieurs, vous soumettre bientôt d'importantes propositions : une loi de Sûreté générale.

Toutefois, dans l'adresse qu'aujourd'hui le Conseil d'État doit envoyer au souverain, il ferait bien de réclamer lui-même cette loi de répression. Une telle initiative serait à sa louange, produirait un excellent effet moral, et nous donnerait un gage de son dévouement... Il faut en finir avec les anarchistes et les fauteurs de désordres! Demandez avec nous une mise hors le droit de tous ces mauvais citoyens, les gens tarés de 1848, les anciens rouges :



... L'homme de police poussa devant lui Marcel.
(Page 335.)

mesures illégales, sans doute, — elles sont rétroactives, — mais trop justes, étant nécessaires.

— Comment peuvent-elles être justes, étant illégales? murmura timidement M. Besnard.

Et le ministre, tout souriant :

— Oui, je sais... je sais! Toujours votre vieil honneur juridique! Il proteste; il s'indigne; il se cabre! Scrupules bien respectables! Je sais... et je continue... Le Corps législatif approuve, d'enthousiasme... Mais vous, messieurs du Conseil d'État? Vous êtes, d'ordinaire, assez peu dociles, un tantinet mutins, de

petits opposants, de vrais enfants terribles : allez, nous vous connaissons par cœur ! Certains de vos brouillons vont s'agiter, crier à l'arbitraire et peut-être faire échec à nos projets... Vous, mon cher ami, vous voterez cette loi. Mieux encore : votre éloquence a du poids dans le Conseil ; vos collègues, admirateurs de théories austères et de grands principes, volontiers déferent à vos avis ; vous êtes, d'ailleurs — n'en disconvenez pas — le chef d'une mignonne opposition, dangereuse pour nous, et plus encore pour vous-mêmes. Donc aujourd'hui, ... tout à l'heure, ... vous parlerez ! ... Ne me dites pas non ! ... Vous parlerez, monsieur !

Le comte Brutus releva faiblement le front :

— Et ma conscience ! murmura-t-il.

D'un geste familier, le ministre lui posa une main sur l'épaule :

— Votre conscience, cher monsieur ? ... Elle comprendra sans peine que vous êtes père, que votre fils implore et que la France ordonne.

Une rougeur de honte empourpra le visage du conseiller d'État ; ses yeux brillèrent et sa lèvre s'allongea méprisante. Mais, se levant soudain et s'inclinant avec humilité :

— Ma conscience ne vous a que trop compris, monsieur... Je défendrai votre loi.

Alors, d'un pas chancelant, il se dirigea vers la porte de sortie, et, cette fois, l'Excellence l'accompagna jusqu'au seuil de son cabinet.

Gillb. AUGUSTIN-THIERRY.

(A suivre.)

L'ASSAUT D'UN GENDRE

Le commandant Champoreau était une des plus vieilles bar-biches du 210^e. Il n'était abordable qu'à jeun... De une heure à trois, dans la journée, de sept à dix, le soir, on le trouvait simplement terrible... Le monstre digérait alors, et ses digestions étaient pénibles.

Tout le monde le savait au régiment, sa jument *Pepsine* elle-même ! Elle appréhendait, en effet, d'être montée l'après-midi. A chaque crampe d'estomac de son cavalier, elle était sûre de ses deux coups d'éperon... Et pour les malheureux lieutenants ou sous-lieutenants, quand le commandant tombait dans les chambres après déjeuner, la *semaine* était dure.

En dehors de ses préoccupations digestives, le plus doux des chefs et le plus gai des camarades. Obligeant comme pas un, mettant au service de n'importe qui une certaine aisance de fortune — chose rare au 210^e. Le tout était de se présenter au moment opportun.

C'était à la *vie de pension* que le commandant attribuait le délabrement de son estomac.

Aussi avait-il pris en dégoût cette nourriture du « mess », qui n'est ni saine ni abondante...

Il était la terreur des gargotiers, — qu'il traitait tous d'empoisonneurs, — la méduse des garçons de service qu'il menaçait journellement de pulvériser...

Il avait voué une exécution plus spéciale à ce plat de fondation que le restaurateur appelle pompeusement *navarin* aux pommes et qui n'est que le *fricot* du vulgaire, que le troupier nomme *rat* et qu'à toutes les tables d'officiers on désigne sous le nom de « Deux novembre trente-trois ».

Ces jours-là, avant seulement que le commandant eût ouvert la bouche pour protester contre « l'empoisonnement lent, mais sûr »..... on lui servait bien vite deux œufs sur le plat, qu'il envoyait invariablement par la fenêtre.

Heureusement que l'assiette était en fer, et l'on prétendait que les deux œufs étaient toujours les mêmes...

On s'explique alors pourquoi, dès qu'il fut arrivé à ses trente ans de services, le commandant bondit sur sa plume, prit une feuille de papier *ministre* et adressa à son colonel — avec prière de transmettre — une demande où il exprimait le désir formel « d'être admis à faire valoir ses droits à la retraite ».

Suivant sa louable habitude — ça lui avait toujours réussi — le colonel soumit le lendemain matin à M^{me} Champané, son épouse, la demande du commandant. Celle-ci, comme *colonelle*, ne trouva rien à objecter tout d'abord.

Puis elle réfléchit, se frappa le front et déclara à son mari qu'elle avait une idée prodigieuse.

Le colonel fit des yeux ronds et approuva d'avance...

M^{me} Champané disparut un instant, puis revint avec son album de photographies, son fameux « registre du *Personnel* ».

Elle le feuilleta fiévreusement, mit le doigt sous une carte photographique et lut à haute voix :

« *Commandant Champoreau — Physique soigneusement conservé — se teint moustache. Avide de repos et de bonne nourriture — intention de demander retraite — Propriétés en Beauce — Rebelle au mariage — Dernier mot pas dit. Aime la cuisine soignée.....* »

— Eh bien ? demanda le colonel.

— Eh bien?... répéta M^{me} Champané en écrasant son mari d'un sourire de pitié...

— Je ne vois pas... chère amie...

— Oh ! non, tu ne vois pas, je le sais bien. Mais heureusement que moi, j'ai des yeux pour toi, et de la tête surtout. Sans doute, comme colonel, tu peux transmettre cela, si tu veux ; mais moi, comme mère de trois filles à marier, je fais mes réserves. Écoute, Émile, ce vieil égoïste qui digère mal, rebelle au *conjugal*.

j'ai rêvé de l'amener à résipiscence. Il a des rentes et Virginia mourut, il fera le bonheur de Virginia ; voilà ce que j'ai décidé. — Veux-tu, oui ou non, marier Virginia ?

— Mais, ma chère Élodie, tu sais bien que...

— Alors prends ta plume et écris sous ma dictée.

Le colonel s'exécuta et écrivit :

« Mon cher camarade,

« Désolé de vous voir nous quitter. Votre demande cependant sera transmise et je ferai diligence pour qu'elle ne traîne pas.

« Seulement vous aurez l'obligeance de la recommencer. Le format de votre lettre n'est pas dans les dimensions réglementaires — 25 sur 43 ! — Retournez-moi cela tout de suite.

« En attendant, faites-nous donc le plaisir de venir dîner après-demain soir avec nous, sans cérémonie, en bourgeois, histoire de dire deux mots à quelques perdreaux, de donner votre avis sur certain Château-Yquem 47... Il n'y aura que nous. *Pas d'observations, t'sez-vous* — comme dirait ce brave camarade Ramollot.

« A vous,

« Colonel CHAMPANÉ. »

La lettre fut portée sur-le-champ au commandant dont l'estomac se trouvait précisément alors, depuis le déjeuner, aux prises avec une tête de veau à l'huile récalcitrante. Les traits contractés, il décacheta rageusement et lut. A la troisième ligne, il fit entendre un furieux juron... « Quoi ? recommencer ma demande ! » mais il s'apaisa soudain quand il vit que plus loin il était question de perdreaux et de Château-Yquem.

Sa figure se rasséréna. Il se mit en devoir de répondre immédiatement et pendant que, le sourire aux lèvres, il arrondissait sa phrase, pour témoigner au colonel « combien il était flatté d'accepter son invitation », pendant ce temps-là, la tête de veau passait.

En remettant sa réponse au planton, le commandant Champoreau l'appela « mon garçon ». Le sapeur, qui s'épongeait tremblant encore du « sacré nom de... d'un chien » qu'avait poussé tout d'abord cet officier supérieur, fut complètement ébahi de cet apaisement subit.

La colonelle avait son plan.

En généralissime consommé, elle prit toutes les dispositions les plus propres à s'assurer la victoire.

Dès la veille de l'affaire, elle fit mander son *chef d'état-major* — c'est-à-dire M^{lle} Julie, sa cuisinière, — et lui donna ses ordres.

Il s'agissait de prendre le commandant par son côté faible — la bouche. Mais, loin de l'affamer comme une ville assiégée, il fallait, au contraire, lui confectionner un repas assez délicat pour qu'au sortir de table, il pût faire des comparaisons concluantes entre le régime du mess et la « *vie d'intérieur* ».

La discussion du menu entre la colonelle et la cuisinière donna lieu à un échange de vues réciproques.

C'est ainsi que Julie fit rejeter le potage *bisque* comme d'une assimilation trop excitante pour le tempérament du commandant.

Les puissants arguments qu'elle présenta ne laissèrent pas que d'étonner M^{me} Champané, qui n'en revenait pas du savoir de cette jeune personne sur les effets de la bisque d'écrevisses !

La marche et le détail des opérations culinaires bien arrêtés, la colonelle fit l'avance d'une *entrée en campagne* sérieuse et il fut convenu, en outre, que M^{lle} Julie serait aidée des conseils et des services de l'ordonnance du major, qui avait la réputation dans le régiment de s'y connaître en cuisine — et surtout en cuisinières.

A sept heures moins cinq, le commandant fit son entrée dans le salon du colonel... Ces demoiselles étaient sous les armes. Les deux plus jeunes dans des toilettes modestes pour faire valoir la mise discrètement recherchée de leur sœur aînée Virginia. Et bien que celle-ci *ignorât tout*, elle avait de l'émotion et un corsage très ouvert...

— Madame est servie ! fit entendre la voix de l'ordonnance du major...

Par la porte de la salle à manger, ouverte à deux battants, Champoreau eut de suite l'éblouissement d'une table artistement dressée dont les cristaux, le linge et l'argenterie étincelaient aux feux des candélabres. Et les parfums qui s'exhalaient des surtouts chargés de fleurs et de fruits mariaient leurs senteurs atténuées à celle du perdreau rôti, échappée de la cuisine...

— C'est Virginia qui a mis le couvert, ne manqua pas de dire la colonelle en montrant au commandant un siège à sa droite...

— Très réussi ! répondit Champoreau dont la prune et les narines se dilataient déjà.

Du potage au dessert inclus tout fut absolument truculent. Le nez du commandant se vernissait comme après un coup de soleil. Champoreau d'ailleurs se laissait soigner par Virginia qui veillait à ce que son verre et son assiette ne fussent jamais vides.

Et les coups d'œil de gratitude attendrie qu'il lui lançait étaient interprétés par la colonelle dans le sens le plus encourageant. Après un excellent moka gracieusement servi par M^{lle} Georgette, un air de harpe artistement pincé par M^{lle} Yvonne et quelques réflexions géographiques judicieusement semées par M^{lle} Virginia, le commandant prit congé de ses hôtes. Il rentra chez lui très content de sa soirée et s'endormit en songeant amèrement aux farineux impitoyables qui l'attendaient au déjeuner du lendemain.

Huit jours après — jour pour jour — le commandant reçut une nouvelle invitation.

Supris de nouveau, et de nouveau charmé, il reprit, sans hésiter, le chemin de la maison du colonel.

Il fit, comme la semaine précédente, honneur à un diner non moins excellent, et après le café il s'empressa d'acquiescer à l'insidieux désir de la colonelle qui réclamait son bras pour faire un tour de jardin.

Champoreau ne crut pas devoir laisser échapper l'occasion de dire tout le bien qu'il pensait de la cuisine de la maison...

— Vous avez sans doute la perle des cuisinières, madame ?

— Mais non, mon cher commandant, vous voyez tout bonnement combien est préférable à la nourriture de vos *gargotes* celle d'un modeste *intérieur*.

La colonelle laissa le commandant sur cet « invite à l'as ».

Rentré chez lui, Champoreau s'endormit du sommeil du juste qui a bien diné.

Et des songes truffés hantèrent sa couche.

Il rêva qu'il était en retraite, et marié. Sa femme cuisinait à ravir. La gastrite l'avait quitté, il engraisait...

Le diner de la colonelle eut une troisième édition. M^{me} Champoreau brula ses vaisseaux. On amena la conversation sur la vie

de famille et les petits plats. Champoreau parut absolument enthousiasmé. Le lendemain, en effet, le commandant, ramené, par un fatal « deux-novembre » aux réalités de son horrible régime, prit un parti et une paire de gants blancs.

Il se rendit de suite chez le colonel en tenue de jour.

Quand ces deux officiers supérieurs furent en présence, une émotion réciproque les gagna. Mais la colonelle, en femme de tête, qui se doute de quelque chose, s'empressa d'intervenir. Elle entra dans le cabinet de son mari.

Elle pria le commandant de s'asseoir et, en quelques mots aimables, sut bien vite le mettre à son aise.

Champoreau respira.

Pendant ce temps, Virginia, palpitante, comprimait derrière la porte les battements de son petit cœur. Et celui-ci lui disait que le bénéfice de cette douce agitation revenait au commandant Champoreau, cet ennemi des féculents!

— Voyons, commandant, lui dit la colonelle de sa plus caressante intonation, de quoi s'agit-il? Ne soyez pas tant ému, ne croyez-vous pas que mon mari et moi, nous ne nous doutions un peu de ce qui vous amène? Allez, allez... votre auditoire est bien disposé...

Du coup, Champoreau se retrouva en selle. Enhardi, il se leva.

— Mon colonel, madame, je suis une vieille bête, usée, finie, bonne à mettre à l'écurie avec de l'avoine bien pilée... Je prends ma retraite... j'ai, vous le savez, l'estomac abîmé... J'ai faim d'une nourriture soignée et artistement préparée, le reste m'est à peu près égal... Aussi me suis-je résolu, avant toute chose, à tenter auprès de vous une démarche que la convenance la plus élémentaire me dictait. Je viens vous demander la main de M^{lle} Julie, votre cuisinière!... »

En entendant une conclusion aussi inattendue, la colonelle fut littéralement abasourdie.

Ainsi ce n'était pas M^{lle} Virginia... c'était — Julie, la bonne!

Elle enveloppa Champoreau d'un regard méprisant et se retira en faisant battre la porte avec fracas.

Le colonel avait tiré son mouchoir et s'épongeait. Le commandant était ahuri. Il n'en revenait pas de l'effet produit.

D'autre part, on se trouvait mal sur le palier. M^{lle} Virginia et M^{lle} Julie qui, suivant leur louable habitude, avaient l'oreille la serrure, s'étaient pâmées, l'une de dépit, l'autre de joie.

La colonelle arriva juste pour bassiner les tempes de sa fille pendant que l'ordonnance du major rendait à la cuisinière le même service.



Le commandant Champoreau a tenu bon. Il a bien fallu transmettre sa demande de retraite.

Aussitôt que celle-ci a été instruite et *liquidée*, il s'est retiré chez lui, en Beauce. Mam'zelle Julie, devenue son épouse, lui fait des plats délicieux.

Ceux-ci sont devenus tout simplement exquis, le jour où le commandant a pris comme jardinier l'ordonnance du major, libéré du service.

Le gaillard, en effet, continue, mais à part, à M^{me} Champoreau les excellents conseils qu'il lui donnait naguère au régiment.

Maxime AUBRAY.





LE CURÉ DE FAVIÈRES¹

(Suite.)

Il est probable qu'elle avait obtenu ce qu'elle souhaitait, car, à partir de ce moment, elle acquiesça à tout ce que son mari proposa. Par quel hasard le banquier s'était-il ingénié de prendre ombrage des assiduités de Bernard Letourneur auprès de sa femme, après avoir donné à celle-ci tant et de si fortes preuves de confiance ? Il est probable que c'est parce que jamais Florence n'avait été bouleversée par la passion comme elle l'était cette fois-là. Arrivait-elle à l'âge où les femmes sont plus ardentes ? Bernard, en paraissant la dédaigner, l'avait-il plus fortement piquée au jeu ? Le vrai, c'est que la belle M^{me} Lefrançois avait perdu la tête, autant qu'une personne aussi calculatrice pouvait la perdre, et avait commis quelques imprudences qui avaient mis son mari en éveil.

Cette charmante femme, qui avait su, jusque-là, régler si habilement ses galanteries que, si tout le monde les soupçonnait, nul n'avait pu les surprendre, avait à différentes reprises, risqué de se perdre en allant chez Bernard, ou en le faisant venir chez elle à l'insu de son mari. Le beau garçon, très flatté du caprice qu'il avait inspiré, s'était laissé enflammer peu à peu et maintenant il était au même degré que sa maîtresse. Les difficultés que présentait cette liaison l'irritaient au plus haut point. Il mandisait Lefrançois, l'avait pris en grippe et aimait mieux ne pas voir Florence, que d'aller chez elle officiellement.

En deux ou trois circonstances, il avait été si agressif avec le banquier que celui-ci avait été outré, et qu'avec une particulière finesse de jugement il avait démêlé sous tant d'insolence une sorte de jalousie d'amant contre le mari. Il avait observé Bernard et Florence, et s'il n'avait rien trouvé de suspect dans

(1) Voir les numéros des 9, 16, 23 et 30 Octobre 1897.

l'attitude de sa femme, il avait jugé singulièrement insolites les agitations du jeune homme. Et aussitôt, très ferme dans sa prudence, il avait espacé les occasions qui s'offraient à Letourneur de rencontrer Florence. Il fallait donc que ses intérêts fussent en jeu pour qu'il se décidât à faire appel à un allié qu'il soupçonnait si malintentionné.

C'était miracle que, même ayant en sa femme une confiance complète, il se risquât à supporter dans sa maison la présence de Bernard. Elle venait cependant de l'y amener, par un chef-d'œuvre d'adresse. Il y avait quinze jours qu'avec une patiente ingéniosité elle préparait l'occasion de faire rentrer son amant en grâce auprès de son mari. Et, comble d'habileté, c'était Lefrançois qui finalement avait l'air d'y tenir quand elle paraissait ne pas s'en soucier. Le lendemain, comme le déjeuner finissait, un tilbury attelé de deux magnifiques chevaux entra dans la cour, et Bernard, jetant les guides à son domestique, descendit devant le perron. Florence, à la fenêtre de la salle à manger, adressa au jeune homme son plus doux sourire, pendant que Lefrançois allait avec empressement au-devant du visiteur :

— Comment, vous êtes venu en voiture ? dit-il. Nous ne vous attendions que ce soir, par le chemin de fer...

— J'ai fait huit lieues, sur une route superbe, dit Bernard en saluant cérémonieusement M^{me} Lefrançois. Qu'est-ce que cela pour mes chevaux ?... Ils en feront autant ce soir pour retourner.

— Comment, pour retourner ? s'écria le banquier. Mais vous n'avez donc pas compris ma lettre ? Je vous demandais de venir vous installer...

— Je vous suis très reconnaissant, fit Bernard avec une physionomie soudain glacée. Mais je ne puis pas profiter de votre offre aimable... Il faut que je rentre chez moi, ce soir.

— Oh ! quel ennui ! dit Lefrançois, qui ne pensait qu'à la mission, dont il voulait charger Bernard, et qui craignait qu'il n'eût pas le temps de la remplir.

— Vous m'avez écrit que vous aviez un service à me demander ; c'est pour cela que je suis venu. Pour toute autre cause je n'aurais pu me déplacer... J'ai des affaires très importantes à régler en ce moment.

— Des affaires ? Chargez-moi de les traiter, vous vous en trouvez bien, Bernard, des affaires ! Imagines-tu cela, Florence ? A-t-il le mine d'un homme qui s'occupe d'affaires ?...

— Pourquoi pas ? fit sérieusement M^{me} Lefrançois.

— Mais enfin, il faut qu'il reste avec nous. Dis-lui tout, Bernard, il faut que vous nous donniez quelques jours, mon cher. Vos affaires sont-elles si urgentes ?

— Des plus urgentes.

— Oh ! quel ennui ! quel ennui !... Mais avez-vous déjeuné, au moins ?

— Non.

— Vite, Florence, sonne... Ou plutôt, chère amie, veille toi-même à ce qu'on lui prépare à déjeuner... Satané Letourneur, va, puisqu'il est si pressé, alors mettons les bouchées doubles.

M^{me} Lefrançois les avait laissés seuls. Le jeune homme, assis, en face de son hôte, le regardait avec curiosité. Il n'avait rien à apprendre sur la démarche que le banquier lui réservait. Florence lui avait écrit en même temps que son mari. Il était curieux de voir comment Lefrançois allait s'y prendre pour l'enrôler parmi ses auxiliaires. Mais le banquier ne faisait jamais de préambules inutiles, il avait l'habitude d'aborder résolument la question.

— Mon brave ami, dit-il, je vous ai prié de venir me voir parce que j'ai une négociation à vous confier, que vous seul pouvez mener à bien. Il s'agit de voir l'abbé Daniel, votre ami, et d'obtenir de lui qu'il ne me tire pas aux jambes, pendant ma campagne électorale.

— Le croyez-vous capable de le faire ?

— Il doit me haïr, s'il n'est pas plus qu'un saint.

— Il est plus qu'un saint.

— J'ai été le trouver, pour lui demander sa protection. Il n'a voulu s'engager à rien. Pourquoi, s'il ne me hait pas ?

— Parce qu'il ne veut sans doute pas prendre d'engagements à la légère... Mais ce n'est pas une raison pour qu'il vous combatte.

— Il patronne ouvertement mon concurrent.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Comme de causer avec vous.

— Eh bien, tantôt j'irai chez lui. Et toute l'influence que je puis avoir, je l'emploierai en votre faveur.

— Merci, mon cher Bernard, voilà ce que j'attendais de vous.

— C'est très simple.

Florence rentrait annonçant que le déjeuner était prêt. Ils

passèrent dans la belle salle à manger de Fresqueville, et Bernard eut la satisfaction de pouvoir serrer au passage les doigts de M^{me} Lefrançois. Le mari était tout à la préoccupation du résultat de la démarche suprême tentée auprès du curé de Favières. Ses soupçons s'atténuaient. Peut-être en eût-il fait bon marché, en ce moment, tant il était avide de réussir. La jeune femme et Bernard échangeaient de furtifs mais expressifs regards. Lefrançois dit :

— Voyez-vous, mon cher, la représentation de ce pays-ci va tomber dans les mains des socialistes, si on n'y met pas bon ordre. Et le socialisme qui s'implanterait ici serait le plus dangereux de tous. Ils se sont engoués d'une espèce de philanthrope qui les amuse avec des théories humanitaires : l'égalité, la fraternité, la liberté. Toutes les blagues, qu'on inscrit sur les monuments, deviendraient des réalités. Hein, quel bonheur ! L'harmonie régnerait entre le capital et le travail. Il a trouvé des bases d'accord, entre le patron et ses ouvriers, ce vieux fou ! Plus de prolétaires. Tout le monde aura sa part de gâteau. Il ne dit pas : à chacun suivant ses besoins, parce qu'il sait que c'est impossible, ni à chacun suivant ses capacités, parce qu'il trouve que c'est injuste. Il fait une cote mal taillée, entre les deux systèmes, et au moyen d'assurances et de caisses de garanties, il arrive à une sorte d'équilibre des nécessités sociales. Il l'a pratiqué dans son industrie, et il s'est retiré avec une petite fortune réalisée, laissant son affaire à ses ouvriers qui en étaient devenus propriétaires, à l'aide d'annuités qu'ils payaient et qui allaient par moitié dans les mains du patron et dans leur caisse d'acquisition... Au bout de vingt ans l'usine était à eux et Binant était rentier. Au fond, je crois que le vieux coquin les a mis dedans. J'étudie son système et, si je puis le démolir...

— En attendant, il a la faveur des ouvriers.

— Naturellement ! Est-ce qu'ils comprennent ce qu'on leur dit ? Ils entendent parler de sociétés coopératives. On leur raconte qu'ils seront les maîtres. Et on leur montre la propriété, à l'horizon. Ils ne s'occupent pas des moyens par lesquels ils pourront l'acquérir. Il suffit qu'on la leur promette. Quant à la leur donner, c'est une autre question. A la faveur de ces utopies les candidats hostiles au gouvernement passent, et, une fois dans la place, ils ne s'occupent plus que de leur affaire, de trafiquer de leur influence, en laissant leurs électeurs le bec dans

l'eau. Voilà ce qu'il faut empêcher. On trompe !

— Mon cher monsieur Lefrançois, dit tranquillement Bernard, que ce soit par des opportunistes, des radicaux ou des socialistes, le peuple est toujours trahi. Au fond, il n'est jamais bien traité que par les tyrans. Et c'est ce qu'il ne veut pas comprendre. Le jour où le peuple se rendrait compte de son véritable intérêt, il ne se mettrait plus à plat ventre pour servir de marchepied à tant de coquins. Il nommerait un bon dictateur, qui aurait la garde de la tranquillité publique, sans Chambre, sans Sénat, avec un simple Conseil d'État, pour élaborer les lois, et un Conseil des finances, pour ordonner les dépenses, et tout marcherait supérieurement. En vingt ans, avec un pareil régime, la France serait la puissance la plus riche, la plus brillante, et la plus redoutable de l'Europe. Et le peuple serait heureux.

— Mais il ne serait plus libre ! s'écria le candidat avec feu. Et la liberté, c'est le premier des biens !

— Pour qui ? Est-ce que vous êtes libre, vous ? Moi, je ne le suis pas. J'obéis à tout le monde. Il y a des entraves continuelles à ma liberté. Et elles sont d'autant plus vexatoires qu'elles sont hypocrites. Nous sommes en République, n'est-ce pas ? Avez-vous jamais entendu parler d'un régime plus despotique et plus oppresseur ? Le dernier garde champêtre est menaçant pour ma tranquillité. Et si je me défends contre ses sévices, il a derrière lui son maire, qui s'appuie sur le conseiller général, qui met en mouvement le député, qui en appelle au ministre, et la machine gouvernementale, en un moment, m'écrase de son poids. La liberté ! Mais nous avons la liberté d'obéir à cinq cent mille maîtres de la plus basse catégorie, et bêtes, et plats, et malveillants, et envieux. Donnez-moi le bon tyran. Au moins, avec celui-là, il y aura moyen de raisonner et de s'entendre, mais avec votre République à cinq cent mille gueules, il faut se résigner à être dévoré.

— Eh ! mon cher Bernard, dit rigoureusement Lefrançois, vous êtes bien mal préparé à me défendre !

— Moi ! s'écria le jeune homme, je crois que je déteste encore plus les idées de votre adversaire que celles de vos partisans. Ne craignez rien, je suis prêt à plaider votre cause, et ce que je vous dis à vous, je ne le dirais pas à un autre. Avant tout, je m'attache à vous servir... Et le souci de vos intérêts sera ma règle de conduite.

— Eh bien, ne perdez donc pas de temps et, allez tout de suite à Favières.

Bernard vida sa tasse de café, alluma un cigare, et conduit par Florence et son mari, il descendit dans le parc et se dirigea vers la maison de l'abbé Daniel.

VII

Dans la modeste salle de sa petite maison, le curé de Favières était occupé à lire près de la fenêtre ouverte. Sa mère tricotait des bas de laine, pour les enfants de la crèche, et, dans le silence profond, le bruit seul des pages tournées par le prêtre, et le froissement des aiguilles d'acier de la vieille femme se faisaient entendre. Comme deux heures sonnaient au clocher de l'église, une main impatiente secoua le loquet de la porte pendant qu'une voix demandait :

— L'abbé Daniel est-il là ?

Le prêtre leva la tête et dit avec émotion :

— Oh ! ma mère, c'est Bernard !

Au même moment, celui dont le curé venait de prononcer le nom, acheva d'ouvrir et joyeusement entra, disant :

— Eh oui ! c'est Bernard !

Les deux hommes se regardèrent surpris, troublés, puis entraînés par l'amitié ancienne, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. La vieille mère les regardait en souriant :

— Ah ! mon cher ami, dit Letourneur, avec un peu de gêne, comme te voilà changé depuis notre dernière rencontre !...

Le prêtre rougit, puis reprenant son assurance :

— Et bien plus changé moralement que matériellement, dit-il avec gravité.

Il poussa son ami vers sa mère :

— Dis bonjour à ma mère, qui, elle, est toujours la même : la plus tendre et la plus dévouée des femmes.

— C'est bien facile auprès d'un garçon qui, en tout, donne l'exemple, dit la vieille femme d'une voix douce. Je suis contente de vous voir, monsieur Bernard. Vous êtes un peu rare, mais Daniel a toujours conservé votre souvenir, et il m'a parlé bien souvent de vous.

— Ah ! c'est que Daniel est le meilleur des hommes, et que, si je n'en suis pas le plus mauvais, il ne s'en faut pas de beaucoup.

Vous menez une vie saine, ici, moi une vie dissipée, dont la pire conséquence est de ne pas me laisser le loisir de voir les gens que j'aime le mieux.

— Si tu t'accuses toi-même, il n'y a plus, pour moi, d'autre parti à prendre que de pardonner, dit l'abbé Daniel. Mon caractère m'y oblige, du reste, et mon goût m'y porte. Tes péchés te sont donc remis. Assieds-toi, maintenant, et raconte ce qui t'amène.

Silencieusement et avec un tact parfait, la vieille mère s'était levée, laissant les deux amis en tête à tête. Ils se regardaient étonnés et contents de se revoir, le sourire aux lèvres, le cœur chaud, avec toute leur confiante affection des anciens jours, en un instant retrouvée.

— Ah ! mon bon Daniel, dit enfin Bernard, on m'a chargé d'une diable de commission pour toi, et je te prie de croire que, si je m'en acquitte, c'est parce que je ne puis pas faire autrement.

— D'où donc viens-tu ?

— De Fresqueville.

Le prêtre pâlit et baissa le front, d'un air soucieux. Devant Bernard il ne se croyait pas obligé de dissimuler. Celui-ci était trop informé de sa vie, de ses espoirs et de ses chagrins, pour qu'il prit le souci de lui cacher son véritable état d'esprit.

— Ah ! tu es lié avec M. Lefrançois ?

— Oui, mon ami, et ce n'est pas de quoi me vanter, car le personnage n'est ni intéressant ni sympathique... Mais enfin, comme tu dis, je suis lié avec lui, et il m'a chargé d'aller te trouver pour te parler en sa faveur... Tu vois comme c'est facile ! Dès les premiers mots, je suis obligé d'abandonner mon client. En réalité, je ne suis venu que pour te voir, car, depuis deux ans, je me reproche de t'oublier et, pour rien au monde, je n'aurais voulu passer si près de toi, sans t'embrasser...

Le curé de Favières prit la main de Bernard et la serra affectueusement, puis rasséréiné :

— Voyons, acquitte-toi tout de même de ta mission, puisque tu t'en es chargé. Peut-être pourrai-je faire quelque chose de ce que tu désires. Il m'en coûterait de te refuser...

— Mon cher ami, cette vieille canaille de Lefrançois est fieru de l'idée d'être député.

— Je le sais bien. Cette candidature est la source de nombreux ennuis pour moi. Le maire de Favières me traite comme un

ennemi, ce qui ne l'empêche pas de me demander des services...

— Peux-tu lui en rendre ?

— Non, sans mentir à ma conscience.

— Voilà. On ne pourrait jamais arriver à un accord. C'est ce que je lui ai dit, mais il ne sort pas de son idée fixe. Il répond : « Si

l'abbé Daniel m'est hostile, c'est qu'il est poussé par la rancune... »

— La rancune ?...

— Oui. C'est toujours Lefrançois qui parle : « Il ne peut pas me pardonner d'avoir épousé ma femme. »

Le prêtre rougit et ses mains se choquèrent. Il se détournait, fit silencieusement deux ou trois tours dans la salle, puis d'une voix calme :

— Ce malheureux me juge d'après lui-même. En renon-

çant au monde, j'ai fait abandon de tout sentiment profane, j'ai dépouillé mon cœur de toutes ses passions, et je suis aussi incapable de haïr M. Lefrançois, pour le motif qu'il suppose, que je le serais maintenant d'aimer celle à qui

Avant tout je m'attache à vous servir. (Page 349.)

il fait honneur de ma résistance à ses volontés. Hélas ! ami, je ne me fais pas un mérite de cette impassibilité, crois-le bien. Je constate un fait et c'est tout. Il n'y a nul orgueil, dans mon affirmation. Je sens mon âme morte à toutes ces folies anciennes, et je suis bien sûr qu'elle ne pourra jamais se ranimer. Je n'ai pour M^{lle} Lefrançois ni sympathie ni antipathie : elle m'est profondément indifférente, je ne la juge pas, je ne saurais la condamner. Elle a agi comme il lui a plu de le faire, et si elle est heureuse, ce que je souhaite sincèrement, je ne crois pas avoir payé son bonheur trop cher au prix de tous les chagrins dont elle m'a accablé.

— Elle n'est pas heureuse.

— Pourquoi ?

— Elle a épousé son mari par ambition et n'a trouvé auprès de lui que de misérables avantages. Mais ni l'esprit ni le cœur n'ont



été satisfaits. Elle se rend compte aujourd'hui que son existence est manquée, mais elle est trop fière pour en convenir.

— Elle a raison, si ce sentiment prend sa source, chez elle, dans une ferme idée de ses devoirs.

— Ça, c'est une autre affaire, dit Bernard avec un sourire. Jeune fille, elle était un peu légère. Femme, elle l'est restée... Charmante du reste, et Lefrançois n'a point à se lamenter... Il est traité mieux qu'il ne le mérite.

— Tu vas beaucoup dans la maison? demanda le prêtre.

— Non. Lefrançois m'est antipathique et il n'est pas bien disposé pour moi. Mais, quand ses intérêts sont en jeu, il sait mettre de côté ses sentiments. C'est ainsi qu'il m'a prié de venir à Fresqueville, pour user de mon crédit sur toi... Je n'ai pas pu me refuser à aller te trouver, et me voilà.



... Et entra, disant : « Eh oui, c'est Bernard! »
(Page 350.)

— Ainsi, c'est à un pur hasard que je dois ta visite?

— J'ai la franchise de te l'avouer. Mais j'en rougis, parole d'honneur... Voyons, mon bon Daniel, qu'est-ce que tu peux m'accorder pour ce malandrin? Donne-moi, au moins, de l'eau bénite? C'est dans tes attributions.

Le curé resta pensif, un instant. Puis il regarda fixement son ami et dit :

— T'a-t-il expliqué la situation dans laquelle je me trouve vis-à-vis de lui?

— Non.

— Eh bien, mon ami, sache que cet horrible homme a mon sort dans ses mains. Il a acheté toutes mes créances et s'apprête à m'exécuter après l'élection, s'il n'est pas nommé.

— Alors pourquoi ne l'aides-tu pas ?

— Parce que ce serait mentir à ma conscience.

— Le juges-tu si dangereux ?

— Son concurrent pourrait être si utile.

— Eh ! mon ami, entre les utopies du père Binant et la réalité de ta situation, tu hésites ? Ce n'est vraiment pas raisonnable. Combien dois-tu ?

— Quarante-deux mille francs !

— Et tu n'as pas le premier sou pour les payer. Que diable ! Il ne faut pas mépriser un homme qui peut te donner quittance. Ce n'est pas déjà d'un si petit esprit ni d'un si mauvais cœur.

— Je ne puis rien accepter de lui.

— Oh ! Tu as plus d'animosité que tu ne le crois toi-même. On a beau être prêtre, on est homme, et il est difficile de cadénasser complètement sa mémoire.

— Bernard !

— Eh ! quand tu protesteras, qu'est-ce que tu arriveras à prouver ? C'est l'évidence, pour qui que ce soit. Comment persuader à un être raisonnable qu'après ta mésaventure tu n'en veux pas à M. Lefrançois ? Moi, parce que je suis ton ami, parce que tu me le dis et parce que tu parais tenir à ce qu'on te croie. Mais un étranger, un indifférent ? Non, mon bon Daniel, on pensera : « Voyez ce prêtre, qui a gardé dans son état religieux des idées profanes, voyez-le faire de l'opposition à ce pauvre Lefrançois, parce qu'autrefois une femme le lui a préféré ! N'est-ce pas un monstre de méchanceté, d'envie et de luxure ? La preuve qu'il s'acharne contre son ancien rival, c'est qu'il est resté dans le pays, quand celui-ci est venu s'y installer. Il pouvait demander son changement, il ne l'a pas fait. Il a préparé sa vengeance, et si le pays n'a pas eu un député riche, bienfaisant, protecteur, comme M. Lefrançois, au lieu d'un idéologue fortement teinté de socialisme comme ce vieil attardé du Saint-Simonisme de père Binant, c'est la faute du curé de Favières. Et si la belle Florence n'avait pas eu de si jolis yeux, tout cela ne serait pas arrivé ! »

— Tais-toi ! dit sourdement le prêtre, tu ne peux savoir le mal que tu me fais.

— Eh bien, alors, ne te martyrise pas toi-même, ne sois pas ton propre bourreau. Es-tu ici pour faire de la politique ou pour évangéliser ? De quoi te mêles-tu ? Mets-moi donc tes opinions de côté, et laisse aller les choses. Si tu veux seulement te tenir tran-

quille, tout est sauvé. Lefrançois passe, tu as la paix, tes affaires s'arrangent. Hein ?

— Notre Seigneur, lorsqu'il parlait aux humbles dans les petits hameaux de la Judée, et qu'il exaltait les malheureux et abaissait les superbes, faisait-il autre chose que me donner l'exemple ? Il serrait sur son cœur le bon Samaritain, il ressuscitait Lazare et chassait les vendeurs du Temple. Tu sais bien qu'il est mort pour n'avoir pas voulu céder aux menaces des pharisiens. Pourquoi, moi, son infime serviteur, suis-je hésitant, là où il a été résolu, et céderais-je pour une misérable somme, quand il n'a pas hésité à résister au prix de tout son sang ? Si je trahissais ma foi, sa doctrine, pour le rachat de ma dette, ne serait-ce pas comme si je le vendais et, à mes propres yeux, ne serais-je pas un second Judas ?

— Paroles ! paroles ! Tu enfiles des sophismes ! Oh ! tu as été professeur de philosophie ! Et la richesse de ton argumentation s'en ressent. Mais, malheureux gargon, tu te perds, en t'entêtant à résister. Je connais Lefrançois, c'est un brigand. Il ne reculera devant rien, pour te perdre !

— Et tu me demandes de le favoriser ?

— C'est le seul moyen de l'améliorer. Une fois parvenu au sommet que son ambition s'est fixé, il est capable de devenir bon. S'il échoue, il sera féroce, enragé. Et c'est toi qui seras sa victime.

— Tu me décides.

— Tu mettras du dilettantisme à souffrir par cet homme ?

— Peut-être.

— Tu es fou ! Non ! jamais je n'ai regretté davantage d'avoir gaspillé mon patrimoine. Je te donnerais tes quarante-deux mille francs, afin de t'éviter l'horreur du naufrage financier. Veux-tu que j'aie trouvé mon oncle et que je lui demande cet argent ? En lui disant quel emploi j'en veux faire, j'obtiendrai peut-être qu'il me l'avance.

— Non ! Je n'accepterai pas.

— Daniel, je ne te comprends plus, mon ami. Jusqu'à présent, je t'avais cru raisonnable et voilà que tu cours, de toi-même, à la catastrophe. Tu ne diras pas, en tous cas, que je ne t'ai point prévenu ?

— Tout le monde m'a prévenu, même mon évêque, même le préfet, même le père Binant, qui m'engageait à l'abandonner. Tu

vois quel brave homme c'est. Mais rien, ni personne ne m'empêchera de faire mon devoir.

— Ton devoir? Encore un mot vide de sens, en la conjoncture. Tu ne sais pas quel serait le résultat de la nomination de Lefrançois, par conséquent tu ne peux la considérer comme néfaste. Et rien ne te prouve que ton devoir ne consisterait pas à le faire nommer. Suppose que le père Binant soit élu, que ses idées amènent une révolution et qu'on se massacre, pour les beaux yeux du socialisme. Tu auras une aimable part dans l'affaire, et tu auras joliment compris ton devoir! Vois-tu, il ne faut pas être si absolu. Crois-moi, réfléchis, il en est temps encore. Lequel est le plus mauvais de Lefrançois ou de Binant? Je donnerais la différence pour une épingle. Eh bien! abstiens-toi. Cela suffira. Si tu te tiens tranquille, on s'arrangera pour te considérer comme bienveillant et tu auras tout à y gagner, en tout cas rien à y perdre.

L'abbé Daniel resta silencieux. Il réfléchissait. Sa tête fine et pâle, aux traits creusés par la vie ascétique, éclairée par ses yeux qui paraissaient plus grands dans son maigre visage, se penchait sur sa poitrine. On eût dit un Christ au Calvaire, souffrant sa mortelle passion. Enfin il dit d'une voix étouffée :

— Je pense, Bernard, qu'il est des êtres créés pour la souffrance et qui doivent aux autres hommes l'exemple de leur constance dans le martyre. Depuis que je suis sur la terre, je n'ai cessé de subir des épreuves. Quand j'étais enfant, j'eus la douleur de perdre un père que j'adorais et dont la mort mit en deuil toute ma jeunesse. Homme, j'ai passé par toutes les déceptions les plus cruelles d'une tendresse méprisée. Et, maintenant, que j'ai renoncé à toutes les joies du monde, que j'ai fait abandon de tous mes espoirs afin de me consacrer à consoler la désespérance humaine, je n'ai même pas le droit de suivre mon dur chemin, sans qu'on me jette de la fange pour me salir, et des pierres pour me blesser. Comme mon maître gravissant le Golgotha et chargé de ma croix, bien lourde, je suis en proie aux menaces, aux injures et aux violences. Je ne suis qu'un homme, moi, je n'ai pas pour m'exalter le sentiment d'une céleste origine, et mon supplice sera sans gloire. Je le supporterai cependant, et en succombant pour l'amour du vrai et du bien, j'offrirai mes douleurs à mon maître, comme un suprême rachat de mes erreurs et de mes fautes.

Bernard fut violemment ému. Des larmes lui montèrent aux yeux et il ne sut trouver aucune parole pour répondre à la plainte douloureuse du prêtre. Il comprenait bien que Daniel disait vrai et qu'il était une victime. Il savait que la situation embarrassée, dans laquelle il se débattait, il l'avait acceptée par délicatesse, il sentait bien que Lefrançois se conduisait avec le curé comme un dur goujat. Enfin il avait le cœur serré d'un remords en face de son ami à l'âme ingénue, en pensant qu'il avait, lui, les bonnes grâces de cette Florence qui s'était montrée si perfide et si ingrate. Le prêtre grandissait de tout l'abaissement de ceux auxquels il avait affaire. Et l'ignorance même dans laquelle il paraissait être de toutes les basses manœuvres dont on usait pour le contraindre, complétait la sublimité de son caractère. A Bernard, surpris et fort gêné, il apparaissait très simple, très naïf et en même temps très grand. Le jeune homme se disait : « Ce pauvre Daniel, il ne voit pas plus loin que le bout de son nez, il va être roulé par Lefrançois d'une pitoyable façon, c'est un agneau dans la gueule du loup. Il sera sacrifié et sans utilité. » En même temps, il devait s'avouer que le curé de Favières était un noble esprit, une âme pure, un véritable ministre de Dieu. Il balbutia :

— Daniel, tu me désolés... Que puis-je pour toi ?

— Rien !

— Faut-il donc t'abandonner ?

— Comme les autres, dit doucement le prêtre.

— Tu es sévère !...

— T'ai-je blessé ? Pardonne-moi.

— C'est toi qui me demandes de te pardonner ? s'écria le jeune homme, oppressé par une émotion trop forte. Si tu savais...

— Je ne veux rien savoir. Je prierai pour mes ennemis, comme pour des frères. Tu peux le dire à M. et à M^{me} Lefrançois... Mais, malheureusement, c'est tout ce que je pourrai faire pour eux.

— Hélas ! que je le regrette.

— Tu as tort.

Bernard s'était levé. L'abbé Daniel alla à lui et avec un regard attendri :

— Tu pars ?

— Oui. Il faut que je retourne au château.

— Ne peux-tu me donner la fin de cette journée ?

— On doit m'attendre avec impatience, et je ne reste pas, ce soir, chez M. Lefrançois...

— Adieu donc. Maintenant que tu sais le chemin de ma maison, reviendras-tu ?

— Je te le promets.

— Nous pourrions causer de choses plus douces et qui nous plairaient mieux. Notre jeunesse, si insouciante, notre temps fenné si immense, tout le passé, moins ce qui est douloureux. J'aurais grand plaisir à m'y reporter avec toi... Je t'aime bien, Bernard, tu le sais.

Il était sur le seuil et serrait les mains de son camarade. Bernard eut une rapide effusion et, prenant l'abbé par les épaules, il le serra dans ses bras vigoureux, sur sa large poitrine et dit :

— Moi aussi je t'aime bien... Et j'aurais voulu te le prouver... Allons, au revoir...

Et faisant effort pour s'arracher à l'étreinte de son ami, il ouvrit la porte et disparut. Le prêtre, un peu attristé, s'assit à la place qu'il occupait près de la fenêtre, quand Bernard était arrivé, et reprenant son livre, il se remit à lire ses prières.

Le résultat de la négociation était impatiemment attendu, car Bernard, en arrivant au parc de Fresqueville, trouva Lefrançois qui faisait les cent pas devant la grille, pour user le temps. Rien qu'à l'allure de son plénipotentiaire, le banquier eut la certitude qu'il n'avait pas réussi dans son entreprise. Il courut plutôt qu'il n'alla à lui et, le prenant par le bras, il l'entraîna vers le château, parlant tout en marchant :

— Eh bien ? Que vous a répondu ce diable de prêtre ? Consent-il ?

— A rester neutre. Oui.

— Eh ! Il me l'a déjà offert ! Est-ce que c'est suffisant ?

— Vous n'obtiendrez pas plus.

— Bon ! Alors je lui promets un chien de ma chienne, qui lui mettra les crocs dans sa soutane. Ah ! il veut jouer avec moi. Il verra.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je lui rendrai le pays inhabitable.

— C'est peu généreux !

— Je m'en moque !

— Vous serez blâmé.

— Par qui ? Par les cagots ? La belle affaire ! Ils blâment tout.

— Les honnêtes gens vous tourneront le dos.

— On ne tourne pas le dos à un millionnaire, pour un rat d'église qui fait scandale avec ses dettes.

— Vous m'avez dit, vous-même, que l'évêque ne lâchait pas son desservant.

— Nous lui forcerons la main. C'est un homme qui a horreur du bruit et des difficultés. Je lui en prépare. Il verra ce qu'il en coûte de recevoir, par-dessous jambe, un homme tel que moi... Je lui ferai payer cher la grimace qu'il m'a faite à l'Évêché !

— Vous n'allez pas entrer en lutte avec tout le monde ?

— Avec tous ceux qui me feront de l'opposition. Vous ne me connaissez pas, mon petit : j'ignore ce que c'est que de ne pas réussir. Et ce n'est pas à mon âge que je ferai cet apprentissage. Du reste, ma femme veut que je sois député, et nom de nom ! rien que pour la satisfaire j'irai au Palais-Bourbon, comme les autres. Voilà-t-il pas une affaire ! Qu'est-ce que c'est, en somme, que la plupart des députés ? Une collection d'imbéciles. Eh bien, il n'y aura pas de mal à ce qu'il arrive quelques hommes dans mon genre. Ça tranchera sur la masse. Moi, je ne vais pas là pour tripoter, comme tant de meurt-de-faim qui ne voient dans leur mandat qu'un moyen de s'enrichir. J'ai une fortune qui me met au-dessus des spéculations louches et des entreprises véreuses. Je veux arriver au pouvoir et mettre la main à la direction du pays. Voilà, mon cher, ce que je rêve. Et vous pensez bien que ce n'est pas devant un mauvais calottin que je m'arrêterai !

— C'est un saint homme !

— Eh bien, il ira au diable, avec toute sa sainteté !

— Prenez garde ! Je ne l'avais pas vu depuis longtemps et il m'a étonné, moi qui le connais bien. S'il veut parler à ses paroissiens, comme il m'a parlé tantôt, je ne répondrais pas qu'il ne soulevât la conscience publique contre vous. En somme, mon cher, ce que vous projetez contre lui est fort vilain...

— Comment ! Voilà comme vous en jugez ?

— Mais pas une personne indépendante n'en jugera autrement. Vous avez pris cet innocent dans un traquenard.

— Ses créances ?

— Vous savez bien à quoi cet argent a passé...

— Qu'est-ce que ça me fait ! J'ai acheté les titres, je ne connais plus qu'une chose : les trente mille francs que j'ai payés...

— Quarante-deux, rectifia Bernard.

— Non, trente. Voyons, vous ne me croyez pas assez naïf pour

avoir donné, à ces insoucients d'entrepreneurs, le montant intégral de ce qui leur était dû? Je leur ai acheté ça au rabais... Et ils ont encore été bien contents!

— Et vous réclamez cependant la totalité au curé de Favières?

— Mais naturellement. Est-ce que je fais des affaires pour l'amour de l'art? Ah ça! d'où sortez-vous?

Bernard eut bien envie de répondre à Lefrançois : « C'est de chez vous que je sors et pour n'y jamais rentrer ». Mais le souvenir de Florence l'arrêta. Il surmonta le dégoût que le banquier lui inspirait et s'efforçant de sourire :

— Voulez-vous ma garantie pour l'abbé Daniel?

— Non, mon ami. D'abord votre garantie ne vaudrait pas grand'chose. Et puis je prétends ne pas me lier les mains.

Ils arrivaient au château. Florence d'une fenêtre les regardait venir. Elle descendit au-devant d'eux, et voyant la figure refrognée de son mari,

Il courut plutôt qu'il n'alla à lui. (Page 338.)

elle dit à Bernard :

— Vous n'avez pas réussi?

— Non, madame.

— C'était à prévoir. Mais la démarche devait être faite. Maintenant on sait à quoi s'en tenir.

— J'espère, dit le jeune homme, que vous ferez entendre à M. Lefrançois des paroles conciliantes.

Elle leva la tête, prit un air indifférent et répondit :

— Je ne m'occupe jamais des affaires de mon mari.

— Une fois n'est pas coutume, et jamais vous ne trouverez occasion meilleure.

Cette fois elle regarda Bernard, et ses yeux avaient une expression si ironique qu'il ne répliqua pas. L'instant d'après, comme



Lefrançois était rentré et les avait laissés seuls dans le parc. Florence dit d'un ton sec à son ami :

— Je vous demande un peu ce qui vous prend de défendre, contre mon mari, ce petit abbé Daniel qui décidément manque de tact. Vous serez bien avancé, quand la maison vous sera fermée? Est-il dans votre caractère de faire à ce point le don Quichotte?

— Chère Florence, il est dans mon caractère de vous aimer...

— Eh bien, aimez-moi donc, puisque je suis assez bonne pour vous le permettre. Et ne me chagrinez plus, en revenant sur un passé qui m'est extrêmement désagréable.

La femme était bien jolie et bien séduisante. Bernard eut la lâcheté d'accepter ses volontés et de se taire, quand il aurait dû parler, au risque de se brouiller irrémédiablement avec sa belle. Mais il était amoureux : il baisa une main blanche qui s'offrait et demanda tout de suite le prix de sa trahison :



... Bernard et Florence, la main dans la main. (Page 362.)

— Est-ce que vous allez rester enfermée dans cette propriété, sans en sortir jamais? Est-ce que je ne vais plus vous voir qu'ici? Vous savez comme c'est incommode et compromettant. Ne viendrez-vous pas à Paris?

— Cela sera bien difficile. Sous quel prétexte?

— Sous celui que vous inventerez.

— Les communications sont longues et embarrassantes. Il est plus simple que vous veniez. Vous voyez comme c'est aisé. Un temps de galop, avec un bon cheval de selle, et vous êtes ici.

— Mais Lefrançois?

— Eh ! ne saurais-je pas m'arranger pour qu'il ne se doute de rien ? Vous partez de chez vous, à la nuit tombante. Vous arrivez dans le parc de Fresqueville à neuf heures et je me charge de vous ouvrir. Au matin vous repartez. Êtes-vous de force à tenter l'aventure ?

— Mille fois !

— Ce serait beaucoup !

Ils arrivèrent en riant à un joli ponceau, construit en retour sur l'aile gauche du château, et dont le pied plongeait dans des douves alimentées par une petite rivière. Un perron contourné montait du parterre à la française, et le rez-de-chaussée était aménagé en salon de repos. C'était là qu'en été, pendant les heures brûlantes, M^{me} Lefrançois aimait à se retirer. Elle y avait des ouvrages, des livres, et, par un escalier de trois marches, communiquait avec le rez-de-chaussée. Ils gravirent les degrés de pierre et entrèrent dans le salon, fraîchement tendu de perse à fleurs. La bonne dame de Fresqueville y avait passé bien des journées autrefois et, tel qu'elle l'avait aménagé, il était resté. Les portraits au pastel qui l'ornaient, de son temps, souriaient encore, suspendus aux murs, et la table à ouvrage, qui avait vu confectionner tant de tricots pour les petits pauvres, était la même qui supportait la broderie de M^{me} Lefrançois. Le cadre demeurait pareil, mais les personnages étaient bien différents et une note de mélancolie étendait sur tout ce qui meublait et décorait cette pièce comme un regret du temps disparu.

Assis, près de la fenêtre, Bernard et Florence, la main dans la main, causaient distraitement. Il semblait que cette évocation du curé de l'avières entre eux deux eût glacé leur pensée. Ils s'aimaient ardemment, et ils se sentaient gênés l'un près de l'autre. Bernard dit :

— Vous savez que votre mari prétend être poussé par vous dans sa tentative électorale.

— Il n'a pas tort : c'est exact.

— Quel intérêt avez-vous à ce qu'il soit député ?

— Un petit intérêt très simple : s'il est nommé, nous habiterons Paris, pendant les sessions et même dans les intervalles... Car, une fois installée, je ne reviendrai à la campagne que pour y passer l'été.

— Mais vous ne connaîtrez personne à Paris.

— Bon ! J'y nouerai des relations. Quand on a un large état de

maison, ce n'est point difficile. Vous-même, vous avez une partie de votre famille à Paris, vous pourrez nous faire faire d'autres connaissances.

— Certainement tous ceux qui tiennent à m'être agréables vous feront bon accueil, mais M. Lefrançois sera bien difficile à faire accepter. Il est...

— M. Lefrançois est le mari de M^{re} Lefrançois, cela suffit.

— Eh ! cela suffit pour lui, mais cela ne suffit pas pour vous.

— Je vous conseille de vous en plaindre ! S'il était jeune, beau, charmant, que feriez-vous ici, mon bel ami ?

— Le pied de grue, très probablement, à moins que... Les femmes sont si bizarres ! On a vu des maris délicieux aussi mal appréciés que des maris atroces.

— Si j'étais votre femme, à vous, croyez-vous donc que je vous tromperais ?

— J'espère que non. Mais je n'en suis pas bien sûr.

Florence donna, du revers de sa main fine, un petit soufflet à Bernard, et le regardant de ses yeux pervers :

— Et si je vous trompais, que feriez-vous ?

Bernard rougit, un tressaillement agita ses mains robustes et lentement il dit :

— Je n'en sais rien, Florence, mais souvenez-vous que je vous aime passionnément, que j'ai tout oublié pour vous aimer et que ce sont de ces choses qui engagent.

— Comme vous prenez un air tragique. Me tueriez-vous ?

Il fit un effort pour détendre les lignes soudain durcies de son visage et répondit :

— J'en serais bien fâché. Vous êtes trop jolie et trop séduisante. Mais je ne répondrais pas de ce qui arriverait à votre complice.

— Allons, assez de folies, dit Florence en se levant. Il ne faut pas faire de ces professions de foi. Elles se logent dans le souvenir et, un beau matin, on pourrait se trouver inconsciemment entraîné à les mettre en action.

— Êtes-vous donc si peu sûre de m'être fidèle ?

— Êtes-vous sûr que je vous aime ?

La nuit tombait et les enveloppait d'ombre. Florence se tourna vers Bernard qui la saisit et la pressa sur sa large poitrine. Au même moment, dans l'air du soir paisible, comme un rappel des choses qu'ils s'efforçaient d'oublier, une cloche tinta faiblement

au lointain, pure, argentine, annonçant l'angélus. Ils se séparèrent vivement et Bernard murmura :

— C'est la cloche de l'église de Favières ?

— Oui, dit Florence, c'est la cloche de Favières...

Et comme Bernard demeurait soucieux, elle ajouta :

— Vous voyez bien, vous-même, qu'il faut que ce prêtre s'en aille.

VIII

Le lendemain du jour où le père Binant avait été élu, contre M. Lefrançois, avec une majorité que les tripotages effrontés des membres des bureaux n'avaient pu réussir à dénaturer, en même temps que les habitants du bourg arrachaient les placard collés à profusion sur les murs de leurs maisons, un huissier apposait, sur la porte du presbytère, une affiche annonçant la vente par suite de saisie des meubles, hardes et objets généralement quelconques appartenant à M. Daniel, curé de Favières. Il n'y avait pas un quart d'heure que la feuille jaune s'étalait à l'entrée de la cure que cinquante femmes stationnaient, commentant l'acte judiciaire et surtout le procédé dont usait le créancier. On n'était pas tendre pour M. Lefrançois et les bonnes femmes qui formulaient leur opinion n'y mettaient aucun ménagement :

— Si ce n'est pas une pitié de voir un propriétaire si riche tourmenter un pauvre homme qui n'a rien à lui que sa soupe quand il l'a mangée.

— Ça ne se fait quasiment jamais, de vendre un prêtre...

— Qu'est-ce qu'il peut espérer de la vente, M. le maire ? Il sait bien que le curé ne possède pas pour cinq sous. Les frais ne seront tant seulement pas couverts...

— Oui, mais il l'aura exécuté. Il l'avait dit. Il le fait.

— C'est une vengeance...

— Parce que le père Binant est nommé !...

— Il sera drôle, tout de même, le père Binant, à la Chambre, avec une blouse. Car il a affirmé qu'il ne la quitterait pas.

— Croyez-vous que son élection va faire baisser le prix du pain ?

— Oui, cherche !

— Alors pourquoi l'a-t-on nommé, plutôt que le maire, qui avait promis une route, pour aller de Favières à Blézy, et un pont, pour passer la rivière, au lieu et place du bac ?

— Promesses. Autant en emporte le vent !

— Le père Binant est un bon homme, et le maire est un mauvais chien... On le voit bien par ce qu'il fait au curé...

— Il paraît qu'il y a des choses anciennes entre eux, et qu'ils s'en veulent à mort, quoi ! On dit que M^{re} Lefrançois...

La porte de la cure s'ouvrant, les commérages s'interrompirent. Un grand silence se fit quand le curé s'avança sur le seuil. L'abbé Daniel parut surpris de voir ce rassemblement devant sa maison, il regarda autour de lui, et l'affiche jaune aussitôt lui tirant l'œil, il s'approcha. Aux premiers mots qu'il lut, une rougeur ardente lui monta au visage. Il ne poursuivit pas, et se détournant en silence, le front baissé, il traversa lentement les groupes, et d'un pas tranquille, il se dirigea vers l'église, monta les degrés de pierre, et disparut sous le porche. Derrière lui, ce fut un concert d'exclamations et de réflexions :

— Hein ! avez-vous vu quelle figure il a faite, le pauvre digne homme, en lisant ce placard ?

— On aurait dit sa condamnation à mort !

— Dame ! c'est tout comme... Quarante-deux mille francs !... Où les trouvera-t-il ?

— Je suis sûr qu'il n'a pas vingt francs chez lui...

— Et sa mère ! Elle est capable d'en avoir une attaque !

Le garde champêtre, en passant, jeta une autre note dans cet ensemble de lamentations :

— Laissez donc ! Il s'arrangera. Est-ce que ces gens-là n'ont pas des ressources spéciales ? Il mettra la main sur une vieille dévote et le tour sera joué.

— Il est bon là, Frottier ! La lui indiqueras-tu ? Il n'y en a pas à la douzaine ! La bonne dame de Fresqueville aurait payé, elle.

— D'autant que c'était elle qui avait commandé.

— En connais-tu, des dames qui donneraient des quarante mille francs ?

— Épouses-en une, alors !

— Ah ! tu en as un toupet, toi !

Le garde champêtre redressa son képi, d'un revers de main et dignant de l'œil :

— Vous savez, mes petites mères, pas d'histoires, pas de manifestations. On n'aurait qu'à exécuter l'arrêté relatif aux ordures ménagères déposées sur la voie publique, et vous y seriez toutes de votre contravention...

Ce fut une tempête de cris et de rires :

— Oh ! En voilà un farceur que ce Frottier ! Où est-il, ton arrêté ?

— Affiché sous le grillage, à la mairie. Ainsi gare ! Et silence !

Ce fut le signal de la disparition pour le groupe des commères. Et la rue se trouva vide. Chez Thiboré, Raison, l'agent voyer, et le greffier de la justice de paix, attablés devant une bouteille de vin blanc, discutaient les résultats du coup de théâtre préparé par le maire :

— Il est réglé, le calottin. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il faudra qu'il s'en aille.

— Et pourquoi ? S'il tient bon, que pourra le maire contre lui ? Quand ses frusques auront été vendues, si on trouve quelqu'un qui les achète, il lui restera toujours son lit, et il est homme à s'en contenter.

— S'il a un peu de courage, il ne bougera pas. Et c'est encore le maire qui paiera les pots cassés. On n'a pas facilement raison d'un débiteur insolvable et qui vit avec du pain et de l'eau claire.

— Mais la mère Daniel ? Comment prendra-t-elle la chose ? Elle est vive, et de mauvaises paroles sont graves, quand elles s'adressent à un fonctionnaire. Si on pouvait la pousser à bout... Le curé sera peut-être moins patient, s'il s'agit de sa mère... Il faut essayer de ce moyen-là, c'est peut-être celui qui réussira le mieux.

— Et s'il tourne mal, le maire est roulé.

- Eh bien ! Celui-là ou un autre...

— Après tout, il n'a pu même enfoncer le père Binant.

— C'est bien la peine d'être si riche.

— Il n'a pas su faire les frais nécessaires...

— Les consommations n'ont pas assez marché.

— Et il fallait donner de l'argent habilement.

— Mais son argent, c'est son cœur.

— Il ne l'emportera pourtant pas avec lui.

— Et sa femme saura le manger, elle...

— Ah ! sa femme !...

— Eh bien ?

Thiboré fit la grimace et baissant la voix :

— C'est étonnant que M. Lefrançois n'ait pas plus de chance car il en porte...

— Il en porte ?

— Oui.

— Et de qui ?

— Ah !

Les trois amis, affriandés par cette promesse d'un potin scandaleux, s'étaient rapprochés, et maintenant, le coude sur la table, de la bouche à l'oreille comme s'ils craignaient d'être entendus par le maire, ils parlaient à voix basse.

— Oui, dit le cabaretier, il y a un beau garçon qui, toutes les semaines, vient la nuit au château. Il arrive par les bois, met son cheval soit dans la loge à Babin, soit dans un petit hangar qui sert à remiser les paires à moutons, pendant l'hiver, et de là, il entre dans le parc. C'est Bridier, le charbonnier, qui couche dans la vente des Hazards, qui l'a vu déjà deux fois. Il n'a pu le reconnaître. Ce n'est pas quelqu'un du pays.

— Peut-être un galant de la ville.

— Il faudra raconter l'histoire à Malversin. Il pourra tirer la chose au clair... La petite dame est galante... Il paraît que la grande haine, qui existe entre M. le maire et le curé, vient de ce que M. Daniel, quand il était un homme, comme vous et moi, a dû épouser la belle M^{me} Lefrançois, qui était alors M^{lle} Florence Guépin...

— Eh ! M. le curé en pince peut-être encore pour elle ?...

— Oh ! se récria Frottier, dont la conscience, pourtant peu sensible, protesta.

— Il n'y a pas de : oh ! répliqua Thiboré, en roulant des yeux terribles. Apprends que les prêtres sont capables de tout... De tout, entends-tu ? Aussi bien de te filouter ta femme, que ton argent... C'est pour cela qu'il n'en faut plus ! Non ! Il n'en faut plus !

Et le cabaretier déchargea sur la table un coup de poing si furieux qu'il fit sauter en l'air ses verres et ses bouteilles.

— N'abîme pas ton matériel, dit Raison.

— Je lui apprendrai, à ce calottin, à prêcher contre moi ! hurla Thiboré devenu violet. Car enfin, quand il monte en chaire, pour dire qu'il ne faut pas aller au cabaret, il essaie de ruiner mon commerce ! Est-ce vrai ?

— C'est vrai !

— Qu'est-ce que ça peut lui faire qu'on se divertisse, en vidant un verre entre amis ? Est-ce que je l'empêche de se faire verser à boire par son commis, quand il dit la messe ? Chacun son

métier ! Pourquoi dit-il du mal du mien ? Il me détourne mes clients ! Faut qu'il parte !

— Il partira.

— Voilà un an que tu dis ça. Et il est toujours sur notre dos.

— Celui-là de moins, un autre le remplacera.

— Ça ne sera plus lui !

Des cris s'élevant sur la place inter-

rompirent la conversation. Les trois compères sortirent du cabaret et du premier coup d'œil aperçurent devant l'église un rassemblement qui se formait. Au centre se trouvaient M. Lefrançois et M^{me} Daniel, qui, face à face, paraissaient se disputer violemment. Un gamin, se

tenant la joue, poussait les cris qui avaient été entendus du cabaret, et, à l'attitude du maire, il était clair que c'était lui qui venait de gifler son jeune administré :

... Si ce n'est pas une pitié de voir un propriétaire si riche. (Page 364.)

— Je te ferai brailler : « A bas le maire ! » criait M. Lefrançois. Sais-tu que c'est un cri séditieux, espèce de polisson !

L'autre recula de trois pas et, changeant son refrain, il hurla d'un air de défi :

— Vive le père Binant ! vive notre député !

Et laissant le maire, devenu jaune de colère, il partit au galop, au milieu des éclats de rire.

— Quant à vous, madame Daniel, dit Lefrançois, revenant à la mère du curé, je veux bien faire la part de votre mécontentement dans les paroles que vous venez de m'adresser, mais n'abusez pas de ma bonté et ne m'échauffez pas les oreilles.

— Votre bonté, monsieur, reprit la vieille femme avec amertume, nous payons pour la connaître. Qu'est-ce que cette affiche



qu'on a posée sur notre maison, sinon une marque de votre bonp ? Le scandale et la ruine, pour un pauvre homme qui n'a jamais eu en vue que l'intérêt des pauvres et l'instruction des ignorants, voilà ce que nous devons à votre bonp. Il y a des gens qui viennent dans un pays et qui y sévissent comme la peste ou le choléra !

— Mais savez-vous que vous m'outragez, madame ! Oubliez-vous qui je suis et ce que vous êtes ? Si votre fils n'avait pas été assez fou pour risquer de ruiner d'honnêtes ouvriers, en les faisant travailler sans avoir de quoi les payer, je ne serais pas dans la nécessité de le poursuivre pour rentrer dans l'argent que j'ai avancé...

— Pourquoi le poursuivez-vous ? Vous savez bien qu'il n'a rien ? Pourquoi avez-vous acheté ces créances, sinon pour lui nuire ? Il aurait payé ses créanciers, avec le temps, eût-il dû mendier pour ne faire de tort à personne. Mais vous, vous voulez l'étrangler... Et tout le monde sait bien pourquoi.

A ces mots le maire devint blême. Il bondit vers la mère Daniel et, levant la main dans un paroxysme de fureur :

— Misérable femme, cria-t-il, vous mériteriez...

Il n'acheva pas. La porte de l'église venait de s'ouvrir et le curé s'avancait, aussi pâle que le maire, mais parfaitement maître de lui. Il passa devant sa mère et, venant se placer en face de Lefrançois, presque à le toucher de l'épaule, il dit lentement :

— Monsieur le maire, il faut être indulgent pour M^{re} Daniel, la colère l'a emportée. Elle a eu tort de parler comme elle l'a fait. Mais que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

— Venez-vous ici pour me donner des leçons ? cria Lefrançois, l'autant plus exaspéré qu'il voyait son adversaire plus calme.

— Non, monsieur, je vous apporte des excuses.



... Il bondit vers la mère Daniel, et, levant la main...

— J'aimerais mieux mon argent...

— Votre huissier vous donnera le produit de la vente que vous avez ordonnée. Et, pour le surplus, ma conscience vous en répond.

— Belle garantie !

— C'est la seule que je puisse vous offrir, dit froidement le prêtre, chacun donne ce qu'il a.

— Que prétendez-vous insinuer ?

— Rien, monsieur le maire. Je suis à votre discrétion, je m'y tiens. Mon divin maître m'a donné l'exemple de la soumission et, serviteur si indigne que je sois, je tâcherai de me résigner, comme il l'a fait sous la main des pharisiens.

— Pas de mots latins, pour déguiser vos injures ! grogna le maire. N'oubliez pas que vous vous adressez à un magistrat municipal et que, si vous me manquez, moi, je ne vous raterai pas. Vous iriez en police correctionnelle, comme n'importe qui, vous savez, mon brave homme. Les juges ne se laissent pas influencer par les costumes, et votre soutane ne vous protégerait pas.

— Elle ne protège pas les missionnaires, qui sont mis à mort par les barbares et les idolâtres, pourquoi me protégerait-elle contre vous ?

— N'en faites pas tant parade, ricana Lefrançois, nous savons comment et pourquoi vous l'avez prise !

À ces mots le prêtre devint pourpre, puis une pâleur de cire s'étendit sur son visage, ses mains s'agitèrent crispées, il fit trois pas d'un air si menaçant que le maire recula jusqu'à ses partisans, comme pour leur demander assistance. Mais l'abbé Daniel s'était déjà ressaisi.

— Dites à tout autre, fit-il d'une voix sourde, ces paroles auraient pu vous coûter la vie. Mais, pour moi, qui ne suis plus un homme, elles n'ont aucun sens. Je vous pardonne votre mauvaise intention, monsieur. Allez en paix.

Et, baissant la tête, il prit le bras de sa mère, et rentra dans le presbytère. Derrière lui, les assistants se dispersèrent, parlant bas, impressionnés par la scène, et commentant la portée des mots échangés par le maire et le curé. Les affidés de Lefrançois discutaient plus bruyamment.

— Il avait une mauvaise figure, M. l'abbé Daniel, et à la place de M. le maire je ne m'y fierais pas, dit Thiboré. Si nous n'avions pas été présents, je ne sais pas comment ça se serait passé.

— Croyez-vous que je le craigne ? répliqua insolemment Lefrançois. Je n'en ferais qu'une bouchée !...

— Eh ! eh ! Il est jeune et solide !

— Avez-vous vu la moutarde lui monter au nez ?... Il a serré les poings. J'ai pensé qu'il allait se jeter sur M. le maire.

— Il aurait bien arrangé ses affaires.

— La colère ne réfléchit pas.

— Un prêtre, voyons !

— Tiens ! Il est encore naïf, lui ! Est-ce que ce ne sont pas ces scélérats en robe noire qui commettent les plus grands crimes, et sans qu'on puisse les soupçonner, les trois quarts du temps ?

— Alors comment sait-on que c'est eux qui les commettent ?

— Tu n'as qu'à lire les journaux : ils t'expliqueront ça !

— Oh ! Les journaux !

Le maire partit, escorté de Frottier. Seuls, Raison et Thiboré restèrent pour travailler l'opinion et accréditer le bruit que le curé s'était répandu en menaces contre M. Lefrançois. Rentré chez lui, l'abbé Daniel s'était assis en silence, au coin de la cheminée, pendant que sa mère, pour calmer l'émotion qui l'agitait, allait de la cuisine à la salle, jetant une phrase entre deux voyages, et répandant ainsi le trop plein de son indignation.

— Vois-tu, ça ne lui portera pas bonheur à M. Lefrançois de s'attaquer à nous. C'est trop indigne, sa façon d'agir. Et qu'est-ce que la population va dire de voir son curé à la mendicité ? Il est vrai qu'elle y est habituée, car on ne nous a jamais vu vingt francs à la fois dans notre tiroir. Les pauvres en pâtiront... Mais voilà une belle raison à donner à un richard, qui ne sait quoi faire de son argent... Pourvu qu'à l'Évêché on ne te cherche pas des chicanes... M^{gr} Espérandieu, qui a si peur des complications ! En voilà une qui lui paraîtra grave, car elle l'est. Les journaux vont parler et envenimer les choses, suivant leur coutume. Il ne peut rien sortir de bon de tout cela. Et il aurait suffi d'une volonté, généreusement exprimée, pour arrêter les poursuites.

M^{me} Daniel s'avança près de son fils, et le regardant de près :

— Oui, insista-t-elle, si cette femme avait eu un peu de cœur, elle n'aurait jamais permis à son mari de te tourmenter après l'avoir fait, elle-même, tant de mal !

Le curé leva la tête et, avec une violence qu'il ne cherchait pas à modérer :

— Ne me parle jamais de ces choses ! Je les ai oubliées et ne veux pas qu'on en salisse ma pensée.

Sa mère, sans ajouter une parole, passa dans sa cuisine et le laissa seul. Il les avait oubliées, ces choses, c'était vrai, depuis plusieurs années, mais à cette heure critique de sa vie, comme de tristes fantômes, elles reparaissaient en lui. Il en était étonné et honteux : de là, sa colère. Les coudes appuyés sur ses genoux, le front baissé, en proie à une douloureuse méditation, il revoyait ce passé, qu'il avait cru mort et qui se reprenait à vivre. Il sentait bien que sa mère avait raison. M^{me} Lefrançois aurait dû empêcher son mari de persécuter celui qui, pour elle, avait renoncé au monde. Le souvenir des promesses échangées, seul, aurait dû lui être une sauvegarde, car elle s'était promise et il entendait encore sa voix quand elle lui répétait qu'elle ne manquerait pas à ses engagements. Le petit jardin de Berthencourt apparaissait devant ses yeux, cadre paisible et riant de la trahison. Il lui semblait sentir l'odeur des lavandes qui bordaient la longue et étroite allée où ils s'étaient proménés si longtemps, la main dans la main, alors que déjà Florence avait promis à Lefrançois d'être sa femme.

Un soupir gonfla la poitrine de l'abbé Daniel, non de regret, mais de pitié, devant tant de duplicité. Valait-elle le sacrifice qu'il avait fait de sa carrière, de sa liberté, de son avenir, cette femme si prompte au mensonge, si facile à l'abandon, et n'avait-il pas grossi démesurément l'acte misérable qu'elle avait commis ? Avec une amertume soudaine il s'avoua qu'il avait agi avec la faiblesse et l'inexpérience d'un enfant. A quoi lui avait servi d'étudier, pendant des années, les richesses philosophiques de l'humanité ? Hélas ! à quoi aboutissait la science, puisque l'obscurité du problème de la vie ne s'en trouvait pas mieux éclairée ? L'allégorie du vieux Faust, maudissant l'erreur de sa longue existence laborieuse et reniant son savoir, était donc immuablement vraie ?

Là, sa conscience protesta contre cette conclusion, qui l'amenait à constater le néant de la sagesse et de la raison humaines. Il entendit, au fond de lui-même, une voix qui s'élevait forte et pure et qui disait : « Non, tout n'est pas qu'illusion et erreur dans la vie. Celui qui marche les regards tournés vers le ciel ne s'égare pas, dans sa route, et va avec certitude vers la vérité. Au-dessus des passions, des faiblesses, des fautes, il y a le devoir

et c'est la religion qui enseigne à le connaître, à le respecter. Tu n'as donc pas perdu ta vie, en te consacrant à l'éducation des esprits, à la consolation des cœurs, tu accomplis chaque jour la plus haute et la plus noble fonction humaine. Tu te rapproches de ton Dieu qui est l'absolu dans la grandeur, dans la justice et la bonté. Rappelle-toi ce qu'il a consenti à souffrir pour l'amour de ses créatures, compare sa Passion à la tienne et juge maintenant la valeur de ton courage. Quelles seraient les jouissances terrestres qui pourraient valoir, à tes yeux, la satisfaction immense d'endurer les persécutions pour l'honneur de ta foi ? Laisse-toi tourmenter, souffre les humiliations, les injures, c'est là que doit être ta joie. Chaque méfait de tes ennemis, chaque outrage, te prouvent leur petitesse, leur lâcheté et te vengent en te grandissant. Plus ils sont acharnés, plus tu es fort. Et c'est leur fureur qui fait ta puissance. Ne regrette donc rien. Tu as accompli ta destinée : tu n'étais pas créé pour les agitations et les violences du monde, mais pour les mystérieuses douceurs de la retraite et de la contemplation. Reste dans ta simplicité et ton innocence. Il n'y a d'homme vraiment fort que l'homme chaste. Jésus le fut, et, depuis deux mille ans, le monde est à ses pieds. Élève ta pensée. Dédaigne les vaines affections, méprise les plaisirs éphémères. Tu n'aurais pas eu le temps de t'y livrer qu'il faudrait y renoncer déjà. Et après bien des déceptions tu n'aurais que des regrets. »

Lentement le curé de Favières se leva et sortit. Il entra dans le cimetière verdoyant, qui séparait sa maison de l'église, et marcha dans les allées bordées de buis, le long des tombes qui s'alignaient, avec leurs croix plantées dans l'herbe, et leurs couronnes séchées par le soleil et le vent. Une paix profonde régnait dans l'asile de la mort. La grande preuve de l'inanité des agitations humaines s'offrait là, si forte, si saisissante que le prêtre se sentit oppressé par ce néant. Il poussa la porte de l'église et pénétra sous la voûte, il se trouva dans une obscurité tranquille et sereine. Ce fut comme un bain de calme et de douceur. Il se sentit rafraîchi, purifié. Un soupir de reconnaissance s'exhala de ses lèvres, et, s'avancant vers l'autel, le cœur plein de reconnaissance, il s'agenouilla et pria.

Georges OUNET.

(A suivre.)

JEAN-DES-FIGUES¹⁾

(Suite et fin.)

XXV

UNE IDYLLE

Les songes heureux s'en vont d'ordinaire aux premiers rayons, comme la rosée. Cette fois, chose singulière, quand le matin vint me réveiller, je m'aperçus que mon rêve ne s'envolait point. Un vrai soleil entraît par les rideaux et se jouait sur une foule de réalités charmantes dont la moins charmante n'était pas Roset qui s'étirait les bras en riant.

— Quels grands yeux tu fais, Jean-des-Figues ?

— Pour mieux t'admirer, mon enfant !

— Oh ! non, Jean-des-Figues, ne mens pas, c'est mon appartement que tu admires. On n'en voit guère de pareil : pas commode, mais original. Mon imbécile de Valaque a pris cela tout fait dans un livre... Et de sa petite main brune elle me montra un livre à riche reliure qui se promenait dans les coussins.

Horreur ! ce livre c'était mon livre, et l'hôtel de Roset, je m'en apercevais enfin, la description réalisée du palais idéal bâti pour mon héros. O profonde et comique humiliation des poètes et de la poésie ! Cet hôtel où je m'éveillais, ma fantaisie l'avait créé tout entier depuis la première marche de son escalier de marbre jusqu'à la plus haute ciselure de son toit doré ; le galant encadrement des glaces, les plis amoureux des tentures, j'avais tout trouvé, tout imaginé ; cet oreiller mignon, c'est moi qui en avais choisi la dentelle, et ce peignoir de soie blanche où Roset s'enveloppait si bien, c'est moi encore qui en avais compté les broderies

(1) Voir les numéros des 9, 16, 23 et 30 Octobre 1897.

à jour, les nœuds de rubans et les échancrures. Or, pendant que je soupirais ainsi après un paradis chimérique, le Valaque poursuivit mon rêve tout fait, tranquillement, et pour rendre la dérision plus amère, dans cet écrin qu'il me voyait, qui installait-il ? Roset, ma petite perle noire !

— Ah ! nom de sort ! méprisai-je en faisant voler le malheureux livre par la fenêtre.

Roset, qui ne comprenait rien à cette subite fureur, s'imagina que j'étais jaloux, et fut ravie :

— Ne pense plus au Valaque, me dit-elle ; c'est moi qui ai eu tort de t'en parler. Mais si tu veux, je vais demander huit jours de congé à mon théâtre, et nous les passerons tous deux à la campagne.

Ce projet ne me déplut point. Un bois, quand il s'agit d'encadrer une jolie fille, vaut les plus riches hôtels du monde ; et là, je n'avais pas à craindre que l'ombre du Valaque m'importunât. Vite en chemin de fer ! Nous sautons du wagon aux premiers arbres, et nous voilà partis à la découverte d'un bois.

— En voici un qui sera complet avec deux amoureux, s'écriait Roset de temps en temps, il est déjà plein de fleurs et de tourterelles !

Mais, au bout d'une heure, on y découvrait des peintres, il fallait s'en aller plus loin.

Nous passâmes ainsi les huit plus beaux jours dont je me souviens, mais presque sans m'en douter, car notre pauvre nature humaine est ainsi faite, que si le regret n'existait pas, le bonheur n'aurait de nom dans aucun dictionnaire. Loin des autres, tout à Roset, je me laissais aller à être amoureux naïvement. Je ne m'occupais pas de savoir, comme à Canteperrix, si mon amour ressemblait bien à celui du pauvre Mitre. Grisé par l'odeur qu'ont les bois au printemps, je ne m'inquiétais guère non plus des railleries qu'un pareil retour de passion n'aurait pas manqué de provoquer parmi mes amis du cénacle, et je crois, Dieu me pardonne, que Roset me demandait comme autrefois : « Et si je te quittais, Jean-des-Figues?... » Jean-des-Figues aurait répondu : « Si tu me quittais, Roset, j'en serais malheureux autant que Nivoulas ! »

Mais Roset ne me le demanda pas, Roset avait bien autre chose à faire. La grande nature la transportait ; aux moindres ondulations du terrain : « Tiens, ça monte !... Tiens, ça descend !... » Et

c'étaient des éclats de rire. Elle avait voulu, pour mieux courir, quitter ses bottines à haut talon et ses jupons à créneaux. J'eus le bon goût de l'en dissuader. Laissons dire les faux rustiques. La nature est bien assez luxueuse pour que tout luxe soit en harmonie avec elle. Une marche de marbre rose fait à merveille envahie



Et nous voilà partis à la découverte d'un bois. (Page 375.)

par la mousse et cachée à demi sous les rosiers d'un parc devenus buissons, et la robe de Diane de Poitiers, ourlée d'or et de perles fines, ne devait pas vraiment avoir mauvaise grâce à traîner sur le gazon des pelouses dans les forêts royales de Chambord ou de Chenonceaux.

Mais c'est Roset qu'il fallait voir étendue paresseusement sous son ombrelle au milieu des herbes du bon

Dieu, avec sa robe de soie voyante, ses pompons, ses rubans flottants et ses dentelles, et ses gants étroit boutonnés, et ses délicates chairs parisiennes d'où s'exhalait un fin parfum de boudoir qui devait bien étonner les fleurs.

Roset n'aurait plus quitté les bois dont les belles futaies humides l'étonnaient en la ravissant autant qu'une forêt vierge et ses lianes. Roset ne connaissait, comme moi, que les belles aridités du Midi provençal, ses côtes plantées d'oliviers couleur d'argent et d'amandiers au feuillage pâle, ses rochers couverts de lavande et ses ravines brûlées du soleil, sans un brin d'herbe, où coule sur la marne bleue un mince filet d'eau claire.

Ici, au contraire, la verdure et l'eau, les fleurs humides, les mousses mouillées où le pied s'enfonce, et partout, même aux endroits élevés du bois où n'apparaissent ni étang ni fontaine, un

bruit d'eaux cachées qui vous environne, comme si de petites sources couraient de tous côtés sous vos pieds en nombre infini, et montant par d'invisibles canaux dans l'intérieur des hautes herbes et jusqu'à la cime des grands arbres, venaient se résoudre en vapeur sur la surface veloutée des feuilles et affluer plus abondantes aux lèvres toujours fraîches des fleurs.

— C'est plus beau, disait Roset dans son enthousiasme, oui, c'est encore plus beau que le travers des Sorgues à Maygremin !

La pluie elle-même ne nous arrêtrait pas, et je me rappelle que nous fîmes notre dernière promenade par une de ces pluies mêlées de soleil dans un joli ciel gris couleur de perle, qui conviennent aux mignons paysages des environs de Paris autant qu'un soleil bleu à une olivette, et qui les embellissent même comme certaines beautés de



Le soir même, je m'embarquais pour Cantepedrix.
(Page 381.)

femme à qui va bien le demi-deuil. Quelle fraîcheur il faisait ! On eût dit que toutes les petites sources invisibles avaient fait irruption cette fois, entr'ouvrant les rudes écailles de l'écorce ou brisant la fine enveloppe des feuilles et des fleurs. Sous chaque arbre, sous chaque brin d'herbe sourdait un filet d'eau, et c'était, le long des étroits sentiers creusés dans le sable jaune, un murmure sans fin de ruisselets d'une heure et de cascades improvisées.

Un ébénier en fleur, planté dans un coin sauvage par le caprice de quelque forestier, avait l'air d'un vrai lustre d'église avec ses longues grappes toutes chargées de clairs diamants. Sur les pentes la mousse brillait, largement imprégnée d'eau, et les branches basses des châtaigniers étaient souillées de terre

humide. Plus de jacinthes bleues, plus de jacinthes blanches, il ne restait que leur frêle tige aux feuilles lustrées. Les fleurs du muguet, soie délicate fripée et fondue par l'averse, faisaient peine à voir comme des fillettes en robe claire que la pluie aurait surprises au sortir du bal ; les oiseaux prisonniers pépiaient dans les arbres, les feuilles s'égouttaient à petit bruit sous le couvert, et à certaine place où Roset une heure auparavant n'avait fait remarquer, non sans baisser les yeux d'une façon fort comique, un peu d'herbe foulée de la veille et un ruban perdu, nous retrouvions, tranquille entre les arbres, une petite flaque d'eau, marais microscopique où se mirait l'envers des feuilles et d'où sortaient, frissonnant à la brise comme des touffes de jones, les pointes du gazon noyé.

Nous rîmes un moment comme des fous à ce spectacle. Mais notre gaieté ne dura guère... Les huit jours étaient écoulés ; le Panthéon, bleu de vapeur et pareil à une montagne, se dressait au loin par-dessus les arbres ; cela nous fit songer qu'il fallait regagner Paris.

XXVI

LES NOCES DE ROSET

Vous rappelez-vous, madame, ce bal de noces auquel nous assistions l'hiver dernier, et le triste amoureux qui vous fit tant rire ? C'était un pauvre garçon depuis longtemps épris de la mariée. Tout le monde savait son secret, mais lui voulait faire le brave :

— Qu'elle se marie, tant mieux, je danserai à sa noce !

Et il dansait, le malheureux, mais de quel air navré ! Moi, ses entrechats me tiraient des larmes.

Dire que pendant six mois, sans que rien m'y obligeât, j'ai joué cet attendrissant et ridicule personnage. Ah ! Roset ! Roset ! que de noces en si peu de temps, que de noces où j'ai dansé comme on danse à ces noces-là, avec un pan de nez et les yeux rouges ! Il est vrai que c'était un peu ma faute si Roset se mariait si souvent.

Malgré nos huit jours de bonheur champêtre, je n'étais pas bien sûr encore d'aimer Roset ; d'ailleurs, si j'en avais été sûr, je n'aurais voulu le laisser voir pour rien au monde. Amoureux ? Un poète lyrique ! Cela fait rougir rien que d'y penser.

Roset, elle, restait la même et prenait mon amour comme il venait. Il n'eût tenu qu'à moi, les premiers jours, de lui faire planter là son petit hôtel, son Valaque et ses robes à queue, sans bien comprendre peut-être la nécessité du sacrifice, la chère enfant s'y fût néanmoins résignée pour me faire plaisir. Mais, voyant mon indifférence à cet endroit, elle fut ravie, et trouva charmant de pouvoir garder tout ensemble Jean-des-Figues, le Valaque et le petit hôtel.

— Fi donc! monsieur, ce partage est indigne!

Sans doute, si je l'avais aimée. Mais puisqu'il était convenu que je ne l'aimais pas, puisque mes amis le savaient, puisque je le racontais à qui voulait l'entendre, ce partage devenait simplement une des mille petites gredineries donjuanesques que l'usage permet aux honnêtes gens; et j'avais le droit de rire et d'être fier en voyant, après nos querelles, Roset me revenir toujours la première, soit qu'elle m'aimât réellement, soit plutôt qu'elle ne pût résister au désir de me montrer un diamant nouveau ou bien quelque robe merveilleuse.

Par malheur, s'il était facile de persuader aux autres que mes sentiments envers Roset n'allaient pas au delà du caprice, il l'était beaucoup moins de me le persuader à moi-même. Malgré mes grands airs cavaliers, malgré mes professions de foi magnifiques, je me réveillai un beau matin tout bêtement et tout bourgeoisement jaloux.

Jaloux de Roset! sans oser le dire! On peut se figurer le supplice. Et Roset qui ne se gênait pas, Roset qui, sous mes yeux, le plus naturellement du monde, faisait succéder un Mingrélien au Valaque, puis beaucoup de personnes au Mingrélien!... Vous auriez cru parfois qu'elle y mettait de la malice.

Passé encore pour les mariages officiels. Mais tous, mes amis eux mêmes, voulurent être de la fête: « Jean-des-Figues ne se fâchera pas, il a trop d'esprit! » Et Jean-des-Figues ne se fâchait pas. Ils me prenaient quelquefois pour confident, me déclarant Roset charmante; et Jean-des-Figues, la rage au cœur, se mettait à danser de plus belle à ces noces fantastiques qui recommençaient tous les jours.

Je devins follement jaloux, jaloux de tout le monde, jaloux de mes meilleurs amis, des Mingréliens et des Valaques, jaloux de Mario reparue, jaloux même de Nivoulas qui ne me parlait plus depuis le scandale de ma trahison. Mais quel tonnerre d'éclats de

rire, quel ouragan d'incrédulité, si j'avais dit que moi Jean-des-Figues, le poète sceptique et libertin, j'étais amoureux et jaloux, jaloux à la tuer, amoureux à ne pas lui survivre, de cette charmante fille si bien coiffée qui daignait, au milieu de ses triomphes galants, se souvenir parfois de ses vieux amis et nous apporter dans les plis de sa robe le parfum des élégances parisiennes !

Deux anecdotes maintenant, pour bien montrer toute ma folie.

De sa vie d'autrefois, Roset avait gardé le goût des caroubes sèches. La caroube, chez nous, est le régal des ânes ; les polissons non plus ne la méprisent pas, et je me rappelle qu'en mon temps j'éprouvais du plaisir à tirer de toute la force de mes dents sur cette gousse résistante, pareille à une lanière de cuir qui serait sucrée. Quoi qu'il en soit de la valeur gastronomique des caroubes, Roset les aimait, et un soir à la *Revue*, elle nous fit en riant l'aveu de ce goût bizarre. Dès le lendemain, elle recevait un paquet de belles caroubes, puis un autre la semaine suivante, et toujours ainsi tant que son caprice dura.

Se procurer des caroubes à Paris n'était pas alors chose facile ; j'avais eu besoin de la seconde vue des amoureux pour en déterrer un tonneau chez un épicier provençal de la banlieue, rival inconnu du père Aymès.

Aussi cet envoi anonyme intrigua-t-il beaucoup la chère Roset.

— Qui diable m'envoie ces caroubes?... C'est un tel, sans doute... non, un tel... mon vieux Grec de Marseille, peut-être...

Et là voilà échafaudant les plus beaux rêves là-dessus, et riant !

— Jean-des-Figues, me dit-elle un jour, je l'ai enfin découvert mon homme aux caroubes.

Cette confidence m'atterra. Roset voulait-elle me faire parler ? Ou bien quelque ami indélicat avait-il eu l'idée perfide de s'attribuer l'honneur et les bénéfices de ma galanterie ? L'aventure était cruelle, mais je me contentai de devenir rouge sans révéler à Roset que l'homme aux caroubes c'était moi.

Une autre fois que j'attendais Roset et que Roset ne venait pas, à deux heures du matin, par une pluie épouvantable, je me souviens d'être allé sous ses fenêtres faire le pied de grue.

— Mon pauvre Jean-des-Figues, me disait Roset le lendemain, il pleuvait si fort hier que je n'ai pas eu le courage de venir. Mais crois-tu qu'avec ce temps-là, un inconnu en manteau brun s'est promené toute la nuit sous mes fenêtres ?

— Pas possible, Roset !

— Puisque je te le dis.

Et nous rîmes, nous rîmes de cet imbécile!

Cependant notre amour allait s'envenimant.

Roset ne s'arrêtant pas de se marier, je pris des maîtresses par représailles. Peine perdue : Roset eut l'air de trouver cela naturel.

— O perversité des femmes! disais-je.

— O sottise des hommes! aurait pu dire Roset.

Mais Roset avait mieux à faire que de philosopher sur ma sottise. Nivoulas, disparu depuis trois mois, revenait de province, plus amoureux que jamais, avec un héritage, et pardonnait tout, à cette condition qu'on l'aimerait comme autrefois, et qu'on renoncerait aux Mingréliens, aux Valaques et à Jean-des-Figues.

— Faut-il que je renonce? me demanda Roset.

— Mon Dieu, oui! Pourquoi pas? lui répondis-je la rage au cœur, mais sans rien en laisser voir.

— Adieu alors, Jean-des-Figues!

— Adieu, Roset.

C'est ainsi que nous nous quittâmes; et le soir même, un grand désir de calme, de repos aux champs m'étant venu, le soir même je m'embarquais pour Canteperdrix, triste, il est vrai, mais heureux aussi de voir une fin à mes ridicules amours et à mon ridicule martyre.

Pourtant, au moment de partir, je crus me rappeler que le matin, en nous quittant, lorsqu'elle me disait : « Adieu, Jean-des-Figues! » de sa voix malicieuse, Roset avait une larme, une toute petite larme tremblante au coin de l'œil.

— Est-ce que par hasard elle m'aimerait?

Et j'eus presque envie de ne plus partir. Mais je m'aperçus que moi-même je pleurais. Alors tout mon scepticisme me reprenant :

— Fou, fou, que tu es! m'écriai-je, de croire que Roset a pu t'aimer. Roset, tu le sais bien, n'aime que les caroubes et la cigarette, et, si ses beaux yeux allumés t'ont semblé humides tout à l'heure, c'est que tu pleurais, toi, et que tu les voyais à travers tes larmes.

Sur ce merveilleux raisonnement, la locomotive siffla.

XXVII

RETOUR AU PAYS

A quatorze lieues de Canteperdrix, je quittai le wagon, selon l'usage, pour le coupé capitonné de drap gros bleu d'une voiture de messageries. Je me sentis tout d'un coup plus joyeux. Jusque-là Paris me poursuivait. En chemin de fer, vous n'êtes qu'à moitié parti ; le tracas des trains, les gares, les buffets, les gens, c'est un peu de Paris qu'on emporte ; mais la diligence connue, avec son conducteur qui vous a vu tout petit et qui a l'accent de votre ville natale, c'est un peu du pays qui vient au-devant de vous.

Qu'elles me semblèrent aimables à traverser ces quatorze lieues, qui avaient été si longues, si longues, deux ans auparavant, sur le dos de Blanquet ! Comme je riaï à certains souvenirs, et comme mon arrivée fut réjouissante !

Il faisait beau soleil, Canteperdrix se trouvait en pleines vendanges, et tout le long de la route on ne rencontrait que cornues de bois et bennes à charrier le raisin, qui s'en allaient pleines vers la ville, ou qui, revenant vides aux champs, se heurtaient sur les charrettes à grand bruit et remplissaient le terroir, vallons, plaines et coteaux d'un joyeux roulement pareil au bruit lointain des tambours.

Avec quelle émotion je la reconnus, cette chère musique d'automne qui, mêlant sa voix au chant des ortolans, semblait, de tous les points de l'horizon, souhaiter à l'enfant prodigue sa bienvenue !

Et le vieux pont de pierre, et la rivière, et le grand rocher nu, sculpté comme une cathédrale, et la poignée de maisons grises à toits plats accroupies au pied, qui sont la ville de Canteperdrix, et les remparts, et les machicoulis de grès rouge, et les quatre tours coiffées d'herbes folles au lieu de créneaux, qui me regardaient venir par-dessus les ormes des lices, de quel cœur je les saluai !

Et quand, le portail Saint-Jaume une fois dépassé, la voiture roula entre deux rangées de hautes maisons, dans la fraîcheur des rues ; quand la terre maternelle pavée des galets pointus de la Durance nous fit sauter sur ses genoux, la diligence et moi.

comme une nourrice son nourrisson, alors mon attachement ne se contient plus.

Des citadins faisaient leur promenade sur la place du Cimetière Vieux :

— Arrêtez! conducteur, arrêtez! criai-je...

Je voulais leur sauter au cou à ces braves gens, il me semblait que je les aimais.

Mais le conducteur ne m'entendit point. Heureusement pour moi, car c'étaient les quatre ou cinq plus méchantes personnes de la ville, et ils eussent, selon toute apparence, assez mal reçu mes effusions.

Mon brave homme de père me donna à peine le temps de nous parler. Il fallut partir, il fallut le suivre, il fallut aller admirer les embellissements de la Cigalière. Tout y était fort beau en effet et conforme à la description enthousiaste que m'en avait donné sa lettre : le bastidon cubique et blanchi à la chaux, la fontaine sous la fenêtre, et le figuier dont les larges feuilles buvaient l'eau froide du vivier.

— Et Blanquet? demandai-je en me rappelant nos repas à l'ombre et les bons sommeils d'autrefois.

Blanquet n'était plus là. Mon père, le trouvant vieilli, l'avait troqué, la foire d'avant, contre le mulet d'un bohémien. Il croyait ainsi faire un coup superbe. Mais, par un châtiment du ciel, le mulet se trouva être borgne des deux côtés. Aussi ne parlait-on plus à la maison de ce bon, de ce brave, de ce laborieux Blanquet, que les larmes aux yeux, et du brigand de bohémien que l'injure à la bouche.

— Si c'était le Janan de Roset! pensai-je, au portrait que me fit mon père du vendeur de bêtes aveugles.

Et cela me donna envie de rire.

Ici, le lecteur va m'interrompre.

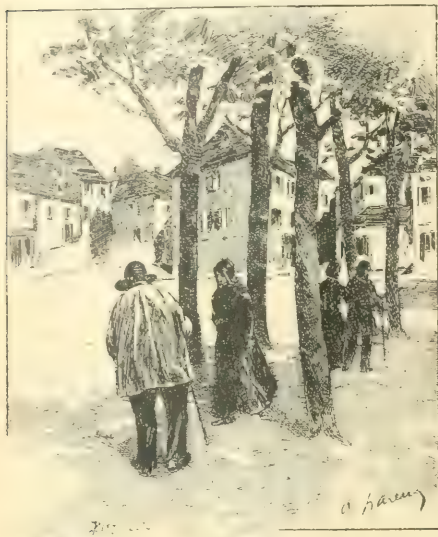
— Comment, monsieur Jean-des-Figues, dira-t-il, voulez-vous qu'un vieil âne gris que nous avons tous vu, il y a quinze mois, arriver devant Paris et prendre la fuite, comment voulez-vous que cet âne ait fait seul un tel voyage à travers la France, et se trouve un beau jour, pour les besoins du roman, à Ganteperdrix, dans l'écurie de votre père?

A cela je répondrai d'abord :

Que les taureaux de Camargue, ses compatriotes, sont bien autrement forts, eux qui, emmenés à trente, quarante, cinquante

lieux pour les courses, flairent d'abord le vent, s'ils réussissent à s'échapper, puis piquent droit devant eux sans que jamais rien ne les arrête, vallons, précipices ni montagnes, droit au Rhône, au large Rhône qu'ils traversent à la nage, épuisés, suants, demi-morts, et qui vont jusqu'à ce qu'ils tombent ou qu'ils aient retrouvé le maigre pâturage natal.

Et, si cette explication ne suffit pas, je dirai encore que le



Des citadins faisaient leur promenade sur la place du Cimetière. (Page 383).

Blanquet dont il s'agit, le Blanquet vendu au bohémien n'était peut-être pas le même que le Blanquet de mon enfance, celui qui m'avait planté là quinze mois auparavant, aux portes de Paris, avec mon chapeau pointu et mon sac de figues; mais j'ajouterai que cela ne fait rien à l'affaire, qu'à la maison, de temps immémorial, il y a toujours eu un petit âne gris du nom de Blanquet; qu'un Blanquet mourant, il est tout de suite remplacé par un autre Blanquet entièrement semblable;

qu'on s'habitue à les confondre, et qu'on aime tous les membres de la dynastie comme s'il n'y avait eu au monde et rue des Couffes, depuis le commencement du siècle, qu'un seul et unique Blanquet.

Puis ceci réglé, je continue.

Nous entrâmes chez M. Cabridens, en revenant de la Cigalière. M. Cabridens me reçut avec l'affectueuse familiarité d'un confrère; M^{me} Cabridens joua la femme d'esprit enfouie au fond de cette horrible province, et qui trouve enfin quelqu'un à qui parler; quant à M^{lle} Reine, elle se contenta de rougir un peu sans rien dire.

Je retrouvais tout comme je l'avais laissé. Sur les murs du

salon, c'était le même papier peint avec le même jardin artificiel et plein de chaises, où se promènent des incroyables en tailleur jaune et des merveilleuses à sandales, costumées comme M^{lle} Turlieu. Le piano n'était point changé, les fauteuils à lyre gardaient leur place ; j'aurais reconnu jusqu'aux mêmes grains de poussière, si un grain de poussière n'avait pas été chose introuvable dans le salon de M^{me} Cabridens.

Seulement, au bel endroit de la cheminée, la fameuse médaille canteperdienne brillait prisonnière entre deux lentilles de cristal, et visible du revers et de la face comme une hostie dans l'ostensoir. Je remarquai aussi que M^{me} Cabridens avait pour robe d'intérieur certaine étoffe de soie brochée et ramagée qui jadis ne sortait de l'armoire qu'aux jours de fête. A part cela, et M^{lle} Reine un peu grandie, j'aurais pu croire que jamais je n'avais quitté



... Turlieu, une valise à la main. Page 386.

Canteperdrix. Ce petit salon provincial, il me semblait l'avoir vu la veille ; mes deux ans vécus dans Paris, Roset, Nivoulas et Bargiban, les poètes et les Valaques, tout cela me faisait l'effet d'un lointain songe, d'un de ces songes du matin mêlés de plaisir et d'angoisse que l'on se rappelle, réveillé, avec un sentiment de voluptueuse terreur.

— Ne bougeons pas d'ici ! me disais-je. — et je me plongeais jusqu'au cou au fond d'un bon gros fauteuil en velours d'Utrecht.

Puis, regardant du coin de l'œil M^{lle} Reine attendrie :

— Quel dommage, Jean-des-Figues, d'avoir été à ce point bronzé par la vie et de ne pouvoir plus être amoureux !

XXVIII

DÉTAILS D'UN HABIT NOIR

Un matin, comme j'achevais ma toilette, j'entendis des souliers craquer, des souliers de dévotion, et la tante Nanon entra :

— Jean-des-Figues, me dit-elle joyeusement scandalisée, viens vite, Jean-des-Figues ! *Elle* est sur la terrasse du Bras-d'Or.

— Qui cela, tante Nanon ?

— Tu ne sais donc pas, la Parisienne !... qui est débarquée par la dernière diligence... tout Canteperdrix ne parle que d'elle.

Et levant au ciel ses petits yeux gris pétillants de pieuse malice, la tante Nanon s'écria :

— Jésus ! Marie ! ! Joseph ! ! ! elle fume des cigarettes...

Il faut dire, pour expliquer ceci, que la pauvre demeure paternelle ayant été jugée indigne d'un aussi grand homme que moi, on m'avait bon gré mal gré installé chez la tante Nanon, que sa haute dévotion, six cents francs de solides rentes, deux terres au soleil, la maison qu'elle habitait rue des Jardinets, près de l'église, et par-dessus tout ses coiffes de béguine à longs tuyaux, avaient presque élevée jusqu'à la bourgeoisie, car on l'appelait mademoiselle, bien qu'elle fût veuve, *misè Nanoun*, s'il vous plaît, gros comme le bras, ce qui chez nous est un grand honneur.

La maison de *misè Nanoun* touchait à l'auberge du Bras-d'Or, et un simple rideau de vignes séparait, sur le derrière, les deux terrasses contiguës.

Vous le devinez, la Parisienne arrivée de la nuit qui, à dix heures du matin, remplissait déjà Canteperdrix de la fumée de ses cigarettes, c'était Roset, Roset en personne.

— Quel spectacle, mon pauvre Jean !

— Ah ! tante Nanon, ne m'en parlez pas !

Laissant tante Nanon en observation derrière sa vigne, Jean-des-Figues se précipita vers la rue.

Mon premier mouvement fut de courir au Bras-d'Or, à Roset : vous savez, la force de l'habitude ! et tante Nanon derrière sa vigne allait être témoin de belles choses, si je ne me fusse subitement arrêté en apercevant Nivoulas qui descendait de voiture sous la remise de l'auberge, mélancolique, furieux, une valise à la main.

Voir Roset m'avait mis le feu au corps, mais l'apparition de Nivoulas l'éteignit.

— Quoi, toujours Nivoulas ! pensai-je, toujours les noces de Roset ! Alors me rappelant combien depuis six mois j'avais souffert, et de quelle façon ridicule ! encore meurtri, encore agité, j'eus honte de mon lâche empressement.

— Fuyons la tentation, allons à Maygremin !

Je me mis donc en route pour Maygremin : toutes mes illusions, tous mes souvenirs d'enfance m'étaient à la fois revenus. Le désir que j'avais de ne pas aimer Roset me faisait à ce moment presque croire que j'aimais Reine.

L'orage, un orage d'automne, menaçait quand je partis, et des mes premiers pas hors la ville quelques gouttes lourdes et larges comme des sous, s'aplatirent en fumant dans la poussière de la route. Je ne voulus pas retourner pourtant, le ciel avait des coudes bleus, j'espérais atteindre Maygremin avant le gros de la pluie. Mais en un clin d'œil les nuages crèvent déchirés par l'éclair, l'eau tombe à seaux, la route roule une rivière, et avant que j'aie pu me mettre à l'abri, je me trouve ruisselant de la tête aux pieds, le chapeau fondu, tout couvert de boue, dans un état à ne me présenter nulle part.

En aurai-je le démenti ? Je rentre chez moi, toujours poursuivi par l'idée de Roset ; je me refais beau en pensant à Reine, et je repars pour Maygremin, sur la foi d'une éclaircie.

Il faut croire que la pluie m'en voulait ce jour-là, car, surpris d'une nouvelle ondée, mon veston bleu de roi partage le sort qu'avait eu déjà ma jaquette gris-perle.

Exaspéré, je rentre encore et me rhabille. Trois fois, comme dirait une épopée classique, Jean-des-Figues changea de vêtements, et trois fois la malice d'un ciel d'automne l'inonda ses vêtements et lui, sans réussir à calmer sa fièvre.

Malheureusement, ma garde-robe de poète n'était pas impénétrable ; et, quand une redingote puce eut subi la même aventure que la jaquette gris-perle et le veston bleu de roi, force me fut de renoncer à ma visite.

Je me sentis vaguement perdu. J'entendais à travers le rideau de vigne, par la fenêtre de la terrasse, la voix comme de Roset, tentation irrésistible ! Comme pour mieux railler mes détails, l'orage s'en était allé plus loin, et le soleil dans le ciel lavé resplendissait avec un éclat plein d'ironie.

C'était à s'arracher les cheveux.

— Et mon habit noir ? m'écriai-je, subitement illuminé, mon habit noir auquel je ne songeais pas ! Cet habit soit loué, je pourrai voir Reine aujourd'hui, M^{re} Roset ne sera pas victorieuse.

Mais l'habit noir appelle la cravate blanche et le reste. Dans mon ardeur de fuir Roset, sans réfléchir au caractère extraordinairement solennel qu'un pareil costume pourrait prêter à une visite d'ami, à une simple visite de campagne, me voilà trottant en gilet à cœur, en claque et en écarpins de bal, sur la grande route encore humide dont les innombrables petits cailloux reluisaient gaiement au soleil.

— Tiens ! tiens ! disaient les gens intrigués. M. Jean-des-Figues, avec son habit noir, qui s'en va droit à Maygremin ! Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?...

Hélas ! tout entier à son idée fixe, Jean-des-Figues n'entendait rien.

Je rencontrai Reine dans l'avenue. En me voyant, elle rougit beaucoup, mais ne m'évita point, comme elle faisait d'ordinaire quand elle était seule. Elle me donna même sa main à baiser :

— C'est presque permis maintenant !, semblait-elle dire.

Je ne m'expliquais pas ce subit changement.

Un instant après, ce fut bien mieux : mon habit noir et moi, tombions en plein quatuor... Alors, subitement, sans respect pour Mendelsohn, chose inouïe ! tous les archets de s'arrêter ! Comme par l'effet d'une secousse électrique, un même sourire, à la fois malicieux et discret, parcourut en même temps tous les visages ; pupitres, cahiers de musique, archets, carrés de colophane et violons rentrèrent silencieusement dans les boîtes et dans les armoires ; les exécutants eux-même s'évanouirent, et, avant que la surprise m'eût permis de placer un mot, j'avais vu M^{lle} Reine disparaître, comme effarouchée, M^{lre} Cabridens la suivre, en me faisant un signe d'intelligence auquel je ne compris rien, et je me trouvais seul au milieu du salon déserté, face à face avec M. Cabridens qui me tenait prisonnier dans un fauteuil et commençait un discours de sa voix de comice agricole.

J'avais peur...

Grave, presque ému, le gros M. Cabridens me parlait de biens paraphernaux et d'amour partagé, de mes succès, de l'héritage de mon oncle Nanoun, des innombrables vertus de Reine.

Moi, j'avais toujours peur. Je devinais que ce maudit habit

noir n'était pas pour rien dans le mystère. Sans bien voir pour de quoi il s'agissait, je commençais à vaguement regretter qu'un quatrième averse survenant ne m'eût pas une bonne fois arrêté en route.

Puis, tout d'un coup, à un mot de M. Cabridens, un éclair me traversa le cerveau : je compris, et, confus, je m'enfonçai dans le fauteuil pour essayer de cacher mes basques.

Oh ! cet habit ! dans quelle horrible situation il me mettait ! J'aurais voulu le voir aux cinq cents diables ! Figurez-vous que, trompé comme tout le monde, comme le quatuor, comme M^{lle} Reine et comme M^{re} Cabridens, par la solennité extraordinaire de mon costume, le bon notaire s'était imaginé que je venais demander sa fille en mariage.

— Mais parlez, mon ami, parlez ! Croyez-vous que je sois un ogre ?

Et, attribuant mon silence à la timidité, il me poussait aux aveux, paternellement.

En vain j'essayai de protester.

— A qui ferez-vous accroire, monsieur Jean-des-Figures, que vous avez endossé l'habit et coiffé le tuyau de poêle dans l'unique dessein de faire peur à nos moineaux ?

C'était invraisemblable, en effet, il me fallait bien le reconnaître.

Je fis donc ma demande, de désespoir, pour m'en aller. Sur-le-champ, la main de Reine me fut accordée.

— Grand merci ! m'écriai-je une fois dehors et mes idées un peu rafraîchies, ça ne peut pas pourtant se passer comme ça !

M. Cabridens est allé trop loin... J'avais envie de me dédire.

Il n'était plus temps.

Grâce à ces messieurs du quatuor, le bruit de mon bonheur avait déjà couru tout Cantepèrdrix : mes bons parents en pleuraient de joie ; les libéraux approuvaient M. Cabridens ; les vieux partis, sur la place du Cimetière Vieux, levaient en l'air, d'indignation, leurs cannes à bec de corbin, et les gens bien informés se racontaient dans l'oreille que la comédienne du Bras-d'Or était tout simplement ma maîtresse, venue de Paris exprès pour rompre le mariage, mais qu'elle était immédiatement repartie, en le voyant conclu malgré ses efforts.

XXIX

CET IMBÉCILE DE NIVOULAS

Je trouvais chez moi un mot de Roset.

Au bout d'un jour, à ce qu'il paraît, Nivoulas l'ennuyait déjà ; mais, elle avait eu regret de ses torts, et s'était mise en route pour retrouver Jean-des-Figues.

La nouvelle du mariage, apprise en arrivant, venait de lui porter un coup. Mais elle ne m'en voulait pas, Reine étant belle.

Quant à moi, continuait-elle, j'ai failli rester en gage au Bras-d'Or, malgré mon envie de repartir. J'étais si sûre de te ramener ! Je n'avais pris que juste l'argent du voyage. Heureusement, cet imbécile de Nivoulas, qui me poursuivait avec l'intention de me tuer dans tes bras, est arrivé à temps pour payer la note.

Mais ne sois pas jaloux de lui ; je l'ai en horreur, il m'aime trop, et le pauvre garçon aura fait un triste voyage... »

Puis, en manière de post-scriptum :

« Décidément, ce Nivoulas m'obsède, mais j'ai mon idée. J'ai rencontré, ce matin, mon premier mari, Janan, toujours noir comme un Maure, et depuis il rôde autour de l'hôtel. Si je me mettais en ménage, moi aussi ? Ce serait drôle, n'est-ce pas, Jean-des-Figues ? »

Au-dessous du mot « drôle », près de la signature, il y avait une petite tache pâle, une larme, en forme de poire de bon chrétien.

Je n'attachai pas grande importance à ce post-scriptum ni à cette larme. Je savais la belle capable de tous les caprices, et même au besoin de se faire bohémienne par dépit ; mais je savais aussi que ces caprices ne duraient pas, et j'espérais bien, après une nouvelle lune de miel sous une arche de pont, d'apprendre bientôt sa rentrée triomphale dans Paris.

Cependant mon mariage allait son train, et vous pensez bien qu'il ne m'enthousiasmait guère. J'essayai bien d'abord de me monter la tête à l'endroit de M^{lle} Reine ; mais, outre que le souvenir de Roset me poursuivait toujours, je ne tardai pas d'un autre côté à m'apercevoir que Reine, mon blanc fantôme de marquise, le beau lis virginal plein de fraîche rosée, était devenue tout doucement, pendant mon absence à Paris, une vraie petite cocodette de province ; car il y a maintenant des cocodettes partout, grâce aux chemins de fer et aux journaux de mode.

M^{lle} Reine avec quatre ou cinq de ses amies de pension, et trois fleur de l'aristocratie cantoprdicienne, lisaient la *Vie Parisienne* au fond des Alpes, chantaient Offenbach d'un accent délicieusement provençal, et promenaient, le dimanche au sortir des vêpres, sur les cailloux pointus de la place du Cimetière Vieux, d'in vraisemblables robes à fanfreluches.

Quelques petits cousins revenus pâles de leur cours de droit, monocle sur l'œil, pantalon collant, un stick garni d'or à la main pour monter des chevaux de ferme, donnaient la réplique à ces demoiselles.

C'était horrible ! Mais le moyen de se dégager ? Mes façons parisiennes et la coupe distinguée de mes cols n'avaient conquis irrémédiablement la bonne M^{me} Cabridens ; M. Cabridens, qui, sous sa bedaine de notaire, cachait une âme de littérateur, était ébloui de ma jeune gloire ; quant à M^{lle} Reine, même sans le souvenir de nos amours, elle aurait, je crois, épousé le diable en personne si le diable avait dû la conduire à Paris.

Enfin le jour du mariage fut fixé : les couturières coururent la ville, on s'inquiéta des invitations ; le pâtissier de la grand'mère rêva, en me voyant passer, pièces montées et gâteaux de féculé, et j'allais devenir, sans plus de résistance, le glorieux gendre de M. et M^{me} Cabridens, quand un matin je vis entrer chez moi, devinez qui ? Nivoulas mon ennemi, Nivoulas harassé, suant, et poudreux comme une route départementale.

Croiriez-vous que depuis un mois, cet homme de bronze, ce romancier pratique et musculeux, devenu bohémien par amour, suivait Roset sur les grands chemins, tremblait devant Janan qui ne daignait même pas être jaloux de lui, et poussait aux roues à l'occasion quand la caravane grimpait une côte ?

J'eus peur d'abord qu'il ne vint me tuer, tant son regard, en entrant, était farouche. Mais d'une voix suppliante, qui faisait l'opposition la plus comique avec la fureur de ses yeux :

— Venez, Jean-des-Figues, me dit-il, venez vite ! il n'y a pas de temps à perdre !

Et sans me donner d'autre explication, il s'assit sur le bord de mon lit, dans l'attitude de la plus profonde douleur. Puis, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— O le gueux ! ô le bohémien ! murmura-t-il en serrant les poings, faire tenir un mulet borgne par une femme !

Miséricorde ! Roset... (Nivoulas était si désespéré qu'il s'assit

et qu'il se leva plus de vingt fois pour me raconter cette lamentable aventure, Roset, en vendant avec son Janan un mulet vicieux sur le champ de foire, avait reçu au sein un mortel coup de pied. Nivoulas l'avait laissée expirante, au milieu des bohémien, à une lieue loin de Cantepedrix, dans la caravane dételée.

— Et c'est vous qui venez me chercher ? lui dis-je, rouge comme le feu et touché jusqu'aux larmes...



... Il s'assit sur le bord de mon lit. Page 331.

— Laissez-moi, je l'aime toujours, fit-il en se détournant pour ne pas voir que je lui tendais la main ; mais elle est malade, bien malade, et quoi qu'elle ne m'en ait rien dit, j'ai compris, j'ai cru deviner, Jean-des-Figues, que peut-être cela lui ferait plaisir de vous voir.

« Laissez-moi, je l'aime toujours... » Comme il me parut grand en disant cela, cet imbécile ! Et

quand nous arrivâmes au campement des bohémien, quand les trois vieilles femmes qu'un peu d'argent avait séduites, me montrèrent, en l'absence de Janan, Roset tout au fond de la caravane, Roset couchée sur un grabat et pâle comme une morte, quand je la vis ouvrir les yeux faiblement et me regarder, alors un grand remords me prit, et j'eus envie de lui crier :

— Ne m'aimez pas, Roset ! n'aimez pas ce misérable Jean-des-Figues ! C'est Nivoulas, l'imbécile de Nivoulas qu'il faut aimer !

Mais voyez le divin égoïsme des femmes : Roset, tout entière à son bonheur, n'eut ni un regard de remerciement ni un sourire pour ce pauvre garçon qui pleurait silencieusement dans un coin.

La nuit tombant, il fallut partir.

— Janan va venir, disaient les vieilles.

Mais elles me jurèrent que je pourrais encore voir Roset demain, et tous les jours, si je voulais, jusqu'au départ.

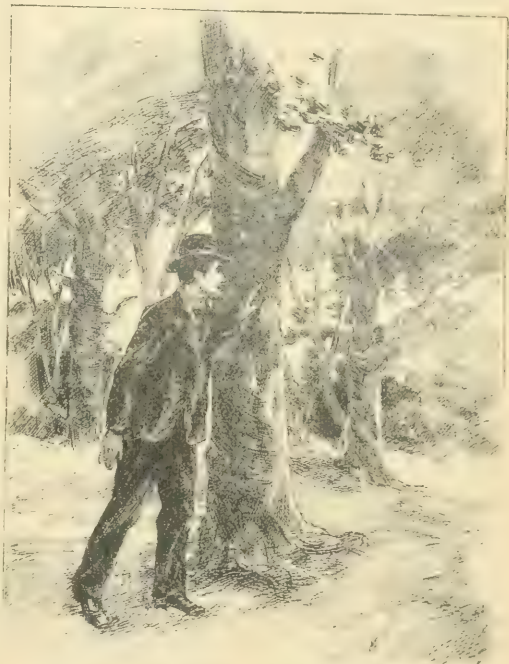
XXX

EST-CE QU'ON SAIT?... ALLEZ-Y VOIR!

J'avais fait bien des projets pendant la nuit pour délivrer Roset

et rompre mon mariage, mais le lendemain matin, quand je revins à la place où j'avais laissé la caravane, je n'y trouvai plus que les ordinaires reliefs des ânes et des mulets, quelques morceaux de bois éteints entre deux grosses pierres noircies et, sur le bord du fossé, Nivoulas qui se lamentait, assis dans l'herbe.

— Bon Dieu! disait-il en s'arrachant des poignées de cheveux roux, Janan aura tout su... Les mau-



... Les branches m'empêchaient de bien voir. Page 296.

dités vieilles nous auront trahis!... Et ils emmènent Roset mourante avec eux!... ils l'emmènent!...

Tout cela n'était que trop vrai; tandis que Nivoulas dormait, les bohémiens avaient décampé sans même songer à lui rendre sa valise. De quel côté étaient-ils passés maintenant? comment faire pour les atteindre?

Mon émotion fut telle à cette nouvelle que j'en oubliai subitement mon mariage et Canteperdrix :

— C'est ta faute, Nivoulas!... Ta faute, te dis-je!...

Puis je me calme, je me mets en route au hasard. Nivoulas me suit en pleurant toujours, et nous voilà battant le pays de compagnie.

Pas plus de bohémiens, pas plus de Roset que sur la main.

Aurais-tu rêvé ? me demandais-je quelquefois. Et le fait est que ce campement, tel que je me le rappelais, à la nuit tombante, les feux allumés, les trois sorcières, l'ombre de deux ânes et d'un mulet noir sur un ciel encore clair, toutes ces choses et Roset au milieu, presque morte, ressemblaient moins à une aventure réelle qu'aux images que se crée un cerveau malade. Nivoulas, dont la présence seule attestait que je n'avais pas rêvé, Nivoulas, long comme il était, et rendu tout à fait diaphane par la douleur, prenait lui-même à certains moments des apparences fantastiques.

Enfin, découragés, nous nous séparâmes. Nivoulas s'en alla sans vouloir me donner la main ; moi, je rentrai à Canteperdrix, harassé, la tête perdue, sentant mille débris se heurter dans le naufrage de ma raison : noires épaves de mes systèmes fracassés, beaux rêves réduits en miettes qui flottaient et roulaient sur l'eau, lamentables et magnifiques, pareils aux poulaines dorées des vaisseaux du roi après le désastre de la Hogue.

Comme je refusais toute explication sur les motifs de mon absence, mon père me justifia aussi bien qu'il put, et les préparatifs du mariage recommencèrent de plus belle. Je n'eus pas même le courage de rompre, j'étais entièrement incapable de volonté.

Une idée fixe me tenait : si Roset était morte ?

Mon père s'effrayait de me voir toujours, disait-il, dans la lune. Ce mystérieux voyage avec un inconnu, la tristesse que j'en avais rapportée, tristesse inexplicable au moment d'épouser celle que j'aimais, tout en ma conduite paraissait au pauvre homme incontestables symptômes de folie : il se rappelait avec désespoir l'accident survenu à mon enfance par la faute de Blanquet, et plus d'une fois les larmes me vinrent aux yeux de le voir, d'un air accablé, secouer la tête en me regardant.

Un jour, à la Cigalière, je m'aperçus que la terre paraissait remuée de frais autour du figuier. Pourtant la saison ne valait rien pour fouir. Je m'informai :

— Ce sont des bohémiens, me répondit mon père, qui ont enterré quelque chose là, un matin... Le tronc du figuier m'empêchait de bien voir... et puis ces gaillards-là, petit, il ne fait pas bon de se mêler de leurs affaires...

— Et qu'ont-ils enterré ?...

— Est-ce qu'on sait ? fit-il en arrachant un bourgeois géométrique. Est-ce qu'on sait... Ces quatre mots d'abord ne me frappèrent point. Mais bientôt, autour de la petite phrase jetée, une série d'imaginings folles naquirent, se succédèrent comme les cerfs qui courent sur l'eau, et toutes finissaient par se confondre en une commune obsession : toutes me faisaient entrevoir des rapports étranges entre deux faits qui peut-être vous sembleront n'en avoir guère : la disparition de Roset et la terre remuée sous mon figuier.

Le soir, sur la place du Cimetière Vieux, à l'heure où les moineaux font tapage dans les ormes, quelques personnes allaient et venaient.

D'un air indifférent, je me mis au pas de la promenade, à la droite de M. Cabridens ; puis toujours à mon idée, je fis descendre la conversation, par cascades habilement ménagées, du prix courant des chardons et des garances dont la société s'entretenait, aux mœurs singulières des bohémiens. Cette manœuvre me fut d'autant plus aisée que l'inépuisable M. Cabridens avait autrefois, nous dit-il élaboré, un mémoire sur cet important problème ethnologique...

— Ethnologique et social ! interrompit le nouveau substitut, petit jeune homme de trente-six ans, frais comme cire, et si blond, si blond qu'on apercevait distinctement sa peau trop blanche à travers l'or clair de ses favoris. Social ! ai-je dit : est-ce, en effet, autre chose qu'un problème social, ces tribus qui vivent nomades en pleine France comme l'Arabe dans son désert, qui se rient des gouvernements, qui ne veulent ni lois ni prêtres, qui méprisent l'état civil, et qui, chose épouvantable à penser, naissent, se marient et meurent, librement comme ils l'entendent ? N'est-ce pas...

Au risque de me faire un ennemi, j'interrompis le substitut.

— Pardon ! mais quand un bohémien vient à mourir ?

— Si c'est dans la ville, monsieur, on porte le mort à l'hospice qui se charge des sépultures ; mais, vous comprenez, s'il meurt en plein champ, sur une route, alors, psitt... Allez-y voir !

Et là-dessus, de l'index de sa petite main grasse, le joli substitut décrivit en l'air un geste qui me donna le frisson.

Est-ce qu'on sait ?... Allez-y voir ?... Ces deux courtes phrases me bourdonnèrent longtemps dans le cerveau, se cognant aux parois comme deux hannetons fantastiques.

Quelle aventure étrange si mes pressentiments ne me trompaient pas : Roset mourant par ma faute, assassinée peut-être (ces bohémiens sont capables de tout !) et ensevelie (remarquez, ici, le doigt de la Providence !) sous le même figuier où j'étais né.

Je fis un rêve tout éveillé, en descendant vers la rue des Couffes.

Je me voyais à la place de mon père, dans le bastidon de la Cigalière, l'œil collé au trou du volet. Le jour levant blanchissait à peine : les vignes, les champs étaient déserts ; les cultures, laissées de la veille, attendaient.

Puis, un bruit de grelots. Une voiture qu'il me semblait connaître, s'arrêtait au bas du champ, sur le chemin. Un grand fiable brun et sec en descendait, Janan sans doute... il choisissait l'endroit... il creusait une fosse... Qu'apportent ces trois vieilles femmes, dans un drap ?...

Les branches et le tronc m'empêchaient de bien voir, comme mon père, mais je croyais distinguer, dépassant le drap, des cheveux noirs flottants et une petite main.

C'était fini, j'entendais la terre tomber. Les vieilles remportaient le drap et la pioche... Un coup de fouet !... « En route ! en route ! » disait Janan, et, au même moment, le soleil apparut colorait en rose la vieille vigne, le tronc lisse et les larges feuilles du figuier, la voiture qui disparaissait au tournant du chemin, et la terre fraîche de la fosse !

Une question me restait à faire :

— A propos, père, quel jour donc ces bohémiens s'amuseront-ils à fouiller ainsi sous le figuier ?

— Diantre ! Jean-des-Figues, ce figuier t'intéresse bien, répondit le brave homme en riant de son bon rire ; quel jour ? je l'ai, ma foi ! bien oublié !

Puis, comme si le souvenir lui revenait tout à coup :

— Eh ! parbleu ! il y aura deux semaines demain. C'était justement le matin où tu partis si vite, Jean-des-Figues, sans avertir personne.

XXXI

LE VERRI D'EAU

Vous avez lu *Mircille* et ce merveilleux dialogue d'amour qui fera le mûrier du mas des Micocoules éternellement sacré, comme le balcon du palais Montaigu, aux poètes et aux amoureux :

« Peut-être un coup de soleil, dit Vincent, vous le savez. Je sais, moi, une vieille au village de Baux, la vieille Taven, elle vous applique bien sur le front un verre plein d'eau, et promptement du cerveau ivre, les rayons exorcisés jaillissent dans le cristal. »

Depuis longtemps, on se le rappelle, le soleil m'avait enivré : un rayon fou me dansait dans la tête ; la réponse de mon père fut le verre d'eau froide qui me guérit.

Mais au prix de quelle épouvantable crise !

Voilà donc mes pressentiments changés en certitude : Roset morte, et comment ensevelie ! Je courus d'une traite à la Cigalière ; et toute la nuit, pleurant Roset, au pied du figuier où les paysans me retrouvèrent à l'aurore, je sentis avec une bizarre impression de soulagement et de souffrance, le maudit rayon, le rayon de Blanquet qui s'échappait de mon front rafraîchi.

Je fus comme un enfant pendant huit jours. J'avais le délire et je disais, paraît-il, des choses si énormes, que le mariage se rouplit pour de bon cette fois. Mon père tremblait en m'en apportant la nouvelle :

— Ne te désole pas, Jean-des-Figues, rien n'est perdu encore. . . J'irai voir M. Cabridens...

— Hélas ! répondis-je, à quoi bon ? Sachez, père, que l'on vient au monde avec sa part d'amour au cœur, un morceau d'or grand comme l'ongle. Le métal est le même pour tous et chacun l'emploie à sa guise. Les uns en font un anneau de mariée, les autres, un bijou capricieux pour quelque galant gorgerin. Seulement, une fois la pépète dépensée, c'est bien fini. Moi, j'ai tout perdu à Paris, M^{lle} Reine ne trouverait plus rien.

Mon père ne comprit pas et me crut plus fou que jamais. C'était là, d'ailleurs, l'opinion commune.

Ah ! mes chers compatriotes de Canteperdrix, monsieur, madame Cabridens, et vous, mademoiselle Reine, maintenant l'épouse du joli substitut à favoris clairs, me pardonnerez-vous mes scandales ? C'étaient les derniers frissons de l'eau où, pareil à une tige d'acier rougi, le rayon achevait de fumer et de s'éteindre.

Puis je me retrouvai presque calme : rêves romantiques, coquetteries de libertinage, toutes les folles étincelles de mon cerveau s'étaient envolées ; tandis que dans mon cœur je sentais enfin brûler comme la flamme d'une lampe funéraire, l'amour que j'avais toujours eu pour Roset.

Cependant, au milieu de la joie causée par ma convalescence, je remarquai que tout le monde devenait triste subitement, si par hasard je faisais quelque allusion à mon figuier ou à Roset morte.

— Chut ! chut ! petit, disait mon père, on te défend de parler de cela !

Ces façons me mettaient en colère. Étais-je donc un enfant, pour m'imposer silence de la sorte ? Aussi pris-je la résolution de garder mes douleurs pour moi, et de ne plus parler de Roset à personne.

On me croyait guéri, ils appellent cela être guéri ! mais toutes les fois que j'étais seul, quand personne ne me voyait, j'allais m'asseoir sous mon figuier et je passais ainsi, pleurant et rêvant, de longues heures.

Un soir, j'étais là au soleil couchant ; on venait d'arroser le pré, et la source tombant de haut dans le réservoir sonore et vide à moitié, mêlait son bruit plus mélancolique aux mille bruits qui montent des champs : l'image réfléchie du figuier se peignait magnifiquement au fond de l'eau, sur un fond d'or nacré, comme un laque chinois, et quand je relevais les yeux, je voyais devant moi, tout au bord de l'horizon, les Alpes italiennes, qui, revêtues par le soir et le soleil de flottantes vapeurs violettes, s'alignaient dans la zone empourprée du ciel, claires, presque transparentes, et comparables à un chapelet d'améthystes enchâssées dans un bracelet d'or.

Ce spectacle me remua, et songeant à toutes mes déconvenues :

— Hélas ! Jean-des-Figues, me disais-je, que de peines tu pris pour être malheureux, quand il était si simple d'attendre que par un soir pareil, sous ce ciel éclatant plus beau que tous les palais, la Richesse et la Poésie, et l'Amour dans la personne de Roset, vinssent te trouver à ton champ de la Cigalière. Mais où l'amour est-il pour moi maintenant ?

A ce moment, tout au bas du champ, derrière la haie sauvage de fenouil, de fusains et de roseaux qui le sépare de la route, un grand tapage me tira de ma rêverie.

— *Arri !... Arri !... Balthazar !...* criait gaiement une voix de femme, et les coups de bâton tombaient dru comme grêle sur le cuir d'un vieil âne gris. L'âne secouait ses longues oreilles sous l'ondée, mais n'en avançait pas d'un pouce.

— Balthazar, *Arri !*

O surprise ! je crus reconnaître la voix. C'était Roset ou son

fantôme que je voyais, dans l'or du couchant, passer l'éolide d'une main légère. Roset ne fit qu'un saut du dos de son âne, mon cou.

— Quoi, Roset, vous n'êtes point morte?...

Je n'osais plus la tutoyer.

— Quoi! tu n'es pas marié, Jean-des-Figues?

— Et vous connaissiez donc, Roset, le chemin de la Cigaline?

— Non, Jean-des-Figues, j'allais te chercher à Cantepedrix; mais, pris de je ne sais quel caprice, Balthazar a quitté la grand-route, courant à travers champs, et m'a amenée de force jusqu'ici où il s'est mis à ruer au soleil, comme tu vois, sans plus bouger de place.

— O Providence! m'écriai-je.

Roset me supplia d'abrèger mes explications. Le cher fantôme avait grand-faim, chose positivement excusable, car j'appris que depuis trois jours, à peine rétablie, elle courait le pays sur un âne volé, fuyant son mari bohémien.

Nous avions du pain, l'eau de la source et des figues mûres à point.

Roset trouva tout excellent. Je lui dis alors mes folies, l'idée que je m'étais faite de sa mort, et la joie que j'avais de la voir d'un si bel appétit manger des figues sur sa propre tombe.

Cette idée l'égaya beaucoup :

— Mais ton substitut est aussi fou que toi!... Croit-il donc qu'il n'y ait plus de gendarmes?... Enterrée là!... C'était bon peut-être du temps du roi René...

Puis, regardant autour d'elle avec attention et prise subitement d'un fou rire :

— C'est bien ici, ma foi!... Ah! Jean-des-Figues, quelle aventure!... Je comprends maintenant que Balthazar m'ait amené tout droit... il venait en pèlerinage... Oui, c'est ici, je me reconnais, c'est bien ici que nous l'enterrâmes.

— Et qui, qui enterrâtes-vous? m'écriai-je, sentant toute ma folie me reprendre.

— Qui?... Attends un peu, laisse-moi le temps de rire... Eh! parbleu, l'ami, l'inséparable de Balthazar, ils se ressemblaient comme deux vieux pauvres! Un petit âne gris pas plus haut que ça. .

— Blanquet?

— Précisément. Tiens, tu sais son nom? Figure-toi, Jean-des-

Figues, que, lorsque nous nous en allions par les chemins de traverse, le lendemain de ta visite à la caravane, Blanquet, arrivé ici devant, ne voulut plus avancer. Janan s'étant mis dans une affreuse colère, l'éventra d'un coup de pied, et nous l'enterrâmes sur place pour obéir aux règlements de police.

— Brave!... brave Blanquet! fis-je en essayant une larme,

tandis que Balthazar me regardait d'un air ému : brave Blanquet, enterré là!

Mais Roset se reprenant à rire :

— Préférerais-tu que ce fût moi?

— Oh! non, Roset, car maintenant je sais que je t'aime.

— Enfin! s'écria-t-elle en mordant à même une figue. Il est bien heureux pourtant que je sois morte, sans cela, Jean-des-Figues, tu ne t'en serais jamais aperçu.

Roset avait raison : alors seulement, pour la première fois de ma vie, je compris combien je l'aimais.

Et mon bonheur en vain poursuivi jusque-là, eût été le plus complet du monde, si au milieu de notre ivresse je n'avais entrevu, symbole touchant de l'instabilité de toute affection terrestre! ce bon Balthazar qui, la première émotion passée, s'était mis sans remords, à brouter un chardon superbe poussé sur la tombe de son ami.

Paul ARÈNE.



... Arré! Arré! Balthazar. (Page 398.)

JEAN MORNAS

I

Il avait été attiré dans ce quartier de Montmartre par la curiosité banale de la fête populaire, l'appétit de ces macabres gaietés foraines qui semblaient à son pessimisme plus ironiques encore et plus irritantes que les kermesses mondaines dont il lisait les descriptions dans les journaux.

Il éprouvait, ce Jean Mornas, une sorte de volupté douloureuse à heurter sa détresse de fils de bourgeois avide et pauvre aux rires niais des pitres de baraques, aux tapages des tirs en plein vent, aux musiques criardes des chevaux de bois qui tournaient, tournaient, tournaient comme des vols d'illusions mortes ou des rondes de feuilles tombées, roulées par les vents d'automne. La déchirante mélancolie des orgues pénétrait en lui avec l'acuité d'une plainte humaine. Et il était demeuré là, dans le condoiement brutal de cette foule, jusqu'au moment où, peu à peu, le boulevard extérieur s'était vidé, les baraques s'éteignant, lentement, une à une, et le sommeil et l'ombre tombant lourdement sur ces théâtres de saltimbanques, ces étalages de marchands ambulants dont les devantures se fermaient comme des paupières fatiguées.

Il ne restait plus, çà et là, ouvertes encore, que de vagues boutiques où de maigres rôdeurs, imberbes et jeunes, jouaient des pièces blanches à des gageurs étranges, avec les yeux luisants et les contractions de lèvres de brelandiers mondains risquant une fortune à une table de baccarat.

Après les avoir longtemps regardés, trouvant tout simple, lui l'ambitieux de vingt-huit ans, qu'on tentât et même au besoin qu'on violât la fortune, Jean Mornas songea à regagner sa chambre triste dans un petit hôtel du quartier Latin, et lente-

ment quitta la file des baraques presque éteintes, où, çà et là, apparaissaient seulement des lumières assoupies par la toile verte des tentes, cette toile aux longs plis de tentures funèbres qui clapotaient au vent d'hiver.

Le long des trottoirs du boulevard de Rochechouart, en se dirigeant vers la place Pigalle qu'il voulait descendre pour regagner le Paris de la rive gauche, Jean Mornas songeait à cette libre vie des saltimbanques, maintenant entassés dans leurs maisons roulantes, vie en plein vent qui est peut-être la vie heureuse ; à ces errants de l'existence moderne, courant les fêtes et les foires, avec leurs singes, leurs serpents ou leurs tigres. Et des idées folles d'affranchissement et d'épique bohème lui traversaient le cerveau, bientôt chassées : — lorsque, machinalement, en regardant devant lui, par une sorte de magnétisme ou d'instinct, il aperçut tout près du Cirque éteint, et frôlant les maisons hautes du boulevard, presque désert maintenant, une jeune femme, marchant rapidement, suivie de deux hommes aux allures louches qui semblaient ou trop pressants ou trop menaçants. Leurs silhouettes s'allongeaient sur le trottoir, et il y avait comme une antithèse ironique entre la découpe de cette gracilité de femme et les ombres lourdes des deux hommes. Deux coureurs de hasards, deux drôles en quête d'aventures ou de vol.

Mornas, intéressé, regardait, lorsque, brusquement, il entendit un cri. Un de ces rôdeurs avait saisi par le poignet la femme, et elle appelait, demandant un aide :

— A moi, au secours !

Ces hommes s'étaient enfuis déjà, enfoncés dans la nuit, courant et disparaissant derrière les baraques muettes, lorsque Mornas, en trois bonds rapides, arriva tout juste à temps pour recevoir dans ses bras la jeune femme défaillante.

La première pensée de Mornas fut de se trouver un peu ridicule dans ce rôle de paladin et, soutenant celle qu'il venait de protéger, il se demandait si l'aventure n'était point ou parfaitement sotte ou affreusement vulgaire ; mais, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut tout à coup, déchirant la main de la jeune femme, — une jolie main toute petite, — une éraflure saignante. Et, au poignet, que tout à l'heure un des hommes avait touché, pendait un petit porte-bonheur, un pauvre petit porte-bonheur en argent, qui, d'un demi-tordu et cassé, avait, dans la peau déchirée, tracé ce mince sillon rouge.

C'était miracle que les rôdeurs n'eussent pas arraché l'humide bijou en frappant la femme.

Mornas la regardait : elle était toute jeune et très jolie, le visage pâli, doux et fin. Quand elle revint à elle, son premier mouvement, en apercevant cet inconnu, fut de l'effroi, mais Jean lui dit bien vite en souriant : « Ils sont partis ! » Elle comprit tout, et, tremblante encore, comme clouée au sol, avec un sourire ému et des yeux étrangement hagards qui fouillaient l'ombre, elle remercia, puis, instinctivement chercha de la main droite son porte-bonheur au poignet gauche, et regarda pour voir si quelque chose n'en était pas brisé.

— Vous cherchez... mademoiselle ?

— Une petite médaille !

La médaille scintillait au bout du fil d'argent. Et alors, en la retrouvant, la jeune femme eut dans son sourire pâle un peu de joie, très vite.

— Ah ! dit-elle alors... Je vous remercie, monsieur !... Sans vous... !

— Sans moi ? fit Jean.

— Oui, ces hommes...

— Oh ! je n'ai pas eu grand'peine à les faire partir. Quand ils m'ont entendu, ils étaient déjà loin !... Mais aussi, dit le jeune homme en se rapprochant un peu, comment, à une telle heure une femme seule...

— C'est que l'on m'a retenue tard à mon magasin ! fit-elle le plus naturellement du monde. Et, puis, vous savez, on n'a jamais peur ! C'est la première fois que, dans ce quartier...

— Vous habitez de ce côté ? dit Jean Mornas.

— Tout près. A Montmartre.

Elle saluait d'un signe de tête avec une douce expression reconnaissante et, sa main posée encore sur son porte-bonheur comme si elle y eût tenu par-dessus toute chose, elle fit un mouvement comme pour s'éloigner.

Mais, respectueusement, Mornas insista. Il ne voulait pas l'abandonner là, dans cette nuit, les rôdeurs pouvant la rejoindre ; et, confiante, elle se laissa guider jusqu'à son logis, par ce jeune homme qui marchait à ses côtés comme un frère aîné.

En chemin, Jean Mornas apprit qui elle était. Une jeune fille, une ouvrière, vivant avec sa mère, et revenant, ce soir-là, un peu plus tard que de coutume, à cause de ce qu'elle appelait le coup

de son des chemins, rapporter de l'ouvrage dans un grand établissement de confection du boulevard Poissonnière.

Elle paraissait essouffée, la voix timide, distinguée, Mornas ne la questionnait point, et ces confidences si simples venaient tout naturellement à la jeune fille qui, se remettant peu à peu de son émotion, très violente et nerveuse tout à l'heure, répétait encore, essayant de sourire maintenant :

— Sans vous, pourtant, monsieur, ma pauvre petite médaille !

— Votre médaille ? disait Mornas. Et vous aussi, mademoiselle !

— Et moi, oui. Mais peut-être que l'une a protégé l'autre.

Elle ajouta :

— C'est maman qui m'a donné ce porte-bonheur. Tout ce que j'ai. Et la médaille est celle de ma première communion. C'est pourquoi j'y tiens tant, vous comprenez.

Mornas, qui portait en lui tous les scepticismes de son temps, était surpris profondément. Il s'attendait fort peu à rencontrer ce ton d'idylle, à cette heure, sur les boulevards de l'ancienne banlieue. Mais, au total, Paris, depuis longtemps, ne l'étonnait plus. Jean savait que l'immense ville contient tout : du stras dans ses bijoux, des bijoux dans son fumier. La jeune fille qu'il écoutait lui voyait certes rien d'une comédienne, et ce qu'elle disait était vrai évidemment. Jean Mornas en éprouvait même une surprise joyeuse. C'était comme une bouffée des crédulités d'autrefois, un parfum de sa jeunesse qui le caressait brusquement.

Il avait traversé, aux côtés de la jeune fille, la place Pigalle, et regardant les longues files lumineuses des becs de gaz du boulevard vide, à peine traversé d'ombres inquiétantes, comme de larves humaines, il se demandait s'il n'était pas indiscret en continuant à suivre ainsi cette enfant jusqu'au logis.

Mais elle, d'une franchise naïve :

— Oh ! vous ne me gênez pas ! Et même s'il n'était pas si tard, même, si elle savait ce qui est arrivé, serait bien heureuse de vous remercier ! La pauvre femme !... En aura-t-elle une peur, quand elle apprendra... J'ai envie de ne rien dire...

Puis se reprenant :

— Mais si, je lui dirai... Je lui dis tout.

Jean Mornas entendait ainsi, dans cette froide nuit, chanter comme un refrain de printemps. La voix d'enfant de la jeune fille le surprenait et lui plaisait. Il eût voulu que la nuit durât toujours et que cette promenade durât autant que la nuit.

Ils avaient, par une rue grimpante, monté vers Montmartre, lentement et, après quelques pas faits dans une autre rue transversale, la jeune fille s'était arrêtée en disant :

— C'est là !

Machinalement, Mornas regardait le nom de la rue gravé sur la plaque bleue : *rue Audran*.

Une ruelle de quelques pas donnant sur la rue des Abbiesses, avec des maisons d'ouvriers, des blanchisseries de pauvres, entre de hauts logis de petits bourgeois.

Au seuil d'une maison basse, la jeune fille tendit la main à Jean :

— Encore merci, dit-elle, et de tout mon cœur.

La lumière du gaz voisin colorait maintenant cette fine tête, tout à l'heure blême.

— Je ne vous verrai plus, mademoiselle, dit-il, mais j'ai été bien heureux d'avoir pu...

Elle l'interrompit :

— Et pourquoi ne me verriez-vous plus ? Maman vous connaît certainement vous connaître...

— Votre mère?... Je ne sais pas même son nom !

— M^{me} Lorin !

— Et vous, mademoiselle, vous ?

— Moi ?

Elle souriait un peu.

— Mais, moi, je m'appelle comme elle, moi.

— Je sais bien, dit Jean Mornas en hésitant un moment... Mais... votre autre nom... votre petit nom...

Elle hésita aussi, comme lui, puis avec cette franchise que de tout à l'heure :

— Oh ! j'ai un nom que je n'aime pas beaucoup : Lucie !

— Il est très joli !

— Vous trouvez ? Moi, non... Au revoir.

Elle avait sonné, et la petite porte s'ouvrait sur le corridor éteint et l'escalier noir.

Jean Mornas vit Lucie disparaître, et la porte refermée lourdement, il resta un moment là, debout, pensif ; puis, regardant encore cette rue Audran qu'il ignorait tout à l'heure, il redescendit vers la ville, et rentra, songeur, chez lui — de l'autre côté de Paris — se demandant où la crédulité va se nicher, et recevant, sous la lumière du bec de gaz, dans l'ombre, cette jolie fille

blonde dont la nuque fine et frêle semblait plus blanche, penchée sur la petite médaille qui brillait.

Il essayait à présent de railler lui-même l'espèce d'émotion qu'il avait ressentie tout à l'heure auprès de cette enfant qui, simplement, honnêtement, le laissait, reconnaissante, venir avec elle à travers les rues jusqu'à sa maison ; et il ricanait, gouailleur, en répétant tout haut dans sa chambre vide :

— Le porte-bonheur de ma mère !... La médaille de ma première communion ! Il y aurait donc encore, dans le terrain parisien, des fossiles de ce genre-là ?... Allons donc ! Une farceuse, M^{lle} Lucie, qui m'a joué les rosières... Tu es encore naïf, mon pauvre Jean, toi qui te vantes de ne croire à rien !... Peut-être ne vaut-elle pas mieux, avec sa petite médaille et son air de vierge, que les chenapans qui la prenaient au poignet. Et pourtant !...

Il s'endormit en revoyant toujours le bon sourire confiant de Lucie Lorin et la nuque blanche sous les petits frisons d'or.

II

— A quoi, se disait Jean Mornas, les jours qui suivirent, et lorsqu'il eut revue Lucie, oui, à quoi me mènerait cette amourette ? A une folie ou à une bêtise !...

Il s'était bien juré de ne jamais faire de sottises, et quant aux folies, ses ambitions devaient l'en préserver certainement, car il était ambitieux, Jean Mornas, ambitieux de fortune, de vie facile et de bonheur argent comptant, ambitieux de tout ce qui promet aux appétits le grand réveillon de la vie moderne.

Jeune, robuste, le sang bouillant, les dents avides, il entrait hardiment dans la vie, avec des audaces de conquérant et des violences d'insurgé.

— Je suis né sous les orangers de Nice, disait-il souvent avec une sorte de gaieté farouche et de bravade, et je mourrai sous le ventre d'un canon ou sur les pavés d'une barricade. Du soleil au début, de la poudre et de la boue au dénouement ; voilà ma vie. D'avance, je la connais !

Et lorsque, dans quelque café de la rive gauche où, lorsqu'il parlait, on faisait cercle, il avait jeté de sa voix gutturale, volontairement prise dans les notes profondes, cette déclaration mélodramatique, Jean Mornas promenait autour de lui ses yeux

sombres incendiant sa figure un peu jaune, et, en arrachant le bout pointu de sa barbe noire, il cherchait, dans les regards de ses auditeurs, l'effet qu'il avait produit. Puis, haussant les épaules et relevant le front, un front sinistre planté de cheveux durs, il ajoutait, l'œil sur l'horizon, comme s'il y découvrait un avenir délié d'avance :

— Oui, voilà comment je périrai. A moins... à moins que je ne fasse fortune, et que je ne trépasse douillettement dans un lit de plume, comme un canard !...

On était habitué à ses boutades, au quartier Latin. Il y parlait haut, faisant sonner comme un clairon sa voix de métal. Il donnait à la discussion, à la moindre causerie d'étudiants, l'accent et le ton d'une harangue populaire. On l'avait entendu tout un soir, dans une *parlotte* de jeunes gens, au fond d'une brasserie, soutenir que la vieille morale est une douairière caduque, la vermine duègne, et qu'un homme qui ne *tuerait pas le mandarin*, dans la vie, ne serait qu'un imbécile.

— Oui, le mandarin, vous savez bien, le fameux mandarin idéal dont on a tant parlé sans savoir au juste qui l'a inventé : ce mandarin, lequel, en Chine, mourrait subitement sur le coup, pourvu que l'on souhaitât ici son trépas, à distance, fût-ce pendant une seconde !... Tuer le mandarin ? Il faudrait être bien niais pour hésiter à lui tordre le cou, à ce Chinois-là, et crânement godiche pour avoir des scrupules... Le mandarin ! Il ne s'agit pas de savoir si on le tuera, le mandarin, il s'agit de savoir si on le rencontrera, voilà tout. Ah ! le rencontrer, à portée de main, ce satané mandarin, voilà la grosse affaire, voilà le problème ! *That is the question !* Quant à « l'immoler » cet Mornas riante, si on était certain qu'il n'y a de juges ni à Berlin, ni à Paris, ni à Pékin, on serait un pur idiot si l'on hésitait ! Je tuerai le mandarin quand on voudra, moi ! Dites-moi seulement le numéro de la rue où il demeure !... Au pays jaune, là-bas... et même plus près !

Et le rire sombre de Jean Mornas accompagnait ces déclarations sinistres « comme le roulement de tonnerre suit l'éclair », disait-il quand on lui parlait de l'accent habituel qu'avait son ricanement.

L'affectation avec laquelle Jean revenait sur ce sujet de casuistique l'avait même fait surnommer *le Mandarin*, parmi les auditeurs qui s'amusaient à le voir allumer ses feux d'artifice comme des pyrotechnies, mais chargées à balles. « As-tu vu le Mandarin ?

Le Mandarin viendrait-il ce soir? Tu connais le dernier *mot* du Mandarin? », c'étaient des questions qu'on s'adressait couramment au Quartier où, sans avoir rien produit, ni livre, ni poème, rien que des palabres, Jean Mornas, le Mornas des orangers de Nice et des pavés de Paris, passait déjà pour une personnalité et humait, comme un gros vin, le bouquet de la gloire.

La gloire? Il s'en moquait bien cependant! Et d'ailleurs, on ne prêtait rien sur elle à la Monnaie.

Il était de son temps : ne croyant qu'au succès, niant l'idéal, regardant comme des dupes tous ceux qui, dans la déroute des chimères, soutenaient la retraite de ces vieilles vertus bourgeoises : la patience, la simplicité, l'honnêteté sans fracas — des antiquailles. Depuis qu'il avait quitté son pays du Midi pour venir à Paris chercher fortune, il remuait ciel et terre ; il eût pétri la boue et dressé les pavés, comme il disait, pour conquérir sa place au soleil. A vingt-huit ans, avec des facultés puissantes, on eût pu croire qu'il la souhaitait, cette gloire. Non, Mornas, encore un coup, savait ce qu'elle vaut. Il avait rencontré par les rues des hommes illustres que les portefaix coudoyaient et que les fiacres élaboussaient en passant ; il avait suivi le convoi d'un artiste célèbre et contemplé ironiquement l'habit vert de membre de l'Institut sur le drap noir, comme une défroque, et les décorations épinglées, navrante parure, sur ce drap banal. La renommée ne servait à rien, et laisser un nom après soi ne suffisait pas à Mornas. Étant vivant, il voulait vivre et il eût donné tous les rêves de célébrité et d'amour, toutes les chansons des vingt ans, fanfares ou romances, pour la richesse qu'il n'avait pas et qu'il enviait.

Il était médecin ; il avait passé par toutes les étapes de la carrière, externat, internat, puis, son grade de docteur pour arme, il s'était jeté dans la mêlée, hardiment, avec des milliers et des milliers d'autres, chirurgiens sans clientèle, savants faisant antichambre à travers Paris, leur tête bourrée d'érudition, leur cœur gonflé d'espoirs et leur estomac vide. Trop de médecins dans la grande ville ! Deux mille, trois mille peut-être ! Toutes les avenues bouchées. Partout une obstruction de colue. La mode, la vogue qui vaut plus que l'autorité, allant aux uns et le flot humain qui se précipitait vers les célèbres, laissant les débutants sur le pavé, comme une épave sur le sable. Mornas se sentait des morsures en pleine chair, des

révoltes d'appétits et d'amour-propre. Il se demandait, Jean, et pauvre, s'il irait enterrer ses chimères dans le trou de sa prison comme dans une fosse oubliée, ou s'il enfoncerait la porte du succès, à Paris, d'un coup d'épaule. L'épaule même s'y lassait et la porte était dure. Alors Jean vivait de hasards, de clients racrochés, de maladies de pauvres diables, d'agonies de misérables, et, peu à peu, il se dégoûtait même de ces besognes sans honneur, de ces mansardes visitées où l'odeur de misère le prenait à la gorge, de ces escaliers gras montés et remontés sans profit. N'ayant pas, pour se rehausser le cœur, l'amour vaillant de son art ou la pitié pour les souffrances, il traînait dans ces travaux perdus sa lassitude chaque jour grandissante et, méprisant la médecine, n'en ayant ni la foi ni la passion : « Bah ! se disait-il, à quoi bon user sa vie à cette continuelle attente ? S'il y avait une occasion de profit ou



... Arriva tout juste à temps pour le voir dans ses bras
(Page 402.)

de tapage, épidémie, guerre, catastrophe quelconque, est-ce que je sais? A la bonne heure! En un jour on est connu! en une année, on est riche! On risque sa peau et, si on gagne, on l'emplit! Mais les jours vides, les nuits longues, les besognes creuses, la patience! Allons donc! Le monde est aux lymphatiques, a-t-on dit. Pas du tout! Il est aux impatientes! »

Et il ne porta plus ce titre de docteur que comme la tunique usée de quelque officier démissionnaire promenant l'uniforme râpé dont il aurait arraché les galons.

Jean Mornas, lorsqu'il avait rencontré Lucie, habitait, rue Racine, une chambre d'étudiant famélique et battait le pavé à la recherche de ce qu'il appelait l'occasion. S'il réussissait (à quoi? peu lui importait!), il rendrait bien fiers, là-bas, dans leur petite ferme entourée d'oliviers gris, aux environs de Nice, les braves gens qui s'étaient, pour l'élever, saignés aux quatre veines et disaient maintenant tout glorieux : « Le petit est docteur-médecin à Paris! » D'humbles bourgeois à demi paysans, rêvant pour leur enfant un autre champ de manœuvre que la banlieue monotone et l'horizon dans lequel ils avaient végété contents de leur sort, sans ambition pour eux-mêmes, mais gonflés d'espoir pour ce fils unique, lauréat du lycée. « Et éloquent, ah! le matin!... Éloquent à être avocat, député, ministre, tout!.. »

Oui, et Mornas le savait bien. Éloquent de cette âpre éloquence qui, dans les réunions publiques, ne fait pas seulement trembler les vitres mais donne des frissons aux appétits, des doutes aux consciences. Un journal de la rive gauche avait défini Mornas : « Une voix de cuivre dans un corps de fer ». Des muscles vigoureux au service d'une ténacité formidable. La flamme de la jeunesse dans les prunelles; mais le cœur vide et comme déjà lassé de battre, et toutes ses audaces même paralysées par une sorte de dégoût de toutes choses, un ennui haineux, l'ennui de la médiocrité à laquelle il se sentait voué, pauvre et fils de pauvres, ne redoutant qu'une lèpre et qu'un mal : la misère.

— Quel dommage, disait parfois Mornas, avec son ricanement guttural, que je ne puisse vendre mon âme au diable, comme autrefois! Il y aurait là un débouché tout trouvé et — il riait plus fort — ce serait tout profit, car dans le marché, au moment de la livraison de la marchandise, le diable serait certainement volé.

Vivant ainsi, comme de hasards, dans un monde où l'univèrs intellectuelle s'exacerbait, Jean Mornas gagnait sa vie comme il pouvait, dans le harcèlement de travaux mal rétribués, compilations d'histoires, notes prises aux bibliothèques pour le compte d'un jeune homme riche qui préparait un livre sur les Origines de la Médecine et se payait de la renommée à bas prix : répétitions données à des gamins insolents qui confondaient les professeurs avec les serviteurs dans un même mépris de la domesticité. Et, médecin sans malades, cœur sans foi, cerveau sans chimère, écrivain sans nom et amoureux sans amour, Jean Mornas, aigri et amer, promenait dans Paris sa pauvreté orgueilleuse et ses appétits étouffés.

Il lui prenait parfois, il lui prenait souvent des idées folles de quitter sa chambre froide, son logis carrelé, les couloirs où il entendait avec colère, derrière les portes minces, des rires juvéniles, des pâmoisons de grisettes, des chansons de femmes, et d'aller demander des nuits sans cauchemars et des jours sans envie au soleil de la banlieue de Nice, là-bas, sur la route de Villefranche, dans le petit jardin où sa mère ourlait quelque linge à côté de son père lisant un journal, sous le grand figuier où nichaient les pintades.

Mais retourner au pays comme un soldat battu, aller s'enterrer dans un trou de province et y finir en posant des moxas à des paysans, comme un apothicaire ! Quitter Paris, cet océan, pour une mare ! Jean Mornas se raidissait contre ces vellétés d'abdication et de faiblesse ; et, relevant alors son front têtu, il regardait, dans son misérable miroir tacheté de squames comme une peau malade, sa figure énergique et mâle, puis hardiment :

— Allons donc ! Non, je ne suis pas bâti pour les bourgades !... Il me faut quitter Paris, et j'aurai Paris ! Qu'est-ce qui me manque ? L'occasion. Tout homme a son heure.

Dans un rire dur, il ajoutait :

— Son heure... et son mandarin !

Mais il baissait la voix comme si quelqu'un eût écouté. Puis, se moquant de sa crainte :

— Suis-je bête ! S'il est en Chine, le magot, il ne m'entend pas !

III

Jean Mornas maintenant, et depuis sa rencontre avec Lucie, avait une raison nouvelle pour ne pas retourner s'enfouir dans la banlieue de Nice. Cette jeune fille, en supposant qu'il eût accepté de végéter en province, eût suffi pour le retenir à Paris. Il avait repris bien des fois, curieusement d'abord, machinalement ensuite, le chemin de la rue Audran, et lui qui n'avait jamais « sacrifié au sentiment », comme il disait avec son éternelle ironie, peu à peu il s'attachait avec une violence étrange à cette jeune fille qui, elle aussi, l'aimait, toute prise d'une touchante admiration pour cet homme si supérieur à elle.

Oui, la curiosité seule avait tout d'abord attiré Jean, ou peut-être un besoin instinctif de roman, inévitable chez un homme de vingt-huit ans, même chez un « homme fort » comme Mornas prétendait l'être. Et Jean avait ainsi, peu à peu retrouvant facilement l'humble rue où il l'avait conduite, revu la jeune fille qui, l'avait présenté à sa mère, une pauvre brave femme tout heureuse de remercier celui dont Lucie lui avait tant parlé : « Le sauveur de ma pauvre petite ! »

— Oh ! le sauveur ?... répondit Mornas. Je me suis trouvé là, par hasard.

— Par hasard ! par hasard ! Il n'y a pas de hasard, monsieur. Et, — moquez-vous de moi, — j'ai été allumer un cierge, beaucoup pour ma petite, un peu pour vous, à Saint-Pierre de Montmartre !

« Moquez-vous de moi ! » Eh bien ! non, il ne se moquait pas d'elle, cet incrédule ! Il trouvait à ces naïvetés un certain charme bizarre. D'ailleurs, pour lui, la foi ou la superstition étaient des manifestations cérébrales quelconques : il les acceptait comme des faits. Et puis sa vanité se sentait satisfaite par cette reconnaissance qui, chez la mère comme chez la fille, revêtait tout naturellement la forme de l'admiration. Il avait pris, peu à peu, l'habitude de revenir chez M^{me} Lorin.

C'était pour lui comme un repos. Il en éprouvait, dans la rude bataille parisienne, une impression de fraîcheur, un bien-être de l'hygiène. M^{me} Lorin, sans oser trop le dire tout haut, trouvait bien un peu fréquentes les visites de ce jeune homme, mais Lucie avait l'air si heureux lorsque Jean apparaissait dans le logis de la

rue Audran, et Jean lui-même, haut, adonçissant tellement ses âpretés, semblait à la fois si dévoué et si triste, que les femmes, quasi apitoyées et charmées, ne s'étonnaient plus qu'il reparût chez elles.

Jean, sans que personne soupçonnât même l'existence de ce roman qui eût paru trop naïf aux auditeurs ordinaires des paradoxes du Mandarin, avait ainsi fait deux parts de sa vie : l'une toute de représentation et de pose, de lutte fatigante, de colère hardiment affichée, celle du déclassé volontaire, du médecin sans clients et du mineur en quête d'un filon ; l'autre cachée, souriante, consolante comme celle du fiancé qui adore et n'a d'autre inquiétude que la couleur des roses qu'il portera le soir. Et, selon le cadre où il apparaissait, ce n'était plus le même homme. Il y avait, se disait-il à lui-même, un Mornas de la rive droite et un Mornas de la rive gauche. Et, ce qu'il ne comprenait guère, c'est que celui-ci, pratique comme un Yankee, ne regardait pas celui-là comme un parfait imbécile.

Le Mornas amoureux était, en effet, le contraire du Mornas ambitieux. La nature a de ces contrastes. L'homme qui eût poussé des milliers de gens à la révolte, l'occasion trouvée, devenait doux et comme intimidé devant un sourire enfantin de jeune fille. Il connaissait maintenant l'existence de M^{me} Lorin, et cette histoire simple, banale comme la vie des humbles, qu'il eût déclarée insignifiante et ennuyeuse, si on eût voulu la lui conter en prétendant l'attendrir, lui avait souvent fait monter aux yeux une larme, lorsque Lucie lui parlait.

— Une larme bête ! songait-il.

Tout le passé de Lucie était noir et froid, lugubre, mais sans que des tristesses de sa jeunesse la pauvre enfant gardât d'autre souvenir qu'une résignation douce. M^{me} Lorin lui avait enseigné à accepter toutes les épreuves. Elle aussi avait durement souffert. Pauvre ouvrière du faubourg, elle épousait à seize ans le père de Lucie, un joli garçon, le seul amour de sa vie, et elle pouvait croire pendant des années que le ménage serait heureux. Puis le mécanicien, beau parleur méprisant l'atelier pour les réunions où il pérorait, éblouissant les camarades et plus fier d'une soirée de bravos que d'une journée de labeur, désertait le foyer peu à peu, laissait la ménagère à ce qu'il appelait ses bigoteries et lui parlait, dans une langue emphatique, des beaux grands rêves qu'il faisait, voulant délivrer le prolétariat et affranchir la femme des

misères où elle croupissait. « Mais, je ne croupis pas, je t'assure, Vincent ! — Tu ne croupis pas ? Ne me dis pas ça !... Quand on se résigne à son asservissement, on est digne de ses chaînes ! » Tous ces grands éclats effrayaient beaucoup l'humble créature douce, timide, peuceuse et dévote. La tourmente devait bientôt emporter Vincent Lorin, qui était brave.

On n'avait jamais bien su ce qu'il était devenu, en mai 1871, il y avait quatorze ans, et la mère de Lucie le croyait fusillé, enfoui dans le tas des morts anonymes. Alors elle faisait dire des messes pour le repos du pauvre garçon par le curé de Montmartre, qui les avait unis autrefois. Elle n'avait jamais voulu se remarier : elle élevait la petite, demeurée très nerveuse depuis les émotions du siège, et, comme par une cruauté voulue du sort, elle sentait, la pauvre femme, qu'elle s'éteignait, s'en allait doucement, « s'anémiait », disait le docteur Pomeroy.

C'était, ce docteur, un vieux médecin de quartier, pauvre brave homme connu, bien connu à Montmartre, et bienfaiteur plutôt que docteur des malheureux ; il avait jadis sauvé du croup Lucie enfant ; maintenant il soignait la mère affaiblie, il lui apportait de temps à autre quelque bouteille de Banyuls ou de Séguin dans une poche de son pardessus. Une façon à lui de régler ses honoraires.

Ce bon docteur Pomeroy ! Lucie le voyait toujours arriver avec joie : grand, maigre, avec des cheveux longs, tout gris, et toujours actif, toujours pressé, ne se plaignant aucunement de monter trop haut dans les maisons, au contraire. « Bonne gymnastique de grimper. »

Jean Mornas n'avait jamais vu, rue Audran, le docteur Pomeroy. Tant mieux. Il préférerait que tout le monde, même le médecin, ignorât ses visites chez M^{me} Lorin. Il le connaissait de renommée pourtant. Ce n'était pas un savant, M. Pomeroy, mais c'était un type de dévouement simple et de bonté vraie. Il avait refusé la croix pour laquelle on le proposait, au lendemain d'une épidémie où il donnait l'exemple en risquant sa vie, et les étudiants citaient volontiers la réponse du brave homme : « On ne décore pas les gens pour avoir fait leur devoir. Quand j'aurai fait plus que mon devoir, je ne dis pas, nous verrons ! »

— Alors qu'on lui campe un prix de vertu et qu'on n'en parle plus ! disait Mornas lorsqu'on louait trop longuement le docteur devant lui.

Il devait cependant se trouver en face du docteur, le jour où mourut M^{me} Lorin. L'émotion, à la fin, avait emporté la pauvre femme, et Lucie, écrasée, s'était trouvée seule, au jardin. Le petit appartement de la rue Audren lui semblait immense, dans le vide épouvantable que laissait la mère en partant.

Les nervosités singulières, malades depuis l'enfance de la jeune fille, se réveillaient alors, plus aiguës, sous la morsure de ce malheur. Jean en était même effrayé d'abord ; puis le temps passait, assoupissant la douleur comme la fatigue alourdit une paupière, et, peu à peu, cette sorte de sommeil de nos souffrances succédait chez Lucie au désespoir fou, et les consolations, la tendresse, l'amour de Mornas étaient pour beaucoup dans le calme relatif où Lucie entrait doucement.

Jean ne réfléchissait pas, ne voulait pas réfléchir à l'impasse dans laquelle il s'engageait. Séduit par le charme timide, par la faiblesse même de cette enfant, il la retrouvait, presque chaque jour, avec des joies toujours nouvelles, et il se laissait aller à cette affection comme à un paradoxe nouveau, à un paradoxe en action.

Et Lucie s'était habituée à lui tout dire : ses chagrins, ses humbles espoirs et les rêves qu'elle faisait naguère de donner à la chère morte une vieillesse sans fatigue. « Voilà : elle se serait établie, un jour, elle aurait travaillé pour celle qui n'était plus. Les enfants se doivent aux parents qui les ont élevés, n'est-ce pas ? » Il y avait, dans l'âme résignée et dans l'humble esprit de Lucie, des honnêtetés toutes simples, rafraîchissantes comme une source claire. Et, tout simplement pour lui plaire, Mornas se faisait bon et dévoué, et, — qu'en eût-on pensé au Quartier ? — cachant le bouquet dans sa poche pour qu'on ne le vît pas, lui, des fleurs à la main dans une rue de Paris, il lui portait des violettes qu'elle gardait, gardait longtemps encore après qu'elles étaient fanées.

Cette halte dans sa vie ne pouvait d'ailleurs durer longtemps pour l'ambitieux. « Où le mènerait cette amourette ? » Il s'était depuis longtemps posé le dilemme : bêtise ou folie. Folie, c'était d'associer Lucie à sa vie, de l'entraîner dans sa lutte, de la condamner à sa misère — qui sait ? — de lui donner son nom. Bêtise, c'était de se jeter avec elle, insouciant de l'avenir, de la jeter plutôt, à cette existence banale et sinistre jusque dans ses garnis de bohème, où se rencontre, au bout, — comme le dénouement

de ces amours buissonnières, — quand ce n'est pas la mairie, l'hôpital.

Elle l'aimait assez, la pauvre fille, pour s'abandonner à la volonté de Jean. A côté de lui elle se fût laissée vivre dans une sorte de torpeur délicateuse qui lui eût semblé le calme rêvé après les tristesses de sa jeunesse. Elle n'eût point songé, elle n'eût pas prévu que, le caprice de Mornas une fois passé, elle pouvait, un

matin, se retrouver devant l'épouvante de la chute, et n'ayant d'autre refuge que le pavé de la rue. Comme elle adorait Jean, il ne pouvait lui venir à la pensée qu'être adorée de lui, c'était être perdue. Elle n'eût rien calculé, rien redouté, rien regretté.

Mais Jean calculait pour elle.

Il était pris, remué jusqu'au fond de l'être par cette passion qui l'étonnait lui-même et le charmait. Délicieusement, dans la solitude de sa chambre de la rue



Où sa mère ourlait., à côté de son père. (Page 411.)

Ragine, il songeait aux doux yeux bleus honnêtes, à la chevelure blonde, au sourire confiant de Lucie, à cette joie vivante, qui, là-bas, venait lui ouvrir la porte. Il n'avait jamais rêvé pareille maîtresse, et sa vanité se sentait caressée par cet amour. Mais c'était là qu'il appelait à lui toute sa force, résolu à couper court à ce roman resté chaste et qui deviendrait un obstacle certainement s'il durait plus longtemps.

— Un homme, pensait Mornas, un homme fort doit toujours être disponible dans un temps où, d'une minute à l'autre, l'occasion peut surgir, la souveraine occasion. Alors, à quoi bon compliquer sa vie d'un amour inutile ?

Perdre Lucie pour la satisfaction d'un caprice ou d'un appétit qui essouffirait la dernière des filles ? Mais Mornas avait aussi des

raffinements de conscience ou des scrupules. Ou bien se laisser envahir plus profondément par un amour déjà trop redoublant ? Non ! encore non !... Le mieux était donc de rompre. Oui, rompre la chaîne avant même de l'avoir rivée. La briser tandis qu'il jouait encore avec elle : fuir, pendant qu'il ne s'était heurté ni à la bêtise vulgaire, comme il disait, ni à l'amourette banale, ni à la folie de la passion.

— Allons !...

Lucie aura été une vision, une apparition, ce qu'on voudra dans ma vie !... Mais je n'ai pas de temps à perdre avec les fantômes !... Coupons le câble !

Il ajoutait, en refaisant ce chemin de la rue Audran, qu'il avait fait tant de fois depuis sa première rencontre avec Lucie :

— Elle me maudira, me trouvera méchant, sans pitié... Et elle peut cependant, comme M^{me} Lorin, brûler un cierge à Saint-Pierre de Montmartre... Je l'aime, elle m'aime, et je l'ai respectée : c'est assez rare ! Un honnête homme... eh ! ma foi oui... il y a plus d'un honnête homme qui l'eût perdue !



.. Ne plus me revoir ? Et pourquoi ? Page 119.

IV

Depuis une heure peut-être, sans se parler, ils étaient là face à face, dans la tristesse de la petite chambre du cinquième étage de ce logis de Montmartre. Lui, de temps à autre, regardait la jeune fille qui, levant alors sa tête qu'elle tenait baissée sur un

travail de couture, enveloppait le jeune homme d'un bon regard dévoué, très doux et peureux. Puis il détournait les yeux et, du haut de la fenêtre, contemplant l'horizon morne des maisons voisines, les toits noircis, les murs grisâtres, et plus loin, la grève immense, Paris, avec ses maisons pressées comme des grains de sable, et ses églises et ses dômes et ses haleines et ses fumées et son mystère de grand corps monstrueux, — Paris, enveloppé de sa propre brume, sous un ciel de printemps d'un bleu pâle, ironiquement léger et tiède.

D'en bas, du fond de ces trous creusés comme des galeries de mine entre les maisons, — des trous qui étaient des rues, — des bruits de fiacre, les sourds grondements de la fourmilière humaine montaient. Et Jean Mornas se sentait plus amer, plus triste et plus seul dans ce tête-à-tête avec cette jeune fille qui travaillait là, silencieusement, comme une condamnée dans une prison — et qu'il allait, tout à l'heure, frapper d'un coup au cœur.

Il se disait maintenant qu'il l'aimait, qu'il l'aimait vraiment et qu'elle tenait plus qu'il ne se le fût imaginé à sa vie vraie. Elle avait, avec ses vingt ans, une telle candeur enfantine, qu'elle apaisait jusqu'aux rages de ce révolté. Puis, son adoration de cet homme éloquent, vibrant, entraînant, touchait, séduisait, désarmait Mornas. Il ne lui déplaisait pas, à cet orateur, tribun de brasserie, politicien de demain, ambitieux de la vie facile du jouisseur et des bravos de la tribune, célèbre dans ce microcosme des grands hommes inédits qui se lève, de dix ans en dix ans, comme une moisson où les premiers orages laissent rapidement si peu d'épis debout; il ne lui déplaisait pas, à cet affamé de bruit et d'argent, d'avoir pour confidente et pour admiratrice cette orpheline ne voyant plus au monde, n'aimant plus sur terre que lui.

Au moment de rompre, il éprouvait l'angoisse de la blessure qu'il allait faire et — sentiment éternel — l'anxiété égoïste de la souffrance qu'il allait ressentir lui-même. Pourtant il fallait prendre un parti, frapper, dire adieu, disparaître. Il eût pu ne point revenir, écrire ou ne pas même donner de ses nouvelles, mais le cuisant spectacle de cette scène ne lui déplaisait pas. L'amertume des larmes que l'on fait verser a son âpre ivresse. Puisqu'il allait souffrir, Jean voulait voir du moins combien elle souffrirait. C'était comme le paiement du respect gardé qu'il imposait à la pauvre fille. Les larmes de Lucie rachèteraient la stupidité de son platonisme. Et tandis qu'il contemplait Lucie, la

lumière caressant ce front baissé ou les cheveux blonds sautillant de légers fils d'or, il se répétait, comme pour s'encourager dans sa résolution, ce qu'il s'était demandé tant de fois fiévreusement :

— A quoi te mènerait cette liaison ? A quoi ?

Puis il songeait :

— A un homme comme toi, il faut une passion qui l'élève, le rehausse à ses propres yeux et aux yeux du monde. Un Jean Mornas ne s'attarde pas à aimer une grisette !

Oui, mais elle lui tenait au cœur, la grisette, plus qu'il ne le pensait. Et, au moment de déchirer ce petit roman, chaste et doux, et qui n'aurait pas de dénouement, Mornas éprouvait la même impression cruelle, inattendue, comme si cette part de sa vie, la part cachée et consolante, lui eût importé plus encore que l'autre, plus que la parade et la bravade en pleine lutte et comme en plein vent.

Il se décida cependant à parler, tout à coup, comme un homme qui, après avoir bien examiné le couteau, l'enfonce en pleine chair.

Il dit à Lucie, brusquement, que désormais — oui, dès à présent — elle n'avait plus à l'attendre. Il avait réfléchi. Ces visites fréquentes, qui lui devenaient une chère habitude, n'étaient plus possibles. Une nécessité de situation, de fortune, d'honnêteté, l'obligeait à laisser pour toujours la jeune fille seule et maîtresse de sa vie. Il parlait vivement, avec une sorte de brusquerie colérique, comme s'il eût voulu s'étourdir.

Un cri de Lucie l'arrêta.

— Ne plus revenir ?... Ne plus me revoir ? Et pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ?

Elle avait laissé échapper de ses doigts son ouvrage qui venait de glisser jusqu'à ses pieds, et, les bras le long du corps, elle levait vers lui ses pauvres yeux bleus un peu égarés, tout tristes.

Et lui essayait alors de donner ou de trouver de bonnes raisons pour expliquer ce départ. Il n'était pas riche et ne pouvait associer à son existence une créature aussi pauvre que lui-même. Courageux pour supporter seul le poids de la lutte, au besoin le carcan de la misère, il souffrirait trop en voyant souffrir un être aimé. De quoi vivait-il ? De tâches harassantes, des labeurs d'une manœuvre cérébral. Un vieux savant de province ou plutôt un érudit de pacotille, lui faisait, depuis un mois, passer des nuits à des travaux abrutissants. Oui, un collectionneur de paperasses, pris sur le tard de l'ambition d'écrire, rêvant à deux pas de la

tombe, de couronnes académiques et incapable de rien produire, avait choisi pour collaborateur anonyme, pour *teinturier* littéraire, ce Jean Mornas, dont un de ses neveux, étudiant d'hier, lui avait parlé. Jean allait souvent à Versailles où habitait le bonhomme et se desséchait le cerveau pour le compte de cet *écrivassier de hasard*, avare et maussade.

— Voilà ma vie, mes ressources. Vous voyez que c'est peu vraiment !... J'aurais dû rester médecin. Mais la médecine me dégoûte. Je n'y crois pas à la médecine !... Alors, quoi ! je suis un ouvrier comme vous. Lucie, disait-il alors, de cette voix âpre qu'il avait aux heures de revendications et de discours agressifs... oui, un ouvrier en pantalon luisant et en redingote râpée, et qui n'a même pas la certitude de pouvoir nourrir par son travail la compagne qu'il se choisirait, comme le casseur de pierre, nourrit, du moins, sa femme de ses mains ! Voilà ce que je suis, moi !... Quand on n'est que ça, on n'attache pas le pavé qu'on traîne au cou de ceux qu'on aime !

Mais il avait beau noircir aux yeux de la jeune fille cet avenir qu'il lui montrait gros de misère, lourd de nuées, elle essayait de sourire. Rien de cela ne l'effrayait, elle, rien. Lentement, elle s'était habituée à l'affection de Jean et avait-elle jamais cherché à savoir s'il était riche, et comment il vivait et ce qu'il rêvait ? Il apparaissait, dans son petit logement d'orpheline, comme le seul être qu'elle aimât, qu'elle connaît presque. Elle savait que M^{me} Lorin le trouvait distingué et bon. Jean avait suivi, seul, avec quelques voisins, le convoi de la pauvre femme, et depuis ce temps, il semblait à Lucie que Mornas fût de sa famille. Elle ne se demandait pas comment elle l'aimait, elle l'aimait, voilà tout. Et l'idée que Jean pût lui annoncer, un jour comme aujourd'hui, qu'il ne reparaitrait plus, que c'était fini, fini, qu'il s'en allait pour ne plus revenir, ne lui était pas plus venue que cette autre idée :

Il pourrait m'épouser !... Je pourrais être sa femme !... »

On ne réfléchit guère à la cause de son bonheur, surtout lorsque ce bonheur fragile est fait d'un malheur consolé. Lucie jusqu'alors s'était laissée vivre, rien de plus, presque assoupie dans cette tendresse. Et comme une douleur lancinante au cœur, voilà que les paroles de Mornas la réveillaient brusquement. Elle ne comprenait pas bien, mais elle sentait que tout croulait autour d'elle et que la solitude venait, une solitude féroce, sans consolation, cette fois. Sa mère morte, Jean disparu, que deviendrait-

elle ? Elle avait maintenant, pour s'accrocher à Mornas, des commencements de gestes de noyée ; puis elle laissait retomber le long de son corps ses bras immobiles et, très pâle, elle demeurait devant lui, le regardant de ses yeux hagards et sans plus dire un mot, rien.

Il se passait en elle un trouble bizarre dont elle ne se rendait même pas compte. La vie lui eût manqué tout à coup que la sensation d'étouffement et de vide eût été la même. Il lui semblait qu'elle ne respirait plus, qu'elle ne voyait plus, que son cœur, dans sa poitrine, s'arrêtait. Une lourdeur, une torpeur vague l'envahissait. Et Jean, voulant lui répéter que s'il partait, c'était par pure honnêteté, parce qu'une existence commune leur était impossible, lui avait alors pris la main, et la regardait dans les yeux, comme pour emporter d'elle ce dernier regard navré et doux, et la bien faire lire, dans ses yeux à lui, la sincérité de son amour et de sa douleur.

Et il restait là, depuis un moment, muet, sentant, lui aussi, des sanglots lui serrer le col comme une corde, et il avait des tentations éperdues, presque farouches, de se précipiter sur cette blonde et fine tête pâle, à demi levée vers lui, de la prendre entre ses mains, d'y attacher ses lèvres, et de dire, dans le murmure d'un baiser ou de crier dans un spasme : « Non ! non ! je ne pars pas ! je reste, je t'aime ! Bravons la vie, la misère, tout ! Mais ne nous quittons pas, Lucie, jamais ! Jamais !... Entends-tu, jamais ! »

Il les entendait, en quelque sorte, ces paroles bruire à ses oreilles, et pourtant il avait la force de ne les point prononcer ; il se donnait cette volupté âcre de tenir presque dans ses bras cette enfant qui, de toute son âme, avec ivresse, se fût abandonnée à lui s'il eût voulu, et de se répéter et de se redire encore qu'il était, lui, le cynique, l'incrédule, plus honnête que bien d'autres qui eussent fait des phrases de roman, des tirades idéalistes et eussent, en restant, poussé Lucie à sa perte.

Oui, il partirait, il partirait !

Mais tout à coup, après avoir regardé ainsi, longuement, avec une expression involontaire de passion et de déchirement la jeune fille, il lui sembla, dans les yeux de Lucie, apercevoir une fixité étrange. Sous les paupières ouvertes et comme largement tirées, les pupilles se dilataient singulières. Jean recula légèrement.

Lucie, restait immobile, raidie, n'entendant plus et comme pétrifiée. Alors il tendit les mains vers elle. Il la touchait, il l'ap-

psait : « Lucie !... Lucie !... » Mais elle ne répondait plus. Elle gardait toujours cette immobilité effrayante, cette raideur cataleptique. Aussitôt, Mornas songea à ces pauvres filles qu'il avait lui-même tant de fois soumises à ses expériences, à la Salpêtrière et dans des réunions d'étudiants : il se demanda si cette frêle et exquise Lucie n'était point frappée de quelque névrose comparable à celles de ces malheureuses. Puis cet état cataleptique rapide sembla faire place à une sorte de léthargie, et la tête de la jeune fille, cette jolie tête de vierge blonde, s'inclinait doucement vers l'épaule tandis que les yeux se fermaient. Alors Jean Mornas souffla rapidement sur ses paupières closes. Lucie revint à elle tout à coup, comme réveillée brusquement. Et après avoir légèrement cligné des paupières, Lucie levait sur Jean Mornas ses yeux doux, pleins de supplications, de tendresse dévouée et timide : des yeux de brebis consciente de la tuerie et qu'on va égorger.

Jean éprouvait maintenant un trouble bizarre. Il ne se sentait plus le courage de répéter à la pauvre fille ce qu'il lui avait dit tout à l'heure. L'anéantissement de la faible créature, là, devant lui, lui avait fait passer un frisson de terreur. Il lui avait semblé qu'il venait de frapper à mort la malheureuse. Cette suppression temporaire de la vie, qui lui paraissait un simple phénomène curieux à étudier lorsqu'il l'observait sur une autre, lui produisait, ici, l'effet de quelque chose de sinistre, de criminel. Cette idée de la brebis saignée lui avait sauté au cerveau et ne le quittait plus.

Alors il s'efforça de calmer Lucie, de la consoler. Rien de ce qu'il venait de lui dire n'était vrai, ou, du moins, n'était définitif. Il ne s'agissait que d'une épreuve. Oui, une simple épreuve. Sans doute, il eût été plus sage d'en rester là, de ne pas continuer à vivre d'un amour sans issue, sans raison. Mais quoi ! il fallait peut-être laisser la raison de côté ! Ils s'aimaient. Eh bien ! oui, ils continueraient à s'aimer, puisque Lucie le voulait ! Il ne la quitterait pas. Il reviendrait. Rien ne serait changé dans leur existence. Elle ne serait pas une abandonnée. Non, non ! il le lui promettait, il le lui jurait.

— Eh bien ! voyons, maintenant, voyons, êtes-vous plus rassurée, Lucie ?

Ce qu'il disait là, Jean le disait en sachant bien qu'il mentait. Sa restriction mentale était celle-ci : « Avant tout, la consoler ! Gagner du temps. Puis je verrai... j'écrirai... Je ne sais pas ce que je ferai ! Mais est-ce que je puis la laisser ainsi, à demi morte ? »

Alors, tandis qu'il parlait, sur le visage, tout à l'heure pâle de Lucie, une rougeur de joie venait, comme un flot de vie. Il y avait, dans ses yeux bleus, d'une douceur triste, dans ces yeux un moment auparavant tragiques en leur fixité, un sourire ému, profond, comme un remerciement muet et une telle tendresse, et un abandon si grand, une confiance si entière que Jean en frissonnait encore, effrayé de cette passion qui l'enlaçait comme une liane, et de nouveau attiré, éperdu, prêt à serrer la jolie fille, et à l'emporter, dans ses bras.

V

Jean avait eu la force de s'arracher à l'étreinte désespérée de Lucie. Il revenait chez lui libre comme il en était parti, la jeune fille n'ayant le droit de rien lui reprocher et de rien lui demander. Mais il revenait mécontent, puisqu'il n'avait pas rompu ces liens, puisqu'il avait toujours cet amour absurde en travers de sa vie.

— Un amour platonique, moi ?... disait-il en ricanant. Du Lamartine à Montmartre !... S'ils savaient cela, les amis du Quartier, comme ils se moqueraient du Mandarin !

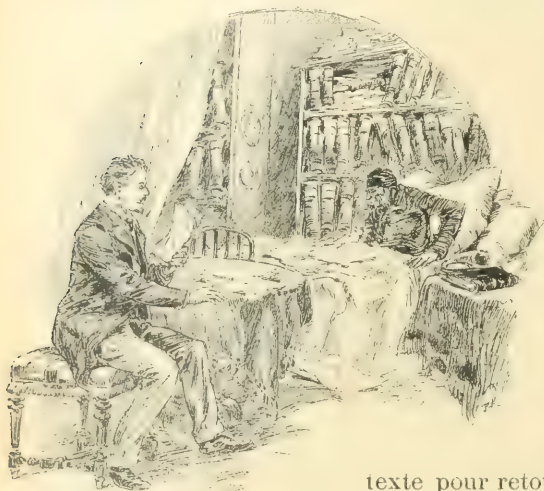
Fort heureusement pour l'amour-propre de Mornas, ils ne le savaient pas. Personne n'en savait rien. Jean avait gardé secret, comme une tare, ce coin tendre de sa vie. Il eût rougi de cet accès de pureté comme d'un vice. Très ému encore de la sensation causée sur Lucie par sa détermination brusque, troublé, revoyant toujours devant lui le visage immobile, les yeux fixes de la jeune fille, il rentrait, dans son logis de la rue Racine, la tête remplie de pensées confuses. Le mystère de ces névroses, qu'il connaissait bien, l'avait toujours attiré. Il s'était demandé bien souvent, à l'hôpital ou devant ses livres, ce que deviennent le libre arbitre humain, la volonté, la responsabilité dans certains cas inquiétants. Cette Lucie ! Ce n'était pas la première fois qu'il remarquait en elle une surexcitabilité morbide. Le soir même de leur première rencontre l'expression du regard étrange de la jeune fille l'avait frappé. Mais il n'eût jamais soupçonné que cette tendresse de nature confinât à la maladie. Elle avait eu peur, mais sans que l'effroi la paralysât, le soir où il la rencontrait attaquée par ces rôdeurs de nuit, sur le boulevard extérieur.

Et ce qu'une impression physique en quelque sorte, une terreur corporelle n'avait pu faire, la douleur morale, un choc reçu en

plein bonheur, le faisait brusquement. La névrose se manifestait d'un seul coup. Non, car M^{me} Lorin avait souvent parlé à Mornas des premières années débiles, des nervosités de sa fille. Mais, pour la première fois, du moins, Jean apercevait nettement chez Lucie les symptômes d'une maladie étudiée curieusement par lui autrefois sur des sujets qui lui étaient parfaitement indifférents.

— Une malade !

Allons, il était tenu désormais à plus de précautions avec Lucie. Il lui fallait plus de ménagements pour rompre. Au fond, cette nécessité de n'en point finir tout de suite avec cette espèce d'idylle qui le flattait dans sa vanité d'homme, ne lui déplaisait pas. Il cherchait, à ses propres yeux, un pré-



Là il lisait à haute voix la mise en œuvre. (Page 126.)

texte pour retourner chez Lucie. Il le trouvait, c'était bien. Et ironiquement il se disait que s'il n'accomplissait pas ce qu'avait décrété sa volonté, s'il paraissait là-bas, c'était par pur dévouement à Lucie. « Il arrivera ce qui arrivera... Ce qui est certain, c'est qu'on ne badine pas avec l'amour d'une névropathe... Elle serait capable de quelque folie. Un suicide?... Eh ! est-ce qu'on sait, avec les femmes ? »

Et il ajoutait, retrouvant son humeur narquoise :

— Et si tout cela finit mal, à qui la faute ? L'enfer, dit le proverbe, est pavé de bonnes intentions !

Il s'était, après avoir quitté Montmartre, couché en revivant, dans cette période confuse qui précède le sommeil, tous les incidents de la journée, et ses rêves, fragments disloqués de la réalité vécue, lui représentaient Lucie à demi mourante, tournant vers lui des yeux suppliants, puis, tout à coup, comme il fuyait, le suivant automatiquement, d'un pas raidi de statue

ambulante. Il descendait ainsi la pente de la rue Audran, par la rue Germain-Pilon, qui y conduisait, et il entendait le pas alourdi de la jeune fille, et il la sentait derrière sa nuque, la main étendue, toute froide. En se réveillant brisé, le lendemain matin, Jean se demanda s'il n'aurait pas vu Lucie. La crise de la veille pouvait avoir laissé des traces. Mais non, Lucie, rassurée lorsqu'il était parti, ne devait pas plus garder souvenir de la scène qui l'avait si profondément secouée, qu'il n'en conservait, lui, des visions falotes de cette nuit de malaise. D'ailleurs, à Versailles, M. de la Berthière l'attendait.

M. de la Berthière était ce demi-savant qui confiait à Jean Mornas ses papiers, le recevait régulièrement deux fois par semaine dans son cabinet et préparait avec lui un travail sur la « Médecine des Arabes », destiné à consacrer la gloire de l'érudit de province, secoué, jusque sur son lit de paralytique, du prurit d'une ambition académique. Il rêvait l'Institut à deux pas du tombeau, ce M. de la Berthière.

Avec lui, Mornas avait comme des rendez-vous de conspirateur. On l'introduisait dans la maison de la rue Saint-Médéric avec des précautions infinies, comme si tout Versailles eût été là avec des aguets, voulant surprendre le secret de l'érudition du vieillard.

Cette rue Saint-Médéric, propre, blanche, avec ses maisons à un ou deux étages, aux balcons gris de fer, les volets clairs sur les murailles blanches, est une des plus silencieuses de cette ville de silence. D'un côté, l'horizon d'un mur surmonté d'arbres, une colline de cimetière, et, de l'autre, les bâtiments et les fenêtres grillées d'une caserne, prison ici, campo-santo là, et, entre ces deux horizons, une rue tranquille, avenante : parfois, çà et là, des murs bas par-dessus lesquels saute une dentelle de vigne vierge ou un paquet vert de glycine troué de grappes violettes.

M. de la Berthière, ancien magistrat parisien, fêré de recherches bizarres sur les sciences occultes, la thérapeutique, les anciennes coutumes, bibliophile vieilli, solitaire, quinteux, avait choisi là son dernier refuge, dans une maison aux balcons historiés, petite, mais d'une élégance déchuë et embourgeoisée, et dont la porte étroite, sculptée comme au XVIII^e siècle, s'ouvrait, au bout d'un corridor, sur un jardin qui était, avec sa première bouffée et son premier éclat fleuri, le seul bonjour accueillant du logis.

Il ne recevait presque personne, et les verrous de la petite porte étaient aussi sévèrement tirés que ceux d'un corridor d'

Mazas. Lorsque ses neveux éloignés venaient visiter le vieux reclus, il leur fallait presque parlementer et rester debout dans le corridor, avant de pénétrer jusque dans le cabinet du vieillard. Jean Mornas, au contraire, entraît tout de suite, et très vite, les domestiques ayant ordre de l'introduire rapidement, comme quelqu'un qu'on ne devait pas remarquer du dehors.

Alors, Jean apercevait, étendu à demi sur un lit dressé dans le cabinet de travail même, — et parfois sur un divan, — M. de la Berthière, maigre, enveloppé dans une robe de chambre longue, et la tête couverte d'une calotte de soie noire qui, plaquée sur son front osseux comme une perruque plate, rendait plus blafarde encore sa figure creusée, ridée, où de petits yeux, inquiets et gris, tournaient, roulaient, pétillaient, vifs comme des yeux de souris. Le vieillard, à demi paralysé, restait là, dans cette vaste pièce emplies de livres, rayonnée de haut en bas, et ses mains osseuses, très longues, s'étendaient vers des tas de paperasses étalées près de lui, sur le lit, et qu'il touchait avec des jouissances infinies, n'ayant plus d'autres joies au monde que le frisson de volupté que donne le papier aux êtres grisés d'encre et frénétiques de littérature.

Pour communiquer avec ses domestiques, le vieillard se servait d'un cornet acoustique dont la conque, traînant sur l'oreiller, restait toujours à portée de ses lèvres.

Jean s'asseyait à quelques pas du lit, devant un bureau surchargé de dossiers, dans un fauteuil où M. de la Berthière ne se reposait plus depuis des années ; et là, il lisait à haute voix la mise en œuvre, rapportée par lui, des documents que lui avait confiés l'ancien magistrat lors de la précédente séance ; — puis il choisissait, dans les papiers que M. de la Berthière avait près de lui, ceux qui devaient être utiles à un travail futur et il les emportait, les rendant ensuite à l'auteur fondus dans un texte qui ne paraissait pas toujours excellent à celui qui le signerait... « Oui, pas mal... ce n'est pas mal..., mais je voudrais plus de force pour exprimer ma pensée. Vos expressions sont tièdes, ternes... Et ma pensée... » Sa pensée ! Jean parfois jetait à cet homme étendu un regard de côté, chargé de colère ; puis il corrigeait et, devant « sa pensée » mieux exprimée, M. de la Berthière avait alors de petits rires d'une satisfaction presque enfantine, — une joie muette dans cette face pétrée à demi par la mort.

(A suivre.)

Jules CLARETIE.

LA SAVELLI¹

(Suite.)

IV

LA CLÉMENTE DU MINISTRE

Quand la porte eut été refermée sur le comte Brutus Besnard, le ministre d'État revint s'asseoir dans son fauteuil. Le sourire de son visage était effacé : l'homme se retrouvait soi-même, inquiet et soucieux.

Un instant, il parut s'abîmer en quelque rêverie : son front était baigné de sueur, et de nerveux mouvements d'épaules dénonçaient une secrète agitation de son âme ; bientôt il se leva et se mit à marcher avec fièvre. Mais tout en parcourant, à pas désordonnés, son cabinet, il s'arrêtait par saccades devant un tableau, la toile aux reflets de pourpre, l'image d'Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu ; et longuement il regardait.

La contemplation du monstrueux grand homme, de cette « probité sans scrupules », affermit sans doute le cœur de cet agité, car il alla reprendre sa place coutumière et, d'un coup de sonnette, appela son baron Ephraïm :

— Faites rentrer le sieur Marcel Besnard, et renvoyez l'agent qui l'accompagne... Un mot encore. Voici une lettre pour mon collègue de l'Intérieur ; portez-la vous-même. Annoncez-lui que je réponds de tout... Mais j'entends qu'on me laisse agir à ma guise ! J'ai besoin de vingt-quatre heures... Sous ma responsabilité !

Il tendit la missive confidentielle au joli secrétaire, qui sortit pour accomplir ses instructions.

Demeuré seul, le ministre fut repris de son étrange malaise ; il laissa tomber son front entre ses mains ; il tremblait.

(1. Voir les numéros, depuis le 9 Octobre au 6 Novembre 1875.

Le bruit d'une porte doucement ouverte lui fit redresser la tête : Marcel Besnard venait d'entrer.

Quelques secondes passèrent, en un profond silence.

D'un œil dur, le ministre observait le jeune homme qui, timide et presque craintif, attendait qu'on l'interrogeât. A la fin, et avec un geste théâtral :

— Vous êtes libre, Besnard, lui dit-il.

Un étonnement incrédule se peignit sur la figure de Marcel : l'autre poursuivit :

— Je dis : vous êtes libre !... M'avez-vous entendu ?

Sa voix était rude ; son visage avait recouvert son masque insensible. Il reprit :

— Donc, vous êtes libre... A présent, que comptez-vous faire ?

— Ce qu'on m'ordonnera.

— C'est parfait !... Toutefois, comprenez-moi bien. J'agis de mon autorité privée ; l'action publique n'est pas éteinte : demain, aujourd'hui, on peut vous arrêter de nouveau... Comprenez-vous ?... Non, je le vois, Je vais être plus clair... Fils d'un très haut fonctionnaire impérial, vous ne pouvez vous asseoir au banc des assises !... Quelles sont donc vos intentions ?

— M'expatrier.

— Sot projet ! On réclamera votre extradition... Vous ne m'avez pas compris ! Écoutez mieux... Vous vous nommez, monsieur, le vicomte Besnard ; vous êtes auditeur au Conseil d'État, et votre père occupe un rang élevé dans l'Empire. Il ne faut pas que des poursuites puissent être commencées contre vous. — même par défaut... Suis-je assez clair, maintenant ?

Il fit une pause, attendant la réponse. Les deux hommes se dévisageaient, gardant un silence terrible, très pâles tous les deux... Et le temps s'écoulait : midi bientôt ; à une heure précise, conseil de cabinet aux Tuileries !

— Ah ça, vous ne voulez donc pas comprendre ? s'écria le ministre brutalement... Je vous croyais intelligent, et l'on vous disait brave !... Il faut disparaître.

Au choc de cette injure, Marcel tressaillit ; il marcha droit à son insulteur, et, se penchant vers lui :

— Ainsi, vous demandez, monsieur, que je me tue ?

L'Excellence resta impassible :

— Oh ! dit-elle enfin à voix très lente, voilà un bien grand mot !... A votre guise, pourtant... Moi, j'ai dit simplement : disparaître.

— Disparaître? — et Marcel jeta un rire doux et souriant... Soit, pour le moins grand mot!... J'ai compris...

Il fit un pas en arrière, se croisa les bras; puis, interrogeant à son tour :

— Et M^{me} la princesse de Carpegna, que devient-elle ?

— Cette femme a quitté la France.

Marcel Besnard poussa un nouvel éclat de rire :

— La clémence impériale! Je comprends! j'ai compris encore!...

Bien!... Maintenant, le fils du très haut fonctionnaire est prêt à mourir.

A cet instant, le grincement de l'horloge de Boule se fit entendre : midi sonnait. Le ministre, du doigt, montra la pendule :

— Disparition toute discrète, n'est-ce pas... Surtout, point de scène de famille : épargnez votre père... Midi! Monsieur le vicomte Besnard, vous avez encore vingt-quatre heures.

Il se leva, pour couper court à l'entretien, et, avec son même geste théâtral :

— J'ai votre parole. Vous êtes libre.

Le fils du comte Brutus s'inclina, puis lentement sortit...

Et quand la portière de velours retombée eut de nouveau fait autour de lui solitude et recueillement, le ministre s'affaissa, tout pâle, sur un canapé :

— Atroce! murmura-t-il... abominable, peut-être! mais j'épargne à l'Empire un scandale et une ignominie!

Le bruit d'une porte lui fit redresser la tête. Page 128.



V

LE CHRIST DE NOÛRE-DAME

La foule qui, tout à l'heure, encombra la place du Carrousel, s'était dispersée. La parade militaire avait pris fin : plus de grenadiers défilant et marquant le pas avec des balancements de bonnets à poil : plus de musique rythmée de tambours et sonnant aux champs d'honneur ; partant, plus de badaudage enthousiaste.

de police non plus : tous les vive l'Empereur ! avaient cessé. Seuls dans la vaste cour des Tuileries, à droite et à gauche de l'arc de triomphe, les deux cuirassiers de la Garde, sentinelles d'apparat, se tenaient à cheval, immobiles en l'onduleuse rigidité de leurs manteaux rouges. Le vent soufflait du nord ; sous les bleuâtres pâleurs du ciel, la froidure était sèche, toute brûlante, et la bise âprement mordait les passants au visage.

Le comte Besnard, cependant, avait traversé les guichets du Carrousel et gagné le Pont-Royal. Pareil à un corps atteint d'hébété, inconscient de ses actes, de l'heure comme de la distance, machinalement il se dirigeait vers le palais du Conseil d'État ; mais à l'angle du pavillon de Flore il s'arrêta soudain : la notion du *Moi* le reprenait...

« Oui, certes, il devait aujourd'hui parler, défendre le projet des ministres, et, au prix de son honneur, sauver peut-être son enfant ; mais l'instant du cruel supplice n'était point encore venu. Trois pleines heures lui restaient à demeurer avec soi-même ! »

D'un brusque mouvement, M. Besnard revint sur ses pas et s'éloigna par une marche emportée. Il allait devant lui... au hasard... là-bas, — longeant la ligne indéfinie des quais, et d'un œil morne contemplant les verdeurs mouvantes de la Seine. À jeun depuis la veille, il grelottait trempé d'une sueur d'ahan, et, dans le courant d'air glacé de la rivière, éprouvait une sensation d'atroce chaleur. La tête lui faisait très mal, le cœur surtout. Il allait néanmoins, parlant à voix haute, et les gens du peuple se retournaient, avec des sourires. Parfois un cri de colère s'échappait de ses lèvres, et il disait : « Le misérable ! » mais sa voix bientôt redevenant plaintive, il disait alors : « Le malheureux ! »

La vibration d'une horloge l'arracha de ce somnambulisme éveillé. Il était devant l'Hôtel-de-Ville, et à la façade de Boccador midi sonnait. Aussitôt trois tintements argentins s'envolèrent de l'église Saint-Gervais ; aussitôt encore, plus lente et plus grave, la cloche de Saint-Séverin leur répondit. Sur le versant de la montagne Sainte-Genève, l'*Angelus* s'égrena de paroisse en paroisse : à ce moment, l'âme religieuse du grand Paris semblait, d'un même élan, monter vers l'espace que remplit l'Éternel...

Et charmé, le comte Besnard écoutait l'*Ave Maria* de ces cloches. Un scrupule, pourtant, venait d'assaillir sa conscience. Quoi ! il souffrait, et il ne priait pas !... À droite, au-dessus des maisons bordant la rivière, il apercevait l'altier profil de Notre-

Dame, ses deux tours se levassent vers le ciel, les orgues, les treforts de sa nef, les mystiques flamboiements de son abside, tout un joyau, tout un symbole, toute une oraison de pierre. Et doucement, gravement l'Angeles invitait son âme, « *Sancta Maria, ora pro nobis!*... Oh! oui, Consolatrice, en un jour de telle affliction, c'est près de toi qu'il faut bien pleurer!

Accourant vers cet appel, bientôt le désespéré arrivait à la place du Parvis, — ce pieux carroir, en ce temps-là si pittoresque, et où même, aujourd'hui, la pensée des vieux âges éclate vraiment sublime : l'Hôtel-Dieu sous l'ombre de Notre-Dame, la maison douloureuse dans le manteau de la Mère des douleurs... Il franchit le portail du Zodiaque, l'ostière du Nord, l'une des quatre portes si merveilleusement « *ferées* » par le diable, et pénétra dans la basilique.

A cette heure de la journée, l'église était à peu près déserte. Sous les diaprures chatoyantes de la grande rosace, la nef étendait sa muette solitude jusque dans les profondeurs absidales — immense; et, noyés dans l'ombre des piliers du pourtour, les bas côtés développaient leur courbe, tout obscurs. Les orgues se taisaient; les prêtres s'étaient retirés; les offices avaient pris fin : pas un murmure n'éveillait le recueillement hiératique de Notre-Dame. C'était bien, en ce moment, la *Domus Dei*, une mystérieuse demeure de l'Absolu plein de mystère. Beaucoup mieux qu'au bruit des cantiques humains qui se taisaient si vite et qu'aux clartés des flambeaux qui si rapidement s'éteignent, — en cette obscurité, dans ce vaste silence, commencements et fins de toute chose terrestre, il devait se complaire, l'Immanent, l'Infini, le Jamais et le Toujours, l'Éternel-Maintenant.

Dans le bas côté du « *Septentrion* » où s'engagea le comte Bernard, les grilles fermant les chapelles latérales étaient closes. Une d'elles, cependant, était restée entrebâillée; il l'ouvrit et alla se placer devant l'autel... Là, du moins, pensait-il, nul ne viendrait troubler ses dévotions.

Tout d'abord, il ne remarqua point, dans la pénombre, un objet étrange, adossé contre la muraille. C'était un crucifix en bois, antique, ouvrage du *xii^e* siècle, à la fois informe et grandiose. De ses doigts inhabiles, l'admirable manœuvre, auteur de cette figure, avait voulu faire passer en ce bois toutes les ardeurs, toutes les tendresses, toutes les épouvantes, tout le mysticisme et sa foi chrétienne. Il avait choisi l'instant où le Fils de Dieu,

devenu vraiment homme au toucher de la douleur, jeta vers son Père le cri de sa désespérance humaine, — le terrible « *Lamma sabachtani...* Pourquoi m'as-tu abandonné? » Les jambes et les bras se tordaient. Le buste convulsé montrait dans sa maigreur le squelette du thorax; du front couronné d'épines et du flanc percé par Longin découlait un sang pareil à des larmes; la tête se penchait vers l'épaule, horrible d'agonie; la bouche s'ouvrait

par un rictus, et béante semblait lancer un éclat de rire : — encore un peu de temps, et le souffle divin allait passer, du Calvaire, sur Jérusalem, les Gentils et le Monde. Le *Consummatum est* s'accomplissait... Aux blafardes lividités que

répandait un vitrail, cette chose-là était effrayante à voir.

Le comte Besnard ne l'avait point aperçue. Brisé de fatigue et grelottant la fièvre, il s'était assis pesamment sur une chaise et tournait le dos à cette image : en sa torpeur de toute pensée, comme de toute sensation,

son âme paraissait tombée en léthargie.

Un bruit confus de pas et de chants l'éveillèrent enfin.

Là-bas, dans le transept du Nord, on célébrait des obsèques : un modeste service : messe basse à une chapelle latérale, point de jeux d'orgue; par intervalles une simple psalmodie — les humbles funérailles de l'un des humbles de ce monde.

De l'endroit où il était placé, le comte Besnard ne pouvait rien voir; toutefois, il comprenait :... encore un misérable libéré de sa misère !... Il se mit à genoux, se rappelant qu'il était venu pour prier. Mais sa prière se faisait lente et pénible; l'oraison jaculatoire ne jaillissait point de son cœur... « *Pater noster...* *fiat voluntas tua...* » Oh !... oh ! qu'elle était rude, ta volonté, Seigneur, toi qui éprouvais de la sorte un vieillard et un père !

Bientôt, au-dessus des murmures de l'officiant, monta la psalmodie des chœurs. Ils disaient la prose formidable, le cantique



... Les deux hommes se désageaient. — Page 128.

des effarements, le *Dies irei*... Et l'âme agenouillée du comte Besnard entendait, traduisait : « Jour de colère, jour des jours ! La Mort a déployé son étendard ; le siècle est tombé en poussière... »

Mais voilà qu'une bizarre hallucination s'emparait peu à peu de cet homme aux écoutes. Il s'imaginait assister, vivant, à ses propres funérailles ; lui, si longtemps juge d'hommes, était poussé au jugement ; il comparait devant l'Incorruptible : il plaidait sa cause...

Les voix psalmodiantes se lamentaient :

« O malheureux, que répondrai-je ? Quelle sera ma défense à cette heure où le juste lui-même sera dans l'angoisse ? »

Et lui, répliquait :

— Voici ! j'ai toujours observé tes commandements ; j'ai pratiqué les abstinences et me suis mortifié par les jeûnes. Chaque matin, j'entends dévotement la messe, et, plusieurs fois l'an, je reçois mon Créateur. Je suis chrétien !... Pourquoi donc flagelles-tu si durement le serviteur de ta Loi ?

Il disait encore :

— Je fus toujours intègre et je suis une conscience ! Jamais je n'ai voulu m'occuper de la personne d'un criminel, mais seulement de son crime. Je me souviens qu'un jour, requérant aux assises contre un homicide très riche, la famille du meurtrier osa me proposer une somme d'argent si je trouvais des circonstances atténuantes : la tête du meurtrier tomba... Je me rappelle aussi que, poursuivant selon ma charge un banqueroutier frauduleux, le parent du faussaire, un ministre corrompueur m'engagea d'abandonner les poursuites : le voleur alla aux galères. Je suis très pauvre !... Pourquoi donc flagelles-tu si durement un honnête homme ?

Tout à coup, il frissonna. Une voix railleuse — d'où venait-elle ? — avait passé en tout lui-même, demandant :

— ...Et Savelli ?

Le comte Besnard se retourna brusquement et vit alors se dressant contre la muraille le Dieu crucifié qui riait... Il riait, secoué par une sourde colère, le rire de Celui qui est venu apporter au monde non la paix, mais le glaive...

D'un œil hagard, le visionnaire contemplait cette chose formidable ; puis, frappé de terreur, il se laissa tomber sur la dalle, son front contre le sol, pareil à ces moines séraphiques parvenus au septième degré de l'extase, lorsque devant eux se déchire le voile qui enveloppe l'Adonaï... A présent, la prière s'épandait en

son cœur et le consumait, telle que cette lave brûlante dont parlent les mystiques :

— Oui, oui, tu es l'Équitable, le Dieu de Vérité qui a le dégoût des supplices blanchis et des consciences pharisiennes ! Savelli ! Le sang de celui-ci est sur ma robe de magistrat, sur mes mains d'honnête homme, sur tout moi-même ! Il me noie, il m'étouffe !... Savelli ! J'ai reçu le prix de cet égorgement, et mon salaire est encore avec moi... *pecunia mea mecum* ! Je suis conseiller d'État !... Savelli ! O mystère de Justice, implacable patience de l'Éternité ! C'est la fille de cet homme qui me tue mon enfant ! Elle est mon talion : elle est ta morale... Dieu, Dieu, Dieu !!!

Il releva la tête, et vers la croix projetant ses mains entrelacées :

— Immanent, Immanent, tu me châties !... Eh bien, tu as raison, tu as raison ! car mon âme est vile et j'ai le cœur d'un lâche ! Tout à l'heure encore j'ai commis la forfaiture : j'ai livré ma conscience ! J'ai promis à ce ministre suborneur de défendre sa loi : une loi d'infamie qui doit frapper des innocents, une loi de désespoir qui va coûter des pleurs à des pères tels que moi !... Dis, oh, dis ! que faut-il que je fasse ?

Alors aux blafardes clartés du vitrail, il crut voir le rire de colère se transformer en un sourire de mansuétude, et là... devant lui... là, il aperçut le Christ qui lentement allongeait la tête, comme pour mieux faire passer la parole de son commandement :

— Ton devoir ! ordonna la voix silencieuse.

— Mon devoir ? haletait la pauvre âme en détresse... Et Marcel, mon misérable enfant ?

Mais le Christ, de ce même sourire énigmatique et doux :

— Ton devoir tout entier, ton devoir expiateur... pour que je puisse, ami, te donner enfin le baiser de paix.

VI

LE CONSEIL D'ÉTAT

Certes, ce fut une grande assemblée, le Conseil d'État du second Empire ; l'égal vraiment de son aîné légendaire, le rédacteur du Code civil et du Concordat : laborieux comme lui, rompu aux affaires, très haut d'intelligence, d'honnêteté, d'honneur. Les magistrats s'y rencontraient nombreux, choisis dans la Cour de cassation, l'élite des premiers présidents et des procureurs généraux de Cours d'appel, quelques préfets, des ingénieurs en





renom, d'illustres soldats et jusqu'à huit membres de l'humanité. On disait alors — de même justice — que l'âme de la France avait passé tout entier en ce Conseil... Et, de fait, il avait accomplissant de grandes choses, très simplement. Son travail fut opiniâtre, et l'enfantelement de son cerveau puissant : il créa. Tous ces décrets, ces règlements divers d'administration qui rendirent si riche la France impériale — trop riche, peut-être — ont été son œuvre. Nos Codes réformés suivant l'évolution progressive de la morale, les vérités de l'économie politique introduites dans nos lois, l'accord établi entre le capital et le travail, les misères du prolétariat adoucies, ses misérables enfin protégés; et, en même temps que ces lois de pitié sociale, d'admirables mesures d'utilité publique : la fortune nationale accrue et devenue de l'opulence; dix-huit mille kilomètres de voies ferrées ouverts sur notre sol; les ports de Marseille, du Havre, de Bordeaux, de Brest, agrandis; la digue de Cherbourg, l'inutile effort de six gouvernements antérieurs, achevée; Saint-Nazaire sortant tout entier des grèves de la Loire; ailleurs, les landes fécondes et les maremmes purgées de fièvres se couvrant de forêts et de moissons; nos villes assainies ou rebâties, cités merveilleuses, — voilà ce qu'ils ont fait, les hommes de ce Conseil d'État : les Michel Chevalier, Leplay, Bonjean, Vuitry, Forcade, Herman, Cornudet, Franqueville, Genteur, Conti, Cormenin, Vuillefroy... un autre encore, un mort vénéré que seul je n'ose, que seul je ne puis nommer : — simples mais pieuses mémoires, car je n'ai voulu saluer ici que ceux qui reposent à jamais... Hélas! pourquoi cette patrie française, tant prodigue d'apothéoses pour les diseurs de vaine rhétorique et de sonorités creuses, a-t-elle déjà oublié jusqu'aux noms de ces grands hommes de devoir?... Est-ce donc parce qu'ils n'ont voulu, ceux-là, faire que le bien? Oui, pendant dix-huit années, ils ont été l'âme elle-même de la France, son courage et sa probité. Seuls, dans le vaste silence de la nation entière, ils surent élever la voix; mais seulement pour se rendre utiles, — sans préoccupations personnelles, sans déclamations théâtrales, sans courtisanneries à la popularité décevante, sans autres applaudisseurs que leur conscience. O Français d'honnêtes gens!¹...

(1) Celui qui écrit ces lignes les a connus; il a pu les admirer dans toute leur sainte fierté du devoir accompli, et le fantôme de ces intelligences toujours emplira sa pensée.

Il était près de trois heures lorsque, s'arrachant enfin à son extase, le comte Besnard sortit de Notre-Dame. Encore appesanti par son long rêve mystique, il monta péniblement dans une voiture et se fit conduire au palais d'Orsay. Déjà la salle du Grand-Conseil était pleine de monde, et chacun s'y trouvait à son poste, depuis le ministre jusqu'à l'auditeur.

Cette salle du Grand-Conseil (les flammes allumées par la Commune l'ont anéantie) s'étendait sur presque toute la longueur de la façade regardant la Seine. Elle formait un quadrilatère allongé de qui l'aire pouvait contenir environ deux cents places. D'altières colonnes de marbre blanc aux chapiteaux de bronze doré la décoraient; mais son aspect comme sa parure étaient plutôt sévères.

Sur les parois lambrissées une suite de panneaux encadraient des peintures. Tout d'abord, et dominant l'assemblée, une toile fameuse d'Hippolyte Flandrin : le *Napoléon législateur*. Debout sur la plus haute marche du trône impérial, le front ceint de lauriers, dans sa pourpre semée d'abeilles, le pâle César se tenait en une pose hiératique, et à deux mains élevait sur la France la loi nouvelle des temps nouveaux : — son Code Napoléon... A droite et à gauche, en d'autres tableaux, ses fidèles : les grandes images des juristes de l'an XII — Cambacérès, Portalis, Tronchet, Merlin, Regnault de Saint-Jean d'Angély. Les Conseils des deux Empires se trouvaient ainsi face à face...

A l'opposite de larges baies vitrées, une estrade portait le siège du président et ceux réservés aux ministres; devant cette plateforme, des gradins et les fauteuils montants des conseillers d'État; aux bas côtés de la salle, les chaises plus modestes des maîtres des requêtes et des auditeurs. Sauf pour la lecture des rapports, point de tribune : chaque orateur parlait de sa place... Telle est d'ailleurs la contrainte imposée à l'éloquence par la sage Angleterre, dans son Parlement producteur des Burke et des Sheridan, afin que la simplicité soit toujours comme une garantie de la bonne foi. Aussi, en cette terre bénie de la liberté, jamais de ces démenées populaires qui naissent au fracas des mots sonores et sous la poussée des grands gestes de théâtre.

En prévision d'un long débat, on avait déjà éclairé la salle et rabattu les rideaux des fenêtres; mais sous les hauts plafonds et dans l'enceinte spacieuse, lampes et torchères n'épandaient qu'une sombre clarté.

La séance n'était pas encore ouverte, et une agitation mal contenue emplissait de murmures la salle bondissante. Les vieux conseillers chuchotaient à voix basse, ayant des airs navrés; plus bruyants, les maîtres des requêtes et ces messieurs les auditeurs formaient des groupes qui péroraient à l'envi. On se racontait les détails de l'abominable attentat de la rue Le Peletier et le nombre de Français meurtris par les bombes italiennes; on se parlait encore de cette mystérieuse loi de sûreté générale dont bientôt on allait connaître la teneur; même, d'aucuns citaient le bon mot d'un ministre : « Il nous faut enfin museler la Bête ! » Mais, cette « Bête » à qui l'on prétendait fermer la bouche et casser les dents, qui donc était-ce?... La France et ses dernières libertés, ou bien la Révolution sans patrie ? En vérité, ceci devait-il tuer cela !

Cependant, du haut de son estrade, le président venait de prononcer la formule ordinaire : « Messieurs, la séance est commencée », et tout aussitôt il avait pris lui-même la parole.

C'était un fort beau discoureur, M. Baroche, avec sa tête imposante d'avoué honoraire, ses favoris sérieux et sa calvitie auguste. Ancien procureur général à Paris, il avait conservé les plus nobles allures de ses fonctions judiciaires : solennel comme un Lamoignon, abondant plus qu'un Marchangy, grandiloquent sans aucune éloquence, il savait parler de tout, par tout, contre tout, bouillant d'une égale chaleur, emporté d'une même faconde; toujours vibrant, toujours convaincu : un avocat magnifique. Donc, il parla; il fut expressif, il fut indigné; invectivant les hommes et les choses, il adjura ses chers collègues de s'associer aux réprobations du pays... Le Conseil d'État allait présenter une adresse à l'Empereur; mais il la fallait frémissante d'amour comme de haine, osant violenter l'âme trop élémentaire du souverain, exigeant de lui des mesures contre la forfaiture politique, ses auteurs et leurs complices : bref, une loi de sûreté générale.

Cette superbe mercuriale parachevée, la parole fut donnée au garde des sceaux. Beaucoup moins fleuri, le ministre de la justice, un petit homme sec et cassant, se contenta d'analyser les dix articles du projet de loi qu'on devait discuter plus tard. Une loi terrible, l'une de ces : *leges horrendi criminis*, comme l'auraient qualifiée les juristes latins !

Plusieurs des mesures proposées étaient vraiment atroces.

Par une rétroactivité monstrueuse, on plaçait hors le droit commun, sous l'arbitraire des préfets et presque dans les menottes

de la police, tous ceux qui, sept ans auparavant, avaient combattu l'établissement de l'Empire. Un simple arrêté ministériel suffisait à les expulser de leur patrie, voire à les envoyer en quelque lieu d'internement. Ainsi, les durs chemins d'exil de nouveau allaient se dérouler devant de grands proscrits; de nouveau, le cimetière de Lambessa se peupler de déportés. La « Bête » qu'on prétendait museler, c'était la France elle-même... O France, vieux sol de la Gaule trop longtemps foulé par les Césars de Rome, pourquoi tant de haines fratricides au cœur de tes enfants? Pourquoi, toujours et toujours, cette folie de prescription chez tes fils? Hélas! ô faiseuse de Tribunaux révolutionnaires, de Cours prévôtales, de Commissions mixtes, de Hautes-Cours de Justice, tous les gouvernements qui ont régi ton peuple — Monarchie, Empire ou République — n'auront-ils, en l'histoire étonnée, qu'un même nom, jeté par son dédain : tyrannie!

L'analyse du projet de loi fut accueillie par un respect glacial. Bientôt pourtant, des rumeurs mal étouffées coururent de place en place... « On voulait arracher au Conseil un vote de surprise!... La loi serait illégale!... C'était une œuvre de vengeance, et non de justice!... » Puis le silence profond de l'attente... Qui donc oserait parler?

A cet instant, le ministre d'État se pencha vers le président du Conseil, et aussitôt celui-ci apostropha l'assemblée :

— Messieurs, quelqu'un demande-t-il la parole?

Alors, dans ce grand silence, une voix se fit entendre :

— Moi!

Et le comte Brutus Besnard se leva.

VII

LE BAISER DE PAIX

Arrivé quelques moments avant le début de la séance, le comte Besnard était allé, évitant ses collègues, prendre sa place coutumière, sur le troisième gradin, vers la droite du président. Là, croisant les bras et fermant les yeux, pour tous il avait paru sommeiller. On le savait malade, rongé par la mélancolie, un peu bizarre : on avait respecté cet isolement.

Il veillait cependant, et de l'âme et du corps. Sous le voile rabattu de ses paupières il voyait... Il voyait les jours d'autrefois : son Marcel petit enfant qui, près des blonds cheveux de sa

sœur, penchait sa tête brune sur l'évangile où ils apparaissent à prier et à lire : « Ce moi-là, Marc-Euse, le doux nom de Marc... Père, le bon Dieu des tout petits, n'est-ce pas ? — Oui, celui qui récompense les parents en les récompensant un jour et pour jamais à leurs bien-aimés. — Père, c'est donc cela, le Paradis?... » Et il voyait encore, le temps s'était écoulé si rapide ! son tout petit était devenu jeune homme, un cavalier de fière et noble mine qui s'agenouillait et qui disait : « Aujourd'hui, je viens me battre pour la cause de votre honneur : bénissez-moi, mon père... » Puis un sanglot résonnait déchirant, un cri tout à fait désespéré : « Pardonnez-moi, mon père, j'étais fou... j'aimais ! » « Père ! » en la joie comme en la douleur le même appel, toujours et toujours : « Père ! » Ah ! malheureux ! pauvre, ô pauvre cher enfant !... Et lourdement deux grosses larmes tombaient sur les joues immobiles du vieillard.

Soudain, la vision disparut : on venait d'entrer en séance. Le comte Besnard ouvrit les yeux et, très attentif, écouta les discours. Ce fut d'une voix forte qu'il jeta son : « Meil ! », suivi aussitôt d'une longue rumeur. L'assemblée entière s'était tournée vers lui ; chacun le contemplait avec une pénible surprise.

Et lui, debout, mais s'appuyant à deux mains sur son pupitre, il se tenait si voûté, si débile, qu'on eût pu croire qu'il allait défaillir. D'étranges frissons le secouaient par intervalles, et, dans les pâleurs verdâtres de la clarté des lampes, sa figure apparaissait toute blanche.

Il commença de parler sur une note assourdie ; peu à peu cependant l'accent devint plus ferme, le timbre plus sonore, et toute vibrante, sa voix passa bientôt jusqu'aux extrémités de la salle attentive :

— On nous a convoqués d'urgence, messieurs, et nous voici !. Maintenant, que veut-on de nous ? Une admiration sans réserve ou des avis ? des applaudissements ou des conseils ? Tout à l'heure, M. le président a osé dire : « Approuvez d'abord : vous discuterez plus tard. » Formule imprudente, invitation au moins bizarre, et que déjà vous avez repoussée par le silence. Mais une protestation muette ne peut suffire à votre courage. Nous sommes les conseillers de l'Empire ; son honneur est en péril : nos « clameurs de haro », comme on disait jadis, doivent donc monter jusqu'à l'Empereur. Notre âme ne saurait connaître la forfaiture des complaisances, et la grandeur d'une assemblée

se mesure à la hauteur de son devoir... Messieurs, faisons notre devoir!...

Une certaine agitation accueillit cet exorde un peu solennel : autour du président, les secrétaires d'État affectaient de causer et de rire ; le comte Besnard poursuivit :

— ...Donc, l'on propose à notre vote une loi de prétendue sûreté générale. On vient nous dire : « La France est malade, saignons-la aux quatre membres ; une gangrène la décompose, guérisseurs impitoyables, taillons et tranchons sans merci !... Messieurs, aux jours de Prairial an II, ainsi raisonnait Robespierre...

Une interruption lui coupa la parole :

— Point de tels rapprochements, monsieur !

Le comte Besnard regarda celui qui l'apostrophaient de la sorte : c'était l'un des ministres. Se tournant alors vers l'estrade où tous ils se tenaient groupés :

— ...Oui, je comprends, fit-il : un pareil nom résonne mal à vos oreilles ; cherchons-en d'autres... Eh bien, deux gouvernements du passé me semblent vos inspirateurs, vous servant de modèles, beaucoup plus que de leçons. Ils furent, ceux-là, des inventeurs de lois d'exception, des proscripteurs implacables, des artisans de vengeance et non des ouvriers de justice. En 1640, ils se nommaient les Stuarts : ils disparurent ! En 1815, ils s'appelaient les Bourbons : où donc sont-ils ?... C'est que le sang humain est une rosée trop fécondante, une semence de haines sans pardon, de forfaits sans remords ! Et puis, il crie vers Dieu, et Dieu l'écoute. Prynne est cloué au pilori... mais voilà qu'à son tour Charles I^{er} monte sur l'échafaud ! Michel Ney tombe troué de balles... et voici que Louvel se dresse le couteau à la main ! Tu as frappé, tu seras frappé ; tu as fait pleurer, tu devras pleurer, toi aussi. Tu as rassemblé les Cours prévôtales ou le Conseil de guerre de Vincennes ? Le talion s'appellera pour toi : Goritz, ou pour toi : Sainte-Hélène ! *Patiens quia æternus...* Et nous, messieurs, avons-nous été vraiment la Justice ? Non ! Dans la mêlée du Deux-Décembre, qu'avons-nous fait de la victoire ? Quel abus lamentable de notre force ! Vainqueurs indignes, au soir de la bataille, n'avons-nous pas achevé nos vaincus ? Rappelez-vous tant d'exils et de déportations ! Rappelez-vous...

— Rappelez-vous, monsieur, vos propres actes ! lui cria une voix insolente.

Le ministre d'État venait de se lever, rouge de colère. Les deux hommes se toisèrent du regard. Enfin, et inclinant le front :

— Mes actes ? dit lentement le comte Besnard... Oui, oui, je me les rappelle... toujours, toujours ! Depuis sept ans, je sais trop ce qu'est un remords !

Le ministre eut un geste de menace :

— Lorsqu'on a de tels remords, monsieur, on les cache dans la retraite !

Cette fois, le vieillard redressa toute la hauteur de sa taille, et d'une voix éclatante :

— Vous me demandez ma démission, monsieur le ministre ?...

Vous ne l'aurez pas. Destituez-moi, si vous l'osez ! Un mot, pourtant ! Jadis, en ce même Conseil d'État, un homme fier et honnête entre tous, le second Portalis, fut chassé par un geste du grand Empereur : « Hors d'ici, monsieur, sortez ! » Et il sortit : il s'était courbé sous la main qui avait porté le drapeau d'Arcole !... Mais

moi, devant une insulte qui n'est jetée que par votre bouche, je relève la tête et je reste. Je reste, car je ne veux tomber que frappé debout... debout, pour vous crier, mes collègues : « Écartez leur loi ; elle est funeste ! Repoussez-la ; elle est infâme ! »

Une bruyante rumeur monta dans la salle. Tous les ministres interrompaient ; l'assemblée s'agitait, frémissante : jamais violence pareille n'avait encore secoué la trop calme indépendance du Conseil. Le président se démenait et déplorait un tel scandale. A la fin :

— Avez-vous dit, monsieur ?

Le comte Besnard cependant s'était affaissé dans son fauteuil, les yeux clos, les bras pendants, la tête abandonnée, et comme en syncope. Une pâleur de suaire épanchée sur son visage dénonçait d'atroces souffrances intérieures : mais à ces mots : « Avez-vous dit ? » il se releva, et, ramassant toutes ses forces :

— Non ! je n'ai pas encore tout dit ! Mais ce n'est plus au Conseil que maintenant j'adresse mon adjuration ; c'est vers mon



.. Non ! Je n'ai pas tout dit !

souverain que je veux crier... Ah ! pitié, Sire, pitié pour vous-même, et surtout pour les vôtres ! L'Histoire nous a révélé un dogme formidable : dans la famille des rois, l'enfant est trop souvent l'expiateur de ses parents ! Voyez tous les derniers Valois, cette misérable lignée de Catherine de Médicis, anéantis l'un après l'autre dans l'imbécillité, dans la démence, dans le sang ! Et voyez encore, en son cachot du Temple, la victime expiatoire des dragonnades de l'ancêtre et des adultères de l'aïeul : Louis, dauphin de France, le pauvre petit Capet !... Oh, pitié, Sire, pour votre Prince impérial ! pour le frère berceau que remplit tant d'espérance et que caresse tant d'amour ! Il est aussi notre enfant à nous tous, ce fils de la France... Pitié ! Craignez d'amasser sur ce bien-aimé les lointaines colères de l'Éternel ! Il est innocent : ne le rendez pas responsable ! Que nos bras ne viennent pas à nous tomber un jour de douleur et d'étonnement ! Que jamais, rédempteur de son père, il...

Tout à coup, le vieillard jeta un cri aigu ; il chancela, battit l'air de ses mains, et s'effondra de toute sa hauteur. Son visage s'était convulsé, et une bave sanglante décollait de sa bouche.

Une autre clameur, poussée par l'assemblée, avait répondu à son cri de détresse :

— Un médecin !... Vite, un médecin !...

Le conseiller Boudois, un savant distingué, se pencha sur le corps, déchira les vêtements, palpa le cœur, et alors, terrifié :

— La rupture d'un anévrisme !

Une lourde épouvante maintenant pesait sur le Conseil. On s'agitait, on se pressait autour du malade.

Il ne bougeait plus ; dans le silence, on entendait le grondement à chaque instant plus faible de son râle ; la vie s'éteignait.

Pourtant, une fois encore, il remua la tête, et quelques mots confus s'échappèrent de ses lèvres :

— Marcel !... toi aussi... pauvre... pauvre...

Puis un gros soupir, et la tête retomba.

Quand le médecin arriva, tout était fini... Le comte Brutus Besnard était mort, — mort comme il avait souhaité : frappé debout, dans une bataille suprême livrée pour le devoir.

Le Dieu de Notre-Dame, le Christ au doux sourire, ne l'avait point trompé ; l'œuvre de sa miséricorde venait de s'accomplir : il lui avait donné le baiser de paix.

(A suivre.)

Gilb. AUGUSTIN-THIERRY.



LE VOYAGE

DU PETIT GAB

De mes fenêtres le regard plongeait à travers la cour, sur l'intérieur de l'entresol habité par la famille du petit Gabriel, que dans la maison on appelait familièrement « le petit Gab ». — Le père était coupeur dans un magasin de confections; la mère, affaiblie par cinq couches successives et déjà toute blanche à quarante-cinq ans, s'occupait du ménage et y usait le reste de sa santé. Des cinq enfants, les trois aînés avaient essaimé au dehors : il ne demeurait au logis qu'une sœur de dix-huit ans, qui était couturière, et le petit Gab qui était bossu. — Fruit tardif et mal venu d'un de ces mariages parisiens entre gens qui ont passé la moitié de leur vie dans des ateliers malsoins ou des arrière-boutiques obscures et mal aérées, le petit Gab était irrémédiablement rachitique. Son épine dorsale déviée faisait remonter ses épaules jusqu'au niveau des oreilles, ses jambes grêles et molles pliaient sous son buste déjeté et mal équilibré; il ne pouvait marcher que lorsque sa taille était soutenue par un corset orthopédique. Sur ce

bauste contourné, bombé en avant et en arrière, se dressait une tête au crâne trop développé, mais au visage d'une délicatesse exquise, d'une expression singulièrement poignante. Bien qu'il eût huit ans, à l'aspect de son pauvre corps rabougri et noué, on lui en eût donné à peine cinq; on lui en eût donné vingt à voir sa physionomie méditative, son front saillant et ses grands yeux d'un brun noir, si tristes et si précocement pensifs. Le père, la mère et la grande sœur l'adoraient à cause de ses façons tendres et de son intelligence extraordinairement éveillée. Le médecin avait défendu qu'on le fit travailler, mais pour le distraire et le changer de milieu, on le conduisait à une école, où il se bornait à écouter gravement et où il retenait tout ce qu'il entendait dire. — Un soir, à la sortie des classes, je l'aperçus sous le porche de la maison, assis contre la loge de la concierge. Sa mère étant allée faire quelque emplette, et sa sœur n'étant pas encore revenue du magasin, il avait trouvé en rentrant la porte de l'appartement fermée, et, accoté contre le mur, les yeux avidement tournés vers la rue, il attendait avec une mine réfléchie et douloureusement résignée. Tandis que je le questionnais, ses noires prunelles jetaient sur moi de longs regards observateurs et effrayés. Sur ces entrefaites, la grande sœur arriva tout essoufflée : — Ah ! mon pauvre Gab, s'écria-t-elle, je t'ai fait attendre ! Tu t'impatientais, hein ? — Non, répondit Gab d'une voix calme, claire comme un timbre d'argent, je me disais seulement que vous ne vouliez peut-être plus de moi et que vous ne reviendriez pas... Je suis si malade et si ennuyeux ! — Ah ! vilain méchant, murmura la jeune fille en le couvrant de baisers; puis se retournant vers moi avec des yeux pleins de larmes : — Il est si mignon, ajouta-t-elle, et si intelligent; il raisonne comme une grande personne... Quel dommage qu'il ait si peu de santé !... Le médecin dit que s'il pouvait aller cet été à Berek, l'air de la mer et les bains de sable le guériraient probablement... Mais c'est loin, Berek, et c'est de la dépense !... Enfin, je vais tâcher de gagner de quoi l'y conduire...

Et la courageuse jeune fille travaillait du matin au soir pour amasser la somme nécessaire. Elle s'énervait sur sa machine à plisser et à tuyauter; elle taillait, assemblait, cousait presque sans se reposer. Bien avant dans la nuit, j'entendais le tressaillement sec et précipité de la machine, pareil au bruissement saccadé que font les sauterelles dans les champs; derrière les rideaux éclairés par la lampe, je distinguais la silhouette labo-

rieuse, et je pensais involontairement à une des strophes d'une terrible chanson de Thomas Hood : « Coudre, coudre, coudre, jus qu'à ce que les yeux deviennent lourds et sans regard ! — Coudre, coudre, et poignet, — jusqu'à ce que sur les boutons, je tombe de sommeil, — et que je les couse comme dans un rêve... Coudre, coudre, coudre, — dans la froide lumière du décembre, — et coudre, coudre, coudre, — quand le temps est chaud et le ciel bleu, — tandis qu'au long des toits les hirondelles par couples, évoluent, — comme pour me montrer leurs plumes ensoleillées, — et me narguer avec leur printemps ! » — Dans la maison, tout le monde connaissait l'histoire du petit Gab, et les femmes des locataires confiaient volontiers de l'ouvrage à la grande sœur. On arrêtait l'enfant au passage, sur le carré ou dans la cour : on le caressait, on le choyait, on lui envoyait des frimâcles. Lui, toujours farouche, se dérobaît aux caresses, et, plus inquiet que réjoui, méditait longuement sur ces soudaines marques d'amitié : — La dame du troisième me donne des joujoux, demandait-il pensivement à sa sœur, pourquoi, puisqu'elle ne me connaît pas ? « Pais, après avoir ruminé un moment, il ajoutait avec une perspicacité qui ouvrait de navrantes échappées sur le travail de la réflexion dans ce cerveau d'enfant : « C'est sans doute parce que je suis bossu. »

La besogne abondait, la tirelire grossissait dans le coin obscur d'un tiroir de la commode : juillet était proche et on commençait déjà les préparatifs du départ : — achat d'une belle malle de cuir, confection d'un costume pour l'enfant, — et le petit Gab, émerveillé, ne parlait plus à ses camarades de classe que de son voyage aux bains de mer, — quand, à la dernière heure, un infortuné malheureux vint tout bouleverser. La jeune femme de l'employé du cinquième avait chargé la couturière de regarnir sa robe de noce et de l'arranger à la mode du moment, — une robe qui avait coûté gros et qu'on voulait faire resservir pour les petites sauteries du prochain hiver. — Un soir, en jouant avec l'enfant, Gab le laissa glisser de ses doigts maigres et l'encre tomba malencontreusement sur le satin de la jupe... On ne le regarda pas, hélas ! non, sa figure consternée faisait trop de peine : voir la grande sœur étouffer un cri de terreur ; silencieusement, nerveusement, elle épongea l'étoffe et mesura l'étendue du désastre. L'encre avait outrageusement taché huit mètres de satin. Couter le malheur à la cliente du cinquième et l'apitoyer en faveur de

Gab, il n'y fallait pas songer : d'abord la femme de l'employé n'était pas riche, et sa toilette de noce constituait son unique ressource pour les jours de tralala et de cérémonie ; puis l'ouvrière était fière et ne se souciait pas de mettre la maison au courant de ses misères intérieures. Le plus expédient et le plus digne était de courir au Bon-Marché et de chercher à rassortir l'étoffe. Huit mètres à quinze francs, cela donnait un total de cent vingt francs ; une rude brèche à la tirelire et au budget du voyage ! — C'était fini, il fallait renoncer aux bains de mer pour cette année. — La couturière embrassa le petit Gab et se remit à travailler.

L'hiver qui suivit, on piocha dur à l'entresol. L'automne avait été pluvieux et la santé de Gab s'en était ressentie. Les os lui faisaient mal, il avait des mouvements de fièvre et des douleurs au cerveau. Le docteur, en l'auscultant, avait hoché la tête et insisté de nouveau pour qu'on envoyât l'enfant à Berck dès le retour de la belle saison. Cette fois, c'était décidé ; coûte que coûte, on partirait pour les bains de mer dès la fin de mai ; et la machine à coudre recommençait avec plus de précipitation son bruissement de sauterelle, et les veillées se prolongeaient plus avant dans la nuit. On avait acheté au petit Gab un livre d'images où il n'y avait que des paysages de mer : des vues de ports avec leurs forêts de mâts rangés le long de la muraille des quais ; des falaises escarpées aux rochers lavés par des vagues écumeuses ; des barques de pêcheurs, s'éparpillant au large comme une volée d'oiseaux aux ailes blanches. — L'enfant ne parlait que de la mer : il la voyait dans ses rêves, et parfois même en plein jour, à travers le brouillard gris qui emplissait la cour intérieure, il avait de malades hallucinations de côtes battues par le flot, et de grands espaces liquides traversés par des navires aux voiles gonflées. Parfois il prenait sur la cheminée un gros coquillage ; il l'approchait de son oreille, et, le cou enfoncé dans les épaules, les yeux pensifs, il écoutait pendant des heures ce bruit de mer, qui semblait venir de très loin, de très loin, à travers la coquille...

L'hiver fut exceptionnellement humide et froid, et je ne rencontrai plus le petit Gab sous le porche de la maison. Le médecin avait défendu expressément qu'on le laissât sortir. De temps en temps, je l'apercevais à la fenêtre, dont l'un des rideaux était soulevé. Ses yeux tristes et renfoncés erraient dans le vide et, sur la vitre claire, ses doigts maigres dessinaient de vagues formes de navires. Puis tout d'un coup ses regards s'arrêtaient sur la croisée

où j'étais en observation, et, se sentant épié, d'un geste rapide il tirait le rideau de mousseline. Vers le mi-mars, je ne le vis plus près des carreaux. Ses os le faisaient de plus en plus souffrir, ses jambes trop faibles ne pouvaient plus le porter et ses maux de tête redoublaient. Il passait maintenant des journées entières étendu sur son petit lit, feuilletant pour la centième fois le livre d'images où l'on voyait la mer et les grands navires aux voiles blanches. Il n'avait pas renoncé à l'idée de son voyage : « Quand partirons-nous ? » demandait-il à sa sœur ; et lorsque celle-ci lui avait expliqué qu'il fallait attendre le beau temps, il reprenait de sa voix grêle : « C'est que je suis pressé, je voudrais me guérir vite, bien vite, afin de ne plus te voir pleurer. » Et il se faisait indiquer les noms des villes par où l'on passerait. Il les connaissait déjà toutes par cœur : Chantilly, puis Clermont, Amiens, Abbeville et enfin la mer... « Une fois que nous serons là-bas, disait-il, je suis sûr que mes os ne me feront plus mal. » En attendant, il voulait avoir constamment près de lui le grand coquillage rose de la cheminée, et l'oreille appuyée contre les valves nacrées, il écoutait attentivement le bruit lointain de cette mer qui devait le délivrer de toutes ses misères.

Vers Pâques je n'entendis plus le sourd tressaillement de la machine à coudre. On ne travaillait plus dans l'appartement de l'entresol, et pourtant une lueur de lampe, durant l'une des fenêtres très avant dans la nuit, indiquait qu'on y veillait toujours, près du lit de l'enfant malade. — « Il est au plus mal, murmurait la concierge en serrant instinctivement contre ses jupes un gros garçon joufflu, il n'en a pas pour longtemps... Le pauvre, ce sera une délivrance!... » — Un matin, je me croisai sous le porche avec un étroit cercueil porté par deux croque-morts et suivi de la famille... C'était le petit Gab qui partait enfin pour son voyage vers la mer insondable de l'Inconnu.

André THURMEL.

femme manœuvra les lourds panneaux de bois, les terra de lours loquets de fer, et tout bien clos, revenant vers la cheminée, elle alluma un candélabre qui éclaira brusquement la pièce. Sur un guéridon, deux couverts étaient disposés et un en-cas, composé d'une volaille froide, de pâtisseries et de fruits, attendait. Les deux amants revinrent l'un vers l'autre en souriant :

— Eh bien, êtes-vous satisfait ? dit Florence, en attirant Bernard auprès d'elle.

Vous voyez qu'on vous obéit avec une soumission exemplaire.

Le jeune homme hocha la tête et avec une mélancolie soudaine :

— Oui, vous êtes prévenante et gracieuse, c'est ce qui vous fait si tendrement chérir, mais je vous voudrais peut-être moins aimable et plus aimante.

— Vous jouez sur les mots, dit Florence en riant.

— Oh ! je ne plaisante pas, reprit Bernard, je sens que vous n'avez pas

pour moi la tendresse forte et passionnée que j'ai pour vous.

— Une scène de jalousie ?

— Dieu, non. Je ne vous reproche que de l'indifférence.

— Il me semble qu'une femme qui vous reçoit chez elle, au risque de se perdre, prouve bien, en effet, que vous lui êtes indifférent.

— Pardonnez-moi, Florence, je suis ingrat, je le sens, mais c'est plus fort que moi, il faut que je me plaigne, je suis trop



...L'homme se trouva saisi et attiré par celle qui l'attendait.
Page 448

malheureux. Je vous aime, un peu plus chaque jour, et je ne parviens pas à vous attacher plus étroitement à moi.

— Mais, je ne suis pas libre : j'ai un mari. Je suis obligée de m'en souvenir, lorsque vous paraissez si bien l'oublier... M'attacher plus étroitement à vous, le puis-je ?

— Cela dépend de vous. Mais en avez-vous le désir ? C'est un singulier état d'esprit et de cœur que le nôtre. Au début de nos relations, d'instinct vous qui faisiez des avances, c'était moi qui restais, non pas indifférent, mais défiant...

— Grand merci.

— Oh ! je vous en prie, ne prenez point en mal ce que je vous dis. Cela est nécessaire, pour que je vous explique ce que j'éprouve de douloureux... Vous savez fort bien qu'entre nous deux il y avait un obstacle difficile à franchir...

Ils se regardèrent, un peu gênés par le souvenir brusquement évoqué de Daniel. L'ombre noire du prêtre, qui avait obscurci si souvent leur commune pensée d'amour, semblait, en cette minute, se faire plus opaque et plus sombre. Bernard secoua la tête et reprit avec force :

— Ce qui nous éloignait l'un de l'autre, autrefois, devrait nous mieux rapprocher à présent, car nous partageons la faute, et le remords en est moins lourd à deux.

— Le remords ? protesta Florence. Vous êtes fou ! Quel crime ai-je donc commis ?

— Vous avez détruit les espérances, brisé le cœur, anéanti l'avenir d'un homme.

— Quels grands mots ! Savais-je qu'il pousserait les choses à l'extrême ? Si tous les fiancés, qu'on n'épouse pas, entraient dans les prisons, mais les églises seraient insuffisantes ! Soyons sérieux. Vous étiez en train d'expliquer à l'instant que c'était moi qui vous avais fait des avances. Est-ce bien cela ? Vous ne répondez pas. Eh bien ! oui, c'est vrai, je vous ai fait des avances. Vous me plaisiez, Bernard, et je vous trouvais réservé et ironique, cela me contrariait extraordinairement. Je me suis, un peu plus que de raison, piquée de cette froideur et j'ai voulu la faire cesser. J'y suis arrivée. Allez-vous me le reprocher et vous en plaindre ?

— Ce n'est pas cela que je vous reprocherais et dont je serais tenté de me plaindre. C'est, m'ayant amené à vous aimer comme vous le voulez, de ne m'aimer pas comme je le voudrais.

— Eh bien, dites un peu comment vous le voudriez.

Elle était si provocante, si belle, que Bernard jessant, il la prit dans ses bras, la serra, comme s'il voulait la faire enfoncer en lui, toute, et la bouche contre son oreille :

— Je ne me contente plus d'être, pour vous, une récréation de quinzaine. Je vous veux plus et mieux. Ces fâces rondeaux, que vous m'accordez, dans ce pavillon, ne sont pas des apaisements pour mon désir. Je vous quitte affolé de votre beauté, brillant de vos caresses et il me faut attendre de longs jours, avant de vous revoir. Si vous m'aimiez, vous ne supporteriez pas si tranquillement une séparation dont vous souffiriez tout ce que moi.

— Voyons, Bernard, vous êtes tout à fait déraisonnable. Mais je suis bonne et je veux vous traiter doucement. Je vais rentrer à Beaumont, je m'arrangerai pour abrégé notre séparation.

— Mais à Beaumont qu'y aura-t-il de changé ?

— Nous pourrons aller à Paris et nous y rencontrer.

— Encore les rendez-vous de nocce, dans les petits appartements ou les chambres d'hôtel !

— Trouvez mieux.

— C'est facile : quittez votre mari, et venez avec moi.

A cette proposition énorme, énoncée avec tranquillité, elle le regarda d'un air inquiet, comme si elle pensait qu'il devenait fou. Mais il était parfaitement calme. Elle hochla la tête avec découragement et d'un ton lassé :

— Mon Dieu ! mais c'est qu'il a l'air de parler sérieusement !

— Oui, certes ! La pensée que vous viviez auprès de cet homme, et que je vous partage avec lui, m'est odieuse. J'ai beaucoup réfléchi avant de vous tenir ce langage qui vous surprend si fort. Et c'est après avoir pesé toutes les conséquences de ce projet que je vous le propose. Partons tous les deux, allons en Italie vivre librement. Vous divorcerez et je vous donne ma parole que vous serez ma femme.

Elle se mit à rire doucement :

— Vous arrangez bien les choses. Mais, en conséquence, vous croyez qu'un tel scandale est nécessaire ? Nous serions bien avancés, l'un et l'autre, quand nous aurons fait cette bêtise de gâcher notre situation dans le monde, pour obtenir cet avantage de pouvoir déjeuner et dîner ensemble tous les jours ? Qui me dit que je vous plairais, si vous me voyiez depuis le matin jusqu'au

soir ? On se lasse vite d'un amour sans intermède. Vous me paraissez vous plaindre de ce qui fait le plus grand avantage de notre liaison.

Bernard ne disputa pas. Il répéta douloureusement :

— Vous ne m'aimez pas, Florence.

Elle ne disputa pas non plus, mais elle usa de l'argument le plus sûr qu'ait une femme pour prouver à un homme qu'elle l'aime. Sa tête se pencha pâissante, ses bras se nouèrent autour du cou de Bernard, sa gorge soulevée se pressa contre la large poitrine du jeune homme, et lèvres à lèvres, avec un grand soupir elle s'abandonna dans ses bras.

IX

Onze heures venaient de sonner au clocher de l'église de Favières et le curé, ayant dit ses prières, se préparait à gagner sa chambre pour se coucher, lorsque des coups heurtés avec force ébranlèrent la porte de la maison. L'abbé Daniel seul était encore debout au presbytère. Sa mère et sa servante étaient montées depuis longtemps et dormaient. Il prit la lampe et, traversant la cuisine, il gagna le vestibule et ouvrit. Dans la nuit noire, il vit un enfant assis sur le pas de la porte, dans une attitude de découragement et de lassitude inexprimables. En reconnaissant le curé, éclairé par le rayonnement de la lumière, l'enfant se mit debout avec effort et montra un visage trempé de larmes.

— Qu'y a-t-il donc, mon ami ? demanda le prêtre. Comment es-tu à ma porte, au milieu de la nuit, et pourquoi pleures-tu ?

— Ah ! monsieur le curé, gémit l'enfant, c'est maman qui m'envoie vers vous, et je pleure parce que mon père est si malade que le médecin de Maisoncelle dit qu'il va mourir...

— Entre, mon garçon, dit doucement l'abbé Daniel.

Il emmena le petit bonhomme dans la salle, et là, auprès du feu, le faisant asseoir, il l'interrogea doucement :

— Comment t'appelles-tu ?

— Jean...

— Et ton nom de famille ?

— Malafert.

— Où demeurent tes parents ?

— A Maisoncelle, près de Fresqueville, à une lieue d'ici...



— A Maisoncelle ? Dans les bois, donc ?

— Oui, monsieur le curé, mon père est sabotier.

— Ah ! je sais, oui, fit le prêtre. Et qu'est-ce qui lui est arrivé, à ton père ?

— Depuis quinze jours, il est couché sans pouvoir faire un mouvement, d'une fièvre qui lui est venue, et aujourd'hui le médecin dit qu'il va passer. Alors maman m'a envoyé vous chercher... « Cours, qu'elle m'a dit, va chez le curé de Favières, il ne craindra pas de se déranger, même au milieu de la nuit, pour de pauvres gens qui sont dans la peine... Il ne faut pas que le père s'en aille sans consolations... » Alors j'ai pris mes jambes, et me voilà.

Les larmes recommencèrent à couler des yeux de l'enfant, traçant jusqu'à sa bouche tremblante un double sillon amer. Le curé, le front penché, la figure grave, assistait à cette douleur et voulut essayer de la consoler :

— Ne pleure pas, mon petit, tout n'est peut-être pas désespéré. La miséricorde de Dieu est infinie, et, si tu le pries bien, il te prendra en pitié et te conservera ton père. Réponds : as-tu faim ? Veux-tu manger ?

— Oh ! non, monsieur le curé, j'ai trop de peine...

— Alors, attends-moi, une seconde, je vais me chausser, prendre mon manteau et je t'accompagne.

— Merci bien, monsieur le curé.

Quelques instants se passèrent, puis l'abbé Daniel reparut, tenant en main une lanterne allumée.

— Il doit faire noir dans les bois, prends ma lanterne.

— Oh ! monsieur le curé, je connais bien le chemin, et puis il y a de la lune ; mais c'est égal, je vous éclairerai, pour que vous ne risquiez pas de butter dans une ornière.

Ils partirent. Le bourg de Favières était endormi. Le cabaret même était sombre. Sur leur passage, des chiens hurlèrent dans une cour, au bout du pays, et, de ferme en ferme, se répondirent mélancoliquement dans la nuit. Ils allaient d'un bon pas, sans parler, et ne ralentirent leur marche qu'au bout de deux kilomètres, quand ils arrivèrent à l'orée de la forêt. Ils étaient alors à l'extrémité des terres de Fresqueville, et des bois, appartenant à Lefrançois, étaient enclavés dans ceux du gouvernement. Comme ils passaient sur une route, qui coupait le taillis, ils entendirent

non loin d'eux plusieurs coups de sifflet et, sur la terre sonore, des pas de chevaux retentirent.

— S'il vous plaît, monsieur le curé, dit le gamin, entrons dans le bois, voici les gendarmes.

— Pourquoi entrer dans le bois? demanda avec étonnement le prêtre.

— Parce que, sauf votre respect, s'ils nous aperçoivent, ils vont s'arrêter, nous questionner, et il ne faut pas qu'on nous voie causer avec eux.

— Pourquoi ça? répéta le curé, tout en suivant son guide, qui venait de franchir le fossé, et de cacher la lanterne sous sa blouse.

— Parce qu'il y a des gars dehors, ce soir, et qu'il ne faut pas avoir l'air de paraître mêlés à leurs affaires.

— Quels gars?

— Eh! des braconniers donc. N'avez-vous pas entendu siffler, tout à l'heure? C'était pour annoncer le passage des gendarmes... Et ceux-ci, qui aimeraient mieux être dans leur lit, sont à faire des rondes pour embêter le pauvre monde.

En ce moment les gendarmes débouchèrent d'une allée et, au pas de leurs chevaux, passèrent à dix mètres du curé et de son guide. Ils étaient deux, enveloppés dans leurs grands manteaux et de très mauvaise humeur, car le brigadier, en jurant, dit à son compagnon :

— Je crois que ce gremlin de Thiboré mouille son tabac pour le rendre plus lourd. Il ne brûle pas et voilà encore ma pipe éteinte...

— C'est pas une heure pour fumer dans les bois, dit sentencieusement le gendarme, on devrait être au pieu.

Ils passèrent et le curé reprit son chemin, sous la conduite du petit bonhomme. Ils n'étaient pas seuls, et les bois, ce soir-là, étaient peuplés d'invisibles hôtes. Vers onze heures, Bernard et Florence avaient quitté le pavillon et, par le perron de pierre, étaient descendus silencieusement dans le parc. La jeune femme reconduisait toujours Bernard jusqu'à une masure située à la lisière de Fresqueville, abandonnée depuis longtemps et que l'on appelait la loge à Babin. Un carrier y avait habité autrefois. Un hangar en ruines, y attendant, servait d'écurie au cheval du jeune homme pendant qu'il était auprès de M^{me} Lefrançois.

Les gardes serraient dans cette lutte des bourrées, du bois et des outils. Florence s'en était procuré la clef et, souvent, dans le silence de la forêt, les deux amants prolongeaient leur tête-à-

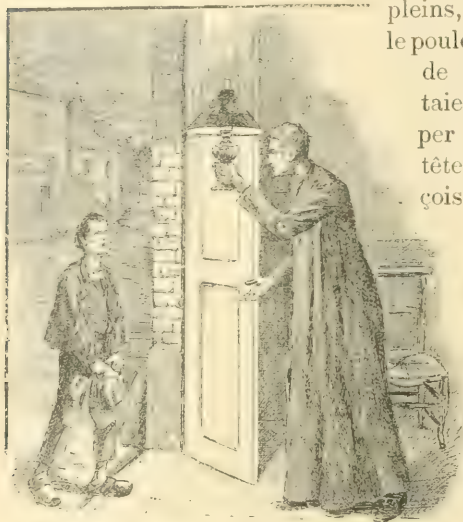
tête, assis, l'un près de l'autre sur un tronc d'arbre, dans la profondeur de la loge pleine de la senteur âcre des feuilles mortes. Ils étaient là, depuis un quart d'heure, la main dans la main, Lefrançois ne pouvant se décider à s'éloigner, lorsque la ronde avait passé. Ils ne s'en étaient pas inquiétés. Cette surveillance ne pouvait les troubler. Ils se croyaient bien en sûreté. Lefrançois dormait paisible et confiant. La nuit était à eux, appartenait à leur folie et à leur joie.

Cependant ils avaient tort de ne pas craindre. Jamais le danger n'est plus proche que lorsque la sécurité paraît plus complète. Lefrançois, qu'ils se figuraient dans sa chambre et rêvant de quelque belle spéculation, était éveillé, dehors et sur leurs traces. Le hasard avait tout fait. Le banquier n'avait aucun soupçon. On fût venu lui dire : « Votre femme vous trompe », il eût ri et dit au dénonciateur : « Mon ami, veillez sur votre ménage et ne vous occupez pas du mien. » Il était sûr de Florence et sûr de lui-même : on ne trompait pas Lefrançois ! Qui l'aurait osé ? Qui y aurait pu réussir ?

Jamais le mari, quand il avait dit bonsoir à sa femme, ne sortait de chez lui pour aller la déranger. Elle l'avait mis sur un bon pied : elle était maîtresse chez elle. Garantie de la sorte, Florence n'avait aucune crainte d'être surprise. Et, en effet, ce soir-là, Lefrançois avait respecté la frontière conjugale, comme d'habitude, et, ses comptes débrouillés, s'était dirigé vers sa chambre pour se mettre au lit.

Il suivait le couloir du premier étage, tous ses domestiques étaient, depuis longtemps endormis, lorsque regardant par une fenêtre, dans la cour, il lui avait semblé distinguer une raie de lumière à travers les volets du pavillon où Florence se tenait habituellement. « Comment ! Elle n'est pas encore couchée ? » se dit le mari avec une tranquillité parfaite. Qu'est-ce qu'elle peut faire si tard ? Elle s'abîme les yeux à lire quelque roman. Je la grondrai demain. » Il allait quitter la place, lorsque la raie de lumière disparut brusquement. « Bon ! La voilà qui monte. Je vais l'attendre et lui dire, tout de suite, ma façon de penser. » Mais quelques minutes s'écoulèrent sans que le pas de Florence se fît entendre. Et soudain Lefrançois eut l'inquiétude que quelqu'un d'étranger se fût introduit dans le château. Il était vigoureux et résolu. Sans hésiter, il descendit l'escalier et se dirigea à travers le rez-de-chaussée vers le pavillon.

Il marchait avec précaution. Arrivé au vestibule, il s'arrêta et pensant que, s'il avait affaire à des voleurs, il fallait qu'il pût se défendre, il ouvrit une armoire, prit son fusil de chasse, le chargea et, l'accrochant à son épaule par la bretelle, il poursuivit son chemin. Ce ne fut pas sans un battement de cœur qu'il ouvrit la porte du petit salon. Émotion inutile : il était vide. Mais, sur un



... Qu'y-a-t-il donc, mon ami? Page 452.

guéridon, deux verres à demi pleins, un couvert en désordre, le poulet découpé et les assiettes de fruits entamés, attestaient qu'on venait de souper et que c'était en tête à tête. La confiance de Lefrançois était si enracinée qu'il

ne pensa pas que sa femme fût de la fête. Ses soupçons se portèrent sur une jeune domestique qui coquetait, depuis quelque temps, avec un garçon du village.

Pourtant, il voulut savoir. Il alla à la porte, qui donnait sur le parc, et la

trouva fermée au pêne seulement. C'était donc par là qu'on venait de partir. Il souffla sa bougie, et sortant, il suivit le chemin qu'avaient pris ceux qu'il prétendait découvrir. Ils marchaient avec précaution et avançaient lentement, car, au détour d'un massif, et se détachant sur le fond plus clair du ciel, il les aperçut à une centaine de pas. Un homme et une femme, autant qu'il lui semblait. Il suivit la ligne des arbres, afin de rester dans l'ombre, et gagna sur eux. Il voulait tâcher de les reconnaître. Mais, arrivé à une vingtaine de mètres, le craquement d'une branche sous son pied attira l'attention de ceux qu'il poursuivait. Ils se retournèrent, regardèrent avec attention dans les ténèbres et reprirent leur marche. Mais c'était bien un homme et une femme.

Où allaient-ils ? Dans la direction des bois. Ils tournaient le

dos à Favières. L'homme était donc de Maisonneuve ou des Contredreaux.

Lefrançois voulut en avoir le cœur net. C'était un obstiné, et, ayant pris la peine de traverser le parc derrière les deux promoteurs nocturnes, il ne craignait pas de faire un bout de chemin de plus à leurs trousses. Il se sentait parfaitement rassuré. Sur l'épaule il portait un bon fusil chargé, et il marchait sur sa terre. Le sentiment de la propriété était un des plus puissants que pût éprouver Lefrançois. Et il n'admettait pas qu'on lui résistât chez lui. Maintenant ceux qu'il suivait ne prenaient plus de précautions et se donnaient le bras, pressés l'un contre l'autre, parlant à voix basse, en véritables amants. Ils avaient ralenti le pas, comme s'ils approchaient du but de leur course, et, en



.. Les gendarmes débouchèrent d'une allée. (Page 431.)

effet, ils étaient tout près de la loge à Babin. Le cheval, attaché sous le hangar délabré, reconnut probablement l'approche de son maître, car il hennit joyeusement.

Ce hennissement étonna beaucoup Lefrançois. Que signifiait cela ? La présence d'un cheval changeait tout l'ordre des suppositions que, depuis une demi-heure, le banquier avait faites. Il croyait avoir devant lui un gars des environs courtisant une des filles de sa maison. Et soudainement l'état social du galant changeait. Un paysan, à moins que ce ne fût un des riches fermiers d'alentour, ne serait pas venu à un rendez-vous, autrement qu'à pied. Il avait donc affaire à un bourgeois, à quelqu'un de la ville ou des châteaux. Cette découverte le troubla profondément. La modification du galant entraînait logiquement la modification de

la maîtresse. Et, pour la première fois, une angoisse lui serra le cœur : non pas encore soupçon, mais crainte confuse, et déjà commencement de colère. Il s'approcha de la masure, dans laquelle l'homme et la femme étaient entrés et, collant son front aux plâtres, il essaya de regarder dans l'intérieur. Tout était noir, mais s'il ne voyait pas, il entendait, et un bruit de baisers arriva à ses oreilles. En même temps une voix, qui était celle de sa femme, le fit tressaillir. Florence disait :

— Allons, il faut nous séparer, il est tard, je devrais déjà être rentrée...

L'homme ne répondit pas, mais un baiser vibra dans le silence. La sueur perla sur le visage de Lefrançois. Ses mains vaguement saisirent le fusil et l'armèrent. Il grinça des dents et, incapable de contenir plus longtemps la fureur qui le transportait, il prit son élan, et d'un coup de pied jetant bas la porte de la loge, il se rua tête baissée. Dans l'intérieur régnait une obscurité opaque devant laquelle il s'arrêta comme stupéfait. Un cri étouffé lui indiqua cependant la direction dans laquelle se trouvaient ceux qu'il voulait surprendre :

Il épaula son fusil et cria :

— Florence, je sais que vous êtes là, sortez à l'instant ou je tire.

Ce ne fut pas Florence qui sortit, ce fut l'homme, et avec une décision, une vigueur telles que Lefrançois n'eut pas le temps de faire feu. Culbuté, le banquier laissa échapper son fusil, et, sur le seuil de la masure, il lutta désespérément contre son adversaire, dont il ne voyait pas le visage, mais dont il sentait la poigne herculéenne. Grognant comme un sanglier, ruant de toutes ses forces pour tâcher de blesser l'inconnu, Lefrançois fit un effort surhumain qui le dégagea. Il saisit le fusil, et, dirigeant le canon, d'une seule main, à bout portant, il tira. A la lueur de la poudre, le visage de celui qu'il cherchait à tuer lui apparut, il vit aussi Florence, terrifiée, blottie dans un coin. Il cria :

— Bernard ! misérable !... Et vous, coquine ! je...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long.

Il reçut un coup tellement rude sur la tempe qu'il retomba assommé et ne bougea plus. Debout, en un instant, Bernard cria :

— Florence, où êtes-vous ?

— Ici, balbutia M^{me} Lefrançois du fond de l'ombre.

— Pas blessée ?

— Non. Mais vous ?

— Rien. Par miracle ! Le coup m'a brûlé les cheveux...

— Et lui ? demanda Florence en tremblant.

— Oh ! lui ! Je ne sais pas. J'ai trébuché de toute ma force... Il est là sans mouvement...

— Il faut voir...

— Je vais faire de la lumière... Donnez-moi la lanterne...

Une lanterne sans vitres était sur un tas de bûches. Florence l'apporta, et Bernard avec une allumette enflamma le reste de bougie qui s'y trouvait. A la clarté vacillante, les deux amants examinèrent Lefrançois, étendu, les jambes écartées, les bras en croix. Le sang lui sortait par le nez, et il était livide.

— Mon Dieu ! l'avez-vous donc tué ? demanda Florence épouvantée. Avec quoi l'avez-vous donc frappé ?

— Avec le premier objet qui m'est tombé sous la main, dit Bernard, en montrant une sorte de maillet en bois servant à fendre le châtaignier pour faire des lattes.

Florence agenouillée près de son mari lui tâta la poitrine, et anxieusement cherchait un battement de cœur. Elle poussa un cri presque joyeux :

— Il respire !

Mais Bernard :

— Alors qu'allons-nous faire ?

— Ah ! l'emporter d'abord... S'il doit survivre, il ne faut pas qu'il reste dans cette mesure et qu'on aille le chercher au fond des bois. S'il succombe, ce doit être chez lui, dans son lit...

— Mais que direz-vous, s'il reprend ses sens ? Quelle explication donnerez-vous s'il meurt ? Dans l'un et l'autre cas, voyez le danger...

Elle répondit impétueusement :

— Oh ! cela, nous verrons plus tard... Le plus pressé est de sortir d'ici ! Aidez-moi à le porter et retournons au château.

— Mais nous pouvons être rencontrés sur la route.

— Nous passerons à travers champs.

— Aurez-vous la force ?

— Il le faudra bien.

Elle saisit Lefrançois par les pieds, Bernard le souleva par-dessous les bras et, funèbre groupe, ils sortirent de la loge. Ils avaient près d'un kilomètre à parcourir pour arriver au château, et là que de difficultés à surmonter ! Mais ils ne les voulaient

même pas prévoir. Il fallait exécuter ce plan si difficile et si dangereux. Comment ? C'était ce qu'on saurait, au moment même, et sur place. En attendant ils marchaient lentement, méthodiquement, avec la ferme résolution d'aller jusqu'au bout, coûte que coûte. Ils parvinrent ainsi jusqu'à la lisière du bois. Une plaine les séparait du parc de Fresqueville. C'était la zone dangereuse, parce qu'on approchait des habitations et des chemins qui pouvaient être fréquentés. Ils reprirent un moment haleine. Florence avait les bras rompus, mais elle ne se plaignait pas. Le salut pour elle dépendait de son énergie.

La première elle dit :

— Repartons.

Mais comme ils reprenaient le corps inanimé, un pas se fit entendre sur la route, et la lueur d'une lanterne troua soudain l'obscurité à cinquante pas d'eux.

— Ne bougez plus, souffla Bernard.

Et le long du talus, dans le fossé, ils se blottirent, attendant anxieux la venue de ce piéton malencontreux. Il venait rapidement, et sa lanterne dansait au bout de son bras comme un feu follet.

— Il va nous voir ! murmura Florence terrifiée.

Bernard ne répondit pas, mais il se ramassa sur lui-même et fit un geste tellement significatif que la jeune femme demeura sans voix, sans souffle, éperdue. Cependant le passant s'avancait rapidement. Il arriva à dix pas de Bernard et de Florence, et, la lueur de sa lanterne blanchissant tout à coup les ténèbres, il découvrit au bord de la route un groupe effrayant à l'aspect duquel il s'arrêta brusquement. En même temps Bernard se dressa : il venait de reconnaître le curé de Favières.

— Daniel ! s'écria-t-il. C'est la Providence qui t'envoie !

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le prêtre.

— Regarde, dit le jeune homme.

Le curé fit quelques pas, leva sa lanterne et aperçut Florence, les traits bouleversés par la terreur, accroupie auprès de Lefrançois inanimé. Il joignit les mains avec stupeur.

— Oh ! mon Dieu ! Est-il donc mort ?... Et toi, Bernard, et vous, madame, que faites-vous là ?

— Par grâce, ne demande rien, et aide-nous à rapporter ce malheureux. Il y va de mon salut et de l'honneur de tous.

— Est-ce donc toi qui l'as frappé ?

— C'est moi !...

— Et pourquoi ?

— Il a essayé de me tuer...

— Que lui avais-tu donc fait ?

Le jeune homme ne répondit pas. Les traits du prêtre prirent une gravité soudaine. Il regarda M^{lle} Lefrançois qui ne faisait pas un mouvement, ne prononçait pas une parole. Et, soulevant le corps avec Bernard, il prit le chemin du château. Florence suivait machinalement, comme privée de pensée. Ils arrivèrent au parc, le traversèrent, pénétrèrent dans le pavillon, et, avec des précautions infinies, montèrent Lefrançois dans sa chambre. Placé sur son lit, le blessé parut éprouver une sorte de bien-être. Il respira et, comme l'abbé Daniel se penchait sur lui, cherchant à surprendre le réveil de la vie, les yeux de Lefrançois s'ouvrirent, d'abord vagues, et se fixèrent sur le visage du curé. Un amer sourire passa sur ses lèvres, il fit un effort pour se soulever, mais avec un gémissement il retomba en arrière.

— Éloignons-nous, dit Bernard à l'abbé Daniel. Il ne faut pas qu'on nous trouve ici. Ce serait tout perdre. Madame prêterait un accident. Son mari aura eu un étourdissement, sera tombé sur l'angle d'un meuble. Ce qu'il faut d'abord, c'est égarer les premiers soupçons. Si le malheureux survit, on verra à se défendre. S'il meurt, il faut qu'il emporte le secret avec lui.

— Partons donc.

L'abbé Daniel n'avait pas échangé un regard avec Florence. Il s'était détourné d'elle, il ne lui avait point parlé. Et elle, comme annihilée par la présence du prêtre, n'avait point fait entendre le son de sa voix. Au moment où il partait, elle eut cependant un mouvement pour aller à lui. Il s'en aperçut, baissa les yeux et, pour la première fois, s'adressant à elle, il dit de sa voix grave :

— Dieu ait pitié de vous, madame !

Et, inclinant la tête, il passa. Derrière lui, Bernard, après quelques rapides paroles échangées avec Florence, descendit et ils se retrouvèrent dans le parc. Tout était silencieux, endormi. Nul n'avait surpris leur funèbre arrivée, ni leur furtif départ. Ils gagnèrent la route. Là, Bernard arrêtant l'abbé Daniel :

— Ami, il va falloir que je te quitte. Les instants sont précieux pour moi, et je devrais être bien loin déjà... Mais comment partir, sans te donner l'explication de ce que le hasard vient de te faire surprendre.

— Je ne veux rien savoir, dit avec force le prêtre. Ce que j'entrevois de la vérité me paraît trop lamentable pour que je ne souhaite pas ignorer le reste.

— Ne juge pas trop sévèrement cette pauvre femme, dit Bernard...

— Je ne veux pas la juger. Je n'avais qu'un désir, c'était de l'oublier. Elle ne me l'a pas permis...

— Mais, moi, moi, Daniel, s'écria le jeune homme avec désespoir, me pardonneras-tu ?

— Toi, Bernard, dit le prêtre avec douceur, je te plains de toute mon âme.

Avec des sanglots, le malheureux se jeta dans les bras que lui ouvrait son ami d'enfance et là comme dans un refuge, il épancha son désespoir, et se laissa aller à la douceur de se plaindre et de pleurer librement.

— Ah ! que suis-je devenu ? Et est-ce moi qui ai commis cette action abominable ! Un meurtre ! Comprends-tu ? En un instant, et par la force seule de la fatalité, j'ai frappé ! Je ne le haïssais pourtant pas, cet homme. Et il a fallu que, pour me défendre... Car je n'ai fait que me défendre, crois-le bien ! Et maintenant je regrette de ne pas l'avoir laissé me tuer... Mais sa femme, sa femme était là, et je ne pouvais l'abandonner à sa merci... Oh ! épouvantable engrenage des fautes qui de l'adultère conduit au meurtre, implacablement. Que ne puis-je revenir en arrière ! On commence dans un sourire heureux, gaiement, sans arrière-pensée, et on finit dans l'épouvante du crime, avec un remords qui ne s'apaise jamais !

Il s'était assis sur le rebord du fossé, et dans la nuit, près de son ami, debout, grave, qui l'écoutait la tête penchée tristement, il se lamentait, devenu faible comme un enfant.

— Bernard, si tu détestes ta faute, tu as déjà fait un pas dans la voie du relèvement. La miséricorde de Dieu est infinie. Implore-la, et tu seras pris en pitié.

— Ah ! mes yeux ne se tournent pas vers le ciel, s'écria Bernard. Je ne regarde qu'en bas, autour de moi, sur la terre, et tout m'y épouvante... Ce sont les hommes seuls que je crains. Ton Dieu, que peut-il contre moi ou pour moi ?...

— Il peut apaiser ta conscience, dit le prêtre avec force, rassurer ton esprit, te donner le courage d'affronter le danger que tu cours, et de supporter l'épreuve des plus grandes douleurs.

— Eh ! tu sais bien toi-même qu'il ne t'a pas défendu contre le désespoir...

— Il m'a rendu à la raison en m'appelant à lui. Prie-le, te verras.

Bernard se leva et, regardant son ami avec des yeux farouches :

— Daniel, je suis un homme : j'en ai les faiblesses, mais j'en ai aussi les énergies. Tu crains de me voir m'abandonner. Crois bien que je ne suis pas incapable de me défendre. Je me reprends, je rougis de ma lâcheté, et je me prépare à lutter. Le jour où il n'y aurait plus pour moi de recours qu'en la Providence, où il me faudrait abandonner toutes mes espérances humaines et perdre tout droit au bonheur, ce jour-là serait pour moi sans lendemain.

— Malheureux ! qu'oses-tu dire ? s'écria le prêtre avec douleur.

— La vérité, comme on la dit à son confesseur. Je suis incapable d'un renoncement à toutes les joies de la vie. Le bonheur ou le néant, Daniel, voilà la formule de mon avenir. Adieu !

Il pressa le curé de Favières, avec force, contre sa poitrine, et, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, il s'éloigna à grands pas. Le jour commençait à blanchir les cimes des futaies. Quand Bernard arriva à la loge à Babin, tout était ainsi que quelques heures avant. Le fusil de Lefrançois, qu'il avait oublié d'emporter, gisait déchargé d'un coup, près de la porte. Il le prit, l'accrocha à son épaule et sautant sur son cheval, il s'élança au galop à travers la forêt. En passant près de l'étang alimenté par le petit rû de Maisonceille, il jeta le fusil à l'endroit le plus profond, et, sûr de ne point laisser de preuves matérielles derrière lui, il regagna son logis.

X

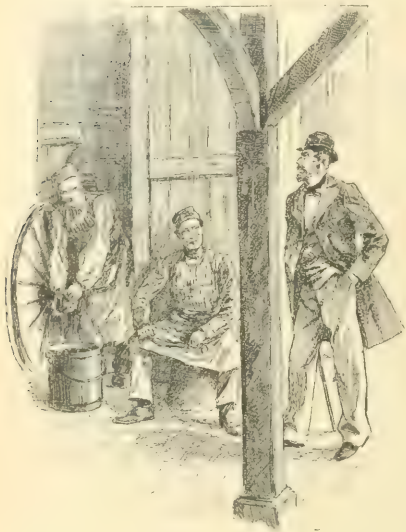
Tout d'abord le récit que M^{me} Lefrançois fit aux gens de la maison de l'accident arrivé à son mari ne rencontra point d'incrédules. Le médecin de Favières, le respectable M. Routier, appelé dès le matin, parut accepter comme satisfaisantes les explications de Florence. Il examina le blessé avec soin, se fit montrer le meuble contre lequel il y avait présomption qu'il était tombé. Il écouta la description de l'état dans lequel M^l Lefrançois l'avait trouvé au milieu de la nuit, il ne dissimula pas que le cas était

presque désespéré. Il y avait fracture de l'os temporal, épanchement dans le cerveau et perte complète du sentiment. Depuis le matin Lefrançois n'avait pas repris connaissance. Une médication énergique avait été commencée : sinapismes aux jambes, sangsues à la base du crâne, tout avait été inefficace. Le banquier demeurait étendu, la face contractée, les yeux fixes, le souffle

court, dans une immobilité complète.

— Il peut passer ainsi, avait dit le médecin, d'un instant à l'autre. Vous feriez bien de faire appeler un prêtre. Pour moi, je ne puis vous être utile à rien et je reviendrai ce soir, seulement.

Restée seule, Florence se prit à réfléchir. Vis-à-vis des gens de sa maison, elle devait se donner toutes les apparences du regret le plus sincère. Et tout d'abord il convenait d'exécuter ce que le docteur Routier avait conseillé et d'appeler un prêtre. Elle fut tirée de ses méditations par l'annonce qu'on lui fit de l'arrivée des lieutenants de son mari. Thiboré et



... Voilà une voiture dont ce pauvre Monsieur le maire. (Page 466.)

Malversin, avertis par le garde du château, s'étaient hâtés d'accourir. Ils marchaient dans la grande galerie du rez-de-chaussée anxieux, attendant des nouvelles précises, car ils étaient loin de croire à la gravité désespérée de l'état du maire. Dès qu'ils aperçurent Florence, ils s'élancèrent vers elle :

— Eh bien, Madame, que s'est-il donc passé ? Est-ce que nous ne pourrions pas voir M. Lefrançois ?

— Hélas ! il n'a pas repris connaissance, dit la jeune femme.

— Eh quoi ? Le cas est-il si grave ? De quoi s'agit-il ? Est-ce une congestion ? demanda l'ancien pharmacien.

— Je ne puis vous expliquer ce qui est arrivé. J'ai trouvé, ce matin, mon mari dans son cabinet, étendu sur le plancher, avec un coup terrible à la tête. Il sera tombé sur l'angle d'un meuble...

Mais à quelle heure, et comment? C'est ce qu'il n'est impossible de déterminer.

— Diable! diable! grommela Thiboré, en marchant lentement dans la galerie, voici qui est funeste! Et que dit le docteur Routier?

— Il ne peut se prononcer avant ce soir.

— Mais croit-il qu'avec des soins...

Florence baissa la tête, sans répondre, et parut tout à fait désespérée.

— Diable! diable! reprit le cabaretier. Pauvre M. Lefrançois! Un homme si vigoureux et si intelligent!... Ce sera un grand malheur pour l'arrondissement... C'est ce corbeau de curé, qui lui aura jeté un sort!

Malversin haussa les épaules. Il ne croyait pas à grand'chose, et aux influences occultes moins qu'à quoi que ce

ût. Si on lui eût dit : « C'est le curé qui a assommé le maire, pour se venger de lui », cela, il l'eût pu croire. C'eût été un fait matériel, positif, explicable. Mais un maléfice, un sortilège? Lui, l'esprit fort, il en souriait de pitié.

— Allons, dit-il à Thiboré, ce sont des sottises!... Le curé n'est pas sorcier. Il est assez dangereux par lui-même, sans qu'on aille le gratifier d'un pouvoir surnaturel... Non!

Il se tourna vers M^{me} Lefrançois :

— Pouvons-nous vous servir à quoi que ce soit? Disposez de nous...

— Je vous remercie. Mais pour le moment, je ne vois rien à faire. Si quelque modification dans l'état de mon mari se produit, je vous ferais prévenir...

Ils s'en allèrent. Thiboré soucieux, l'ex-pharmacien réfléchis-



...Il ne remarqua rien d'extraordinaire. Page 309

sant. Le ton et la tenue de M^{me} Lefrançois l'avaient mal impressionné. Il lui semblait que la jeune femme était trop calme et trop prudente. Elle paraissait en défiance et comme sur ses gardes. Pourquoi ? Cet accident, qui mettait le maire en danger de mourir, était mal expliqué. Y avait-il là un mystère ? Et lequel ? D'instinct Malversin se dirigea vers les communs. Il était tout naturellement porté à faire causer les domestiques. N'apprenait-on pas toujours par eux ce qui se passait dans la maison des maîtres ? Le valet de chambre justement était assis sur une bille de bois, devant la remise, et regardait d'un air absorbé le cocher qui lavait le tilbury de M. Lefrançois :

— Eh bien, dit l'ex-pharmacien, voilà une voiture dont ce pauvre M. le maire ne se servira plus, à ce qu'on prétend. Pauvre homme ! Un si bon vivant !

— Un bon vivant qui va faire un mauvais mort !

— Ah ! tous les morts sont mauvais, déclara Thiboré. Un chien vivant vaut mieux qu'un évêque enterré !

— Ça va faire du changement dans la maison, reprit Malversin.

— Pas des masses. On dit comme ça que Madame hérite...

— Belle veuve à consoler !

— Oh ! elle s'y est prise d'avance...

Thiboré et Malversin échangèrent un regard.

— Est-ce que M. Lefrançois s'en doutait ?

— Ma foi non, dit le valet de chambre. A moins que ce n'ait été d'hier soir... Et encore non, puisque Monsieur et Madame ont soupé cette nuit, en tête à tête, dans le pavillon.

— Soupé ?

— Oui, j'ai retrouvé, ce matin, les deux couverts...

— Et on avait mangé et bu ?

— Les deux verres avaient servi... Mais on n'avait pas mangé beaucoup... Une aile de poulet, et voilà tout, comme si Monsieur avait eu faim cette nuit, et que Madame lui ait tenu compagnie. Histoire de ne pas le laisser collationner seul...

— Ah !... Et c'est à la suite de ça qu'est arrivé l'accident ?

— Faut croire.

Thiboré et l'ex-pharmacien, très étonnés, essayèrent de tirer d'autres renseignements des domestiques, mais ce fut peu perdue : l'habileté avec laquelle Florence avait toujours dissimulé sa conduite, la garantissait contre la curiosité de ses serviteurs.

Rien de précis ne pouvait être avancé contre elle. Des vagues soupçons, de légers indices, des suppositions s'élevaient de point de départ aux confidences que venant d'entendre les uns qu'un autre, mais de ces comminçages ne sortaient aucune certitude. Cependant il y avait deux faits qui pouvaient devenir la base d'une enquête : M^{lle} Lefrançois avait un gendre et avait souper, en tête à tête avec quelqu'un, pendant la nuit où s'était produit l'accident.

Les deux compères reprirent le chemin de Favillères, sans parler. Malversin réfléchissait et Thiboré avec sa came d'écarpait les herbes mauvaises, sur le bord du fossé. Un peu avant d'arriver au village, l'ex-pharmacien s'arrêta, et regardant fixement le cabaretier :

— Dites-donc, Thiboré, si M. Lefrançois n'était pas tombé de lui-même ? Si on l'avait poussé ?

— Qui ça ?

— Eh ! savoir ! faut chercher ! Tout ce qui se passe au château n'est pas clair. Savez-vous que, si la dame Lefrançois l'écrite, l'affaire de cette nuit est fameuse pour elle.

— Pensez-vous donc que ?...

— Oh ! je ne l'accuse pas. Je tâche de comprendre... Si le mari a été assommé, il faut savoir pourquoi, où et par qui ?... Ne parlons de rien à personne. Attendons, et si nous découvrons le pot aux roses, nous verrons ce qu'il y aura à en tirer.

Ils entrèrent dans le cabaret de Thiboré. Le garde champêtre Frottier, assis devant une bouteille de vin blanc, les salua du geste et, comme ils venaient à lui, avec un gros rire il leur dit :

— Eh bien ! C'est pour dans huit jours la vente...

— Quelle vente ?

— Eh ! La vente du curé... Je quitte à l'instant Préval, l'huissier de Beaumont... On lui mettra ses nippes sur la route à notre calottin...

— Belle affaire ! On mènera peut-être avant M. Lefrançois au cimetière.

Il fallut raconter l'histoire. A mesure que Malversin exagérait dans son récit, Frottier manifestait de plus en plus d'étonnement ; enfin quand il en vint au passage déceint de l'huissier de Lefrançois, le garde champêtre trappa un grand coup sur la table et dit :

— Ça ne lui est pas arrivé chez lui : on se fêchait de nous ! L'hu

vu passer le maire, vers onze heures, au bout de son pare, cette nuit. J'arrivais au carrefour de la route de Fresqueville, comme il sortait de ses bois... Il avait un fusil en bandoulière et marchait avec précaution, comme s'il surveillait quelqu'un... Moi, j'étais de service avec les gendarmes pour tâcher de prendre les braconniers qui dévastent la chasse de Maisoncelle. Le maire avait peut-être voulu voir, par lui-même, comment les choses se passaient...

— Lui, s'en aller la nuit hors de sa maison pour quelques lièvres ou quelques faisans?... Allons donc!

— Enfin, il était, à onze heures, dans les champs, voilà ce qui est sûr. Je ne l'ai pas rêvé... Il est entré dans la forêt et a marché dans la direction de la loge à Babin... Au bout d'un instant je l'ai perdu de vue.

— Et qu'est-ce tu as fait alors?

— J'ai été rejoindre le brigadier Jacquet et son gendarme, qui droguaient à la Patte-d'Oie et nous sommes revenus par Bretoncelle... Vers onze heures et demie, on a tiré un coup de fusil du côté de Fresqueville... J'ai même dit à Jacquet : « Tiens, si c'était le maire qui s'amuse à tirer au branché... » Il m'a répondu : « C'est pas un exercice pour un magistrat municipal. » Il faisait froid, la nuit était claire. Nous sommes rentrés, sans nous occuper de ce qui se passait. Voilà.

— Et le maire avait son fusil?

— Oui, en bandoulière...

— La nuit? C'est bien extraordinaire.

— Tiens! Comme défense donc?

— Défense contre qui?

— Est-ce que je sais, moi!

— Évidemment, tu ne sais pas. Nous non plus, mais nous saurons. Il y a quelque chose là-dessous. Il faut chercher, pour découvrir la vérité.

— Quelle vérité?

— On t'expliquera ça plus tard.

Malversin, dont la curiosité était éveillée, ne perdit pas un instant pour procéder à une enquête. Il s'y prit habilement par des voies détournées et arriva à son but. En quelques heures, il apprit que les gendarmes avaient entendu tirer du côté de la loge à Babin, et de plus qu'ils avaient vu passer le curé de Favrières, cette même nuit-là, sous la conduite d'un petit gars qui portait une lanterne. L'abbé Daniel allait dans la direction de

Maisoncelle. Cette fois l'ex-pharmacien demeure réveillé. Il apprenait plus de choses qu'il n'avait prévu, et la situation, d'abord obscure, se compliquait singulièrement par la sortie certaine du curé et sa présence possible sur le théâtre même des événements supposés. Y avait-il une corrélation entre cette simultanéité apparition du curé et du maire ? Venaient-ils l'un pour l'autre ? Et existait-il une participation de l'abbé Daniel à l'accident dont M. Lefrançois était victime ? Ah ! si on pouvait, sinon le prouver, au moins l'insinuer ! Quel coup pour le prêtre ! Quelle revanche pour ses ennemis ! Quelle satisfaction pour sa victime ! Car Lefrançois n'était-il pas, et tout le parti radical avec lui, la victime des intrigues du curé ?

Se remémorant tous les détails qu'on lui avait donnés et tâchant de les coordonner comme eût fait un juge d'instruction pour établir la culpabilité d'un prévenu, Malversin en vint à vouloir examiner de ses yeux le terrain même, et, prenant son chapeau et sa canne, il se dirigea vers l'extrémité du parc de Fresqueville, dans la direction de la forêt. Arrivé au croisement des routes, il marcha vers cette loge à Babin, dont il avait été question dans tous les récits faits par le garde champêtre et les gendarmes. Il la savait abandonnée, depuis longtemps. Bien souvent, en allant faire sa provision de bourrache et de gentiane, il avait passé près de laasure. Il l'aborda avec méthode, faisant un cercle tout autour pour en examiner les environs. Il ne remarqua rien d'extraordinaire, si ce n'est la marque des fers d'un cheval toute fraîche imprimée dans la boue du sentier. Mais ce pouvait être la trace du passage des gendarmes. Il visita la loge extérieurement et, sous le petit hangar, il découvrit l'endroit où Bernard avait l'habitude d'attacher son cheval. Là le sol était piétiné et durci. Cependant le crottin laissé par l'animal prouvait que depuis peu il avait séjourné à cette place. Un reste d'avoine était répandu par terre. Évidemment l'animal avait mangé dans une musette attachée à sa tête.

Ceci intriguait fort Malversin. Il ne comprenait pas. Mais il se rendait compte que le cavalier de cette monture avait dû jouer un rôle dans l'affaire qui l'occupait. Il se décida à entrer dans la loge. Là, les indices, les preuves se multiplièrent. Deux grossiers tabourets, faits de souches de bois, étaient placés l'un près de l'autre, et la rude écorce de l'un d'eux retenait encore une frange de laine arrachée à un châle ou à un manteau de femme. Devant

L'autre siège, de petites lignes tracées dans la terre, régulièrement, comme avec des roues dentées, révélaient la présence d'un homme, dont les éperons avaient, à différentes reprises, rayé l'aire de la mesure. Le cavalier était donc venu dans la loge à Babin, il avait même l'habitude d'y venir, et une femme l'y rencontrait ou l'y accompagnait.

Malversin, lancé sur une piste qu'il ne cherchait pas, résolut de pousser ses observations et examina attentivement les murs de torchis. Quel ne fut pas son étonnement de trouver, sur la face opposée à la porte, le galandage broyé et labouré comme par un coup de feu. Il tira un canif de sa poche, et dans le trou de la muraille, il fouilla délicatement, ramenant les matériaux poudreux. Au bout d'un instant, avec du plâtre et de la glaise séchée, il recueillit dans sa main cinq ou six grains de plomb n°6, déformés par la violence du choc, comme si le coup tiré l'eût été à bout portant. Un coup de fusil dans la loge à Babin ? voilà qui était extraordinaire. Par qui et contre qui avait-il été tiré ?

Poussant ses recherches, Malversin en vint à ramasser le maillet qui avait servi d'arme à Bernard. Il l'examina avec soin, et sur la tranche, qui en contact avec le fer des coins était rugueuse, il découvrit des cheveux arrachés.

Cette fois, la clarté se faisait si grande qu'il n'était plus possible de douter. L'ex-pharmacien posa avec précaution le maillet sur un des billots de bois et sortit. Le coup de fusil tiré, le maillet tombé au milieu de la loge, les deux sièges rapprochés, le cheval sous le hangar, tout s'enchaînait avec une précision et une logique indéniables. Le fusil qui avait servi, c'était celui de Lefrançois ; les cheveux, qui encore adhéraient au maillet, c'étaient ceux de Lefrançois. La femme qui était dans la loge, c'était sa femme, et l'homme au cheval et aux éperons, c'était un amant. Surpris par le mari, l'homme avait défendu sa vie et frappé pour éviter le second coup de fusil que Lefrançois venait de décharger sur lui. C'était l'évidence.

La belle Florence, comme le laissaient entendre ses domestiques, avait pris l'avance sur les consolations auxquelles elle pouvait prétendre, et trompait Lefrançois, qui avait fini par s'en apercevoir. Mais l'amant, qui le découvrirait, si le mari, irrémédiablement assommé, ne pouvait parler avant de mourir ?

En suivant les routes de la forêt pour retourner à Favières, Malversin ruminait toutes ces choses et cherchait à arrêter un

plan de sa conduite. Que lui importait que M^{lle} Lefrançois eût un amant, et quel intérêt y avait-il, pour lui, à enlever les difficultés à ces gens-là ? Il ne leur voulait aucun mal, et du moment que le curé n'avait rien à voir dans l'affaire, dont-il bien politique de mettre la justice au courant de circonstances qu'elle ne découvrirait pas d'elle-même ? Pourtant le curé était sorti cette nuit-là. Les gendarmes l'avaient vu passer. A quelle heure était-il rentré ? Par quel chemin ? Le drame de la loge avait-il été ignoré par lui ? Ne pouvait-on l'y mêler par une manœuvre habile ? Quelle belle vengeance à offrir au maire expirant que de faire peser sur son ennemi la responsabilité de sa mort ? Mais comment ?

Il arrivait à Favières et suivait la grande rue du bourg, quand il rencontra le docteur Routier qui passait dans son tilbury, se dirigeant vers Fresqueville. Le praticien arrêta son cheval et dit à Malversin :

— Le maire a repris connaissance... On m'envoie chercher... Peut-être y a-t-il encore de la ressource...

L'ex-pharmacien bondit dans la voiture, et s'asseyant sur le siège à côté du père Routier :

— Je vous accompagne. Qui sait si je ne pourrai vous être utile, dans le cas où il y aurait une opération à faire...

— Ma foi, je ne vois pas bien quelle opération on pourrait tenter. Le pauvre homme a une fracture du temporal... Le trépan, c'est bien délicat... Nous nous trouvons évidemment en présence d'un épanchement sanguin dans le cerveau... Ah ! il s'est donné une fière tapé, pour avoir la tête si endommagée.

— Le maire est lourd, dit évasivement Malversin, et tombant de son haut...

— Oui. S'il a repris connaissance, il pourra peut-être nous expliquer ce qui lui est arrivé.

Ils entraient dans la cour du château. Par l'escalier d'honneur ils gagnèrent la chambre de Lefrançois. Sur le seuil, pâle et soucieuse, les attendait Florence. Depuis que son mari semblait avoir repris possession de sa pensée, elle vivait dans l'épouvante. Lefrançois ne prononçait aucune parole, mais son regard, errant autour de lui, était sombre et menaçant. Il acceptait les soins de sa femme sans résistance. Il ne lui en manifestait aucune gratitude. Il demeurait silencieux. Peut-être était-il incapable de parler ; peut-être se réservait-il pour le moment où il pourrait

parler de façon à se venger. Voilà ce que Florence se disait, en le veillant, dans l'anxiété de ce que lui préparait l'avenir. Malversin s'approcha du lit, en même temps que le médecin, et ce fut avec lui que Lefrançois échangea le premier regard. Une rougeur monta au visage du blessé, il fit un mouvement ; mais cet effort parut l'avoir accablé, il referma les yeux et parut perdre

de nouveau connaissance. Cependant le docteur Routier lui faisait respirer des sels violents qui amenèrent une réaction.

Le maire se ranima et pour la seconde fois essaya de se mettre en communication avec Malversin. Une agitation soudaine convulsa ses traits, il fit entendre une sorte de râle strident, comme s'il s'efforçait de parler et ne pouvait pas y parvenir.

— Il a quelque chose à me dire, s'écria Malversin, et il ne peut pas !

Les yeux de Lefrançois devinrent fixes, et un sourire douloureux passa sur ses lèvres livides. Il agita la tête.

— Vous voyez. Il voudrait parler... Comment faire, docteur, pour l'y aider ?

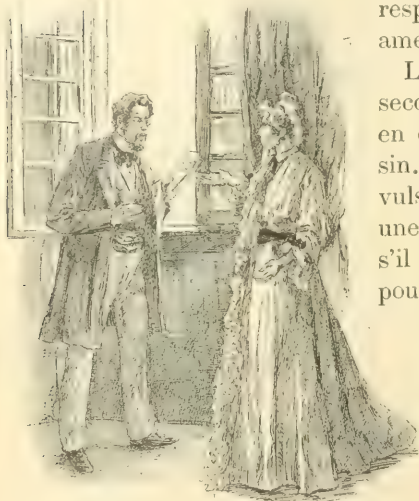
La main du blessé s'agita sur le drap, ses doigts se crispèrent.

— Pourrait-il écrire?... demanda l'ex-pharmacien.

Cette fois le regard du maire brilla, comme d'un rayon de joie. Malversin l'avait évidemment deviné. Ce qu'il voulait, c'était essayer d'écrire.

— Mon Dieu ! Monsieur, intervint Florence, tout ce que vous faites et dites là fatigue ce pauvre homme. Attendez qu'il ait repris un peu plus de force... Plus tard, nous verrons ce qu'on pourra risquer... Mais pour le moment ne nous occupons que de le soulager.

Le râle de mécontentement de Lefrançois ronfla de nouveau



... Il s'approcha de la fenêtre. «Page 172»

dans sa gorge, et sa physionomie eut une expression de grande anxiété.

— Voyez, reprit Malversin, il nous indique très clairement ce qu'il désire. Ne le contraindons pas, c'est la première condition à remplir. Docteur, voulez-vous que nous mettions sous sa main, une feuille de papier et un crayon ?

— Je m'y oppose absolument ! s'écria Florence. Vous allez le tuer !

— Et moi je l'exige, répliqua Malversin, c'est sa volonté, et il faut la respecter.

— Faites donc, mais vous serez cause d'un malheur... Et pourquoi, je vous le demande ?

— C'est à quoi Lefrançois va répondre lui-même.

Avec beaucoup de précaution, le docteur et Malversin soulevèrent la main du blessé et la placèrent sur une feuille de papier posée sur le lit. Entre les doigts, ils glissèrent un crayon que Lefrançois serra avec une force soudaine et que, d'un mouvement décidé, il fit marcher sur la page blanche. C'était un spectacle effrayant que celui de ce moribond, essayant de tracer sa pensée suprême d'une main défaillante. La sueur coulait le long de ses tempes, sur ses joues, tant l'effort qu'il faisait était grand. Bientôt, la puissance supérieure de la volonté dominant l'inertie de la matière, il parvint à exécuter quelques lettres, jambages énormes, comme ceux qu'aurait pu faire un enfant. Puis, arrivé au bout de ses forces, il poussa un soupir et, avec une pâleur mortelle, il s'évanouit.

— Qu'a-t-il écrit ? s'écria Malversin en s'emparant du papier, pendant que le docteur s'occupait de ranimer Lefrançois.

Il s'approcha de la fenêtre, et, avec une exclamation furieuse, montrant la page, il dit :

— Je le devinais bien qu'il avait quelque chose à me confier. Voyez...

Et, tremblés, de travers, confus, mais lisibles, il montra ces mots écrits par Lefrançois : *Assassiné... le curé...*

— Assassiné ! s'écria Florence en pâlisant, que signifie cela ? Invention d'un malade qui délire. Comment mon mari aurait-il pu être assassiné, et par qui ?

— Par qui ? s'écria Malversin. Ne voyez-vous pas qu'il le révèle lui-même !... Il n'a la force que d'écrire trois mots : *Assassiné... »* et : *« le curé »*... Il a la tête brisée, et son ennemi avéré,

public, mortel, est ce prêtre du diable... N'y a-t-il pas, là, une preuve évidente qu'il sait fort bien ce qu'il écrit, et que sa déposition, car c'en est une, n'est pas une invention de cerveau en délire. Au reste, cette affaire prend des proportions tout à coup si importantes et si graves, qu'il convient de prévenir le parquet.

— Y pensez-vous ? s'écria Florence. Quoi ! Lorsque tout prouve que rien de ce que dit ce pauvre homme n'est possible, puisqu'il a été trouvé dans son cabinet, par moi, dont vous ne récuserez pas, j'imagine le témoignage.

— Eh ! madame, dans son cabinet, ne peut-on s'y être introduit ? On tue très bien les gens chez eux, c'est même là qu'on les tue, la plupart du temps... Est-il besoin d'être sur les routes, pour être assassiné ?

— Mais, n'aurais-je donc rien entendu ?

— Votre chambre est au premier étage, le cabinet de M. Lefrançois est au rez-de-chaussée. Peut-être dormiez-vous ?

— Je n'étais pas couchée...

Malversin dirigea sur Florence un regard si singulier que la jeune femme n'insista pas davantage. Épouvantée, elle se dit : « Que soupçonne cet homme ? Comme il m'a regardée. Devine-t-il donc ce qui s'est passé ? Et comment pourrait-il le deviner ? Cependant cette insistance pour faire intervenir le curé de Favières et cet acharnement à recueillir le témoignage de mon mari, ne donnent-ils pas à penser qu'il a surpris quelque indice de ce qui s'est réellement passé ? Ou bien est-ce son fanatisme antireligieux seulement et le désir de compromettre un malheureux que Lefrançois haïssait, qui l'entraînent à ces dangereuses résolutions ? Et que signifie sur ce papier à côté de la révélation terrible : « assassiné » ces mots « le curé » ? Qu'a-t-il voulu, lui ? Est-ce une accusation atroce qu'il fait peser sur son ennemi ? Est-ce simplement l'indication de celui qui, seul, peut révéler la vérité ? Alors Lefrançois est plus maître de sa pensée que je ne l'ai cru, et tout est à craindre de lui, s'il retrouve des forces, car il dira tout. »

Une sueur d'angoisse glaça le dos de la jeune femme. Elle se vit en face de son mari, avec Bernard, ayant à supporter la responsabilité morale du crime, dont il n'avait été que l'exécuteur matériel, et perdue à tout jamais, retombant dans sa médiocrité, plus bas même, vivant avec le père Guépin pour seule ressource, après avoir connu l'indépendance et le luxe.

Elle frémit de colère et de pitié. Ses yeux se tournèrent vers des curiosités meurtrières, du côté du lit essé, pour s'assurer qu'il était toujours près de mourir. Elle ne pouvait supporter la pensée de le voir revivre. S'il se relevait de ce lit d'agonie, c'était fait d'elle, il n'y avait pas à en douter. Dans cette minute terrible de clairvoyance, elle connaît froidement le nouveau crime de souhaiter qu'il succombât. Elle se sentit capable de l'aider à mourir s'il ne s'y décidait pas de lui-même. Ce fut, moralement, une sorte de constatation de sa légitime défense, et elle comprit le poison, donné dans une tisane, l'oreiller retiré de dessous la tête, pendant une syncope, appuyé même sur la bouche, s'il le fallait. Elle vint à ce moribond, qui la menaçait si dangereusement, une haine féroce et se vit prête à ne reculer devant rien pour s'assurer l'impunité. Elle fut tirée de sa terrible rêverie par Malversin qui prenait congé.

— Je vous laisse, madame, avec le docteur Rouhier qui m'a promis de ne pas quitter M. Lefrançois. Je vais au télégraphe donner les instructions nécessaires pour qu'une information soit commencée, sans retard... Nous y avons tous intérêt, et je suis sûr que c'est le vœu de notre pauvre ami.

— Faites donc, monsieur, dit Florence, si vous croyez accomplir un devoir.

Restée avec le médecin, la jeune femme voulut savoir à quoi elle pouvait s'attendre.

— Que pensez-vous de cette manifestation, à laquelle M. Malversin paraît attacher tant d'importance? demanda-t-elle. Faut-il la croire raisonnable, ou n'est-ce qu'un effet de la fièvre et une preuve du désordre de ce pauvre cerveau endolori?

— Madame, je ne saurais vous dire. Si cet acte demeure isolé, si c'est la seule preuve de lucidité donnée par M. Lefrançois, il faudra ne l'accepter qu'avec une extrême réserve. Mais si le fait se répète, fortifié de preuves nouvelles, il sera possible de tenir compte de cette persistance, qui attesterait une volonté surprise et délibérée... Et ce serait bien grave.

— C'est fou! docteur. C'est l'hallucination d'un malade...

— A moins que ce ne soit le témoignage d'une victime.

— Quoi! Vous aussi?

— Écoutez, je dois vous dire combien, dès le premier examen, la blessure de M. Lefrançois m'avait paru inexplicable. Une telle fracture, pour une chute si peu violente?... Songez que le docteur

est d'une solidité très grande et que, pour le briser, il faut un choc formidable. Avant que le blessé n'intervînt par sa révélation, le coup que je constatais était incompréhensible. A présent tout devient simple... Un instrument contondant a frappé votre mari près de l'oreille. La plaie est visible, les cheveux sont arrachés. Jamais, en tombant contre l'angle d'un meuble, M. Lefrançois n'aurait pu s'abîmer ainsi...

— Mais comment aurait-on pu le frapper? Où, et avec quoi?

— Voilà où mes conjectures s'arrêtent. Je n'ai pas à rechercher le pourquoi et le parce que. Je limite mes investigations à la blessure. Mon rôle de médecin se borne là. Mais, pour moi, la blessure est le résultat d'un coup et, en mon âme et conscience, il n'y a pas eu là un accident, mais un attentat.

— Docteur, parlerez-vous ainsi à d'autres que moi?

— Si on me questionne, il le faudra bien.

— Mais que faire? Et que dire? murmura la jeune femme avec stupeur. Tout cela est bouleversant, incroyable. Croyez-vous à la seconde partie de l'accusation, si vous ne doutez pas de la première? Après « assassiné » il y avait sur le papier : « le curé », croyez-vous que ce soit M. Daniel qui ait tué mon mari?

— Oh! Dieu, non! D'ailleurs, rien ne prouve que ces mots « le curé » signifient que c'est le curé qui a frappé. On peut les entendre de plusieurs façons. Peut-être M. Lefrançois voulait-il dire que le curé savait quel était le meurtrier. Peut-être désirait-il le lui demander et nous allons bien loin chercher ce qui est peut-être tout simple. Se sentant très mal, M. Lefrançois a pu vouloir appeler un prêtre. Le curé? Qui prouve que c'est de son ennemi, le curé de Favières qu'il s'agit? Il y a d'autres curés dans le pays : celui d'Ourseamps, celui de Clinchamps... « Le curé », je ne lis pas, dans ces mots, la désignation d'un meurtrier... Ce serait vraiment absurde et à faire douter de la véracité de l'accusation très nette qui est tout d'abord formulée.

— Ah! Vous voyez!

— Mais tout n'est pas fini. La médication énergique que j'ai commencée peut dégager le cerveau du blessé, il parlera alors, et, en admettant même qu'il ne parle pas, il écrira, comme il l'a fait, et complétera sa pensée. Nous aurons des éclaircissements nécessaires, et tout deviendra raisonnable.

— Hélas ! ce qui ne se modifiera pas, c'est l'état de ce pauvre homme...

— Il ne faut pas désespérer, quelque le cas soit très grave.

Ils revinrent près du lit. Le blessé, toujours plongé dans le même torpeur, demeurerait immobile. Les quelques instants de lucidité, qu'il avait paru avoir, avaient été courts, et maintenant il était de nouveau retombé dans les ténèbres. Les heures se traînèrent ainsi, occupées par les soins que le médecin variait très habilement, mais sans résultat appréciable, par les lentes allées et venues au moyen desquelles Florence essayait de tromper son inquiétude, lorsque, vers trois heures, une voiture entra dans la cour et vint s'arrêter devant le perron, bientôt suivie d'un omnibus du chemin de fer. Et, avec un terrible serrement de cœur, la jeune femme vit descendre successivement trois hommes vêtus de noir, qui, sous la conduite de Malversin, pénétrèrent dans le vestibule. Le commissaire de police les suivait, accompagné par le greffier de la justice de paix, gourmé et menaçant dans sa lorgneur méchante de raté judiciaire.

Florence sortit et, sur le seuil du salon, les recut. Ils examinaient déjà tout, autour d'eux, avec une curiosité soupçonneuse. Malversin, qui les introduisait, leur avait fait la leçon en route, et ils étaient aussi prévenus que pouvaient l'être des magistrats décidés à ne pas s'en aller sans avoir découvert un criminel.

— Madame, dit Malversin, en présentant un petit homme chauve, à tête d'oiseau malade, voici M. le juge Hubert, qui vient pour instruire l'affaire...

— L'affaire ? interrompit M^{me} Lefrançois. Monsieur, jusqu'à ce qu'il me soit démontré que je fais erreur, je persiste à croire qu'il n'y a, dans le cas si triste qui nous occupe, qu'un malheureux accident. Au reste, je m'en rapporte à votre sagacité pour en décider...

La beauté de Florence commençait à produire son effet sur le juge. Il esquissa un sourire et d'une voix aigre, en regardant la jeune femme par-dessus son lorgnon, il répliqua :

— Croyez, madame, que je tiendrai un sérieux compte de ce que vous voudrez bien me dire. Je sais à qui j'ai affaire en venant ici, et je ferai tout pour ménager votre tranquillité... Le médecin qui a soigné M. Lefrançois est-il là ?

Le docteur Routier parut. Il se préparait à entrer dans des explications. Le magistrat le coupa d'un air impérieux :

— Le blessé est-il en état de m'entendre?...

— J'en doute.

— Ah! Cependant il a parlé, ce matin?

— Non, monsieur le juge, il n'a point parlé, mais a écrit...

— Oui, j'ai ici la feuille de papier... Mais ces indications sont bien sommaires et bien vagues... Pensez-vous que nous puissions obtenir davantage?

— Nous essaierons.

— Sans danger pour le blessé?

— Au péril de sa vie, je ne vous le cache pas.

— Il faudrait cependant savoir... Vous alliez me donner votre opinion sur la blessure, tout à l'heure. Je vous ai interrompu... Expliquez-vous à présent. Est-ce le résultat d'une chute?

Le regard de Florence implora le docteur. Le vieil homme baissa la tête, mais il répondit consciencieusement :

— Je ne le crois pas. En toute honnêteté je ne puis le croire.. Et cependant comment expliquer le fait?

— C'est mon affaire, dit sèchement le juge. Contentez-vous de m'éclairer... Je me charge du reste. Alors, suivant vous, coup porté par une main criminelle?...

— Cela est probable.

— Avec une grande force? Par une main vigoureuse?

— Avec une force terrible, et par la main d'un homme exceptionnellement vigoureux.

— Ah! Par une main d'homme? Dès maintenant, vous écarter l'hypothèse qu'une femme ait pu frapper?

— Même à deux mains et avec une massue, je ne crois pas qu'une femme ait pu produire une fracture pareille d'un seul coup...

— Ah! D'un seul coup? Il n'y a eu, pour vous, qu'un coup frappé?

— Pour cela, j'en réponds, par exemple...

— Bien.

Le magistrat jeta sur M^{me} Lefrançois un regard qui signifiait clairement : Vous voilà, vous personnellement, hors de cause jusqu'à plus ample informé, que Florence pâlit d'angoisse et de honte. Le juge ouvrit la porte de la chambre de Lefrançois, et sans même s'excuser, il entra comme chez lui. La jeune femme

le docteur Routier, Malversin et les deux hommes en question virent. Le magistrat s'approcha du lit, regarda le blessé, prit un intérêt judiciaire et se tournait vers un des deux hommes en noir :

— Docteur, voulez-vous, je vous prie, examiner M. Lefrançois?...

Il ajouta, pour le père Routier :

— Monsieur est le docteur Jolefroï, médecin légiste...

Le médecin de campagne s'inclina avec déférence, devant son confrère officiel et se mit en devoir de suivre l'expertise commandée par le juge. Florence, assise près de la cheminée, suivait terrifiée, les phases de ce drame dont seule elle pouvait comprendre la gravité et mesurer les conséquences possibles.

— Tout ce qu'a diagnostiqué mon confrère est plausible, déclara après un temps le docteur Jolefroï, et je le crois admissible... Le coup porté a été d'une violence extrême, et tel que par un athlète... Le coup a été unique... L'état du blessé est des plus graves, et me paraît devoir entraîner des suites mortelles...

— Pensez-vous qu'il soit possible de lui rendre assez de lucidité pour qu'il puisse nous répondre?

— Je ne le crois pas. Il doit y avoir, par suite de l'engorgement sanguin du cerveau, une aphasie complète...

— Peut-il y avoir connaissance?

— Momentanée, oui, puisque le blessé a tracé quelques mots ce matin...

— Peut-on essayer de nouveau de le faire écrire?

— C'est jouer sa vie.

— Est-il perdu sans ressource?

— Je le crois.

— Obéissons donc à ce que commande l'intérêt supérieur de la justice, dit le magistrat avec fermeté.

Les deux médecins alors penchés sur Lefrançois, avec des réactifs puissants, ainsi qu'avait déjà fait le docteur Routier, dès la première heure, s'efforcèrent de ranimer la sensibilité du moribond. C'était un spectacle terrifiant que celui de ces hommes disputant à la mort, dont les ombres déjà l'enveloppaient, ce malheureux, pour lui arracher le secret que seul il pouvait révéler. Mais tous les efforts demeuraient inutiles, et Lefrançois les yeux fermés, la lèvre décolorée, restait inerte. Au bout d'une heure le juge parut perdre patience. Après avoir fait dans la chambre

quelques pas, l'air soucieux, il se dirigea vers le commissaire de police et presque à voix basse :

— Allez me chercher M. l'abbé Daniel.

— Quoi! monsieur, s'écria Florence, en un instant levée, vous voulez?...

— Confronter le curé avec M. Lefrançois, oui, madame.

— Mais qu'attendez-vous de cette mesure?

— Peut-être une révélation décisive. Le curé de Favières a certainement, sur cette affaire, des renseignements personnels. Je veux le mettre en demeure de nous les fournir.

Il se tourna du côté du commissaire qui attendait, et d'un ton ferme :

— Faites vite, monsieur, prenez une des voitures qui sont en bas. Que, dans une demi-heure, M. l'abbé Daniel soit ici. Vous le prierez de vous accompagner. J'entends que vous soyez fort respectueux. Allez.

Un silence grave régnait dans la chambre. Florence s'était rassise épouvantée, et dans le lit, respirant avec effort, le blessé achevait de vivre.

Georges OHNET.

(*A suivre.*)

LE CURÉ DE FAVIÈRES⁽¹⁾

(Suite.)

XI

— Monsieur le curé, dit le juge, veuillez nous dire ce que vous savez sur la façon dont M. Lefrançois a reçu le coup qui le met en danger de mort...

Le prêtre leva ses yeux de douceur et d'innocence sur le magistrat, et répondit avec tranquillité :

— Monsieur le juge d'instruction, je ne puis répondre à la question que vous me posez.

— Prenez garde, interjeta M. Hubert, c'est en quelque sorte déclarer que vous êtes informé, c'est un aveu par préterition. Je vous signale la valeur de vos paroles.

— Je les ai pesées, monsieur. Mais je vous demande instamment de ne pas les détourner de leur vrai sens. « Je ne puis répondre » ne veut pas dire que je sais ce que vous me demandez et que je me refuse à le révéler.



... En mon âme et conscience, il n'y a pas eu de coup de main, dit le docteur. Page 179.

(1) Voir les numéros, depuis le 9 Octobre.

Il y eut une seconde de silence, pesant et comme oppressé. Le juge examinait le prêtre, et, le voyant si calme, si simple, si sûr de sa pensée et de sa conscience, il mesurait la portée de ce qu'il pouvait essayer pour le contraindre à parler contre sa volonté. Il se demandait, avec un peu d'impatience déjà, s'il y parviendrait. Ce jeune homme au visage ouvert, au front pur, lui paraissait irréductible. D'un côté, le souci élevé de la justice, l'âpre ardeur de réussir à éclaircir cette mystérieuse affaire, et, de l'autre, un respect involontaire pour ce prêtre qui se montrait si droit, si ferme, une intuition secrète qu'il n'avait rien à se reprocher. Le juge se tourna vers ceux qui assistaient à cette scène, et les regardant d'un œil dur :

— Que tout le monde se retire, dit-il, excepté le médecin et le greffier.

La chambre se vida, et, libre désormais de s'exprimer, seul pour ainsi dire en présence de celui qu'il interrogeait, car le greffier et le docteur étaient rendus muets par le secret professionnel, le juge s'avança vers le curé de Favières, et très nettement :

— Vous vous êtes absenté, la dernière nuit, monsieur l'abbé. Où êtes-vous allé ?

— Porter les secours de la religion à un mourant.

— Où cela ?

— A Maisoncelle.

— Qui pourra en témoigner ?

— L'enfant qui m'y a conduit.

— Vous a-t-il ramené ?

— Non, monsieur le juge.

— Et pourquoi ?

— Parce que si, pour aller chez des gens dont j'ignorais la demeure, j'avais besoin d'un guide, je n'en avais pas besoin pour retourner chez moi.

— Quelle heure était-il, quand vous êtes rentré à Favières ?

— Trois heures du matin, environ.

— Et vous étiez parti de Maisoncelle ?

— A onze heures.

— Deux heures pour faire une lieue ?

— La nuit était très obscure.

— Qu'avez-vous vu pendant le trajet de Maisoncelle à Favières ?

Le curé se tut et détourna la tête.

— Vous n'avez rencontré personne?

Même silence, mais nul embarras, nulle crainte. Il ne voulait pas répondre, voilà tout.

Le juge pensa : « Il sait tout, maintenant c'est très clair. Je le tiens. Mais est-ce lui qui a fait le coup, comme le prétendent les sectaires imbéciles qui l'ont dénoncé? C'est bien peu probable. Cependant sa situation obérée, les poursuites dont il était l'objet de la part de Lefrançois, les vexations continuelles qu'il avait à subir, tout cela pourrait expliquer un mouvement de colère. De plus, et ceci n'est pas à négliger, il a dû autrefois épouser la jeune femme, et c'est par désespoir d'amour qu'il est entré en religion. Une jalouse rancune n'a-t-elle pas été le suprême mobile du crime? »

Il revint à l'abbé Daniel, et comme à regret, il dit :

— J'espérais, monsieur le curé, obtenir de vous, et de bonne volonté, des renseignements sur l'affaire qui nous occupe. Je vois que vous paraissez décidé à ne point parler, à moins que je ne vous y contraigne par les moyens qui sont à ma disposition. Je vais donc y recourir. Je vous requiers de me dire toute la vérité.

— Monsieur, je vous ai répondu ce que j'avais à répondre.

— Bien.

Le silence s'établit de nouveau, pendant lequel la respiration du blessé se faisait entendre lugubre. Le juge reprit :

— Vous avez eu des difficultés sérieuses avec M. Lefrançois, dès son arrivée dans le pays. Ne vous poursuivait-il pas pour le remboursement de sommes dues par vous pour la construction d'une école?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes, de par ces poursuites, sous le coup d'une vente de vos meubles et hardes.

— Oui, monsieur.

— N'aviez-vous pas projeté de faire revenir M. Lefrançois sur ses intentions mauvaises à votre égard?

— Je savais que toute tentative serait inutile.

— Cependant si M. Lefrançois venait à disparaître, n'êtes-vous pas en droit d'attendre de sa veuve un traitement plus favorable?

— Je l'ignore.

— Ne pouviez-vous pas espérer qu'elle se souviendrait des relations que vous aviez eues avec elle?

— Rien ne m'autorise à croire que ce souvenir eût été bienveillant.

— Vous aviez dû autrefois épouser M^{lle} Guépin?

Le prêtre rougit, ses yeux se troublèrent, mais sa voix ne changea pas.

— Oui, tout ce que vous me demandez est exact, mais, en prenant l'habit que je porte, j'ai rejeté loin de moi tous ces souvenirs.

Le juge regarda le curé avec une attention extrême, et brusquement il demanda :

— Voulez-vous me jurer sur le Christ que vous ignorez par qui M. Lefrançois a été frappé?

Du geste, le juge montrait un crucifix suspendu dans l'alcôve au-dessus de la tête du mourant. L'abbé Daniel regarda l'image de son Dieu, il hocha la tête et d'un ton résigné :

— Non, monsieur, je ne le jurerai pas.

— C'est donc que vous le connaissez? interrogea M. Huber avec véhémence.

— Sur ce second point, pas plus que sur le premier je ne répondrai.

— Monsieur le curé, prenez garde! s'écria le juge, pâlisant de sa déconvenue.

— Monsieur, je n'ai rien à craindre : je fais mon devoir.

— Alors, monsieur, approchez, dit le juge en attirant le curé vers le lit de Lefrançois. Et vous, docteur, essayez de ranimer ce malheureux.

Le médecin approcha des narines de Lefrançois le flacon qu'il avait, une fois déjà, ressuscité. Une rougeur monta au visage du blessé, il ouvrit les yeux, et de ses lèvres, un sourd gémissement s'échappa. Devant lui, sombre et muet, il apercevait le curé de Favières. Que se passa-t-il, à cette minute suprême, dans le cerveau du moribond? Toutes les injustices qu'il avait commises, toutes les iniquités dont il était coupable se présentèrent-elles à lui, effrayantes et accusatrices, sur le seuil de l'éternité qu'il allait franchir? Eut-il l'intention de se repentir, voulut-il demander à celui qui était la plus innocente et la plus malheureuse de ses victimes, de lui pardonner et de demander pour lui l'indulgence dernière? Une larme jaillit de ses yeux et roula lente, sur sa joue. Il souleva sa main et, la dirigeant vers le prêtre, il fit un effort pour parler, pour exprimer sa pensée. L

juge, ardent à le comprimer, se penchait sur l'armoire à côté des sons sur les lèvres du mourant.

— Parlez, monsieur, parlez ! cria-t-il.

Le mourant se redressa par un effort désespéré, et fit entendre ce seul mot :

— Lui!... lui!...

— Que voulez-vous dire ? Le désignez-vous comme votre assassin ?

Une angoisse affreuse se peignit sur le visage de Lefrançois.

— Connait-il votre assassin ? reprit le juge.

Le malheureux, se débattant avec une énergie furieuse contre la paralysie qui lui liait la langue, devint blême et répéta sinistrement le mot unique :

— Lui!... lui!

En même temps il joignit ses mains et les tendit vers le prêtre, comme pour l'implorer.

L'abbé Daniel s'avança d'un pas, il regarda le mourant avec une pitié fraternelle, et parlant à son tour :

— Je vous comprends, moi, monsieur, lui dit-il. Je devine le débat de conscience qui vous bouleverse. Je sais que ce n'est pas pour accuser, mais pour implorer que vous voudriez parler. Je lis vos angoisses sur votre visage et je vais les faire cesser. Au nom de tous ceux à qui vous avez pu faire du mal, pendant votre vie, je vous pardonne et vous absous. Soyez en paix avec vous-même et avec Dieu.

On eût dit que le mourant, à ce moment, oubliait toutes ses souffrances. Une expression de calme et de douceur s'étendit sur ses traits et le transfigura. Il retomba doucement en arrière, et referma les yeux comme s'il ne voulait plus rien voir en ce monde. Peu à peu son souffle s'affaiblit, et, au bout d'un quart d'heure, pendant que le prêtre à genoux récitait auprès du lit les prières des agonisants, le blessé rendit le dernier soupir.

— Tout est fini, dit le médecin.

— Appelez M^{me} Lefrançois, fit le juge.

Puis se tournant vers le prêtre qui se relevait :

— Monsieur l'abbé, mon devoir serait de vous garder à ma disposition, mais, avant de prendre une décision, je veux en conférer avec M. le procureur de la République. Je vous laisse provisoirement en liberté, sous la surveillance d'un de mes agents.

— Que craignez-vous, monsieur ? dit le prêtre avec un tran-

quille sourire. Que je prenne la fuite? Ce serait donner la preuve que je suis coupable, et je suis innocent. Faites-moi surveiller, si cela vous plaît : mais ce sera bien inutile. J'attendrai vos ordres.

Le juge baissa la tête, sans une parole, et comme M^{me} Lefrançois rentrait, il fit signe à son greffier de le suivre et passa dans le salon. Auprès du lit, la veuve et le prêtre se trouvèrent en présence, séparés par le mort, comme ils l'avaient été par le vivant. Florence s'agenouilla; baissant la tête, elle fit une courte prière, puis jetant un regard vers la porte du salon restée ouverte, et par laquelle on pouvait l'épier et l'écouter, elle s'assura qu'à voix basse elle pouvait parler au prêtre.

— M'entendez-vous? demanda-t-elle, comme si elle récitait une oraison.

Il ne répondit pas et tressaillit. Son visage austère se fit plus triste et plus grave. Il continua sa prière. Ses lèvres remuaient, sans qu'un son en sortit. Il avait les yeux clos, comme pour s'isoler de tout ce qui l'entourait.

— Monsieur le curé, murmura Florence, vous avez mon sort entre vos mains. Il suffira que vous disiez un mot pour me perdre. Si vous gardez le silence, je suis sauvée. Que risquez-vous? Pas grand'chose. On ne peut sérieusement vous accuser. Vous démontrerez d'ailleurs facilement votre innocence; tandis que, si vous laissez soupçonner la vérité, Bernard et moi nous sommes perdus sans ressource. Il vous suffira d'un peu de courage et de patience pour nous permettre d'éviter le danger. Nul ne peut nous découvrir si vous gardez le silence. Un mot de vous et tout est fini.

Il continuait de prier et ne répondait pas.

— Est-ce que vous demeurerez insensible à mes supplications? reprit-elle. Faut-il faire appel à vos souvenirs? Vous ne pouvez vouloir qu'il m'arrive tant de malheur. Vous étiez bon, généreux, ne l'êtes-vous plus et dois-je croire que vous voulez vous venger de moi? Rien de plus aisé pour vous. Il suffira de dire que vous avez rencontré Bernard cette nuit. Mais Bernard est votre ami, vous avez pour lui une affection fraternelle. Si vous n'avez pas pitié de moi, au moins ayez pitié de lui. Puis-je espérer que vous le ménagerez?

Il demeura impassible, les regards tournés vers le mort qui, les yeux ouverts, semblait fixer ses prunelles immobiles sur le groupe inattendu formé, à son chevet, par les deux fiancés d'au-

trefois. Alors, voyant qu'elle ne pouvait même plus se faire entendre du prêtre, désespérant de le gagner à sa cause, Florence se décida à menacer :

— Prenez garde ! Je puis faire contre vous ce que vous refusez de faire pour moi. Vous êtes compromis, il suffirait d'un mot pour vous accabler. Si vous ne voulez pas être mon allié, je serai votre adversaire. Il faut bien que je me sauve, et je ne ménagerai rien pour y parvenir. Si vous êtes incapable de générosité, peut-être serez-vous capable de prudence. Nous laisser accuser, c'est vous jeter à l'abîme du même coup, car je ne vous innocenterai pas si vous ne m'aidez à m'innocenter. C'est tout ou rien. Nous nous sauvons ensemble, ou nous nous perdrons de compagnie. La vérité sera ce que nous voudrons qu'elle soit. Si nous nous tenons bien tous les trois, nous échappons à la justice, au scandale, au désastre. Si nous ne nous servons pas mutuellement, nous sommes à la merci : nous, des juges qui veulent nous démasquer ; vous, des ennemis qui rêvent de vous déshonorer. Le résultat vaut cependant la peine qu'on y songe et qu'on fasse un effort pour l'assurer. Me comprenez-vous ?

Il demeura muet et, les mains jointes, il acheva ses oraisons. Elle se leva alors, et, la face blême de colère, se penchant vers le prêtre qui ne paraissait même pas soupçonner sa présence :

— Avant ce soir, vous comprendrez que vous avez intérêt à rester d'accord avec nous.

Le commissaire entra, elle passa devant lui et se rendit au salon où le juge d'instruction, son greffier et le médecin légiste rédigeaient leurs notes sur la table.

— Quelles sont vos intentions, madame ? demanda le juge. Resterez-vous à Fresqueville ou rentrerez-vous à Beaumont ?

— Monsieur le juge, après les obsèques de mon regretté mari, je me retirerai probablement à Orcimont ; mais jusque-là, c'est ici que je dois rester.

— C'est bien, madame.

Le juge s'inclina et sortit. Mais il n'emmena pas tout son monde avec lui et Florence put se rendre compte que le magistrat avait laissé un agent au château. Était-ce pour la surveiller ou pour la servir ? L'un et l'autre sans doute, car l'homme veut offrir ses offices, pour le cas où M^{lle} Lefrançois éprouverait quelque embarras, et ne s'écarta point des alentours.

Pendant ce temps-là, le commissaire de police et l'agent mis à

sa disposition par le juge étaient rentrés à Favières avec l'abbé Daniel. Celui-ci, arrivé au presbytère, avait trouvé sa mère qui l'attendait. La pauvre femme, alarmée par les bruits hostiles que les partisans de Lefrançois répandaient dans le bourg, guettait l'arrivée de son fils. Elle l'entraîna dans sa chambre, et, là examinant silencieusement sa figure pâle et triste, elle attendit qu'il jugeât à propos de lui donner quelques éclaircissements. Lui, soucieux des inquiétudes de la pauvre femme, l'embrassa tendrement et, la faisant asseoir à ses côtés :

— Ne te tourmente pas, va, ma bonne mère, je sortirai intact de l'épreuve. Ces malheureux essayent de me perdre. Ils n'y réussiront pas, et je les confondrai avec l'aide de Dieu.

— Mais que veulent-ils enfin ?

— Maintenant il ne s'agit plus pour eux que d'exercer une basse vengeance en me compromettant dans les laides affaires où le maire a trouvé la mort.

— Tout est donc fini pour lui ?

— Il s'est éteint sous mes yeux, presque dans mes bras, et s'il avait pu parler, je l'ai compris, il m'aurait demandé pardon de m'avoir méconnu et tourmenté. Au moment suprême il a su la vérité, et il a fait la comparaison entre ceux qu'il appelait ses dévoués et celui qu'il déclarait son ennemi.

— Et la femme ? demanda avec hésitation M^{me} Daniel.

Le visage du curé se rembrunit :

— Ne nous occupons pas de cette pauvre créature. Il ne m'est pas permis de la juger. Mon maître divin ne l'eût pas fait. Détournons d'elle nos pensées.

— Oh ! mon enfant, ce que tu me dis là me remplit d'inquiétude. Que ne doit-on pas craindre d'une femme, quand elle n'est pas bonne ? Et celle-là, si frivole, si légère, si égoïste !... Fasse le ciel qu'elle n'ait pas intérêt à te sacrifier à sa tranquillité et à sa sécurité. Elle ferait bon marché de toi. Elle l'a déjà fait !

— Je n'ai rien à craindre, ma mère. Je suis fort de ma conscience.

— Je n'en doute pas. Mais de quoi ne sont pas capables les mauvaises gens du pays ?

— C'est une minorité. Tout ce qui est honnête sera pour moi.

— L'honnêteté est timide. On est mal défendu, mais on est très bien attaqué. En somme que veulent-ils ?

— Me forcer à quitter Favières.

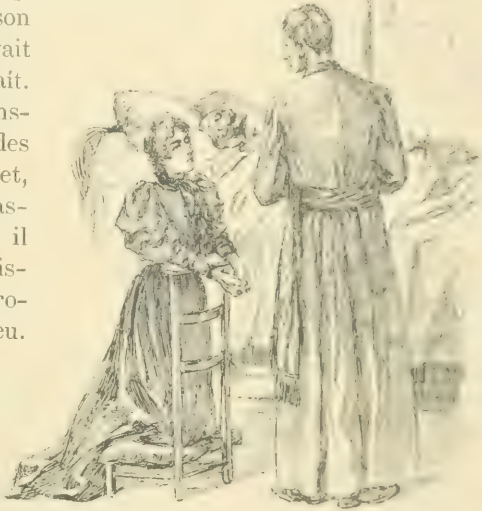
— Oh! que ne l'aurais-je fait, autrefois, quand je vous proposé? Avec cette femme, c'est le malheur qui suit comme nous!

Le curé ne répondit pas. Il ne voulait pas l'excuser. Au fond il lui-même une paix singulière régnaît toute de contentement et presque de fierté. Il avait vu la malheureuse à ses pieds, l'implorant, et il comprenait que, pour elle, le salut ne pouvait venir que de lui. Revanche des cruautés, des injustices, des mépris anciens. Il

était l'arbitre de son sort. Elle le lui avait dit et il le savait.

Il s'éleva en un instant, au-dessus des misères humaines et, dans une sorte d'as-somption morale, il goûta la pure jouissance de se rapprocher de son Dieu.

Qu'était l'humanité contemplée des hauteurs où planait son âme? Que valaient ses pas-sions, ses ten-



... M'entendez-vous? demandait-elle. (Page 186.)

dresses et ses haines? Quoi! Tant d'efforts, de peines, de souffrances, pour de si médiocres résultats. L'ambition satiste, qui n'avait qu'une durée fugitive, l'amour partagé, qui disparaissait aux premiers signes de caducité, et c'était si prompt! La haine qui succombait vaincue par la générosité, il venait d'en avoir la preuve, et qui pleurerait de repentir. Toutes ces agitations, qui aboutissaient à la même impuissance, au même néant, toutes et vaines manifestations du mal, en présence de l'éternité du bien.

A cette minute décisive de sa vie, il n'eut aucune hésitation. Il jugea qu'il avait suivi la bonne voie, celle qui mène au contentement.

ment de la conscience et il ne conçut aucun regret de ce qu'il avait autrefois considéré comme des sacrifices. Il s'estima heureux, en se comparant à ceux qu'il avait pu envier dans ses heures mauvaises, et avec ferveur il remercia le ciel de l'avoir, par des épreuves successives, mis à même de s'épurer et de grandir.

Sa méditation, si sereine et si consolante, fut interrompue par une rumeur qui grossissait sous ses fenêtres et, dans l'obscurité qui descendait, des clartés rougirent les maisons voisines. La première pensée du curé fut qu'un incendie venait d'éclater. Il s'approcha de la croisée et souleva le rideau. Une huée violente aussitôt s'éleva du pavé et monta, tandis qu'agitant des lanternes vénitiennes attachées au bout de bâtons, quelques polissons dansaient et chantaient. Et c'étaient des injures sur l'air du *Ça ira*, chant consacré des invectives tumultueuses et féroces.

Ah ! ça ira ! ça ira !
Tous les calottins à la lanterne ;
Ah ! ça ira, ça ira !
Tous les calottins on les pendra !

Des éclats de rire succédèrent à cet hymne du ruisseau, et sur la porte du cabaret de Thiboré, les consommateurs rassemblés firent avec les manifestants un brillant chœur. Le rideau levé laissait entrevoir la pâle figure du curé regardant avec tristesse ces gens qui l'insultaient sans raison, sans justice, avec cette stupide lâcheté des foules toujours cruelles parce qu'elles sont irresponsables. Une clameur monta de la place :

— Le voilà ! le voilà ! A l'eau ! Enlevez-le ! Coua ! coua !

Et les injures, les croassements, les menaces se croisèrent, montant vers ce juste, en même temps qu'une volée de pierres crépitait sur le mur, lancée par les plus acharnés de la bande. Le prêtre demeura debout devant la fenêtre, contemplant, avec une douloureuse stupeur, ce spectacle. Dans son cœur, pas une révolte contre la barbarie du traitement qui lui était infligé, pas une protestation sur ses lèvres. Il se rappela son maître attaché à la colonne du temple et flagellé pour avoir voulu sauver le monde. Il se jugea moins innocent que lui, moins torturé, et il accepta, résigné, le sacrifice. Une nouvelle clameur d'outrages s'éleva, accompagnée d'une nouvelle bordée de cailloux. Un bruit strident retentit, une vitre éclata, et un fragment de verre déchi-

rant le front du curé, le sang coula sur son visage. Alors, tout à coup, le prêtre laissa retomber le rideau, il s'approcha d'un crucifix attaché à la muraille, et regardant le divin image, il murmura : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Puis, s'agenouillant, il se mit à prier pour ceux qui venaient de l'insulter et de le frapper.

XII

Au palais de justice de Beaumont, dans son cabinet, le procureur général, debout devant la grande cheminée de pierre dans laquelle est encadré le portrait du chancelier de Mélinville, le rival de Harlay, causait avec M^{re} Espérandien. Le vénérable évêque était venu rendre visite à M. Goussard, son ami d'enfance, et, en tête à tête, le procureur et le prélat discutaient les phases probables et les conséquences possibles de la fâcheuse affaire Lefrançois.

— Tu comprends bien, mon ami, disait M. Goussard, que dans un conflit aussi déplorable entre l'autorité judiciaire et l'influence ecclésiastique, le gouvernement ne peut pas hésiter, quelles que soient ses opinions. Notre garde des sceaux est un jacobin, mais c'est en même temps un garde des sceaux, et on n' imagine pas comme un révolutionnaire devient promptement conservateur sous la simarre. Il sait fort bien que, s'il ne poursuit pas, ses ennemis politiques vont l'interpeller à la Chambre, sous la pression des journaux radicaux qui, déjà, ont commencé une campagne contre celui qu'ils nomment *le Curé assassin*. Tiens ! vois, les feuilles du département et celles de Paris, avec leurs vedettes, en gros caractères, pour tirer l'œil du passant dans les kiosques des promenades publiques, ou à la devanture des papetiers. Tu penses si le ministère est dans ses petits souliers. S'il poursuit, autre chanson : tous les journaux réactionnaires vont tonner contre ce qu'ils appelleront « un ignoble traquenard d'ultra-penseur. » Ils invoqueront le ciel, fustigeront les francs-maçons, diront que le matérialisme perd la France, et concluront en disant que c'est le Pape qui est cause de tout par ses concessions au régime démocratique.

— Mais la justice ? interrompit M^{re} Espérandien, avec un

peu d'impatience. Tu me parles de la politique, tu t'étends sur les ennuis de ton ministre. Il serait peut-être temps de penser aux angoisses de l'abbé Daniel, injustement accusé.

— Oh ! injustement...

— Crois-tu que ce soit un meurtrier ?

— Non.

— Crois-tu qu'il soit complice du coupable ?

— Ça, c'est autre chose.

— Mais quel intérêt avait-il à la disparition de Lefrançois.

— Aucun.

— Alors pourquoi se serait-il compromis ?

— Si je le savais, je tiendrais le fil de l'affaire et je pourrais arrêter l'auteur du crime.

— Est-ce un crime ?

— Je t'en fais juge toi-même : voici la déclaration bien rudimentaire, bien incomplète, mais formelle, écrite par la victime même : « Assassiné... » Et il ajoute aussitôt : « Le curé... »

— C'est fou !

— Non ! Ce n'est pas fou. C'est la vérité, et, qui plus est, la vraisemblance.

— Explique.

Le procureur général s'assit devant son bureau, et jetant à l'évêque un fin regard :

— Vois-tu, nous autres magistrats, nous savons presque toujours si un prévenu est innocent ou coupable. Mais, malheureusement, nous ne pouvons pas toujours l'établir et le prouver. De là tant de crimes impunis, et si peu d'erreurs judiciaires. On fait grand bruit de quelques condamnations, sur lesquelles il a fallu revenir parce qu'il a été démontré que les accusés n'avaient point commis les crimes pour lesquels ils étaient poursuivis. Mais, remarque bien que jamais l'erreur n'a pu être imputée ni à l'absence de clairvoyance du parquet, ni à l'aveuglement du jury. Toujours il y a eu des dépositions fausses, qui ont égaré la justice. Par conséquent, l'erreur, encore une fois, si rare, est imputable à la méchanceté des hommes et point à l'insuffisance des juges. Chaque fois qu'un prévenu est mis entre les mains d'un juge d'instruction, tu peux être sûr que le magistrat pénètre, jusque dans ses plus intimes replis, la conscience de celui à qui il a affaire. Il sait s'il est coupable, ou innocent, et quand il le relâche, le sachant coupable, et c'est fréquent, c'est qu'il n'a

pas le moyen de corroborer, par des preuves matérielles, sa culpabilité morale. Eh bien, dans l'affaire qui nous occupe, il n'y a pas de doute possible : ton prêtre est innocent, mais il connaît le coupable, il l'a aidé, sinon à commettre le crime, du moins à le dissimuler. Il a une part de complicité dans l'affaire. Et cela n'est pas seulement la conviction du juge Hubert, excellent magistrat, encore qu'un peu tatillon et tracassier. Mais c'est aussi celle du procureur de la République et enfin la mienne. L'abbé Daniel connaît la vérité, il tient la clef d'une affaire très délicate pour la justice, très ennuyeuse pour le gouvernement, car elle se greffe sur une agitation électorale à peine calmée. Il faut donc qu'il nous la donne, et que tu l'y encourages. Ce n'est pas pour autre chose que je t'ai prié de venir, ce matin, causer avec moi, non pas comme de chef du clergé à chef du parquet, mais de camarade à camarade et dans l'intérêt de tout le monde.

M^{sr} Espérandieu baissa un instant la tête et, après un petit temps de réflexion :

— Tu me parles beaucoup de vos ennemis, de vos dangers, tu te fais expansif et tendre, mais tu restes très fermé sur la question principale et si importante de la complicité au moins morale dont tu charges mon curé. Tu dis : « C'est la vérité et la vraisemblance. » Je te réponds : « Explique. » Et alors, tu te perds dans des considérations plus ou moins admissibles sur l'infailibilité des juges d'instruction et sur la puissance de pénétration des procureurs généraux. Je ne prétends pas m'inscrire en faux contre tant d'éloges, mais je serais plus édifié, si tu m'apprenais comment tu peux être si sûr de ce que tu avances. Voyons, démontre-moi un peu les rouages de ton piège à prendre les criminels, montre-moi les dessous de ta profession de défenseur de l'innocence. Tu as fait blanc de ton épée, tout à l'heure : tu n'ignoras rien de l'affaire qui nous occupe. On ne t'en donnait pas à dire, tu étais comme le solitaire, qui voit tout et qui sait tout. Eh bien, raconte. Je suis très désireux de partager ta conviction.

— Ah ! malin prêtre, dit en riant M. Goussard, on ne te fait pas marcher comme on veut, et tu es aussi retors qu'un vieux juge... Allons ! Puisqu'il faut absolument te renseigner, je vais ouvrir mon dossier... Je t'ai dit que le curé de Favieres était désigné clairement par la victime, non pas comme le meurtrier, mais comme celui qui pouvait le faire découvrir. Tout, dans l'attitude de Lefrançois, pendant les derniers instants de sa vie,

prouve jusqu'à l'évidence que ses sentiments de haine avaient disparu, qu'il ne voulait plus de mal à l'abbé Daniel, et que, bien au contraire, s'il avait pu se confier à lui, il l'aurait chargé de ses dispositions suprêmes. Le magistrat instructeur ne s'y est pas trompé, et si le curé avait voulu répondre aux questions qui lui étaient posées dans l'enquête préliminaire, et qui avaient pour objet de préciser les responsabilités, il sortait indemne de cette épreuve qui va peut-être devenir, pour lui, très redoutable, à cause de l'excitation grandissante des esprits.

— Mais comment expliques-tu que le curé de Favières qui était à Maisoncelle, au moment où le crime, — si crime il y a, — fut vraisemblablement commis, puisse être mêlé, même comme témoin, à cette mystérieuse affaire?

— Mon cher ami, il est certain que Lefrançois n'a pas été tué chez lui. Notre police, si insuffisante qu'elle soit, a travaillé depuis trois jours, et nous avons découvert des indices, qu'il ne m'est pas permis de te révéler, — car nous avons, comme vous autres, notre secret professionnel, — et qui ne nous laissent pas le moindre doute à cet égard. C'est donc en revenant de Maisoncelle, et vers minuit, que l'abbé Daniel a été mêlé, d'une façon ou d'une autre, et qui reste à élucider, au drame qui nous occupe. Il a très probablement aidé à rapporter la victime au château. L'a-t-il fait par intérêt ou par humanité? C'est ce que nous établirons, mais il est entré, cette nuit-là, à Fresqueville. Qu'y allait-il faire? Pourquoi s'en est-il éloigné? Pourquoi refuse-t-il de répondre? Il prétend être tenu par le secret de la confession. Qui a-t-il confessé? L'assassin ou la victime?

— L'assassin, à coup sûr, car il n'hésiterait pas à le dénoncer, s'il lui avait été désigné par la victime.

— Vraiment? dit avec ironie le magistrat. Même si c'était une femme.

— Une femme?

— Oui, la charmante M^{me} Lefrançois, par exemple. Tu sais qu'il a dû autrefois l'épouser, qu'il l'a aimée passionnément. Ne vois-tu pas, dans ce mutisme de ton prêtre, l'effet d'une générosité sublime? Tu vois si je lui fais la part belle. Il a surpris la jeune femme, il sait toutes les circonstances du crime, il est compromis, accusé, il se laisse perdre pour donner à celle qui l'a trahi, torturé, une grande idée de son caractère. Ah! il y aurait encore là dedans bien de l'ostentation humaine, et je vois à ta

physionomie que ce clinquant sentimental ne te paraît pas, et te paraît rabaisser singulièrement ton prêtre. Tiens, que, du reste, que ce sont de simples hypothèses. Mais ce que je te développe là n'est peut-être pas très loin de la vérité, c'en est même probablement une partie. En tout cas, c'est un joli système à soutenir pour un avocat. Et, dans mon temps, quand je défendais les scélérats au lieu de les accuser, j'en aurais tiré certainement quelque chose.

M^{sr} Espérandieu ne parut pas apprécier la concession que lui faisait son vieux camarade. Il réfléchissait. L'intervention, tant redoutée par lui, de M^{me} Lefrançois dans le débat, en ce qu'elle pouvait prêter à des commentaires fâcheux pour le curé de Favières, le rendait soucieux. C'était là, il le sentait bien, le point vulnérable de l'abbé Daniel. Par là on pouvait l'attaquer, le frapper, le tuer. Et, pour l'évêque, c'était non pas un prêtre qu'il fallait défendre, mais le clergé tout entier, rendu, comme toujours, solidaire d'un de ses membres par la malignité publique.

— Mais pourquoi fais-tu intervenir M^{me} Lefrançois dans l'affaire? Pourquoi y serait-elle mêlée? Quel intérêt aurait-elle eu à se défaire d'un mari avec lequel elle vivait en bon accord et qui subissait toutes ses fantaisies?

Le magistrat regarda tranquillement son interlocuteur, et répondit ces simples mots :

— Elle hérite.

— Voilà, dit le prélat, le *fecit cui prodest* dans toute sa rigueur. Elle hérite, donc elle avait intérêt à tuer. Mais le pauvre curé de Favières, quelle raison a-t-il de se perdre en dehors des considérations, d'un ordre purement sentimental, que tu as développées, tout à l'heure?

— Il en a une capitale, décisive, et même tellement puissante qu'elle m'en paraît invraisemblable : M^{me} Lefrançois, hier, après l'enterrement de son mari, a fait mander chez elle Phuisset chargé de poursuivre l'abbé Daniel, pour le compte de M. Lefrançois, et lui a donné ordre d'envoyer quittance des quarante-deux mille francs, pour le paiement desquels ton curé s'était porté fort.

— Quittance? répéta l'évêque.

— Quittance pure et simple. Eh bien, qu'en dis-tu? Si ce n'est pas une façon généreuse de le récompenser d'un service, c'est une manière diabolique de le compromettre.

M^{re} Espérandieu, à cette dernière et capitale révélation, ne put maîtriser son agitation. Il se leva, marcha dans le cabinet du procureur général à pas pressés, parlant tout haut sans aucun souci d'être entendu par le magistrat :

— Ce malheureux est la victime d'une machination affreuse !



... Un fragment de verre déchira le front du curé
(Page 490.)

J'en ai la certitude. Oui, la vérité se découvre à moi. Il a donné dans un piège, et tout seul il n'en sortira pas. Il est trop candide et trop simple. Quoi qu'il fasse, maintenant, on pourra tout tourner contre lui. S'il se tait, c'est l'exécution d'un hideux marché. S'il parle, c'est une infâme ingratitude. Richard avait raison, ce pauvre abbé est la proie d'ennemis contre lesquels il se débatta vainement !

Il revint à M. Gousard qui, appuyé à son bureau le menton dans sa main, le re-

gardait avec une clairvoyante patience, et s'asseyant près de lui :

— Mon cher ami, je ne te fais pas l'injure de penser que si tu m'as fait appeler, ce matin, c'était pour obtenir de moi, par la ruse, des renseignements utiles à ta cause. Je sais que, dans une affaire comme celle-ci, il y a d'abord l'intérêt de la vérité, puis l'intérêt de la justice et que ces deux intérêts-là ne marchent pas toujours d'accord, quoi que vous en disiez. Je t'estime cependant assez pour être sûr que tu ne te préoccupes que de la vérité.

— Oui, dit avec fermeté le procureur général. Aide-moi à la faire éclater.

— Autant qu'il sera en quoi de le faire. Mais pour tout dire, que tu m'autorises à voir l'abbé Daniel.

— Il est au secret.

— Je te donne ma parole de ne pas lui révéler qu'il y a eu de ce que tu m'as appris.

Le magistrat eut un fin sourire.

— Tranquillise-toi, je ne t'ai appris que ce que tu pouvais répéter.

L'évêque fit un geste d'admiration étonnée :

— Quoi ! Magistrat, même quand tu pourrais ne pas l'être ?

— Je crois qu'il me serait, à présent, impossible de ne pas l'être, tant l'habitude est prise. Je suis procureur général en causant, en me promenant, en mangeant et jusqu'en dormant, car je rêve souvent des affaires qui me préoccupent. Ces cauchemars sont la revanche de la nature. Tu veux voir ton prêtre : tu le verras.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Où ça ?

— Ici. Tu ne penses pas que je vais te faire aller à la maison d'arrêt.

Le magistrat toucha un bouton de sonnette. Un affranchi au parquet parut.

— Vous allez, monsieur, je vous prie, donner des ordres pour que le curé de Favieres soit conduit dans mon cabinet. Les gardes resteront dans l'antichambre, le portier entrera seul.



... Voyons, démontrons-nous un peu les avantages de nos pères.
Page 194

Le jeune homme s'inclina et sortit. Le procureur général dit à l'évêque :

— C'est l'affaire de quelques minutes. Par l'escalier intérieur, le parquet communique avec la prison. Nous avons, comme tu le vois, notre garde-manger sous la main.

M^{sr} Espérandieu ne répondit pas, il parut plongé dans une méditation que son ami respecta. Un bruit de pas au dehors, au bout de quelques minutes, rappela le prélat au sentiment du réel. Il regarda le magistrat qui s'était levé. Celui-ci lui dit :

— Oui, c'est le curé. Je vais donner ordre qu'on le fasse entrer, je te laisse seul avec lui. Vous pouvez parler librement. Personne ne pourra vous entendre.

Il sortit, l'évêque demeura assis, le dos tourné à la porte. Un froissement d'étoffe dans le silence, une respiration entrecoupée, l'avertirent que l'abbé Daniel venait d'entrer. Il se pencha un peu, et, debout près de la porte, il aperçut le curé de Favières. Respectueusement, mais sans humilité, le prêtre attendait. Son pâle et maigre visage avait encore maigri et pâli. Ses yeux tristes étaient ceux d'une victime, et le douloureux sourire de sa bouche cloquente attestait la rigueur de l'épreuve endurée.

— Approchez, mon enfant, dit doucement l'évêque, et asseyez-vous près de moi.

— Non, monseigneur, je ne le dois pas, répondit le curé en hochant la tête. Je suis accusé. Tant que mon innocence n'aura pas été proclamée, vous aurez le droit de me juger indigne et ma place est à vos genoux.

Il se courba devant son pasteur, mais celui-ci le releva et avec autorité :

— Je crois à votre innocence. Je ne vous ai jamais soupçonné. Je suis ici pour vous apporter le secours de mon autorité morale, et vous aider à vous défendre.

— Hélas ! monseigneur, comment puis-je le faire ? Le réseau, dans lequel j'ai été enlacé, est bien habilement serré. Je pourrais d'un mot le rompre. Mais ce mot, mes ennemis savent que je ne le prononcerai pas.

— Vous êtes donc lié, comme vous l'avez dit, par le secret de la confession ?

— Non, monseigneur ?

— Alors ?

— Alors le bâillon que j'ai sur les lèvres est tout aussi solide.

Il ne s'agit pas pour moi de me faire pur de vous, mais pur de monneur. Ce n'est pas le prêtre qui est coupable dans ce procès, c'est l'homme. Mais l'un est aussi ferme que l'autre et ne recule pas davantage.

— Vous connaissez donc le coupable ?

— Oui, monseigneur.

— Voulez-vous me le nommer, à moi, votre supérieur, lié comme vous par le même devoir ?

— Si vous l'exigez, monseigneur, j'obéirai. Mais je vous supplie instamment de ne pas m'y contraindre.

— Soit. Je respecte vos scrupules. Mais je vous demande de bien réfléchir aux conséquences de votre détermination. Vous vous sacrifiez à des malheureux qui savent que vous allez vous perdre, et qui ne font rien pour vous sauver.

— Ils ne peuvent rien.

— Ils peuvent s'accuser, vous innocenter.

— Ils auraient, en le faisant, des vertus plus qu'humaines.

— Mais, malheureux enfant, ils les exigent de vous !

— Ils ont raison. Je suis prêtre. Je dois l'exemple. Mais ce ne sont que de pauvres créatures égarées. Je les plains...

— Et vous les sauvez !

— J'espère y parvenir.

— Au prix de votre liberté, de votre tranquillité, de votre avenir.

— Au prix qu'il plaira à Dieu de me faire payer leur salut.

— Mais que vous ont-ils donc fait pour mériter tout de désespoir ?

— Rien que du mal.

L'évêque regarda un instant le curé de Favières, puis lentement il alla à lui, le serra avec attendrissement sur son cœur, puis le forçant cette fois à s'incliner, il posa sa main blanche sur le front du prêtre et dit :

— Je vous bénis, mon enfant. Vous êtes un saint.

Alors le cœur de l'abbé Daniel se fondit et le malheureux, qui avait supporté sans faiblir les outrages de ses ennemis, les plaintes de sa mère, la honte de son incarceration, les amertumes de ses juges, redevint homme sous la consolante approbation de son maître, et à genoux, le visage dans ses mains, secoué par des sanglots, il pleura longuement, délicieusement. L'évêque remonta cette crise, dont il devinait l'apaisante douceur. Puis quand il vit

que le prêtre reprenait peu à peu possession de lui-même, il l'attira, le calma, et lui fit entendre des paroles de raison :

— Si vous étiez seul, mon cher fils, je ne pourrais qu'approuver sans restriction votre conduite. Je la trouve admirable et digne d'un pasteur d'âmes. La persécution que vous endurez vous grandit à mes yeux, et je ne sais rien de plus noble que ce que vous projetez. Mais vous appartenez à un corps dont tous les membres sont responsables les uns des autres. La gloire de l'un rejaillit sur tous, mais aussi l'infamie. En ce moment, je sais tout ce que votre héroïsme nous promet de grandeur et nous prépare d'autorité, pour l'avenir, quand votre innocence aura été prouvée. Et elle le sera. Mais jusque-là, voyez quel tort nous fait le scandale que vous causez. Réfléchissez, mon cher enfant, voyez s'il n'est pas un moyen de l'abrégier. Je ne vous demande pas de manquer au devoir que vous comprenez si noblement. Mais n'est-il pas telle circonstance, dont nous pourrions tirer parti pour vous soustraire, le plus tôt possible, aux désolantes poursuites qui apportent tant de joie à nos adversaires et de douleur à nos partisans ? Jugez le cas, étudiez les moyens. Aidez-vous vous-même, pour que le Seigneur puisse vous aider. L'intérêt de tout un ordre exige votre prompte disculpation. Ne pouvez-vous me charger d'une démarche qui amènerait cet enviable résultat ? Je dispose de bien des influences. Et, sans vous départir de votre abnégation si belle, sans amoindrir votre rare vertu, ne serait-il pas possible de permettre à la vérité de se faire jour ? Vos juges le souhaitent. Ils sont, je ne vous le cacherai pas, fort embarrassés de vous trouver en face d'eux. Ils ne savent résister à la pression de ce qu'ils appellent l'opinion publique, et qui n'est en somme que la clameur de la plus basse démagogie. Mais si on leur offrait un biais, pour orienter autrement l'affaire, ils se hâteraient de vous relâcher, et alors notre triomphe, le vôtre, serait complet. Il est beau de servir la cause de l'humanité, mais il est raisonnable de ne pas compromettre celle de l'Église.

— Tout ce que vous me dites là, monseigneur, je me le suis dit à moi-même, et je me suis reproché amèrement, prêtre indigne, tous les embarras que je vous cause. Mais je n'ai trouvé, dans le désarroi de ma pensée, aucun argument à faire valoir et je ne puis vous proposer qu'une chose : c'est de m'abandonner.

Le prélat rougit, sa tête se releva, et d'une voix tremblante :

— Vous abandonner ? Vous renier ? M'en avez-vous jugé ca-

pable ? S'il ne s'était agi que de moi, je n'aurais songé qu'à vous avouer publiquement et à vous défendre. Mais vous me rappelez à moi-même. J'ai trop calculé, dans une affaire où il ne fallait que suivre l'élan de son cœur. Je vais faire annoncer que demain je dirai la messe à la Cathédrale pour obtenir du ciel que votre innocence soit reconnue. Je prends parti pour vous, au risque de ce qui en pourra advenir. Si on nous fait la guerre, eh bien, nous la soutiendrons !

— Monseigneur, je ne veux pas que vous risquiez tant pour moi.

— Je ne vous en laisse pas juge.

— Monseigneur, si vous voulez adoucir mon sort, prenez pitié de ma pauvre mère qui pleure à la porte de la prison, sans obtenir de me voir.

— Je vais la faire venir à l'évêché, lui parler, la consoler, l'honorer comme elle mérite de l'être.

— Monseigneur, aurai-je la joie de vous revoir ? Les instants que j'ai passés auprès de vous m'ont rafraîchi la pensée et apaisé le cœur.

— Demain, je reviendrai, si vos juges veulent le permettre.

— Oh ! merci, vous me rendez la sécurité et la force.

M^{gr} Espérandieu s'approcha de son prêtre, et avec un regard plein de douceur :

— Allez, mon enfant, retournez dans votre cachot. Je vous envie la gloire d'y être pour une si noble cause.

Et comme le curé marchait vers la porte :

— Ne m'oubliez pas dans vos prières, dit l'évêque.

Le pauvre curé de campagne joignit les mains avec reconnaissance et, s'inclinant devant celui qui le grandissait ainsi de toute son humilité, il sortit. Derrière lui, M. Goussard entra. Il étudia d'un coup d'œil la physionomie de son ami, et le voyant ému et attristé :

— Tu n'as rien obtenu ?

— Rien.

— Il refuse de parler.

— Non, mais il m'a prié de ne pas l'y contraindre.

— Je ne te demande pas si tu le crois innocent ?

— Tu t'en convaincras, toi-même, avant peu.

— Nous facilitera-t-il la tâche ?

— D'aucune manière.

— Je m'en doutais.

— Que vas-tu faire?

— Chercher les preuves qu'il ne veut pas nous fournir.

— Et de quel côté?

— C'est l'affaire du juge d'instruction. Mais sois tranquille. Il n'a pas besoin d'être stimulé. Il soupçonne déjà qu'il a été joué par la belle M^{me} Lefrançois, et il ne vas pas la ménager.

— Gros scandale.

— Tant pis pour elle.

— Ne peut-on l'éviter?

— J'en doute. Nous avons affaire à une personne très déliée, très prudente, et en même temps très hardie. Elle sera difficile à surveiller. A Beaumont, c'était simple. Avec deux agents en permanence à la porte de son hôtel, nous aurions su tout ce que nous aurions voulu savoir. Mais, dès hier, elle est allée s'établir à Orcimont, cette autre propriété de Lefrançois où vit le père Guépin. Rien de plus correct que cette façon d'agir. La dame est veuve, elle se réfugie auprès de son père, pour passer le temps de son deuil dans la retraite, à la campagne. Elle rompt toute communication avec Fresqueville et annule du coup la coopération des gens du pays à notre œuvre. En même temps, elle s'isole et, par cela même, rend l'observation de ses faits et gestes presque impossible. Sous quel prétexte envoyer un agent à Orcimont, sous quel travestissement? En deux heures il sera dépisté, reconnu, brûlé. La dame verra tout autour d'elle et de loin. Nous, nous ne verrons qu'imparfaitement. Elle n'a pas emmené de domestiques et se fera servir par les gens du domaine. Comment les faire causer? Les gens de la campagne sont défiants. Le père Guépin les tient tous. Nous allons avoir beaucoup de mal à débrouiller l'intrigue. Nous y arriverons cependant. Dès le principe, un fait nous a sauté aux yeux : l'intérêt de l'entourage de Lefrançois est de charger le curé, qu'on veut sacrifier à la mémoire du maire de Favières. C'est un holocauste politique et social que l'on prépare, à grand renfort de menées radicales et libres penseuses. Par conséquent tout ce qui pourrait dénoncer M^{me} Lefrançois sera tenu secret, car il est certain qu'aucune connivence n'existe entre elle et l'abbé Daniel et qu'accuser l'une c'est innocenter l'autre. Nous savons tout ce que les Malversin, Thiboré et autres ont, dès le premier moment, fait pour désigner le curé de Favières à l'attention de la justice, et continuent de faire main-

tenant pour exciter l'opinion publique. Les articles des journaux ont été faits d'après les notes envoyées par eux. Pas un journal n'ont paru admettre la possibilité que M^{me} Lefrançois fut auteur ou complice du crime. Ils ont conclu à un crime parce qu'ils ont vu le moyen d'en faire peser les charges sur leur ennemi. Si M^{me} Lefrançois avait dû être compromise, ils auraient gardé très probablement le silence. Et la mort du maire de Favières eût été attribuée à une attaque d'apoplexie. Nous savons parfaitement que les trois quarts des crimes commis, dans les campagnes principalement, demeurent inconnus. C'est justement cette unanime entente pour charger le curé et ne pas s'occuper de M^{me} Lefrançois qui a déterminé notre conviction. Je me hâte d'ajouter que, à peine une enquête sur la dame ait-elle été commencée, nous avons acquis la preuve certaine que sa conduite, régulière en apparence, a toujours été légère et que Lefrançois était le plus infortuné des maris. En ces derniers temps, après nombre d'aventures, la belle Florence était devenue la maîtresse d'un jeune homme des environs, Bernard Letourneur, et, circonstance au moins étrange, ledit Bernard est l'ami de jeunesse du curé de Favières, et de plus, il habite le château de Sarmenville à deux lieues de cet Orcimont où M^{me} Lefrançois s'est réfugiée. Comprends-tu l'importance qu'ont ces détails, une fois groupés, et ne devines-tu pas que nous avons, dans cette liaison de M^{me} Lefrançois avec Bernard Letourneur, qui est l'ami de l'abbé Daniel, le problème à chercher pour arriver à la connaissance de la vérité. J'aurais pu te dire tout cela avant que tu visses ton prêtre. Mais je n'aurais pas obtenu le supplément de preuve que m'offre le mutisme obstiné du curé de Favières. De son silence résulte pour moi la certitude que c'est son ami qui est le coupable. Il sait qu'en essayant de se disculper il le perd. Aussi, plutôt que de risquer une parole imprudente, il se tait. S'il s'agissait d'un étranger, d'un indifférent, il parlerait, il protesterait. Là, non. Il sait tout et il se défend d'ouvrir la bouche, c'est donc qu'il veut sauver son ami. Voilà pourquoi, quand je t'ai dit que le curé était innocent, j'ai ajouté que c'était non seulement la vérité, mais encore la vraisemblance.

— Alors pourquoi avoir arrêté ce malheureux ?

— Pour le sauver ! Et nous voyez bien. Si nous l'avions laissé en liberté, il était en danger de mort et nous, nous sommes pour être à la merci de l'influence étrange. Ah ! mon cher évêque, n'oubliez

ne sommes pas sur un lit de roses, et la magistrature à qui, suivant le bel adage, on impose de rendre des arrêts et non point des services, est obligée de ménager, malgré tout, bien des influences, et souvent elle a bien de la peine à se mouvoir sans risquer des pas de clerc. Dans cette affaire-là, tu n'as rien à regretter pour ton curé et pour toi-même. Il est probable que, d'ici à quelques jours, nous serons au fait de ce qui s'est passé et alors l'innocence de l'abbé Daniel éclatera au grand jour. Quel triomphe ! Ce martyr sortant de la prison, blanc comme neige et rentrant dans son pays au bruit des cloches sonnant en son honneur. Voilà, pour vingt ans, la religion maîtresse de l'opinion dans l'arrondissement. Plains-toi donc, et ose en fin de compte ne pas dire qu'à quelque chose malheur est bon ?

M^{re} Espérandieu dérida son grave visage, et menaçant du doigt son interlocuteur :

— Ma foi, je vais abuser de tes confidences et faire ordonner des prières dans les églises du diocèse pour obtenir que l'innocence du curé de Favières soit reconnue.

— Va, va ! C'est de bonne guerre ! Prépare ta mise en scène pour le jour du succès. Donne-toi les gants d'une intervention divine, puisque tu sais que le miracle ne peut manquer. Je serai le premier à en glorifier le Ciel. Au fond, tu sais, je suis avec vous, et tous ces libres penseurs me fatiguent extrêmement.

— S'il survient quelque incident, me préviendras-tu ?

— Sans doute. Ne me demande pas d'aller à l'évêché : je me compromettrais sans nécessité. Je t'enverrai un mot.

— Merci.

— Au revoir donc, monseigneur, dit le magistrat, je te demande toute ton indulgence.

— Et moi, monsieur le procureur général, riposta l'évêque, j'implore ta protection.

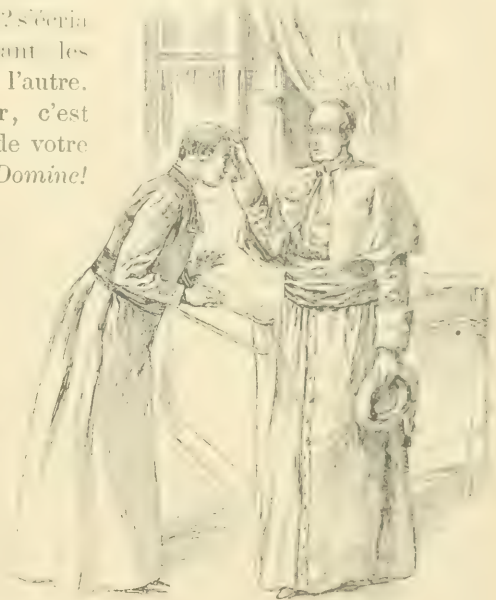
Les deux amis se serrèrent la main, et par l'antichambre où les gargons de bureau s'étaient levés avec une déférence empressée, ils gagnèrent l'escalier monumental, au haut duquel cérémonieusement M. Goussard prit congé du prélat. Dans sa voiture, l'évêque trouva son jeune secrétaire, l'abbé de Préfont, qui l'attendait. Comme celui-ci, avec chaleur, attirait à lui M^{re} Espérandieu, autant pour l'aider à monter que pour avoir plus vite des nouvelles en disant :

— Eh bien, Monseigneur, eh bien, c'est-à-dire... votre entrevue ?

— Eh bien, mon cher Richard, je crois qu'avec l'aide de Dieu la religion sortira intacte, et peut-être même fortifiée de cette épreuve... Il faudra ordonner des prières publiques à la Cathédrale, mon enfant...

— A la Cathédrale ? s'écria l'abbé en se frottant les mains l'une contre l'autre. Alors, monseigneur, c'est que vous êtes sûr de votre affaire ! *Gloria tibi, Domine !*

L'évêque ne répondit pas et se contenta de sourire.



XIII

Il y avait deux jours que M^{me} veuve Lefrançois, plus jolie qu'elle n'avait jamais été, car le noir lui allait bien, s'était enfermée dans son château d'Orcimont, lorsqu'un soir, vers

Je vous bénis, mon enfant. Vous êtes si bon... Dieu vous...

sept heures, à la nuit tombante, le père Guépin entra chez sa fille avec un air de mystère et lui dit :

— Florence, il y a dans la serre quelqu'un qui demande à te parler...

La jeune femme rougit. Depuis une semaine, chaque fois qu'on lui annonçait un visiteur, elle tremblait. Elle demanda :

— Est-ce quelqu'un que je connaisse ?

— Oui, c'est M. Bernard Letourneur.

La rougeur de Florence disparut. Ses yeux se troublèrent et sa bouche trembla. Pourtant elle reprit d'une voix posée et assurée :

— Comment est-il entré ?

— Par le haut du parc.

— A-t-il été vu par quelqu'un ?

— Par personne. J'étais à jardiner quand il s'est montré. Je lui ai dit de rester là et de m'attendre. Je voulais savoir si tu serais contente de le voir, ou s'il faudrait le renvoyer...

Florence resta un moment pensive, puis elle prit sa décision, et dit :

— Je vais le voir. Mais pas au château. Sous aucun prétexte il ne doit venir ici.

— Je m'en doutais. Un garçon chez une veuve. Ça ne serait pas convenable : on jaserait.

— Je vais avec toi. Le temps de prendre un manteau... Pars devant, pour le prévenir... Dans une seconde je te rejoins.

Le père Guépin, sans faire une observation, tourna les talons. Dans la serre, Bernard, assis sur un petit canapé d'osier, au milieu d'un massif de cannas, attendait en traçant, sur le sable, avec un jonc qu'il tenait à la main, des signes hiéroglyphiques. Il ne pensait guère à ce qu'il faisait. Sa tête se penchait et son visage était empreint d'une tristesse profonde. Il n'avait plus cet air d'insouciance et de force qui donnait à sa mâle beauté une grâce particulière. Il paraissait flotter dans ses vêtements, et sa haute taille se courbait. Depuis qu'il avait quitté l'abbé Daniel, sur le chemin de Maisoncelle, la fatale nuit, il avait vieilli de dix ans. Ce n'était plus le même homme. Il semblait accablé sous un pesant fardeau.

Dans le silence de la serre, rompu seulement par le murmure d'un filet d'eau tombant d'un réservoir au milieu d'une vasque de pierre, il attendait tristement. Autrefois il lui eût été impossible de tenir en place. D'un pas ferme et élastique il eût arpenté les allées sinueuses, sous la voûte des gradins chargés de leurs boutures aux odeurs amères. Maintenant il restait inerte, songeur, l'oreille tendue au bruit des pas de la femme désirée. Mais sans joie, sans la palpitation de bonheur d'un amant qui va serrer dans ses bras une maîtresse ; avec l'angoisse d'un coupable qui vient trouver une complice dont il n'est pas sûr, pour lui demander ce qu'il doit craindre ou espérer.

Car il en était là. Depuis huit jours, il n'avait point de nouvelles de Florence. L'ayant quittée au chevet de Lefrançois mourant, il n'avait reçu ni lettre, ni message verbal qui lui apprît

ce qu'elle pensait, ce qu'elle voulait, dans quel état physique et moral la laissait cette crise enfin conjurée. Il n'avait pu y paraître aux obsèques de Lefrançois et s'était dit malade. De reste il ne l'aurait point vue à la cérémonie, puisque les femmes en sont toujours absentes. Il avait appris par les journaux l'arrestation du curé de Favières et à cette nouvelle il avait été tenté de courir à Beaumont se dénoncer. Mais le souci de la sécurité de Florence l'avait retenu. Il avait voulu attendre de s'être concerté avec elle pour prendre une résolution. Et en proie à un trouble d'esprit qu'il n'avait jamais éprouvé et qui était pour lui une affreuse torture, il avait vécu enfermé, à ressasser dans sa pensée endolorie le problème dont toutes les solutions contenaient un malheur. Enfin il avait appris que M^{me} Lefrançois était arrivée à Orcimont. Il avait vu dans ce déplacement de la jeune femme une tentative pour se rapprocher de lui et, dans sa détresse, il s'en était senti soulagé. Florence ne le fuyait pas, leur égale infortune était peut-être un lien de plus. Et, si bourré de soucis et d'inquiétudes, enfin il allait pouvoir s'épancher dans un cœur ami, entendre une voix chère le plaindre et le consoler.

En ce moment, assis dans cette serre, où avait eu lieu leur première entrevue amoureuse, il songeait avec amertume que c'était la jeune femme qui l'avait envoyé chercher par son père. Il ne se souciait point d'elle alors, il avait même peur de l'influence qu'il la jugeait capable de prendre sur lui, et tous les détails de cette rencontre, au retour d'une chasse, se présentaient nets et vifs à son souvenir. Comme il était tranquille et libre et insouciant, en ce temps-là. Il avait suffi de l'entrée de cette femme dans sa vie, pour que toute sécurité disparût. Et maintenant, par un enchaînement de fatalité auquel il n'avait pu échapper il était sous le coup des plus grands dangers.

La figure pâle et pensive de l'abbé Daniel s'évoque dans sa mémoire et il pensa que ce frère de cœur était aussi un frère d'infortune. L'un et l'autre, comme si tout ce que touchait cette dangereuse Florence était marqué pour une destinée funeste, se voyaient également compromis, également malheureux. Seulement le malheur de Daniel était bien plus enviable que le sien. Le prêtre souffrait injustement. Il était victime et portait tout le poids de la faute, tandis que lui, coupable, au contraire, essayait au châtement mérité.

Une silhouette légère glissant le long du vitrage de la serre,

attira l'attention de Bernard et vint à point le soustraire à la mélancolie de ses pensées. La porte tourna sans bruit sur ses gonds huilés et, dans la verdure assombrie par le crépuscule, Florence s'avança silencieuse vers celui qui l'attendait. Il la regardait venir et, dans ses vêtements de crêpe, elle lui paraissait toute changée. Il eut l'impression que cette femme en deuil n'était plus celle dont il se croyait aimé. Ses bras, tendus vaguement vers elle, retombèrent sans l'avoir étreinte. Et, tout tremblant de la voir si glacée, si noire, si fermée, il ne trouva pas un mot à lui dire. Ce fut elle qui parla et avec une assurance qui ne la quittait jamais :

— Quelle imprudence vous avez commise, Bernard, en venant ! Êtes-vous sûr que personne ne vous ait vu ? Vous ne devez pas ignorer qu'il y a des agents de police en campagne et que nous sommes surveillés. Il suffirait d'une fausse manœuvre pour tout perdre. Aussi ai-je frémi d'inquiétude, quand mon père m'a appris que vous étiez ici.

À l'entendre s'expliquer si clairement, et avec si peu d'embarras, toute la contrainte de Bernard disparut. Il attira Florence vers le banc, la fit asseoir et lui prenant les mains qu'il trouva calmes et sans fièvre, tandis que les siennes frémissantes brûlaient, il dit :

— J'avais besoin de vous voir, de vous entendre. Loin de vous, je perdais la raison. Depuis huit jours, les angoisses que j'ai endurées sont inexprimables.

— Ne les comparez pas aux miennes.

— Vous, au moins, vous saviez ce qui se passait, ce qui se disait, il fallait vous défendre. Mais moi, j'étais comme un corps sans âme, à la merci des événements et dans l'impossibilité de les diriger. Ah ! je ne songeais pas qu'à mon malheur, je plaignais aussi le vôtre, et j'aurais voulu être à vos côtés, pour partager vos dangers, prendre des dispositions, enfin subir une épreuve commune et me perdre ou me sauver avec vous.

— Moi, j'ai bien préféré que vous ne fussiez pas là. Vous m'auriez gênée extraordinairement, et j'avais bien assez des amis de mon mari et du curé de Favières pour me créer des difficultés et des périls.

— Des périls et des difficultés, l'abbé Daniel ?...

— Eh ! dit-elle aigrement. N'a-t-il pas, dès le premier moment, pris des airs de martyr qui ne veut pas renier sa foi,

quand il suffisait de quelques réponses adroites pour lever tout soupçon. Mais ce prêtre obstiné s'était prouvé de race de Égoïste, et, en trois minutes, il a si bien su permettre au pauvre d'instruction de l'entortiller dans ses questions qu'il a été impossible de douter qu'il fût au courant de l'affaire.

— Mais il a invinciblement refusé de s'expliquer et il nous a couverts tous les deux de sa discrétion...

— S'il avait accusé, il était perdu. Je le lui ai donné à entendre. Pris dans le traquenard de la justice, en un instant, il a été si bien dans l'impossibilité d'avancer et de reculer qu'il n'a plus eu qu'à faire de nécessité vertu, et c'est pourquoi il s'est tu.

— Vous faites tort à son caractère. Il se serait perdu plutôt que de nous trahir. Et je me reproche amèrement de ne pas l'avoir encore excusé.

— Y penseriez-vous ?

A ce cri, qui trahissait si bien l'égoïsme implacable de la jeune femme, Bernard tressaillit. Il leva ses yeux, qu'il avait tenus baissés jusque-là, et regardant hardiment Florence :

— Croyez-vous qu'il soit possible d'agir autrement ?

— Et moi, alors ? cria-t-elle.

— Et lui ? dit-il.

Florence, à cette ferme et rude réponse, ne répliqua rien. Elle n'avait pas pour habitude de heurter de front les opinions qui lui paraissaient solides. Il était si facile de les tourner. Sa voix se fit aussi douce qu'elle était âpre l'instant d'avant :

— Si l'abbé Daniel était là, le premier il vous conseillerait la prudence et surtout la patience. Tout s'arrange avec le temps et grâce à l'inhabileté des hommes. Nous n'avons qu'à ne pas bouger et, par la force même des choses, le curé de Favieres sera relâché. On ne trouvera rien, vous le savez, puisque nul n'a vu ce qui s'est passé. Pas de preuves, et pas de témoins. Une déclaration seulement de la victime, mais qui peut être si facilement contestée, qu'elle n'a pour ainsi dire aucune valeur. L'instruction s'arrêtera dès le début, si nous sommes assez sages pour ne pas lui fournir d'aliments.

— Mais vous dites, vous-même, que nous sommes sûrement les...

— Naturellement, tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à l'affaire, sont observés. La justice compte, pour

s'éclairer, sur un hasard. Elle ne sait rien, donc elle soupçonne tout. Mais si nous restons immobiles et silencieux, que voulez-vous qu'elle découvre ?

Bernard ne trouva rien à répondre. Le raisonnement de Florence le choquait et le froissait, mais il ne pouvait le contredire, c'était l'évidence pratique. La jeune femme sourit de le voir réduit au silence. Elle triomphait, elle ne voulut pas abuser et, se faisant aussi gracieuse et douce qu'elle avait été tranchante et rude au début :

— Vous avez souffert, mon pauvre Bernard ? vous êtes changé, dit-elle en lui posant la main sur l'épaule affectueusement.

Il pâlit, des larmes brillèrent dans ses yeux et, prenant Florence dans ses bras, il balbutia, la bouche tout près de son oreille :

— Oh ! oui, j'ai souffert d'être séparé de vous, de penser que peut-être je ne vous verrais plus : je vous aime tant !

Une ombre passa sur le front de la jeune femme comme une impression de mécontentement. Elle ne se dégagea pas cependant et, les yeux levés vers Bernard, avec hardiesse :

— Moi aussi je vous aime. Mais je veux que vous m'obéissiez.

— Oh ! je ferai tout ce que vous voudrez...

— Est-ce sûr ? dit-elle coquettement en effleurant la moustache du beau garçon de ses lèvres entr'ouvertes.

— Ordonnez.

— Eh bien, vous allez, demain, vous en aller à Beaumont, vous y resterez deux jours, vivant de votre vie habituelle, voyant les gens que vous avez l'habitude de voir. Vous annoncerez que vous allez, pour quelque temps, à Paris, comme vous le faites tous les ans. Et vous irez vous installer à l'hôtel...

— Vous viendrez m'y retrouver ?

Elle se dégagea d'un mouvement net et dit :

— Vous êtes fou !

— Alors, que voulez-vous que je devienne à Paris ?

— Vous irez au cercle, au théâtre, vous vous distrairez.

Il hocha tristement la tête.

— Rien ne pourra me distraire de vous.

— Mon cher Bernard, réfléchissez un peu. Vous devez bien comprendre que la situation est tout autre qu'elle n'était. Il faut

satisfaire à ses exigences. Vous êtes trop loyal, pour vouloir me faire un tort irréparable. Ce serait bien mal reconnaître ma candresse pour vous. Nous sommes accablés par un désastre et ce n'est qu'à force de vigilance et d'audace que nous pourrions éluder les conséquences. Ne vous conduisez pas comme un enfant. Ayez autant d'énergie que moi-même. Je souffre de vous parler ainsi, mais c'est indispensable. Vous ne paraissez pas comprendre toute la gravité de ma position et de la vôtre. Le langage que je vous tiens, c'est vous qui devriez le tenir. C'est moi, la femme, qui suis courageuse, et c'est vous, l'homme, qui êtes faible. Vous me laissez le fardeau de toutes les résolutions à prendre, de tous les sacrifices à accomplir. Et vous dites que vous m'aimez...

— Jurez-moi que, le danger passé, vous serez à moi, toute à moi...

— Quelle singulière question ? Puis-je être à vous plus que je ne le suis ?

— Oh ! vous ne répondez pas ! Florence, depuis le commencement de cet entretien, vous ne m'avez pas fait entendre une parole qui soit venue du cœur. L'intérêt, le vôtre, voilà uniquement ce qui vous inspire. Vous me trahirez : je n'ai plus à compter sur vous.

— Mais que prétendez-vous donc, à la fin ? dit Florence avec une irritation qui éclatait violente d'avoir été si longtemps contenue.

— Je prétends faire de vous ma femme.

— Vous ? cria-t-elle, sincère cette fois, dans l'horreur qu'elle exprima par le regard et par le geste. Vous ? Serait-ce possible ? Avec un tel souvenir entre nous ?

— Ah ! vous voulez donc m'éloigner pour toujours ? C'est cela qui est au fond de votre pensée ! Oh ! vous ne me duperez plus maintenant, j'y vois clair ! Mais n'espérez pas que je sois si complaisant pour vos caprices. Vous m'appartenez ! Je vous ai conquise au prix d'un crime. Rien ne pourra faire que vous ne soyez à moi.

Elle se redressa et, le regard menaçant, la lèvre et sèche.

— Et ma volonté ?

— Je l'asservirai à la mienne.

— N'y comptez pas ?

— Prenez garde, Florence ! Ne me bravez pas. Vous avez

voulu être aimée de moi : je ne pensais pas à vous, c'est vous qui êtes venue à ma rencontre. Votre libertinage a trouvé piquant d'affoler l'ami de votre ancien fiancé. Vous avez allumé en moi une passion si violente qu'elle a dévoré tout ce qui n'était pas elle. Aujourd'hui que je ne vis que par vous et pour vous, d'un

air détaché vous venez me donner à entendre qu'il faut nous séparer et que l'amour est fini. Eh bien, moi, je ne veux pas que cela soit. Je vous adore et

je veux vous garder. Vous êtes attachée à moi par le double lien de la possession et de la complicité. Je ne supporte pas l'idée que, moi parti, évincé, chassé, vous prendrez un nouvel amant, ou que vous épouserez un autre mari et que j'aurai tué, moi, un homme, pour que vous jouissiez de votre liberté, pendant que je mourrai de mon abandon. Vous ne me croyez pas si niais, voyons ? Si maîtresse que vous soyez de ma pensée, vous n'avez pas espéré que vous la troubleriez, au point de



... Le père Guépin entra chez sa fille avec un air de mystère. Page 505.

me faire accepter toutes les responsabilités du meurtre, pour vous en laisser tous les avantages ? Non ! non ! Florence. L'homme est mort de nous deux, frappé par nous deux. Nous devons rester tous les deux.

— Et si je refuse de céder à vos exigences ?

— Je ne reculerai devant rien pour vous les imposer.

— Qu'entendez-vous par là ? Vos paroles sont menaçantes, mais ce ne sont que des paroles et je ne m'effraie pas pour si peu.

— Les actes seront d'accord avec les paroles.

— Et ces actes, pourrait-on les connaître ?

Elle le regardait nullense, les yeux mi-clos, et si jolie qu'il frémit de douleur et de colère :

— Ils seront fort simples. J'ai trouvé le juge d'instruction et je lui raconterai ce qui s'est passé.

— Vous me perdrez, vous, Bernard ?

— Vous et moi.

— Savez-vous comment on appellerait un homme qui se conduirait ainsi ?

— Je m'en soucie bien ! L'important pour moi, c'est de ne pas être votre dupe... C'est, après avoir été pris par vous, un jour de caprice, de n'être pas rejeté comme un jouet qui a cessé de plaire. Vous ne me connaissez pas, Florence, si vous avez pensé que vous me trouveriez si facile... Vous êtes à moi, je vous ai et je vous garde.

Elle répondit avec sang-froid :

— Je suis à moi seule... On ne m'a que si cela me plaît, et je vous déclare que vous ne me garderez pas par les moyens que vous employez.

Il cria avec désespoir :

— Mais que voulez-vous que je devienne ?

— Tâchez de devenir raisonnable ! J'ai horreur des grands cris et des grands gestes. Vous me jouez une scène de drame. C'est odieux ! Croyez-vous vous rendre intéressant avec des roulements d'yeux et une voix caverneuse ? Mon Dieu ! mais vous n'êtes que ridicule... Vous l'êtes bien, par exemple ! Venir me menacer de tout dire à la justice ? A-t-on idée d'une pareille invention ! Vous auriez fait la gageure de vous faire prendre en exécration que vous n'auriez pas procédé autrement. Et vous avouerez que j'ai de l'indulgence, après vos provocations, de causer encore avec vous.

GEORGES CHENE.

(A suivre.)

JEAN MORNAS ¹

(Suite.)

Il était convenu que, par mois, Jean recevrait, pour ces séances qui l'irritaient, une faible somme qui, temporairement, le faisait vivre. Cent cinquante francs. Mais pour ces quelques louis qui lui donnaient le pain, il vendait sa jeunesse, sa force cérébrale, il prostituait sa pensée, à lui, au caprice de la pensée d'autrui. Ce n'était jamais sans révolte que le médecin réfractaire quittait le logis de la rue Saint-Médéric.

Il en sortit, ce soir-là, dans un état d'âme indescriptible. M. de la Berthière, par un sentiment de bizarre abdication, né de cette complicité morale qui attachait le vieux savantasse ambitieux à son fabricant de renommée, se laissait aller avec Jean Mornas à une sorte de confiance inattendue ; et, voulant régler les honoraires de son secrétaire, l'avait, tout à l'heure précisément, — après quelques hésitations, — prié de déplacer, parmi ses livres, un gros volume de l'*Encyclopédie* en lui disant de prendre, derrière, une sorte d'atlas, caché par les in-folio.

— Un atlas ?...

— Oui, un atlas, avait ajouté le vieillard, apportez-le moi.

Ses petits yeux gris s'attachaient, comme deux points lumineux, sur Jean Mornas, tandis que le jeune homme, un genou en terre, attirait à lui le volume de l'*Encyclopédie* et enfongait sa main dans le vide laissé entre les autres livres.

— Là, trouvez-vous ? Un grand atlas !

Et Jean avait tiré, en effet, un vieil atlas du siècle dernier, à reliure fatiguée, que M. de la Berthière lui avait dit de déposer sur le lit.

.1 Voir le numéro du 13 Novembre 1897

Alors, avec un petit rire sec que Mornas entendait encore, le vieillard, les yeux toujours braqués sur Jean, « c'est tout de mes cassettes, cet atlas... Oui, oui, une cassette... Une cassette, si vous voulez... Cela vous étonne ? » Puis, feuilletant de ses mains maigres, les pages jaunies de l'atlas, il en avait sorti des billets de banque qu'il réunissait en petits paquets, prenant sur une tablette placée à portée de sa main, des épingles posées là, tout près.

Jean, stupéfait, avait eu ce spectacle du paralytique assemblant ainsi quelques-uns des billets contenus dans l'atlas, et, après les avoir piqués avec une de ces épingles serrées entre ses dents, les coulant ensuite sous son oreiller. Les prunelles du vieillard ne le quittaient pas, et semblaient le narguer. M. de la Berthière avait pris ainsi deux des billets, un billet de cent francs et un de cinquante, et les avait tendus à Jean : « Voilà votre mois, monsieur Mornas ! »

Sous son oreiller, M. de la Berthière avait glissé vingt fois autant de ces billets et l'atlas, que Jean tenait tout à l'heure dans sa main, en était encore gonflé, comme un de ces portefeuilles à soufflets où l'on enferme les valeurs. Ensuite, le regard tourné vers Mornas, le vieillard avait prié son collaborateur (il fallait certes qu'il l'aimât), de remettre l'atlas en place, derrière le tome de l'*Encyclopédie*, en ayant soin de replacer à l'alignement ce gros volume de Diderot. « Qu'il ne dépasse pas les autres d'une ligne... pas d'une ligne. Je ne voudrais pas qu'un autre que vous soupçonnât... » Et, tandis que ses lèvres laissaient sa pensée machée, les yeux gris de M. de la Berthière restaient rivés au visage de Mornas.

Et depuis cette dernière apparition dans le logis de la rue Saint-Médéric, Jean Mornas avait constamment devant les yeux la vision de cet homme, et de ces grands livres derrière lesquels le vieux maniaque cachait ses valeurs comme un arabe entourait ses provisions dans un silo. Il lui passait par l'esprit des idées folles, farouches, des tentations morbides. Il se disait qu'avec ces quelques billets de banque glissés par M. de la Berthière dans les feuillets jaunies de l'atlas, il pourrait, lui, vivre, vivre leurreux, tenter la fortune, risquer dans quelque coin de France une candidature électorale, — car le droit de donner des lois aux autres se paye comme une denrée, — et entrer du moins dans la bataille humaine avec des munitions. « Les munitions, disait-il, c'est

l'argent. » Et il y en avait, de l'argent, il y en avait beaucoup dans cette bibliothèque du rez-de-chaussée, où se tenait étendu M. de la Berthière et où, lui, Mornas, entraît seul, pénétrait comme un complice, la vanité du vieux étant plus forte que sa crainte ou sa prudence !...

Une sorte d'hallucination railleuse montrait alors à Jean le lit du vieillard, et, tout autour, sur les rayons de la bibliothèque, les énormes in-folio crevant comme des sacoches trop pleines et laissant pleuvoir des liasses de banknotes. Puis la même vision macabre le poursuivait encore, disloquée, en quelque sorte, par le rêve ; et Mornas, au milieu de la nuit s'éveillait, la gorge serrée, le corps chaud de fièvre, et, dans l'ombre de sa petite chambre, il lui semblait entendre, ou, plutôt, distinctement il entendait, dans une hallucination nouvelle, celle de l'ouïe, une voix lui dire, narquoise, pénétrante :

— Eh mais le mandarin... le fameux mandarin, tu sais bien ? Le voilà !

C'était maintenant une obsession atroce et de tous les instants, une idée fixe et affreusement irritante. Évidemment Jean s'était habitué à manier cette bravade, à s'en faire comme une arme étincelante de tournoi, une pose devant ses auditeurs ébahis : mais il trouvait ironique, mauvais, dangereux peut-être, que le sort jetât, en quelque sorte, sous sa main, le paradoxe devenu tangible, réalisable, et lui fit passer cette atroce tentation dans les doigts.

Cette idée s'enfonçait dans le cerveau de Jean avec l'acuité d'une pointe rougie. Il se sentait en quelque sorte perforé par cette éternelle réflexion, pareille à une vrille, lancinante comme une névralgie. La nuit, le jour, partout, cette possibilité de fortune le poursuivait, le relançait avec une violence irritante, une fatigante ténacité. Il se répétait que la richesse était là, à portée de sa main, cette richesse impossible, cette richesse qui, jusqu'alors, fuyait, fuyait devant lui, plus rapide à chaque pas plus pressé. Il n'avait qu'à y enfoncer les ongles, à fermer les doigts... Et il était riche !...

Cette tentation l'affolait. Il avait des sommeils strangulés de cauchemars, et, persistants, éternels, identiques, des rêves atrocement railleurs, d'une bouffonnerie macabre, où le vieux lui apparaissait en costume de soie jaune, un bouton de cristal cousu à son bonnet de laine noire, et le regardant avec un sourire figé,

comme certains poussahs de porcelaine de Chine. M. de la Berthière prenait le costume d'un mandarin de paravent. Et l'effraction du sommeil était si forte, que Jean Mornas entendait distinctement la petite toux sèche que le vieillard avait en froissant, là-bas, ses billets. Alors il se réveillait en sursaut, étouffant, et il restait un moment assis sur son lit, le sang aux tempes, avec des sons de cloches dans les oreilles; et encore et toujours, quoiqu'éveillé, la vision, l'éternelle vision de ce petit homme intègre, piquant ses liasses de billets de banque avec des épingles qu'il serrait entre ses longues dents jaunes!...

Alors, tout ce qui avait tant de fois ressassé dans ses harangues de révolté, dans ses sinistres plaisanteries de bohème haineux, — la nécessité de l'audace, l'inutilité de la patience, la bêtise de l'honnêteté, la niaiserie du remords, — tout revenait à Mornas avec une précision plus terrible, prenant corps, et se résumant dans la formule du problème : « Tuer le mandarin ! »

Oui, c'était bien le mandarin, ce M. de la Berthière; un mandarin qui habitait Versailles et non Pékin, mais un être inutile, après tout, un maussade débris de la vie, enfoncé et figé dans son égoïsme, traînant dans la souffrance une existence inutile, affaîné de gloriole à deux pas de sa fosse presque creusée : un avare entassant chez lui une fortune qui ne servait sans doute ni à panser la plaie d'un malade ni à essuyer une larme d'un pauvre.

— Pourquoi est-ce lui qui est le riche et non pas moi ? — Oui, pourquoi ?

Et ensuite :

— Ah ! si j'avais à moi, ce qu'il cache, inutile, glissé entre deux feuillets de vieux livre !

Mornas à cette pensée restait comme ébloui. Il avait matériellement sur les lèvres le petit frisson des gens qui ont soif, et qu'une gourde attire. Le mandarin!... La fortune!... Être riche?

Et, sans penser même à la possibilité de l'accomplissement de ce qu'il échafaudait machinalement dans sa cervelle, il se mit peu à peu, par une sorte de travail involontaire, de cocartéisme inconsciente, à se tracer un scénario du crime. Il lui était bien facile à lui, Mornas, de pénétrer jusqu'à M. de la Berthière. Les portes fermées à tous s'ouvraient au collaborateur anonyme. Et peut-être les domestiques du vieillard ne connaissaient-ils pas même le nom de ce jeune homme qui se glissait à Versailles mystérieusement, de temps à autre. Ils ne l'appelaient jamais que le *secret-*

taire de Monsieur. M. de la Berthière n'eût pas voulu qu'on pût, à un moment donné, nommer celui qui venait lui apporter et mettre en œuvre les matériaux de sa gloire future.

Pendant qu'il se trouvait ainsi tout seul, avec M. de la Berthière dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, qui donc pourrait empêcher Jean de fouiller dans ces livres où, comme dans certains décors de féerie, il lui semblait qu'il y avait partout, en tas, des trésors enfouis ? M. de la Berthière, avec son cornet acoustique, pouvait appeler, il est vrai. Mais, le cornet une fois poussé loin de la main, enlevé, le paralytique était là livré à la volonté de Mornas. Il pouvait crier, sans doute. On n'entendrait point ses cris.

« Et si on les entendait ? »

Alors, — ah ! alors, — c'étaient les valets accourant, Jean poussé, emporté vers la porte, jeté à des agents, conduit à la geôle, perdu...

Non, décidément non, il ne fallait pas même s'habituer à se poser ce problème. Et Mornas s'efforçait de n'y plus penser jamais. Il n'y pensait plus en effet, pendant quelques heures ; puis l'idée fixe revenait obsédante, et le jeune homme se remettait à combiner un attentat possible, mais sans velléité d'exécution, comme il eût cherché par amour de l'art ou du jeu, la solution d'une partie d'échecs.

Il retourna, le jour habituel étant venu, à la maison de la rue Saint-Médéric. Le silence de cette rue le frappa. On y était si loin du monde !... L'espèce d'isolement de l'hôtel de M. de la Berthière ajoutait encore à la tentation possible. Quand Mornas entendit sur le seuil de la chambre où se tenait le vieillard, le valet dire : « C'est le secrétaire de Monsieur ! » il éprouva encore une sécurité nouvelle. Décidément on ne savait même pas son nom ! On le retrouverait, il est vrai, ce nom, dans les notes griffonnées par M. de la Berthière, et le neveu du vieillard était là pour tout dire...

Jean s'arrêta, immobile, au milieu de la bibliothèque, lorsque le domestique eut refermé la porte sur lui. Il regardait sur le petit lit, M. de la Berthière étendu, et il lui semblait que le vieillard était plus maigre encore et plus jaune que de coutume. Et ce mot « jaune » amena invinciblement à la pensée de Mornas l'idée, l'incessante idée, l'idée absurde, l'idée tenace du mandarin. « Les mandarins sont de race jaune » songeait Jean, debout, contem-

plant ce vieux qui, après un moment de silence, lui dit : — Ça va sèche :

— Il faudra vous approcher un peu plus de moi. J'ai eu un accident depuis vous.

— Un accident ?

Mornas regardait, ne comprenant pas.

Alors M. de la Berthière :

— Oui, cher monsieur, oui. Je ne vous vois pas ! Non, je ne vous vois plus !

— Moi ?

Une affection nouvelle rendait, en effet, le paralytique aveugle temporairement. Une sorte de congestion avait envahi les yeux, et le vieux homme maigre, couché là comme un grabataire, n'avait plus, pour regarder Mornas, ses yeux de souris, brillants et aigus.

— Le médecin, ajouta M. de la Berthière, m'assure que dans quinze jours, trois semaines, j'y verrai clair comme auparavant ! Êtes-vous de son avis ?

Mornas donna en effet au vieillard des explications rassurantes, tout en doutant que ce corps, déjà miné affreusement, pût supporter un nouveau coup, la maladie des membres envahissant déjà le cerveau.

Ses lèvres seules, machinalement, répondaient du reste à M. de la Berthière. Sa pensée était ailleurs. Il se disait que le vieillard ne pourrait même pas voir qu'on lui volait ses billets cachés si la tentation de les emporter en venait à quelqu'un. Car enfin, pour devenir riche, était-il même besoin de tuer le mandarin ?... Le dépouiller suffirait !...

Mornas rejeta brusquement cette pensée ignoble, s'approcha de M. de la Berthière, et lut au vieillard le chapitre nouvellement rédigé : des considérations sur la philosophie des docteurs arabes. L'autre, sous son bonnet de soie noire, épaulé de la tête, cette tête maigre et sinistre, et, par extraordinaire, il ne fut, ce jour-là, ni maussade ni insolent. À travers la fenêtre un rayon de soleil entra dans la bibliothèque et, s'arrêtant sur les anses des reliures, faisait étinceler, caressait plus particulièrement que les autres, les titres des tomes de l'*Encyclopédie* que Mornas avait maniés l'autre jour.

Et instinctivement, les yeux de Jean allaient à ces trois volumes armoriés derrière lesquels son imagination lui montrait, avec ses

la reliure, des billets de banque à figures bleues enfouis, cachés, et qu'il pouvait, avec un peu d'audace...

Mais, brusquement, il coupait court à sa réflexion même et, se poussant violemment sous le joug de son labeur, il continuait à lire à M. de la Berthière ce chapitre, compilé çà et là, s'efforçant de ne plus songer qu'à ces phrases qu'il ànonnait, indifférent à leur sens, tandis qu'allumée de désirs, ardente, farouche, sa pensée fouillait les vieux livres, derrière les volumes, comme si sa main, prise d'un prurit de vol, eût voulu les vider elle-même.

VI

Cette visite nouvelle à la rue Saint-Médéric ne fit que rendre plus atroce la tentation de Jean Mornas. Il alla, le soir, rue Audran, comme pour apaiser sa révolte au spectacle de la douceur résignée, du sourire rasséréné de Lucie. Il la trouva malade, nerveuse. Les crises d'autrefois, les secousses de l'enfance semblaient revenir avec un caractère nouveau, une tristesse plus sourde. Et l'idée fixe envahissant de plus en plus le cerveau de Jean et y faisant tache d'huile, tandis qu'il contemplait la jeune fille un peu pâle, anémiée, mais qui lui disait : « Ce n'est rien, je n'ai rien », il unissait, par une réflexion soudaine et dans une même pensée, ce vieillard à demi mort qu'il venait de quitter et cette jeune fille dont la nervosité avait bien souvent tourmenté, agité ses songeries depuis qu'il l'avait vue dans cet état cataleptique, naguère, devant lui.

Oui, Jean avait spécialement étudié autrefois, avec fièvre, ces névroses étranges qui changent en instrument passif l'être humain, fait de volonté et de conscience. Il avait éprouvé des jouissances de négateur et de révolté à pétrir, en quelque sorte moralement, à sa guise, le cerveau de ces créatures, qui, hypnotisées, ne devenaient plus qu'un instrument qu'il dirigeait, alors, à son gré. C'était un plaisir de raffiné pour ce sceptique de chercher ce que devenait le libre arbitre lorsqu'une malheureuse hystérique obéissait à la volonté qu'il lui imposait, riait, pleurait, priait, chantait selon qu'il le lui commandait. Et Mornas bien souvent s'était demandé s'il n'y avait pas, dans ces maladies mêmes, une force cérébrale utilisable et si quelque homme supé-

rieur, un jour, n'asservirait pas à une entreprise des machines humaines. Il avait même, dans ses fameuses leçons, qui tantôt semblaient des divagations de rêve et tantôt des proclamations de général d'armée, échauffé toute une Théorie de la Volonté sur ces mystères magnétiques. La comparant à l'électricité, cette volonté humaine, il prétendait qu'on s'en pouvait servir pour des transmissions d'efforts et des tâches redoutables, — transporter la volition à distance, comme l'é-tincelle, comme la lumière.

Et depuis quelques jours, — depuis sa dernière visite à M. de la Berthière, — depuis la soirée passée auprès de Lucie, dont l'état bizarre l'avait plus nettement frappé, il unissait décidément à ses réflexions théoriques la personnalité même de la jeune fille ; il faisait entrer dans

le cadre quasi-fantastique où se mouvait « le Mandarin », cette enfant qui ne soupçonnait seulement pas qu'il y eût un M. de la Berthière au monde.

Évidemment, — et Mornas n'en doutait plus maintenant, — Lucie, vibrante et souffrante nature de sensitive, exaltation impressionnable, pouvait, sans même être frappée d'une névrose caractérisée, comme certaines malades de la Salpêtrière, obéir à la suggestion imposée par une volonté extérieure, subir les épreuves auxquelles, lui, par exemple, Jean, pouvait, s'il voulait, la soumettre. Il en avait acquis la preuve bien vite. En soumettant d'abord, comme par jeu, il avait essayé, sur cette créature docile, dont la confiance s'abandonnait, les premières épreuves d'hypno-



... Il entendit le valet dire :
« C'est le secrétaire de Monsieur. (Page 518.) »

tisation. Et, comme il s'y attendait, Lucie était devenue assez vite, sous sa volonté d'expérimentateur, ce qu'un charlatan de profession eût appelé « un sujet précieux ».

Il lui faisait croire que ces expériences lui étaient utiles pour ses travaux, pour ses études, et elle s'y prêtait de bonne grâce. Alors Jean, par l'apposition de la main sur les paupières closes de Lucie arrivait rapidement à plonger la jeune fille dans un de ces états de léthargie ou de catalepsie qui, chez elle, succédaient facilement l'un à l'autre. C'était, chez la pauvre enfant, des frémissements d'abord, de petits tremblements, une agitation où se manifestait cette sorte de langage brisé, incohérent, comparé justement par la science au bavardage initial du sommeil chloroformique. Quand elle était ainsi, appartenant tout entière à la volonté de Mornas, alors, brusquement il lui imposait ses ordres, lui suggérait tour à tour toutes les idées qu'il voulait, la faisait se promener dans un jardin imaginaire où elle cueillait des fleurs invisibles en poussant des cris de fillette joyeuse, ou, encore, par la pensée la conduisait au théâtre et, entendant alors une musique qui n'existait pas, elle hochait la tête comme pour suivre les mesures de l'orchestre, puis heureuse, disait : « Que c'est beau ! »

Lucie sortait de cet état d'inconscience, brusquement. Elle sautait, pour ainsi dire, d'un bond dans l'état de veille sans lassitude visible, portant cependant imprimée en son cerveau et colportant la pensée, l'idée, la suggestion qu'y avait imprimée Mornas comme il eût enfoncé un cachet dans une cire malléable.

Et, effaré lui-même de l'étonnant pouvoir, de cette force humaine dont il pouvait librement disposer, il se sentait décidément tenté, — affreusement tenté, — par la possibilité qu'il avait de combiner, avec Lucie pour complice involontaire, ce qu'il nommait une expédition hardie.

— Qu'est-ce que je cherchais ? se disait-il, dans sa chambre étroite, regardant les murs nus, le petit lit de fer, la table noire où couraient ses paperasses, — labeurs écrasants griffonnés pour l'homme de Versailles, — qu'est-ce qui me manquait ? l'occasion. Eh bien, je la trouve, l'occasion !... Si j'en profitais !... En profiter ? Je serais bien niais de ne pas le faire ? Tuer le mandarin ! Tant de fois, tu as posé le problème, tu peux maintenant le résoudre... D'autant plus qu'après tout, il ne s'agit pas même de le tuer, le mandarin ! A quoi bon ?... Il suffit d'utiliser sa rencontre ! »

Les idées arrivaient ainsi, et s'entrechoquaient dans le cerveau de Mornas; puis elles y prenaient, peu à peu, une netteté, une fixité inquiétantes. Le *problème*, comme il disait, lui apparaissait en quelque sorte, comme tracé sur le tableau noir avec la rigueur d'un théorème de mathématiques. Il y avait, à Versailles, dans la bibliothèque de M. de la Berthière, quelque chose comme un placard où un audacieux pouvait puiser hardiment. Or, là, dans ces vieux livres, cachés par l'avare qui n'en savait même plus le compte, inutiles, perdus entre les feuillets de bouquins poudreux, dormaient des bank-notes qui, pour tout homme, eussent presque constitué une fortune, mais pour Mornas représentaient, en outre, le commencement de la liberté, l'ambition satisfaite, la vie libre: — et libre — avec qui? Avec cette femme qu'il aimait. Car pourquoi, s'il devenait riche, n'épouserait-il pas Lucie? La misère seule l'effrayait avec elle et pour elle. Mais la misère écartée, quelle raison avait-il de ne point partager son existence avec la jeune fille?

Et, là-bas, dans le logis de la rue Saint-Médéric, il pouvait la trouver, la fin de cette misère!... « Un vol, alors? » Le mot avait répugné à Mornas lui-même lorsqu'il lui était apparu, une première fois, avec toute la hideur de sa réalité. Mais, professant que l'homme doit se moquer des choses, Jean Mornas allait-il donc maintenant se soucier d'un mot?

Le seul péril était d'être vu, d'être soupçonné, d'être pris.

Et pourtant vraiment, le vol, oui, le vol, était quelque chose de trop lâche. Au moment de le commettre, les doigts de Mornas s'y fussent refusés. Il avait l'instinctive horreur de l'acte matériel. Avec son habitude de se draper dans la défroque byronnienne, il comprenait le corsaire qui pille, non le filou qui dérobe.

Son idée fixe le ramenait alors à une combinaison dont l'ironie savante et la nouveauté compliquée lui plaisaient, l'exaltaient comme un défi.

Ce qu'il y avait de tentateur dans la vieille question qu'il traitait d'habitude avec la faconde d'un docteur os perennans. — La Question du Mandarin, — c'était qu'on le pouvait tuer à distance, et sans même qu'on eût une tache sur les mains. En bien, l'impossibilité du problème moral tant de fois posé disparaissait maintenant, grâce à la science. La réalité même diamant à Mornas le pouvoir de frapper à distance, de se faire obéir d'un être humain en appuyant sur son cerveau comme sur une tige. Jean n'avait

qu'à vouloir et à dire : « Je veux ! » pour que cette volonté fût exécutée.

Et par qui ? Par cette Lucie que Jean adorait, et qu'il songeait à associer à un crime après avoir pensé à l'associer, et pour pouvoir même l'associer à sa vie !

Elle ne se doutait pas, elle, de la tourmente qui soufflait dans les idées de Jean. Elle ne s'en douterait jamais. S'il voulait, elle subirait, dans l'état hypnotique, l'idée qu'il lui suggérerait ; elle obéirait comme une esclave, elle accomplirait, à l'heure dite, l'ordre qu'il lui donnerait. Cette suggestion, qui met la créature humaine désarmée, passive, domptée, entre les mains de celui qui la domine, cette suggestion, qu'on pourrait employer dans le sens du bien en imposant à des âmes basses, à des esprits farouches, des idées d'honneur et de pitié qui, peu à peu, resteraient là, enfoncées, et modifieraient peut-être l'être morbide ou mauvais, de l'être humain — cette suggestion, dont Mornas connaissait tous les inquiétants phénomènes, pourquoi ne s'en servirait-il point pour arriver à faire passer entre ses mains, à lui, les billets enfouis dans les cachettes du vieillard ?

Il lui semblait qu'ainsi posé comme un problème à résoudre, le vol perdait tout à coup de sa vilenie. Le crime tournait à l'expérience. Il y avait pour Mornas comme une recherche scientifique dans la combinaison de cette infamie. Tout d'abord, l'égoïsme féroce de M. de la Berthière n'était point fait pour désarmer Jean. Pouvait-on avoir du remords à dépouiller un homme dont la richesse inutilisée irait à des neveux qui haïssaient le vieux gentilhomme et qui le méprisaient ? En quoi quelques billets de banque de moins au total de l'inventaire du vieil avare appauvriraient-ils des gens déjà riches et qui n'avaient le moindre droit sur la fortune de M. de la Berthière que parce qu'ils portaient son nom ? C'est à peine s'ils avaient vu, le vieillard, cinq ou six fois dans leur vie !

Tandis qu'une liasse de ces billets était pour Jean l'affranchissement même, le commencement de la vie facile !... Ambitieux, il pouvait braver à la fois et humer la vie, au lieu de traîner, comme des boulets, des tâches humiliantes. Ensuite, éloquent, ardent, prêt à tout, jusqu'où n'arrivait-il pas, s'il avait le levier, — l'argent, — en un temps où l'audace ouvre toutes les portes quand on ne les enfonce pas ?

— Eh ! il ne saura même pas, le vieux paralytique, se disait

Mornas, non il ne saura pas qu'il lui manque quelque chose dans ses vieux livres. Et moi... Ah! moi!... Quelle rage, quelle...

Et toutes ses rancunes lui revenaient, toutes ses ambitions étouffées, tous ses appétits strangulés, toute sa jeunesse engloutie aux privations, cette jeunesse misérable, dans le Paris du luxe, ces jours de désespoir où il avait, plus d'une fois, marché dans la neige avec des bottes éculées en se disant pourtant que, — s'il avait du courage, — il pourrait vivre paisible en paysan, à-bas, au pays plein de soleil de ses deux pauvres *cœurs*, près de la mer bleue...

Du courage?... Allons donc, abdiquer eût été de la lâcheté!

Il s'était souvent juré, en ces jours de détresse noire et de chagrin famélique, qu'il aurait, oui, qu'il aurait son heure. Et cette heure-là, qui sait si le sort même, aujourd'hui, ne la lui désignait pas là, sur le cadran? Elle allait peut-être sonner! Ah! la misère, ou sinon la richesse, la possibilité de devenir riche et la joie d'être libre! Il se faisait tangible, enfin, ce rêve! Il était là, à la portée des ongles de Mornas... Là!... Ou plutôt là-bas!

— Voilà : Je dis à Lucie : « Tu iras à Versailles, rue Saint-Fédéric... » Je lui donnerai une lettre quelconque... On la laissera entrer. Elle sera seule... L'homme est paralysé, et cette concession qui l'a frappé aux yeux le rend momentanément aveugle. D'un geste elle écartera le cornet acoustique qui traîne sur son oreiller, et, derrière les volumes de l'*Encyclopédie*, dans le vieux placard, elle prendra les billets qui restent... Elle les prendra tous!... Et, en deux heures, d'un train à l'autre, je puis être riche!... Riche! »

Oui, c'était très simple. Il semblait à Mornas que cette expédition fût la plus facile du monde. Il ordonnait, Lucie obéissait, elle devenait. Tout était dit.

Il ne lui paraissait pas possible qu'un obstacle survînt. Il éprouvait une sorte d'orgueil plein de bravade à se dire que ce qu'il créait ainsi pouvait, devait s'accomplir à l'heure voulue, comme le *je veux* humain devenait tout à coup une étincelle de divinité!

Mais d'abord, il voulut bien se convaincre, et une fois encore, que Lucie subissait complètement les hallucinations qui pouvaient lui être suggérées. La jeune fille était devenue son esclave absolue, lorsqu'il la mettait en état de somnambulisme. Mais Jean ne pouvait s'imposer d'être deux fois, dix fois prudent, avant de tenter

l'œuvre combinée. Il alla donc rue Audran : Lucie travaillait auprès de son feu. Elle fut toute joyeuse de le voir. Le temps était froid, et, par la fenêtre, on apercevait, dans un ciel gris de janvier, les toits et les rebords des maisons voisines couverts d'une couche de neige. Lucie trouva que Jean lui donnait une preuve d'amour en venant la voir de si loin par un temps si triste. Il ne fallait pas des attentions bien grandes à la pauvre fille pour la rendre heureuse !

Elle accueillit Mornas avec une joie d'enfant, laissant là son ouvrage et approchant de la cheminée une chaise pour que le jeune homme chauffât, à la chaleur du coke, ses chaussures mouillées. Elle le contemplait, de ses doux yeux confiants, d'un bon regard dévoué, et, lui, les mains sur ses genoux, semblait penser, rouler dans sa tête crépue des idées lugubres.

Alors elle lui demanda ce qu'il avait fait depuis qu'elle ne l'avait vu... — depuis si longtemps, deux jours ! — et s'il travaillait.. Elle lui recommandait de ne pas travailler trop ; elle avait eu, par suite d'un labeur trop prolongé, des migraines, depuis ces deux derniers jours. Oh ! elle n'avait pas la tête bien forte ! Mais, par bonheur, — comme c'est singulier, ces hasards, — en allant son magasin, à peu près à l'endroit même où elle avait parlé Mornas pour la première fois, oui, — à quelques pas précisément — elle avait rencontré le docteur Pomeroy, ce bon docteur, qu'elle l'avait soignée toute petite, Jean savait bien, — il le connaissait — et le médecin lui avait ordonné des pilules de valériane et de quinine qui lui avaient fait grand bien...

— Et si jamais vous souffrez de migraines, Jean...

Elle s'arrêta, riant gentiment :

— Suis-je sotte ! J'oublie toujours que vous êtes médecin !

— Ou à peu près ! dit Mornas de sa voix ironique.

— Dans tous les cas, vous êtes un savant... Ah ! cela, par exemple, je le sais... Un savant ! Je l'ai lu dans un journal !

— Un journal ?...

— Parfaitement !

Et elle tirait de sa table à ouvrage un petit journal du quartier Latin, soigneusement plié, où elle montrait une sorte de biographie du *Mandarin* faite par quelque compagnon de Jean, article louangeur où la camaraderie, peut-être craintive, louait l'apôtre de l'éloquence et l'érudition encore ignorée du grand public, mais si profonde, de Jean Mornas.

Le jeune homme regardait ce petit journal d'étudiant et bousillait les épaules.

— Oui, dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, oh bien, voilà ! On n'a encore rien fait aujourd'hui et on publie déjà votre biographie !... On élèvera bientôt des statues à des poètes inévités. Allons, — et en ajoutant cela sa voix devenait vibrante comme un clairon sommant la charge, — raison de plus pour agir et pour être !

Il demanda à Lucie comment ce journal de la rive gauche se trouvait chez elle.

— Oh ! par hasard. Il enveloppait l'ouvrage qu'on m'a remis où j'allais le chercher... Je l'ai regardé machinalement, en le dépliant. Votre nom m'a frappée. Je l'ai conservé. Voilà.

Mornas s'inquiéta ensuite de savoir ce qu'elle avait pu dire au docteur Pomeroy. Avait-elle parlé de lui, Mornas, au médecin ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce qu'il est inutile de me nommer à n'importe qui jusqu'au jour...

Il s'arrêta, regardant involontairement Lucie, avec une expression d'amour vrai, de passion contenue qui allumait une flamme dans ses yeux noirs. Elle devinait bien ce qu'il voulait dire. Jusqu'au jour où il serait libre de l'aimer, de l'épouser, de l'emporter où il voudrait, au bout du monde !

Elle était persuadée qu'il viendrait, ce jour-là ! Elle avait une confiance aveugle, une foi profonde dans l'avenir de ce jeune homme. Elle le savait ambitieux et ces ambitions mêmes lui plaisaient. Elle sentait qu'il était torturé de sa situation médiocre, de la misère bravée, et elle eût voulu se sacrifier, elle eût passé des nuits à un travail acharné pour qu'il souffrit moins. Ce qu'il lui disait de faire, elle le faisait. Jamais elle n'aurait parlé de lui à personne. Au concierge du logis de la rue Audran, elle n'avait même pas fait connaître le nom de Mornas.

Comment eût-elle alors parlé de lui au docteur Pomeroy ? Et pourtant c'était pour elle une sorte de parent, que le médecin ! Elle était tout heureuse de l'avoir retrouvé.

Il n'avait pas vieilli.

« Parbleu ! songeait Jean. Il était né vieux ! »

Aussi maigre, aussi sec, les cheveux aussi blancs et blâmes, mais actif comme autrefois, mais dévoué, et se multipliant pour les pauvres. Comme Lucie lui disait qu'il était devenu le même,

le brave homme lui avait même répondu, la tutoyant paternellement, ainsi que jadis : « Que veux-tu, mon enfant : la fatigue, cela conserve ! »

Alors Jean hochait la tête et disait, en regardant le bout de ses souliers humides qui fumaient :

— Bref, digne du prix Montyon, ce docteur Pomeroy!... Le Petit Manteau Bleu des médecins! Ils ont de la chance, les gens vertueux, s'ils gardent, à la fois, leur vertu et leur jeunesse!

Et sa voix prenait ces vibrations d'acier qui étonnaient et inquiétaient Lucie quelquefois.

Il se leva comme pour partir, puis, examinant brusquement la jeune fille, il lui prit les mains et resta un moment devant elle, les paupières écartées, l'œil fixe, la regardant au fond des prunelles.

Ces regards muets qu'il lui enfonçait ainsi comme dans les yeux, la faisaient frissonner d'une sorte d'inquiétude domptée qui n'était pas sans une douceur bizarre. Elle s'abandonnait volontiers à ce magnétisme tendre que Jean exerçait sur elle. Elle souriait d'abord; puis Mornas lui posant la main droite sur les paupières, pressait légèrement sur ces yeux clos, et, avec une rapidité étrange, la jolie tête blonde de Lucie tombait alors sur son épaule comme celle d'un enfant accablé de sommeil, et cet être pensant, vivant, agissant, conscient d'ordinaire, se trouvait brusquement transformé en automate.

Lucie aussitôt ne pensait plus que par la pensée de Jean. Toutes les hallucinations qui traversaient, de par la volonté de Mornas, le cerveau de la jeune fille devenaient temporairement pour elle des réalités. Elle riait s'il lui disait de rire. Il lui disait : « Tu as deux ans de moins, et ta mère vit. Elle est là, regarde. » Et, heureuse, la pauvre fille embrassait sa mère. Elle subissait décidément, avec une facilité effrayante, les suggestions imposées. Mais, ce que Jean voulait savoir, c'était, — question vitale pour lui, — si la suggestion, chez Lucie comme chez la plupart des somnambules, survivait au réveil et se continuait dans l'état de veille, c'est-à-dire si la jeune fille, éveillée, exécuterait, sans se douter même à quelle force elle obéissait, l'ordre que lui donnerait Mornas pendant qu'elle était endormie.

Ce phénomène incroyable, Jean ne doutait pas qu'il ne se produisît mathématiquement chez Lucie comme chez toutes ces hallucinées et ces hystériques qu'il avait hypnotisées tant de fois.

Mais le problème qu'il se posait était assez redoutable pour qu'il ne négligeât rien s'il voulait victorieusement le résoudre.

Il dit à Lucie endormie :

— Je vais te réveiller tout à l'heure. Demain, tu entends bien, demain, à dix heures précises, tu m'attendras devant l'Odéon sur les marches !... As-tu bien compris ? Demain !



... Dans sa chambre étroite, regardant les murs nus, le petit lit de fer. (Page 322.)

— Demain ! répondit la jeune fille, répétant comme un écho la parole de Jean.

— A dix heures !

— A dix heures !

— Bien. Là tu me remettras ceci (il montrait un portefeuille) que je laisse dans le tiroir de la table à ouvrage... dans le tiroir, tu entends ?

— Oui.

— Heure précise ?

— Oui.

Il souffla alors vivement sur les paupières closes de Lucie, et, essuyant les yeux, troublée et confuse, elle courut à elle en essayant de sourire, mais avec une expression d'inquiétude vague et comme de pudeur troublée. Elle ne questionna point,

d'ailleurs, Mornas sur ce qu'elle avait pu dire pendant son sommeil, et peut-être ne se rendait-elle même pas compte qu'elle eût dormi.

Il la quitta presque aussitôt, sans rien lui rappeler. Il ne savait pas, disait-il, quand il reviendrait, mais il reviendrait, oui, il reviendrait bientôt : le plus tôt possible.

— Demain ?

— Peut-être demain.

Et il la laissa souriante.

Toute la soirée qui suivit, Mornas la passa à se dire que si mathématiquement, Lucie subissant encore, à l'état de veille, la suggestion qu'il lui avait dictée durant le sommeil hypnotique arrivait à l'heure fixée, rien, non rien, ne l'empêchait d'obéir ensuite à l'ordre plus important qu'il lui donnerait. Et, dormant mal dans son lit froid, il se réveilla le lendemain après avoir encore subi, une partie de la nuit, la vision caricaturale de M. de la Berthière en costume de riverain du fleuve jaune.

À dix heures moins quelques minutes, Jean Mornas était devant les marches de l'Odéon, interrogeant les passants vaguement aperçus au bout des rues encore recouvertes d'une lèpre de neige.

— Dix heures moins cinq, dix heures moins trois...

À dix heures précises, il poussa involontairement un petit cri de joie. Lucie marchant d'un pas pressé, et comme talonnée par une hâte, arrivait droit vers lui, en traversant rapidement la place boueuse.

Quand elle aperçut Jean, elle s'arrêta et le regarda étrangement, d'un air étonné, comme prise en faute.

— Ah ! c'est vous, Lucie ? dit-il.

Elle sourit et dit :

— Oui, c'est moi !

— Par quel hasard ? Et que venez-vous faire dans mon quartier, à cette heure-ci ?

Sur le visage doux de la pauvre fille, le même sourire intimidé restait figé :

— Je viens... Mais oui, voilà !... dit-elle, je viens vous rapporter ce portefeuille que vous avez oublié dans un tiroir, chez moi... Hier !...

Elle tendit le portefeuille à Mornas qui le prit, feignant de ne pas comprendre.

— Merci... Mais ce portefeuille, qui viens-tu de me le rapporter?

— Qui me l'a dit?

— Oui.

— Personne... Je ne sais pas... Mais je savais que je devais vous le rapporter aujourd'hui, à dix heures... et ici même...

— Ici?... Devant l'Odéon?

— Là... Oui, précisément!

— Ah!... Et si vous ne m'aviez pas trouvé ici?

— Oh! je devais vous trouver... J'étais certaine que je vous trouverais... Et puis, je vous le dis, il fallait venir... Je devais venir...

— Pourquoi?

— Quelque chose me le disait.

Elle parlait avec une sorte de douceur entêtée qui la rendait un peu confuse, comme si elle eût rougi de ne pouvoir mieux expliquer l'obsession qu'elle avait subie, l'envie irrésistible qui, sans cause, l'avait saisie depuis son réveil, l'envie de rapporter à Mornas, — et de rapporter là, — ce portefeuille qu'elle pouvait pourtant lui rendre, rue Audran, quand il viendrait. C'était, disait-elle, « plus fort qu'elle ». Elle avait dû obéir absolument à cette idée qu'il fallait être là, à dix heures précises, et voir Jean.

Et, lorsqu'il lui répétait la question éternelle : « Mais qui vous avait ordonné de venir ici? » elle répondait encore, et toujours, avec la même expression confuse : « Qui?... Je ne sais pas... Personne... Moi, peut-être... Est-ce drôle?... Mais je ne pouvais pas ne pas venir! »

Jean, intérieurement, triomphait. Cette expérience sans but, il pouvait, il allait la renouveler en dictant hardiment à Lucie le rôle qu'il lui assignait dans le drame. C'était là comme la répétition à froid du scénario déjà combiné qu'il s'agissait de mettre en scène. Quand? Tout de suite. En vérité, Mornas avait assez attendu, et ce temps de glace réveillait, aiguillonnait, exaspérait tous ses souvenirs de misère. Décidément, il en avait assez de végéter, de patienter. La vertu des débiles, la patience! Voilà le moment où il fallait se servir du mandarin comme d'un mandol-pied et profiter crânement des avances de la fortune!

— Ne sois point Jean-Jean, Jean que tu es! Ne joue pas les Joseph, toi!.. Et d'ailleurs, tu n'as même pas, pauvre hère, de

manteau à laisser entre les doigts de la pécore ! Aux armes, Mornas !

Le soir même, il allait chez Lucie. Il l'hypnotisait comme il l'avait fait jusqu'alors et, la pauvre fille une fois endormie, il lui insufflait dans le cerveau, il lui implantait, lui imposait l'idée fixe dont elle ne s'affranchirait plus, qui la dominerait et l'entraînerait demain, qui serait plus forte que son honnêteté et que sa conscience, idée obsédante contre laquelle elle essaierait de se révolter peut-être, — comme l'oiseau battant de l'aile, éperdu, sous la fascination du reptile qu'il n'évitera pas, — mais qu'elle mettrait à exécution certainement, mécaniquement et quand même, à l'heure dite, comme elle avait, sans s'expliquer pourquoi, rapporté le portefeuille au lieu voulu par Mornas.

Il lui avait pris les mains et la tenait comme immobilisée sous sa volonté, lui dictant point par point le tragique programme qu'elle devait suivre. Elle prendrait le train de la gare Saint-Lazare à une heure ; elle serait à Versailles trois quarts d'heure après. Là, elle monterait dans le tramway qui passe devant la grille même de la gare et mène au vieux quartier Saint-Louis. Elle demanderait au conducteur, qui la lui indiquerait facilement, la rue Saint-Médéric. L'hôtel de M. de la Berthière était la quatrième maison que Lucie rencontrerait en entrant dans la rue, à droite. Il lui répéta le numéro qu'elle redit par deux fois, endormie, gravant d'un trait indélébile ce chiffre dans sa mémoire. Là, elle sonnerait. Elle insisterait, pour pénétrer jusqu'au vieillard. Elle dirait, — sans citer aucun nom, qu'elle venait « pour ce qu'attendait Monsieur » et ferait passer une lettre que lui aurait remis Mornas et, dans cette lettre, Jean prierait M. de la Berthière de laisser pénétrer jusqu'à lui la personne qui lui rapportait un chapitre corrigé. Secrètement.

Ce secret, que le pseudo-érudit voulait tenir caché, serait évidemment le *sésame* de la bibliothèque, la fameuse bibliothèque où chaque livre dissimulé était peut-être, pour l'avare, une façon de coffre ou de classe-valeurs. Si, par aventure, par impossible, M. de la Berthière, qui ne recevait personne, — un médecin quelquefois, — avait une visite, Lucie attendrait. Mais il était plus que probable qu'on introduirait la jeune fille auprès du paralytique sur-le-champ et, dès qu'il saurait, lui, pourquoi elle venait, il n'aurait certainement rien de plus pressé que d'exiger qu'on le laissât avec la messagère de Jean.

Et alors, seule avec lui, Lucie obéissait comme un automate à la suggestion que lui imposait Mornas.

— Comprends bien, retiens bien tout ce que je vais te dire, répétait le jeune homme de sa voix devenue brève, ému malgré lui. M. de la Berthière peut appeler, il ne faut pas qu'il appelle. Il est aveugle, au moins temporairement... Il ne peut ni voir, ni bouger. Tu écarteras de son oreiller le carnet àoustique qu'il ne pourra plus saisir, et, sans bruit, derrière les tomes IV et V de l'*Encyclopédie*... l'*Encyclopédie*, tu entends?...

— L'*Encyclopédie*! répétait Lucie d'une voix ferme, comme s'enfonçant chaque mot au profond de la mémoire.

— Derrière ces volumes... Tomes IV et V...

— Tomes IV et V... Bien!

— Tu trouveras un atlas... reliure de cuir, finiquet... Tu le prendras... Il doit y avoir d'autres livres à côté, contenant aussi des billets de la Banque... Mais je n'en suis pas sûr... Ne perds pas de temps à chercher ailleurs. L'atlas, l'atlas seul, tu entends? L'atlas! Tu le videras de tous les billets qu'il contient, et, si tu n'as pas le temps, tu le glisseras sous ton chapeau, après avoir remis à leur place les volumes dérangés... C'est compris?

Immobile et dans sa pose pétrifiée, la pauvre fille ne répondait pas; mais tout son visage, comme convulsé par une souffrance intérieure, exprimait une lutte de conscience, une douleur poignante. C'était comme l'insurrection inévitable de la personnalité même se débattant contre l'obsession de ces ordres, absolument comme l'être humain endormi se débat contre les tentations mauvaises de certains rêves. Il y avait, chez Lucie, une dualité de personne en quelque sorte : l'honnête fille révoltée et l'hypermotivée domptée par Mornas.

Lui lisait clairement toute cette lutte cachée sur cette pâle et mince figure anémiée aux paupières baissées sous les cheveux blonds un peu emmêlés.

Alors il saisit de nouveau les mains de Lucie, et, de sa voix cuivrée, presque menaçante :

— Tu feras cela, tu entends, tu le feras!

Elle ne répondit rien, mais un frisson comparable à une secousse électrique lui courut par tout le corps, et la pauvre fille attristée prit l'expression douloureuse d'un visage de martyre.

— Je le veux! ajouta fermement Mornas. Je le veux! Comprends-tu bien? Je le veux! Il le faut!

Il ajouta, — car il faut donner des raisons honnêtes à ces êtres, même ainsi captés, pour les faire agir :

— Cet argent, que tu prendras là, a été dérobé par cet homme. Ce n'est pas un vol que tu vas faire ; ce sera une restitution.

Après une minute de silence, si profond qu'il entendait battre, comme dans une crise de palpitations, le cœur de Lucie, il dit encore :

— Tu le feras ?

— Oui ! répondit enfin Lucie.

— Tu le feras, malgré tes hésitations possibles, malgré les obstacles ?

— Oui ! dit-elle encore.

— Et cela fait, tu me rapporteras à moi, chez moi, l'atlas ou les billets de l'atlas ?

— Chez vous ?

— Rue Racine, le soir même !

— Oui ! répéta Lucie.

Et, chose étrange, maintenant, à chacun de ces *oui*, la voix était résolue, comme si la force de lutter eût brusquement fait place, en elle, à l'âpre volonté d'obéir.

Alors, tout d'un coup, il l'éveilla, retrouvant après la minute de surprise et de trouble, le sourire doux sur les lèvres de Lucie, et la tendresse profonde dans ses beaux yeux bleus, très calmes. Et, sans que la malheureuse et charmante fille eût la moindre conscience, le moindre souvenir de l'ordre que lui avait dicté Mornas, et auquel, à l'heure voulue, demain, elle allait obéir, elle se mit à parler à Jean de leurs projets, de leur avenir, de cette vie cachée qu'ils s'étaient faite, de leur chaste roman ignoré, de cette tristesse lointaine et atténuée qui, grâce à lui, était devenue pour elle du bonheur.

Ce mot de bonheur avait fait d'abord sourire Mornas amèrement ; puis, le répétant, il s'écria qu'après tout, le bonheur n'était pas si loin peut-être. Le bonheur ? il espérait bien l'atteindre, — et bientôt.

— Ah ! si certain projet réussit ! fit-il.

— Quel projet ? demanda Lucie.

Mornas ne pouvait s'empêcher de s'étonner de ce mystérieux phénomène : cette femme à qui, tout à l'heure, il dictait ses ordres, qui avait comme emmagasiné sa pensée — et qui, demain, changerait en actes ce qui, pour lui, n'était encore qu'une combi-

raison aujourd'hui — elle ne se doutait même pas de l'odeur glauque, lante qu'elle portait en elle, qui germait et grandissait, l'odeur, dans son cerveau. Oui, il y avait deux femmes dans cette femme : l'une, la machine inconsciente, l'instrument dont il usait pour arriver au but ; l'autre, l'adorée et la respectée que Mornas voulait associer à sa richesse et à sa vie, si ce projet réussissait...

Et il réussirait ! Pourquoi ne réussirait-il pas ? Encore une fois, chez M. de la Berthière, personne ne connaissait Lucie. Il était bien convenu qu'elle ne donnerait aucun nom pour pénétrer jusqu'au vieillard. Quelques explications en manière de mots de passe, voilà tout. Et surtout la lettre concernant le manuscrit du fameux ouvrage qui devait assurer la gloire à M. de la Berthière et qui allait livrer la fortune à Mornas ! « A chacun son ambition ! » pensait Jean.

Le paralytique ne pouvait ni voir ni entendre Lucie dérangeant les livres. Il ne s'apercevrait de la disparition de ses valeurs que plus tard, en supposant qu'il vécût encore quelque temps. Mais alors, qui accuser ?

Lui, Jean ? Quelle folie ! Et, d'ailleurs, M. de la Berthière, même en soupçonnant le jeune homme, se tairait, fût-ce par egoïsme, par prudence, puisque Jean travaillait avec lui à accrocher la renommée littéraire.

Est-ce Lucie qu'on accuserait ? Mais M. de la Berthière ne la connaissait pas, ne saurait point son nom, et Jean Mornas, si le vieillard lui en parlait, répondrait d'elle comme de lui-même.

Oui, certainement, mathématiquement, le projet allait réussir ! Oui, Jean Mornas serait riche ! Oui, le mandarin allait céder une part de sa fortune à cet aventurier qui s'imposait par le droit de sa hardiesse, comme le pirate malais par le droit du kriss et du coutEAU. Oui, la vie de Jean allait changer et celle de Lucie. Le bonheur était là, avec la jeunesse et l'amour ! Jeunesse, pour le amour étouffé jusqu'alors. Mais quelle revanche aussi, demain... Vivre ! Enfin, il allait vivre !

Et Mornas aspirait déjà le fumet de la table offerte à ses dents rouges et à son âpre appétit d'affamé et de mangeur !

VII

Bien avant l'heure où Lucie devait prendre le train de Versailles, Mornas était assis dans la grande salle de la gare Saint-Lazare sur un des bancs qui font face au guichet où l'on distribue les billets.

Il regardait machinalement devant lui ces rares arrivants dont les pas retentissaient sur l'asphalte de la salle d'attente et qui, dans la lumière grise tombant d'en haut, par les verrières, s'acheminaient vers les barrières vides. Toute cette salle si bruyante et si gaie aux jours d'été, à pareille heure, avait, dans l'atmosphère humide, sentant la neige fondue, une tristesse morne. Les toits des maisons apparaissaient au loin, par les grandes fenêtres, comme un lugubre décor gris, relevé de blanc. Des affiches des derniers mois montraient ironiquement leurs noms de plages à la mode, lugubres comme des feux d'artifice éteints. Au près de Jean Mornas, des espèces de rôdeurs, aux pantalons boueux, sommeillaient à demi dans l'air relativement chaud de la grande salle. « Plus pauvres encore que lui, ces misérables hères ! » Et, — un frisson intérieur semblait lui courir dans les veines, — plus honnêtes, peut-être ! « Ils ne songeaient pas à dépouiller le mandarin, ces pauvres diables ! Ils trouvaient là un abri contre le froid, le dénuement ; ils cuvaient leur misère ! »

Jean les examinait. Pas un n'avait une figure de révolté. On pouvait donc se résigner à vivre ainsi ?

— Bah ! c'est l'abrutissement du besoin ! Et puis, moi, j'ai d'autres appétits parce que j'ai d'autres facultés. A chacun selon ses désirs ! C'est bien le moins !...

Et il se mit à penser à Lucie. Elle ne venait pas. Jean regardait le cadran de l'horloge. Une heure moins trois minutes. Les aiguilles avançaient sans doute, mais enfin, maintenant...

— Elle devrait être ici !

Si elle ne venait pas ?

Si la révolte intime, la tempête de la conscience, avait été plus forte que la suggestion ? Si le libre arbitre avait chassé l'obsession comme un mauvais rêve ? Si... Mais Jean Mornas, qui doutait, devenu subitement anxieux, ne douta plus et laissa un cri

monter à ses lèvres lorsque, au bout des marbres qui menaient au dehors, il aperçut, raide, marchant comme une statue, très droite et flagarde, Lucie qui, sans hésiter, s'avantait vers le guichet où, en lettres blanches, sur un tableau bleu, se lisait le nom de *Versailles*.

— Elle est venue ! se dit Mornas, qu'une émotion singulière saisissait maintenant à la gorge.

Il eût presque souhaité, en ce moment, qu'elle eût résisté. Il entrevit brusquement quelque catastrophe. Une crainte maintenant l'étreignait, et pendant que Lucie s'approchait du guichet et demandait son ticket, — il la voyait de dos et elle gardait une raideur automatique, — il se demandait s'il n'allait pas l'arrêter au passage, l'empêcher d'accomplir ce qu'il lui avait ordonné... Puis il eut honte de sa terreur. Était-ce donc pour reculer qu'il avait posé ce problème à la destinée?... Au moment où il pouvait gagner la partie, allait-il repousser l'échiquier?... Non. Le sort en était jeté !... Et tant pis pour le nain-darin qui se trouvait sur son passage !...

Lucie s'était retournée. Elle glissait froidement le petit rectangle de carton entre son gant et la paume de sa main gauche, et de ce même pas quasi-mécanique de tout à l'heure, elle s'avancait vers la porte de la salle d'attente. Elle pouvait apercevoir Mornas, puisqu'elle se dirigeait de son côté, sans le savoir. Alors il s'éloigna de quelques pas, mais la précaution était inutile. La jeune fille semblait ne rien voir, avançant comme poussée par une idée invincible, les yeux fixés, le pas alourdi.

Elle s'arrêta un moment sur le seuil de la porte de la salle



Il la voyait de dos et elle gardait une raideur automatique.

puis elle y entra. Jean s'approcha, collant son visage aux vitres pour la revoir encore. Il avait le temps de l'appeler, de l'arrêter sur cette voie du crime qu'elle suivait, inconsciente. « Non, non, se disait-il, ce serait niais, et maintenant ce serait lâche ! » Il distinguait, dans la pénombre de la salle, une ombre se détachant sur le fond blafard de la gare où les grandes couches de neige et les fumées blanches des locomotives se confondaient sur l'horizon du ciel gris. C'était Lucie, toujours debout, immobile et comme raidie. La porte de la gare, poussée par un employé, glissa sur ses gonds. Les rares voyageurs passèrent de la salle sombre sur le quai où la vapeur chauffait. Mornas voyait encore Lucie ; puis, cachée par les wagons, il ne la vit plus.

— Tout est dit, pensa-t-il. Et tant mieux.

Songeur, mais sans inquiétude à présent, confiant, presque fier, il redescendit les marches, passa sous les arcades de la gare ; et, en apercevant à la devanture du libraire un journal judiciaire illustré où quelque crime féroce était représenté dans tout son réalisme sanglant : « Imbéciles ! se dit Mornas, comme s'il y avait besoin de tragédie pour réussir et pour vaincre ! »

Il ressentait, avec des jouissances de dilettante, un contentement aigu de soi-même. Il lui semblait qu'il était l'inventeur de quelque œuvre d'art curieuse et parfaite. Son ironie de réfractaire lui faisait regarder comme une création habile cette application de la science à la satisfaction de ses appétits. Il y avait en lui de l'expérimentateur que l'expérience intéressait comme une gageure et du joueur qui jetait sa vie sur le tapis vert. Mais, cette fois, le joueur ne risquait que de devenir riche. Il était impossible que Lucie fût surprise. Il était impossible également que le nom et la retraite de la jeune fille fussent jamais connus en supposant, encore un coup, que M. de la Berthière eût l'idée même, plus tard, que ce fût elle qui avait commis le vol.

Le paralytique aveugle serait emporté sans doute par la maladie avant même qu'il soupçonnât la disparition de l'atlas. Non vraiment, le hasard faisait beau jeu à Jean Mornas. Le jour où une recommandation lui avait ouvert les portes du petit hôtel de la rue Saint-Médéric, c'était la fortune qu'on lui offrait tout simplement. La fortune !... Jean savait bien que ce que pouvait trouver Lucie ne suffirait pas à lui assurer ce qu'on appelle « une fortune » ; mais entre son dénuement présent et le rêve qu'il caressait, — députation ou affaires financières, et les deux

à la fois peut-être, la politique servant à tripoter, — la somme dont il pourrait désormais se servir était, quelle qu'elle fût, le moyen d'arriver vraiment à la fortune.

Et alors, tout en marchant par les rues, il faisait des projets, combinait, traçait des plans, cherchait par quelle trouvaille nouvelle il pourrait décupler centupler, cette somme qu'il n'avait pas, — mais qu'il allait avoir, — et, traitant la vie comme une partie de baccarat, il se demandait s'il ne jetterait pas, dès demain, cette somme quelconque dans le tripot de la Bourse.

Non. Il valait mieux garder cet argent comme une provision de guerre. Il verrait, il attendrait. Il pouvait patienter maintenant. Tout en marchant il regardait les passants. Des gens affairés se croisaient, allant il ne savait où, très vite. De pauvres diables balayaient, le long des trottoirs, des tas de neige qui charriait l'eau bourbeuse du ruisseau. Tous semblaient à Mornas les dupes trop facilement courbées sous la tâche imposée, le labeur quotidien.

Ah! les sots! Quand il est si facile de s'affranchir de ces corvées et de vivre heureux, de par le droit du plus habile ou du plus fort!...

Et toutes les théories darwiniennes de « la lutte pour la vie » revenaient à Mornas sous une forme nouvelle. Que faisait-il, lui, individu, sinon appliquer la règle suivie par les collectivités, les nations, proclamée par les conquérants, chantée par les poètes, la gloire? Au plus audacieux le succès, au plus redoutable la conquête!... Et même en quoi sa conquête, — et il souriait à ce mot, — enlevait-elle quoi que ce fût à celui qu'elle semblait lépouiller? Il s'était déjà posé la question et y avait déjà répondu victorieusement, — à son point de vue. Mais ce qui le flattait, ce qui lui paraissait original et personnel, c'était la façon dont il pratiquait le *struggle for life*, — par délégation et à distance, et sans que l'instrument humain qu'il maniait eût même la conscience de l'acte accompli.

Alors, tout en marchant, Jean se peignait à lui-même les péripéties du drame qui se jouait, là-bas, à son profit.

Il regardait l'heure aux cadrans des magasins.

— Deux heures moins le quart... L'heure est arrivée... Deux heures... Elle est rue Saint-Médéric... Oui, certainement... Elle sonne... On ouvre la porte... On l'introduit... M^r de la Logithèque est là... Elle écarte les volumes de Diderot, elle a dans sa main

l'atlas... Elle fouille, elle prend... A présent, ce doit être fait. C'est fait. Je vais être riche !

Pas un détail de la scène ne lui échappait. Il la voyait réellement. Tout s'accomplissait à Versailles comme il avait résolu que cela s'accomplirait. Il était impossible qu'il en fût autrement. Et pourtant, à mesure que les heures avançaient, une sorte de fièvre s'emparait de Mornas. Il se sentait énervé, inquiet. Il essayait de marcher, de marcher toujours, comme si l'activité de son corps lui eût fait paraître le temps moins long, et il éprouvait maintenant une lassitude à la fois physique et morale. Il rentra dans le petit hôtel de la rue Racine, et, à demi écrasé, se laissa tomber sur une chaise, dans sa chambre nue. Il n'avait plus qu'à attendre Lucie.

Elle viendrait. Elle allait venir avant une heure.

Et si elle ne venait pas ?

Alors, tous les obstacles possibles, les difficultés, les dangers d'une entreprise pareille à celle qu'il avait combinée lui apparaissaient en foule, brusquement. Il se trouvait téméraire, pis que cela, absurde d'avoir ainsi tenté le sort. L'état de suggestion où il avait réduit la jeune fille la rendait-elle moins exposée à une arrestation ? Elle était peut-être maintenant dans quelque poste de police, interrogée, accusée et convaincue de vol... Cette pensée lui donnait un frisson et augmentait sa fièvre nerveuse. Puis il se moquait de lui-même, de ses terreurs. Il se trouvait pusillanime. Il prenait un livre, essayait de lire. Le pessimisme de Schopenhauer l'amusait d'ordinaire. Cette fois il trouva pitoyables ces traits d'esprit aiguisés au bord de l'abîme.

Il écoutait anxieusement les pas qu'il entendait dans le corridor. D'une minute à l'autre, elle pouvait, elle devait venir. Encore quelques minutes peut-être et Jean Mornas connaissait sa destinée. « Être riche ! être riche ! » Il avait peur maintenant de devenir fou. Ses oreilles bruissaient comme dans les nuits de tentation atroce. Il se passa une éponge mouillée sur le front. La congestion lui montait au cerveau.

Quelqu'un s'était arrêté au seuil de sa chambre et une main cherchait le cordon de la sonnette.

Tout à coup il devint immobile et très pâle.

Il s'élança au moment même où le tintement vibrait, ironique et clair. Sa main ouvrit brusquement la porte. Une femme était là : Lucie.

Elle entra d'un mouvement rapide, en quelques pas, comme si elle eût été poursuivie, et blême, elle alla droit vers la petite table où les papiers de Jean Mornas traînaient.

Il avait vivement refermé la porte, et il s'avangait vers Lucie, la regardant bien en face, très ému.

Le jour baissait dans la petite chambre à peine éclairée par le crépuscule gris de ce triste jour froid.

Avant même que Mornas eût dit un mot, Lucie laissa tomber sur la table une liasse froissée de billets de banque, et, d'une voix étrangement ferme, nette et métallique, elle dit :

— Voilà !

Jean s'était précipité sur ces billets qu'il prit entre ses doigts avec des frissons de volupté.

Était-ce possible ? Enfin !...

Il les déplaît, les caressait, les comptait.

Lucie, droite, telle qu'il l'avait vue à la gare, devant le guichet, regardait comme si elle n'eût pas compris.

— Trente-sept ! fit Mornas.

Il y avait là, en billets de mille francs, de cinq cents et de cent francs, trente-sept mille francs. Le levier pour la fortune !... Trente-sept mille francs ! Jean les recomptait encore, les touchait, les admirait, cherchant maintenant du regard un endroit où les dissimuler et ne trouvant aucune cachette plus sûre que la poitrine. Alors il les glissa dans la poche intérieure de son paletot râpé et il en boutonna les boutons dont les capsules métalliques luisaient. Ce paquet de billets, il en sentait avec des frissons voluptueux le poids léger sur son corps. C'était comme une cuirasse qui lui eût fait maintenant tout braver.

Puis il demanda à Lucie, du ton bref et sourd d'un complice qui n'ose même savoir tous les détails du forfait :

— ... Et... cela a été facile ?

Elle ne répondait pas, demeurait droite en sa rigidité sculpturale, les yeux hagards dans une face de marbre.

— Comment cela a-t-il été fait ? dit encore Mornas au bout d'un moment.

De sa voix vibrante, bizarre, Lucie répondit :

— Je ne sais pas...

L'accent de ces quelques mots était si étrange, que Jean soudainement ressentit une inquiétude.

— Mais enfin, dit-il, à moi, à moi, tu peux bien apprendre?... Je veux savoir...

— Il y avait comme une force qui me poussait ! fit la jeune fille. J'allais... J'allais... Pourquoi allais-je là, moi ? Parce qu'il le fallait... Oui !... — et elle semblait encore lutter contre elle-même, contre l'obsession, — il le fallait, voilà ! — Je suis entrée... J'ai vu l'homme... On m'a laissée seule avec lui. J'ai écarté de lui le cornet qui pouvait lui servir à appeler...

— Il ne voyait pas ? demanda Mornas. Il ne voyait rien ?... Aveugle, n'est-ce pas ?

— Aveugle, oui. Mais il entendait !

La voix de Lucie avait pris, en disant cela, une expression farouche ; et, sans bien s'en expliquer la cause, Mornas devina un péril.

— Il entendait ?

— Oui...

Elle était toujours debout, impassible.

— Il a entendu ? répéta Mornas en la regardant en face.

— Oui... pendant que je fouillais les livres... Et alors...

Elle ferma les yeux, secouant la tête pour en chasser une vision mauvaise.

— Alors ? répéta Mornas, comme arrachant une à une les paroles des lèvres de Lucie.

— Alors... écoutant, il a deviné... oui, deviné qu'on voulait le voler... Il a poussé un cri et...

— Et on est venu ? demanda Jean.

— Ah ! si on était venu !... Non, répondit Lucie, on n'est pas venu... Il s'est dressé sur son lit... La peur ou la colère lui donnaient la force... Il s'est traîné vers moi, posant sa main sur mon épaule, là... une main maigre qui s'enfonçait comme une griffe... J'avais pris les billets, puisqu'il fallait les prendre... C'était plus fort que moi... Quelque chose me disait de les lui reprendre puisqu'il les avait volés... n'est-ce pas, il les avait volés ?... Et comme il voulait me les arracher, alors...

Jean maintenant, aussi pâle qu'elle, attendait, pressentant quelque épouvante :

— Alors, je l'ai repoussé ; il est allé retomber près de son lit Raide ! Étendu ! Il n'a plus bougé, et alors je suis sortie !

— Sortie ? Comme cela ?

— Oui ! Vous m'avez dit de prendre, j'ai pris ! Vous m'avez dit de rapporter. C'est fait !

— Mais, demanda Mornas, hésitant un peu... lui ?

— Qui, lui ?

— M. de la Berthière !

— Je ne m'inquiétais pas de M. de la Berthière. Je devais aller là, je devais faire cela, je l'ai fait. Adieu !

Elle s'avavançait déjà vers la porte pour sortir.

Jean l'arrêta, lui prenant les mains. Puis, tout bas :

— Voyons, Lucie, voyons, lorsqu'il est tombé... M. de la Berthière... il a appelé encore ?... Il a parlé ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Il était vivant ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne l'as pas tué ?

— Je ne sais pas.

Elle gardait toujours sa même immobilité tragique, et maintenant Mornas sentait, sur sa poitrine, une impression pesante comme si les billets de banque l'eussent étouffé.

« Je ne sais pas ! je ne sais pas ! »

Ces réponses éternelles de Lucie le poignardaient d'inquiétude. Quelle tragédie s'était donc jouée, là-bas, dont le souvenir même n'était point resté dans ce cerveau envahi par l'idée fixe ?

Il voulait ramener Lucie à cette scène de la rue Saint-Médéric, la lui rendre présente, la lui faire raconter et répéter en détail. Mais à présent la jeune fille lui échappait, elle s'acharnait à oublier. Elle ne répondait même plus.

— Je veux partir, disait-elle seulement, obstinément. Laissez-moi partir.

Et lui ne savait pourquoi, d'instinct, il voulait la retenir comme si, hors de cette misérable chambre, un danger l'eût menacée. Où irait-elle ? A Montmartre, parbleu ! Chez elle. Elle avait une hâte d'être seule. Il lui semblait qu'elle avait envie de pleurer, de beaucoup pleurer, de pleurer toujours. Tout son système nerveux, effroyablement surexcité, tendu, paraissait près de se briser, et, pour retrouver un apaisement, avait besoin de quelque crise douloureuse.

— Je ne vous laisserai point partir, Lucie ! dit Mornas.

— Il faut pourtant que je parte, il le faut !

Et sa main, sa petite main frêle de fillette blonde, repoussa

brusquement, avec une étrange force nerveuse, Jean qui voulait la retenir, effrayé.

— Mais que voulez-vous aller faire, à Montmartre ?

— Rien. Je vous l'ai dit. Être seule.

Elle répéta encore, d'un ton navré, comme si elle eût compris ce qu'elle avait fait, inconsciente ; — et comme si elle en eût éprouvé un atroce remords :

— Pleurer !

Jean la laissa partir. Il irait la voir demain. Oui, demain. Et son bras cherchant la taille de Lucie et ses lèvres s'approchant du front de la jeune fille pour la baiser sur ses beaux cheveux, elle le repoussa encore, le regardant, cette fois, — de ses doux yeux, tendres et tristes d'ordinaire, — avec une sorte de haine.

Il ouvrit sa fenêtre pour la revoir dans la rue. Elle marchait toujours de ce même pas automatique qu'elle avait le matin.

Au tournant de la rue, elle disparut.

— Bah ! songea Mornas, comme elle a obéi à la suggestion qui lui commandait d'agir, elle obéira à l'ordre qui lui défend de parler...

Alors, reprenant entre ses mains ce paquet de billets qu'elle avait jeté sur la table tout à l'heure et les comptant encore et les recomptant toujours avec une volupté d'avare :

— Allons ! dit-il. Quoi qu'il en soit, voici la fortune ! Et, mort ou vif, ma foi, merci au mandarin !...

VIII

Jean passa cependant une mauvaise nuit après cette soirée de triomphe. Il lui semblait qu'il était traîné, par des argousins en costumes chinois, dans la chambre d'un assassiné qui ressemblait terriblement à M. de la Berthière. Et dans cette chambre il y avait, sur la cheminée, une statuette de marbre, un vivant portrait de Lucie qui le regardait avec de grands yeux glauques. Ce mauvais rêve le poursuivit jusqu'à l'aurore grise et froide. Il se leva, mal à l'aise, le corps brisé, comme perclus de rhumatismes. Il avait envie d'aller savoir à Versailles, ce qui s'était passé rue Saint-Médéric. L'idée était imprudente. Mieux valait attendre certainement. Et d'ailleurs, aujourd'hui, Lucie pourrait-elle lui raconter peut-être... lui apprendre... Mais Jean s'arrêtait net sur

ce point. Jamais, jamais, il ne reparlerait à Lucie de ce drame. Il la laisserait en proie à ce souvenir vague qui s'effacerait peu à peu du cerveau de la jeune fille. Oui, l'idée fixe imposée par la suggestion perdrait certainement de sa netteté et ne serait plus, un jour, qu'une sorte de cauchemar confus. Le succès, le luxe, la vie facile qu'il partagerait avec la pauvre enfant, lui feraient



... Alors je l'ai repoussé; il est allé retomber près de son lit. (Page 542.)

oublier cette affreuse aventure. Et alors... eh bien, alors on serait heureux !

Il l'aimait vraiment. Il l'aimait plus encore, avec une superstition de sceptique, depuis qu'elle avait servi d'instrument à sa fortune. Il avait hâte de la revoir. Il voulait lui proposer, non de fuir, mais d'aller au moins passer quelques jours d'oubli dans le Midi. A cette heure même, les fleurs s'ouvraient au bon soleil, à-bas ! Il la présenterait à ses parents. Ils seraient enchantés, ses vieux, oui, bien heureux d'apprendre que leur Jean se mariait enfin à leur donner une famille. Et il s'imaginait les larmes joyeuses de sa mère, le sourire enivré de Lucie, — tout cela dans un cadre de lumière chaude, dans un poudrolement de soleil.

— De l'églogue ? Encore ! Ma parole, se disait Mornas, je deviens sentimental !

Mais ce sentimentalisme même qu'il poursuivait était encore une des formes de la satisfaction de ses appétits. Une balle avait la

bataille, avec les baisers de Lucie, devenue sa femme, pour lui donner du cœur. Et puis, sur la brèche, hardiment !

Après avoir déjeuné dans un restaurant voisin de son hôtel, Jean prit le chemin de Montmartre. Le brouillard se dissipait peu à peu et le soleil, un peu rouge, teignait de rose, faisait fondre les plaques de neige sur les toits. Le jeune homme respirait largement, marchait d'un pas allègre. Un clairon de victoire semblait chanter à ses oreilles. Quand il arriva rue Audran, il fut tout surpris de voir un rassemblement de voisins, des gens du quartier et des passants, groupés devant la maison qu'habitait Lucie. Un sourd murmure s'élevait de ce tas d'hommes et de femmes, bavardant, contant et commentant. Mornas ne savait quel événement qu'il devina cependant tragique, d'instinct.

Il s'approcha, — un pressentiment l'oppressant tout à coup, — et son visage rude devint très pâle brusquement. C'était le nom de Lucie qui courait sur toutes les lèvres bruyantes des commères et sortait de ce grand murmure. Lucie !... Mornas eut un éblouissement et s'arrêta net, pour ne pas tomber. Il venait de recevoir comme un coup au cœur : Lucie était arrêtée.

Arrêtée !... Que s'était-il donc passé à Versailles ? Comment avait-on su ?... Et Mornas tendait l'oreille, saisissant avidement dans les racontages confus des voisins, des lambeaux d'explications, des débris de vérité. Il n'y avait pas à douter. Lucie avait été reconnue, suivie... Elle avait laissé, à Versailles, quelque indice. Le télégraphe avait prévenu les agents de la sûreté, à Paris... Mais de quel crime accusait-on la jeune fille ?... Jean ne parvenait pas à le savoir exactement, et, la main sur son visage, relevant le collet de son paletot, redoutant d'être reconnu, — quoi qu'on n'eût point, sans doute, remarqué ses visites chez Lucie, — il attendait afin de se rendre compte, par quelque renseignement décisif, de ce que Lucie — et lui — devaient redouter.

Jules CLARETIE.

(A suivre.)

LA SAVELLI¹

(Suite et fin.)

VIII

SANGLOTS INCOMPRIS

Et pendant ce temps, à la maison de l'avenue de Breton, Marie-Anne attendait son père

Ce jour-là, elle n'était point sortie, préférant demeurer seule, tout aux mélancolies de sa pensée. Assise devant son piano, et de ses doigts habiles, le faisant chanter, rire, pleurer tour à tour, depuis de longues heures elle s'enivrait de musique et se laissait enporter à l'infini du rêve. Une mélodie, surtout, cette complainte bretonne entendue naguère aux pays de Cornouailles revenait en son jeu, monotone et navrante :

... Pour m'y coucher un voile fin,
Le doux voile qui nous enseigne
Et nous habille dans la terre...
Car je serai morte demain.

Mais tout à coup, elle s'arrêta, rougissante. Marcel venait d'entrer.

Vivement la petite infirme referma son piano.

Elle s'était retournée, et, interdite, pareille à un coupable surpris en faute, elle regardait son frère, ne pouvant qu'à peine balbutier quelques mots :

(1) Voir les numéros depuis le 9 Octobre

— Toi! c'est toi!... Enfin!... enfin!

— Mon père est-il de retour? demanda le jeune homme, d'une voix sourde.

Elle ne répondit pas, tout d'abord : la sinistre expression de ce visage l'épouvantait ; cependant :

— On l'a mandé, ce matin, chez le ministre d'État ; mais il doit être à cette heure au Conseil : une convocation d'urgence, sans doute à cause des événements d'hier,... tu sais, l'attentat contre l'Empereur!

— Je sais, répliqua-t-il durement... je vais l'attendre.

Il prit un fauteuil et, s'asseyant, laissa tomber son front entre ses mains : Marie-Anne l'enveloppait de ses regards, n'osant approcher ; timide et tremblante.

Le premier, il rompit le silence ; sa voix maintenant était douce, mais sa parole solennelle.

— Marie-Anne, un ordre du Gouvernement m'oblige à partir ce soir, et pour bien longtemps. Je suis venu demander pardon à notre père de toutes les douleurs que j'ai pu lui causer : j'ai tant besoin de sa bénédiction.

Il se tut, un moment, puis se contraignant à sourire :

— Et toi aussi, petite Marie-Anne, s'il m'est arrivé parfois de chagriner ton âme pieuse, ta bonne et belle âme de sainte, pardonne-moi, chère sœur ; pardonne à un malade.

Elle jeta un cri, et s'élança vers son frère, l'entourant de ses bras :

— Marcel! oh! Marcel, pourquoi parler ainsi? Tu nous caches quelque malheur... tu médites quelque folie... tu... Ah mon Dieu, il veut faire comme notre grand-père,... il va se tuer pour l'amour de cette femme!

Cette femme!... Brutalement le jeune homme écarta la pauvre fille ; sa figure venait de reprendre une expression mauvaise, et il fermait les poings avec rage :

— Cette femme?... Ah! bien oui, cette femme!... je ne la connais plus!

Mais la petite infirme, se laissant glisser aux genoux de ce désespéré :

— Dis-tu vrai? Eh bien! que le Dieu clément soit enfin béni par moi!... Pourquoi donc alors t'éloigner de nous? A quoi bon ce départ? Reste, oh! reste je t'en conjure! Nous saurons t'enlacer de tant d'amour que ton pauvre cœur blessé bientôt sera guéri!...

Reste... par pitié pour moi ! J'ai tant souffert de tes dardes, tant pleuré, quand tu pleurais ! Va, Marcel, nous sommes bien pareils tous les deux, et le même sang coule dans nos veines. Tu ne m'en veux pas de te parler comme je te parle : de me comparer à toi, — moi si laide !... Non, ne me répète pas que je suis jolie ; tes yeux démentent ton langage. Je ne connais si bien ! Je suis laide et infirme : un objet de dégoût ou de raillerie ! Je n'ai pour moi que mon pauvre chant, et toi, mauvais, tu ne daignes jamais l'écouter !... Quand je serai morte, — car j'espère, je veux mourir avant toi, — je désire qu'à l'église l'orgue module cette complainte bretonne que nous avons entendue ensemble à Audierne et que tu trouvais si rêveuse... O les bons, les chers souvenirs !...



.. Partons, bien-aimé, dit-elle. dépêchons-nous !
(Page 531.)

Alors, au bercement de la douce chanson, le cœur de la petite « marionnette » frissonnera encore au fond du cercueil !... et peut-être un soupir d'amour passera jusqu'à toi : l'âme, oui, l'âme toute entière de ta misérable sœur !

Elle avait débité ces divagations avec un emportement furieux, entrecoupant ses paroles de sanglots et de rires. L'un ne l'écoutait pas, ne la voyait même pas et d'un mouvement machinal caressait, pensant à une autre, les longs cheveux de la pauvre fille agenouillée.

A ce moment, la porte s'entr'ouvrit, et la vieille Pléromène se glissa dans la chambre.

— Mademoiselle peut-elle recevoir une visite ? Une dame qui demande instamment à lui parler. Cette femme est une femme et m'a tout l'air d'une folle. Elle refuse de s'en aller et dit qu'elle attendra, s'il le faut, le retour de M. le comte.

En même temps, la servante présentait une carte.

Marie-Anne la saisit et devint toute pâle :

— Non !... non !... Appelez les domestiques !... Qu'on la chasse !

Mais presque aussitôt la porte fut violemment poussée ; une femme entra, éperdue.

C'était la princesse de Carpegna.

IX

L'AUTRE... ELLE

En apercevant Marcel, la jeune femme jeta une exclamation de joie sauvage :

— Lui !... lui !... Libre !... Ils ne l'ont pas tué !

Et elle courut vers son amant, comme pour se précipiter dans ses bras. Un geste de celui-ci l'arrêta court.

Il était devenu livide ; des mots, des cris s'étranglaient dans sa gorge ; il ne pouvait parler : s'il eût eu un couteau sous la main, il la frappait.

— Vous !! bégaya-t-il enfin... Vous ici ! Que voulez-vous ?

Effrayée d'abord par l'explosion de cette rage forcenée, elle avait reculé de quelques pas ; bientôt pourtant se rapprochant de lui, câline, simplette, tout ingénue :

— Ce que je veux, mon ami ?... mais, puisque te voici libre, t'emmener avec moi.

Un éclat de rire lui répondit, un rire furieux et insultant :

— Assez !... Trêve de comédie !... Sortez !

— Non !... non !... non ! fit-elle d'une voix résolue.

— Marie-Anne, dit alors Marcel, chère mignonne, j'ai à parler à cette femme ; laisse-nous seuls un moment.

La jeune fille n'obéit pas... Debout dans un coin de la pièce, elle dardait sur la Rosine des regards brûlés de haine ; en même temps, elle l'étudiait, l'analysait, se comparait elle-même...

« Oui certes, elle était belle, cette voleuse de cœurs, avec ses cheveux noirs ondulés, ses grands yeux de velours, la courbe bien arquée de ses sourcils, son teint mat, son profil si pure, sa taille élancée, et la svelte insolence de sa personne ! Vraiment belle !...

Une infâme cependant ! Et c'était pour celles-là que le bon Dieu réservait tout bonheur et tout amour ! Oh ! le bon Dieu !

— Voyons ! laissez-nous, petite sœur, reprit Marcel s'impétiant... Il faut en finir !... En deux mots, je vais lui dire son fait !

Et, comme la « petite sœur » paraissait ne pas l'entendre, doucement il la prit par la main pour la conduire dehors.

Alors, sans résistance et pareille à l'enfant malade qui, débile, obéit au toucher caressant de sa mère, lentement Marie-Anne traversa la chambre, une fois encore contempla son frère et sortit.

— A nous deux, maintenant ! s'écria Marcel, qui vint se placer devant la princesse de Carpegna... Et, d'abord, que venez-vous faire ici ?

La jeune femme s'était paisiblement assise et avait même dégrafé son long manteau de voyage :

— Je te l'ai déjà dit, répondit-elle, affectant une aisance tranquille, puisque, contre tout espoir, je te retrouve, je veux t'emmener... t'emporter avec moi.

Elle le regardait en souriant, allongeant vers lui des lèvres toutes remplies de baisers... il leva le poing sur elle. Sa main, pourtant n'osa pas retomber : mais sa bouche proféra une ignominieuse injure :

— Catin !

Sous le coup de cette insulte, elle ferma les yeux et sourit, puis, très douce :

— Est-ce bien toi, Marcel... toi qui me parles ainsi ?... Oh !

Sa voix murmurait tendre et charmeuse, son front s'inclinait résigné sous l'outrage, le velouté de ses yeux caressait l'offenseur : celui-ci recula, honteux de l'ignominie de sa colère.

Quelques minutes s'écoulèrent sans paroles ; et toujours Rostine le regardait, toujours elle lui souriait. Enfin :

— Partons, bien-aimé, dit-elle en se levant... Dépêchons-nous ! Hier, les agents de leur police m'ont conduit jusqu'à la frontière de Belgique : on m'a défendu de rentrer en France, de revenir à Paris. M'y voici, pourtant ! Mais j'ai peur. Ils doivent être sur mes traces. S'ils allaient nous séparer !... Vite, vite, partons !

Elle se rapprocha de son amant, pour se suspendre à son bras et l'entraîner. Lui, se taisait, les dents serrées, la gorge sèche, les muscles du visage contractés, l'œil méchant. Brusquement sa rage éclata :

— Sortez d'ici !... mais sortez donc !... Ne voyez-vous pas que je vais vous tuer ?

Elle haussa faiblement les épaules et, prenant un fauteuil, s'assit de nouveau :

— Me tuer ? Quelle sottise dis-tu là ?... lorsque nous allons être heureux à jamais !... car je suis libre, mon ami, libre et bien veuve, à présent !

Stupéfait de ce calme si résolu, Marcel ne sut répondre que par une brutalité nouvelle :

— Courtisane !

Cette fois, la jeune femme releva la tête, et s'animant un peu :

— Courtisane ? Eh bien, j'accepte le nom !... Ainsi, tu ne veux plus me prendre pour ta femme, comme autrefois ? A ta guise !... Je serai ta maîtresse : tu ne m'en aimeras que davantage... Oui, je serai ta maîtresse ! Que m'importe ce que pourront penser les sots ou les envieux de mon bonheur !... Oui, oui, ta maîtresse !... mais ensemble, comprends-tu, toujours et toujours !

Va, ne me menace plus : je n'ai pas peur ; et ne ris pas de la sorte : tu me fais trop de mal !

Il riait, en effet, Marcel Besnard, — de son rire furibond et impuissant. Il se trouvait très lâche de n'avoir pas

encore empoigné « celle-là » par les épaules et de ne pas l'avoir jetée dehors... Vraiment, c'était trop bête à lui de montrer tant de patience devant cette comédie et d'accorder tant d'indignation à cette comédienne !

— Bravo ! fit-il en ricanant. Bien joué, ma belle !... Avant-hier, le drame ; aujourd'hui, la pastorale !... Propre à tous les emplois, la Savelli !

D'un bond, M^{me} de Carpegna s'élança vers Marcel :

— La Savelli ! Ah ! je m'appelle la Savelli, à présent ! Adieu, la femme du monde, la noble dame, la princesse ! Je ne suis plus que la Savelli !... Soit ! je reprends mon nom, et j'en fais mon



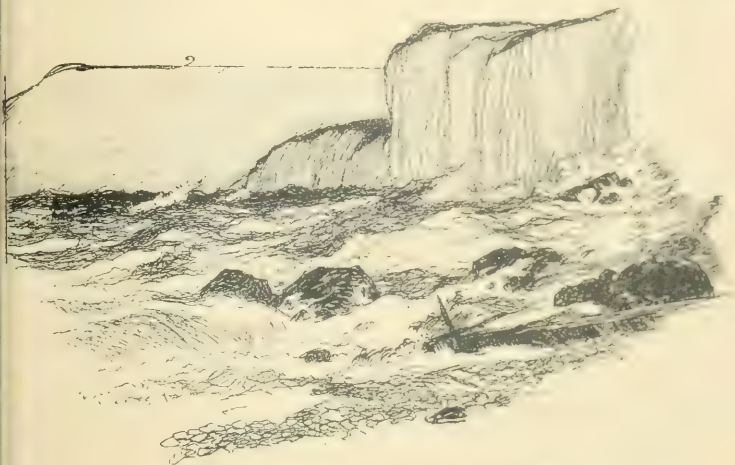
... Elle s'était accrochée à lui.

(Page 553.)

orgueil, ma parure ! C'est le nom d'un homme bon, d'un héros, d'un martyr que ton Empereur et ton père ont assassiné et que j'ai voulu venger, moi !

— Misérable !

— Non, dis : malheureuse !... Oui, j'ai voulu le venger, ce mort, qui hantait chacun de mes jours, et qui, toutes les nuits, me montrait les trous saignants de sa poitrine !... Ah, Dieu, jeter sur



... La mer commençait à monter. Page 257.

votre Bonaparte le fils de son procureur général et les tuer l'un par l'autre ! faire pleurer ce comte Besnard autant que j'avais pleuré moi-même !... quel rêve !... Eh bien, je n'ai pas pu ; non, je n'ai pas pu !... Je t'ai lâchement aimé, et je t'aime, je t'aime, je t'aime !!!

Les paroles maintenant sortaient de sa bouche, désordonnées, vibrantes de passion, éloquentes et triviales à la fois. Il y avait, en cette amoureuse, de la femme du monde ; il y avait surtout, de la fille. Ses grands yeux bleutés étincelaient, et une teinte rosée, comme un fard s'étendait sur les blanchours de son visage : en son exaltation, la Savelli était vraiment superbe.

Et devant cet emportement, Marcel Besnard peu à peu essayait d'apaiser les tumultes de son âme : une contorsion pénible mûrissait son cœur ; d'étranges desirs reveillaient les frissons de sa chair ; il détestait encore, — du moins, le croyait-il, — il s'effrayait plus

— Sais-tu que vraiment je t'adore ! reprit-elle après une courte pause, ... car j'ai tout appris, mon pauvre Marcel... oui, tout ! Marino... tu connais bien Marino, le professeur de musique, le soi-disant Traventi — il a pu gagner la Belgique... Marino m'a raconté, à Bruxelles, l'abominable histoire du bouquet d'églantines. Un odieux guet-apens que t'avait tendu ce Carpegna, mon abject mari !... Oh ! ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, je le jure !... Et toi, tu es allé donner en plein dans ce piège, mon pauvre grand naïf !... Ah ! le passionné ! Ainsi, tu reçois un bouquet, les humbles fleurs de ta Rosine, et tu accours aussitôt, ... tout de suite ! *Carino, mio carino* ! Tu m'aimes donc beaucoup ? Dieu, mon Dieu, que ce Traventi m'a rendue heureuse ! Va, tu ne connais pas le cœur de ton amie. Je te croyais en prison, et je venais ici me jeter aux genoux de ton père, ton père l'assassin du mien ! C'eût été ignoble, mais je t'aime encore mieux que mon honneur ! Je voulais être mise en présence de tes juges. Je t'aurais disculpé, en m'accusant moi-même. Acquitté, Marcel, je t'entraînais au loin : déporté, je te suivais au baigné ; condamné à mort, je m'empoisonnais devant ton échafaud !... Je t'aime, je t'aime !... Oh ! comme je t'aime !!!

Furieuse de passion, elle avait saisi le bras de son amant :

— Viens !... Partons ! dit-elle pour la troisième fois.

Celui-ci la repoussa encore, mais si faiblement :

— Il faut retourner seule à Bruxelles, madame. Moi je reste : ... je suis condamné.

— Condamné ? Quelle folie !... puisque tu es libre... puisque te voici... puisque...

— Demain, à pareille heure, je serai mort.

— Mort !... Quelle horrible parole !... Toi mort ?... Comme il me dit cela ! calme, résigné, résolu, sans colère ! Ah ! tu me fais peur, Marcel ! Tout à l'heure, quand tu me jetais l'insulte à la face, lorsque tu as levé le poing sur moi, va, j'étais bien tranquille et je riais en moi-même : le tremblement de ta voix démentait si bien les violences de ta bouche !... Mais à présent, oui j'ai vraiment peur !... Voyons, dis ! tu veux te venger, t'amuser en m'épouvantant, éprouver combien je t'aime ?... Non, non, ne joue point ce jeu-là, je t'en conjure ! Ne... Ah ! tu sais bien que si tu dois mourir, moi je veux mourir avec toi !

— Ma vie ne m'appartient plus, répondit gravement Marcel... Pour épargner à mon nom les ignominies de la cour d'assises,

j'ai promis de me tuer avant demain. Et je me tue. Voilà pourquoi je suis libre.

Elle poussa un cri sauvage et, à genoux, tomba devant lui.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu, je comprends!... Et ce sont ces bandits, les ministres de Bonaparte qui t'obligent à faire cela? Canailles, canailles! Ils ont joué de ton honneur! ils ont joué de ton père! Oui, canailles! et plus infâmes cent fois que nous autres qui voulions en débarrasser la France!... Mais tu n'obtiens pas, Marcel; tu... Oh! ne me repousse point! aie pitié!... Pardon! pardon!... Misérable! c'est moi qui le fais mourir!... Oui, *perdita*; oui, *catin*! car c'est moi, moi qui le tue! Pardon! pardon!

Et elle pleurait par longs sanglots, entrecoupant sa plainte d'injures adressées à elle-même. Elle s'était accrochée à lui; et lui, se reculant, la traînait sur le parquet de la chambre...

Soudain, et brutalement, Marcel souleva ce corps prosterné et pantelant : de ses bras, il enveloppa la taille de l'éplorée, puis sur la bouche suppliante colla passionnément ses lèvres :

— Va, je t'aime encore!... Eh bien, mourons ensemble!

Le soir tombait. En cette chambre où ils se tenaient enlacés, le crépuscule d'hiver épandait ses pâleurs glaciales : et dans l'ombre, à chaque instant épaissie, toute chose apparaissait et plus vague et plus grande. De l'un de ses bras, Marcel entourait la taille de la bien-aimée, et la bien-aimée inclinait, tout alonguë, sa tête sur l'épaule de l'amant recouvert.

Ils allaient partir, doucement Marcel desserra son étreinte.

Traversant alors la chambre, il se dirigea vers le fauteuil où d'habitude s'asseyait son père : pieusement, il s'agenouilla, et, sur la tapisserie fanée courbant la tête, dans une prière, à l'absent envoya son adieu...

C'était l'heure où, dans le tumulte du Conseil d'Etat, le comte Besnard jetait sa clameur d'agonie : l'heure où, de sa voix expirante, il appelait son enfant et pardonnait...

Puis, se pressant l'un contre l'autre, les amoureux sortirent, s'en allant aux embrassements suprêmes de leur dernier nuit.

X

LA MARÉE MONTANTE

Cette nuit-là, soufflant du nord-ouest, le vent s'était brusquement et fraîchit. En quelques heures, le bourrasque devint calmé.

et la rafale, tourmente. Sous la poussée du « noroit », la haute vague de l'Atlantique s'engouffra dans le Canal, et, du cap Saint-Mathieu à la pointe de Gris-Nez, la côte de France ne fut bientôt plus qu'une frange convulsée d'écumes. La mer démontée se rua surtout sur la plage normande; au pays de Caux, des pans

de falaises croulèrent, et, vers Cayeux, dans les passes de la baie de Somme, les cloches-balises tintèrent le glas de plusieurs navires.

Longtemps, les femmes de l'écamp et celles des deux Saint-Valery se rappelèrent une telle nuit d'horreur et cette « mée » sauvage qui leur avait dévoré des maris ou des enfants.

L'aube cependant blémissait dans le ciel : le jour venait de poindre...



... Et lui tordant le poignet, la jeta sur le sable... (Page 558.)

Quelle aurore !... Au levant, une teinte laiteuse et blafarde, une lueur incertaine blanchissant des grisailles de neiges en suspens ; mais à l'opposite, sur la mer en furie, l'immensité se déroulant, obscure. Une épaisse buée, opaque, ténébreuse, enveloppait les flots hurleurs et s'allongeait jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon. Sous les profondeurs de ce voile, on entendait mugir la grande déchaînée qui bondissait et retombait, par contorsions effroyables.

Déjà sur les campagnes s'éveillant, sonnaient et priaient les *Angelus*... Au bas du coteau de Sasseville, dans le mur qui ceignait le parc dénudé, une porte s'ouvrit et deux formes se

glissèrent en l'ombre de la valleeuse des Dalles. Elles allaient, rapides sous la tempête et rapides vers les tumultes de l'océan. Marcel Besnard était calme et gardait le silence; mais Rosine le Carpegna parlait, faisait des phrases et s'exaltait par une joie turbulente :

— Oui, tu as raison, mon bel amant, de choisir un pareil lit pour le baiser qui ne doit plus finir !... tu as raison d'étaler notre amour en ces lieux où nous avons tant aimé !... de laver mes souillures dans l'immensité des flots !

Lui, souriait ; et ils marchaient, de la sorte, la main dans la main.

Au tournant de la route, ils se trouvèrent dans l'axe de l'ouragan, et soudain une rafale leur jeta au visage tout un paquet d'embruns, d'écumes et de sel...

Rosine s'arrêta court :

— Oh ! dit-elle d'un ton bizarre, comme nous aurons froid là-bas !

« Là-bas » — c'était le désiré linceul de l'océan.

Ils reprirent leur course ; mais la femme avançait plus lentement ; ses pieds se faisaient lourds et son allure pesante : maintenant, elle se taisait...

Tous deux atteignirent ainsi le rivage. Des amas de galets étagés les séparaient de la grève ; ils les franchirent ; puis ces compagnons de mort s'engagèrent sur le sable, à travers les flaques d'eau glacée.

La mer commençait à monter, et son flux, lointain encore, donnait l'assaut à un banc de récifs, très au large l'écueil du Catelet. Dans la brouée toujours épaisse on ne le voyait pas ; mais on l'entendait. Ses lames frappaient l'obstacle avec des bruits de tonnerre ; puis, dans le mugissement de la tempête, se faisait une accalmie, — une lamentation, une plainte sanglotante, et le fracas reprenait, plus assourdissant.

La femme poussa un éclat de rire :



... Père... Ah ! père !... disait toujours le fils agenouillé. (Page 559.)

— Écoute donc, mon cher ! La gueuse nous appelle !

Elle se pencha, ramassa un galet, et violemment sa main lança la pierre vers cette chose hurlante.

Oui certes, elle appelait, « la gueuse », et de toutes les clameurs de ses vagues en lambeaux ; criant sous la torture sans répit de l'ouragan. Le jour, plus clair déjà, pénétrait l'opacité du brouillard : à présent, ils pouvaient distinguer...

Devant eux, s'allongeaient, en demi-cercle, des volutes énormes, d'un vert jaunâtre strié d'écumes, pareilles à des gueules souillées de baves. Tous ces gouffres menaçaient, et tous ces gouffres avançaient. Flagellée par le vent, la mer s'élançait forcée pour franchir la barrière des récifs, et, bondissant, s'aplatissait, toute blanche, sur leurs noirceurs dentelées. Les ressacs tournoyaient, effroyables ; le Catelet disparaissait déjà, déjà la vague se ruait sur la grève... Encore un peu de temps, et l'abîme était près d'eux, au-dessus d'eux.

Immobile, Rosine regardait cela...

Elle frissonnait de tout son corps ; elle tremblait de tout son être. Sa face était livide ; ses dents claquaient.

— Tu as bien froid ! lui dit Marcel, calme et doux.

— Non,... fit-elle,... j'ai peur !

Il tourna les yeux vers sa compagne... Elle avait peur. L'épouvante lui décomposait le visage : des marbrures de cadavre maculaient ses joues ; la bouche était béante ; la tête se tendait, rigide, vers cette mort qui venait : dans les pâleurs crayeuses de l'aube, ce masque suant la crainte était hideux à voir...

Tout à coup, la femme pivota sur elle-même et prit son élan vers la côte. Marcel promptement la rejoignit :

— Rosine !... ma Rosine !... Un peu de courage !... Rien qu'un moment d'angoisse, et...

— Eh bien, non, balbutia-t-elle... Je ne veux plus !... je ne veux pas !

Il essaya de lui reprendre la main : elle le repoussa.

— Je ne veux plus !... Je ne t'aime point assez pour cela !

Et derechef elle courut vers la terre, s'enfuyant vers la vie... En quelques bonds, il fut de nouveau près d'elle.

— Ah ! la misérable femme !... Cœur de lâche !... Tu vas rester à côté de moi !

Il la saisit par un bras, et, lui tordant le poignet, la jeta sur le sable. Elle se débattait, appelant à son aide :

— A moi !... à moi !... Au secours !... C'est inutile !... Je ne t'appartiens pas ! Au secours !... Oui, c'est inutile !... Laisse-moi ; laisse-moi ! Je ne t'aime pas ; je ne t'ai jamais aimé !... Au secours !

Mais sa plainte était balayée par le vent, et, sur la rive, nul parquéyeur n'était là pour l'entendre... Marcel la tenait sur le sol pâle de fureur et d'épouvante :

— Tu ne m'as jamais aimé ? L'aveu est tardif, ma belle !... Eh bien, tu vas me chérir dans l'éternité !

De ses genoux, il lui écrasait la poitrine ; à deux mains, il lui courbait la tête dans la vase gelée. Elle le déchirait de ses ongles et de ses dents, lui crachait à la face, clamant et l'injuriant :

— Canaille ! canaille !... Bandit !... Homme ignoble !... Fils l'assassin !... Ah ! ah ! ah !... je veux vivre !

Elle apparaissait bien maintenant telle qu'elle est, tout entière en l'abjection de sa lâcheté morale, — la créature d'ignominies, la chair faite pour la chair : la fille...

Pourtant elle cria encore :

— Un prêtre !... oh ! un prêtre !

En face de la mort, l'Italienne avait peur de l'enfer.

Soudain, les mains qui l'étreignaient abandonnèrent leur proie ; Marcel Besnard se releva.

Ses yeux, démesurément ouverts, regardaient étonnés dans l'espace ; son visage exprimait une stupeur craintive, une religieuse terreur ; et cependant ses lèvres souriaient avec amour.

Il tomba lentement à genoux :

— Père !... murmura-t-il.

D'un sursaut, la Savelli fut debout : d'un élan, elle se rua vers la côte ; en peu de temps, elle atteignit le bord.

— Père !... Ah ! père ! disait toujours le fils agenouillé.

Au loin, dans l'ombre de la valleeuse, s'enfonçait la forme loyale de la Rosine ; elle s'évanouit bientôt en les brouillards du matin.

Alors, le fils du comte Brutus Besnard s'étendit sur la grève, très calme. Déjà, vers lui, s'allongeait le grand suaire, la tombe immense. Il croisa les mains sur son cœur et demeura immobile, — attendant...

Qu'avait-il donc entrevu, à cette heure douloureuse, pour tomber ainsi tant de douleurs ? Peut-être qu'aux clartés de cette lumière supra-terrestre qui, dit-on, éblouit l'œil du mourant et le fixe immobile, contemplateur désormais de la seule éternité, — il avait pénétré tout le mystère de son amour espératoire et

accepté son expiation... Et peut-être aussi qu'en ce monde ignore de l'Occulte, où la vie née de la mort peuple les infinis, où l'Invisible nous regarde, où les bien-aimés disparus nous entourent et nous enlacent, souffrant de nos douleurs et pleurant de nos larmes, — au seuil de quelque immortalité inconnue, l'âme du

père était présente, venue pour recueillir et consoler l'âme de son enfant.



Une créature sordide, accroupie...

Il y a quelques années, celui qui vient d'évoquer ici le souvenir de cette lamentable histoire parcourait à Bailleul, en Flandre, l'hospice des aliénées.

Je n'étais pas seul à faire cette lugubre visite. Avec moi, se trouvaient deux personnes que je ne connaissais point, un homme et une femme.

De l'homme, rien à dire : un oisif. L'autre, la femme, élégante et maquillée, était assurément quelque prostituée de haute marque, mais sur le retour ; l'une de ces courtisanes cosmopolites de qui les ignominies triomphantes semblent voulues par Dieu même, comme pour démontrer à tous le peu que valent nos civilisations

dirigées sans lui et contre lui... Une religieuse du Bon-Pasteur nous conduisait. Au quartier des idiots, la femme demanda :

— N'est-ce point ici qu'est renfermée la fille du comte Brutus Besnard ?

A ces mots, une créature sordide, accroupie dans un coin, se précipita vers nous, en criant :

— C'est elle !... Tue-la !... tue-la !

Et la misérable idiote tomba en convulsions.

La femme, cependant, avait étrangement pâli ; elle s'accrocha au bras de son compagnon, et bientôt elle sortait — retournant à ses destinées.

Gilb. AUGUSTIN-THIERRY.

JEAN MORNAS⁽¹⁾

Suite et fin.

On accusait Lucie de vol, de détournement de valeurs, on ne savait pas. Une grosse dame, pour faire l'importante, hochait la tête et parlait d'infanticide. Elle levait et agitait sa main grasse où pendait un petit porte-bonheur. Mornas avait envie de la prendre par le poignet et de lui crier qu'elle mentait. Ce porte-bonheur lui rappelait celui que Lucie regardait, la première fois qu'il l'avait rencontrée!... Porte-bonheur?... Un nom ironique!... Pauvre fille! Et, oubliant presque que c'était lui qui la livrait à ces accusations, il la plaignait et se demandait ce qu'il ferait pour la défendre.



Lucie se tenant devant lui, pendant qu'elle regardait le porte-bonheur.

Il rentra chez lui la tête broyée sous des pensées contradictoires. Devait-il fuir? Lucie, accusée, n'était-il pas, lui, directement menacé? Que fallait-il faire?

(1) Voir les numéros des 13 et 20 Novembre.

Fuir, c'était se désigner soi-même à une poursuite. Lucie, dans l'état de suggestion où elle se trouvait, soumise à une volonté extérieure absolument comme une machine à un moteur dont la force serait puisée à distance, Lucie ne parlerait pas. Non, certainement non, elle ne parlerait pas.

Alors, qu'avait-il à craindre ?...

Eh ! il ne redoutait rien, et sa puissance de résistance et d'audace lui était revenue brusquement devant la perspective d'un danger possible ! Seulement il avait le cœur crevé par cet écroulement subit, dramatique, brutal...

— Un autre dirait providentiel ! murmurait-il avec son mauvais rire.

C'était effrayant, ce résultat inattendu, cette combinaison aboutissant à un meurtre. Cela dépassait affreusement son souhait. Il avait accepté d'aller jusqu'au vol, et la logique de la suggestion le poussait là, peut-être, jusqu'à l'assassinat ! Il avait déchaîné un instinct, une force, et, comme un boulet va à son but, tout droit, Lucie avait accompli l'ordre suggéré, — mais comment !... Rien, rien ne l'eût empêchée d'obéir. Mornas ressemblait à un homme qui, plongeant sa main dans l'eau pour en retirer de l'or, en ramènerait un débris de cadavre.

Et comment aussi la malheureuse avait-elle laissé deviner, là-bas, et son nom et son adresse ? Et, puisqu'on l'arrêtait, de quel crime était-elle prévenue ? M. de la Berthière avait donc pu dire...

Puis, devant ce nom de M. de la Berthière, la pensée même de Mornas hésitait. Il en arrivait presque à souhaiter que M. de la Berthière eût pu parler. Mais une terreur lui venait. Si M. de la Berthière était mort ?...

— Tu as voulu tuer le mandarin ?... Et s'il était tué ?

Il frissonnait alors, tremblant pour Lucie.

Il attendit avec des angoisses et de la fièvre les journaux du soir. Peut-être parleraient-ils de l'arrestation. Ils en donneraient les motifs. Jean les acheta tous. Rien. Les reporters ignoraient encore le drame. Alors, par un train du soir, Jean alla à Versailles, et là, cette mort du vieillard faisant déjà le texte de tous les propos, il demanda au premier cocher venu des renseignements sur l'« affaire de la rue Saint-Médéric ». Et il eut froid dans le dos lorsqu'on lui répondit que M. de la Berthière... un vieil avare, d'ailleurs... une canaille, dit le cocher, avait été tué

par une femme. « Comme Marat par Charlotte Corday... seulement sans couteau ! » ajouta le cocher, qui était un lettré.

Oui, M. de la Berthière avait été poussé brutalement comme un meuble. Le front du paralytique s'était heurté à l'angle aigu d'une bibliothèque, « et la tempe ayant porté dessus... vous comprenez !... »

Quant à la façon dont on avait retrouvé la femme, — qui n'était pas de Versailles ; une Parisienne, une gaillarde, paraît-il... on prétendait même, une ancienne conquête, ou une fille maternelle de M. de la Berthière, — c'était bien simple... Un employé de la gare avait remarqué l'allure étrange d'une jeune fille qui se promenait dans la salle d'attente avec des yeux qu'on aurait pris pour des yeux de verre, tant ils étaient fixes... Lorsqu'il lui avait demandé son billet, elle avait pris son ticket dans un portemonnaie ou un portefeuille, d'où des papiers étaient tombés... L'employé les avait ramassés et rendus à cette jeune femme... Seulement, après, sur le parquet, à l'entrée de la salle d'attente, il avait aperçu une lettre qu'il avait voulu rendre à « la personne en question », mais le train tout justement partait, et il avait alors mis de côté cette lettre adressée à *Mademoiselle Lucie Lorin, rue Audran, à Montmartre*, par la patronne d'un grand magasin de lingerie de Paris.

Lorsque la police de Versailles, avertie par les domestiques de M. de la Berthière, avait appris la mort de M. de la Berthière, tout aussitôt des agents s'étaient rendus aux gares qui mènent à Paris. L'employé leur racontait alors l'effet singulier que lui avait produit la jeune femme. Il remettait la lettre et l'enveloppe à l'autorité. Les renseignements donnés par les gens de M. de la Berthière sur l'allure et le costume de la jeune femme concordant absolument avec ceux de l'employé du chemin de fer, le parquet télégraphiait à la Sûreté, à Paris, d'avoir à décerner contre la fille ou femme Lucie Lorin un mandat d'amener. — « Et voilà comment, concluait le cocher, Versailles a la bonne fortune de posséder une affaire qui fera du bruit et qui permettra aux cochers de conduire les clients à la rue Saint-Médard, après le Châtelet et la Salle du Jeu de Paume. »

Mornas en savait assez. Il n'avait plus qu'une idée : se rendre vite à Paris. Mais, poussé par ce magnétisme mortelle qu'a pour les criminels le lieu où s'est commis le crime, il voulait pourvu qu'il eût la maison où Lucie était entrée. Dans l'andrie de la rue,

des curieux stationnaient devant l'hôtel de M. de la Berthière. Ce coin silencieux de ville morte s'animait de tous les propos, de toutes les avidités de sensations d'une foule pressée. Mornas, debout sur le trottoir, en face de la petite porte qu'il avait si souvent franchie, restait là, trouant en quelque sorte la muraille par la pensée et se figurant le vieillard étendu, immobile sur son lit bas, dans la bibliothèque... Il dormait son dernier sommeil, le mandarin ! Le mandarin était tué ! Et, chose étrange, Jean n'en éprouvait aucun remords. Ni remords, ni frayeur. Il se disait qu'une prévenue n'est pas une condamnée, qu'en dépit des charges accablantes, Lucie prouverait évidemment son innocence, échapperait à l'accusation (comment ? par quels moyens ?) et qu'une vie nouvelle commencerait pour eux... Des chimères !... Le besoin de se griser d'espoirs impossibles !

Mais, en revenant vers Paris, seul dans son wagon, en se remettant face à face avec la situation nouvelle, il sentait l'angoisse peu à peu l'envahir et d'affreuses craintes naître. Échapper à l'accusation ! Sans doute. Mais comment ? Le crime était flagrant et Lucie, suivie comme à la piste, avait été, en quelque sorte, prise sur le fait. Mornas n'avait pas plus de remords que devant le logis de la rue Saint-Médéric, mais il commençait à éprouver des terreurs, dont la violence augmentait à mesure qu'il se rapprochait de Paris. L'entrée, par la brèche des fortifications, lui faisait l'effet d'une ouverture de souricière.

Il lui semblait, en descendant du train, que la gare était pleine d'agents de police dévisageant les arrivants et guettant les coupables. Illusion, certainement. Qui pouvait se douter que Lucie Lorin eût un complice ? Et, tout en marchant pour regagner son hôtel, il se faisait, scientifiquement, les raisonnements les plus décisifs. Inconsciente de l'acte qu'elle avait commis, la jeune fille resterait, dans ses interrogatoires, impassible comme elle l'avait été dans l'accomplissement des ordres dictés. Elle ne livrerait à personne le secret d'un crime dont elle était coupable, sans en avoir même la perception nette. Elle resterait comme une vivante énigme devant la Science qui examinerait et la Loi qui interrogerait. L'idée du silence étant implantée dans son cerveau, elle ne parlerait pas, elle ne livrerait aucun nom, aucun secret. Mornas n'avait donc rien à craindre. Et, l'état même dans lequel Lucie était plongée ferait hésiter, douter les juges et sauverait l'accusée. Oui, certainement, oui ! Le salut de Lucie était précisé

ment dans cette suggestion, dans cette captation d'illusions par un autre : — un autre qu'elle ne désignerait jamais.

Et pourtant, il avait une certaine appréhension à franchir le seuil de son hôtel, comme si on l'y eût attendu. Il éprouvait une sensation inquiétante d'être suivi par quelqu'un. Un moment, à deux pas de la rue Racine, voyant une ombre lointaine s'allonger devant lui, il s'était retourné brusquement, sentant l'espace du contact d'une main s'abattant sur sa nuque. Personne. C'était son ombre même qui marchait devant lui et qu'il ne reconnaissait pas.

Dans sa chambre, qu'il ferma intérieurement avec soin, il éprouva un moment de calme. Il respira, comptant encore, pour la centième fois, ces billets, qui devaient le sortir de sa vie étouffante et misérable. Puis une terreur nouvelle l'étreignit. Il alla brusquement à la fenêtre, dont il tira les gros rideaux.

Si on l'avait épié de l'autre côté de la rue ? Si on le regardait ? Si on le volait ?

— Me voler, moi ? Ah ! par exemple !

Il eut, malgré sa frayeur, presque envie de rire à cette pensée qu'il était tout à coup devenu, du jour au lendemain, de ceux qu'on vole... Un mandarin, comme le mort!...

Et alors il se demanda s'il ne ferait pas bien de cacher ses valeurs, de les confier... Il s'arrêta devant sa propre pensée. Les confier... à qui ? L'image de ses parents lui revenait. Les pauvres gens seraient si heureux de savoir que leur Jean avait trouvé, gagné une fortune ! Et ils la garderaient, heureux, considérant comme sacré le dépôt du fils. Mais, par un bizarre scrupule, fréquent dans ces âmes sombres, l'idée de mêler ses pauvres vœux à son crime lui sembla plus hideuse que le crime même. Non, décidément, il garderait tout avec lui. Il porterait sur sa poitrine, presque sur sa peau, ces billets, et on le tuerait avant de les lui prendre !

Il s'endormit sur le paquet de bank-notes, la main passée sous l'oreiller où il les avait glissées...

X

Lucie Lorin, au dépôt de la Préfecture de police, fut amenée le lendemain, devant le médecin chargé d'examiner certaines coupables arrêtées. Elle n'avait voulu ni prendre de nourriture, ni répondre aux questions qu'on lui posait.

Dans la petite salle étroite et nue, voisine de l'infirmerie du Dépôt, où on l'a conduit, un homme, grand, fort, à l'œil paternel, était assis devant une petite table, où l'on avait placé, à côté d'un encrier, des papiers à en-têtes administratifs, près d'une fenêtre ; et elle le regarda, tandis qu'il jetait sur elle un premier coup d'œil assez étonné. Les gens de science ont des intuitions singulières et le maniement quotidien de tant de plaies, morales et physiques, donnait à l'éminent docteur une habitude des tristesses de l'espèce humaine. Il resta un moment attentif, sans interroger, devinant dans cette nature chétive et douce un vivant problème, quelque chose d'inattendu.

Lucie se tenait debout devant lui, raide dans sa robe noire, entre un gardien et une infirmière, et ses yeux bleus, très calmes, soutenaient sans bravade le regard du médecin. Il y avait dans ces lumineuses prunelles de jeune fille une franchise profonde et une espèce de résolution étrange. Le médecin devina un problème. Cette frêle créature, sympathique d'aspect, timide, accusée d'un crime ! Cette petite main d'enfant, capable d'avoir pu donner la mort à un homme ! Le savant en était surpris dès l'abord.

On l'entendit murmurer pendant qu'il se prenait le menton entre les doigts :

--- Ah ! mais c'est intéressant, c'est intéressant !...

Alors il interrogea.

Lucie, à peu près muette jusqu'alors, répondait. Elle s'était, sous le regard du médecin, sentie enveloppée d'une sorte de pitié qui l'attendrissait. La veille, devant un magistrat, elle n'avait voulu rien dire. Maintenant, elle parlait.

— Est-il vrai, est-il possible, dit le docteur, que vous ayez pu commettre un crime dans des circonstances pareilles?... Vous connaissiez donc la maison, les habitudes de M. de la Berthière ?

— Non, dit Lucie. Je ne les connaissais pas.

— C'était la première fois que vous vous présentiez chez lui ?

— La première fois, oui !

— Et pourquoi alliez-vous chez M. de la Berthière ?

— Pourquoi ?

Le regard de la jeune fille se fixait, un peu égaré, maintenant, sur les yeux du docteur.

— Pourquoi ? redit Lucie. Parce qu'il le fallait !

— Comment, il le fallait ?

— Oui ! répéta la jeune fille d'une voix devenue coupante, il le fallait !

Le docteur réfléchit un moment, comme tout à l'heure, le menton dans la main droite, regardant sans dire un mot Lucie, toujours debout et impassible, tandis que le gardien et l'antiquaire, derrière les cheveux blonds de la pauvre enfant, échangeaient un coup d'œil ironique : « Il le fallait ?... Je vous demande un peu !... »

— Avez-vous été malade souvent ? reprit le médecin après un moment.

— Moi ?...

— Oui. Quelles maladies avez-vous eues ? La fièvre typhoïde ?

— La fièvre typhoïde, oui.

— A quel âge ?

— A douze ans.

Le médecin prenait des notes.

— Vous n'avez plus de parents ?

— Non ! dit tristement Lucie.

— Leur avez-vous entendu dire que vous avez eu des convulsions, étant petite ?

L'œil bleu de Lucie semblait chercher dans le passé.

— Non, monsieur... Maman... — sa poitrine se souleva et le docteur fut impressionné lui-même par la façon douce et navrée dont elle prononça ce nom, — maman ne m'a jamais parlé de ça. Elle disait seulement que j'étais faible... très faible, et qu'elle avait peur de me voir partir avant elle... Pauvre maman !... J'aurais mieux aimé !...

Elle eut deux grosses larmes sur ses joues et, les essuyant rapidement, elle reprit son attitude immobile, posée devant le docteur comme une énigme de chair et d'os.

— Je ne suis pas magistrat et je n'ai pas le droit de vous interroger comme un juge d'instruction, dit doucement le médecin, mais est-ce bien vrai, voyons, que vous ayez donné la mort à M. de la Berthière ?

— La mort ? répéta Lucie d'un ton farouche.

Elle avait froncé les sourcils.

— Je ne voulais pas le tuer, fit-elle, je ne voulais pas même lui faire de mal. Je voulais seulement qu'il ne s'occupât pas d'accomplir ce qui devait être fait.

— Ce qui devait être fait ? Et que deviez-vous faire chez M. de la Berthière ?

— Ça, c'est mon secret ! dit Lucie d'une voix nette.

— La justice vous en demandera compte, de ce secret-là, prenez garde, ma pauvre fille !

— La justice ne saura rien. Je ne dirai rien.

— Mais... permettez-moi de vous avertir... si vous vous obstinez dans un tel silence, vous êtes perdue... tout simplement !

— Perdue ?

— Votre crime est flagrant !

— Je n'ai pas voulu commettre de crime... Je n'ai pas voulu... Ce que j'ai fait il fallait le faire !

— Il fallait ! Il fallait !

— Oui, interrompit la jeune fille brusquement, il fallait !

C'était sa réponse à Mornas, le soir où il l'attendait, au retour de Versailles. C'était sa réplique obstinée à toute question que le médecin voulait rendre plus pressante. Il semblait que Lucie Lorin s'entêtât dans une raison unique impliquant l'aveu du crime commis. Et le docteur se grattait la tête, du bout du porte-plume qu'il tenait suspendu, comme prêt à écrire une consultation ressemblant à un arrêt.

Il était fort embarrassé, devinant dans cette créature un trouble quelconque et pourtant ne trouvant guère de symptôme évident d'une maladie mentale. La jeune fille n'était ni une démente, ni une convulsive. Un cerveau faible peut-être. Et pourtant toutes les réponses de Lucie étaient nettes, et l'obstination d'un être humain à ne rien expliquer de sa conduite ne pouvait passer pour une folie. Il y avait évidemment là, pour le médecin habitué à ces sanies de la vie courante, — placé au dépôt de la Préfecture comme à l'embouchure d'un immense collecteur moral roulant des détritits humains, criminels ou morbides, — il y avait pour ce divinateur des énigmes cérébrales un x à dégager de ce problème vivant, et qu'il essayait vainement de déchiffrer.

« Il le fallait ! » Ce n'était pas la raison que donnent d'habitude les criminels pris en flagrant délit. Les uns nient, les autres expliquent leur forfait par quelque cause morale ou externe, colère ou alcool. Mais cette fille s'enfonçait, en quelque sorte, dans son aveu avec une obstination malade. « M. de la Berthière vous était-il connu ? » Un silence. « Aviez-vous contre lui des motifs de vengeance ? — Non. — Alors, pourquoi vous êtes

vous présentée chez lui ? Pourquoi avez-vous poussé le malheureux de telle sorte que sa chute a dû mortelle ? Et toujours la même réponse, toujours les mêmes mots, dits et répétés avec une sorte d'acharnement maniaque : « Il le fallait ! »

Évidemment, le cerveau de cette créature salissait en avait subi une altération quelconque. Par les origines et l'état de la vie passée de Lucie Lorin, on pourrait peut-être expliquer l'état d'acharnement à sa propre accusation dans lequel la jeune fille se plongeait. Le docteur eut l'idée de demander à Lucie le nom du médecin qui l'avait soignée, alors qu'elle était petite.

— Le médecin ?

— Oui. Vous aviez bien, vous connaissiez bien un médecin ?...

— Certainement.

— Et qui s'appelait ?

— M. Pomeroy.

— Pomeroy ! dit

le docteur. Je le connais beaucoup. Et c'est le plus brave homme de la terre !

Il fit ramener Lucie à l'infirmerie et, avant de donner un avis, aussi grave qu'une mise en accusation, sur l'état mental de Lucie, il demanda au parquet d'attendre et de lui permettre d'interroger son confrère Pomeroy.

Ce bon Pomeroy ! Il était volontairement demeuré dans l'ombre. Les petits devoirs quotidiens, plus difficiles à accomplir que les grands devoirs, l'avaient retenu dans la vie obscure, tandis que son ancien camarade d'hôpital devenait une des sommités de son art et une des gloires de son pays. Le médecin du Dépôt l'attendait



Ramenez-la à l'infirmerie ! dit le médecin... (Page 571.)

beaucoup, ce brave Pomeroy, sauvage et modeste, fuyant avec autant de soin les occasions de se produire que d'autres en mettent à les solliciter. S'il l'avait voulu, Pomeroy serait aujourd'hui, comme lui, membre de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur, célèbre, riche!... Bah! Pomeroy était une sorte de prince de la science qui ne tenait pas à régner. Sa principauté? Il l'abdiquait pour vivre à sa guise, d'une vie sans fracas, entre ses vieux livres et ses malades pauvres. Il trouvait que le bruit se paye, et que les honneurs coûtent trop cher. Il avait peut-être raison.

Le docteur Pomeroy fut d'ailleurs stupéfait lorsque son collègue lui apprit que la justice voulait le consulter sur une nommée Lucie Lorin, qu'il avait soignée autrefois. Lucie! Le brave homme s'était toujours senti pris d'un faible paternel pour cette fillette qu'il avait jadis sauvée du croup, puis de la fièvre typhoïde, prenant dans sa longue main osseuse la tête creusée et ballottante de l'enfant, et disant à la mère : « Une petite qui a l'air d'être si intelligente, allons, allons, ça serait dommage, ça ne se peut pas!... Elle guérira! » Il s'était pris d'affection pour ces pauvres êtres, et, parmi ses clients — qui ne payaient pas — M^{me} Lorin avait été de ses préférées. L'honnête femme lui paraissait si admirable, et la petite fille si charmante! Elles portaient si vaillamment toutes deux le poids de la plus laborieuse existence! Et puis, réellement, oui, il avait sauvé Lucie. Sans lui, qui sait?... Alors il s'était attaché à elle comme l'artiste à son œuvre : œuvre de vie qui fait du médecin un créateur après le Créateur.

Mais l'enfant était devenue une femme et il y avait d'ailleurs longtemps, — depuis la mort de M^{me} Lorin, — que le bon docteur Pomeroy ne savait plus au juste ce qu'était devenue Lucie. Pourvu que la jeune fille eût, comme on dit, bien tourné, — « c'est-à-dire que la tête ne lui eût pas tourné! » — pensait le docteur. Malgré sa rencontre récente avec Lucie il ignorait d'elle à peu près toute sa vie nouvelle et, en particulier, les relations avec ce Jean Mornas qu'il avait pourtant vu, lui, derrière le cercueil de la mère et qu'il connaissait; il ne savait rien de cette sorte d'idylle qui, tout à coup, brutalement, aboutissait à un crime. Lorsqu'on lui annonça que Lucie, la petite Lucie, était arrêtée et écrouée au Dépôt sous une accusation criminelle, le brave docteur devint tout rouge et dit en bondissant presque sur lui-même :

— Allons donc ! c'est impossible !

Il sentait des chaleurs lui monter au visage et sous le coup d'une émotion violente, il hochait la tête nerveusement, répétant « Allons donc ! Allons donc ! » avec des hausssements d'épaules.

— Ah ! par exemple, dit-il encore, si c'est vrai, cela, c'est lui pour donner quelques petites pichenettes à mon optimisme ! Une enfant si douce !... Une pâte idéale, ma parole !... Qu'est-ce que cela voudrait dire ?

Et il conclut brusquement :

— Bah ! Ça ne veut rien dire du tout ! C'est impossible, tout simplement !

Le pauvre docteur ne déjeuna pas, ce matin-là, et stupéfit sa vieille bonne en sortant tout à coup nu-tête, pour se rendre au Dépôt, où son collègue lui avait donné rendez-vous.

Il faillit même ne pas entendre la brave femme qui lui criait dans l'escalier :

— Monsieur, eh monsieur, à quoi pensez-vous ? Vous oubliez votre chapeau !

A quoi il pensait ? Eh ! parbleu, à Lucie, qu'il revoyait toute petite sur son lit de malade, puis grande fille, souriante, jolie, un peu triste, mais l'air si honnête avec ses beaux yeux purs ! « Et c'était devenu une criminelle, ça ?... Impossible ! impossible ! » Il répétait le mot presque avec violence, en enfonçant sur ses longs cheveux blancs le chapeau que la vieille bonne lui avait tendu.

— J'aurais dû, il est vrai, m'inquiéter d'elle plus que je ne l'ai fait. Sauver l'enfant, bon. Mais il fallait veiller sur la femme. Je ne suis qu'un vieil égoïste, ma parole !

Dans les rues, jusqu'aux quais, il dut plus d'une fois éveiller l'attention narquoise des passants par les gestes involontaires dont l'accompagnait tout à coup chaque série de ses réflexions, se terminant comme en un refrain, par le même mot :

— Impossible ! c'est impossible...

Il croyait à l'honnêteté des gens, le bon docteur, il croyait surtout à la probité, à la pureté de certains êtres privilégiés, comme d'autres, tout naturellement, croient au mal. Il lui plaisait d'être dupe ou plutôt il soutenait qu'il n'avait jamais été dupe et que lui bien l'emporte sur le mal en ce monde. « Et la preuve, — tout que le monde dure. »

L'idée que cette petite, qui avait grandi presque sans ses yeux,

pouvait être soupçonnée de quelque infamie, — et, pis que cela, d'un forfait, — lui faisait sauter le cœur dans la poitrine.

— Lucie ! Je vous demande un peu ! Ils ne la connaissent pas, voilà tout !

Son émotion fut poignante en se trouvant face à face avec la jeune fille, dans la salle froide du Dépôt. Il se rappelait la petite communiant avec ses cheveux blonds, sous son voile blanc, — de l'or sous de l'argent, — et il la retrouvait où ? — au fond de la sentine parisienne, entre ces murs nus qui avaient vu défiler tant de filles tachées de boue ou de scélérats éclaboussés de sang.

Le pauvre docteur, maigre et blême sous ses cheveux blancs, avait l'air plus défait que Lucie. Après un moment de trouble profond elle s'était remise, violemment, trouvant dans l'idée fixe qui la dominait la force de subir le regard et les questions de cet honnête homme. Il avait été si bon pour elle et pour sa mère, ce cher docteur, autrefois ! Maintenant, Pomeroy avait la sensation que c'était comme une parente qu'il retrouvait là, accusée d'un meurtre. Plus que cela, d'un vol ! Les perquisitions faites chez M. de la Berthière venaient de prouver que la mort du vieillard avait été précédée ou suivie d'un vol. Le docteur ne s'expliquait pas pourquoi cette seconde accusation l'irritait, l'humiliait plus que la première. Lucie meurtrière, c'était impossible, et il semblait qu'il ne fût pas très difficile de prouver cette impossibilité-là. Pourquoi eût-elle frappé M. de la Berthière ? Lucie voleuse, c'était plus vil, — et l'accusation devenait plus malaisée à repousser. Mais quoi ! Personne n'était entré avant la jeune fille dans la bibliothèque du vieillard, personne n'y était entré depuis. Et ces rangées de livres en désordre, cet atlas feuilleté, ces gros volumes dans lesquels on retrouvait, çà et là, des billets de banque prouvaient nettement que le mobile du crime était le vol. Oui, le vol. On avait pénétré chez le vieillard pour le dépouiller, et, un obstacle quelconque étant survenu, on l'avait tué !

Tout cela, le docteur Pomeroy l'avait appris avant de se rendre au Dépôt. Le juge d'instruction lui avait expliqué l'affaire point par point. Il était évident que l'accusation enfermait Lucie comme dans un filet aux mailles serrées. Cette fille était une voleuse. Où avait-elle déposé, à qui avait-elle confié les billets qu'elle avait pris rue Saint-Médéric ? Elle ne répondait rien, s'obstinait, devant le juge, à dire qu'il s'agissait d'une *restitution*. Restitution ! le

mot de Mornas pour décider Lucie à obéir, vaincre les soupçons de sa conscience sommeillante. Pomeroy écoutait respectueusement toutes les paroles du magistrat, mais l'évidence ne le convainquait pas. Non, en dépit de toutes ces preuves, il n'était pas possible que la jeune fille fût coupable. A moins d'aberration mentale, de folie!...

— Ah! parbleu, si elle est folle!...

En la voyant, il n'avait pas osé questionner tout de suite, et il avait laissé le médecin du Dépôt recommencer son interrogatoire. Mais c'était piétiner sur place. On n'obtenait rien de Lucie, rien que cette raison irritante et qui n'en était pas une : « Il le fallait! »

— Voilà tout ce qu'elle trouve à me dire! murmurait le docteur de la Préfecture à l'oreille de Pomeroy.

Le gardien et l'infirmière qui accompagnait la malheureuse jetaient toujours à Lucie, immobile, des regards de pitié muquoise. Ils en avaient tant vu de ces malfaiteurs, apportent à chacun leur système de défense!

Mais ce qui les étonnait, eux aussi, c'est que cette fille, si polie, douce et froide, et résolue à la fois, ne se défendait même pas.

— C'est incompréhensible... incompréhensible! murmurait Pomeroy entre ses dents.

Puis, à son tour, il essaya, parlant à Lucie du passé, évoquant les souvenirs émus, l'enfance, la mère, il tenta de faire tailler dans quelques explications, dans un aveu, cette malheureuse si obstinément enfoncée dans son silence. Un moment, il sentit comme une détente dans l'espèce de calme marmoréen de Lucie; mais ce ne fut qu'un instant : la volonté reprit en elle le dessus, et, brusquement, après avoir tremblé d'émotion, elle retrouva sa fermeté implacable, et répondit encore et toujours, de sa voix nette :

— Il le fallait!

— Et pourquoi?

— Pourquoi?

— Oui.

C'était l'éternel point d'interrogation, le problème éternel, la question incessante. Lucie y répondit encore par cette explication qui n'en était pas une : « L'obligation d'obéir, la rémission, la fatalité d'aller où elle était allée, de faire ce qu'elle avait fait, »

Instinctivement, le docteur Pomeroy s'était levé, presque colère :

— Voyons, dit-il, regardez-moi... Bien en face...

Il la maintenait par les poignets, la forçant à subir son regard, — sans autre idée, d'ailleurs, que de lire en elle, au fond des prunelles comme au clair de la conscience.

— Dites-moi la vérité, Lucie, dites-la-moi... Vous savez combien je vous suis dévoué... Votre silence et vos réponses me font une peine... une peine... Voyons, je vous en prie, mon enfant, la vérité ! la vérité !

— Je vous l'ai dite, la vérité ! fit Lucie Lorin immobile.

Et elle essayait de se raidir encore sous le regard droit de ce vieil homme qui suppliait, le cœur gonflé. Mais, tout à coup, comme si les efforts faits pour lutter contre ces interrogatoires eussent brisé ses forces, elle laissa tomber, les yeux fermés, sa tête sur son épaule, et, fléchissant, elle resta, soutenue par le gardien, comme évanouie.

— A l'infirmerie ! dit le médecin du Dépôt. Ramenez-la à l'infirmerie !... Surveillez-la bien... Tâchez qu'elle prenne quelque nourriture... du bouillon... Et à demain !

Il s'était retourné vers Pomeroy, fort troublé, pendant que l'infirmière, aidée du gardien et d'une autre infirmière accourue, emportait Lucie vers l'infirmerie.

Pomeroy paraissait stupéfait.

Il regardait, effaré, la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, et il restait là, debout, écrasé.

— Je ne comprends pas ! disait-il.

— Il y a là évidemment quelque chose qui nous échappe, fit le docteur L... Aliénée ? Non... Hantée d'une idée fixe ?... Probablement... Je me suis demandé si je n'allais pas conclure à son transfert à Sainte-Anne.

Le docteur Pomeroy n'avait tout naturellement pas l'instinctif effroi du peuple pour l'hôpital, et pourtant, à ce nom de Sainte-Anne, il frissonna comme s'il y avait eu déjà là une condamnation pour Lucie. Il ne savait pourquoi, — puisque, après tout, la malheureuse s'acharnait à une idée comme une persécutée ou une maniaque, — Lucie Lorin, malgré ses aveux, ne lui semblait ni aliénée ni coupable.

— Oui, oui, je dis bien... ni coupable, ni aliénée !

— Alors, qu'est-elle donc, à votre avis ?

— Ah ! parbleu ! Si je le savais !...

— C'est très mystérieux, en effet, disait le médecin du Dépôt en reconduisant Pomeroy jusqu'au quai... c'est tout à fait étrange... On lui parle... Elle a l'air d'une somnambule... Elle répond avec l'obstination d'un enfant répétant une leçon apprise... Il semble que quelqu'un lui ait dicté ce refrain unique : « Il le fallait ! Il le fallait ! » Une phrase de mélodrame, qui ne ferait sourire à l'Amébigu et qui, là, éternellement répétée, avec le même calme et le même son de voix, ne semble absolument tragique... « Il le fallait ! » Pourquoi le fallait-il ? A qui ce crime, ce vol ou ce meurtre, pouvait-il importer ? Un crime a presque toujours des complices. Et, en supposant qu'il y ait crime ici, qui l'aurait suggéré à Lucie Lorin ?

— Suggéré ? Quoi ?... répétait Pomeroy machinalement. Suggéré ?

— Oui, suggéré ! fit le médecin du Dépôt, comme s'il pensait à quelque chose d'imprévu et de poignant.

Il prit congé de Pomeroy en lui tendant la main, très vite.

— Allons, dit-il, nous avons encore d'autres expériences à tenter ! A demain !... Je demanderai au Parquet de ne pas conclure encore, et surtout de ne pas conclure avant de vous avoir revu... Vous connaissez le tempérament de cette fille... Voyez, cherchez, interrogez vos souvenirs. Il y a probablement une lésion dans ce cerveau-là... A demain !

— A demain ! dit Pomeroy qui, par les quais, s'en revenait pensif.

XI

Un mot avait surtout frappé le bon docteur parmi les paroles que venait de dire le médecin du Dépôt : un mot qui excitait chez Pomeroy tout un monde de pensées nouvelles, d'inconnues, l'hier devenant brusquement, — qui sait ? — des possibilités aujourd'hui...

— Suggéré !... En supposant qu'il y ait crime, avait dit M. L... qui donc l'aurait suggéré à Lucie ?

Ce « suggéré » que son collègue avait laissé traîner sans y attacher plus d'importance peut-être, Pomeroy se le répétait maintenant, tout en allant à travers les rues, avec une sorte

d'acharnement têtue, comme un homme qui se trouverait devant une porte close derrière laquelle il y aurait la lumière, la liberté!...

Suggéré ! Evidemment, s'il y avait crime, Lucie Lorin ne l'avait ni combiné ni exécuté toute seule. Une volonté complice s'était là unie à la sienne, lui avait « suggéré » l'idée... Mais, dans ses réflexions, le docteur Pomeroy s'arrêtait brusquement ; il donnait tout à coup un sens nouveau, plus déterminé, une application plus décisive, à ce mot de suggérer, et, dans la pensée soudaine qui venait le troubler, la suggestion dont avait, un moment auparavant, parlé en termes vagues son confrère, cette suggestion qui n'équivalait, pour le médecin du Dépôt, qu'à une instigation coupable, à quelque impulsion, quelque aiguillon d'une complicité, prenait vivement pour Pomeroy une signification nouvelle, redoutable, inquiétante et pleine d'espoir à la fois. Et le docteur se demandait peu à peu si le suggesseur, par hasard, n'était point non pas un complice, mais un coupable, et, — qui sait ? — le seul coupable!...

— Pourquoi pas ? pourquoi pas ? répétait le bon docteur en arpentant les rues, montant le faubourg Montmartre de ses longues jambes toujours actives.

Il avait entendu parler, sans y croire beaucoup tout d'abord, de ces expériences troublantes, vraiment admirables, qui ont révolutionné la science, passionné les indifférents eux-mêmes.

Il savait que l'École de la Salpêtrière est arrivée à déterminer mathématiquement les crises d'hystérie, à étudier le cerveau comme un appareil mécanique, à analyser sur le vif les névroses comme on disséquait un cadavre. Il avait lu, avec des sourires un peu sceptiques, les travaux sur le braidisme, l'hypnotisme, qu'il regardait vaguement, dans sa prudence d'honnête homme, comme des curiosités sans application. Vieil idéaliste endurci, il lui déplaisait un peu de se dire que les recherches sur les localisations cérébrales le ramenaient presque au système matérialiste de Gall, et qu'après tout les merveilleuses expériences des nouveaux réhabilitaient le baquet de Mesmer. Il n'avait donc, jusqu'à là, prêté qu'une attention modérée à ces recherches qui enflévaient toute une génération nouvelle. Mais il n'était cependant pas étranger aux problèmes récemment abordés ; et, le soir, chez lui, à son quatrième étage du boulevard Clichy, il lisait parfois les travaux des docteurs spéciaux de l'encéphale.

— Je lis ça comme je lirais un roman, disait le brave homme.

Et pourtant, quoiqu'il s'en tint, comme il le répétait volontiers, *un vieux jeu* de la médecine, ces ouvertures soudaines sur d'innondes nouveaux le bouleversaient, mais ne le laissaient pas incrédule. Il se demandait seulement si les savants nouveaux égayaient de leurs recherches, si remarquables, une somme de progrès dans l'art de le guérir.

— Aurons-nous plus ou aurons-nous moins de névropathes après leurs expériences? disait Pomeroy. Tout est là.

Mais, pour la première fois, les études de ces nouveaux lui apparaissaient avec une utilité pratique et un mot, un seul mot, tombé des lèvres d'un collègue, faisait bouillir le cerveau du bon Pomeroy comme le raisin dans la cuve. Il



Il avait entendu ces gens qui regardaient passer le cortège.
(Page 384.)

voulait et ressassait dans son crâne, tandis qu'il montait vers son logis, toutes les lectures qu'il avait faites, toutes les impressions prouvées, et il avait hâte de se trouver enfermé dans sa bibliothèque bourrée de bouquins, pour réétudier avidement au point de vue spécial de cette suggestion dont Lucie Lorin était peut-être la victime, tous les livres et les brochures entassés dans un coin de ses rayons...

— Ah! mon Dieu! lui dit sa vieille bonne lorsqu'elle l'aperçut entrant, la figure convulsée, Monsieur n'est pas malade?

— Non, Julie.

— Monsieur a une mine!... Il n'est rien arrivé à Monsieur?

— Rien!

Et Pomeroy alla se cloîtrer dans son cabinet de travail.

Il y passa de longues heures à compulser, jusqu'à la migraine, les écrits qu'il avait parcourus, l'attention à peine éveillée, un peu narquoise, en ces temps derniers. Il passait des travaux de l'école de la Salpêtrière aux traductions des écrits étrangers, cherchait, comme lorsqu'il était étudiant, la vérité à travers les livres ; et c'était touchant, ce sexagénaire au dos voûté, courbé sur des bouquins et poursuivant, lui, vieillard, le salut d'une créature aimée, à travers une science qu'il raillait volontiers, naguère, au nom de son spiritualisme impénitent.

— Après tout, s'il y avait du vrai?... Si c'était vrai?... Une idée suggérée, une force impulsive et peut-être... Lucie...

Alors, feuilletant, comparant, dévorant ses livres, il remontait jusqu'à James Araid, qui, en 1844, se livrait déjà à des expériences décisives ; il interrogeait Charcot, Heidenhaim, Dumontpallier, Ch. Richet, J. Luys, Azam, Bernheim, Liégeois, Voisin, Liébault, et la possibilité d'une suggestion hypnotique, de cette captation d'un être par un autre, comme l'a nommée le docteur Descourtis, de cette prise de possession d'une conscience par une volonté étrangère, lui apparaissait visible.

Il lui semblait prouvé maintenant, — à lui tout disposé à nier le phénomène hier, — oui, prouvé qu'un être humain pût subir, en quelque sorte, une intermittence de la conscience, obéir à une conception morbide imposée par autrui, et se livrer, dans un état de veille hypnotique, à une série d'actes qui n'avaient rien de l'automatique somnambulisme. Il lui paraissait évident, à mesure qu'il lisait, avec la volonté de trouver Lucie innocente, il lui semblait certain que la pauvre fille avait subi la volonté d'un suggesteur, qu'elle était l'instrument inconscient d'un criminel inconnu.

Le bon docteur se révoltait bien un peu et poussait des *Oh!* et des *Ah!* en dévorant ces travaux de psychiatrie, en passant fiévreusement d'un docteur à un autre. Quoi! l'on pouvait se jouer ainsi d'un être humain, pétrir le cerveau d'un homme comme une boulette de mastic, le déformer à son gré?...

Plus étonnant, plus incroyable et plus ironique encore : on pouvait, — le cerveau d'un homme étant double, — supprimer l'activité d'un hémisphère cérébral, ou donner aux deux hémisphères un degré différent d'activité, ou créer pour chacun d'eux, des hallucinations diverses, si bien que dans cette dualité cérébrale, un côté du cerveau pouvait haïr, l'autre adorer ; — la même

créature être livrée à des pensées honnêtes, à gauche, et, à droite, à rouler des idées de vice ou des pensées de crime!

Le pauvre Pomeroy en frissonnait, sentant le sang perler à la racine de ses cheveux.

— Allons, allons, songeait-il, il paraît que les idéalistes comme moi ne sont que des imbéciles! Et pourtant, supposons, amnésies de la science, il y a la conscience... Le bien est le bien, le mal est le mal!... Drôle de machine, l'homme!

Mais, du moins, si la créature vivante pouvait subir, comme un stigmaté, la volonté d'autrui, en revanche l'hypnotisme, le sommeil provoqué, le magnétisme (car enfin, au total, tout cela n'était que du magnétisme animal sous des noms nouveaux et scientifiques), le magnétisme ne pouvait-il pas, lui aussi, guérir les maux qu'il avait faits?

Pomeroy trouvait précisément dans Th. Ribot le cas de ce commissionnaire qui, étant ivre, égarait un paquet à lui confié, ne le retrouvait pas à l'état calme et se replongeant dans l'ébriété, allait tout juste, dans son second accès d'ivresse, le rechercher à l'endroit même où il l'avait déposé, durant l'ivresse primitive. Et le vieux docteur se disait alors que, de même, l'être humain pouvait, sans nul doute, retrouver le souvenir du passé, réactivé en quelque sorte par une hypnotisation nouvelle.

Il suffisait d'un second sommeil pour deviner les secrets du premier.

— Et alors... si j'endormais Lucie, moi?

Oui, cette mémoire pathologique livrerait peut-être au juge le mot de l'énigme : *Il le fallait! Il le fallait!* Il fallait que la jeune fille allât à Versailles chez M. de la Berthière! Et pourquoi?

« Les événements oubliés pendant la veille, reparaissent à l'état hypnotique, » disait nettement un des écrits que Pomeroy consultait là!

Pourquoi ne tenterait-il pas de faire réapparaître le drame même de la rue Saint-Médéric, devant les yeux de Lucie, — et, mieux que cela, devant les juges de Lucie?

— C'est insensé!... pensait le brave homme. Ce matin ou plutôt bien étonné si l'on m'avait dit que je songerais, moi, moi, à me livrer à ces pratiques auxquelles je ne croyais pas... auxquelles je ne crois pas! Mais voilà ce diable de mot : *suggérer*, *hypnotiser*. Et si c'était vrai?... Et si cette enfant-là, passive et docile,

captée, comme dit cet autre, n'avait commis un crime qu'à l'état de suggestion morbide?...

C'était le renversement de toutes ses croyances, le balayage soudain de toutes ses résistances scientifiques. Mais il n'était pas entêté, le bon vieux docteur. Et puis il s'agissait du sort même de Lucie !

Elle pouvait être innocente non seulement de fait mais de conscience même. La conscience, cette flamme invisible éclairant intérieurement pour l'homme les mystères, les doutes, les gouffres de la vie morale, la conscience même résistait parfois aux suggestions.

— Il faut mentir, mentir habilement à cette conscience endormie pour la dominer. L'honnêteté se débat encore jusque dans cet état de captation ! songeait Pomeroy...

Et, sa pensée allant rapidement vers Lucie :

— Ah ! la pauvre petite ! si elle a subi cette impulsion d'un autre, comme elle a dû se révolter et souffrir !

Il était, au bout de quelques heures d'études et de lectures semblables, dans un état de fièvre tel qu'il alla sur le boulevard se promener un peu, en marchant très vite, pour chasser la congestion qui venait. Il lui semblait que tout ce qui se passait, tout ce qui était imprimé dans ces revues, ces livres, ces brochures, — les cas d'hystérie rapportés par Bottet ou d'autres, l'arrestation de Lucie, l'interrogatoire à la Préfecture, — appartenaient à il ne savait quel monde fantastique et que tout cela n'existait pas. C'était comme un univers macabre, peuplé de visions falotes, fiévreuses, et dont les grimaces raillaient méchamment son optimisme. Mais, après tout, puisque le mal existait, — et force était bien de l'avouer, — pourquoi ne pas le combattre par le mal lui-même ? Si la suggestion poussait au crime, pourquoi ne l'utiliserait-on pas pour le châtement du crime ?

— Quelle folie !...

— Mais non, il n'y a pas là folie ! Ou le phénomène existe ou il n'existe pas. S'il existe, je lui oppose ses propres ressources et je le combats par ses propres forces !

Il disait, tâchant de sourire en rentrant chez lui, la tête plus fraîche et la fièvre calmée :

— Eh bien ! quoi ? C'est de l'homéopathie, tout simplement !

Le bon docteur dormit fort peu, cette nuit-là, s'éveilla de grand matin et courut, avant la séance officielle du Dépôt, chez le mé-

decin de la Préfecture. Il ne savait comment aborder la question, craignant un peu d'être ridicule. C'était bizarre, mais, — qu'il allait demander à son collègue. Lui, qui professait une véritable horreur pour ce qu'il appelait les billevesées de l'hypnotisme, il allait glisser à l'oreille du savant docteur quelques mots d'hypnotisme pouvait bien avoir un atome de vérité et que cet atome-là contenait peut-être la preuve de la non-culpabilité de Lucie.

— Il va me traiter intérieurement de vieille bête! se disait Pomeroy.

Mais, à son grand étonnement, son très illustre collègue ne tomba pas de son haut et le regarda même d'un air singulier, comme surpris de rencontrer une idée baroque sous les longs cheveux blancs, à la Béranger, du vieil homme.

— Alors, balbutia Pomeroy timidement, ce que je vous dis là ne vous scandalise pas trop?

— Non pas, répondit l'autre. J'ai eu en vous quittant la même pensée. Lucie Lorin est soumise à une captation quelconque et peut-être l'hypnotisme, comme vous dites, mon cher Pomeroy.

— Oh! vous savez que je ne suis pas plus fanatique de l'hypnotisme qu'il ne faut, reprenait le bon docteur... Je vous avoue même que je viens à peine d'étudier la question. Elle m'avait toujours inspiré une défiance... Mais enfin, il ne faut pas fermer sa porte au progrès parce qu'il est la nouveauté. Nous vieillissons et nous avons déjà vu, en science et en politique, pas mal de choses improbables! Les morveux qui grandissent en vieillissant, soit doute, de tout à fait impossibles. Le téléphone et la pléuographie sont d'assez jolis miracles qui eussent fait brûler Edison comme sorcier il y a quelque cent ans... Va pour l'hypnotisme, s'il existe! Ça ne m'empêchera pas de garder pour moi la foi du charbonnier, car vous savez, mon cher collègue, c'est peut-être moi, mais j'y crois en Dieu!

— Soit, dit le médecin du Dépôt, qui était valétudinaire. Nous allons voir s'il est du parti de Lucie Lorin!

Il avertit Pomeroy qu'il fallait aller droit au juge d'instruction et lui soumettre le cas, vraiment singulier et grave. Dans l'âme et conscience de deux médecins, hommes bons, l'âme forte, malade, nerveuse, anémiée, sujette à des crises hystériques depuis sa jeunesse, avait du subir l'impulsion, la suggestion de quelque volonté étrangère. Les deux docteurs étaient convaincus que, s'obstinant dans son espèce de manie, s'acharnant à persé-

réponse irritante : « Il le fallait ! » Lucie Lorin ne parlerait pas. On la jugerait, on la condamnerait sans obtenir d'elle aucune autre explication ; et la malheureuse irait continuer son hallucination tragique dans le morne silence, dans l'*in pace* d'une maison centrale. Eh bien ! les deux médecins, l'un représentant la loi, l'autre la pitié, supplieraient à la fois la justice de laisser la science mêler ses expériences aux recherches de l'instruction. Ce que la police ne découvrirait sans doute jamais, la médecine le trouverait peut-être. C'était une requête inattendue, sans précédents, inquiétante, — car il n'était plus question là d'aliénation mentale mais de magnétisme, — mais il s'agissait du salut d'une créature humaine, d'une question d'équité et à la fois de vindicte publique, et le juge, en vérité, ne pouvait repousser une telle prière.

— Et s'il refuse pourtant ? dit Pomeroy.

— Il ne refusera pas. Je m'habille et je vais chez lui avec vous.

Ils entraient, une heure après, dans le cabinet du juge d'instruction.

Jean Mornas ne se doutait guère de ce qui se passait et, en dépit de ses angoisses, de la douleur qu'il éprouvait à savoir emprisonnée cette enfant, profondément aimée, il se rassurait, à chaque terreur qui lui traversait la pensée, par cette idée :

— Elle ne parlera pas ! On ne saura rien !

C'était son espoir, la certitude du salut, ce mutisme éternel de Lucie.

Et il arriverait ceci : ou les juges ne pourraient démontrer absolument la culpabilité de Lucie et le jury l'absoudrait ; ou la science prouverait la démence, et la jeune fille, — irresponsable, — ne serait même pas renvoyée devant la cour d'assises.

Puis, tout à coup, Mornas songeait. La démence !... Eh ! sans doute ! Mais alors, c'était le cabanon pour la malheureuse. Une prison plus atroce que l'autre, — sinistre, peuplée d'épouvantes !

Sainte-Anne ? L'asile des aliénés ? La maison des fous ?

Et c'était lui, Mornas, qui condamnait peut-être aux quatre murs de la cellule des démentes, cette jolie fille blonde dont les lèvres appelaient ses baisers... Elle deviendrait folle, avec ces folles, Lucie !

Alors Jean frissonnait.

— Si je la délivrais ?.. Comment ?... Eh ! en me livrant, par-eu !

Oui, mais si, — pourquoi pas ? — Lucie devait être acquiescée. à quoi bon se perdre ? Mieux valait attendre.

C'est vrai, Lucie condamnée, — et elle ne le serait peut-être pas, non, elle ne le serait pas, — il aurait toujours le temps.

Et, en attendant, il harassait son corps en des excès fatigants, des marches forcées, pour tuer son propre *bon*, se pencher, occuper ses journées, animer sa solitude. Il emportait le *sergent* contre lui, son trésor, au risque de le perdre dans le *condemnement* et les brutalités de la rue. Avec lui, il gardait sa *fortune* — et son remords aussi, ou plutôt non, son inquiétude, l'inquiétude de ce lendemain qui attendait Lucie.

Il s'était, par une bravade féroce, — par pour aussi, peut-être — donné cette volupté macabre d'assister, perdue dans la foule, aux obsèques de M. de la Berthière, à Versailles.

Il avait vu cette rue Saint-Médéric emplies de monde et, autour du cercueil du vieil avare, entendu les banalités des commémorations. Peu regretté, M. de la Berthière ! La curiosité seule poussait sur le chemin parcouru de la rue à l'église, ces gens qui ne pouvaient passer le cortège. « Il eût tondû sur un œuf, coupé un liard ou quatre... Égoïste, ne donnant pas un sou aux pauvres gens... Bourse fermée, comme sa porte !... A quoi était-il bon ?... S'il était vrai qu'il avait séduit la femme qui l'avait tué, elle avait joliment bien fait, la malheureuse !... Canaille et compagne, tout ça !... » Mornas entendait tout et, s'il eût éprouvé des remords, ces oraisons funèbres les eussent assoupis ; n'étaient-elles pas la justification même de son plan de combat ? Lui, jeune, vigoureux, éloquent, il avait supprimé cet inutile, confisqué une partie d'un capital inutilisé. — Le monde avait-il subi un *grand* dommage parce que ce moribond était maintenant couché entre quatre planches, sous le drap noir ? Des remords ? Non, Jean n'en éprouvait pas. Il assistait à tout cela comme à un spectacle. L'argent du mort sur la poitrine, il se disait qu'après tout, le vainqueur se pare, sur le champ de bataille, des dépouilles du vaincu écoré. C'est tout simple.

Et audacieusement, ou plutôt prudemment, il cherchait dans la foule, autour du char funèbre, un des neveux de M. de la Berthière, cet étudiant qui l'avait recommandé au vieillard pour le travail sur la *Médecine chez les Arabes*. Il voulait s'assurer de sa présence pour ce neveu, pour les domestiques de M. de la Berthière qui, ne le voyant pas, pouvaient se demander pourquoi il

« secrétaire de Monsieur » n'était point là ! Le neveu du mort serra la main de Jean avec une vivacité singulière ; et, dans le signe de tête correct de son salut, Mornas entrevit, à travers un petit sourire discret, une joie mal dissimulée : la joie de l'héritier. D'autres parents de M. de la Berthière, autour du neveu, avaient, plus ou moins adroitement cachée sous une attitude diplomatique, cette même expression à la fois recueillie et satisfaite. « Il les généraient bien s'il revenait !... pensait Mornas. Il les généraient autant que moi ! »

Il s'informa longuement, auprès du valet de chambre, de la façon dont le meurtre, puisqu'il y avait meurtre, avait été commis.

— Mon Dieu, monsieur, tout simplement, disait le valet, en marchant côte à côte avec Mornas, à quelques pas du char funèbre. Voilà : cette femme est venue. Elle avait à remettre une lettre à monsieur en mains propres... Je l'ai portée à monsieur, cette lettre. Il a dit : « Ah ! » comme ça, d'un air très pressé. Et il a ajouté : « Faites entrer !... et laissez-nous seuls ! » Nous les avons laissés seuls... Elle était gentille, la femme, et si monsieur avait été plus jeune, j'aurais pu croire...

Le valet souriait. Il s'arrêta, se rappelant que le char mortuaire était là.

— Bref, cinq ou six minutes après, elle était sortie... Je lui ai ouvert la porte... Je n'ai rien remarqué en elle d'étrange... Elle avait l'air raide, voilà tout, et marchait vite... Nous n'avons rien entendu... Vous comprenez, lorsque monsieur est tombé, le tapis a assourdi le bruit... Et comme monsieur n'appelait pas, nous l'avons laissé, un moment... Quand je l'ai vu par terre mort... et mort sur le coup, a dit le médecin... j'ai cherché la lettre, celle que j'avais présentée à Monsieur... je l'ai cherchée pour savoir... Elle l'avait emportée et sans le hasard de la gare... vous savez, l'enveloppe que Bonnet a trouvée, avec l'adresse de la fille Lorin... nous n'aurions rien su... rien !... Et quoique ça, à l'heure qu'il est, même la femme arrêtée, m'est avis qu'on ne sait pas encore grand'chose.

Mornas admirait, — tandis que cet homme parlait, — il admirait, en artiste, la merveilleuse précision inconsciemment apportée par Lucie dans l'accomplissement du fait suggéré. Un régulateur sans défaut n'eût pas marché plus mathématiquement. Ce qu'il fallait faire, elle l'avait fait. Un obstacle imprévu surgissant, elle l'avait écarté, quitte à le briser. Elle obéirait évidemment de

nême à la suggestion imposée. Jamais le nom de Mornas ne sortirait de ses lèvres. Jamais ! La torture, autrefois, n'eût pas lescellé les lèvres d'une créature ainsi dominée, possédée.

Et, regardant les physionomies des curieux sur les trottoirs des rues, écoutant encore les propos des indifférents qui suivent le convoi de M. de la Berthière, Jean Mornas se sentait au cœur une ironie pleine de bravade ; et lui qui avait, involontairement mais absolument, tué cet homme qu'on menait au cimetière, il était heureux, en figurant aux premiers rangs du cortège, de bafouer par son audace les timidités, les modesties, les honnêtetés hypocrites de cette foule qui le couvoyait.



C'est la femme qui a assassiné le vieux,
vous savez. Page 385.

A mesure que le char avançait, couvert de fleurs, — tout le noir de ce deuil disparaissant sous des amas de couronnes, — couronnes envoyées par les neveux, achetées par les domestiques, — le vent soulevait derrière le cercueil un parfum subtil, une odeur de violettes, et des brins de bouquets, des branchettes de lilas, tombaient sur le pavé de la rue.

Alors, Jean toujours ironique et cherchant le mot, pensait à l'antithèse de ce cadavre et de ces bouquets, à cette mort couchée là, ensevelie sous les fleurs parfumées, et il lui semblait que ces lilas raillaient aussi le convoi du vieil avare. Tant de fleurs, sur le cercueil du vieil égoïste ?

— Harpagon fleuri comme Ophélie ! songait Mornas. Et des funérailles de jeune fille, le Mandarin !

Puis, regardant à terre les brindilles fleuries qui tombaient :

— A défaut des yeux les bouquets pleurent !

Et il ne quitta le cercueil de M. de la Berthière que lorsqu'il eut été descendu dans le trou.

XII

Le train express emportait vers la gare de Versailles cinq hommes montés, avec une jeune femme vêtue de noir, dans le même wagon. Elle semblait, se laissant guider, obéir machinalement, sans savoir, l'esprit loin du présent, perdu dans quelque rêve. A la gare Montparnasse, les employés, la voyant entourée de personnages portant presque tous à leur boutonnière le ruban ou la rosette rouge, l'avaient prise pour une folle conduite vers quelque asile.

Mais le chef de gare, interrogé, avait hoché la tête et tout bas :

— Pas une folle du tout ! C'est la femme qui a assassiné ce vieux, vous savez?... A Versailles.

Le juge d'instruction consentait à faire conduire rue Saint-Médéric Lucie Lorin, accompagné du médecin du Dépôt et du docteur Pomeroy. Les deux autres hommes qui avaient pris place avec la jeune fille dans le wagon étaient le chef de la police de Sûreté et un greffier. Deux agents de la Sûreté se rendaient à Versailles par le même train, dans un wagon de seconde classe.

Lucie ne dit pas un mot durant le trajet. Elle regardait par la portière, les champs, les maisons, les arbres sans feuilles qu'un soleil gai éclairait, faisant fondre la dernière neige.

Pomeroy cherchait, sur cette physionomie d'enfant, à déchiffrer la pensée cachée. Comment, avec cette figure de vierge, pouvait-on avoir été même soupçonnée d'un crime ?

Le chef de la Sûreté, en riant, ne s'était pas gêné tout à l'heure pour hausser les épaules lorsque le bon docteur avait posé la question naïvement :

— Ah ! monsieur, on voit que vous n'êtes pas habitué à cuisiner le vice ! Ça ne prouve rien du tout la figure ! On donnerait le bon Dieu sans confession à des gens qui ont étranglé père et mère !

L'optimisme de Pomeroy recevait, depuis quelque temps, des renforcements assez durs. N'importe, il avait beau faire, il ne

pouvait s'imaginer que Lucie fût la criminelle que voulait bien dire la police. On verrait, on verrait bien ! La tête du vieux médecin bouillait, et il sentait son cœur battre, battre à se rompre, depuis qu'il avait eu cette perception d'une suggestion possible, d'une complicité uniquement responsable peut-être.

Il avait fallu toute l'éloquence et toute l'autorité scientifique du médecin du Dépôt pour amener le parquet à l'expérience qu'on allait tenter. L'éminent docteur avait supplié qu'on ne confrontât pas la fille Lorin avec le cadavre de M. de la Berthière. Elle était malade, enfoncée dans un mutisme morne, une sorte d'état cérébral comateux. Toute sensation tragique pouvait déterminer une crise morbide. Et qu'avait besoin la justice d'une confrontation pareille, puisque Lucie avouait tout, obstinément, avec une sorte de bravade têtue ?

Mais le docteur réclamait en même temps, au nom de la prévenue, le droit pour lui et pour Pomeroy de se livrer à une expérience qu'il espérait décisive. Il demandait instamment qu'on leur permit d'interroger à leur gré, selon les moyens qu'ils croiraient devoir employer, la fille Lucie Lorin, dans la chambre même de M. de la Berthière, à Versailles. N'avait-on pas, lors d'une affaire récente, en Cour d'appel, vu le docteur Voisin, de la Salpêtrière, prouver devant les juges l'innocence d'un malheureux en démontrant que le pauvre diable, sujet à des accès de somnambulisme, n'avait commis un délit que dans cet état inconscient, irresponsable, du somnambulisme ? Ce que la Cour d'appel avait admis, un magistrat intelligent comme le juge d'instruction Warnier ne pouvait-il le permettre ?

M. Warnier avait donc consenti. Et Pomeroy éprouvait, en se rendant à Versailles, une des émotions les plus fortes de sa vie. Il lui semblait que ce qu'il allait tenter était une bien autre entreprise que l'opération d'autrefois qui avait sauvé du crime Lucie Lorin, toute petite. Prouver à des juges l'innocence d'un être accusé, laver de la souillure une âme ! Le brave homme qui tremblait d'avance, hésitant presque maintenant à essayer ce que le médecin du Dépôt et lui avaient résolu d'accomplir.

Et, pendant tout le voyage, il se demandait ce qu'il adviendrait, tout à l'heure, si l'expérience aboutissait, par hasard, à la culpabilité de Lucie.

— Oui, qu'est-ce que tu ferais, vieille bête, si je ne la sauveais, tu la perdais ?

Mais au contraire, elle était perdue, perdue absolument, si on ne l'arrachait pas à l'accusation, si on n'expliquait point son étrange état cérébral. Le juge, quelque libre esprit qu'il fût, le chef de la Sûreté, le greffier, les agents eussent volontiers juré, mis leur main au feu, que Lucie était coupable. Le médecin du Dépôt lui-même n'avait dans l'innocence de la jeune fille qu'une foi très limitée.

— Il est possible qu'elle soit inconsciente; mais, disait-il, ce qui est certain, c'est qu'elle a frappé !

Les agents de la Sûreté, descendus très vite les premiers, avaient, à la gare, retenu des fiacres et l'on arriva rapidement rue Saint-Médéric.

Le juge d'instruction se fit ouvrir la bibliothèque où, d'habitude, se tenait M. de la Berthière. Lucie tressaillit en y entrant et tout son corps frémit comme secoué d'un spasme.

Pomeroy, doucement, lui dit :

— Courage !

Elle se raidit et, droite, appuyée contre les rayons chargés de livres, elle se tint immobile, regardant de ses yeux hagards le petit lit bas où elle avait vu, l'autre jour, maigre et effrayant — le vieillard.

Il lui semblait qu'il était toujours là, couché, ou plutôt dressé et étendant vers elle sa longue main de squelette. Machinalement les yeux de Lucie cherchaient au bas de la bibliothèque la place exacte où le vieil homme avait dû tomber, et, sur le tapis à rinceaux blancs, il lui semblait voir une tache noire.

De l'encre ou du sang ?

M. Warnier, le juge d'instruction, s'était assis devant un guéridon où il étalait des papiers, et le greffier s'établissait, la plume entre les doigts, devant la table même où M. de la Berthière laissait traîner le bout du cornet acoustique, qui, maintenant, le long de la muraille, pendait tristement, inutile.

Le médecin du Dépôt, debout en face de Lucie, la regardait tandis que Pomeroy, très pâle, se passait les doigts sur le menton, comme un homme troublé et qui songe.

Plantés sur le seuil et les bras croisés, les deux agents de la Sûreté attendaient les ordres de leur chef tandis qu'il examinait, meuble par meuble, la chambre encombrée, pareil à un metteur en scène qui veut se rendre compte de la pièce à venir d'après l'inspection seule de la plantation du décor.

On apercevait, dans le salon voisin, les deux enchâssés des domestiques de M. de la Berthière, tenant le cou et regardant.

— Vous reconnaissez bien cette chambre ? dit brusquement, après un long silence plein d'angoisse, la voix du juge d'instruction.

Il s'adressait à Lucie, levant la tête vers elle et donnant à cette première question la netteté d'une attaque.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille avec fermeté.

— C'est bien là, sur ce lit, que se tenait M. de la Berthière, lorsque vous êtes entrée ?

— Là, oui, monsieur !

— Où étiez-vous placée exactement ? Oui, à quel cabinet précis vous teniez-vous lorsque M. de la Berthière vous a reçue ?

— Je me tenais à peu près où je suis maintenant ! dit Lucie, qui reprenait, peu à peu, la fermeté implacable de ses réponses habituelles.

— Alors, veuillez nous dire ce qui s'est passé entre vous et lui.

Les prunelles profondes de la jeune fille regardèrent M. Warriner avec une fixité singulière ; puis, joignant le geste correspondant à chaque parole, elle s'avança vers le lit vide où s'étendait le vieux M. de la Berthière.

— Je suis entrée tout droit... Il avait posé la lettre que je lui avais fait remettre sur la table où écrit monsieur... (Elle désignait le greffier)... Il m'a adressé deux ou trois questions... et, comme je savais qu'il n'y voyait pas, je me suis accroupie là, près de ces livres, pour prendre... ce que je devais prendre... Pendant que je cherchais, il a entendu... il s'est levé, malade jusque-là, a voulu m'empêcher de... de saisir ce que je voulais, je me suis débattue, je l'ai repoussé, il s'est heurté le front... là, il est tombé... et voilà !

— Voilà ? répéta froidement le juge dans le silence poignant qui suivit. Alors, une fois de plus vous avouez que vous êtes venue ici dans le but de dépouiller ce malheureux homme, de le voler ?

— Voler ?

Elle avait tressailli de la tête aux pieds et ses yeux effrés semblaient fous dans sa pauvre figure livide.

— Voler, moi ?

— Qu'était-ce donc que vous faisiez là, si ce n'était pas voler ? Qu'est-ce que vous cherchiez parmi ces livres ?

— Je cherchais... je cherchais ce que je devais y trouver, ce que je devais emporter !

— Des billets de banque?... On a ramassé, près des volumes que vous avez fouillés, des billets oubliés par vous sur le tapis !

Le malheureux Pomeroy souffrait autant, plus que Lucie peut-être, de cet interrogatoire qui tournait si cruellement à la confusion, à la perte de la jeune fille. Il attendait d'elle une explication, un cri, une preuve, un éclair d'innocence, il ne savait quoi. Mais, comme pétrifiée dans sa volonté, elle restait là, sans laisser tomber autre chose que son éternelle réponse, qui semblait cynique :

— Ne me demandez rien ! Ne comptez pas même que je me défende ! Ce qui est fait est fait, et je n'ai fait que ce qu'il fallait que je fisse !

On l'interrogeait pourtant encore, on la pressait de questions pour savoir ce qu'étaient devenus les billets emportés ! « Ils sont quelque part où vous ne les trouverez pas. Cet homme les avait dérobés, je les ai repris ! » Et la lettre qu'elle avait fait passer à M. de la Berthière pour être introduite près de lui?... « Ah ! cela, elle l'avait emporté aussi, et déchiré, brûlé en arrivant chez elle, comme elle devait le faire. »

— Mais que disait-elle, cette lettre ?

— Vous ne le saurez pas. D'ailleurs, je ne le sais pas moi-même.

Le juge d'instruction et le chef de la Sûreté s'entre-regardèrent comme pour se demander l'un à l'autre ce que signifiait cet entêtement à s'accuser. Il y avait là l'éternelle obstination d'une idée fixe. Le greffier, presque sans lever la tête, écrivait tout, pareil à une machine.

Alors, avec la résolution soudaine des timides, n'hésitant plus, le docteur Pomeroy s'avança brusquement, disant au juge « Pardon... je vous en prie... Laissez-moi interroger... Je vous en supplie. » Et, après l'acquiescement du magistrat, il alla droit à Lucie, impassible, lui prit les mains, la regarda, lui répéta : « Voyons, voyons, mon enfant, à moi, vous direz bien, à moi... »

— Quoi ? interrompit nerveusement la jeune fille avec une netteté irritée.

— Mais la vérité, la vérité, malheureuse enfant !

— La vérité?... La vérité, je l'ai dite.

Elle essayait de dégager ses mains des doigts qui les serraient ;

elle détournait la tête comme si, résolue devant le jury, elle devenait maintenant, tout à coup, peureuse devant le docteur.

Le médecin du Dépôt suivait curieusement cette sorte de duel moral qui, dès le premier coup d'œil de Pomeroy, se livrait entre le vieux docteur et la jeune fille.

Lucie, instinctivement, avait peur du regard droit de Pomeroy, et ses yeux bleus, ses doux yeux honnêtes, devenus lugubres, se détournaient effrayés, comme si les prunelles du médecin eussent poursuivi, traqué en eux la pensée secrète, fouillé cette clarté pour en tirer le secret hideux, — comme un noyé qu'on tirerait d'un lac. Elle ne voulait pas que Pomeroy la regardât, l'interrogeât, et lui voulait, au contraire, voulait àprement et violemment, devinant ou espérant le salut de Lucie elle-même jusque dans la terreur qu'elle éprouvait.

— Regarde-moi ! Mais regarde-moi donc ! lui disait-il, la tutoyant, comme autrefois, quand elle était petite, et qu'il lui arrachait du cou, au péril de sa propre vie, les fausses membranes qui l'étouffaient.

Et lui, si bon, il forçait presque brutalement Lucie à le regarder en face.

Pomeroy éprouvait une des plus violentes émotions qu'il eût jamais ressenties. La première fois qu'il avait, dans l'amphithéâtre, touché la chair froide d'un cadavre, ouvert ces muscles d'un coup de scalpel, il s'était cru près de s'évanouir ; maintenant un frisson semblable lui courait sur la peau en serrant les mains de Lucie qui se glaçaient dans les siennes.

Mais, ému ou non, il fallait qu'il tentât l'expérience convenue avec son collègue. Et la tenter, ce n'était rien. Il fallait qu'il la réussît !

Il avait enfin contraint la jeune fille à rester devant lui, droit, et il dardait sur elle la fixité voulue de ses yeux. Il sentait vaguement que Lucie était à demi domptée, que sa volonté à lui dominait la résistance de ce cerveau, la révolte même de ce corps nerveux et jeune.

On eût, dans la chambre où toussait naguère M. de la Bieuthière et où il avait râlé, entendu tomber une opérette, et la respiration un peu haletante de Lucie Lucin devenait, pour ces hommes réunis là et anxieux, très perceptible dans ce grand silence effrayant.

Le pauvre docteur Pomeroy appelait à lui toutes ses forces.

toute son espérance en une science nouvelle à laquelle il ne croyait qu'à demi, et il enfonceait en quelque sorte son *je veux*, sa volonté dans ce regard bleu, égaré. Il en avait lui-même comme une honte. Il lui semblait qu'il abusait de la conscience d'une créature humaine, qu'il y avait là, dans cette lutte entre l'idéal et la matière, le viol d'une volonté ! Il sentait d'ailleurs que Lucie, quoique en état de veille encore, s'appartenait déjà moins, subissait peu à peu cette captation nouvelle qu'il souhaitait, lui, qu'il voulait, qu'il désirait... Et, tout d'un coup, comme évanouie, Lucie Lorin laissa tomber sa tête sur son épaule gauche... Et elle restait là, les paupières closes, debout encore... endormie, pensait Pomeroy.

— En catalepsie ! dit le médecin du Dépôt.

Pomeroy, abandonnant les mains de Lucie, la jeune fille demeurait comme pétrifiée.

Il souleva les paupières ; les pupilles étaient fixes, dilatées.

— On pourrait approcher de la cornée une lumière, dit le collègue de Pomeroy, les paupières ne battraient pas !

Le juge maintenant assistait à la scène comme s'il eût été spectateur de quelque drame, au théâtre, et les agents seuls, sur le pas de la porte, laissaient passer dans leur moustache un sourire sceptique.

Pomeroy, en touchant à peine Lucie, déterminait cette hyperexcitabilité neuro-musculaire qui caractérise la catalepsie ; puis de la jeune fille catalepsiée, il faisait, traversant les états successifs de l'hypnotisme, une léthargique et une somnambule ; et alors là, dans cette phase décisive pour le problème qu'il s'était posé, il demandait brusquement, avec l'autorité d'un maître, il demandait à cet être dompté, dominé, à cette conscience qu'il pouvait (était-ce possible ?) pétrir à son gré, le secret caché, — comme s'il avait le droit désormais de lire dans cette âme, dans ce crâne, à livre ouvert.

La suggestion, cette suggestion hypnotique, dont on avait tant parlé à Pomeroy, qui souriait jadis d'un air de doute, il s'en servait, lui, il allait essayer de s'en servir pour dégager l'inconnue, l'irredoutable de ce problème posé là, devant la justice : « Un crime avait été commis, qui avait commis le crime ? »

— Lucie, dit le vieux docteur de sa voix qui tremblait un peu... Écoute... tu es ici dans la chambre de M. de la Berthière. Tu la reconnais bien ?

— Oui, dit Lucie dont l'œil voyait, mais par le souvenir, les objets présents ; — ceux qu'elle avait sous les yeux lui échappaient en réalité et ne se présentant à elle qu'à l'état de choses aperçues autrefois, fantasmatiques.

— Tu es venue ici pour parler à M. de la Berthière ?

— Oui, dit encore Lucie, la voix sourde.

— Qui est-ce qui t'y a envoyée ?

— Qui ?

— Oui.

— Personne !

— Ce n'est pas possible ! fit Pomeroy. Tu n'es pas venue ici de ton plein gré. Recherche. Souviens-toi..

— Ordonnez donc ! dit le médecin du Dépôt. Commandez.

Et Pomeroy, donnant brusquement le ton impératif à sa voix encore mal assurée :

— Parle, je le veux. Ce n'est pas toi qui as eu l'idée de venir à Versailles ? Ce n'est pas toi ?

— Non, répondit-elle. Ce n'est pas moi !

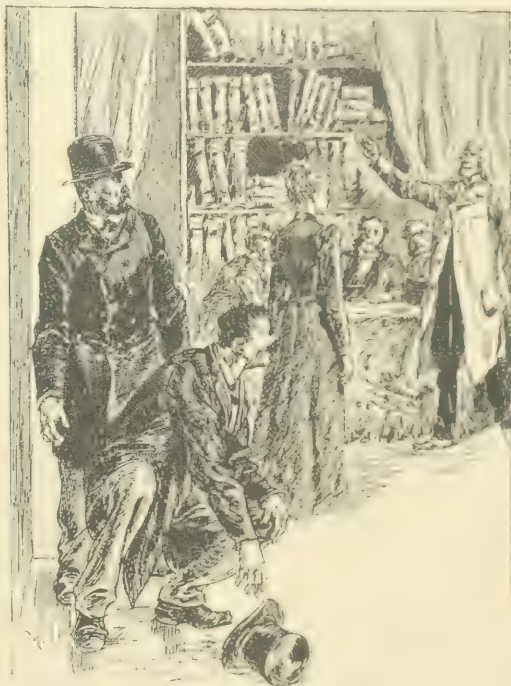
Les yeux du juge pétillaient, impatients.

— Qui t'a dit de venir ?

— A moi ?

— Oui, à toi.

Elle hésitait, se débattait, comme si, jusqu'à présent, elle n'avait



L'un des deux hommes essayant de remettre son chapeau tombé. Page 703.

nambulique, la suggestion première, imposée, persistait indéracinable; et la conscience endormie de Lucie se raidissait pour ne pas trahir l'ordre reçu.

— Allons, dit le collègue de Pomeroy, il faut la mettre en état de suggestion nouvelle!

— Allons! répéta Pomeroy, presque violemment.

Il en avait chaud, le pauvre homme, et toutes ses idées se brouillaient comme dans certains rêves absurdes, aux images déformées et mouvantes, pareilles aux rosaces des chromatropes anglais. Il se demandait si c'était bien dans la réalité qu'il vivait. Cette chambre, ce juge, ces agents, et lui, lui, se livrant comme au hasard à des expériences magnétiques sur Lucie, tout cela lui paraissait perdu dans une perspective trouble ou fondu dans le brouillard du rêve. Et pourtant, de tout ce chaos, sortait comme un jet de lumière qui le guidait, une idée obstinée et fixe: faire parler Lucie, lui arracher la vérité, le nom, le fait!

— Lucie! dit-il encore, tout à coup résolument, n'ayant plus même dans la voix les timidités de tout à l'heure; écoute-moi bien, tu n'es plus à Versailles maintenant... tu es à Paris, à Paris, tu entends?

— A Paris?

— Oui, dans ta chambre, rue Audran... Tu vas partir pour Versailles. Tu t'habilles, tu penses. A quoi penses-tu?

L'hypnotisée, raide et pâle, ne répondait pas.

— A quoi penses-tu? répéta Pomeroy.

— A quoi je pense?

Elle répétait les questions, non pour chercher la réponse, mais instinctivement, pour gagner du temps, comme si, dans ce duel de *vouloirs*, se sentant pressée de trop près, elle voulait rompre ou fuir.

— Oui, répéta le vieux médecin, précisant le point exact qu'il tenait à éclaircir; avant de partir pour Versailles, tu penses à ce que tu dois y faire... Tu sais que tu y trouveras M. de la Berthière?

— Oui.

— Pourquoi vas-tu trouver M. de la Berthière?

— Parce qu'il faut que je le voie!

— Tu le connais, M. de la Berthière?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Jamais?

— Jamais!

— Alors, tu n'as pas de raison de lui en vouloir?

— Moi! lui en vouloir? Pourquoi? Qu'est-ce qu'il t'a fait, mal, à moi, M. de la Berthière?

— Alors, pourquoi vas-tu le frapper?

— Je ne pense pas à le frapper, je pense à prendre ses papiers s'il y a dans l'atlas!

— Quel atlas?

— Derrière les livres!

Le chef de la Sûreté montrait au juge d'instruction les livres érangés et formant trou dans le dernier rayon de la bibliothèque que Lucie avait fouillé.

— Comment sais-tu qu'il y a des papiers dans cet atlas?

— Je le sais, voilà tout!

— Qui te l'a dit?

— Quelqu'un.

— Qui?

— La... la personne qui m'a remis la lettre pour M. de la Berthière.

— La personne? Un homme ou une femme?

Les regards interrogateurs des magistrats et des agents ne portaient pas de vue le visage de Lucie.

Le juge d'instruction, presque haut, murmurait à l'oreille du chef de la Sûreté, plus calme, moins troublé : « Très étonnant! très étonnant! »

— Un homme ou une femme? répétait Pomeroy, la question demeurant sans réponse.

Une sorte de contraction farouche passa sur la figure de la fille dont les sourcils froncés donnèrent subitement aux yeux bleus une expression méchante.

— Un homme! dit-elle brusquement.

— Eh bien, voyons! ajouta le docteur avec vivacité. Pourquoi cet homme t'avait-il remis cette lettre?

— Pourquoi? Pourquoi?

Et toujours, sans une réponse nette, la même expression d'évolte presque féroce. Quelque chose évidemment, au bout de volonté, — et de volonté déformée, domptée par la stupidité primitive, — se cabrait en cette enfant.

Alors Pomeroy, rassemblant toute sa force de volonté, dressant à son gré Lucie vers l'acte qu'il voulait lui faire commettre, avant tous, lui ordonnait de renouveler, de répéter par les mêmes, la scène dont cette chambre avait été le théâtre. La Lucie

arrivait au seuil de la porte, hésitait un instant, regardait le bas, comme si le grabataire y eût été couché encore, s'avantant tendait la lettre et, pendant qu'un M. de la Berthière imaginait décachetait l'enveloppe et lisait, elle s'agenouillait à l'endroit même où elle s'était accroupie, elle attirait à elle l'atlas qu'elle avait fouillé, elle en tournait les pages, elle en tirait des bank notes invisibles et glissait dans ses poches ces billets qui n'existaient pas; puis, tout à coup, convulsée, la face hagarde, croyant sentir encore sur son épaule la griffe, les os des phalanges d'un vieillard, elle repoussait ce spectre avec un geste d'horreur, d'effroi, de terreur sinistre, et elle voulait, ramassant le manuscrit de Mornet, qu'elle avait apporté comme prétexte, s'élancer hors de la chambre, après avoir jeté un dernier regard épouvanté à ce corps étendu qui n'était plus là, et que son imagination, ou plutôt la volonté de Pomeroy, la suggestion imposée par le docteur, lui montrait, oui, là, épouvantable, saignant...

— Maintenant, dit le médecin dont le cœur sautait comme battant d'une cloche lancée à toute volée pendant que les spectateurs retenaient leur souffle, éperdus, — maintenant où vas-tu Lucie, va, marche!

Et Lucie, en effet, marchait à travers la chambre comme si elle se fût enfuie; elle courait, elle croyait courir vers la gare, elle faisait le geste de prendre son ticket de chemin de fer, s'asseyait sur une chaise près de la bibliothèque, comme si c'eût été le siège du wagon où elle se rencognait, pareille à une bête fauve poursuivie. Puis elle quittait sa chaise comme si, le train arrêté, elle descendait de voiture; elle marchait, marchait encore, marchait longtemps. — les murs de cette chambre qu'elle n'avait point quittée lui paraissaient les maisons hautes d'une rue; — et, regardant une enseigne ou un numéro, tout à coup, elle s'arrêtait, hésitait encore et entraît dans une maison imaginaire...

— Où es-tu là? demanda alors le docteur.

— Où je suis?

— Oui.

Toujours la même hésitation, la même révolte persistante.

— Rue Racine, dit-elle enfin.

— Elle croit y être, elle y est vraiment! murmura le médecin du Dépôt.

Le juge fit un signe de la tête au greffier qui, souriant, se levait pour répondre : « La note est déjà prise. »

- Quelque étudiant ! murmurait le chef de la police de sûreté.
— Rue Racine ? Numéro ? demanda Pomeroy.
— Numéro ?...

Elle cherchait.

- Je ne sais pas, répondit-elle. Vrai, je ne sais pas !
— Cherche, souviens-toi !

Elle redevint farouche :

- Quand on vous dit qu'on ne sait pas, à la fin des fins !
— Laissez, cher ami, dit le médecin du Dépôt à son collègue.
J'ai bien peur qu'en insistant... une attaque d'hystérie...

Le juge d'instruction congestionné, le visage rouge, interrompait brusquement, comme un homme qui secouerait un cauchemarr :

- Ah ça ! voyons, dit-il, elle dort ?

— Non. Elle est en état de somnambulisme.

— Mais c'est le magnétisme des charlatans, en, tout simplement. Vous êtes certains qu'elle ne joue pas la comédie ?

— Commandez-lui d'aller à la porte, répondit simplement le médecin du Dépôt en s'adressant à Pomeroy.

Pomeroy, qui dominait, captait Lucie, lui dit :

— Va à la porte !

Elle y alla, en quelques pas, toute raide :

— Maintenant, fit le médecin de la Préfecture, parlant aux deux agents demeurés de planton sur le seuil, prenez-lui les poignets. Oui, là ! Et tenez-la de toutes vos forces !

— Ne craignez rien ! fit l'un d'eux. Si elle bouge, ça m'étonnera.

— Bien... Appelez-la à vous, à présent, Pomeroy.

Les agents serraient, de leurs grosses mains noueuses, les poignets grêles de la pauvre fille et elle semblait une enfant chétive entre ces deux êtres trapus, aux épaules larges, les joues velues.

— Lucie, dit simplement le docteur Pomeroy, viens, Lucie !

Il avait levé la main et, tout d'un coup, irrésistible comme la détente d'une machine d'acier, la jeune fille défile avait renvoyé des deux côtés de la porte ces gaillards robustes qui la tenaient, tandis que l'un des deux hommes essayait de tirer, ramassant un chapeau tombé, l'autre regardait, sa face noire et hâlée devenue peureuse, cette fille maladroite qui lui échappait et qui, toute droite, était maintenant arrivée, comme fascinée, devant le docteur, terrifié lui-même.

— Le nom ! demandez-lui le nom alors !... Soudain alors le regard de ces obéissances phénoménales emportaient.

— Oui, le nom ! répéta le chef de la Sûreté.

Et Pomeroy prit, une fois encore, les mains de Lucie et, le serrant, nerveusement, plongeant ses yeux dans les yeux de la jeune fille :

— Maintenant, Lucie, qui t'envoyait ici !... A qui obéissais-tu ? Qui t'a conseillée ? Qui t'a poussée à venir ? Qui t'a remis la lettre pour M. de la Berthière ? Qui ?

Et, comme elle se raidissait, luttant toujours contre cet ordre poursuivi par l'obsession de l'ordre primitivement accepté :

— Rappelle-toi ! Ou plutôt parle ! s'écria Pomeroy. Je veux que tu parles. Tu entends, je veux ! L'homme qui t'a dit de venir, tu le connais bien, tu le vois en ce moment, il est là, je te dis qu'il est ici... là... oui, là... Dis-moi son nom ! son nom ! son nom ! Je veux.

Mais il s'arrêta brusquement, effrayé.

Lucie, torturée par une lutte intérieure, comme foudroyée tombait raide, et si Pomeroy, de toutes ses forces, ne l'eût retenu par les mains, elle se fût allongée sur le tapis, d'un seul coup.

Le médecin du Dépôt se précipitait alors vers la jeune fille que les agents prenaient par la taille et le juge d'instruction échangeait un regard bizarre avec le chef de la Sûreté tandis que son collègue de Pomeroy disait, montrant Lucie agitée de mouvements nerveux, les bras en croix, sa figure d'enfant anémique agitée et fouettée par les mèches blondes de ses cheveux dénoués :

— Tous les caractères de la grande hystérie ! Nous avons tout appuyé sur la chanterelle, mon pauvre Pomeroy. Nous lui avons donné une attaque. Mais ça ne fait rien ! Si nous ne savons rien aujourd'hui, nous saurons tout demain.

Et, pendant qu'il débouchait un flacon d'éther, il disait au juge très ému et devenu pourpre :

— Eh ! bien le *cherchez la femme* n'est pas toujours vrai. Quand le crime est féminin, ce qu'il faut, c'est chercher l'homme.

XIII

Le hasard d'une rencontre dans la rue mit, le lendemain, Jean Mornas face à face avec le docteur Pomeroy. En tout autre temps, Jean eût évité le vieux médecin qu'il trouvait insignifiant et insupportable avec son idéalisme et ses vertus. Il l'avait évité souvent : il n'aimait pas les Petits Manteaux-Bleus. Mais, cette fois, Pomeroy l'ayant reconnu, et l'arrêtant au passage, Mornas

écouta le docteur avec un intérêt subtil : le souvenir de ce jeune homme escortant, avec lui, Pomeroy, le cercueil de M^{lle} Larin, sautait, tout à coup, à la mémoire du bonhomme, et, prenant le bras de Jean :

— Au fait, dit le médecin, vous pouvez me donner un renseignement, vous !... Avez-vous revu souvent Lucie Larin depuis la mort de sa mère ?

Jean regarda l'honnête figure de Pomeroy pour bien se convaincre que la question ne cachait pas quelque piège.

— Non, dit-il fermement, je ne l'ai pas revue ! On rarement... Rencontrée, comme je vous rencontre aujourd'hui...

— Ah ! fit Pomeroy, c'est dommage, bien dommage !... Vous ne pouvez pas me dire un peu qui elle pouvait bien fréquenter ? Vous savez l'accusation qui pèse sur elle ?

— Oui, répondit Mornas.

Il se sentait devenir glacé, le cœur pris dans un étau.

— Pour moi, disait le vieux docteur tout en marchant, elle est innocente ; mais la preuve est encore difficile à faire ! Ah ! le pauvre enfant !

Et, avec la naïveté confiante qu'il apportait à toutes choses, il racontait à Jean Mornas les expériences qu'il avait tentées la veille, le voyage à Versailles, l'interrogatoire de Lucie hypnotisée.

Mornas s'arrêta net dans la rue.

C'était au coin de la rue Montmartre, à l'angle de Saint-Eustache, près des Halles.

Pomeroy fut étonné de l'expression soudaine que prirent les traits de Mornas ; mais le jeune homme dompta son émotion, brusquement, lorsque le docteur lui demanda :

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien. J'admire votre idée, votre « procédé ». Combattre la suggestion par la suggestion, c'est superbe !

Il ajouta, essayant de rire :

— C'est de l'homéopathie hypnotique.

— Justement... C'est ce que je me suis dit... Ce qui est certain, c'est que si nous n'avons pas réussi hier, nous n'essayerons pas de ces jours ! C'est écrasant, une telle science ! Avec en main la clef d'une âme ! Et moi qui n'y croyais pas, qui traitais ce de charlatanisme !...

— Alors, demanda Mornas, la lèvres séchées, Lucie Larin ?

— Très malade, aujourd'hui. Comme en l'été dernier. Mort co-

lègue redoutait une complication fatale si nous insistions. Nous la laisserons reposer pour ne pas briser ce frêle corps, mais dans quatre ou cinq jours... avant si c'est possible... son secret... nous l'aurons. Ah! la pauvre petite! Ce qu'elle doit souffrir!... La secousse a déterminé chez elle l'apparition de crises à caractères hystériformes... Mouvements clowniques... Tout! Mais ça se guérit! Ce qui est autrement redoutable, c'est l'accusation qui la menaçait... qui la menace encore, malheureusement! Et pas un mot de tout cela, surtout, je vous en prie!... Si je vous en parle, c'est que je sais que vous vous intéressiez aux pauvres femmes... La morte... la mère... est encore la plus heureuse!

Jean se tenait adossé au mur de Saint-Eustache, regardant Pomeroy et se demandant comment de cette tête blanche et bonasse une idée analogue à celle qu'il avait eue, lui, était sortie! Idée contraire et qui venait là, comme un danger de mort, se dresser entre le succès et lui!

Il essayait de féliciter le bonhomme de sa perspicacité, de sa hardiesse; il parlait de Lucie. Cela ne l'étonnait pas qu'elle fût secouée par l'hystérie. Toujours nerveuse! Une sensitive! Puis il s'arrêtait, de crainte d'en trop dire, de livrer à cet homme de science le secret des observations faites, par lui, Mornas, sur la névrose de la jeune fille. C'eût été se désigner lui-même comme le complice, l'instigateur du crime. Il salua vivement Pomeroy pour rompre l'entretien.

Le docteur lui tendait la main.

— Voulez-vous venir avec moi jusqu'au Palais de Justice?

— Non! dit Mornas. J'ai des courses à faire... des visites...

Le vieux Pomeroy s'éloignait, traversant la place rapidement avec sa marche juvénile.

Et Mornas restait là, immobile, regardant machinalement un garde de Paris, en sentinelle, et se répétant : « C'est fini, maintenant... La suggestion leur révélera tout!... Lucie obéira comme elle m'a obéi... Ce qu'elle a fait, elle le dira... Mon nom, ils vont le savoir... Et alors... Ah! alors, mon petit Mornas, tu es perdu!... »

Perdu? Oh! parfaitement, sûrement. Le mot de Pomeroy lui revenait, le faisait frissonner : le docteur avait en mains « la clef d'une âme. » Dans quatre ou cinq jours, le nom du coupable, — son nom à lui, — serait jeté à un greffier, à un juge... Le mandait-on d'amener?... Il semblait à Jean qu'il entendit déjà grincer la plume qui écrivait son nom sur le papier officiel.

Eh bien, quoi ! il fallait fuir ! Oui... Où aller ? Instinctivement, Jean songeait au pays, là-bas. Il voulait revoir ses vœux, les embrasser, il ne savait pas pourquoi. Un vieux levain du passé ! Là, il passerait en Italie, par Villefranche. Maintenant il ne lui semblait pas lâche d'abandonner Lucie. Elle ne courait plus aucun danger. Évidemment, par elle-même, on saurait qu'elle



On entendit, dans la nuit, la détonation..... Page 98.

n'était point coupable. Imbécile ! Il n'avait pas songé à cela, que l'hypnotisée est une machine entre toutes les mains et peut condamner comme elle peut servir. C'est qu'aussi bien la mort de M. de la Berthière avait dérangé tous ses plans. Il rêvait seulement de dépouiller le mandarin et on le tuait. Le quartier avait tout gâté.

Quoi qu'il en fût, il était perdu !

Perdu s'il ne disparaissait pas, s'il ne mettait point entre lui et les expériences de ce bonhomme de Demersey, la frontière. Il n'y avait pas à hésiter, pas une heure à perdre. Il rentra rue Racine, à l'hôtel, régla son compte sans dire qu'il partait avant en paquebot.

quelques vêtements. Sous sa redingote boutonnée, il avait glissé son argent, l'argent conquis, volé... Il prit le train de Nice, le soir. En sortant de Paris, le visage collé à la vitre de la portière, l'œil ardent interrogeant l'ombre, il essayait de revoir, il devinait, interrogeait dans la nuit ce Paris qu'il laissait, — pour combien de temps ? pour toujours peut-être, — et qu'il eût voulu dominer.

— Député de Paris ! Mon rêve !... Il est loin, ce rêve !

Il ne s'agissait aujourd'hui que d'échapper à la justice de Paris.

Mornas se sentait secoué de pensées colères, gonflé d'un flot amer. La partie tournait mal. Il ne reverrait peut-être plus cette ville implacable aux affamés comme il était hier, mais bonne courtisane à ceux qui la payent. Et il la quittait à l'heure même où il pouvait la payer !... Que de voluptés grouillaient là, dans ce brouillard noir troncé de lumières rouges !... Bah ! la volupté se trouve partout ! Mais l'amour, cette passion qui, malgré vous, vous entre au cœur, l'amour que, bêtement, — il s'en irritait, — Jean Mornas éprouvait pour Lucie, l'amour profond, l'amour stupide, l'amour, en un mot, où le retrouverait-il ?

— C'est que je l'aime, moi, cette fille !... pensait-il avec plus de déchirement à chaque tour de roue qui l'éloignait d'elle.

S'il avait su, il ne serait pas parti. Il aurait partagé le sort de Lucie ; il aurait dit, cet après-midi, à Pomeroy, devant Saint-Eustache : « Ne la torturez pas, ne l'interrogez pas, ne cherchez pas, c'est moi ! » C'eût été absurde. On ne jette pas le manche après la cognée quand l'arbre tient encore, et de cette cognée on se frappe si l'on est las de bûcher.

Il regardait ses voisins de wagon : une vieille actrice allant chercher fortune à Nice, un gros banquier déjà ronflant sous son bonnet fourré, et deux jeunes mariés, la main dans la main, elle, la tête appuyée sur l'épaule de son mari, regardant le filet du wagon d'un air vague, peut-être ennuyé...

Que se cachait-il de drames, de souffrances, de vilenies dans la banalité de ces types ? Soupçonnaient-ils en lui un homme qui allait chercher dans le Midi non pas le soleil, mais la fuite ?

Il ne dormit pas, vit le jour blafard se lever sur un ciel d'hiver, et, pendant les heures qui suivirent, roula dans sa tête un tas de projets nés d'une conversation échangée entre le banquier et la vieille comédienne et entendue par lui au buffet :

— Vous allez à Monaco, madame ?...

Elle avait ri.

— Nécessairement, monsieur, puisque mon métier m'enlève dans le Midi pour me *refaire*!

Cet esprit de coulisses avait alors ramené Jean Mornas à une seule idée qui l'absorbait maintenant : Monnaie! C'est vrai, on jouait, là. On jouait! En une soirée, il pouvait y doubler, y quintupler sa fortune. Qu'était-ce, en effet, que ce qu'il emportait avec lui? Trente-sept mille francs, déjà diminués. Rien. Ce besogneux de la veille trouvait misérable et vaine et dérisoire la somme arrachée au vieillard mort. Certes, s'il pouvait encore, avec cet argent, jouer un rôle, commanditer un comté électoral (ce qu'il avait souhaité), ces quelques billets suffisaient, puisqu'ils étaient une mise au jeu, un moyen de préparer l'avenir. Mais, dès que le terrain lui manquait en France, des qu'il fallait fuir, poursuivi, accusé demain, qu'était cela? Rien, rien, rien encore une fois.

Alors pourquoi ne décuplerait-il pas la somme?

Au jeu?...

Oui, au jeu!

Il ricanait :

— Malheureux en amour, heureux à la roulette!

Et il songeait à Lucie qu'il ne reverrait jamais, jamais . . .

— Jamais! Pourquoi jamais?

Une fois riche, il allait il ne savait où, droit devant lui, en Égypte, aux Indes, en quelque endroit du monde où dans la promiscuité bizarre des personnalités interlopes, des dévots de toutes nations, des vaincus de toutes les batailles, — ardent, amour ou politique, — on peut vivre sous un faux nom, dans un faux monde, mais dans un vrai luxe. Parbleu! la terre est grande! Il irait en Chine, au besoin, en Chine, derrière la muraille qui clôt le vieux monde.

En Chine! Et sa verve railleuse, parodiant le poète, insultant au souvenir de l'avare qui pourrissait maintenant dans le comitière de Versailles, ajoutait : Là-bas... là-bas :

Au fleur de jadis on suit les mandarins!

Alors, quand il y serait, là-bas, n'importe où, dans quelque coin de terre où il pourrait vivre d'une vie facile et large, oubliant Paris, ce Paris envié et méprisé, il écrirait à Lucie Lorin, devenue libre. Oui! il trouverait bien le moyen de l'ac-

savoir à la jeune fille en liberté l'endroit où il se serait réfugié, où il l'attendrait et où ils seraient heureux enfin... si heureux!...

Et la trépidation du train activait son agitation cérébrale et berçait ses rêves.

Avertir Lucie? Comment? Il chercherait. Plus tard. Et ne fût-ce que par cet absurde docteur Pomeroy lui-même qui, l'affaire terminée, permettrait peut-être... Mais, en attendant, il fallait tenter le sort, jeter son argent à la chance. Tout ou rien! S'il perdait, il travaillerait de ses mains, à Suez, à Alexandrie, qu'importe! Son orgueil ne serait pas humilié de se casser les ongles à des terrassements, puisque là, du moins, sa misère serait une misère anonyme et qu'il vivrait parmi les gueux. S'il gagnait, — et il gagnerait, — alors... eh bien! alors, en quelque endroit où il s'exilât, il vaudrait la peine de vivre!

A Nice, il descendit dans un petit hôtel près de la gare. Il n'y resterait pas longtemps. Monaco l'attirait comme le phare qui flambe appelle les oiseaux de nuit. Mais avant, — car de Monaco il passerait en Italie — il voulait revoir le coin de campagne où il avait grandi, la petite maison sur le chemin de Villefranche. Il prit une voiture et, en donnant les indications au cocher, il sentait que sa voix tremblait un peu malgré lui :

— Sur la route, à gauche, après avoir passé la Batterie des Sans-Culottes, près d'un bouquet de bois...

— Des oliviers? Je sais. La maison Mornas! Des Français établis là depuis des temps!

— Oui, répondit Jean... la maison Mornas!

Le cocher, un Italien, conduisait vite. Et à mesure qu'il avançait, Jean se demandait si, lui, le fils, quand il apercevrait le logis, il allait entrer... Voir son père et sa mère!... Il ne pouvait pourtant pas pousser la porte, les embrasser, causer une heure seulement et partir. La maman, la pauvre femme, voudrait le retenir. Et le père? Il avait tant de choses, tant de choses à demander à Jean! « Et Paris, mon gargon?... Et la médecine? Et les clients? Et l'avenir? » Alors, s'il restait, lui, s'il s'attardait, de là-bas, de Paris, un coup de télégraphe pouvait amener les gendarmes à la « maison Mornas », comme disait le cocher. Les gendarmes? Jean ricanait. Et pourquoi pas?

Il avait envie de dire au cocher de revenir à Nice. Mais ne pouvait-il voir la maison seulement, la voir de loin et repartir en emportant cette image d'enfance rajeunie et toute ensoleillée?

Un ciel tout clair. Au loin la mer bruisante et bleue, des fleurs, çà et là, dans les jardins entrevus. Que de fois Jean avait passé, joué, chanté sur cette route, étant petit !

Et maintenant... Maintenant, comme une ombre vague, la figure crispée de la Berthière semblait lui apparaître au détour du chemin.

Le cocher s'arrêta.

Jean aperçut, dans les arbres, sur le rocher, blanche parmi les oliviers gris, la petite maison avec un toit rouge où vivaient ceux dont il était né, dont il portait le nom !... Pauvres gens !...

Il descendit de la voiture.

Pour arriver à la maison Mornas, il fallait suivre un étroit sentier caillouteux où ne pouvaient s'engager les chevaux.

— Attendez-moi ! dit-il au cocher.

Il monta alors, lentement, les pas alourdis par les souvenirs. Chaque buisson lui rappelait un accroc à ses vêtements et une fleur ou un fruit cueilli jadis.

Il sentit son cœur battre en approchant du logis. Au moment d'entrer, il n'osa pas. Il fit le tour de la maison. Le vieux Mornas était dehors, par ce temps réchauffant. Il fumait sa pipe sur le pas de sa porte, en regardant, là-bas, très loin, en face de lui, la mer.

Jean le voyait distinctement à travers les tontilles de la grille.

Et sa mère ? Elle n'était pas là, sa mère !... Si elle était morte ?

Jean se trouva décidément bien affaibli avec ses craintes. « Je deviens timide, ma parole ! » Morte ?... Est-ce qu'il ne le saurait pas ? Est-ce que son père serait là ?

Justement, il l'aperçut, la mère, sur le pas de la porte ; il la vit regarder au loin, elle aussi, en levant le bras pour se garantir du soleil, et il l'entendit, de sa voix qu'il avait oubliée, dire :

— Il fait beau ! ah ! qu'il fait beau !

Et il y avait comme un contentement de vivre chez la vieille femme.

Alors Jean se demanda ce qu'il venait faire, lui, dans cette paix heureuse. Pourquoi les troublerait-il ? Pourquoi le dérangerait-il son anxiété à ce repos ?

Il se fût, avec joie, jeté au cou de ces deux êtres qu'il trouvait bien vieillis, bien cassés... Est-ce qu'il y avait la vie ? Valait-il la peine de durer ?

Mais il s'arracha brusquement à cette humble grille raillée à travers laquelle, penché, il regardait, comme un voleur qui espie-

Et instinctivement, il envoya de ses doigts un baiser aux deux vieux. Puis il s'éloigna, n'y voyant plus, car ses yeux se gonflaient de pleurs, et se trouvant bête, sentimental, ridicule.

Il s'arrêta avant de s'éloigner tout à fait, et se retourna pour regarder encore la maison Mornas.

Une petite fumée bleue lui sembla sortir, comme une haleine, des touffes et des arbres, une fumée légère qui montait et se dissipait dans le soleil comme un souffle... parfum de la table de famille qui s'évaporait, pareil à une espérance qui meurt.

— A Nice ! dit brusquement Jean Mornas, qui remonta en voiture.

XIV

Jean songea encore à ce flocon léger de fumée bleue le lendemain soir, lorsqu'il sortit, livide, riant d'un rire sec, d'un rire de révolté, d'un rire de fou, de la salle de la Roulette, à Monaco. Oui, parbleu ! envolée, la fumée ! Fini, l'espoir ! La roulette avait tout pris, tout, jusqu'au dernier sou. Vidé, Mornas ! Malheureux au jeu, malheureux en amour !...

Il disait tout haut, en reprenant le chemin de l'hôtel :

— Ça me fait rire !

Rire encore, de son rire mauvais, de son rire d'autrefois, de son rire de bravade. Mais d'un rire brisé où la révolte était comme matée et bafouée par la destinée.

Oui, vraiment, il y avait eu contre lui un acharnement féroce du sort. Toujours perdre ! toujours ! Pas une fois son numéro, sa couleur n'étaient sortis. Pas une.

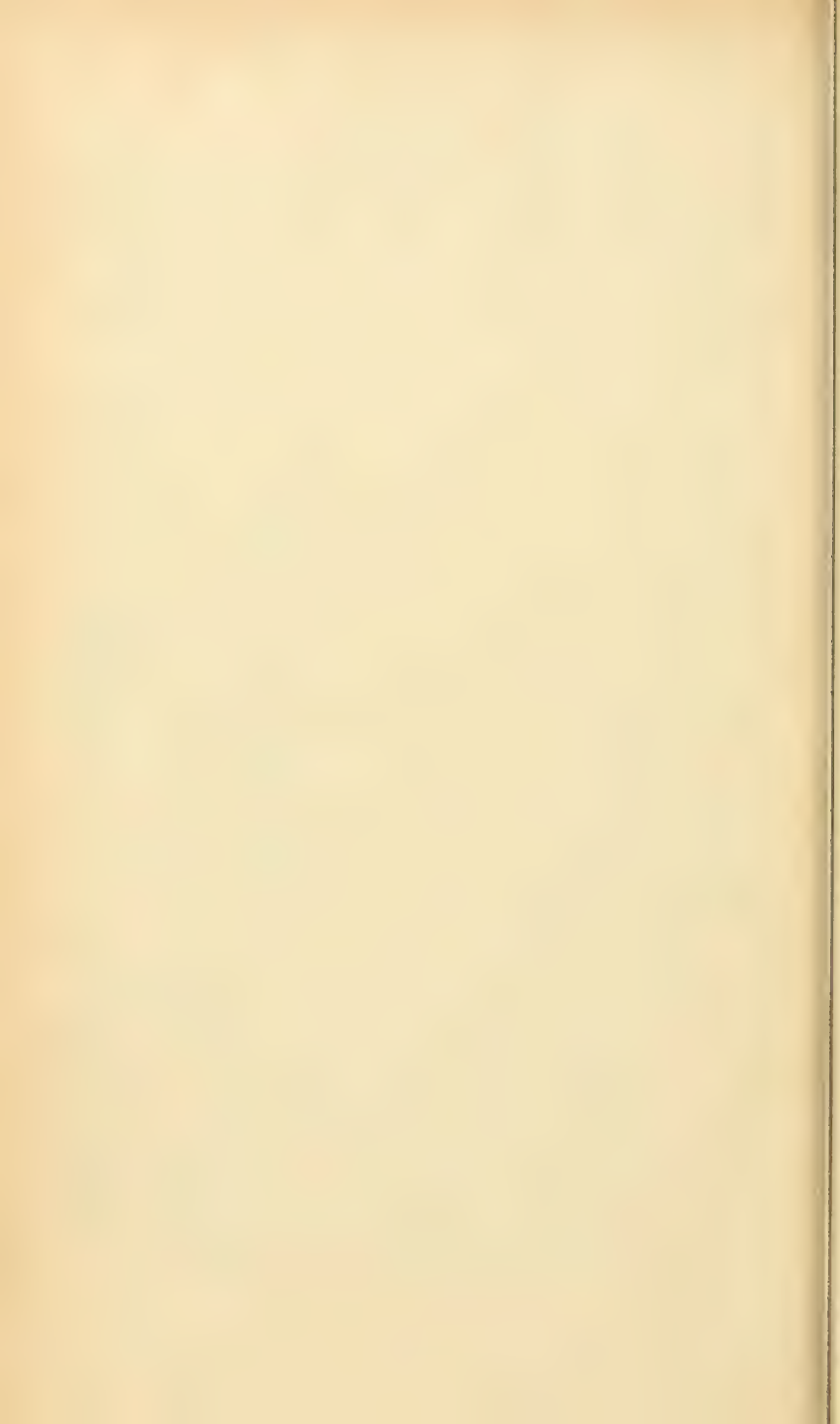
Il revoyait la table de la roulette, le gouffre avec le visage impassible et ennuyé du croupier. L'argent, les billets lui coulaient des doigts pour aller se faire racler là, par ce râteau tendu comme une griffe et avide comme un croc de boucher. Il avait dans les oreilles le bourdonnement de la foule qui regardait, dans le sang la fièvre encore de cette partie éternellement tentée, disputée, recommencée avec des prurits de revanche, et qui lui arrachait, fraction par fraction, sa fortune, comme sa chair par lambeaux. Ruiné, décavé, fini !... En si peu d'heures !

Un crime inutile ! Une combinaison écroulée ! Plus rien !

Que faire ?

Travailler ? Oui, il se disait cela quand il avait encore à lui





l'argent du crime, l'argent qui ne lui suffisait pas, qu'il voulait grossir. Mais à présent ?

Travailler où ? Travailler à quoi ?

Il fallait fuir d'abord, et il n'avait même plus de quoi vivre tant jours après avoir fui !

Alors que devenir ?

On peut se cacher quand on est riche ! On ne soupçonne pas qu'il paye bien. Mais un pauvre ! Le nom lui sautait à la joue comme un affront, le déchirait comme un stigmate.

Pauvre ! Recommencer la lutte, remonter le rocher, traîner le même boulet, avaler les mêmes misères, les mêmes railleries, en supposant que la cour d'assises ne fût pas là, tout près, comme un étal où on le pousserait ? Non !

— Non, mille fois non ! Bataille perdue, mon vieux ! Tu pouvais être un maître pour le troupeau des imbéciles et des gredins ; tu ne seras qu'un sot et qu'une canaille, puisque tu as échoué ! La pièce est ratée ; allons, demande ton paletot et file !

Il rentra à l'hôtel, sonna la femme de chambre, demanda du papier à lettres et écrivit ; puis glissant une des lettres dans sa redingote, il laissa l'autre sur sa table bien en vue, et sortit.

La lettre qui restait et qu'on retrouva le lendemain, était adressée : *A Monsieur le procureur de la République, à Paris.* Jean y disait la vérité sur la mort de M. de la Berthière.

Celle qu'il emportait ne contenait que ces deux lignes écrites, comme un testament ironique, à l'adresse des auditeurs de Mornas, des comparses d'autrefois, qui applaudissaient le Mandarin, les théories, les paradoxes, les discours et les audaces du Mandarin dans les brasseries du Quartier :

« Puisqu'il faut tuer le mandarin, je le tue ! Et c'est moi ! »

— JEAN MORNAS. —

Il alla, sur la terrasse, prendre le frais, fumer un dernier cigare, humer l'odeur des fleurs, voir les ombres des palmiers s'allonger devant lui et regarder, sous la clarté pâle, la mer paisible et nacrée... Il faisait bon vivre. Une chanson montait, accompagnée de rires. Des couples quelquefois passaient, silencieux, enroulés comme des ombres heureuses.

Jean fuma jusqu'au bout son cigare et le jeta lorsqu'il lui brula les doigts.

— Désagréable ! dit-il. Autant se brûler la cervelle !

Assis sur un banc, face à la mer, il chercha sous son gilet la place du cœur, « puisque j'en ai un ! » et, le doigt sur la gachette d'un revolver, il tira.

On entendit, dans la nuit, la détonation qui fit s'envoler, vers la mer, des oiseaux endormis.

XV

Le lendemain, à l'heure où l'on procédait, à Monaco, aux constatations légales du suicide du décafé, le parquet de Paris télégraphiait aux commissaires centraux des frontières de veiller s'il était possible, à « l'arrestation du nommé Jean-André Mornas, prévenu d'assassinat et de vol, et dont le signalement suivait ».

Lucie Lorin avait parlé.

Le docteur Pomeroy venait de faire tomber des lèvres de la pauvre enfant hypnotisée, domptée et captée une fois de plus, le nom du coupable.

Peut-être, dans la petite maison de la route de Villefranche, les vieux qui lisent peu et vivent là d'une existence végétative n'ont-ils jamais appris exactement que Jean, leur petit Jean, leur orgueil, qu'ils pleurent encore, était, au moment de sa mort, accusé d'avoir commis un crime. La vérité comme la calomnie s'arrête parfois à demi tremblante, au seuil de certains logis.

Lucie Lorin vit toujours, malade, anémique et sombre. Elle n'a gardé de l'atroce réalité traversée qu'un souvenir vague, incomplet, comme la pesanteur d'un mauvais rêve. Mais le détraquement du système nerveux subsiste. Le docteur Pomeroy l'a recueillie, l'a soignée, s'est juré de la guérir de ces crises féroces qui la minent depuis des mois et des mois.

Il dit parfois à sa vieille bonne :

— J'étais né père ! Et voyez, Julie, j'ai finalement une fille sans avoir eu la corvée d'avoir la femme !

Il ne sait pas, le bon docteur, ce que répètent les bien informés du quartier, les commères du boulevard de Clichy. Et s'il le savait, il en rirait, — à moins qu'il n'en pleurât, le pauvre homme :

— Ce monsieur Pomeroy : A son âge ! Ou la petite est sa fille, *un vieux péché* ! ou autre chose, un *péché* plus jeune ! Ah ! ces hommes !... Ayez donc des cheveux blancs pour les salir !...

— Ne m'en parlez pas !

Jules CLARETIE.

MÉPRISE ANGLO-BELGE

On m'a montré, hier, au concours hippique de Bruxelles, un monsieur auquel il est arrivé une bien drôle d'aventure.

Ce pauvre homme, que ses affaires appelaient à Londres, exprimait dans le salon d'une dame anglaise (il y a beaucoup d'Anglais à Bruxelles) sa vive appréhension de sa traversée prochaine et du mal de mer, qui ne manquerait pas de s'ensuivre.

— Oh! fit la dame anglaise, vous êtes effrayé avec le mal de mer?

— Oui, donc! répondit le monsieur.

— Alors, je vais vous donner une bonne système, pour que vous êtes très tranquille sur la mer. Vous prenez à chaque quart d'heure un cuiller à café de lui, et voilà que vous êtes tout à fait bien.

Appelant la gouvernante de sa fillette :

— Miss Annie, allez, je vous prie, copier dans ma livre de recettes celui pour le mal de mer.

Et, pour donner plus de confiance encore, le digne ajouta :

— C'est un système que il me donnait un vieux, bon oncle, qui était un missionnaire dans les New South Wales, autrefois.

Miss Annie copia la recette et la remit au monsieur, qui la fit, dès le lendemain, exécuter à son *apothécaire* ordinaire.

A son retour à Bruxelles, la première démonstration au jeune voyageur fut pour la dame :

— Madame, je vous remercie beaucoup de votre amabilité intention, mais je dois vous avouer que votre drogue contre le mal de mer a été précisément à l'encontre de votre but.

— Vous avez été malade?

— Comme un morceau de saumon, madame.

— Aoh! C'est étonnant!

— Et pourtant j'ai suivi vos instructions à la lettre : tous les quarts d'heure, j'ai pris une cuiller à café de cette préparation.

— Aoh!

— Si bien qu'avant d'arriver à Douvres, j'avais avalé tout le pot.

— Aoh! tout le pot!... Quel pot?

— Mais donc le pot de la drogue!

— Aoh! Cette chose ne devait pas être dans un pot!... Dans une bouteille, oui!

— Le pharmacien me l'a donnée dans un pot.

— Montrez-moi le papier que vous donnait miss Annie.

Le monsieur, après une courte investigation dans son portefeuille, retrouva le papier et le remit à la dame.

Celle-ci de s'exclamer :

— Aoh! cette stioupide Annie!... Au lieu de la système pour la mal de mer, elle avait copié la recette pour la mayonnaise!

Le brave monsieur conclut philosophiquement :

— Ça est quand même heureux que miss Annie ne s'est pas davantage trompée. Voyez donc, si elle m'avait fait ingurgiter de l'encaustique pour jaunes chaussures!

Alphonse ALLAIS.

LE CURÉ DE FAVIÈRES

(Suite et fin.)

Rompant le périlleux entretien, elle se leva sans paraître attacher la moindre importance à ce que pouvait penser Bernard, à ce qu'il pouvait lui répondre, et se mit à marcher d'un air nonchalant et distrait dans les allées sablées de la serre, cueillant ci et là des fleurs et les réunissant en bouquet. Il la regardait avec stupéfaction, tant l'acte qu'elle accomplissait si paisiblement s'accordait peu avec les propos si graves qu'ils venaient d'échanger. Il la laissa faire pendant quelques secondes, puis, se levant avec un sang-froid égal à celui que la jeune femme venait de montrer, il alla jusqu'à la porte, la ferma à double tour et mettant la clef dans sa poche :

— Florence, dit-il, vous ne paraîsez pas attacher une importance suffisante à ce que je vous ai déclaré. Il est urgent cependant que vous vous persuadiez bien qu'il n'y a pas à reculer, et qu'il faut se décider à prendre un parti.

Elle se retourna vivement et pâle, mais affectant une assurance qu'elle commençait à perdre :

— Bernard, vous avez bien tort de me parler ainsi. Avec tout rien ne vaut la douceur, et je vous assure que par la même route n'obtiendrez rien.

— Et moi je vous atteste que, d'une main ou d'une autre j'obtiendrai ce que je veux.

— Ce que je veux ? ce que je veux ? répéta-t-elle avec un ton de mécontentement. Voilà ce qui me déplait particulièrement, ainsi que ces airs de retirer la clef de la serrure. Comment pouvez-vous espérer me retenir ici malgré moi.

— Je vous y retiendrai en effet, tant qu'il me plaira, c'est-à-dire tant que vous ne m'aurez pas répondu.

— Je vous ai répondu.

— Par un refus.

— Puis-je vous répondre autrement ?

— Alors c'est bien ce que j'ai compris : vous ne voulez plus de moi ?

— Qui vous parle de cela ?

— Oh ! ayez la franchise de votre insensibilité ! Vous ne m'aimez plus. Vous ne voulez pas partager ma vie.

— Non. Bernard, je ne veux pas devenir votre femme. Et je trouve monstrueux que vous me le demandiez.

— Vous avez bien réfléchi ? C'est irrévocable ?

— Serais-je assez sotte pour vous tourmenter inutilement ? Voyons, comprenez-moi bien, à votre tour. Qui vous dit que je veuille me séparer de vous ? Laissez passer le temps et disparaître le danger. Nous nous verrons comme par le passé. Je resterai à Orcimont, car Presqueville serait lugubre à habiter, et, de chez vous, il n'y a qu'un pas : vous êtes près de moi. Je vous demande un peu quelle idée vous avez de vouloir faire de moi votre femme. C'est bien le plus sûr moyen que vous puissiez trouver de me détacher de vous. Amant vous me plaisez, mari vous me seriez insupportable. Sans compter tout ce qu'une union entre nous présenterait de danger. Mon Dieu ! on ne nous soupçonne pas, vous voulez absolument attirer l'attention de notre côté. Au moment où il ne faudrait songer qu'à donner des gages à l'opinion, à prouver votre sagesse, vous vous ingéniez de me relancer ici, pour me faire une scène de drame et risquer, pour le moins, de me compromettre. Et vous voulez que je sois de bonne humeur, que j'acquiesce à toutes les folies que vous me débitez, et vous m'enfermez, pour être sûr que je ne m'y déroberai pas ! Avouez qu'à moins de me trouver plus indulgente que je n'ai l'habitude de l'être, vous deviez vous attendre à ne pas obtenir mon approbation ?

Elle était venue se rasseoir en parlant ainsi, et de ses blanches mains elle effeuillait les chrysanthèmes de son bouquet. Peu à peu, elle avait, par une gradation savante, repris le ton de la familiarité et, détendant la raideur de son attitude, elle s'offrait aux yeux de Bernard aussi douce, aussi gracieuse, que dans ses meilleurs jours. Et lui, qui avait suivi morne et désespéré, mais

clairvoyant, cet habile travail de comédienne, retrouvant dans le ton, dans le geste, cet art de dissimuler et de séduire qu'il avait vu Florence mettre en œuvre autrefois pour tromper Daniel.

Il la revoyait telle que dans le petit jardin de Beuchameau, alors qu'elle mentait si bien pour abuser le professeur de philosophie, tandis que se négociait déjà le mariage avec Lefrançois. Il la jugea incurablement fausse, insensible et méchante, uniquement attachée à ce qui pouvait la servir ou lui plaire, égoïste, féroce, et prête à marcher sur lui, comme elle avait foulé aux pieds son naïf fiancé. Toute sa colère fondit, il éprouva un immense dégoût. En même temps qu'il voyait devant lui cette dure et astucieuse femme, à sa pensée se présentait le noble et généreux Daniel. Il compara la conduite de l'un à celle de l'autre. Il voulut se donner la suprême et amère joie d'entendre Florence décider de la conduite à tenir vis-à-vis du curé de Favières. Il lui plut de pénétrer le dernier repli de cette âme obscure. Il dit, et sa voix trembla :

— Mais si je vous obéis, Florence, si je m'écarte momentanément de vous, que ferai-je en ce qui concerne l'abbé Daniel ?

— Que pouvez-vous faire ?

— Je vous le demande.

— Il ne court aucun danger. Forcément il sera relâché, puisqu'il n'est pas coupable et qu'on ne peut lui faire aucune preuve contre lui.

— Mais il est en prison, tourmenté, suspecté, insulté.

— C'est un temps à passer.

— Mais il se sacrifie pour nous, il souffre pour nous.

Elle perdit patience, fit claquer ses doigts et, avec un mauvais rire :

— Eh ! il est prêtre. C'est son état !

A cette réponse si cruelle et qui montrait, dans un sourire terrible, le vrai caractère de la femme. Bernard passa un profond soupir. Puis, sans essayer de dissimuler davantage, tira le sormais sur ce qu'il pouvait attendre, il se leva, ouvrit la porte, remit la clef dans la serrure, ouvrit et, sur le seuil, se retournant une dernière fois vers celle qu'il avait tant aimée :

— Adieu, Florence, vous n'aurez plus à vous défendre contre moi. Je vois que rien ne peut prévaloir contre la rigoureuse volonté. Vous voulez être libre, vous l'êtes.

Elle alla vivement à lui, et plus troublée par sa résignation qu'elle ne l'avait été par sa violence :

— Où allez-vous, Bernard ?

— Loin de vous, puisque c'est cela que vous m'ordonnez.

— Loin ? Vous voulez partir ?

— Pour toujours.

Elle le regarda profondément, puis avec un demi-sourire d'incrédulité :

— Allons, Bernard, ne me faites pas peur inutilement. Dites-moi bonsoir, comme un gentil garçon ; promettez-moi que vous éviterez tout ce qui pourrait me compromettre, rentrez chez vous et dormez paisiblement. Demain vous réfléchirez, et vous conviendrez que, dans cet entretien, il a été dit beaucoup de sottises, et que c'est vous qui les avez dites presque toutes. Au revoir, Bernard.

Elle lui tendait la main, il ne la prit pas. Il dit simplement :

— Adieu, Florence, et ne craignez rien de moi. Je ferai comme l'abbé Daniel, quoique ce ne soit pas mon état. Je me sacrifierai pour vous.

Il poussa la porte de la serre, et dans l'obscurité des massifs, il disparut.

Derrière lui, Florence sortit. Son père n'était pas loin. Peut-être, avec sa finesse paysanne, avait-il soupçonné une partie du mystère qui entourait la mort de son gendre, par lui peu regretté. Il s'avança et à demi-voix parlant à la jeune femme :

— Tu l'as congédié, ce beau Bernard ?

— Oui, et non sans peine.

— Que te voulait-il ?

— Des absurdités.

— S'il revient, faudra-t-il le mettre en route ?

— Il ne reviendra pas.

Le ton, dont était prononcée cette phrase, ne permettait pas l'insistance. Le père Guépin ne parla plus. Il suivit docilement sa fille qui retournait au château, pensant à part lui :

— Elle a bien fait de couper court à ses relations avec ce gros garçon. Il n'est pas du tout ce qu'il lui faut, et maintenant que la voilà libre, elle serait bien sotte d'aller se donner un maître. Est-ce que nous ne pouvons pas vivre, nous deux, bien tranquillement ? Moi je ne suis pas gênant, je remplis la charge d'un régisseur, et elle ne me paye pas. Elle me voit quand elle veut,

elle se passe de moi si ça lui plaît. Quoi de mieux ? Le curé est bonne et la cuisine à mon goût. Nous pouvons être très heureux d'autant que la voilà riche à ne savoir que faire de son argent. Elle ne le dépensera pas aisément, car elle est économe. Qui aurait pu supposer que Lefrançois avait un pareil sort ? Voilà ce que c'est que de pondre sur ses œufs, pendant des années ! Ah ! le contrat de ma fille était bien fait, et le notaire qui l'a rédigé, n'a pas volé ses honoraires !

Par un singulier et fréquent phénomène de parallélisme mental, au même moment, Florence pensait :

— Comment ! Abdiquer ma liberté, lorsque à peine je viens de l'obtenir ? Et dans les mains de ce garçon à moitié ruiné, qui serait jaloux et impérieux. Non pas ! Une veuve de ma sorte n'est pas embarrassée de sa personne. Avec de l'argent, on vit facilement partout, et les belles relations s'offrent d'elles-mêmes. Avoir fait carême avec Lefrançois, pendant tant d'années, pour renoncer à fêter Pâques, lorsque enfin il arrive, ne serait-ce pas une étrange duperie ? Je vais m'enfermer à Orcimont, pendant les premiers mois de mon deuil, dans la compagnie de mon père, et, quand un temps moral suffisant sera passé, je quitte la province et m'installe à Paris. Là, je commencerai à vivre, et à ma guise, sans censeur. Bernard a voulu m'effrayer, mais il ne connaît mal, s'il a cru que je céderais à l'intimidation. Quant à ses menaces, je n'en veux pas tenir compte. Il ne sera pas assez sot pour se compromettre inutilement. Et s'il allait à cet excès, il justifierait tellement la défiance que j'ai eue de son caractère que je ne conserverais aucun regret de l'avoir évincé. Mais il réfléchira, le souci de sa sécurité contre-balancera heureusement sa tendance aux rodomontades. Il a, du reste, peu de délicatesse, pour n'avoir pas compris tout ce qu'il y aurait de choquant et de pénible pour moi dans des rapports même amicaux avec lui, après ce qui s'est passé.

Pour Florence, ce qui s'était passé, maintenant, c'était la mort tragique de Lefrançois. Satisfaite de cet euphémisme, calmée par son raisonnement, rafraîchie par la promenade au grand air, elle rentra au château, et, sur le seuil du salon, disant bonsoir à son père, elle se dirigea vers son appartement, disposée à dormir d'un paisible sommeil.

XIV

Bernard, lui, ne dormit pas. Il s'installa dans son cabinet et passa une partie de la nuit à fumer et à rêver. Dans le silence et



Elle se redressa et, le regard menaçant, la lèvre crispée.
(Page 611.)

la solitude, il songeait, et avec une tristesse incurable, il sondait le vide de sa vie. A quoi pouvait-il se retenir, sur la pente où il roulait? Le plaisir avait été sa seule occupation, et voilà que le plaisir lui manquait brusquement. Derrière lui, il ne laissait que des souvenirs désolés, devant lui, il ne trouvait que des espoirs flétris.

Pas une heure de son existence passée qui eût été consacrée à une besogne utile, pas un jour de son existence à venir

qui pût lui promettre une tâche féconde. Il était aussi incapable de servir aux autres qu'à lui-même. L'impuissance matérielle et morale, telle était la formule de sa vie.

Il se laissa aller à un mortel découragement. En face de lui-même, il avait le sentiment que tout était fini, sans recours possible. Même si Florence avait consenti à lui obéir, que serait-il devenu auprès d'elle? Pouvait-il se faire l'illusion que le vide de ses jours eût été rempli? Il aurait continué à faire les mêmes

choses qu'il faisait, depuis si longtemps, sans plus d'intérêt ni d'utilité. Puis, leur amour aurait pris fin, comme tous les amours, et il se serait trouvé dans le même désarroi intellectuel, car il s'anéantissait, avec un peu plus de fatigue, d'énervement et de regrets.

A cette heure suprême il maudit sa paresse qui l'avait rendu inhabile à toute besogne. Il envia le manœuvre qui passivement, régulièrement, s'occupait de sa tâche, si médiocre fût-elle, du matin jusqu'au soir, et, absorbé par le quotidien labeur, ignorait l'ennui. Il se convainquit que le malheur irrémédiable, pour un homme, c'était l'oisiveté, que le travail était le grand ordonnateur, le régulateur unique de la vie, et que, en dehors de lui, il n'y avait



Il poussa la porte de la serre et il assailla. (Page 517.)

que déception et tristesse. A quoi avait-il, jusque-là, employé sa jeunesse ? Il avait dépensé de l'argent, sans en gagner, gaspillant ce qu'avait amassé son père. Il avait changé de maîtresses, sans changer de sensations, et il était arrivé à l'homme de l'abandon, désarmé, si las, si découragé qu'il ne se sentait plus ni le force ni le goût de réagir, pour continuer le chemin commencé, tant il le savait plat et monotone : parce qu'il avait vu dès le premier instant.

Le jour, en paraissant, mit au tableau d'une douloureuse agonie morale. Bernard ouvrit sa fenêtre et respira l'air pur et vif du matin. Dans une brève rose, le soleil se levait et disparaissait.

sous ses voiles d'aurore, s'éveillait souriante et parée. Le jeune homme, devant cette sérénité imperturbable des choses, eut un mouvement de colère. Il pensa que peut-être, à Orcimont, Florence, au même moment, jetait sur les parterres tout brillants de rosée un regard qui n'était pas douloureux comme le sien. Elle voyait tout sous un aspect engageant, et jouissait d'être libre, pendant qu'il gémissait d'être délaissé. Qu'importait à l'ingrate le mal qu'elle avait pu faire, si elle n'en souffrait pas ? Elle était de la race de ces dures conquérantes d'hommes qui ne se passionnent que pour ceux qui leur résistent et ne s'attachent qu'à ceux qui les bravent. Il avait cédé, il était vaincu, il n'avait plus rien à espérer, tout était fini pour lui.

Une gravité soudaine passa sur son front : le souvenir de l'abbé Daniel s'était présenté à sa pensée. Si abandonné, si délaissé, si trahi, et si lâchement, celui-là ne s'était pas vengé, il avait patiemment et noblement supporté le mal qu'on lui faisait, et le supportait encore. Il fallait mettre un terme à cette cruelle épreuve. Avili à ses propres yeux, Bernard vit un commencement de réhabilitation pour lui, dans cette résolution qu'il prit de défendre le curé de Favières. Mais était-ce suffisant ? Ne devait-on pas un dédommagement à cet admirable prêtre ? Et le supplice qu'il endurait depuis une semaine, ne méritait-il pas une récompense autre que la proclamation de son innocence ? Les persécutions que l'abbé Daniel avait endurées de la part de Lefrançois, si basement acharné contre celui qu'il considérait comme son ennemi, n'avaient pas pris fin avec la mort du dur châtelain de Fresqueville. L'huissier qui poursuivait le curé de Favières devait instrumenter à présent au nom de M^{me} Lefrançois, sans plus de pitié que par le passé. Ne serait-il pas juste, en même temps que l'honneur serait rendu au prêtre, de lui rendre la sécurité ?

Bernard s'assit devant son bureau, et prenant une feuille de papier il écrivit ces mots : « Monsieur, je vous serais obligé de cesser toute poursuite contre M. le curé de Favières, à raison des créances achetées par M. Lefrançois. Je m'engage à payer les quarante-deux mille francs, plus les frais dus par M. l'abbé Daniel. Je vous prie de présenter le dossier, avec cette lettre, à M. Rampon, mon notaire, à Beaumont. Il voudra bien faire le nécessaire pour acquitter cette dette. » Il fit une enveloppe au nom de l'huissier de Favières et, soulagé par ce

commencement de réparation, il s'habilla, donna ordre qu'on attelât sa voiture, et, comme neuf heures sonnaient, il partit pour la ville.

Ce matin-là, M. Goussard avait fait appeler dans son cabinet M. Hubert, afin de se renseigner sur la marche de l'instruction, et les deux magistrats, assis l'un près de l'autre, fumaient une cigarette en causant familièrement.

— Voyez-vous, mon cher, disait le procureur général, je n'ai pas de conseils à vous donner, vous êtes maître de votre affaire et nul n'a le droit de vous influencer, mais j'ai l'impression qu'en brusquant l'abbé Daniel, comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous n'en tirerez rien.

— Mais, monsieur le procureur général, je n'en tirerai rien d'aucune manière. Je le sais bien, et je commence à en faire mon deuil. C'est d'autant plus irritant que cet homme-là sait tout, ne s'en cache même pas, mais me laisse comprendre qu'il endurera les pires contraintes sans que je puisse lui tirer un mot d'explication. Il est muet comme une pierre. Je l'ai tourné et retourné sur toutes les coutures. Autant interroger le marbre de cette cheminée. Et sa douceur me désarme. Jamais un mot de reproche, pas une impatience. C'est le missionnaire, au milieu des sauvages qui l'ont attaché au poteau de torture. Il prie pour moi, pendant que je le martyrise : j'en suis honteux !

— Ne l'interrogez plus.

— Alors abandonner l'instruction ?

— La laisser dormir seulement, pendant quelque temps.

— Et les journaux radicaux du département, qui ne demandent, tous les matins, la tête du curé. Je suis à la veille d'être traité de clérical et de jésuite.

— Cela vous émeut ?

— Non, monsieur le procureur général, mais je vous prie de considérer que je joue ma carrière, en ce moment, et que je suis sans fortune.

— Monsieur Hubert, je sais que vous êtes un brave homme et un digne magistrat.

— Ah ! si je n'avais pas mis de côté les témoignages systématiquement accusateurs, de toute la démocratie de Favieres, rien ne m'était plus facile que d'établir, sur des preuves d'une apparente certitude, la culpabilité de l'abbé Daniel.

— Vous auriez été bien avancé, quand il vous aurait fallu reconnaître qu'il était innocent.

— Monsieur le procureur général, nul n'aurait pu le prouver. L'aveu même du coupable n'aurait pas détruit la prévention de complicité... On aurait toujours pu y voir un acte de complaisance pour le prêtre. Sa présence sur le lieu du crime, l'emploi de son temps impossible à expliquer, pendant trois heures, entre son départ de Maisoncelle et sa rentrée à Favières, la dénonciation de Lefrançois, qu'on la prenne pour une accusation formelle contre le curé ou pour l'indication d'un témoignage à recueillir de sa bouche, tous ces faits suffisaient pour établir d'une façon irréfutable la coopération. Un juge un peu ardent, ou moins consciencieux, ou moins clairvoyant, aurait pu partir sur cette piste, et l'opinion publique aidant...

— Oui, tout ce que vous me dites est parfaitement exact, et c'est bien là, au point de vue social, le danger de cette affaire. On aurait pu facilement jeter une proie aux bêtes féroces. Mais il est déjà très malheureux que, dans ces derniers temps, et pour des raisons politiques supérieures, la magistrature ait été à la dévotion du gouvernement. Il faut résister à ces tendances et agir avec d'autant plus de fermeté que nous sommes sollicités avec plus d'audace.

Le garçon de bureau, en entr'ouvrant la porte, interrompit la période oratoire de M. Goussard.

— Qu'y a-t-il ? demanda le magistrat avec un peu d'impatience.

— Monsieur le procureur général, c'est une personne qui demande à parler à M. Hubert, pour affaire urgente. Voici sa carte...

M. Goussard la prit, lut le nom et, se tournant vers le juge d'instruction, il dit simplement :

— Bernard Letourneur.

Une flamme passa sur le visage ingrat de M. Hubert. Il saisit la carte, comme s'il voulait y lire un aveu. Puis s'adressant au garçon de bureau :

— Conduisez cette personne dans mon cabinet... J'y vais...

— Eh bien, mon cher, dit M. Goussard, la fortune est pour vous. Il est plus que probable que vous allez apprendre ce que vous soupçonnez. Si vous jouez bien la partie, ce soir vous serez maître du secret de tous ces gens-là. Allez, ne perdez pas de temps. L'occasion est belle, il faut la saisir.

Lorsque le juge Hubert entra dans son cabinet, il trouva Bernard Letourneur assis au coin de la cheminée. Il salua le jeune homme d'un bref mouvement de tête, puis, s'asseyant à son bureau, il dit :

— Vous avez désiré me parler, monsieur, je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

— De la mort de M. Lefrançois...

— Ah ! Eh bien ?

— Monsieur le juge d'instruction, vous poursuivez un innocent, le curé de Favières n'est pas coupable...

— Vous en avez la preuve ?

— Oui, monsieur.

— Vous connaissez donc le meurtrier ?

— Je le connais.

— Quel est-il ?

— C'est moi.

M. Hubert s'attendait à des révélations importantes, mais il ne prévoyait pas un pareil coup de théâtre. Il demeura interdit, malgré son habituel sang-froid. Il regarda le beau garçon, si facile, si tranquille et doux, qui lui avouait, avec cette facilité extraordinaire, qu'il avait tué un homme. Il se demanda, un instant, s'il avait affaire à un fou ; mais Bernard paraissait dans son bon sens. Il parlait gravement, avec un accent de tristesse et, pleuré, attendait que le juge continuât à l'interroger.

— Monsieur, dit celui-ci, reprenant ses esprits, vous devez comprendre qu'après la déclaration que vous venez de me faire je dois vous traiter en prévenu.

Bernard inclina la tête sans répondre. Le juge s'assit et comme son greffier se présentait à la porte :

— Entrez, dit-il, et préparez-vous à recueillir les paroles de monsieur.

Le juge posa ses deux coudes sur son bureau, appuya son menton dans ses mains et reprit :

— Donc, c'est vous qui avez tué M. Lefrançois ?

— Oui, monsieur le juge.

— Et où l'avez-vous tué ?

— Dans une cabane située au milieu des haies de Maispouille et habituellement appelée la loge à Babin...

— Avec quel instrument l'avez-vous frappé ?

— Avec un marteau de bucheur qui se trouvait dans la loge.

— Et pourquoi l'avez-vous frappé ?

— Parce qu'il venait de tirer un coup de fusil, sur moi, à bout portant.

— Vous prétendez donc avoir été en légitime défense ?

— J'y étais absolument. Aussitôt le coup tiré, je me suis jeté sur Lefrançois. Dans la lutte, nous avons roulé par terre et c'est pendant qu'il essayait de reprendre son fusil, pour faire feu du second coup, que le maillet de bois s'est trouvé sous ma main, par hasard, et que je m'en suis servi.

— Et pour quelle raison Lefrançois a-t-il tiré un coup de fusil sur vous ?

— Parce que nous avons eu une discussion, au sujet d'un emprunt que je voulais faire par ses soins et qu'au cours de cette discussion, Lefrançois, qui était fort grossier, m'avait insulté. J'ai perdu patience et lui ai donné un soufflet. Il avait un fusil de chasse sur l'épaule... Emporté par la colère, il s'en servit.

— Vous étiez seul avec lui, quand cette discussion a eu lieu ?

— Seul.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Quel rôle a joué dans cette affaire le curé de Favières ?

— Celui d'un homme dévoué, d'un ami fidèle, d'un prêtre admirable. Rencontré par moi, au moment où j'enlevais Lefrançois sur mon épaule, pour le jeter dans l'étang de Maisoncelle, afin de faire croire à un accident, il m'a aidé à le rapporter au château, dans son cabinet...

— Ainsi, c'est l'abbé Daniel qui vous a aidé à rapporter M. Lefrançois ?

— Oui, monsieur le juge.

— Et à cet acte s'est bornée sa participation ?

— A cet acte de générosité pour moi et de charité pour la victime, oui, monsieur le juge.

— Quelle heure était-il quand vous êtes arrivés ?

— Environ une heure du matin ?

— Vous étiez seul avec l'abbé Daniel ?

— Oui, monsieur le juge.

— Vous n'avez été rejoint par personne pendant le trajet

— Par personne.

— M^{me} Lefrançois n'a pas paru ?

— Non, monsieur.

— A aucun moment ?

— A aucun moment.

— Je crois savoir qu'elle était avec vous et M. l'abbé Daniel, quand vous êtes rentrés au château.

— C'est inexact.

— Vous affirmez que vous étiez seul avec Lefrançois quand vous l'avez tué, et que vous l'avez rapporté à Fresqueville, aide seulement par le curé de Favières ?

— Oui, monsieur le juge.

Le juge souleva, et comme le garçon de bureau entra :

— Qu'on amène ici l'abbé Daniel...

Il se retourna vers Bernard :

— Je vais l'interroger à nouveau. Après, s'il y a lieu, je le confronterai avec vous.

Il se pencha vers son greffier auquel il parla bas. Et Bernard comprit que le juge donnait des ordres pour qu'il fût gardé à vue, dans une pièce voisine. Le greffier se leva, ouvrit une porte et lui fit signe de le suivre. C'était une salle d'attente assez vaste et très claire. Sur un banc, deux gendarmes étaient assis. Ils se dressèrent vivement et écoutèrent avec un air grave les paroles du greffier. A leur attitude, soudain raidie, Bernard se rendit compte qu'ils venaient d'être chargés de sa surveillance. Il s'assit paisiblement le long de la muraille, et attendit. Dans le cabinet du juge, le curé de Favières était arrivé. Depuis une semaine, le prêtre avait beaucoup changé. Il se voûtait, malgré dans sa soutane élimée. Son beau front jaunissait, maladif, et ses yeux tristes, sa bouche résignée trahissaient la souffrance.

— Asseyez-vous, monsieur le curé, dit le juge avec une nuance de douceur qui fut sensible à l'âme tendre du prêtre. Persistez-vous à refuser de me renseigner sur les circonstances dans lesquelles M. Lefrançois a trouvé la mort ?

— Je ne puis parler, monsieur le juge, dit le prêtre, excusez-moi.

— Non, monsieur, je ne vous excuse pas, dit Hubert avec vivacité, car vous êtes cause que, depuis une semaine, mon instruction reste stationnaire, et que je vous tourmente inutilement, presque cruellement.

— Je ne vous accuse pas, monsieur le juge, croyez-le bien. Je rends grâce, au contraire, à votre bonté, qui m'a épargné de pénibles épreuves.

— Je crois qu'elles vont finir, monsieur le curé, et j'en suis bien enchanté. Je connais enfin le coupable...

L'abbé Daniel réprima un tressaillement; mais le prêtre était aussi fin que le magistrat, et avec une prudente défiance, il ne prononça pas une parole, craignant de donner dans un piège.

— Oui, je connais le coupable, poursuivit M. Hubert, il est venu se dénoncer lui-même. C'est votre ami, votre ancien condisciple, Bernard Letourneur.



Et les deux magistrats fumaient une cigarette en causant. (Page 619.)

Le juge d'instruction cherchait à surprendre, sur le visage de l'abbé Daniel, l'impression qu'allait produire cette annonce savamment graduée. Il en fut pour sa rouerie, la physionomie du prêtre resta impassible, et son front baissé se déroba aussitôt à l'examen.

— Voulez-vous, maintenant, me ré-

pondre, monsieur le curé? Vous voyez que je suis informé. M. Letourneur m'a appris que vous l'aviez aidé, par humanité, à rapporter le corps de M. Lefrançois, jusqu'au château de Fresqueville. Que faisait M^{me} Lefrançois, pendant que vous marchiez ainsi chargés?... Elle avait pris de l'avance sur vous, afin d'éclairer la route?

Le prêtre secoua la tête, et dit :

— Monsieur le juge, si vous êtes informé, pourquoi me questionnez-vous? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi me tendez-vous encore des pièges? Je vous ai dit que mon devoir m'imposait le silence. Si je connais ce secret, croyez que ma conscience saura le garder.

— Il est de votre intérêt de parler.

— Il est de mon honneur de me taire.

— A quoi bon, maintenant?

— Plus que jamais. Puisque ce que je vous dirais ne vous serait d'aucun secours et ne ferait, à moi, un tort irréparable.

— Il faut donc que je renonce à vous confesser ?

— Oui, monsieur le juge, dit le prêtre avec un pâle sourire. C'est moi qui confesse les autres.

— Allons ! Puisque je ne puis vous vaincre, au moins, vais-je vous convaincre.

Il sonna. Et comme la porte s'ouvrait :

— Faites rentrer M. Letourneur.

Par l'entre-bâillement, l'abbé Daniel, tremblant d'émotion, vit les uniformes galonnés des gendarmes, puis la haute silhouette de Bernard. Son ami parut.

Le juge les vit pâlir tous les deux et faire un mouvement pour aller l'un vers l'autre. Il dit :

— Monsieur le curé, vous pouvez donner la main à M. Letourneur.

Ils poussèrent un cri de reconnaissance et, d'un même élan, s'étreignirent. Puis, reprenant leur sang-froid, ils s'écartèrent et attendirent.

— Monsieur Letourneur, dit le juge, j'ai vainement essayé de persuader à M. l'abbé Daniel que vous n'aviez avoué le meurtre commis par vous...

— C'est vrai, mon ami, dit Bernard au curé de Favières, j'ai tout avoué. M. Hubert sait que tu m'as aidé à rapporter ce malheureux Lefrançois à Presqueville... Te voilà donc lavé de tout soupçon et hautement honoré pour ta charité et ton dévouement.

— Mais toi, malheureux !

— Moi, je subirai mon sort... L'important, c'était de ne pas déculper, de te défendre, et, grâce à Dieu, cela est fait maintenant.



— Donc, c'est vous qui avez tué M. Letourneur ?

— Oui, monsieur le juge. (Page 621.)

Le juge attendait qu'ils prononcassent, l'un ou l'autre, une parole qui fût une recommandation, un avertissement, une mise en garde pour la suite de l'affaire. Ils ne la prononcèrent pas. Il pensait : Est-ce délicatesse, insouciance, ou extrême habileté ? Pas un mot sur M^{me} Lefrançois. Ils ne prennent pas la peine de la mettre hors de cause, comme si elle ne devait même pas être inquiétée. Si je les interroge ensemble, je vais les éclairer sur ce que je désire savoir, et je ne tirerai plus rien d'eux. Avant tout, il faut les séparer, maintenant que le curé de Favières est renseigné sur la situation de son ami.

— Monsieur le curé, dit-il, je ne veux pas prolonger une minute de plus votre internement, vous êtes libre, je vais donner des ordres pour que votre écrou soit levé. Je vous demanderai seulement de bien vouloir vous tenir à ma disposition, comme témoin, car j'aurai encore à vous entendre au cours de l'instruction. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien comprendre que mon devoir m'obligeait à agir vis-à-vis de vous comme je l'ai fait... Désirez-vous que je fasse prévenir M^{gr} Espérandieu de votre mise en liberté ?

— Je vous en serai reconnaissant, monsieur. Sa Grandeur s'en réjouira, pour l'honneur de son clergé.

— Eh bien, vous pouvez vous retirer.

Daniel et Bernard étaient debout l'un en face de l'autre. Le prêtre leva sur son ami des yeux pleins de larmes :

— Au revoir, Bernard, et merci pour ton généreux sacrifice.

— Adieu, Daniel, répondit le jeune homme.

Puis, s'inclinant avec une soudaine et vive émotion :

— Donne-moi ta bénédiction.

Le curé de Favières redressa sa taille courbée, son front s'éclaira, ses yeux s'illuminèrent, comme d'un rayon céleste et, de cette voix qui remuait si bien le cœur :

— Que le Seigneur t'assiste et te protège, mon enfant, car tu as pleuré et tu t'es repenti.

Il leva sa main et, d'un geste lent, il la posa sur la tête de Bernard, comme pour le purifier de toutes ses fautes. Puis, saluant gravement le juge, il sort

M. Hubert, assis à son bureau, se préparait déjà à reprendre l'interrogatoire de son prévenu :

— J'ai posé, hors de votre présence, quelques questions à M. l'abbé Daniel. Il faut maintenant que j'éclaircisse certains

faits avec vous. Si, comme vous le prétendez, c'est en état de légitime défense que vous avez frappé Lefrançois, il sera facile de retrouver trace du coup de feu qui a été tiré sur vous.

— La muraille est labourée par le plomb.

— Mais pourquoi un si singulier rendez-vous, dans cette loge, au milieu des bois? Vous étiez des amis de M. Lefrançois, ne pouviez-vous aller à Fresqueville, chez lui?

— La loge à Babin était plus près de chez moi et abrégait la course que je faisais à cheval.

— Pourquoi pas tout simplement par le chemin de fer? Peut-elle quelle raison ces allures mystérieuses?

— Fantaisie de promeneur.

— Alors pourquoi la nuit?

— C'était M. Lefrançois qui l'avait désiré ainsi.

— Et il venait à votre rendez-vous, avec un fusil. Que craignait-il donc de vous?

— De moi rien, mais sans doute des gens du pays, des braconniers qui tuaient son gibier...

— Qu'est devenu le fusil, avec lequel il a tiré sur vous? L'avez-vous rapporté à Fresqueville?

— Non, monsieur. Après avoir quitté Fresqueville et m'être séparé de l'abbé Daniel, sur la route de Favières, je suis retourné à la loge de Babin, pour chercher mon cheval et rentrer chez moi. J'ai pris le fusil et l'ai jeté dans l'étang de Maisonneille. On l'y trouvera facilement : il est au bord, dans trois pieds d'eau. Les cartouches, celle non tirée et celle déchargée, sont encore dans les canons.

— Et c'est parce que Lefrançois vous refusait de l'argent qu'une discussion s'est engagée entre vous, qui a dégénéré en violence et a abouti à une lutte?

— Oui, monsieur le juge.

— Eh bien, je suis obligé de vous déclarer que votre système ne tient pas debout. Vous vous efforcez de mettre M^{re} Lefrançois à l'abri de toute atteinte, mais vous n'y parviendrez pas. Elle est votre complice, sinon matériellement, au moins moralement. Vous feriez mieux de me dire toute la vérité.

— C'est ce que je fais.

— Non. Vous étiez l'amant de M^{re} Lefrançois, vous alliez la voir la nuit, et c'est pour cela que vous passiez par les bois, c'est en sortant de chez elle que vous avez été surpris par Lefrançois.

qui vous guettait. Il est probable que la jeune femme vous avait reconduit jusqu'à la loge à Babin et que c'est là que vous avez été découvert par le mari. Si vous arrivez à établir que Lefrançois a tiré sur vous, il faudra prouver qu'il ne vous a pas surpris en flagrant délit d'adultère, et vous ne le pourrez pas. M^{me} Lefrançois devra intervenir au procès, et elle sera compromise, quoi que vous fassiez.

Il y eut un moment de silence. Bernard, terrifié, avait vu son juge, avec une sorte de divination et par le seul secours de la logique, arriver à une connaissance précise des faits et exposer toutes les circonstances de cette mystérieuse affaire. Le juge, sur le visage de Bernard bouleversé par l'évidence de cette démonstration, trouvait l'affirmation de sa certitude.

Il se sentait maître de la vérité et voulait la pénétrer tout entière.

— Vous comprenez que le premier de mes devoirs est de la citer comme témoin. Une fois que je l'aurai en ma présence, il faudra bien qu'elle m'explique le rôle qu'elle a joué pendant cette scène. Comment elle a trouvé son mari, qui l'a avertie qu'il était blessé, qui l'a aidée à le transporter dans son lit, car il est prouvé qu'il était sans connaissance. Des dépositions des gens de la maison, il résulte que, dans le pavillon du rez-de-chaussée, un souper de deux couverts était dressé. Pour qui ce souper ? Lefrançois ne soupait jamais. Dans le trouble où vous étiez tous, en rapportant le corps de la victime, M^{me} Lefrançois a oublié de faire disparaître les traces de ce repas. Allons ! Celui qui avait soupé là, c'était vous ?

Bernard ne répondit pas. Il sentait la vérité, plus forte, plus évidente, apparaître d'instants en instants, et l'envelopper insensiblement. Il se jugea perdu, mais surtout il jugea Florence perdue avec lui. Était-ce là ce qu'il lui avait promis ?

Une lassitude immense l'accabla. Il n'était pas habitué, lui l'homme de la vie matérielle, à des efforts intellectuels aussi vigoureux que ceux nécessités par la lutte contre son terrible adversaire. Il éprouva le découragement qui met toujours, à une heure déterminée, les accusés à la merci des juges. Il pensa avec horreur qu'il faudrait, au cours du procès, se trouver en face de Florence, soutenir ses regards, écouter ses plaintes et ses protestations, supporter son mépris, car il l'avait livrée en se livrant lui-même. Il mesura tout ce qu'il allait avoir à souffrir de persé-

cutions, d'amertumes, de rigueurs, avant d'arriver devant le jury. Il frémit à l'idée de paraître sur le banc des accusés. Des larmes montèrent à ses yeux, ses oreilles s'emplirent de bourdonnements. Au travers de cette émotion il entendit le juge qui lui disait :

— Ne voulez-vous plus me répondre ? Êtes-vous fatigué ? Voulez-vous prendre un peu de repos, avant que je vous interroge de nouveau ?

Bernard hocha la tête et d'une voix sourde :

— Monsieur, je me sens très mal... J'ai eu ce matin des étouffements violents...

— Désirez-vous que je fasse appeler un médecin ?

— Non !

Il eut un sourire navré, et dit comme questionnant :

— Si je mourais, tout à l'heure, d'une rupture d'anévrisme, cela simplifierait bien les choses, n'est-il pas vrai ?

Le juge le regarda d'un air inquiet, cherchant quel sens caché recélaient ses paroles. Il répliqua :

— Il ne faut pas mourir, monsieur, il faut vivre pour vous disculper...

— Oh ! moi, ce n'est rien. Ce sont les autres, qui sont innocents et qui peuvent être compromis... Si je disparaissais, n'est-ce pas, plus de poursuites ?...

M. Hubert se tut, mais il s'apprêta à sonner, soupçonnant que quelque incident fâcheux était près de se produire. Il regarda son greffier. Celui-ci enlevait avec de la gomme quelques traits de plume, sur son papier, avec une indifférence complète. Bernard s'était levé et se dirigeait vers la fenêtre. Le juge crut qu'il allait l'ouvrir et s'écria :

— Que faites-vous ? Revenez près de mon bureau. Je vais appeler...

Il n'en eut pas le temps, Bernard s'était retourné une seconde. Une sèche détonation éclata. Une légère fumée blanche monta vers le plafond, un revolver tomba sur le tapis et, pivotant sur lui-même, comme assommé, le prévenu glissa sur les genoux, se retenant des deux bras au dossier d'un fauteuil. Le juge haleta jusqu'à lui :

— Malheureux ! Qu'avez-vous fait ?

Bernard pâle, la main sur son flanc gauche d'où ne coulait pas une goutte de sang, répondit avec effort :

— J'ai supprimé le coupable. Maintenant il n'y aura ni complices, ni témoins...

Une écume rouge coula de ses lèvres. Il toussa violemment. Ses yeux se retournèrent et, avec un cri, il s'abattit sur le plancher, remua convulsivement pendant quelques secondes, puis ne bougea plus.

— Il est mort ! dit le greffier. Monsieur le juge, que faut-il faire ?

— Prévenez le service d'ordre, qu'on apporte une civière. Moi, jé vais chez le procureur général.

M. Hubert rassembla ses notes, ferma son dossier et, jetant sur le malheureux, qui gisait inanimé, un regard de regret.

— Quel dommage ! Une si belle affaire !

XV

Ce n'était pas un dimanche et ce jour-là, pourtant, la population de l'avières était en fête. Les ouvriers n'étaient pas allés à l'atelier, les femmes se rassemblaient sur la place de l'église et le cabaret de Thiboré était un peu délaissé, pendant que celui de Vincelas regorgeait de consommateurs. Everard, le boulanger, trônait à une table, entouré de ses fils et pérorait avec autorité :

— Les voilà bien avancés, maintenant, d'avoir fait cette saleté-là à notre brave homme de curé ? Ça leur a bien réussi ? Frottier y a laissé son traitement de garde champêtre et Malversin y perdra son siège de conseiller général. Quant à l'ancien maire, M. Lefrançois, respect aux morts, mais c'était une riche canaille !

— Est-ce vrai que le château de Fresqueville est à vendre ? demanda Bertaud, le boucher.

— Oui, dit Everard, j'ai appris ça hier, à la Bourse des grains, à Beaumont. C'est des gens de Paris qui ont fait marché avec M^{me} Lefrançois. Des gens très riches ! Bonne affaire pour le pays ! Voilà de l'argent qui va rouler dans le commerce. Voitures, chevaux et des chasses. Enfin tout le contraire de ce qui se passait, depuis vingt ans, dans ce quartier-là. Car ce n'est pas pour dire, mais la vieille M^{me} de Fresqueville vivait chichement et les Lefrançois étaient des grigous de la belle espèce !

— Et elle, la veuve, où va-t-elle ?

— A Paris, tiens! Dans cette grande ville, on ne se connaît pas les uns les autres et, pourvu qu'on ait de l'argent, on a le droit d'avoir fait ce qu'on veut avant de venir : on est bien reçu tout de même. Elle est jeune, jolie et riche, la dame, elle va s'en repasser de l'agrément!

— En v'là toujours deux qu'elle a de tués sous elle : son mari et son galant, dit Bertaud. C'était un beau garçon que M. Bernard, et bien gentil et bien poli pour le monde! Pour qu'il ait assommé le maire, il fallait que l'autre ait essayé de l'assommer...

— Tiens! il est encore bon là, lui! Il l'avait trouvée avec sa femme! Si tu trouvais Everard l'ainé avec la tiennne, qu'est-ce que tu ferais?

— Merci! Un hercule? Je lui dirais : « Ne te dérange pas! »

Une tempête de rires secoua le cabaret.

— Sacré Bertaud, va! Gros père la joie! Il blague toujours!

— Un boucher! L'habitude de la réjouissance.

Everard et Bertaud, ravis, se donnèrent sur les onguettes, des claques à tuer un bœuf.

— Faut que nous te nommions maire, dit Bertaud à son compère. Il n'y a que toi qui représenteras bien à la mairie, les jours de tirage au sort et de revision. Et puis, ça embêterait Thiboré.

— Il ne pense toujours pas qu'on va le nommer? s'écria Vincelas, du haut de son comptoir. Ah! mes enfants, si vous me faisiez une crasse pareille!

— N'aie donc pas peur! Tiens! Veux-tu être adjoint aussi?

— Non! Qui est-ce qui rincerait mes bouteilles, pendant ce temps-là?

— Tu ferais comme Thiboré, tu ne les rincerait pas!

— En voilà un marchand de mort subite!

— Tu peux le dire! Quand il fabrique son vin, dans son coq, il remonte de là les mains bleues. Et le bois de ses fûts est tellement rongé que les marchands de tonneaux ne veulent plus les lui acheter.

— Vincelas, montre tes mains!

— Oh! Bien! S'il y a seulement une goutte de quel que vin de mauvais, dans ce que je vous vends, dit le cabaretier, que ce petit verre me serve de poison!

Et il but une lampée d'eau-de-vie.

— Ça, c'est vrai, Vincelas boit avec nous. Thiboré, jamais!

— Il connaît ses produits.

Une clameur des gamins, qui jouaient sur la place attira l'attention des consommateurs.

— Voilà M^{me} Daniel qui sort de chez elle, dit Everard. Elle va, au-devant de son fils, à la gare. Dans une heure notre curé sera ici. Ah ça! les enfants, il s'agit de lui faire oublier les infamies de Thiboré et de Malversin, le soir où ils lui ont organisé un charivari. Ce n'est pas qu'on soit dévot, n'est-ce pas? Nous autres, nous n'y donnons pas dans les histoires à Bon Dieu. Mais les honnêtes gens sont les honnêtes gens. Il faut se soutenir, quand on est du même bord, et puisque le gredin d'en face tapait sur l'abbé Daniel, nous devons, nous, lui faire fête!

— Ça va. Comme il parle, cet Everard! Lui et le père Binant, il n'y a pas pareils grelots à deux lieues à la ronde.

— Et le curé?

— Oh! lui, c'est comme dans les livres!

— Il paraît qu'ils ont été embêtés à fond, quand il a fallu le lâcher, à Beaumont. Ils avaient déjà préparé leur affaire. Le petit maigre, l'air mauvais, qui était venu à Fresqueville, le jour de la mort de M. Lefrançois, était comme acharné. Il voulait la tête de notre curé. Vous pensez : ça ne se voit pas tous les jours, une occasion pareille. Depuis le curé assassin qu'ils ont eu dans le Midi, il y a cinq ans, que le *Petit Journal* en a parlé, avec des gravures, on n'avait rien eu de semblable. Et le petit maigre, qui était le juge, se frottait déjà les mains. Il se disait : Toi, mon bonhomme, quand je te tiendrai devant mon comptoir, tu verras. Aussi quand il a fallu rengainer son compliment et lâcher l'abbé Daniel, malheur! il en aurait eu la jaunisse!

— Eh bien! Et le greffier d'ici, c'te canaille, qui criait : Oui, il est coupable! oui, il est coupable! pour soutenir son copain de Beaumont. Ce que j'te l'aurais dégommé, moi, pour lui apprendre la justice!

— Mes garçons, voyez-vous, dit Everard avec un air profond, avant tout il faut se faire des amis, parce que tout dépend de l'opinion. On a beau être un brave homme, si tout le monde dit que vous êtes un gredin, rien n'y fait, vous êtes un gredin. Notre curé a toujours eu tort de se ficher du qu'en dira-t-on. Il a été tout droit devant lui, sans s'occuper d'autre chose que de faire du bien et de rendre des services à de pauvres diables. Mais ce

ne sont pas les pauvres diables qui ont de l'influence. Ils ne disent rien, ils restent dans leur coin. Tandis que vingt ou trente gaillards remuants et audacieux vous mettent dedans, on vous tirent d'affaire, en un tour de main. C'est pour ça qu'on voit tant de canailles réussir, et si peu d'honnêtes gens. Si au lieu de se mettre mal avec le maire et sa clique, le curé avait fait le jeu de ces gens-là, aujourd'hui, il ne sortirait pas de prison, il serait sûrement chanoine à la cathédrale, et en chemin pour être nommé évêque. Nous aurions pour député M. Lefrançois, qui ne serait peut-être pas plus mauvais que le père Binant, qui, l'autre jour, à la Chambre, a voté avec les socialistes des lois qui, si elles passaient, nous flanqueraient sur le dos à nous autres commerçants tous les impôts de la commune...

— On l'avait bien dit que le père Binant se conduirait comme un âne...

— Ce vieil abruti-là, quand il a dit : L'intérêt de la masse, le droit des travailleurs, il croit qu'il a pondu l'Évangile... Nous n'en sommes donc pas, nous, des travailleurs?...

— Vous êtes des patentés.

— Ah! Voilà!

— Bons à dépouiller!

— Bons à payer pour tout le monde!

— Et encore faudra dire : Merci!

— Qui, même quand vous n'aurez plus que votre peau! Comme les camarades!

— Qui est-ce qui vient me la prendre, ma peau? dit Eyraud l'ainé en frappant sur la table un coup qui fit monter dans l'air un nuage de poussière. Je demande à le voir, ce cocard!

— Ils se mettront à cent!



Invoquons le Seigneur, mes frères...

Page 630.

— Et ils t'auront tout de même. Et sais-tu ce qui arrivera? C'est que notre brave homme de curé montera en chaire et dira à nos femmes : Calmez vos fils et vos maris, la loi est la loi. Il faut la respecter et lui obéir. Et nous obéirons, comme nous avons toujours obéi. On a fait cinq ou six révolutions, n'est-ce pas, depuis la grande, qui peut bien compter pour trois, à elle toute seule? Qu'est-ce que nous y avons gagné, nous autres? Rien, que de voter! Et voilà une belle foutaise! Qu'est-ce que ça produit, notre droit de vote? Une majorité de bourgeois, au lieu d'une majorité de nobles. Et c'est toujours la même chose. Non, c'est pire, car les seigneurs, mon grand-père l'a bien souvent raconté devant moi, quand j'étais marmot, s'occupaient de leurs paysans, de leurs tenanciers, ils les aidaient, les protégeaient, comme des gens à eux. Va donc demander, aujourd'hui, quelque chose au propriétaire d'Ourscamp, à celui de Maisoncelle, ou au nouveau de Fresqueville? Il te dira : Je ne vous connais pas, je ne vous dois rien! La vérité c'est que les pauvres diables, comme nous, ne font jamais que changer de maîtres. Mais ils ont toujours des maîtres. Et, en tant que d'en avoir un, j'aime mieux que ce ne soit pas le gros enflé de socialiste, qui fait le matador à la Chambre, et qui est venu prêcher la grève ici, il y a deux ans. Parce que ce barbu mal soigné-là me fait l'effet d'un enfleur de phrases dans le genre du dentiste qui arrache les dents avec un sabre, tous les ans, à la fête du pays. Il opère dans les révolutions, sans douleur, pour lui-même!

— T'as encore très bien parlé, Everard. Veux-tu être député, à la prochaine?

— Eh! non! J'aime mieux cuire mon pain que de brûler celui des autres!

Un brouhaha, s'élevant au lointain, suspendit la conversation et amena un grand silence dans le cabaret. C'était comme un bruit de galopade sur la route, accompagnée de cris joyeux. Vincelas, majestueusement descendu de son comptoir, ouvrit la porte du cabaret et, par la perspective de la rue, une troupe de gamins apparut, courant à toutes jambes au milieu d'un flot de poussière, et criant :

— Le voilà! Le voilà!

Sur le pas des portes les habitants se pressaient. Ceux qui étaient dehors, en habits du dimanche, se rassemblaient sur la place. De l'école libre, les sœurs sortaient, accompagnant les

élèves et s'efforçant de les aligner en rangs réguliers. Comme pour donner un signal, la cloche de l'église se mit à sonner gaïement à toute volée, dans l'air pur, ainsi qu'aux grandes fêtes.

— Voici notre curé qui arrive, dit Vincelas.

Et tous les consommateurs, vivement, abandonnant les banes et les tables, se répandirent au dehors. Une voiture s'avavançait au trot de deux maigres rosses, par la route de Favières, et sur le siège, Danicau, le loueur, faisant, en signe d'allégresse, de grands moulinets avec son fouet, excitant l'ardeur éteinte de ses deux bêtes, pour tâcher d'effectuer dans le bourg une entrée sensationnelle.

Devant la porte de la cure, la calèche s'arrêta en gémissant, et le cocher se précipita en bas de son siège pour ouvrir la portière qu'il savait dure. M^{re} Espérandieu, aidé par le jeune abbé de Préfont, descendit le premier, puis M^{me} Daniel et enfin le curé. A ce spectacle une tempête de cris s'éleva, et, faisant écho, le mortier qui servait à tirer les bombes, le matin du 14 Juillet, tonna, ébranlant tous les carreaux des maisons.

En même temps, sortant de l'église, toute la fabrique s'avavançait au-devant du prêtre, précédée par les enfants de chœur, portant des bannières. Les enfants de l'école suivaient. Enfin la fanfare municipale elle-même, la lyre de Favières, pour punir ce que la manifestation avait de trop clérical, venait de tous ses cuivres d'attaquer la *Marseillaise*. La foule électrisée criait, les enfants chantaient, la fanfare jouait faux, le mortier tonnait, et la cloche, dominant tous ces bruits divers, ébranlait le clocher de ses vibrations sonores.

Ce fut, pendant un instant, une admirable cacophonie qui mit les larmes aux yeux de tous les assistants. Enfin, au milieu d'une accalmie, la voix de M^{re} Espérandieu put se faire entendre et aussitôt le silence attentif régna :

— Mes amis, je vous ramène votre curé. J'ai tenu à être présent lorsqu'il rentrerait parmi vous, parce que je jugeais qu'après l'épreuve si injuste et si cruelle qu'il vient de subir une réparation lui était due et que j'étais bien aise de contribuer à la lui donner. Votre accueil, si cordial et si emouvant, me prouve que vous avez pensé comme moi, et cette manifestation d'affection et de respect que vous adressez à l'abbé Daniel me touche profondément. Je l'ai vu dans des circonstances périlleuses pour

sa raison et sa conscience, j'ai pu l'apprécier : c'est un bon prêtre. Aimez-le et écoutez-le. Son cœur est pur et son intelligence seraine. Il ne vous donnera que des conseils d'humanité, que des exemples de sagesse. Je voudrais le proposer à tout mon clergé, comme un modèle, et je souhaiterais ardemment, pour moi-même, pouvoir lui ressembler. J'espère que vous aurez à cœur de lui faire oublier toutes ses tristesses, dont il vous a dû quelques-unes, et que les humiliations qu'il a éprouvées tourneront à sa gloire.

Une grande acclamation salua ce petit discours et, comme pour répondre par un hosannah aux demandes de l'évêque, les enfants des écoles entonnèrent un chœur de circonstance, pendant lequel le curé, ouvrant la porte de sa maison à M^{re} Espérandieu et à son secrétaire, s'efforça de se dérober aux ovations.

— Ne fuyez pas, monsieur Daniel, dit le petit abbé de Préfont; tout ce que font ces braves gens n'est que juste. Il ne faut pas le leur laisser accomplir en pure perte. On vous apporte un bouquet, prenez-le. On vous adresse des compliments, écoutez-les. Ne décourageons pas le zèle. Il n'est pas si fréquent, ni si chaleureux...

— Ce jeune homme a raison, curé, ajouta l'évêque. Ne dédaignez pas une popularité qui, en vous, profite à l'Église. Et puisque vous tenez tous ces braves gens-là, usez-en pour les mener dans le bon chemin.

— Monseigneur, si vous le permettez, la première chose que je ferai en rentrant ici, ce sera d'aller dire une messe d'actions de grâce...

— Mon cher curé, ce jeune abbé vous la servira, et moi je la présiderai...

— Mes frères, dit l'abbé Daniel, dirigez-vous vers l'église. Dans un instant nous nous unirons d'esprit et de cœur pour remercier Dieu.

Ils entrèrent dans la maison, dont M^{me} Daniel avait déjà repris possession, et dans la salle trouvèrent un personnage vêtu de noir, tout rond et l'air bonhomme qui s'avança des papiers à la main.

— Eh! C'est maître Rampon! dit l'abbé de Préfont. Comment, si loin de votre étude et de Beaumont? Est-ce la présence de Monseigneur qui vous attire ici?

En même temps il poussait le notaire vers l'évêque. Maître

Rampon se prodigua en révérences et en sourires, puis il expliqua comment il avait envahi le domicile du curé de Favières.

— Certes, la venue de Sa Grandeur eût été un motif plus que suffisant... On connaissait les sentiments de la famille Rampon... Mais en l'espèce c'était M. Daniel qui était l'objet de la visite...

— Moi? dit le prêtre avec surprise.

— Oui, monsieur le curé. Et, si les circonstances dans lesquelles j'ai à vous adresser une communication professionnelle sont fort tristes, cette communication, par elle-même, réjouira tous les bons esprits et vous-même, j'en suis sûr...

— Voyons, maître Rampon, dit l'évêque en s'asseyant, de quoi s'agit-il?

— D'une libéralité qui a été faite à M. le curé de Favières, par mon malheureux et regretté client, M. Bernard Letourneur...

A ce nom, un silence pesant s'établit. Le notaire, si habitué qu'il fût aux effets lugubres des lectures testamentaires, s'en impressionna, et il demeura inquiet, se demandant vaguement s'il n'avait pas commis quelque maladresse, ou proféré quelque sottise. Il voulut cependant s'expliquer et reprenant la parole :

— Mon client n'a pas voulu que les embarras d'argent de M. le curé de Favières durassent plus longtemps, et par une pensée touchante, il m'a ordonné d'acquitter le montant des sommes dues pour l'école. Mais dès le principe, une difficulté s'est présentée. L'huissier avait reçu de M^{me} Lefrançois ordre de cesser les poursuites et de donner quittance... Fidèle aux instructions que j'avais reçues de mon client, je n'ai pas consenti à accepter un accommodement qui allait directement, j'ose le dire, contre la pensée du défunt. J'ai repoussé la libéralité équivoque de la dite dame Lefrançois, et, contre espèces dûment versées, j'ai fait anéantir la procédure. Je crois avoir agi, en cette occurrence, de façon à n'être point blâmé. Tout est donc en ordre... Voici les mémoires soldés...

Il posa le dossier sur la table. Il s'attendait à un mouvement de satisfaction. Il fut stupéfait de l'émotion ressentie par M. Daniel. Des larmes coulèrent sur les joues du prêtre. Ses lèvres tremblèrent, il ne put que balbutier :

— Mon Dieu! Mon Dieu!

Ses yeux effarés eurent voir des taches de sang sur les papiers du notaire. Bernard pâle et triste s'évoqua devant lui, tel qu'il l'avait vu quelques instants avant sa mort. Son cœur se serrait.

dans sa poitrine, et hors d'état de se soutenir, il s'affaissa sur son siège et, prenant sa tête dans ses mains, il pleura amèrement.

— Allons, mon cher curé, dit l'évêque, un peu plus de sang-froid. Ce pauvre garçon, en agissant comme il l'a fait, a réparé, autant qu'il était en lui, le tort qu'il vous avait causé. Ce sont les humbles et les innocents qui en bénéficieront, puisque cette libéralité assure l'avenir de votre école. Gardez à votre ami une pieuse reconnaissance, mais raffermissez votre esprit. Vous n'avez rien à vous reprocher, bien au contraire.

— Ah! Monseigneur, peut-être n'ai-je pas fait tout ce qui dépendait de moi, pour sauver ce malheureux... L'égoïsme humain est inconscient...

— Je vous défends de vous calomnier, dit le prélat avec fermeté. J'ai charge de votre conscience. Et je n'en connais pas de plus admirable!

Il se tourna vers le notaire :

— Je vous sais gré, personnellement, maître Rampon, d'être venu apporter à M. l'abbé Daniel les pièces qui le libèrent d'une charge qu'il avait assumée par un excès de charité... Si une messe ne vous fait pas peur, venez avec nous à l'église. Après, nous déjeunerons ensemble, car M. le curé sera notre amphitryon...

— Oh! Monseigneur, mes sentiments bien connus..., s'empressa le gros homme. Ce sera un honneur et une joie...

— Oui, je sais que vous n'êtes pas trop libre penseur, ni trop franc-maçon, pour un officier ministériel, dit l'évêque en riant. Ah! maître Rampon, autrefois, vous auriez tenu à considération d'être marguillier à la cathédrale... Mais que dirait le préfet, n'est-ce pas?

Ils sortirent. La place était déserte. Les derniers arrivants se pressaient sous le porche de la petite église. Ils entrèrent dans le cimetière verdoyant et silencieux, et, par les étroites allées bordées de tombes, où dormaient les vieux et les jeunes, les pauvres et les riches, sous la même terre d'égalité, ils gagnèrent la sacristie.

Le curé de Favières revêtit les habits sacerdotaux; puis, précédé de son bedeau, accompagné par son évêque, il entra dans le chœur, monta les marches de l'autel et se prosterna. Il était nu. Les rayons du soleil, tamisés par les vitraux de l'église de

campagne, répandaient sous la voûte fraîche une lumière violacée apaisante et mystique. L'assistance était recueillie. L'orgue commença de chanter doucement, et, à ces accents le cœur de l'abbé se fondit. Il lui sembla, dans le lointain de sa pensée, voir apparaître tous les personnages qui avaient tenu une place si grande dans sa vie. C'était Florence toute en noir, et qui riait perversement, en levant sa main fine pour un adieu ironique, Lefrançois, menaçant, avec sa trique de conducteur de bœufs, front baissé et la bouche méchante, qui montrait l'affiche jaune, l'affiche désastreuse et infamante qui annonçait la ruine, et dans une sorte de brouillard obscur, Bernard, le joyeux garçon, qui ne voulait que du plaisir et du bonheur.

Tous avaient disparu. Lefrançois et Bernard étaient morts. Florence était plus loin de lui que si elle avait cessé de vivre. Et seul, il restait, en face de son Dieu, protégé par lui, sauvé par lui. Un immense sentiment de reconnaissance emporta son esprit vers les hauteurs sereines. Il se sentit loin, loin. Il oublia les hontes de l'existence, les misères du monde, les horreurs de l'humanité. Il se réfugia dans le culte de son maître divin. Il confessa, sans réserve, que là est le seul asile sûr contre la douleur et le désespoir. Il examina son âme et n'y découvrit plus aucune impureté. Et, dans un élan de reconnaissance et d'ineffable amour, il rompit les derniers liens qui l'attachaient à la terre pour se donner uniquement au ciel.

Entre ses mains tremblantes, le calice s'éleva, resplendit touché par la lumière et, porté à ses lèvres, mit en lui le corps et le sang de son Sauveur. Il resta un instant plongé dans son adoration, puis, se retournant vers les fidèles courbés comme lui, il dit :

— Invoquons le Seigneur, mes frères, pour le repos des âmes de ceux qui ont péché et qui ont souffert. Qu'ils aient le repentir dans la vie, le pardon dans la mort. Et que nos douleurs, nos peines, nos prières soient la rançon de leurs fautes en ce monde, le gage de leur absolution dans l'éternité.

— Ainsi soit-il, dit l'évêque d'une voix émue.

Toutes les têtes s'inclinèrent sous le geste du prêtre, comme courbées par une autorité suprême, et lui, simple, tournant vers la croix ses regards reconnaissants, d'un cœur candide, il pria.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I

ROMANS

Paul ARÈNE.....	<i>Jean-des-Figues..</i>	57, 141, 219, 246, 374
Jules CLARETIE.....	<i>Jean Mornas.....</i>	401, 514, 561
Georges OHNET.....	<i>Le Curé de Favières..</i>	31, 81, 161, 293, 345, 448, 481, 611
G. AUGUSTIN-THIERRY.	<i>La Savelli.</i>	1, 116, 193, 267, 321, 427, 517,

CONTES ET NOUVELLES

Alph. ALLAIS.....	<i>Méprise Anglo-Belge.....</i>	609
Maxime AUBRAY.....	<i>L'Assaut d'un Gendre.....</i>	338
Paul BONNETAIN. . . .	<i>La Dépêche.....</i>	187
Ad. CHENEVIÈRE.....	<i>Riquet.....</i>	102
Anat. FRANCE.....	<i>Madame de Luzg.....</i>	241
P. MARGUERITTE.....	<i>Noble Dame Savilia.....</i>	53
M. PRÉVOST.....	<i>Expiation.....</i>	26
J. REIBRACH.....	<i>Le Coup de Fusil.....</i>	215
A. THEURIET..... ..	<i>Voyage Sentimental.....</i>	75
—	<i>Le Voyage du petit Gab.....</i>	443

AP
20
L4
sér.3
t.1

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
